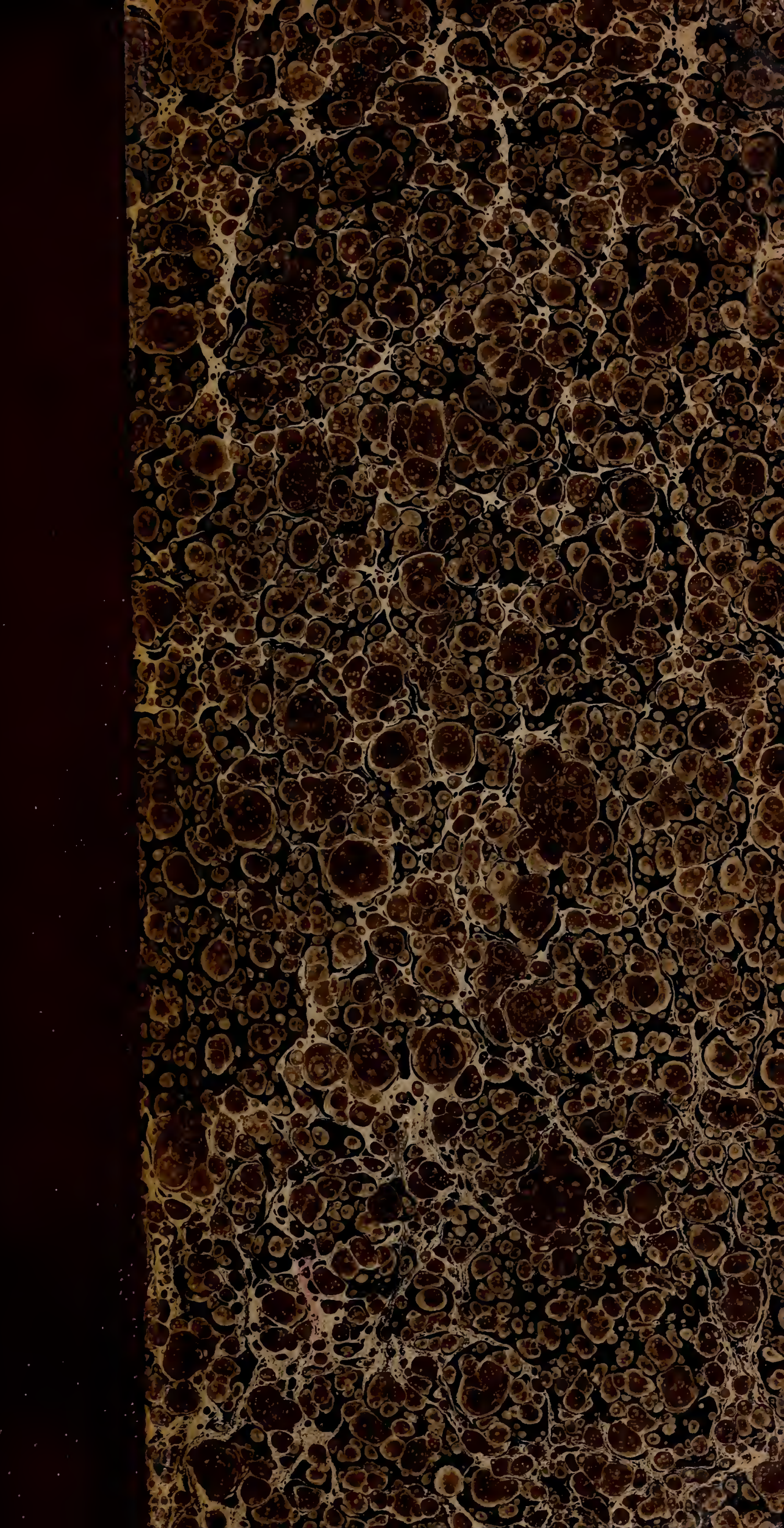
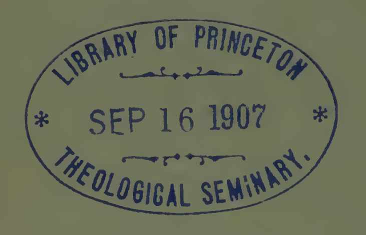



LIBRARY OF PRINCETON
* SEP 16 1907 *
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 & 45.

1867

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 10 janvier 1867.

Rien n'est doux comme de commencer une année nouvelle sous un ciel serein, avec la perspective de pouvoir poursuivre sans empêchement une œuvre aimée, et que l'on sait être conforme aux desseins de Dieu. Ce bonheur nous est refusé. Les souffrances de notre mission, loin d'avoir diminué notre attachement pour elle, l'ont plutôt accru, mais rien n'annonce encore l'approche de la délivrance, et ne fait présager ce que cette délivrance sera. Nous n'avons pour nous soutenir que ces prières qui, d'un bout du monde à l'autre, s'élèvent en ce moment vers Dieu pour les grands intérêts confiés à l'Eglise militante, pour tout ce qui, dans la sphère de ses sympathies et de son action, souffre, est en péril, a besoin de secours et de consolation. N'avoir que cela serait, nous le savons, fort alarmant pour des hommes du monde; mais nous n'avons garde d'oublier que bien souvent le Seigneur, avant d'envoyer à ses serviteurs une délivrance éclatante, attend précisément qu'ils n'aient plus que cela.

Selon toute probabilité, les missionnaires du Lessouto assistent en ce moment à une crise qui doit assurer, pour un temps plus ou moins long, le triomphe de la politique des Boers, ou remettre en question le résultat auquel ils se

croyaient arrivés. On sait qu'ils n'ont point occupé, jusqu'à ce jour, le territoire qu'ils ont annexé à leur Etat. Les indigènes y sont restés en grand nombre. Aiguillonnés qu'ils étaient par la faim, ils n'ont rien eu de plus pressé que de se remettre à cultiver leurs champs. Les semailles ont parfaitement réussi, grâce à une saison favorable; les blés se sont rapidement développés; une abondante moisson se prépare. Il n'est probablement pas venu à la pensée des naturels que l'on pût avoir la barbarie de les empêcher de faire au moins cette récolte. Telle paraît cependant être l'intention bien arrêtée des autorités de l'Etat-Libre. Des concessions de terres ont été faites à un certain nombre de colons; ils ont reçu l'ordre d'aller s'établir sur ces nouvelles fermes dans le courant de ce mois, et cette prise de possession doit être précédée de la destruction des produits dont une population affamée attend la maturité avec tant d'impatience. Que se passera-t-il quand on voudra mettre cette mesure à exécution?

Le gouvernement de l'Etat-Libre ne se montre pas moins inexorable envers nos missionnaires. M. Mabille, croyant avoir des raisons de penser que le président était disposé à faire quelques concessions, s'est hasardé à demander l'autorisation d'aller reprendre ses travaux à Morija. Non-seulement cette requête a été repoussée, mais on en a même pris occasion pour défendre à notre frère, sous peine de confiscation, de continuer les visites qu'il faisait de temps en temps à son troupeau. M. Maeder a essuyé un refus de la même nature. Voici, pour ce qui concerne Morija, les lettres qui ont été échangées :

Morija, 17 septembre 1866.

A son Honneur le président de l'Etat-Libre de l'Orange.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous écrire en faveur de mon troupeau, qui, malgré quelques départs occasionnés par la famine,

se trouve encore, en majeure partie, à Morija et dans les environs. Je suis venu le visiter, la semaine dernière, pour admettre dans l'Eglise vingt-trois nouveaux membres. Il vous déplaira, peut-être, qu'après que votre gouvernement avait refusé aux missionnaires l'autorisation de retourner dans les stations en leur qualité de pasteurs, je me sois rendu, par deux fois, dans cet endroit pour y remplir mes fonctions. Mais si vous aviez pu assister à nos services d'hier, je crois que, pour peu que votre cœur désire l'avancement du règne du Seigneur sur la terre, vous eussiez été rempli de joie et d'admiration en voyant cette assemblée réunie pour assister au baptême de nouveaux membres, à la réadmission de quelques relaps, et pour s'approcher de la table du Seigneur.

« L'œuvre de Dieu me semble avancer ici d'une manière plus sensible et plus satisfaisante que même dans le passé; diverses personnes qui s'étaient refroidies se consacrent de nouveau au service de Christ; un grand nombre de païens se tournent vers Dieu, ce qui me remplit d'étonnement et de gratitude, vu surtout la triste position où se trouvent ces gens. D'après ce que j'ai vu et ce que m'ont dit des chrétiens indigènes qui ont résidé sur d'autres stations, les membres des troupeaux ont le plus grand besoin de mes soins. Les anciens et les catéchistes réclament mes directions. Les naturels qui veillent sur les maisons et le temple de la mission ne peuvent pas les entretenir comme il le faudrait, et c'est encore une raison qui rendrait ma présence ici fort nécessaire.

« Je sais que je n'ai point à me mêler de la politique de votre gouvernement et que les messages que vous et les chefs indigènes vous envoyez mutuellement ne me concernent en aucune façon. Toutefois, vous me permettrez de vous dire qu'il m'a été impossible de ne pas recueillir avec le plus vif intérêt, en tant qu'ils touchaient à l'avenir de mon troupeau, quelques mots qui sont tombés des lèvres

d'un membre de mon Eglise, appelé Benjamin, qui a eu dernièrement l'honneur d'avoir une entrevue avec vous, en sa qualité de messager des chefs Bassoutos. A la vérité ce n'était qu'une communication verbale de Votre Honneur, mais je ne puis m'empêcher d'espérer qu'il faut y voir une indication des intentions réelles de votre Gouvernement. Si j'ai bien compris, on permettrait aux indigènes qui sont encore dans le pays dernièrement annexé à l'Etat-Libre, sur la rive gauche de Calédon, de rester là où ils sont, de cultiver leurs terres et de faire leur récolte au moins cette année, et l'on n'insisterait pas pour une évacuation immédiate.

« La requête que j'ai à vous présenter et qui me paraît convenable et juste, c'est qu'il me soit permis de venir habiter de nouveau dans ma station, en qualité de missionnaire, pour y poursuivre personnellement l'œuvre qui m'a été confiée ! Puisque l'Evangile fait encore ici des progrès, vous ne vous étonnerez pas que je voie en cela une preuve que Dieu veut encore bénir la prédication de sa parole, pour sa gloire. Je ne doute pas qu'étant placé, comme vous l'êtes, à la tête d'un peuple civilisé, vous ne consentiez à ce que je reprenne mes travaux à Morija. J'espère que les messagers que je vous envoie et qui sont l'un et l'autre membres de mon troupeau me rapporteront une réponse favorable. Je la recevrai avec une vive gratitude et mon Eglise tout entière aura aussi pour vous les sentiments de la plus sincère reconnaissance.

« J'ai dit à mes messagers de m'apporter la réponse que j'ose attendre de Votre Honneur, à Bérée, où je réside présentement.

« Agréez etc.

« A. Mabille. »

Réponse.

Bureaux du Gouvernement,
Bloemfontein, 27 septembre 1866.

M. MABILLE.

« Révérend Monsieur,

« Son Honneur le Président me charge de vous informer qu'il a reçu votre lettre du 17 septembre dans laquelle vous lui parlez de vos visites récentes à la station de Morija, de certains devoirs pastoraux que vous y avez accomplis, à quoi vous ajoutez la requête qu'il vous soit permis de reprendre vos travaux missionnaires dans ladite station. Le Président vous fait répondre qu'une lecture attentive des actes de l'honorable Conseil législatif dans sa séance du 17 mai, où les questions qui concernent les missionnaires furent débattues, et la connaissance que vous devez avoir de la constitution de l'Etat-Libre de l'Orange doivent suffire pour vous convaincre qu'il n'est pas au pouvoir de Son Honneur de vous accorder ce que vous lui demandez.

« Il fut clairement statué par le Conseil qu'alors même que pour mettre les missionnaires français à l'abri des pertes pécuniaires auxquelles les exposait le résultat de la guerre, on leur concédait les stations qu'ils avaient occupées jusque-là dans le pays des Bassoutos, et 1,500 *morgen* de terrain par établissement ; toutefois, à aucune condition, il ne serait permis à des Bassoutos de s'établir dans lesdites stations. Plus tard, le même conseil rejeta un mémoire dans lequel on demandait que cette interdiction fût levée. Vous devez voir par là que le pouvoir exécutif ne saurait, en aucune façon, s'écarter de la lettre des décisions qui ont été prises. De plus, le Président vous avertit que les actes que vous dites avoir accomplis sont en contravention directe avec les

conditions auxquelles les concessions sus-mentionnées vous ont été faites et qu'ils pourraient avoir pour conséquence de vous faire retirer ces concessions.

« Quant au message dont vous parlez à la fin de votre lettre, je suis chargé de vous dire qu'il est entièrement incorrect. Un peu de réflexion suffira pour vous faire comprendre que le Président ne saurait permettre aux Bassoutos de rester dans le territoire annexé, d'y semer et d'y récolter, sans s'écarter du but que le conseil s'est proposé, qui est de faire occuper le pays le plus tôt possible.

« Vous trouverez sous ce pli une copie des décisions auxquelles le Président vous réfère.

« Par ordre : J. Nielen Marais, secrétaire, etc. »

Voilà ce qui s'appelle parler clair et sans ménagements. On le voit, les longs travaux de missionnaires qui ont exposé leur vie pour obéir à un ordre de Jésus-Christ, les devoirs sacrés qu'ils ont à remplir envers les âmes dont ils sont chargés, les conversions qui s'opèrent par leur parole, les larmes de milliers de chrétiens qui demandent en grâce qu'on ne les sépare pas de leurs pères en la foi, tout cela, pour le gouvernement de l'Etat-Libre, est chose sans importance, non avenue et qui ne mérite pas même l'aumône du moindre mot de regret et de sympathie. Que deviendraient nos frères s'ils ne pouvaient se dire qu'il y a quelqu'un là-haut qui voit ce qui se passe et y prend garde?

Le refus qui a été fait à M. Maeder est, si possible, encore plus significatif. Il n'a pas sollicité la permission de rentrer dans sa station, mais, faisant valoir la connaissance qu'il a acquise des mœurs et de la langue des indigènes, les forces qu'il peut encore consacrer au service de Dieu, la difficulté qu'il y aurait pour lui, vu son âge, à commencer une œuvre nouvelle dans un autre pays, il a simplement demandé qu'on lui désignât une fraction quelconque des gens de couleur

soumis à l'autorité de l'Etat-Libre pour qu'il pût leur donner des enseignements religieux. On lui a refusé même cela.

Une annexion, dans les idées des colons de l'Afrique méridionale, est tout autre chose que ce que l'on entend par ce mot en Europe. Ce n'est pas faire passer un pays sous un nouveau gouvernement, c'est en exproprier les habitants pour se substituer à eux. Faut-il s'étonner si toute conciliation entre la race blanche et la race noire est restée jusqu'à ce jour impossible ?

La famine continue à se faire sentir de la façon la plus cruelle dans le haut Lessouto. Il en résulte, depuis quelque temps, de déplorables désordres. Des gens démoralisés par le besoin se livrent nuitamment à des vols parmi leurs propres compatriotes et se repaissent avec voracité des bœufs et des chevaux qu'ils parviennent à leur enlever. La moisson qui approche ferait cesser ce mal; mais que sera-ce si les Boers exécutent leur projet?

Que Dieu ait pitié et qu'il nous donne de crier à lui jusqu'à ce qu'il envoie la délivrance!

Il est naturel qu'au milieu des calamités dont ils sont témoins, nos missionnaires se préoccupent surtout du sort de leurs enfants en la foi. Ils redoutent pour eux une dispersion définitive qui serait la ruine de leur avenir terrestre et pourrait être aussi fort détrimentale à leur piété. Il est d'ailleurs dans l'intérêt du christianisme de maintenir sous une bonne direction des troupeaux qui peuvent rendre de grands services à la cause de l'Evangile dans toute l'Afrique australe. Si le Seigneur, par quelque intervention de sa Providence, ne leur rouvre pas l'accès des stations, il est peu probable que tous ceux qui se sont expatriés par suite de la famine rentrent dans le district qui reste à Moshesh. Beaucoup redouteront les commotions auxquelles ce pays est encore exposé. Ce sera surtout le cas des chrétiens qui habitaient des stations assez éloignées de Thaba-Bossiou : ceux de Béerséba, de Hébron, d'Hermon, de Thabana-Moréna, et aussi

ceux de Béthesda, si MM. Gossellin et Ellenberger, qui sont restés chez eux jusqu'ici, ne peuvent obtenir des Boers la permission d'y reprendre leurs travaux.

Sous l'influence de ces prévisions, les missionnaires expulsés se sont mis à la recherche de terres propres à servir de retraite aux chrétiens déjà dispersés. M. Germond est allé explorer une contrée à peu près inhabitée, qui s'étend entre le versant oriental des montagnes du Lessouto et le littoral de l'Océan Austral. Un fils de Moshesh a tenté de s'y établir il y a trois ou quatre ans. Ce district serait limitrophe de Natal et jouirait des avantages qu'offre le voisinage de la mer. Par les montagnes, on resterait en communication avec le pays de Moshesh; par la plaine, on serait en rapport avec des Cafres indépendants.

Sur le chemin qui conduit à cette contrée, se trouve un district qui appartient aux Bassoutos par l'un des principaux vassaux de Moshesh, Morosi, ci-devant chef de Béthesda. M. Ellenberger a laissé provisoirement sa station aux soins de M. Gossellin et est allé dans le district en question choisir un point de ralliement pour ses ouailles et celles de divers de ses collègues. On verra, par une lettre que nous allons reproduire, combien ses efforts charitables sont appréciés par les populations.

Lettre de M. Ellenberger.

Béthesda, 4 octobre 1866.

Bien cher directeur,

Il y a dix-sept heures que je suis debout, occupé de travaux d'impression. Je viens de corriger une épreuve d'un recueil de cantiques pour les écoles. Demain, s'il plaît à Dieu, mon aide Tlapa et moi commencerons le tirage. Quoique bien

fatigué, je vais faire un effort pour vous mettre au courant de ce qui nous concerne.

Par la bonne volonté de Dieu, et au grand mécontentement des adversaires, nous avons pu rester jusqu'ici à notre poste. Cela nous a permis de faire briller la lumière de l'Evangile autour de nous. Des milliers de passants affamés, chrétiens et païens, sont venus, de toutes les parties du Lessouto, frapper à notre porte pour y entendre quelques paroles d'affection, et demander un peu de pain. Prisonniers à Béthesda, sans chevaux ni wagon, sans domestiques mâles, en danger de la part des blancs et de noirs en proie à la faim, nous étions cependant plus heureux que nos frères expulsés et leurs dignes compagnes. Nous pouvions pleurer avec les affligés, soulager de malheureux fugitifs. En sus de cela, nous ne cessions d'écrire aux chrétiens de diverses Eglises pour les encourager à persévérer dans les voies de la piété. Un pauvre vieillard, abandonné par des païens en fuite et recueilli par nous, a reçu du Seigneur la connaissance du salut, puis s'est endormi dans la paix du Seigneur.

Le 19 décembre dernier, l'ennemi avait frappé un coup terrible sur l'Église de Béthesda, en pillant ses pasteurs, dépouillant les chrétiens *de tout ce qu'ils possédaient*, et les dispersant aux quatre coins des cieux.

Dans l'hiver, une partie des membres de l'Eglise revenaient se grouper de nouveau autour de nous; mais nous ne pûmes les encourager à le faire définitivement. C'eût été les exposer aux mauvais traitements de leurs ennemis. Nous pensâmes qu'il serait mieux de chercher pour eux une nouvelle résidence en dehors des nouvelles limites.

Comme nous en conférions avec les anciens de l'Église, arriva un messager du chef Morosi avec cette parole : « Passe le fleuve Orange et nous aide. Que deviendrons-nous si tu nous abandonnes? » Trois jours après, accompagné de trois membres de l'Eglise, j'arrivai chez ce chef. Lui, ses conseillers et son peuple nous reçurent avec de grandes démons-

trations de joie. Morosi nous fit présent d'un bœuf, qui fut immédiatement tué et apprêté pour les nombreux indigènes que ma présence avait attirés. Les réfugiés s'empressaient autour de moi, me remerciant de ce que je venais leur tendre de nouveau la main. Quelques-uns me disaient : « Ah! notre « pasteur, nous étions dans la plus grande inquiétude ; nous « nous disions : un missionnaire que nous avons laissé seul, « au milieu d'ennemis, voudra-t-il jamais consentir à venir « à nous? C'était à nous à te chercher, et c'est toi qui nous « suis et nous offre encore de vivre et mourir avec nous! « Que Dieu est miséricordieux! »

Je me mis alors à parcourir le pays et passai huit jours dans les montagnes, prêchant partout la bonne nouvelle du salut, aux jeunes gens et aux vieillards, dans les huttes et en plein air. Le chef Morosi et ses conseillers avaient mis tout le pays à ma disposition. Après avoir traversé beaucoup de villages, nous arrivâmes dans un endroit qui attira de suite mon attention par sa beauté et les avantages qu'il offrait. On l'appelle *Masithisi*, il est situé à quatre heures et demie à cheval de Béthesda, dans la direction du sud-est, sur la rive gauche de l'Orange.

Je me hâtai d'aller trouver mes collègues à Aliwal pour leur apprendre ce qui se passait; ils en furent fort réjouis et nommèrent une commission pour aller visiter l'endroit.

Trois semaines après, cette commission devait se rendre à Masithisi. Je convoquai le chef et ses gens pour le jour fixé; mais, comme cela arrive souvent en Afrique, il y eut contre-ordre de la part de mes frères pour causes imprévues. Que faire? Je savais que Morosi était déjà sur les lieux et nous attendait. J'allai l'y trouver avec quelques membres de l'Eglise et nous déterminânes l'étendue de la station de refuge. Des champs, des sources, des pâturages y furent rattachés. Je rentrai chez moi heureux et avec le sentiment que je venais d'accomplir un devoir. — Après une nuit de repos, je dus me remettre en voyage, pour aller, cette fois,

à Smithfield comparaître devant la commission chargée de s'enquérir des pertes faites par les missionnaires durant la guerre. J'expliquai mon affaire après M. Lautré. Notre digne et bien cher frère Dyke était accouru d'Aliwal pour nous assister. Notre cas était fort simple en lui-même, mais la partie adverse se montra terrible et se laissa aller aux invectives les plus inconvenantes contre les missionnaires, sans épargner le caractère de ma compagne. Le président de la commission dut imposer silence à notre principal accusateur. Le Seigneur me donna d'être assez calme pour ne rien répondre à des accusations qui au fond ne faisaient que témoigner de notre amour pour les Bassoutos et pour l'œuvre que nous poursuivons au nom de Jésus, qui a souffert pour nous bien plus que nous ne pourrons jamais souffrir pour sa gloire. Je ne dois pas oublier de vous dire que notre vénéré frère, M. Lemue, était venu de Carmel pour nous soutenir, lui aussi, par sa présence et ses bonnes paroles. En allant à Smithfield, je n'eus pas d'abord le courage de demander l'hospitalité aux Boers qui sont sur la route. Je couchai, la première nuit, sous un rocher, roulé dans une couverture de peaux de moutons. Mais, le second soir, revenu de ma mauvaise humeur, je frappai à une porte et je fus bien reçu. Je passai dans cette ferme la journée du lendemain, qui était un dimanche, et demandai au propriétaire de rassembler ses domestiques, bergers et autres, qui étaient tous des Béchuanas, pour leur annoncer l'Evangile dans leur propre langue. Cela me fut accordé avec plaisir. J'eus un service au coucher du soleil. La principale partie de l'assistance se composait des fils et petits-fils, des gendres et belles-filles, des neveux et nièces du chef de la famille, vénérable vieillard qui compte, chaque jour, vingt-six personnes à sa table. Ils paraissaient ravis d'entendre, une fois dans leur vie, une prédication *en cafre,* comme ils appellent la langue des indigènes. S'ils l'eussent comprise, ils auraient été convaincus que sous la peau foncée d'un Mossouto peut battre un cœur chrétien. A la fin du

service, un de mes gens fit une fervente prière pour ceux qui, quelques mois auparavant, l'avaient presque réduit à la mendicité. — Dans mon voyage de retour, je frappai à la porte d'un autre Boer de ma connaissance. Il me reçut avec beaucoup d'égards. Le lendemain matin, un de ses voisins arriva, mais apprenant que j'étais missionnaire, il refusa l'invitation qui lui fut faite de prendre part au déjeûner. Je lui souris et lui tendis la main. Il me regarda tout ébahi et finit par accepter une tasse de café.

Trois ou quatre jours après mon retour à Béthesda, je visitai de nouveau Masithisi, avec ma femme et mes enfants, désirant y passer un peu plus d'une semaine. Les indigènes s'étaient mis à nous construire une cabane, mais elle n'était pas encore achevée. Nous fîmes labourer et ensemencer les champs et un jardin potager. Pendant que nous étions là, MM. Cochet et Germond arrivèrent. Je suis heureux de dire qu'ils ont trouvé l'emplacement très convenable et fort beau, et qu'ils ont approuvé que j'en eusse pris possession. Je l'ai fait principalement pour des chrétiens de différentes stations qui s'y sont déjà rendus et qui sans cela n'auraient ni jardins ni champs. Les services sont régulièrement tenus, en mon absence, par Simon, Philémon et Manoah Montsi. L'auditoire se compose de deux cents adultes et de cinquante enfants. On nous attend avec impatience. Les chrétiens nous ont bâti une seconde cabane. Je désire terminer quelques travaux d'imprimerie, puis nous nous rendrons dans ce nouveau poste.

La famine est terrible dans le Lessouto. Nous ne savons comment nous pourrons sustenter, ne fût-ce qu'en partie, les nombreux chrétiens que les Boers ont entièrement dépouillés et qui n'ont vécu jusqu'ici que du peu que nous avons pu donner à chacun d'eux. Il s'écoulera encore trois mois avant la récolte du froment et déjà 1,000 fr. que les frères nous ont accordés sur le subside fait par le Comité, 700 fr. que des amis d'Angleterre nous ont envoyés et un peu

plus de 200 fr. que nous avons reçus d'Yverdon sont épuisés. Qu'il est pénible de savoir qu'un Simon, un Manoah Montsi ont souvent à prêcher l'Evangile, le dimanche, sans avoir mangé depuis deux ou trois jours!...

Tout à vous de cœur.

F. Ellenberger.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES ET PROGRÈS DU CHRISTIANISME A LAHORE.

Une pieuse Anglaise, qui s'est consacrée à l'œuvre de l'évangélisation dans les *zénanas*, ou appartements de femmes indoues, donne sur ses travaux des détails qui dépeignent bien les difficultés et ce qu'on pourrait appeler les ennuis de ce genre d'œuvre.

C'est dans l'importante et célèbre cité de Lahore, capitale de l'ancien royaume du même nom, que cette dame, assistée de quelques *femmes de la Bible* indigènes, concourt ainsi à la diffusion des idées chrétiennes. Nous regrettons de ne pouvoir citer que quelques fragments d'une de ses lettres.

« Peut-être, écrit-elle, trouverez-vous plus d'intérêt au récit d'une de mes visites dans une de nos familles, que ne vous en offriraient des considérations générales. Dans ce pays, une maison ressemble si fort à l'autre, et les coutumes, les mœurs sont tellement identiques, qu'une seule description suffit à donner une idée de l'ensemble.

« A l'exception de deux ou trois rues principales, la ville

n'offre aux regards que des ruelles ou des allées étroites, où ne peut pénétrer aucun véhicule à roues. Nous sommes, en conséquence, obligées de nous faire porter en *dhoolie*, qui est une sorte de petit palanquin, car pour une femme, il ne serait ni convenable ni agréable de s'aventurer à pied dans ces sombres passages. Je dis « agréable » parce que je m'adresse à des Européens ; les Orientaux, très peu délicats à l'égard de tout ce qui concerne l'odorat, ne comprennent rien au malaise que nous pouvons ressentir en passant auprès de leurs égouts et de leurs eaux stagnantes. La famille d'Affghans auprès de laquelle j'ai entrepris de vous conduire, est une famille distinguée, riche et qui a d'excellentes manières pour le pays, mais au point de vue dont je parle, elle ne fait pas exception à la règle générale. Quand mon *dhoolie* s'arrête à la porte, je ne sais le plus souvent où poser le pied pour éviter la boue, et il m'arrive rarement de jeter les yeux sur l'intérieur de la maison sans qu'ils tombent sur des femmes, dégoûtantes de saleté, occupées soit à peigner leur longue chevelure noire, soit à d'autres soins que, dans nos mœurs d'occident, nous réservons discrétement pour nos chambres de toilette.

« Mais entrons. Après avoir traversé une cour à peu près aussi malpropre que la rue, je trouve le sol du rez-de-chaussée jonché de graines, de morceaux de bois ou d'une multitude de petits objets de toute sorte appartenant au mobilier du portier. De là, un escalier très obscur, construit en briques de couleur foncée et usées ou brisées, me fait arriver sur une plate-forme carrée, au-dessus de laquelle on ne voit que la voute éthérée. C'est autour de cette enceinte que se trouvent les chambres de la zénana. On y arrive par quelques marches en briques et, dès l'abord, tout y révèle le triste genre de vie qu'y mènent ou plutôt qu'y traînent de pauvres victimes de l'ignorance et du despotisme oriental. La seule distraction dont elles jouissent est d'aller de

temps en temps, par dessus les toits, rendre visite aux amies qu'elles peuvent avoir dans le voisinage.

« Les plus malheureuses sont celles qui n'ont pas d'enfants. La semaine dernière, je vis une charmante jeune femme, d'environ vingt-cinq ans, tomber dans un accès de sombre tristesse pendant que deux ou trois de ses compagnes me montraient leurs enfants. « Je n'en ai aucun », me dit-elle en poussant un profond soupir; et saisissant le houkah, (pipe orientale) elle resta longtemps dans un morne silence, d'où elle sortit en me répétant: « Je n'en ai point, voilà pourquoi je fume tant. »

« Il y a dans la famille deux jeunes sœurs dont l'une est fort belle, et qui toutes deux sont du caractère le plus aimable. Elles font, avec des fils d'or, des broderies remarquablement jolies, mais c'est tout ce qu'elles savent faire de bien. Le père leur a appris à lire l'arabe, mais jusqu'à présent je n'ai pu obtenir d'elles de me montrer leurs livres. Elles instruisent aussi quelques enfants du voisinage, ou du moins elles leur apprennent à réciter les prières du Coran, car la religion de cette famille est l'islamisme.

« Un jour que l'un des maris de ces deux sœurs se trouvait à la maison, j'y conduisis une de nos *femmes de la Bible.* Nous engageâmes la conversation de manière à pouvoir en une seule séance exposer tout le plan du salut en Christ, et j'ai la conviction que cet homme, resté dans une pièce voisine, ne perdit pas un mot de l'entretien. Puisse-t-il en avoir tiré quelque profit! Sa vieille mère a une horrible peur de la mort; c'ést souvent par suite de cette disposition que les femmes de ce pays deviennent accessibles à nos exhortations. Celles dont je parle reçoivent nos visites avec un plaisir manifeste, et me témoignent les plus vifs regrets quand elles ne m'ont pas vue le jour où elles m'attendaient. J'espère pouvoir bientôt commencer avec elles l'étude de l'anglais et obtenir de les aider dans la petite école de zénana qu'elles ont ouverte. Je ne saurais dire avec quelle avidité

elles nous écoutent leur parler de nos mœurs et de nos usages anglais.

« Malgré la richesse dont jouit la famille, ces femmes préparent elles-mêmes les repas et font tous les autres ouvrages de la maison. Mais hélas! elles sont toutes affreusement malpropres, portent leurs cheveux en désordre, et ne comprennent pas qu'on puisse infliger aux enfants le supplice d'un bain journalier...

« En somme, pourtant, quelque progrès s'accomplit ici dans ce genre d'évangélisation. Les femmes commencent à désirer de voir leurs filles mieux instruites qu'elles ne l'ont été elles-mêmes, et les pères de famille perdent peu à peu leurs préjugés si tenaces contre toute éducation donnée aux femmes. Jusqu'à présent, nous ne savons pas quels résultats auront les écoles de filles ouvertes par le gouvernement, et je crains bien, pour ma part, qu'ils n'aboutissent pas à rendre la tâche des missionnaires plus facile, car, en parcourant quelques-uns des livres en usage dans ces établissements, j'y ai trouvé souvent les fables du paganisme indou mentionnées avec faveur. De là l'ardent désir des missionnaires de pouvoir multiplier dans la ville des écoles de filles vraiment chrétiennes. Il en faudrait dans tous les quartiers, et la chose est praticable vu la densité de la population. Que nos amis nous aident à réaliser ce dessein. On le pourrait à peu de frais, car nous avons calculé que chaque école capable de recevoir 25 jeunes filles ne coûterait par an qu'environ 10 livres (250 fr.) Ce serait d'ailleurs un excellent moyen de faire pénétrer l'Evangile parmi les femmes, car ici, comme partout, les mères vont volontiers où vont leurs filles, et c'est dans les établissements de ce genre qu'on est le plus sûr de les trouver attentives et bien disposées. Des dons d'argent en vue de cet objet nous seraient précieux, mais plus précieux encore le secours de ces prières qui obtiennent du Maître de la moisson les grâces spiri-

tuelles dont ceux qui travaillent pour lui ne sauraient se passer..... »

Telle est, à Lahore, l'œuvre des Zénanas. D'autres moyens d'arriver aux femmes y sont également employés avec succès. Un missionnaire américain, le rév. Forman, écrivait en juillet dernier :

« Nous comptons maintenant trois femmes au nombre de nos candidats au baptême. La première est la femme d'un indigène chrétien, employé comme domestique par MM. Bergen et Morisson. La seconde est une *fakirani* (une femme fakir) qui, un jour, s'en alla, de son propre mouvement, trouver un de nos chrétiens natifs pour lui faire connaître son vif désir d'embrasser la foi chrétienne. Les *fakiranis* jouissent d'un grand crédit auprès d'une certaine classe d'Indous. Une multitude de gens, accourant auprès de cette femme, la supplièrent de ne pas abandonner l'indouïsme et lui promirent toutes sortes de choses si elle renonçait à son dessein ; mais elle résista courageusement, en leur disant qu'elle devait avant tout obéir à la voix de sa conscience. Quelques jours après, à une de nos communions mensuelles, la cène lui fut donnée par inadvertance et elle la reçut. C'était une irrégularité, mais qui, j'ai lieu de l'espérer, n'aura pas déplu au Seigneur et qui paraît avoir affermi la néophyte dans les voies de la piété.

« Notre troisième postulante est la fille du D[r] Bose, médecin indigène au service du gouvernement, et qui a lui-même reçu le baptême il y a sept ou huit ans. A cette époque, sa femme et sa fille se trouvaient à Calcutta. En apprenant la conversion de son mari, la première refusa positivement de venir le rejoindre dans le Punjab, et de son propre chef elle maria sa fille à un jeune Indou à peine sorti de l'enfance, mais qui mourut peu de temps après. Restée ainsi veuve à dix ans, la pauvre fille semblait condamnée à traîner toute sa vie dans l'isolement, les mépris et les souffran-

ces que les mœurs indoues infligent aux veuves, mais, en présence de cette affreuse perspective, le cœur de la mère s'émut de pitié. Elle se décida à faire ce que ses préjugés indous l'avaient d'abord empêchée de faire. Elle vint rejoindre son mari à Lahore. La fille fut alors placée dans un de nos pensionnats; elle s'y est admirablement développée; son cœur s'est donné au Seigneur, et tout nous autorise à la regarder comme une jeune femme destinée à devenir une bonne mère de famille et un membre utile de l'Église de Christ.

« Avant hier au soir, nous étions occupés, M. Morison et moi, à distribuer quelques aumônes à de pauvres gens quand trois enfants, qu'on nous dit être des orphelins, se présentèrent à nous. Invités à venir nous voir le lendemain chez nous, deux d'entre eux le firent. L'aînée est une fille d'environ dix ans, et le second un garçon de cinq ou six ans. Les soins vraiment maternels que la première prenait de son jeune frère et la reconnaissance de celui-ci étaient quelque chose de touchant à voir. Nous avons été heureux de pouvoir, ce matin même, les placer ensemble dans une famille chrétienne, au sein de laquelle nous espérons qu'ils se trouveront heureux. La *Fakirani* mentionnée plus haut a pris elle-même le plus vif intérêt à ces pauvres orphelins, tant il est vrai que le christianisme élargit partout les idées et améliore les sentiments de ceux qui l'embrassent. Avant sa conversion, cette femme aurait profondément dédaigné des enfants appartenant à l'une des castes les plus infimes, et placés dans des circonstances pareilles. Aujourd'hui, elle les caresse avec affection, tandis qu'il y a quelques mois, un accident qui l'aurait mise en contact avec eux aurait, selon toute apparence, été regardé par elle comme une souillure et un malheur presque irréparables. »

Ce que l'auteur de la première lettre reproduite plus haut demande pour les écoles de filles, paraît avoir été réalisé

sur une large échelle en ce qui concerne les garçons. Dernièrement, un fonctionnaire anglais éminent, sir Robert Montgomery, qui a longtemps été le lieutenant-général du Punjab, rendait un éclatant hommage à l'activité déployée dans ce sens par les missionnaires américains établis à Lahore. « En visitant leur maison avec l'évêque de Calcutta, dit-il, je fus frappé et singulièrement réjoui de ce que j'y vis. On y avait réuni les élèves des différentes écoles de la ville, et il n'y en avait pas moins de neuf cents, qui par la variété de leurs turbans ou de leurs châles, montraient qu'ils appartenaient à toutes les classes de la population... Sortira-t-il de ces travaux beaucoup de conversions individuelles? Dieu seul le sait; mais on peut être certain que de tels efforts élèvent le niveau de l'intelligence et de la moralité du peuple indou. Ils ne peuvent, en outre, que lui apprendre à mieux apprécier les bienfaits du christianisme en même temps que les intentions bienveillantes des chrétiens. »

Ajoutons que les conversions racontées plus haut par le rév. Forman, ne sont pas les seules que les missionnaires aient vu s'accomplir depuis un an. Ils annoncent, au contraire, qu'un mouvement sensible s'opère en faveur de l'Évangile dans les rangs de l'indouisme et même dans ceux de l'islamisme, auquel appartiennent en général les classes les plus élevées. Dernièrement, deux musulmans instruits et très influents, revêtus l'un et l'autre de fonctions importantes dans les écoles du gouvernement, ont écrit, chacun de son côté, un livre favorable aux idées chrétiennes, et, après des discussions publiques, déclaré hautement qu'ils aspiraient à recevoir le baptême. Ces manifestations ont produit une vive impression parmi les gens de la classe éclairée, et on se plaît à les regarder comme de ces signes des temps qui enflamment le courage des messagers du salut.

BIRMAN.

LA BIBLE DANS LE PALAIS DES ROIS.

Pendant que de prétendus savants s'évertuent à dénigrer nos saints Livres en niant qu'ils soient la parole du Dieu vivant, la Bible continue sa marche à travers le monde, se pliant à tous les dialectes, gagnant chaque jour quelques nouveaux lecteurs, et prouvant ainsi qu'il y a dans elle une vitalité, une puissance vraiment divines, contre lesquelles ses adversaires lutteront en vain.

Tout récemment, le saint volume, traduit dans la langue du Birman, est arrivé jusqu'au souverain de ce pays par un chemin et dans des circonstances dignes de remarque.

Un Arménien converti au protestantisme, nommé M. Abraham, s'était trouvé appelé à Mandelay, capitale du Birman, tout à la fois par les intérêts de son commerce et par le désir d'y parler de l'Evangile. Une de ses filles étant mariée dans cette ville, il eut l'idée de se prévaloir du crédit de son gendre pour demander une audience au roi, dans le but de lui présenter une grande Bible in-4° qu'un missionnaire de Prome lui avait remise à cet effet. La tentative était hardie; les Arméniens du lieu et d'autres amis tentèrent d'en dissuader M. Abraham; mais il tint bon, et se conformant au génie de l'Orient, qui, comme on le sait, aime le langage figuré, il joignit au saint volume une caisse de bougies, accompagnement très-convenable de la parole de Dieu, suivant lui, puisque de l'une et des autres jaillissent des sources de lumière.

L'audience fut accordée. Le roi reçut son visiteur avec une faveur marquée, et non-seulement il accepta la Bible, mais l'ouvrant aussitôt à la première page, il en lut quelques lignes et échangea quelques mots avec un de ses ministres, qui paraissait lui-même n'être pas complétement étranger au

contenu du livre. Après l'audience, qui avait duré près d'une heure, le roi se leva et se disposait à emporter la Bible, quand son neveu, qui avait assisté à l'entretien, s'avança pour lui en épargner la peine. « Eh bien ! oui, lui dit le roi, « prends-la, mais pour la lire et pour m'en faire aussi quel- « quefois la lecture. »

Grandement étonnés des égards témoignés au chrétien et à son livre, les courtisans de Mandelay firent ce que les courtisans font toujours et en tous pays. Chacun voulut savoir ce que c'était que ce livre; on se pressa autour de M. Abraham, on lui demanda s'il avait d'autres exemplaires du volume, et comme il avait eu soin de s'approvisionner, il en put très-rapidement placer un assez grand nombre, qu'il fit porter au palais ou qu'on vint chercher dans sa propre demeure.

En matière religieuse, compter sur la faveur des princes n'est pas sûr, et concevoir pour le Birman des espérances fondées sur le seul fait qu'on vient de voir serait puéril; mais il n'en est pas moins vrai que la Bible a franchi là les portes d'un palais qu'on lui croyait fermé pour longtemps encore. Il paraît qu'il y a une quarantaine d'années, les premiers missionnaires du Birman, MM. Judson et Colman, avaient eu l'idée d'une démarche pareille. Ils avaient fait offrir au souverain, qui portait alors le titre d'empereur, une belle Bible anglaise en six volumes, mais ce présent avait été dédaigneusement refusé.



ETATS-UNIS.

SITUATION PRÉSENTE DES TRIBUS INDIENNES.

Dans l'immense et perpétuel mouvement d'idées et de faits qui s'accomplit aux Etats-Unis, l'attention générale se porte peu sur les tribus indiennes, qui restent encore dispersées et comme enclavées dans plusieurs des Etats ou dans les

autres régions dépendantes de l'Union. Quelques personnes se préoccupent cependant de l'avenir réservé à ces débris des anciens possesseurs du sol, et il serait superflu sans doute de dire que personne n'y met plus de sollicitude que les chrétiens dont les représentants sont à l'œuvre parmi eux.

D'après les derniers recensements, le chiffre des Indiens répandus sur le territoire de l'Union, tant au nord qu'au midi, et à l'est qu'à l'ouest (y compris la Californie), s'élève à 307,842. Ils appartiennent à une vingtaine de tribus, autrefois puissantes et dont les plus nombreuses sont celles des Dakotas, des Sioux, des Cherokies, des Cricks, des Choctas, des Chikasas, des Chipawas, etc.

Quelques-unes de ces peuplades, surtout parmi les plus petites, peuvent être envisagées aujourd'hui comme devenues chrétiennes; tous leurs membres du moins, ou à peu près, font profession de l'Evangile; mais, dans d'autres, la religion du Grand Esprit et les superstitieuses pratiques qui s'y rattachent comptent de nombreux adhérents qui s'obstinent encore à repousser tout à la fois les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation.

Au point de vue matériel, la population indienne est loin de pouvoir être rangée parmi les favorisés de la terre. En échange des terres acquises de leurs ancêtres, le gouvernement des Etats-Unis s'est engagé à distribuer annuellement entre les tribus les revenus d'un fond de réserve dont le capital s'élève à plus de quinze millions de francs. Mais, depuis quelques années, ces paiements ont été faits avec une irrégularité qui a produit de grandes souffrances et donné lieu à des révoltes, que plus d'une fois il a fallu réprimer par la force. Remédier à cet état de choses, qui semble créer d'assez grands embarras au gouvernement, est l'affaire des hommes politiques. Il est fort à désirer qu'ils parviennent à trouver le moyen d'arracher à une destruction complète une race si intéressante par elle-même et dont le relèvement tournerait au profit du pays.

Les missionnaires protestants employés, par diverses Sociétés, au sein de ces tribus, sont actuellement au nombre de vingt-six, non compris quelques agents secondaires, comme évangélistes ou colporteurs. Les écoles fondées pour elles par les mêmes Sociétés, ou par d'autres institutions charitables, sont loin de répondre à tous les besoins, vu surtout la grande dissémination de ces peuplades. On n'en compte que quarante-huit, ayant soixante-onze maîtres et deux mille cent soixante-cinq élèves.

La tâche des messagers de la Parole sainte parmi les Indiens offre des difficultés d'un genre particulier, qui tiennent aux usages des tribus, à leur misère temporelle, et trop souvent, il faut le dire, à la désastreuse influence que le contact et l'exemple des blancs exerce sur les mœurs des Peaux-Rouges. Plusieurs de ces hommes dévoués ont payé de beaucoup de souffrances, et quelques-uns même de la vie, la noble ambition qui les avait fait entrer dans ce champ de travail. Mais, en général, ils n'ont pas semé en vain. Grâce aux bénédictions accordées d'en Haut à leurs efforts persévérants, le voyageur qui visite plusieurs des groupes indiens qu'ils évangélisent, y rencontre des âmes vraiment réveillées à salut, d'autres qui recherchent avec ardeur l'instruction chrétienne, parfois des Eglises vivantes, et un niveau de moralité bien supérieur à celui des peuplades où les mêmes succès n'ont pas encore été obtenus. La correspondance des missionnaires mentionne souvent aussi des conversions qui ont tous les caractères de la sincérité.

Quelques tribus, notamment celles des Choctas, des Chickasas et des Chérokies, ont fait, en outre, au point de vue social, des progrès qui prouvent combien ces races sont aptes à profiter des exemples de la civilisation. Elles en sont arrivées à se donner un gouvernement régulier, des lois écrites, un système judiciaire bien entendu, et des écoles qui ont déjà rendu de grands services.

ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES MISSIONNAIRES A LEEDS.

Tout le monde sait que la Société anglaise des Missions wesleyennes est l'une des plus puissantes institutions de ce genre qui existent, et que le chiffre de ses recettes annuelles (près de quatre millions de francs) atteste l'énergie des sympathies qu'elle inspire. La relation suivante, que nous empruntons à *l'Evangéliste*, renferme des détails qui expliquent cette prospérité. C'est une œuvre digne d'être citée en exemple qu'une œuvre qui se poursuit dans un tel esprit de dévouement et d'activité chrétienne. Laissons parler le journal wesleyen :

« Les grandes assemblées missionnaires de Leeds ont eu lieu le mois dernier (octobre). Cette ville du Yorkshire, très importante au point de vue manufacturier et renfermant une population de plus de 100,000 âmes, a eu l'honneur d'être le berceau de la Société des Missions wesleyennes. C'est aussi à Leeds qu'ont été prises, à diverses époques, les décisions les plus importantes relativement à l'extension de l'œuvre missionnaire, et c'est là que les collectes les plus considérables ont été faites.

« Depuis plusieurs années déjà, les services annuels sont précédés ou inaugurés par un déjeuner que donne, dans sa maison de campagne, non loin de la ville, un laïque influent, M. W. Smith, aux nombreux amis accourus de divers côtés. Le « Gledhow breakfast » est devenu, en quelque sorte, une *institution* faisant partie des services anniversaires. La chose la plus marquante de la réunion, c'est qu'après le repas a lieu une séance d'un genre peu ordinaire. Le surintendant du premier circuit de Leeds prend le fauteuil, un secrétaire est nommé, et nos frères anglais se mettent, comme ils di-

sent, aux affaires. Il s'agit de déterminer approximativement, à quel chiffre les dons et souscriptions pourront s'élever, afin que le résultat total ne soit pas inférieur à celui des années précédentes. Alors, l'un après l'autre, les frères présents disent, en quelques mots, les motifs à la reconnaissance qui les animent, les bienfaits qu'ils ont reçus du Seigneur et ce qu'ils se proposent de donner cette année pour l'œuvre des missions. Il y a là des manufacturiers, des commerçants riches : l'un promet 3,000 francs; deux autres promettent 2,625 francs; trois autres, 2,500 francs chacun; un autre 1,250 francs; cinq autres font entre eux la somme de 2,575 francs; puis viennent des dons, en nombre plus considérable, de 500 francs, de 250 francs, de 100 francs, etc.

« Comme les services du dimanche et les deux grandes assemblées missionnaires sont suivis de collectes, et, qu'en outre, il se fait, au profit des missions, une vente qui rapporte environ 3,000 fr., on ne doit pas s'étonner que ces anniversaires produisent près de 50,000 fr.

« Les pasteurs délégués à ces réunions étaient les révérends MM. W. Arthur, président de la conférence; le docteur Waddy, de Londres; J.-A. Armstrong, de Manchester; J. Walton et J. Kilner, ces deux derniers longtemps missionnaires aux Indes et à Ceylan. Ces cinq pasteurs, aidés de quatre autres, se sont partagé seize prédications faites en faveur des missions, le dimanche 7 octobre, dans les six principales chapelles (wesleyennes) de Leeds. Quatre de ces sermons ont été spécialement adressés aux enfants des écoles du dimanche. On peut compter que de douze à quinze mille personnes ont assisté à ces services.

« La première assemblée missionnaire a eu lieu, le lundi soir, dans la grande chapelle de Brunswick, sous la présidence de l'excellent M. Holden, membre du parlement, et bien connu de nos frères de Paris et du Nord. Dans son discours d'ouverture, il a rendu un témoignage clair et formel à la divinité de cet Evangile que la Société des Missions wes-

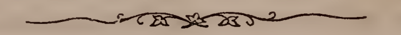
leyennes s'efforce de faire annoncer dans le monde entier. Il a parlé des biens précieux, du bonheur réel et durable que cet Evangile apporte partout avec lui; puis, exposant les principes de la Société de bienfaisance systématique, il a fortement exhorté ses auditeurs à mettre à part, pour Dieu, d'une manière régulière, une partie de leur revenu, au moins le dixième, selon que Dieu les ferait prospérer.

« Les deux missionnaires mentionnés plus haut ont parlé longuement des contrées où ils ont annoncé avec succès l'Evangile. Mais, pour ne pas prolonger cet article, disons seulement que l'un des discours les mieux réussis a été celui du président actuel de la conférence britannique, M. Arthur. Il a donné plusieurs extraits de lettres récentes rendant compte d'un magnifique réveil au sud de l'Afrique. L'esprit de Dieu a été répandu d'une manière extraordinaire et a produit des effets qui rappellent ceux de la Pentecôte. « Dans une station, « on a vu de cinquante à quatre-vingts personnes pleurant « sur leurs péchés, et de vingt-cinq à trente trouvant la paix « dans chacun des services qui se sont succédé tous les « soirs. Ici, trois cents conversions en deux jours, là, cinq « cents, et ailleurs, huit cents dans l'espace de quelques se- « maines. Dans un seul circuit, plus de deux mille indigènes « et plus de 600 Anglais sont devenus membres de l'Eglise; « on indique même une localité dont tous les habitants, « au-dessus de douze ans, font profession d'appartenir à « Dieu, etc., etc. »

« On peut se représenter avec quel intérêt l'assemblée tout entière, profondément émue, écoutait ces récits. Quel bien a dû faire une telle réunion ! Quel encouragement donné à tous les amis des missions à redoubler leurs efforts et leurs prières !... »

E. F. C.

Le 9 novembre 1866.



VARIÉTÉS

LES MISSIONS PROTESTANTES ONT-ELLES RÉUSSI, ET LES MISSIONNAIRES SONT-ILS DES HOMMES UTILES?

En 1865, une assez vive polémique s'engagea en Angleterre, devant quelques corps savants et dans la presse, au sujet de cette œuvre des missions évangéliques que la Grande-Bretagne protestante poursuit avec une activité si remarquable et si remarquée. Les rapports de quelques voyageurs, savants ou hommes d'affaires, avaient soulevé ce débat. Suivant ces témoins, difficilement impartiaux, puisqu'ils faisaient pour la plupart profession d'incrédulité, les missions qu'ils avaient rencontrées dans leurs voyages étaient loin de mériter la haute estime dont elles jouissent dans l'opinion du public anglais. Leurs résultats ne répondaient pas à la grandeur des sacrifices accomplis en leur faveur, et les agents qu'elles emploient n'étaient pas eux-mêmes à la hauteur de leur tâche. Ce n'étaient pas des hommes assez actifs, assez pratiques, et, pour la plupart, ils menaient, dans leurs stations, une vie facile, aisée, presque une vie de gens oisifs, sans grande utilité pour les peuples qu'ils avaient la prétention d'initier aux avantages de la civilisation.

Au premier de ces reproches, nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs quelles réponses pouvaient être faites, et furent faites sur-le-champ, par les soins des hommes les plus compétents. Il faudrait n'avoir jamais jeté les yeux sur un journal de missions pour ne pas reconnaître, de prime abord, l'injustice d'une telle accusation. Le nombre toujours croissant des Églises fondées dans les pays où ont abordé

les messagers de l'Évangile, des milliers de conversions, mises au dessus de tout soupçon par une éclatante amélioration des mœurs, des usages et même de la condition matérielle des populations évangélisées, les merveilles accomplies sous ces rapports en Afrique, en Océanie, dans l'Inde et sur bien d'autres points, sont de ces faits qu'une hostilité de parti pris peut essayer de dénigrer ou d'amoindrir, mais qui finissent toujours par sortir intacts du débat et par porter la conviction dans les esprits droits. A ce point de vue, la discussion dont nous parlons a servi la cause des missions beaucoup plus qu'elle ne lui a été nuisible. Elle a donné naissance à des publications nombreuses, riches en détails décisifs, et son effet a été précisément l'opposé de ce qu'en attendaient les contradicteurs. Elle a contribué, par le retentissement même qu'elle a eu, à faire mieux connaître les travaux entrepris pour l'avancement du règne de Christ, et, depuis lors, toutes les Sociétés de missions anglaises, loin de voir leurs recettes diminuer, ont été soutenues plus efficacement que par le passé.

Il en a été de même pour la seconde accusation, celle qui portait sur la personne ou sur les habitudes des missionnaires. Par cela même que le dévouement et les capacités de ces hommes avaient été publiquement niés, le public s'est enquis, plus qu'il ne l'avait encore fait, de leurs actes, du genre d'existence que leur fait l'accomplissement de leur charitable tâche, et par là on est arrivé à la pleine conviction que les ouvriers employés dans ce champ de travail sont une classe d'hommes actifs, dévoués et plus étrangers que tout autre aux calculs de la paresse ou des intérêts terrestres.

A cet égard, comme au premier, les idées de nos lecteurs sont sans doute bien arrêtées. Ils n'ont pas besoin qu'on leur prouve que les hommes de Dieu qu'ils ont appris à suivre avec tant de sympathie dans leurs évangéliques travaux, ne sont pas des paresseux dont l'unique préoccupation soit de

s'établir commodément dans des pays nouveaux, et d'y passer leurs jours dans une douce quiétude. Qu'il nous soit permis, cependant, de faire passer sous leurs yeux une des pièces qui ont figuré dans la discussion mentionnée plus haut. C'est la lettre d'un ancien missionnaire qui a pris la défense de ses collègues si injustement calomniés. Les détails qu'elle renferme sont trop curieux pour qu'on ne la lise pas avec intérêt.

L'auteur de cette lettre, qui signe : « Un pionnier des missions, » s'exprime en ces termes :

« Les accusations dirigées contre le corps missionnaire, reposent toutes, ou à peu près, sur des allégations inexactes, provenant d'injustes préventions et groupées de manière à mettre de vaines déclamations à la place des faits les mieux avérés et les plus incontestables. Sans doute, l'œuvre des missions présente, comme toutes les œuvres où l'homme intervient, beaucoup d'imperfections, et, dans la valeur de ceux qui l'accomplissent, il y a des exceptions regrettables ; mais je pose en fait que l'on chercherait en vain ailleurs que dans le champ des missions, un si grand nombre d'hommes entendus, doués d'un esprit pratique, et passant leur vie dans des travaux plus assidus et plus difficiles. J'en parle avec connaissance de cause, puisque pendant de longues années j'ai vécu dans des régions lointaines et des plus sauvages, dans deux colonies naissantes (au nord de l'Amérique) où j'ai été l'un des premiers pionniers de la civilisation chrétienne, mais où beaucoup d'autres m'ont suivi. Il y avait là des missionnaires, hommes et femmes, de toutes les dénominations, et je puis affirmer que la manière dont ils luttaient avec les difficultés et les labeurs de l'œuvre n'avait rien qui ressemblât au tableau qu'on a eu la mauvaise foi de tracer. J'ai vu, pendant des années, ces hommes vivre dans des huttes ou sous des abris encore plus misérables, s'imposer toutes sortes de privations et faire, à travers les montagnes, sur les rivières, ou dans des régions sans le moindre vestige de

route, des voyages sans nombre, toujours dangereux ou très fatigants, avec un courage et une résignation vraiment extraordinaires. Depuis l'évêque anglican jusqu'au plus simple évangéliste, tous donnaient en cela un spectacle digne d'inspirer à tous les cœurs chrétiens des sentiments de reconnaissance et d'admiration.

« Mais qu'il me soit permis de parler plus particulièrement de moi. De cette manière, je serai plus sûr de n'avancer rien que je ne sache parfaitement. Nous avons, dans les écrits du grand apôtre des Gentils, un exemple qui nous autorise à opposer ainsi l'expérience personnelle à des accusations mal fondées.

« En quittant l'Angleterre pour m'en aller chez les sauvages, je n'emportai, en matière de vie pratique et d'arts mécaniques, d'autres connaissances que ce qu'on en peut acquérir dans nos écoles publiques ou dans la maison paternelle; mais une fois rendu à ma destination, ce mince noyau dut se transformer rapidement en un ensemble d'opérations tellement variées que si je pouvais en donner ici la description, elle étonnerait et divertirait certainement ceux de nos lecteurs qui jouissent en paix, dans leurs tranquilles demeures, de toutes les petites douceurs de notre civilisation.

« Dans un pays nouveau, où l'on ne trouvait rien à acheter, je dus péniblement faire moi-même, à l'exception de six chaises, chaque pièce du modeste mobilier qu'il fallait à ma petite famille. Je n'eus d'eau potable que lorsque j'eus creusé un puits de mes propres mains. J'ai présidé et pris personnellement part à la construction ou aux réparations de sept chapelles ou presbytères. Moi, enfant de la cité de Londres (a Cokney) et élevé comme tel, je m'en allais, quelquefois avec deux ou trois sauvages, mais souvent seul, couper sur la montagne du bois, que je fendais et apportais ensuite à mon domicile, soit pour le chauffer, soit pour l'enclore, avec son petit jardin, de palissades destinées à les mettre à l'abri des animaux ou des maraudeurs. La hache, la scie, la bêche

et la rame quittaient rarement ma main, que leur usage avait rendue calleuse. Fixé sur les bords d'une grande rivière, au milieu d'une peuplade étrangère à toute espèce de culture, n'ayant à ma portée aucun voisin civilisé, le plus mince besoin me forçait à franchir, par tous les temps, de longues distances, soit par eau, soit par des sentiers indiens, la plupart du temps rompus et presque impraticables.

« Que l'on demande aux officiers de notre armée, ou de notre marine, s'ils regardent les missionnaires comme des gens oisifs et étrangers à la vie pratique. Je sais ce qu'ils répondraient en ce qui touche aux régions dont je parle. Ils nous honoraient tous et ne se faisaient pas faute de nous demander des conseils, et quelquefois une assistance matérielle, à laquelle ils attachaient quelque prix. En ce qui me concerne, j'ai vu souvent des hommes pratiques très entendus m'appeler à leur secours pour bien des choses. J'ai aidé un détachement d'ingénieurs du gouvernement à ouvrir une route et à construire un pont; j'ai présidé des assemblées ayant pour but d'améliorer l'état du pays, d'établir des chemins de fer ou de faire marcher des bateaux à vapeur. Grâce à mon intervention, une colonie à peine sortie de l'enfance, a été représentée dignement à notre dernière exposition générale, et, pour abréger cette nomenclature d'actes non essentiellement unis aux grands devoirs de mon ministère (que, grâces à Dieu, je n'ai jamais perdus de vue, ni mis en seconde ligne), qu'on juge, par un seul fait, de ce que peut être la vie d'un missionnaire dans un pays tel que celui que j'habitais.

« Dans un village des montagnes, un meurtre avait été commis. On m'appela pour constater la mort de la victime. Une fois le meurtrier arrêté, j'eus à le préparer au sort bien mérité qui l'attendait. La veille de l'exécution, le charpentier indigène, chargé de dresser l'appareil du supplice, vint me demander, comme une grande faveur, d'aller, le soir, m'assurer qu'il avait fait convenablement un travail tout nouveau pour lui. Le lendemain, à six heures du matin, j'étais

de nouveau dans la prison primitive où était le coupable, et, à neuf heures, j'en sortais avec lui pour l'accompagner sur l'échafaud, où j'eus la consolation de l'entendre faire, à haute voix, l'aveu de son crime, en demander pardon à Dieu et aux hommes, et rendre témoignage à l'excellence de cette Bible, dont, à la suite de nos entretiens, les vérités salutaires avaient touché son cœur, au point de l'amener humble et repentant aux pieds du Sauveur mort pour lui sur la croix.

« Voilà une légère esquisse de la vie d'un humble missionnaire, qui, certes, n'a rien fait de plus que ne font beaucoup de ses collègues. Ne dirai-je rien des travaux de la femme, qui se consacre avec son mari, au service du même Maître? C'est sur elle peut-être que retombe tout ce qu'il y a de plus pesant dans le joug qu'elle porte en commun avec lui. Le monde ignore et ne pourrait que difficilement se représenter tout ce qui fait d'elle un être vraiment héroïque au milieu de ses semblables, et à la place où l'amour de Christ l'appelle. Je connais, pour ma part, une femme de missionnaire qui, pendant une longue série d'années, a supporté, avec une angélique patience, plus de labeurs et de dangers, plus de soucis, de privations et de souffrances de tout genre que n'en a peut-être jamais traversés la femme du plus pauvre ouvrier de nos contrées civilisées.

« Ai-je besoin de dire à quel point ces souvenirs de ma vie missionnaire me font dédaigner des jugements iniques qui, quelque savants qu'en soient les auteurs, n'ont à leur base qu'une observation superficielle des faits ou que le parti pris du dénigrement et de l'injure. Et vous, mes frères et mes sœurs en la foi, allez, en dépit de ces hommes légers, porter la parole de vie et les bienfaits de la civilisation à ces âmes, si nombreuses encore, que le soleil de justice n'a point éclairées. Allez... Les hommes du monde continueront à vous méconnaître, à vous calomnier peut-être; mais notre adorable Seigneur et Sauveur vous consolera de ces dédains.

N'est-ce pas lui qui est notre bien suprême et notre éternelle récompense? »

QUELQUES SOUVENIRS DU CHRISTIANISME PRIMITIF.

Les missionnaires employés dans certaines régions de l'empire turc mentionnent souvent, dans leurs lettres, les impressions de tristesse qu'ils éprouvent en retrouvant, dans quelques-uns des lieux qu'ils évangélisent, les traces d'un christianisme ancien, que les révolutions ont fait disparaître. Deux voyageurs modernes, MM. de Vogué et Waddigton, ont fait récemment à un journal scientifique (*La Revue archéologique*) une communication où les mêmes faits sont consignés. On n'en lira pas sans intérêt le fragment que voici :

« Je vous demande la permission de vous conduire à notre suite dans les montagnes qui se trouvent entre Antioche, Alep et Apamée, sur la rive droite de l'Oronte, et qui, dans les pays, sont désignées sous les noms de Dj-Riha, Dj-Ala, Dj-Alaqa, et Dj-Semaâm. Je ne crois pas qu'il existe dans toute la Syrie un ensemble que l'on puisse comparer à celui que présentent les ruines de ces contrées.

« Je serais presque tenté de refuser le nom de ruines à une série de villes presque intactes, ou du moins dont tous les éléments se retrouvent, renversés quelquefois, jamais dispersés, dont la vue transporte le voyageur au milieu d'une civilisation perdue et lui en révèle pour ainsi dire tous les secrets.

« En parcourant ces rues désertes, ces cours abandonnées, ces portiques où la vigne s'enroule autour des colonnes mutilées, on ressent une impression analogue à celle que l'on éprouve à Pompeï, moins complète, car le climat de la Syrie n'a pas défendu ses trésors comme les cendres du Vésuve, mais plus nouvelle, car la civilisation que l'on contemple est moins connue que celle du siècle d'Auguste.

« En effet, toutes ces cités, qui sont au nombre de plus de cent cinquante sur un espace de trente à quarante lieues, forment un ensemble dont il est impossible de rien détacher, où tout se lie, s'enchaîne, appartient au même style, au même système, à la même époque enfin, et cette époque est l'époque chrétienne primitive, et la plus inconnue jusqu'à présent au point de vue de l'art, celle qui s'étend du quatrième au septième siècle de notre ère. On est transporté au milieu de la société chrétienne; on surprend sa vie, non pas la vie cachée des catacombes, ni l'existence humiliée, timide, souffrante, qu'on se représente généralement, mais une vie large, opulente, artistique, dans de grandes maisons bâties en grosses pierres de taille, parfaitement aménagées, avec galeries et balcons couverts, beaux jardins plantés de vigne, pressoirs pour faire le vin, caves et tonneaux de pierre pour le conserver, larges cuisines souterraines, écuries pour les chevaux; dans des places entourées de portiques, des bains élégants, de magnifiques églises à colonnes flanquées de tours, entourées de splendides tombeaux. Des croix, des monogrammes du Christ sont sculptés en relief sur la plupart des portes, de nombreuses inscriptions se lisent sur les monuments; par un sentiment d'humilité chrétienne qui contraste avec la vaniteuse emphase des inscriptions païennes, elles ne renferment pas de noms propres : des sentences pieuses, des passages de l'Ecriture, des monogrammes, des dates, c'est tout; mais le ton de ces inscriptions indique uue époque voisine du triomphe de l'Eglise; il y règne un accent de victoire qui relève encore l'humilité de l'individu et qui anime la moindre ligne, depuis le verset du Psalmiste, gravé en belles lettres rouges sur un linteau chargé de sculptures, jusqu'au *graffito* d'un peintre obscur qui, décorant un tombeau, a, pour essayer son pinceau, tracé sur la paroi du rocher des monogrammes du Christ, et, dans son enthousiasme de chrétien émancipé, écrit, en paraphrasant le labarum, *toûto nikè* : Ceci triomphe!

« Par un de ces phénomènes dont l'Orient offre de fréquents exemples, toutes ces villes chrétiennes ont été abandonnées le même jour, probablement à l'époque de l'invasion musulmane, et depuis lors elles n'ont pas été touchées. Sans les tremblements de terre, qui ont jeté par terre beaucoup de murs et de colonnes, il ne manquerait rien que les charpentes et les planchers des édifices. »

NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

Dans le courant de l'automne dernier, la Société des Missions de Saxe, dont le siége est à Leipsick, a célébré son quarante-septième anniversaire. Elle avait reçu, durant l'année, 10,127 thalers (près de 38,000 fr.), c'est-à-dire un peu moins que les années précédentes (ce qui s'explique par la présence de la guerre). Le séminaire de la Société contient actuellement onze élèves. Il a été constaté au rapport que, dans la partie de l'Inde où se parle le tamul, l'Eglise luthérienne compte environ huit mille adhérents indous, dont plus de six cents avaient reçu le baptême dans le courant de l'année.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Des missionnaires presbytériens anglais, établis à Creck-Town, dans le vieux Calabar, y ont fondé, depuis quatre ans, un pensionnat de jeunes filles dont ils attendent d'excellents fruits, et qui paraît en avoir produit déjà quelques-uns. Ils annoncent qu'une jeune esclave affranchie, élevée dans

l'établissement, a été mariée, l'année dernière, à un évangéliste, et s'en est allée habiter avec lui un district assez éloigné, où elle a sur-le-champ pu se rendre très utile. Ayant appris à coudre, à faire des robes et à repasser, ces talents l'ont mise en faveur auprès des femmes de la plupart des chefs de l'endroit; elle en a profité pour leur parler de l'Evangile et quelques-unes en ont été touchées. Plusieurs chefs de ces contrées se sont déjà mariés suivant les formes chrétiennes. Ils commencent à comprendre que des unions sanctionnées de cette manière ont tout au moins un caractère de dignité qui manque aux anciennes coutumes du pays.

INDE.

Un deuil. L'Eglise anglicane et l'œuvre des missions viennent de faire, dans l'Inde, une perte sensible. Le très révérend Dr Cotton, évêque de Calcutta depuis 1858, s'est accidentellement noyé dans les eaux du Gange. C'était un fidèle serviteur de Christ, consciencieusement adonné aux devoirs de sa charge et qui avait su, en peu de temps, gagner le respect et l'affection, non-seulement des résidents anglais, mais de tous les Indous de son vaste diocèse que leurs rapports avec les Européens ont rendus capables d'apprécier un caractère tel que le sien. Etranger à toute espèce de formalisme ou d'étroitesse ecclésiastique, il s'intéressait à toutes les œuvres missionnaires, à quelque dénomination qu'elles appartinssent, et déployait au service de cette sainte cause une activité que ses hautes capacités rendaient très précieuses.

La famine dans l'Orissa. Les lettres venues de l'Inde continuent à donner les plus navrants détails sur la famine qui a désolé les provinces d'Orissa. Des villages ont vu disparaître plus de la moitié de leurs habitants, les champs restent incultes, les routes sont parsemées d'ossements humains; et l'on dit que les chackals et les vautours eux-mêmes

ont souffert de la faim parce que les cadavres encore revêtus de chair leur font défaut.

Un missionnaire baptiste, M. Miller écrivait de Piplie : — « Nous faisons ce que nous pouvons pour venir en aide à ce pauvre peuple. Mais quel spectacle! des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants littéralement réduits à l'état de squelettes rôdent dans les environs, de nuit comme de jour, se jetant, comme des chiens, sur tout ce qui offre quelque ressemblance avec des aliments... Tous les matins des centaines de ces malheureux se pressent autour de nos *bungalos*, pleurant et nous demandant à manger avec des cris qui fendent le cœur. » — On évalue à près de deux millions le nombre des victimes du fléau.

Quelques résultats des missions évangéliques. Une des plus belles et des plus florissantes missions de l'Inde est celle que l'Eglise anglicane poursuit au sud de l'Inde dans le Telougou, le Travancore et le Tinevelly. Des rapports tout récents annoncent qu'en un an le chiffre des baptêmes, dans ces trois champs d'activité, s'est élevé à plus de trois mille deux cents, dans lequel la mission de Tinevelly seule figure pour environ deux mille. On peut évaluer à quarante-sept mille le nombre des Indous qui, dans ces provinces, se rattachent à l'Eglise d'Angleterre et en reçoivent l'instruction. Les dons recueillis sur les lieux, pour des objets religieux, dépassent vingt mille roupies (50,000 fr.), chiffre qu'ils n'avaient pas encore atteint. Plusieurs Eglises indigènes pourvoient complétement à l'entretien de leurs pasteurs, progrès remarquable, et qui produit la meilleure impression sur les populations encore païennes. Il leur fait comprendre que le christianisme n'est pas un fruit exotique, que les étrangers seuls fassent vivre; mais qu'il a bien réellement pris racine dans le pays.

JÉRUSALEM.

Une lettre de M. Gobat, l'évêque anglican de Jérusalem, annonce que le projet de fonder dans cette ville un asile en faveur des lépreux a été bien accueilli par les amis des missions auxquels on l'a particulièrement recommandé. Grâce à leurs libéralités, une maison a été construite, et une noble dame s'est chargée de l'arrangement intérieur ainsi que d'une partie de l'entretien. A la date de cette lettre, on espérait que l'asile pourrait être ouvert à la fin du mois courant.

Dans la même lettre, M. Gobat trace un navrant tableau de la misère qu'une série de mauvaises récoltes, l'invasion des sauterelles et d'autres causes encore ont occasionnée dans le pays. « Presque tous les jours, dit-il, je vois arriver chez moi des gens qui me supplient de leur acheter des champs, des oliviers, pour un prix qui atteint à peine le cinquième ou le sixième de leur valeur, et cela dans un double but : pour avoir du pain et pour payer les impôts dont ils sont accablés. Je me sens le cœur brisé à la vue de l'abattement qui se peint sur leurs visages et en reconnaissant l'impuissance où je suis de leur venir en aide. »

En présence de ces grandes souffrances, il semble que la voix des missionnaires, appelant les âmes à la repentance, devrait être mieux accueillie que dans des temps de prospérité, mais M. Gobat dit que malheureusement il n'en est rien, et que les besoins de la vie matérielle sont les seuls dont on se préoccupe. Le pieux prélat et ses coopérateurs sont mieux encouragés par les résultats obtenus dans les écoles, et surtout dans l'orphelinat de la mission. Les élèves de ces établissements se montrent, en général, pieux, dociles et reconnaissants.

PERSE.

Dans le courant de l'été dernier, le choléra a fait de grands ravages en Perse, et particulièrement dans cette province d'Oroumiah où la prédication de l'Evangile a produit les beaux fruits que nos lecteurs connaissent depuis longtemps. Un missionnaire établi depuis trente ans dans le pays, écrit qu'il n'y avait jamais été témoin d'une si grande mortalité, surtout parmi les musulmans. La mission a fait aussi des pertes sensibles ; plusieurs évangélistes pieux lui ont été enlevés, mais tous en donnant, avant de mourir, des marques frappantes de la puissante efficacité de leurs convictions religieuses pour les soutenir à ce moment suprême. On l'a remarqué, et plus d'une âme a été conduite de cette manière à prêter une oreille plus attentive à la prédication de la vérité.

Deux colporteurs, employés par la mission, ont visité dernièrement des contrées assez éloignées d'Oroumiah, notamment la ville d'Hamadan, qui a la prétention de contenir les tombeaux de la reine Esther et de Mardochée, et Ispahan, l'ancienne capitale du royaume. Ils ont trouvé en beaucoup de lieux des gens disposés à se procurer les saintes Ecritures en langue arménienne. Mais l'ignorance est telle, même dans les rangs du clergé, qu'on ne saurait, pour le moment du moins, fonder de grandes espérances sur ces heureuses dispositions.

EGYPTE.

TRAVAUX ÉVANGÉLIQUES SUR L'ISTHME DE SUEZ.

L'Egypte, où s'achève le canal qui réunira la Méditerranée à la mer Rouge, devient de plus en plus intéressante comme champ missionnaire. Outre les habitants du pays, auxquels on a pensé tout d'abord, il y a aussi à évangéliser un grand nombre d'étrangers : Français, Italiens, Grecs, Allemands, Anglais, Américains, etc. Une lettre de M. Mackintosh dit

que, après les Américains, les Italiens sont, de tous les étrangers, ceux qui prêtent le plus d'attention aux choses de Dieu. Les Grecs viennent ensuite ; mais les plus intéressants sont les Arméniens. La mission américaine en Egypte a été depuis peu considérablement fortifiée. Il y a maintenant neuf ou dix missionnaires, ainsi qu'un renfort d'instituteurs et d'institutrices, et plusieurs stations nouvelles ont été ouvertes. Le nombre des ouvriers allemands s'est aussi beaucoup accru ; mais il faut que l'Esprit de Dieu agisse avec puissance, et fasse fructifier la semence de vérité abondamment répandue. M. Mackintosh fait mention de deux conversions intéressantes : celle d'un Juif, cuisinier dans la maison de la mission allemande, qui est devenu une lumière pour ses nationaux, et celle d'un Maltais. Cette dernière conversion est d'autant plus à noter qu'il y en a eu jusqu'à présent fort peu parmi les natifs de Malte, lesquels sont extrêmement bigots, et dont l'île est presque fermée au pur Evangile.

ANGLETERRE.

LE NOUVEAU TESTAMENT EN HÉBREU.

La Société de Londres pour la propagation du christianisme parmi les Juifs vient de faire réviser avec le plus grand soin la traduction du Nouveau Testament en hébreu, traduction qui avait été publiée en 1817 et revue déjà en 1838. Cette nouvelle édition paraîtra en deux formats, avec ou sans notes. Elle renferme non-seulement les points-voyelles, mais aussi les accents, ce qui en facilitera la lecture ; elle se rapproche, autant que possible, du texte original, et, au dire des juges les mieux accrédités, elle est à la fois simple et fidèle. On espère qu'elle sera lue facilement par ceux auxquels elle est destinée, et qu'elle contribuera à hâter le moment où les enfants d'Israël, dispersés par toute la terre, diront avec foi : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*,

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 9 FÉVRIER 1867.

Si, jusqu'à ce jour, aucun signe avant-coureur de la délivrance ne se montre sur notre horizon dans l'Afrique du Sud, le Seigneur daigne nous donner de précieux encouragements dans une autre partie de sa vigne. Un beau succès vient d'être accordé à nos missionnaires de Taïti. On sait ce qui nous a conduits dans cette île. Il y avait à rétablir la discipline au sein d'Eglises encore dans l'enfance et trop longtemps laissées à elles-mêmes, à revendiquer pour des communautés évangéliques le droit d'élever leurs enfants selon la Bible. Ce droit leur était vivement contesté. Désespérant d'attirer à elle la génération qui a été arrachée au paganisme par les missionnaires protestants, la propagande romaine visait au monopole de l'instruction primaire. Elle se l'était assuré, ou peu s'en fallait, en suggérant à l'autorité un règlement qui, sans toucher directement à la question religieuse, devait immanquablement vider les écoles tenues par des instituteurs indigènes et remplir celles de la mission catholique. M. Arbousset a réussi à faire abroger ce règlement. Mais il fallait plus que cela. Il importait de fonder dans le chef-lieu de l'île une grande école protestante où les enfants des principales familles pussent recevoir une instruction solide, et qui servît de modèle aux instituteurs des districts voisins. Grâce à l'initiative prise dès l'abord par M. Atger, et à la grande activité que M. Viénot a déployée

dès son arrivée à Papéété, cette école est fondée. Elle a été ouverte avec beaucoup de solennité. Cette inauguration a été une vraie fête nationale. On en jugera par un récit du plus haut intérêt que nous devons à la plume de M. Atger et qui fera comprendre, mieux que tout ce que nous pourrions dire, quelle importance les insulaires attachent à la question de l'enseignement primaire. Ils ont senti que là est l'avenir de la religion qu'ils ont embrassée. Parmi les discours que nous reproduisons, nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur celui du prince Ariifaaité, qui, parlant au nom de la reine, s'est placé au point de vue général que nous venons d'indiquer. On est vraiment stupéfait d'entendre un homme dont le père immolait des victimes humaines au dieu Oro, émettre des idées si justes et si élevées sur un sujet dont maints de nos coreligionnaires français n'ont pas encore compris toute l'importance. Nous avouons qu'en finissant la lecture de ce discours, nous avons trouvé que M. Atger a eu parfaitement raison de se prémunir contre notre incrédulité, en ajoutant les mots « pour traduction conforme ».

Nous apprenons, par quelques lignes de M. Viénot, que dès l'ouverture de l'école, on a eu 130 garçons et 140 filles. Il se présentait encore de nouveaux élèves. En défalquant les absences accidentelles, on pouvait déjà compter journellement sur une moyenne de 240. Un autre renseignement qui nous a fort réjouis, c'est que les jeunes Taïtiens Mahaï et Virioa, qui ont passé quelque temps dans l'institution Cabos à Nérac, ainsi que Joinville Tuavira, ce fils de Pomaré que nos instances n'avaient pu soustraire à un enseignement tout catholique dans les environs de Nantes, se conduisent d'une manière chrétienne et déploient beaucoup de zèle dans la nouvelle école, comme aides de M. Viénot.

Nous espérons que ces bonnes nouvelles contribueront à maintenir le courage des amis de notre œuvre et les porteront à nous fournir les moyens de parer aux nécessités des

temps difficiles que nous traversons. Deux nouveaux ouvriers sont prêts à partir : l'un, M. Vernier, pour Taïti, où M. Atger attend avec tant d'impatience un collaborateur dans les travaux du saint ministère ; l'autre, M. Guindet, pour le Sénégal, où M. Andrault porte seul le poids d'une mission importante. Chacun peut supposer quel doit être l'état de nos finances après les secours exceptionnels que nous avons dû accorder à nos missionnaires du Sud de l'Afrique et à leurs troupeaux affamés, après les achats de terrain et les constructions qu'il a fallu faire à Taïti. Un déficit de 70,000 fr. nous paralyse entièrement à l'heure où nous sommes. Oh ! qu'on nous vienne en aide et qu'on le fasse promptement. Dieu sait s'il nous répugne de parler de tels embarras ; mais nous nous adressons à des frères qui veulent que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver la mission du Lessouto et que nous ne négligions aucun des devoirs qui s'imposent à nous dans celles de nos colonies que le Seigneur nous a ouvertes. Il est facile à ces frères de se mettre à notre place. Ne se sont-ils pas déjà dit, plus d'une fois, que sans des secours exceptionnels, il nous serait impossible de sortir des perplexités où nous sommes ?

MISSION DU LESSOUTO.

Voyage d'exploration de M. GERMOND.

Nous disions, dans notre dernière livraison, que M. Germond, sans abandonner encore tout espoir de rentrer un jour dans la station dont il a été expulsé, était allé voir s'il ne trouverait point, dans la Cafrerie indépendante, des terres inhabitées où il puisse, si les événements l'y forcent, conduire les membres de son troupeau. De retour de cette excursion, il nous a écrit un rapport qu'il ne destinait point

à la publicité et qui roulant, en très-grande partie, sur les dispositions des tribus avec lesquelles on serait en contact, sur la nature des relations qu'il conviendrait d'établir avec elles, n'offrirait, en effet, dans son ensemble, que peu d'intérêt à la généralité de nos lecteurs, Nous regrettions qu'il en fût ainsi, lorsqu'une lettre que notre ami a écrite à ses parents et que ceux-ci ont eu l'obligeance de mettre à notre disposition, est venue nous fournir le moyen d'ajouter aux trop courts paragraphes que nous eussions pu extraire du rapport, des récits qui seront du goût de tout le monde.

M. Germond, s'adressant au Comité, dit d'abord, sur la position présente de ses enfants en la foi, quelques mots pleins d'un intérêt tout à la fois douloureux et réjouissant.

« Les membres de mon troupeau sont dispersés, les uns dans la Colonie du Cap, les autres dans le pays de Morosi, où ils se trouvent sous les soins personnels de M. Ellenberger; d'autres enfin, en petit nombre, sont demeurés à Thabana-Morèna, ne pouvant se résoudre à abandonner leur pays natal avant que d'en être expulsés. J'ai eu l'occasion de visiter ces derniers une fois depuis Aliwal. Arrivé au milieu d'eux à l'improviste, un samedi soir, j'eus la joie de voir qu'ils s'étaient déjà rassemblés pour les services du lendemain. Non-seulement mon absence n'avait occasionné aucune interruption dans la célébration du culte, mais la conduite des membres de l'Eglise avait continué d'être satisfaisante, et même plusieurs personnes en état de chute paraissaient vivement repentantes. A certains égards, ce n'est pas un mal pour nos chrétiens bassoutos que d'être quelque peu abandonnés à eux-mêmes; ils apprendront à regarder un peu moins à leurs missionnaires et un peu plus à Jésus-Christ, ainsi qu'à comprendre qu'il existe une responsabilité mutuelle entre les membres de l'Eglise. Quant à moi, si jadis j'ai pu penser que les progrès de l'œuvre étaient lents, bien lents, aujourd'hui, depuis cette guerre, je me vois forcé de reconnaître que l'Evangile a poussé

chez les Bassoutos de plus profondes racines que je ne l'aurais cru. »

Arrivant à son voyage, M. Germond écrit ce qui suit :

« Mon départ fut assez triste, et si j'eusse ajouté foi à tous les présages sinistres qui se succédaient, jamais je n'aurais osé me mettre en route. Tout conspirait contre moi. Durant trois jours j'essayai de partir et toujours j'étais arrêté par quelque contre-temps. Tantôt c'étaient les chevaux qui se cabraient et rompaient leurs harnais, tantôt c'était la pluie qui tombait à torrents ; c'était ceci, c'était cela, si bien qu'un de mes vénérables collègues me dit un jour : « Frère Germond, on dirait que Dieu n'approuve pas ce voyage. » Je n'en persistai pas moins, et, un certain vendredi, je réussis à quitter Aliwal par une pluie battante. Au bout de quelques heures, mes chevaux étaient rendus, si bien qu'ayant voulu leur faire traverser certain marécage, j'y restai embourbé. Un peu avant la nuit, un Boer vint à passer et il eut pitié de moi. A l'aide de ses gens nous parvînmes à dégager ma cariole, et comme la pluie recommençait de plus belle, je fus tout heureux d'accepter l'hospitalité que ce compâtissant samaritain voulut bien m'offrir. »

« Après trois jours de voyage, j'arrivai à Masithisi, petit coin de terre qui appartient encore aux Bassoutos par le fait qu'il se trouve situé de l'autre côté de l'Orange. J'y trouvai nos amis Ellenberger en train de lutter contre les difficultés d'un nouvel établissement. L'endroit est fort beau, mais comme il était déjà en partie occupé lors de l'arrivée du missionnaire, je me demande si beaucoup de nos chrétiens pourraient y trouver place, à part ceux de Béthesda. Si la guerre recommence, cette localité courra grand risque d'être englobée par les Boers. » (1)

« J'avais espéré pouvoir franchir les montagnes avec mon char, mais à Masithisi, on me prouva clairement qu'il n'y

(1) Aussi, pour le présent, l'installation de M. Ellenberger n'est-elle que provisoire. (*Note des Rédacteurs*).

fallait pas songer. Il ne m'arrangeait guère d'être obligé de laisser derrière moi la moitié des effets que j'avais apportés et qui se réduisaient au strict nécessaire. Je fis dételer les chevaux ; on les chargea de couvertures, de paquets, et laissant mon véhicule à la garde de mon fidèle Abraham, je pris congé des chrétiens de l'endroit. La première journée nous amena au pied de la chaîne qui sépare le Lessouto de la Cafrerie. Nous étions bien fatigués ; la chaleur avait été étouffante et la route était presque impraticable ; mais comme l'endroit choisi pour le bivouac était des plus pittoresques, au bord d'une rivière ombragée d'oliviers séculaires, que, de plus, la lune était dans son plein, et qu'enfin le bois de chauffage ne faisait pas défaut, nous nous sentîmes bientôt frais et dispos. Assis autour d'un feu magnifique, nous chantâmes des cantiques jusqu'après minuit, puis chacun s'enroula dans sa couverture et s'endormit d'un profond sommeil malgré les aspérités du sol. »

« Le lendemain, au lever du soleil, nous étions en selle, et, pendant plusieurs heures, nous remontâmes une charmante rivière qui coule à travers des gorges aussi étroites que celles de la Suisse. Notre cavalcade se composait de sept hommes et de douze chevaux ; aussi ne courions-nous pas risque d'être inquiétés par les voleurs qui pullulent dans ces quartiers. Vers le milieu du jour, nous étions arrivés au haut de la chaîne. Rien de plus désolé que les plateaux que l'on trouve au sommet de ces montagnes. Le froid excessif qui y règne toute l'année y tue toute végétation ; on n'y trouve ni forêts, ni sources, ni verdure ; rien qu'un gazon jaunâtre et souffreteux, moucheté çà et là par des touffes de jonc. On rencontre des fondrières à chaque pas. Ce massif de montagnes qui sépare le Lessouto de la Cafrerie couvre une étendue considérable et, pour peu qu'elles fussent habitables, nos Bassoutos pourraient s'y réfugier et nous les y suivrions. Telles qu'elles sont, elles ne peuvent

offrir asile qu'à des bandes de pillards, car le blé ne peut y croître. »

« Le versant de la montagne du coté de la Cafrerie est très élevé, mais une fois arrivé au bas, on trouve d'immenses plaines que des collines abruptes traversent en divers sens. Une d'entre elles porte le nom de *Malatiélé*. Il y a là un certain nombre de Bassoutos qui s'y sont établis depuis quelques années. Ils me reçurent fort bien. Le pays doit être malsain, car, faute de canaux d'écoulement, les eaux de pluie forment partout des marais d'où s'élèvent, soir et matin, d'épais brouillards. Les indigènes paraissent n'en pas souffrir; il est vrai qu'ils ne sont établis là que depuis quatre ans et qu'ils se sont perchés sur des crêtes élevées. »

« Le pays qui s'étend au pied de la chaine est inhabité depuis Malatiélé jusque près de la frontière de la Colonie du Cap. Pendant deux jours entiers, nous voyageâmes sans rencontrer un seul village, les Cafres préférant habiter le littoral de la mer, à proximité des vastes forêts où ils peuvent se réfugier avec leur bétail en temps de guerre. Les montagnes sont moins hautes que celles du Lessouto, le terrain plus sablonneux et, je crois, moins fertile ; en revanche, des bouquets d'arbres sont épars sur les flancs des collines. Le climat est chaud et humide, mais sans être malsain, aussi longtemps, du moins, qu'on ne se rapproche pas de la mer. »

« Ayant trouvé ce que je désirais, un pays inhabité, mais habitable, il ne s'agissait plus pour moi que de sonder les dispositions des chefs des tribus voisines. Aussi tout en continuant de longer le fleuve Unzimvoubou, je commençai à tirer vers la droite, afin de gagner les villages des Cafres Amabakas. »

« Leur chef, nommé Seloniané, un tout jeune homme, me reçut poliment, froidement, gravement. Quelle différence entré ces Cafres entièrement nus, sauvages, à la face hau-

taine et nos Bassoutos, si affables, et sinon toujours habillés, du moins toujours décents ! Cette tribu a été de tout temps l'alliée de Moshesh, aussi ne fus-je pas surpris d'entendre Selonianė me dire que les Bassoutos étaient ses amis et que ceux qui voudraient se réfugier près de lui seraient les bienvenus. Je le revis le lendemain à Thsungoana, station missionnaire qui appartient aux Wesleyens, et il me parla dans le même sens. Cette station est assez considérable, mais comme elle se trouve placée sur la frontière des Amapondas, on y jouit de peu de tranquillité. Dernièrement une grande bataille a eu lieu entre les Amabakas et les Amapondas, et le chemin était encore couvert de crânes et d'ossements humains quand j'y passai. »

« Je tenais à avoir aussi une entrevue avec le chef des Amapondomisi, qui habite près de là et qui a eu plus d'une occasion de se plaindre de Moshesh. Je me dirigeai sur Shawbury, autre station wesleyenne qui relève du chef en question. J'y fus bien reçu par M. Gedye qui me mena voir la cataracte de la Tsitsa qui vaut vraiment la peine d'être visitée; on l'admirerait même en Suisse. »

« Après avoir passé trois jours sous le toit hospitalier du missionnaire, je me rendis à la résidence de Umhlonhlo. Cette fois, mes fidèles Bassoutos refusaient de m'accompagner. « Nous n'irons pas « disaient-ils, » il nous tuera, ou tout « au moins s'emparera de nos chevaux, etc. » Je leur fis observer qu'il était trop tard pour reculer, qu'après avoir tant fait que de pénétrer aussi avant sur le territoire du chef, ce serait l'offenser gratuitement que de passer devant son domicile sans lui rendre visite; bref, je les persuadai. On nous avait dit de nous tenir sur nos gardes avec Umhlonhlo. Il est méchant, surtout quand il est ivre. Nous le trouvâmes au gué d'une rivière, occupé à rançonner quelques infortunés voyageurs, que leur mauvaise étoile avait amenés là. Jamais je n'ai vu de figure si peu avenante que la sienne, elle porte l'empreinte de tous les vices, l'orgueil en première

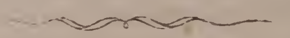
ligne. Je n'eus cependant pas à me plaindre. Quand j'expliquai l'objet de ma visite, le chef nous invita à nous retirer afin qu'il pût en conférer avec ses conseillers; puis il nous rappela, me posa diverses questions et finit par dire : « Tu peux venir, car tu es un missionnaire et je sais que les gens du missionnaire sont des gens de paix, mais si un chef mossouto venait avec toi, je vous chasserais. » Je m'expliquai, il m'écouta, il répliqua, je répliquai et l'entrevue finit là. J'avais lieu d'être reconnaissant envers le Seigneur, car certes je m'étais attendu à une opposition terrible. »

« Dès lors nous n'avions plus qu'à regagner nos foyers et c'est ce que nous fîmes en remontant le long de la rivière Tèma. Mes guides ne connaissaient pas la contrée. Nous marchâmes pendant trois jours à travers un pays complétement inhabité. Nous nous égarâmes pendant une journée tout entière, mais enfin nous pûmes arriver au col de la montagne. Le dimanche fut consacré au repos; une pluie battante s'étant mise de la partie, nous trouvâmes à nous réfugier dans une caverne, où nous passâmes une charmante soirée à causer et à chanter des cantiques auprès d'un bon feu, dont l'orage nous chassait bien les étincelles au visage, mais, en Afrique, on est habitué à cela. »

« En rentrant à Masithisi, je me séparai de mes fidèles et dévoués compagnons de voyage, dont les soins affectueux m'ont attaché encore davantage à mon troupeau de Thabana-Morèna. Je transcrirai une partie de la prière que prononça l'un d'eux avant de nous séparer. Elle exprime naïvement les sentiments de reconnaissance qui remplissaient nos cœurs : « O Seigneur, que tu es bon! disait-il, tu nous
« as soignés comme une mère soigne son enfant! Nous
« n'avions pas de fusils, car notre missionnaire nous avait
« défendu d'en prendre; ce pays est infesté de voleurs,
« mais ils ne nous ont pas vus; les montagnes sont pleines
« de léopards, et tu les as tenus à l'écart; ces rochers sont
« la demeure de serpents venimeux, et aucun d'eux ne nous

« a mordus; pendant trois semaines que nous avons dû passer la nuit sans abri, nous n'avons été mouillés qu'une seule fois; enfin nous avions à voyager parmi des peuplades étrangères dont les unes passent pour hostiles, et toutes nous ont donné de bonnes paroles. » — Oui vraiment l'Eternel est bon et sa miséricorde dure éternellement! »

« P. GERMOND. »



TAITI.

COMPTE RENDU DE LA FÊTE D'INAUGURATION DE L'ÉCOLE PROTESTANTE FRANÇAISE DE PAPÉÉTÉ, PAR M. ATGER.

« Notre nouvelle maison d'école a été inaugurée le 17 septembre dernier. De nombreuses invitations, et l'intérêt qu'inspire naturellement l'ouverture d'un établissement de ce genre, avaient attiré à cette cérémonie un concours considérable de personnes sympathiques. Un local de plus de 24 mètres de long sur 10 de large ne pouvait contenir la foule empressée. Beaucoup d'indigènes, et même d'Européens, restèrent dehors, sous la véranda, dans les cours, ou se retirèrent faute de place. Des drapeaux, des fleurs, des feuilles de palmiers, disposés avec goût, décoraient le nouvel édifice. A un bout de la salle, des fauteuils avaient été réservés pour la reine Pomaré, le Commandant commissaire impérial(1), Mme la comtesse de la Roncière, l'ordonnateur et le directeur des affaires indigènes. Plusieurs rangs de chaises, en arrière des fauteuils, étaient occupés par messieurs les officiers, les résidents et leurs familles. Sur l'un des côtés, siégeaient les membres du Comité pour l'encouragement de l'instruction primaire et M. Simpson, chef des cultes, venu exprès d'une île voisine pour nous prêter un concours actif. Des enfants, en habits de fête, des centaines d'indi-

(1) C'est le titre que porte le chef du gouvernement français à Taïti.
(*Note des rédacteurs.*)

gènes, arrivés, quelques-uns, des districts les plus éloignés de l'île, se pressaient dans l'enceinte qui leur avait été destinée, et par leur bonne tenue et leur attention respectueuse, témoignaient du vif intérêt qu'ils attachaient à cette cérémonie. A deux heures, M. Simpson ouvrit la séance par la prière, prononcée en langue indigène. M. le Commandant commissaire impérial voulut bien ensuite adresser aux parents et aux élèves de nos écoles quelques paroles d'encouragement dont nous conserverons un souvenir reconnaissant. Un interprète les traduisit pour les indigènes. Après M. le commandant, M. Atger, pasteur, M. Simpson, chef des cultes, M. Viénot, directeur de l'établissement inauguré, et le pasteur indigène Maheanuu (ce dernier, en remplacement du prince Ariifaité, empêché par une légère indisposition), prirent successivement la parole. Les enfants chantèrent un cantique approprié à la circonstance :

Que Dieu bénisse notre école,
Où son amour nous donne accès !
. . . .

Mme Atger dirigeait le chant avec l'orgue que nous devons à la générosité chrétienne d'une amie de Genève. Après la prière de clôture, l'assemblée se retira, emportant, nous l'espérons, une bonne impression de cette solennité. Quelques personnes, supposant qu'on ferait une collecte, qui n'aurait peut-être pas été déplacée, s'étaient munies de leur bourse, et, à l'issue de la séance, un négociant offrit à M. Viénot une souscription annuelle de 125 francs pour lui et 125 francs pour sa dame, en outre d'un don immédiat de la même somme. Le soir, un dîner de dix-sept couverts réunissait, chez le directeur de nos écoles, Sa Majesté la reine Pomaré, le prince-époux, les princes Ariiane, Joinville et leur ami Virioa, les chefs Ariipeu, Maheanuu, Ariipaia, alliés à la famille royale, M. et Mme Simpson et les membres du Comité pour l'encouragement de l'instruction primaire. Des

toasts chaleureux furent portés à l'empereur des Français, à la reine Pomaré, à la prospérité des écoles inaugurées et à leurs directeurs. Le même soir, le pasteur indigène Daniela et les diacres de l'Eglise de Papéété fêtaient les pasteurs, les chefs, les instituteurs venus des districts voisins, ainsi que les charpentiers qui avaient construit l'école. Ce dîner fraternel se faisait remarquer à la fois par le nombre des convives, l'abondance et la préparation particulière des mets, qui font ressembler un peu tous les grands repas indigènes aux banquets des héros d'Homère, et par la joie expansive qui constitue le fond même du caractère taïtien.

« Si Dieu exauce nos prières, l'inauguration de cette première école de notre culte ouvrira dans ce pays une ère nouvelle, et plus tard, quand on fera l'histoire religieuse de Tahiti, on pourra la diviser en trois époques distinctes : celle de l'établissement et des progrès de la foi chrétienne par les efforts dévoués des missionnaires anglais; celle de la résistance persévérante et victorieuse des Eglises indigènes laissées à elles-mêmes par le départ, peut-être forcé, de leurs directeurs spirituels, aux entreprises d'une audacieuse et puissante propagande; enfin, celle du relèvement et de l'affermissement définitif de ce peuple dans la foi évangélique, et de son initiation, par les écoles françaises, à une moralité supérieure et à la civilisation européenne.

« Ce n'est encore qu'une espérance, un rêve... mais l'espérance chrétienne ne confond pas, et les rêves de la foi constituent peu à peu les faits de l'histoire.

Discours de M. le Commandant comte de LA RONCIÈRE.

« L'inauguration d'un établissement destiné à l'instruction de la jeunesse est une fête à laquelle je suis toujours heureux d'assister.

« Ce vaste bâtiment dans lequel nous nous réunissons est dû, en grande partie au dévouement généreux de nombreux souscripteurs, parmi lesquels il faut remarquer les indigènes.

« Je remercie donc sincèrement tous ceux qui ont contribué à cette bonne œuvre. Elle portera ses fruits. L'homme qui en a eu l'initiative et qui, en quelques mois, a pu ouvrir les portes de cette école, est à la hauteur de la mission qu'il a entreprise, mission, chacun le sait, pleine de difficultés et d'abnégation.

« Aidé de la compagne qui a accepté de partager son existence et ses rudes labeurs, ils sauront tous deux donner cette instruction religieuse et intellectuelle qui d'un enfant fait un homme, un homme utile aux siens et à la société.

« Un temps viendra, je l'espère, où mes demandes réitérées seront comprises. On pourra alors donner aussi aux enfants une éducation professionnelle.

« Dans l'exercice d'un état, ils trouveront leur existence, celle de leur famille, et ils doteront en outre leur pays de ressources qui, aujourd'hui, lui font défaut.

« Je fais appel aux parents pour qu'ils envoient ici leurs enfants ; je fais appel aux enfants eux-mêmes et les engage à profiter de l'instruction qu'on leur donnera.

« Ce sera la plus belle, la plus noble récompense de ces deux jeunes gens qui n'ont pas hésité à quitter leur famille, leur patrie, pour venir diriger ici les premiers pas de la jeunesse vers le progrès et la civilisation.

Pour copie conforme :

E. Atger.

Discours de M. Atger, *pasteur.*

Reine bien-aimée, Monsieur le Commandant, Messieurs,

« Nous sommes réunis aujourd'hui pour inaugurer ce nouveau local d'école et pour vous rendre compte de l'état de

notre Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants du Protectorat français.

« Jusqu'à ce jour, vous le savez, nous n'avions fait que du provisoire. Les leçons que nous avons données dans le temple indigène étaient plutôt une classe d'essai qu'une école proprement dite. Avant de nous engager dans une dépense considérable il était prudent de s'assurer si Papéété offrait réellement les éléments d'un établissement de quelque importance. Eh bien ! Messieurs, notre essai a réussi. Plus de 200 élèves se sont fait inscrire sur nos registres. Et, malgré le manque total de mobilier d'école, bien que réunis dans un local impropre à un usage imprévu, et obligés même de se coucher, pour écrire, sur le parquet du temple, nos enfants nous sont pourtant restés fidèles et nous en avons compté en moyenne 140, garçons et filles, présents aux classes. Un fait vous prouvera, mieux encore peut-être que le nombre de nos élèves, la nécessité d'une école de notre culte à Papéété. Sur les 110 garçons dont j'avais la charge, 54 — j'ai noté le chiffre, Messieurs — 54 ne savaient pas les lettres de l'alphabet, ni dans leur langue ni dans la nôtre, quand ils se sont fait admettre. En présence de besoins si manifestes, nos cœurs se sont émus et votre comité s'est constitué avec l'approbation de l'Autorité. Une lettre circulaire, imprimée en français et en anglais, a été adressée aux promoteurs des œuvres de bienfaisance. Une liste de souscriptions présentée à nos coreligionnaires à Taïti s'est immédiatement couverte de noms sympathiques et de dons généreux. Le gouvernement local nous a accordé un subside de 2,000 francs et l'ancien emplacement de l'école protestante indigène. Les Taïtiens eux-mêmes ont tenu à nous apporter leur pite. Enfin, grâce à la générosité de nos amis et au zèle actif de notre vice-président, M. le pasteur Arbousset, depuis son départ, les 17,500 francs que demandait la direction du génie pour la construction de notre école, ont été réalisés. Devant ces faits, vous vous associerez aux senti-

ments de joie et de reconnaissance qui remplissent aujourd'hui nos cœurs. Et quel chrétien n'éprouverait une douce satisfaction à constater que, malgré sa recherche passionnée des jouissances matérielles, notre siècle sait pourtant encore s'intéresser aux grandes et saintes choses de l'âme ?

« Depuis la fondation de notre œuvre, quelques changements importants sont survenus dans les plans comme dans le personnel du comité qui la dirige. Nous avions d'abord voulu construire une école en pierres et à deux étages sur l'emplacement que le gouvernement avait mis à notre disposition. Mais la difficulté de se procurer la main d'œuvre dans un pays où il y a si peu de bons ouvriers, l'exiguité de l'emplacement concédé et l'impossibilité de trouver dans le voisinage un terrain convenable pour le logement de l'instituteur; nous ont décidés, après mûr examen, à abandonner ce premier plan. L'espace et la facilité de la surveillance morale sont deux conditions de succès pour un établissement d'éducation, et votre comité a pensé que les négliger l'une et l'autre serait peut-être compromettre son œuvre, surtout dans un pays où les mœurs publiques sont si abaissées et où l'œil du maître doit tout voir pour tout corriger. Mais à défaut d'un édifice en pierres, nous avons du moins aujourd'hui une vaste et belle maison en bois à vous présenter. Elle est solide, bien aérée, construite avec intelligence et amour par un homme qui est tout dévoué à notre œuvre. Une cloison intérieure séparera la salle des filles de celle des garçons. Une cloison extérieure nous donnera aussi deux cours séparées. L'achat fait par M. Viénot de trois terrains contigus, en procurant à son établissement un emplacement spacieux et deux maisons encore en bon état, lui permettra d'établir un ouvroir pour les jeunes filles et un atelier pour les garçons. Il pourra donner de l'intérêt aux récréations de ses élèves, préparer par des travaux pratiques de bonnes ménagères et former d'utiles ouvriers.

« Depuis sa formation, votre comité s'est considérablement

modifié. M. Arbousset, notre vice-président, est rentré en France, avec ses filles, dont le dévouement quotidien a tant contribué au succès de nos écoles. Mais notre père bien-aimé n'oublie pas, dans les joies que donne la patrie retrouvée, l'œuvre qu'il a fondée dans ce pays lointain. Nous savons au contraire qu'il travaille à lui procurer de hautes sympathies et le concours des Églises protestantes françaises. — Nos cœurs sont encore tout émus au souvenir d'une autre perte plus récente. En nous enlevant M. Salmon, notre cher trésorier, la mort a fait au milieu de nous un grand vide. Nous ne sommes pas encore remis de ce coup aussi accablant qu'imprévu; et en payant à la mémoire d'un homme dont le concours intelligent nous eût été si utile, notre douloureux tribut de regrets, nous nous demandons avec anxiété qui le remplacera dans notre comité amoindri.

Comme compensation à ces pertes successives, je suis heureux de pouvoir vous dire que nous avons fait, cette année, une précieuse acquisition. M. et Mme Viénot sont venus de France pour se dévouer à l'éducation de la jeunesse taïtienne. Nos protecteurs de Paris ont eu vraiment la main heureuse et nous nous félicitons de leur choix. De solides qualités personnelles, des connaissances variées, l'habitude de l'enseignement nous recommandaient ces nouveaux amis. Aussi c'est avec une entière confiance que je leur ai remis la direction d'une œuvre que ma mauvaise santé ne me permettait plus de conserver. Je sais que leur zèle a plutôt besoin d'être modéré qu'aiguillonné, et que le meilleur conseil que nous puissions leur donner c'est de ménager leurs forces en les bien distribuant. Soutenus par leur dévouement, la sympathie des hommes de foi et la bénédiction de Dieu, ils imprimeront à nos écoles une impulsion nouvelle et gagneront vite la confiance des pères de famille, l'estime et la reconnaissance publiques.

Souscripteurs et amis de notre Société, nous vous remercions tous du bienveillant concours que vous nous avez

donné. Vous avez eu confiance avec nous dans l'avenir d'une œuvre de foi et de civilisation chrétienne et vos encouragements ont soutenu nos humbles efforts. Continuez-nous votre sympathie et votre coopération active. Gardons tous ensemble intacte au fond du cœur cette foi dans le succès qui n'est que la foi en Dieu, et qui seule fait la force des individus comme des institutions.

« Je n'ignore pas que les sujets de découragement sont nombreux. Nous avons autour de nous un peuple qui n'est plus sauvage et qui n'est pourtant pas encore civilisé. Beaucoup d'ignorance, des mœurs légères, des vices précoces s'attaquant à l'enfance comme le ver à la plante pour la détruire; ah! Messieurs, que d'obstacles! et quelle rude tâche que celle d'élever ces intelligences et de former ces âmes! La langue indigène elle-même est pour nous une autre difficulté. Exprimant surtout les besoins et les sentiments d'un peuple enfant, elle est insuffisante pour rendre toutes les nuances de nos idées morales et se dresse souvent entre nous et ce peuple comme une barrière. Eh bien! cette barrière, nous la supprimerons, ces obstacles nous travaillerons à les vaincre. Nous apprendrons aussi le français à nos enfants et, avec une langue nouvelle, nous ferons pénétrer dans leurs esprits des idées nouvelles et dans leurs cœurs les principes d'une plus haute moralité. Elevée sous une influence chrétienne, disciplinée par les soins intelligents et assidus d'un homme dévoué, cette jeunesse, l'espoir du pays, en sera un jour la gloire. Elle nous donnera des pasteurs fidèles, des instituteurs instruits, des chefs intelligents, des familles honnêtes et laborieuses, qui imprimeront à Taïti un nouveau mouvement de progrès et de civilisation. Voilà le but éloigné, peut-être, mais noble, mais élevé, que nous poursuivrons de tous nos efforts et de toutes nos prières. Et Dieu, qui du haut du ciel regarde, pour les récompenser, les plus obscurs dévouements, ce Dieu qui protège toutes les causes saintes et généreuses, nous bénira; et la patrie dont nous

servons l'influence et dont nous propageons la langue et la civilisation dans ces pays qu'elle abrite sous les plis protecteurs de son glorieux drapeau, la patrie aussi sera contente de nous.

Discours du prince Ariifaité, lu par M. le pasteur Mahéanuu.

Messieurs,

Le 15 mai 1861, l'Assemblée législative demanda à la Reine et au Commissaire impérial deux pasteurs protestants français. Voici les considérations dont la représentation nationale appuya alors sa demande :

« Ce sont les pasteurs protestants qui nous ont retirés de « la barbarie. Notre religion est bonne puisqu'elle nous « apprend à aimer les Français qui sont venus à notre se- « cours. Mais si les pères de famille et tous les Taïtiens « désirent ardemment que leurs enfants apprennent la lan- « gue française, ils ne veulent pas que sous prétexte d'en- « seigner le français, on change la religion du pays. »

Aujourd'hui, Messieurs, ce vœu de l'Assemblée législative, le désir de tous nos cœurs, s'est réalisé. Des pasteurs français sont au milieu de nous. Les Eglises du Seigneur qui sont en France les ont envoyés à Taïti pour nous enseigner, à nous et à nos enfants, les sciences et les usages des peuples civilisés. — C'est à l'amour de Dieu et au secours de nos frères étrangers que nous devons la construction de cette maison d'école. M. Arbousset, notre père bien-aimé, a fait appel à la générosité des riches et des croyants à Taïti et dans d'autres pays. Sa voix a été entendue et, grâce à sa courageuse initiative, cette œuvre a pu se réaliser.

Et aujourd'hui elle est là, sous vos yeux, belle et grande, cette maison d'école, comme un précieux témoignage de la sympathie de nos frères étrangers.

Aussi nos cœurs sont pleins de joie et de reconnaissance.

Nous remercions Dieu de ce nouveau bienfait; nous le prions de bénir tous ceux qui nous ont fait du bien à nous et à nos enfants. Nous le prions d'aider nos pasteurs afin qu'ils fassent leur œuvre avec joie et qu'ils voient se réaliser le but qui les a amenés au milieu de nous.

Pères et mères de famille, l'instruction vaut mieux que l'or et que toutes les choses de ce monde. Si nos enfants sont bien instruits, ils en retireront les plus grands avantages. L'instruction, en effet, est une source de gloire, d'honneur et de fortune. C'est par leur instruction que nos enfants seront promus aux emplois publics et deviendront un jour des pasteurs, des instituteurs, des chefs, des juges, des secrétaires et des interprètes du gouvernement. Et c'est ainsi que grandira et prospérera notre pays.

L'instruction ne nous procurera pas seulement des bienfaits matériels mais encore des grâces spirituelles. Comment, en effet, nos enfants connaîtront-ils la voie du salut s'ils ne savent pas lire la Parole de Dieu qui nous l'enseigne? Comment croiront-ils en Jésus, s'ils ignorent son histoire et les grandes choses qu'il a faites, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pour sauver les pauvres pécheurs? Comment nos enfants repousseront-ils les tentations de Satan, s'ils ne savent pas discerner ses ruses trompeuses et son habileté perfide? Comment combattront-ils victorieusement le péché et le vice, s'ils n'en connaissent par la fin terrible?

L'instruction nous apportera donc les bienfaits du corps et de l'âme. Les pays païens sont des pays d'ignorance. Les pays civilisés sont ceux qui servent le vrai Dieu. C'est pourquoi les enfants de Dieu sont appelés les fils de la lumière, tandis que les païens sont les enfants des ténèbres. Recherchons donc l'instruction et la lumière pour nous et pour nos enfants. Conduisons-les nous-mêmes, tous les jours, à cette nouvelle école. Aidons les instructeurs afin que leur œuvre soit bénie. C'est ainsi que cette maison consacrée à l'instruction de la jeunesse, deviendra un foyer de lumière qui

éclairera toute les terres du Protectorat Français, et un monument de bénédiction pour cette génération et pour les générations à venir.

Pour traduction conforme :

E. ATGER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

L'ÉVANGILE AU VILLAGE.

L'*Évangile au village*: ces mots placés après celui de *Chine* révèlent de prime abord un de ces faits qui justifient et enflamment les espérances du chrétien. Quand, il y a moins d'un quart de siècle, des missionnaires protestants purent enfin aborder ouvertement l'empire chinois, quelques ports de mer seulement leur étaient ouverts, et des années se passèrent sans qu'il leur fût possible d'aller s'établir dans quelques grandes cités de l'intérieur. Mais peu à peu, de ces premiers centres d'activité l'Évangile a rayonné dans les environs, et dans aucun autre pays peut-être les âmes qui le reçoivent ne paraissent mieux qualifiées pour concourir à cette propagation.

Plus d'un fait raconté dans nos pages a déjà fait ressortir ce trait caractéristique des missions chinoises. On n'aura pas oublié ces Églises rurales des environs de Ningpo, d'Amoy ou de Canton dont les origines nous ont édifiés et dont plusieurs ont déjà fourni des martyrs à la cause chrétienne.

Aujourd'hui c'est plus au nord, dans le voisinage de Tientsin

et sur la route de Pékin, que nous avons à constater des effets du même genre.

La mission wesleyenne établie à Tientsin ne remonte qu'à 1861, et, quoiqu'elle ait ouvert dans la cité trois chapelles, elle n'a pu enregistrer encore qu'une trentaine de conversions bien constatées, mais on va voir qu'il lui est donné d'autres encouragements.

Un jour, les missionnaires de Tientsin, MM. Innocent et Hall virent paraître dans une de leurs chapelles un homme âgé qui, après avoir assisté respectueusement au service public, s'approcha d'eux pour leur faire part de ses besoins religieux. L'histoire qu'il leur raconta ne pouvait manquer de les intéresser en sa faveur. Depuis longtemps, dans son village, il avait conçu des doutes sur la valeur des croyances religieuses qu'il avait reçues de ses pères, quand une épreuve douloureuse était venue lui en démontrer plus clairement encore la parfaite impuissance à consoler et à soutenir les âmes. Dans cette situation d'esprit, il apprit que des étrangers, établis à quelque distance de son village, enseignaient une autre religion. C'étaient des missionnaires catholiques romains. Il alla les entendre, se mit en rapport avec eux, et crut entrevoir dans ce qu'ils disaient ces lumières intérieures dont son âme se sentait avide. Cependant, ces hommes lui parurent peu intelligents, et ce qu'il apprit de leur conduite ne lui sembla pas parfaitement en harmonie avec leurs principes. Il pensa qu'à Tientsin, il en trouverait de plus capables ou de plus dignes d'être pris pour modèles, et, dans cet espoir, il franchit à pied les quatre journées de marche qui le séparaient de la cité. Son premier soin, en arrivant, fut de demander à l'hôtelier chez qui il s'arrêta où se trouvait l'Église catholique. Cet homme, peu au courant des choses chrétiennes, lui indiqua par inadvertance une des chapelles de la mission protestante, située non loin de son auberge. Le vieillard, qui jusqu'à ce jour ignorait l'existence même du protestantisme, entra dans la chapelle précisément à l'heure

du service. Il écouta les prières, la prédication, le chant des cantiques, et frappé de tout ce qu'il y avait là de spirituel et d'élevé, il s'écria en lui-même (c'est ainsi qu'il s'exprime): « Voilà, voilà enfin la religion que j'ai si longtemps cherchée. »

Le prédicateur qui avait fait naître en lui ces émotions était un de ses compatriotes. Il le remercia du bien qu'il lui avait fait, en promettant de revenir l'entendre, et pendant quinze jours, en effet, la chapelle ne s'ouvrit pas une seule fois (et elle s'ouvrait presque tous les jours plus d'une fois) sans que la figure du vieux campagnard chinois se fît remarquer parmi les plus recueillies. Au bout de ce temps, il pria les missionnaires de le baptiser. C'était vouloir aller un peu vite. Les missionnaires l'engagèrent à retourner plutôt dans son village, à réfléchir, à prier, et pour l'aider dans ses pieux exercices, ils lui remirent quelques parties détachées de la Bible et plusieurs traités, en lui recommandant de les faire lire autour de lui. Il se rendit à ces conseils et promit de parler à tous de ce Jésus qu'il avait enfin appris à connaître sous ses véritables traits,

Un mois après, il reparut à Tientsin et annonça que non-seulement sa nouvelle foi s'était affermie, mais qu'il l'avait communiquée à sept de ses voisins, qui venaient de faire ce qu'il avait fait lui même, c'est-à-dire qu'ils avaient brisé les idoles de leur foyer domestique. Il ajouta que tous les soirs ils se réunissaient à lui pour prier et lire les saintes Écritures, et qu'ils l'avaient chargé de venir demander aux missionnaires de leur envoyer quelqu'un qui pût les instruire plus à fond. Ils promettaient de pourvoir aux besoins de cet envoyé, et lui garantissaient l'accueil le plus aimable de la part de la population tout entière.

Résister à un pareil appel eût été une infidélité. Quelques jours après, le vieux Chinois repartit pour son village, accompagné d'un pieux colporteur indigène, bien approvisionné de livres chrétiens, mais chargé surtout de se rendre bien compte de la réalité du mouvement. A son retour, cet

homme déclara qu'il n'y avait eu aucune exagération dans les récits du vieillard. Il avait acquis par lui-même la conviction qu'il se préparait en ce lieu une œuvre dont il fallait s'occuper.

Ainsi encouragés, les missionnaires envoyèrent sur les lieux, d'abord deux autres colporteurs qui placèrent en peu de temps un grand nombre de leurs écrits, puis, après le retour de ceux-là, un prédicateur également indigène, nommé Hu-Hsien-Seng et sa femme, qui est une chrétienne remarquablement douée en vue de l'évangélisation des femmes. Laissons maintenant un des missionnaires raconter la manière dont ces deux messagers de la bonne nouvelle furent reçus dans la localité.

« Leur arrivée, dit-il, fut comme le signal d'un enthousiasme général. Une maison fut mise à leur disposition ; on pourvut à leurs besoins de la manière la plus confortable, et dès le premier jour, ils virent affluer autour d'eux un tel concours d'auditeurs qu'ils durent sur le champ établir deux réunions : l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. On était alors au temps de la moisson (au mois d'août), mais les gens de l'endroit, tout en s'adonnant aux travaux des champs, venaient, tous les matins, prendre part à un service de prières, et, tous les soirs, écouter la prédication de l'Evangile. Un grand nombre d'habitants des villages voisins déployaient aussi un zèle extraordinaire. Le samedi soir, on en voyait accourir de trois, quatre ou six lieues, qui passaient ensuite le dimanche tout entier dans le local des réunions, sauf les courts instants où ils allaient consommer, au dehors, les provisions qu'ils avaient apportées avec eux. Hu-Seng avait ainsi des auditoires de plusieurs centaines d'hommes, et sa femme voyait se presser également autour d'elle de nombreux groupes de femmes. Au bout de quelques semaines, remplies de cette manière, plus de cent personnes demandèrent à être inscrites sur la liste des candidats au baptême. Tous ceux-là, et bien d'autres avec eux,

avaient résolument jeté ou brisé leurs idoles, en déclarant publiquement qu'ils ne voulaient plus adorer et prier que « le seul Dieu vivant et vrai ».

« Vers la fin de septembre, continue le missionnaire, nous crûmes, mon collègue et moi, qu'il était temps d'aller nous-mêmes visiter ce champ de travail, où nous appelaient des circonstances si évidemment providentielles. Il se trouve à 430 *lis* (environ 8 lieues) de Tientsin. Dire avec quels transports de joie la population du village nous reçut ou de quelle joie, moins expansive, mais non moins profonde, nos cœurs se remplirent en voyant de nos yeux tout ce que l'Esprit du Seigneur avait déjà fait dans ce pays, est une tâche que je n'entreprendrai pas. Notre présence attira-t-elle une plus grande affluence d'auditeurs ? je ne le crois pas. Nous écouta-t-on avec plus d'attention et d'avidité qu'on n'en avait mis à écouter Hu et sa femme ? je ne le pense pas non plus. Mais c'est précisément là ce qui m'inspire de la confiance quant à la réalité du réveil. Ce n'était pas de nous, de notre intervention ou de la parole des hommes, mais de la Parole de Dieu que ces gens avaient soif, et ce n'était évidemment pas à la curiosité, ni même à un vulgaire sentiment de reconnaissance qu'ils obéissaient en nous accueillant. Nous étions à leurs yeux des ambassadeurs du Très-Haut, et ce qu'ils honoraient en nous n'était autre chose que la bonne nouvelle du salut en Christ, en ce Christ que dès lors ils appelaient leur Seigneur et leur Dieu,

« Nous nous mîmes sans retard à étudier la valeur et l'étendue du mouvement, à visiter tous ceux que nous savions disposés à nous recevoir, à examiner ceux que demandaient le baptême, et je puis dire qu'à tous égards, ce que nous vîmes dépassa de beaucoup nos espérances. Dans un grand nombre de maisons, des familles entières s'étaient rangées à la crainte du Seigneur et décidées à faire profession de christianisme ; ailleurs, c'étaient le père et la mère, ou bien les enfants. Et puis, il nous arrivait à

chaque instant, de plusieurs villages des environs où l'Evangile avait pénétré, des visiteurs qui nous demandaient avec instances d'aller y ouvrir des lieux de culte, en assurant qu'on nous y entendrait avec bonheur. Dans un de ces villages, situé à 10 milles (environ 3 lieues) du local que nous avions transformé en chapelle, un riche et intelligent fermier prêtait déjà sa maison pour y tenir, deux fois par jour, des réunions où l'on priait et où l'on s'entretenait de choses religieuses en lisant l'Evangile. Durant la semaine, neuf personnes assistaient régulièrement à ces exercices, et, le dimanche, sa maison se remplissait. Depuis, cet homme a mis à notre disposition un autre bâtiment où le culte se célèbre, et qui contient un logement pour le prédicateur indigène que nous allons placer dans la localité. Ce fermier me paraît être, dès à présent, un exemple vivant de ce que la foi en Christ peut mettre d'humilité, de dévouement et de bienveillance dans un âme aussi nouvellement amenée à la connaissance de la vérité. Et ce fait n'est pas le seul que nous pourrions mentionner.

« Mais revenons aux candidats au baptême dont j'ai dit un mot. Après un examen aussi consciencieux qu'il nous fut possible de le faire, 45 d'entre eux, 28 hommes et 17 femmes, nous parurent suffisamment préparés à recevoir ce signe et ce sceau de la foi au Sauveur, et, le 23 septembre, nous le leur administrâmes en présence et à la grande édification d'un très nombreux auditoire. Quelques jours après, nous reprîmes le chemin de Tientsin, mais notre départ n'a nullement ralenti le mouvement, et en retournant, la semaine prochaine, dans la localité, j'espère y trouver de nouvelles âmes ouvertes aux impressions de la grâce.

« Voilà sous quel aspect se présente à nous cette œuvre nouvelle. Elle a eu pour point de départ les humbles efforts d'un vieillard naguère étranger à toute connaissance du vrai christianisme; mais c'est surtout, sous la bénédiction du Seigneur, à la présence de nos colporteurs, ainsi qu'aux livres

sacrés et aux traités mis par eux en circulation, que ces développements si rapides et si merveilleux sont dus. C'est un précieux encouragement, donné d'en haut, à la Société biblique et autres amis qui nous ont mis en mesure de faire circuler ces inappréciables publications. Nous y voyons de plus une confirmation éclatante de cette pensée que le chef de l'Eglise peut, quand il le juge bon, faire son œuvre sans le secours de beaucoup d'agents humains. Quoi qu'il en soit, nous avons besoin, pour répondre du mieux que nous le pourrons aux exigences de cette œuvre, si peu attendue, mais si remarquable déjà, de nous y sentir encouragés par les sympathies, par l'appui, par les prières de tous les chrétiens dont les pensées se tournent vers la Chine. Nous leur demandons à tous ces divers genres d'assistance, et nous avons en Dieu cette ferme confiance qu'il saura nous les faire obtenir, dans la mesure où il les jugera nécessaires à l'avancement de son règne d'amour, de lumière et de paix. »

En passant des récits précédents à la courte notice nécrologique qu'on va lire, c'est au village que nous restons. Elle aussi démontrera l'aptitude des Chinois à devenir des chrétiens exemplaires.

Dans notre numéro du mois de décembre dernier (p. 469), nous annoncions la mort de deux chrétiennes chinoises, l'une épouse et l'autre mère du rév. Kying Lingyin, le pasteur indigène de la petite Eglise chinoise de Yu-yiao, dans le voisinage de Ningpo. Aujourd'hui, nous apprenons que ce jeune serviteur de Christ, à peine âgé de trente ans, n'a pas survécu longtemps à cette double perte. Quelques semaines après avoir rendu les derniers devoirs à celles qu'il pleurait, sa santé s'est altérée, et, en dépit des soins que lui ont fait donner les missionnaires de Ningpo, il s'est endormi dans les premiers jours d'août dernier.

Son Eglise et tous les chrétiens qui le connaissaient l'ont

profondément regretté. « C'était, écrit le révérend Maccartee, un pasteur tout à la fois capable, pieux et d'un dévouement à toute épreuve. Ses derniers moments l'ont prouvé, comme l'avaient prouvé ses trois années de ministère actif. Dès que je le sus en danger de mort, je me rendis à Yu-yiao. Il me témoigna le plaisir qu'il avait à me voir, « car, ajouta-t-il, j'ai bien des choses à vous dire. Oh! que va devenir ce pauvre troupeau qui n'aura bientôt plus de pasteur? Je remercie Dieu de ce qu'aujourd'hui au moins vous pourrez lui distribuer la parole de vie. » Et jusqu'à la fin, ce fut sur ce cher troupeau que se portèrent ses pensées. A chaque instant, je l'entendais, même alors que sa parole devint à peu près indistincte, prier, non-seulement pour son Eglise en général, mais pour chacun de ses membres. Il les nommait les uns après les autres en les recommandant au Seigneur. Les derniers mots qui sortirent de ses lèvres furent ceux-ci : « O miséricordieux Sauveur, aie pitié de ces brebis sans berger, et fais grâce à ton indigne serviteur! »

« Ce que Kying-Lingyin a fait pour la petite Eglise de Yu-yiao restera comme un monument élevé à sa mémoire. A son arrivée dans cette localité, à la fin de 1863, la congrégation ne comptait encore que quatre néophytes baptisés; mais, quelques mois après, il put en baptiser quinze autres, et, en moins de trois ans, le chiffre des membres effectifs de l'Eglise s'est élevé à quatre-vingts, celui des cathéchismes à plus de vingt, et il n'y a peut-être pas, dans un rayon de dix milles autour de Yu-yiao, un seul village où l'Evangile n'ait pas été maintes fois prêché.

« C'est qu'à cette œuvre de propagation, le jeune pasteur se montrait infatigable. En quelque lieu qu'il trouvât l'occasion de parler de son Maître, sur les routes, sur les bateaux de passage, dans les auberges, partout il se hâtait de le faire, avec un courage intrépide qui n'excluait pas le discernement et la prudence. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était la manière dont il savait associer les autres à ces travaux d'é-

vangélisation. Quand, par exemple, il apprenait qu'un membre de son troupeau avait une journée libre, il allait le trouver et lui mettant un paquet de traités entre les mains : « Allons ensemble, lui disait-il, visiter quelques familles ou parcourir tels villages. » Grâce à ces habitudes qu'il leur a données, il n'est peut-être pas d'Eglise, dit le missionnaire, qui ressemble plus que celle de Yu-yiao à cette Eglise primitive dont il est dit que ses membres s'en allaient partout en prêchant la Parole. »

« Comme prédicateur, Kying possédait des qualités remarquables. Il savait, entre autres, adapter admirablement bien les discours et les paraboles du Sauveur aux idées, aux habitudes et aux besoins religieux de ses compatriotes. En somme, sa mort a été une grande perte pour la cause de l'Evangile dans le district de Ningpo. Qu'il plaise à Dieu de le remplacer par un homme doué des mêmes capacités et animé du même zèle! »



AFRIQUE OCCIDENTALE.

TRAVAUX MISSIONNAIRES SUR LES BORDS DU NIGER.

Notre vieil ami, le très-révérend S. Crowther, l'évêque nègre du Niger, continue ses apostoliques travaux avec une activité que rien n'arrête. Il parcourt continuellement son vaste diocèse, visitant les stations déjà fondées, en organisant de nouvelles, et pénétrant, à travers des régions à peine connues des voyageurs les plus hardis, jusqu'à des peuplades aux oreilles desquelles le nom de Christ n'était pas encore arrivé.

Dernièrement, dans une réunion missionnaire tenue à Lagos, le pieux prélat a donné des détails d'un saisissant in-

térêt sur l'aspect que présente la station de Bonny, fondée par lui à la fin de 1864.

Suivant lui, l'influence de la mission se manifeste d'une manière sensible dans l'insouciance des habitants à l'égard de leur « maison de Juju, » sorte de temple littéralement *festonné* de crânes humains, qu'on y suspend sous forme de guirlandes, et qui sont les crânes des prisonniers faits à la guerre, puis sacrifiés en l'honneur du juju et enfin mangés. Trois prêtres, successivement appelés à la garde de cet édifice et à l'accomplissement des rixes sanglants dont il était le théâtre, étant morts, on n'a songé ni à remplacer le dernier, ni à réparer la maison, qui commence à tomber en ruines. Une sorte de plate-forme, élevée non loin de là, et sur laquelle restaient exposés les os des victimes de ces épouvantables et dégoûtantes pratiques, s'est écroulée sans que personne ait osé lui donner un regret. Les naturels sont maintenant honteux d'être restés si longtemps esclaves d'une superstition si féconde en actes d'abominable cruauté. Et c'est sans contredit aux lumières apportées dans le pays par l'Évangile que ce progrès est dû.

D'autres améliorations sensibles viennent s'ajouter à ce résultat si précieux. Les notions élémentaires de la civilisation et quelques-uns des arts les plus usuels, apportés dans le pays par les missionnaires, commencent à être singulièrement goûtés. Les chefs et plusieurs de leurs principaux sujets ont pris à leur service des charpentiers et d'autres ouvriers, pour se faire bâtir des maisons semblables à celles des missionnaires. Les autres ont appris à construire des murs en terre glaise et à fabriquer de la chaux avec des coquillages, qui abondent dans le pays. Partout, en un mot, se manifeste un mouvement d'idées qui ne saurait manquer de faciliter la tâche des prédicateurs de la vérité.

Après ce coup d'œil général sur l'œuvre qui s'accomplit à Bonny, l'évêque a raconté quelques-unes des excursions qu'il a faites dans des régions voisines, et entre autres une visite

rendue à un roi qui avait manifesté le désir de le voir. Pour arriver jusqu'à lui, l'évêque, un autre missionnaire nègre que nos lecteurs connaissent, le révérend M. Taylor, et quelques membres de la mission eurent à franchir plus de trente lieues par des sentiers que partout ailleurs qu'en Afrique on aurait déclarés impraticables. Ils avaient un guide, que le roi leur avait envoyé, mais qui paraissait regarder comme un privilége de son état le droit de dévaliser tous les indigènes qu'il trouvait sur le chemin. Plusieurs fois, durant le trajet, il usa sans façon de ce prétendu droit, mais finit cependant toujours par céder aux représentations des missionnaires, qui l'exhortaient à restituer le produit de ses vols. Le roi fit aux missionnaires l'accueil le plus bienveillant et il y a lieu d'espérer que cette visite tournera au profit de la cause évangélique.

Dans son journal, l'évêque raconte aussi l'emploi d'un dimanche qu'il passa dans le camp d'un *attah*, roi ou chef influent du pays. Il devait y avoir service divin et prédication de l'Évangile. A midi, l'attah, qui avait employé la matinée à la célébration de ses rites idolâtres, fit prévenir l'évêque qu'il était prêt à le recevoir. Introduit alors dans une espèce de vaste hangar attenant à la résidence princière, l'évêque y trouva l'attah assis sur son siége à l'une des extrémités, tandis qu'à l'autre, des nattes avaient été étendues sur le sol pour les missionnaires. L'évêque ouvrit le service par la prière, puis prononça, sur ces paroles de l'apôtre Pierre : « *Craignez Dieu, honorez le roi*, » un discours dans lequel il établit fortement, d'abord les droits du Maître céleste, puis les devoirs des sujets envers les rois, mais en ayant soin d'ajouter que les rois de la terre ont aussi des devoirs à remplir. « Pendant tout le service, dit-il, l'attention de l'attah et des chefs rangés autour de lui fut intense ; leurs regards étaient comme rivés sur moi, et plus d'une fois des *amin*, *amin* (on connaît déjà dans le pays l'*amen* des chrétiens) vinrent me prouver qu'on attachait de l'importance aux vœux chrétiens que j'exprimais

et qu'on les comprenait. J'ose espérer que ces chefs et le reste de l'auditoire qui tous, semblaient avoir bu à longs traits la parole de vie, penseront quelquefois à ce qu'ils ont entendu ce jour-là. »

AFRIQUE AUSTRALE.

NOUVELLES DE LA MISSION DU KURUMAN.

Nos lecteurs connaissent tous, et depuis longtemps, ce vénérable vétéran de la cause missionnaire, au sud de l'Afrique, M. Moffat, dont une des filles était mariée au célèbre Dr Livingstone, et l'autre à notre cher et regretté frère, M. Frédoux, si tristement, mais si glorieusement tombé au service de la vérité.

Une lettre récente de ce vénérable serviteur de Christ annonce qu'il est très activement occupé, en ce moment, à un travail qui, dit-il, réclame tout ce qui lui reste de forces soit intellectuelles, soit physiques, et qui lui laisse à peine un moment de loisir. C'est la réimpression de la traduction en séchuana du Nouveau Testament, soigneusement revue et corrigée. La première édition, imprimée à 4,000 exemplaires, était complètement épuisée, et pour répondre à toutes les demandes, le tirage de la seconde devra être beaucoup plus considérable. « Dans toutes les directions, en effet, dit le missionnaire, le nombre des indigènes qui savent lire s'accroît dans des proportions rapides. Il n'en faut pas conclure que l'œuvre de Christ fasse autant de progrès qu'on peut le désirer et que j'avais cru pouvoir l'espérer moi-même. Ces progrès sont au contraire très lents, et nous nous sentons souvent bien faibles en présence de la tâche à remplir. Mais il y a progrès pourtant, assez pour nous prouver que nous livrons ici les combats du Seigneur. La position des mission-

naires dans ce pays n'est plus ce qu'elle était autrefois. Nous passions jadis pour des personnages suspects, dangereux, qui avaient fui de leur pays on ne savait pourquoi, pour des hommes qu'on pouvait impunément mépriser ou opprimer. Maintenant qu'on connaît mieux les messagers de l'Evangile, leurs intentions sont mieux appréciées, et depuis ici jusqu'au delà du Zambèze, j'ose affirmer qu'ils jouissent d'une excellente réputation. Il n'y a peut-être pas de chef qui ne désire d'en avoir un auprès de lui. »

« En ce qui nous concerne personnellement, continue M. Moffat, si l'on se rappelle que je suis au service de l'œuvre des missions depuis cinquante ans, et ma femme depuis un temps presque aussi considérable, on comprendra facilement que nous paraissons vieux et que nous le sommes en effet. Il ne faut pas s'attendre à ce que nous puissions supporter bien longtemps encore des occupations aussi constantes. J'ai donc à chercher quelqu'un qui puisse me venir en aide et plus tard prendre ma place. Nos directeurs ont à s'occuper de beaucoup d'autres champs de travail qui leur donnent plus de joie que celui-ci ; espérons toutefois que leur zèle en faveur de l'Afrique ne se refroidira pas. »



THIBET.

Ceux de nos lecteurs qui conservent le souvenir des faits missionnaires, parcequ'ils les aiment, n'auront pas oublié ces vénérables frères de l'unité, ou Moraves, qui s'en allèrent, il y a dix ou douze ans, fonder une œuvre missionnaire au pied des pics les plus élevés de l'Himalaya, à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et dans des conditions qui auraient effrayé tout autre que des chrétiens. (Voir notre livraison du mois de novembre 1865, pages 411 et suivantes).

Pendant longtemps, les travaux de ces intrépides pionniers de l'Evangile parurent rester infructueux. Dix ans s'écoulèrent sans que les missionnaires de Kiélang pussent annoncer une seule conversion bien constatée. Mais à peu près au moment où nous parlions d'eux, le chef souverain de l'Eglise leur accordait de pouvoir baptiser leurs deux premiers néophytes, et l'extrait suivant du *Journal des Frères de l'Unité* montre que, depuis lors, l'œuvre n'est pas restée stationnaire.

« Dans notre numéro de février (1866), dit cette feuille, nous avons pu annoncer qu'enfin, après dix ans de *semailles avec larmes*, nos missionnaires de la station de *Kyélang* avaient pu déposer, avec joie et allégresse, une première gerbe aux pieds du Maître de la moisson. Depuis le 8 octobre 1865, *Sodnamstobkyes* et *Dscholdan*, prémices de la nation thibétaine, forment le noyau d'une Eglise chrétienne dans l'une des plus hautes vallées de l'Himalaya. Aujourd'hui, nous avons le bonheur d'enregistrer un nouveau baptême, qui a eu lieu le 24 décembre de la même année. *Lhasgyab* et *Drogmo* étaient depuis quelque temps déjà en rapports journaliers avec nos frères.

« — La religion chrétienne est la meilleure de toutes, dit Drogmo quand il s'annonça pour le baptême. Il y a des années que cette pensée me poursuit : mais, l'hiver dernier, pendant que j'étais malade, cette pensée devint pour moi une conviction. Je désire être lavé des péchés que j'ai commis dès ma naissance, et je n'en vois pas le moyen dans le boudhisme.

« Le frère *Rechler* lui demanda s'il se rendait compte de la vie qu'un disciple de Christ doit mener; il répondit :

« — Oui, une vie nouvelle; je n'ignore pas que c'est difficile, mais je compte sur la grâce de Dieu et j'ai fait l'expérience de la puissance de cette grâce.

« Là-dessus, le missionnaire lui fit comprendre que son

entrée dans l'Eglise ne lui procurerait aucun avantage terrestre.

« — Je le sais, fut sa réponse ; mais, dussé-je mendier, je désire devenir un chrétien.

« Les deux femmes de ces néophytes ont aussi demandé à être instruites dans les vérités de la religion chrétienne. Sans être encore réveillées, ces âmes paraissent sincères, et nous nous unissons de tout notre cœur au désir exprimé par le frère Rechler dans sa lettre, que l'Esprit du Seigneur produise en elles le sentiment de leur état de péché et du besoin qu'elles ont d'un Sauveur. N'aurait-il pas déjà commencé cette œuvre bénie dans le cœur de l'une de ces femmes, qui fit naïvement au frère *Heyde* cette confession :

« — Je ne comprends encore rien à la religion, mais mon cœur est souvent en pleurs !

« Puisse-t-elle être bientôt du nombre de ceux à qui s'applique cette parole de Jesus : *Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés !* En attendant, elles s'efforcent l'une et l'autre d'apprendre à lire. *Zering-Balsom*, la femme de Lhasgyab, ne l'apprendra guère de son mari qui, en lui donnant des leçons, s'impatiente vite, à ce qu'elle prétend, « et, quand il se fâche, dit elle, c'est fini, je m'embrouille et ne comprends plus rien ! « Mais les époux Heyde l'occupent comme bonne d'enfants et, tout en berçant la cadette, elle épelle à haute voix. La petite Elisabeth Heyde se donne aussi beaucoup de peine à faire apprendre par cœur à sa bonne les versets de cantiques qu'on chante dans les réunions et y met plus de patience que le brave Lhasgyab.

« La fréquentation de l'école que nos frères ont ouverte laisse beaucoup à désirer, mais les réunions sont toujours mieux suivies ; jusqu'à quarante auditeurs se sont pressés sur les bancs de la petite salle et, le frère *Jæschke* ayant traduit 27 cantiques, les louanges du Seigneur retentissent maintenant en langue thibétaine.

« Tandis que la petite Eglise de Kyélang s'édifie ainsi sous la bénédiction du Seigneur, nous avons lieu d'espérer qu'il s'en formera tôt ou tard une seconde à *Pou*, dans la province de *Kunawar*, où le frère *Pagell* s'est établi l'année dernière, n'habitant encore, il est vrai, qu'une écurie, mais gagnant déjà la confiance des indigènes, surtout en sa qualité de médecin. Il annonce Christ à quiconque veut l'écouter, et sa femme réunit 5 à 6 petites filles auxquelles elle apprend à tricoter, tout en leur racontant des histoires de la Bible. »

SYRIE.

Une lettre circulaire toute récente du très rév. M. Gobat, l'évêque anglican de Jérusalem, nous apprend que nos coreligionnaires de cette ville se disposaient à célébrer, le 21 janvier dernier, le 25me anniversaire de l'arrivée à Jérusalem du premier évêque protestant, et le 18me de la consécration de l'église de Christ sur la montagne de Sion. A cette occasion, l'évêque réclamait la sympathie et les prières de ses frères de tout pays.

« Dans cette circulaire, dit la *Semaine religieuse*, de Genève, l'évêque remercie pour les dons qui ont été envoyés l'année dernière, et qui ont permis non-seulement de pourvoir aux nécessités de l'orphelinat, contenant 53 enfants, de 11 autres écoles, et de 10 missionnaires ou agents missionnaires, mais encore de venir en aide à plusieurs centaines de Juifs, de chrétiens et de musulmans affamés. Malheureusement, la famine se fait de nouveau sentir, parce que, dans le pays des montagnes, les sauterelles, vers la fin de mai, ont tout dévoré : blé, orge, herbe, fruits et feuillage des arbres, en sorte que, depuis Hébron jusqu'au mont Carmel, tout le pays ressemblait à un désert aride, et que le bétail de plusieurs vil-

lages a entièrement péri. Les pauvres habitants cherchent à vendre leurs propriétés pour se procurer du pain et payer les impôts oppressifs dont ils sont chargés, mais très peu trouvent des acheteurs.

« Ces grandes épreuves sont un obstacle aux progrès de l'Evangile, car les besoins matériels absorbent toutes les pensées. Seulement, la libéralité des chrétiens d'Europe, pendant le choléra et la famine, semble avoir considérablement diminué les préjugés des Juifs contre l'Evangile.

« La Société pour la propagation du christianisme parmi les Juifs et la Société des Missions de l'Eglise anglicane ont continué leur œuvre. Malgré les difficultés, elles ont maintenu les diverses institutions qu'elles avaient fondées et ont évangélisé, non-seulement à Jérusalem, mais dans bien des villes et des villages de la contrée. — Les diaconesses de Kaiserswerth soignent actuellement dans leur hospice 5 à 600 malades de toute dénomination, et elles élèvent dans leur école une cinquantaine de jeunes filles. — M. Schneller, en relation avec la Chrischona, pourvoit à l'entretien et à l'éducation de 40 garçons, presque tous orphelins. — On espérait ouvrir, le 21 janvier, un hôpital pour les lépreux, établi sous le patronage d'une pieuse dame allemande.

« Quant aux œuvres qui relèvent directement de l'évêque lui-même, la plus importante est celle des écoles, appelées, par le clergé grec et le clergé latin, *écoles bibliques,* parceque la Bible est, en effet, à la base de l'enseignement qu'on y donne. Elles sont au nombre de 12, dont 2 à Jérusalem, et les autres dans diverses localités, à Bethléem, Ramla, Lydel, Nablous, etc.; la plupart sont pour les garçons, mais il y en a trois pour les filles. L'instruction se donne en arabe, et porte, outre l'explication de la parole de Dieu, sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, quelquefois la géographie et le chant. — Il y a six ans, à la suite des massacres de Damas et du Liban, l'école de garçons à Jérusalem fut convertie en orphelinat, et, après le choléra de 1865, elle fut remplie de

53 orphelins dénués de tout, dans un moment où le pays n'offrait aucune ressource. C'est alors que les dons généreux sont venus à propos, principalement de la Suède, de la Prusse Rhénane, de la Suisse et encore plus du Wurtemberg. En 1866, l'entretien de cet orphelinat a coûté plus de 26,000 fr., vu la cherté des vivres. L'esprit qui anime les élèves est bon; ils aiment la parole de Dieu, et l'on peut espérer que quelques-uns deviendront des instruments de bénédiction pour leurs compatriotes.

« Des missionnaires, des évangélistes ou catéchistes ont été employés à évangéliser les Juifs, les musulmans, les Druses et les chrétiens ignorants qui habitent la Palestine. — Il y a aussi des agents dévoués qui ont entrepris, non sans succès, de travailler à la réforme de l'Eglise arménienne et d'éclairer l'Abyssinie.

« En terminant, l'évêque Gobat recommande encore toutes ces œuvres, et surtout l'orphelinat, à la charité de ses frères en Christ. »

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

Cette Société vient de voir disparaître un des obstacles qui s'opposait le plus au succès d'une de ses missions sur la côte occidentale d'Afrique. Le roi d'Acropong, nommé Kwaw Dadé, qui avait été proclamé en 1845, est mort dernièrement, jeune encore, par suite des nombreux excès auxquels il se livrait. Les missionnaires lui avaient prêché l'Evangile. Mais s'il fut jamais un cœur endurci, c'est bien celui de ce tyran

débauché et cruel, qui répondait toujours par la résistance la plus vive aux appels de la grâce.

Malgré cette opposition si violente, il s'est formé à Acropong un troupeau indigène des plus vivants. Une école y a été fondée par la Société pour préparer des instituteurs et des missionnaires indigènes. Les cinq premiers élèves qui y sont entrés ont passé dernièrement des examens très satisfaisants ; ils ne tarderont pas à entrer en fonctions.

Dieu veuille que le successeur de Kwaw-Dadé n'inaugure pas son avénement au trône par ces massacres si communs en Afrique dans de semblables occasions !

ETATS-UNIS.

UN ACTE DE LIBÉRALITÉ CHRÉTIENNE.

On lisait, il y a quelques semaines, dans *l'Espérance* :

« La Société des missions de l'Eglise réformée hollandaise aux Etats-Unis était, depuis quelques années, sous le poids d'une dette qui avait fini par atteindre le chiffre de 46,500 dollars (plus de 232,000 fr.), et l'on cherchait en vain les moyens de la diminuer, quand tout à coup la générosité d'un seul homme y a pourvu. A la suite d'un sermon qu'il avait prononcé sur l'huile de la veuve de Sarepta, un des pasteurs de cette Eglise, à New-York, le rév. Dr Chambers, vit s'approcher de lui un de ses paroissiens dont les affaires commerciales avaient réussi au delà de toute attente. Cet homme lui dit, qu'en reconnaissance de ses succès, il donnerait 5,000 dollars pour contribuer à l'extinction de la dette. Mais la nuit porte conseil. Le lendemain, ce même chrétien vint trouver le pasteur et lui annonça que, ne trouvant pas son offrande de la veille proportionnée à ses moyens actuels, il était décidé à se charger de la dette entière, et qu'il donnerait, en outre, 10,000 dollars pour les besoins à venir de la Société.

Cette nouvelle, portée au Comité des missions par le révérend Chambers, a produit sur cette assemblée l'effet d'un miracle. Rapprochée de beaucoup d'autres du même genre, elle montre tout au moins la part que de riches chrétiens des États-Unis savent faire aux institutions qui concourent à l'avancement du règne de Christ. »

AMÉRIQUE DU SUD.

Le navire de la Société des Missions de l'Amérique du Sud, l'*Allen Gardiner*, est récemment parti d'Angleterre pour retourner aux îles Falkland et à la Terre de feu, c'est-à-dire dans ces régions où s'accomplit le sacrifice du glorieux et saint martyr dont ce bâtiment porte le nom. Il reconduit dans leur patrie quatre jeunes indigènes de la Terre de feu qui avaient été amenés en Angleterre, il y a quelques années, pour y être instruits et formés aux usages de la civilisation. Il emportait aussi plusieurs missionnaires appelés à desservir divers postes fondés sur le continent.

La Société possède maintenant des stations sur l'île Keppel, l'une des Falklands, chez les Patagons d'El Carmen, à Paysandu (Uruguay), à Callao (Pérou), à Lota (Chili), aux îles Chincha, à Coquimbo, et enfin parmi les Indiens de l'Araucanie. Elle emploie à ces œuvres neuf missionnaires consacrés, au nombre desquels est le révérend Allen W. Gardiner, fils du fondateur de l'œuvre, déjà rappelé plus haut.

AUSTRALIE.

Trois des missionnaires moraves de ce pays, encouragés par les succès de leurs travaux auprès des indigènes établis dans le voisinage des blancs, viennent d'entreprendre dans l'intérieur de l'île un voyage de découverte qui offre de

grandes difficultés, mais qu'ils espèrent faire servir à l'avancement du règne de Christ. A la date des dernières nouvelles, on savait qu'ils étaient parvenus à cent lieues environ au nord d'Adélaïde, mais non sans fatigue et sans danger. Le pays est très sablonneux, très sec, et le voyageur y manque presque constamment d'eau. Le but des trois explorateurs, les frères Walder, Kramer et Meissel, est de s'éclairer sur les moyens et sur l'opportunité de fonder de nouvelles stations dans ces contrées encore si peu connues.

MISSION DES FRÈRES DE L'UNITÉ AU GROENLAND ET AU LABRADOR.

D'après une statistique toute récente, ces missions, depuis si longtemps et si honorablement connues, comprennent 11 stations principales, desservies par 58 agents européens et 88 agents indigènes. Le chiffre des communiants est de 1,261, et celui de la population placée sous la direction spirituelle des missionnaires d'environ 2,800.

AFRIQUE DU SUD.

Les missionnaires wesleyens de la Natalie et de la Cafrerie indépendante annoncent qu'un beau réveil s'est opéré récemment dans ces contrées. C'est par centaines qu'ils ont pu enregistrer les conversions sur plusieurs points du pays, et tout donne lieu d'espérer que ce mouvement portera des fruits. Il s'est manifesté parmi les résidents anglais aussi bien que parmi les indigènes. Nous pourrons une autre fois entrer dans plus de détails sur ces faits remarquables.

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 9 MARS 1867.

D'après les dernières lettres de nos missionnaires, on peut regarder comme certain que les Bassoutos feront paisiblement leurs moissons cette année, même dans la partie du pays que l'Etat-Libre se propose de leur faire évacuer. Le gouvernement de cet Etat a compris qu'il ne pourrait tenter de détruire les récoltes sans provoquer une nouvelle levée de boucliers. Il s'est dit qu'en laissant les populations vaquer à des travaux qui absorbent toutes leurs pensées, il faciliterait l'exécution des mesures qui ont pour but de lui assurer bientôt la possession exclusive du sol. Quoi qu'il en soit, bénissons le Seigneur de ce que des multitudes vont, après tant de souffrances, avoir de quoi satisfaire leurs plus pressants besoins. Sachons y voir une réponse à nos prières. Cet exaucement nous paraissait difficile, d'autres pourront le suivre. Celui auquel les chrétiens bassoutos se sont adressés dans leur détresse, et nous avec eux, est « grand en conseil, abondant en moyens. » Le peuple dont l'avenir nous préoccupe est singulièrement vivace ; son histoire passée en fait foi. Il a subi, sans perdre espoir, les plus formidables crises. A défaut des garanties d'existence que ne lui ont pas offertes jusqu'ici ses institutions et son gouvernement, il en trouve dans la constance avec laquelle il sait souffrir, dans son ardeur à chercher des moyens de relèvement, dans la tenacité avec laquelle, après des moments de

dispersion forcée, il se reprend à la vie sociale dès qu'elle lui redevient possible. On se tromperait étrangement si on l'assimilait aux tribus errantes qui vivent de chasse et du lait de leurs troupeaux. Depuis longtemps, les Bassoutos ont passé de l'état nomade à celui de populations agricoles. D'une manière ou d'une autre, on sera, nous le croyons, obligé de compter encore avec eux et de leur faire une place suffisante au soleil.

Il est maintenant avéré qu'il en est mort un assez grand nombre de faim. Grâce au secours que nous avons pu envoyer aux missionnaires, pas un des membres des diverses Eglises n'a péri de cette manière (1). Ce secours n'a nulle part suffi pour prévenir les souffrances; mais gloire soit rendue à Dieu de ce que, dans leurs terribles épreuves, nos frères du Lessouto ont pu voir que, pour eux aussi, « la piété a les promesses de la vie présente comme celles de la vie qui est à venir. »

On trouvera de plus amples informations dans des extraits de la correspondance de M. le Dr Casalis. Il nous écrivait, en date du 3 janvier, au retour d'un voyage qu'il venait de faire dans le Lessouto avec M. Dyke, pour voir l'état du pays et surtout pour approvisionner les missionnaires qui ont pu y rester. On apprendra avec satisfaction que les observations qu'il a faites ont porté M. Casalis à tenter d'aller reprendre ses travaux dans le district de Thaba-Bossiou. Il faisait du moins ses préparatifs pour cela.

Nous avons de bonnes nouvelles de M. Andrault. Il continue à se bien porter et à jouir de la confiance des indigènes. Il avait appris avec la plus grande joie que le Comité se proposait de lui envoyer prochainement un collègue. Son attente ne sera pas déçue. M. Guindet, élève missionnaire arrivé au terme de ses études, s'embarquera, s'il plait à Dieu,

(1) Nous devons ce précieux renseignement à la correspondance de Mme Mabille.

pour la Casamance, le 25 de ce mois. Nous le recommandons aux prières ferventes de nos Eglises.



Une visite au Lessouto par M. Dyke et M. le docteur Casalis.

« Pour mettre un peu de célérité dans nos mouvements, nous avions laissé en repos nos pesants wagons et leurs lents attelages de bœufs, aimant mieux confier à quatre bons chevaux le soin de tirer une espèce de carriole dans laquelle, outre nos personnes, avait trouvé place une grande quantité de provisions pour nos amis du Lessouto. Quatre journées de voyage nous suffirent pour arriver au pied de la montagne de Moshesh.

« Etant entrés, dès le lendemain de notre départ d'Aliwal, dans la partie du pays qui appartenait tout récemment encore aux Bassoutos, nous ne tardâmes pas à rencontrer des indigènes sans nombre établis dans leurs anciens villages et cultivant les champs qu'ils ont ensemencés pendant si longtemps. Ces gens n'ayant pu moissonner l'année dernière, et ayant perdu les provisions précédemment recueillies, nous nous attendions à être assaillis par des hordes d'affamés et à ne rencontrer que des squelettes plus ou moins vivants. Quelle ne fut pas notre surprise de voir que, sauf des exceptions bien caractérisées, les Bassoutos étaient, en somme, forts et bien portants ! Comment ils ont vécu, là est le mystère. Leurs facultés digestives semblent s'accommoder à merveille aux incertitudes de leur position. Quelques vieilles personnes, affaiblies par l'âge et sans soutien, et un grand nombre d'enfants ont succombé ; mais, en général, grâce à Celui qui « apprête la nourriture au corbeau quand ses petits crient au Dieu fort et volent çà et là, parce qu'ils n'ont rien à manger », le pauvre Mossouto a pu trouver le peu dont il

avait besoin pour sa provende quotidienne. Quelques racines, quelques plantes, la semence presque microscopique d'un graminée, enfin des multitudes de sauterelles, voilà quels ont été les grands articles de consommation. A l'heure qu'il est, on peut considérer les indigènes comme hors d'affaire, en ce qui concerne la faim. Le printemps et l'été leur ont apporté des ressources plus abondantes que celles de l'hiver. D'ailleurs, voici le froment et le maïs qui se récoltent, et plus tard le sorgho, leur principale céréale, fera cesser toute trace de famine.

« Pendant que les natifs se livrent au doux espoir de voir bientôt renaître l'abondance, des commissions d'arpenteurs divisent en fermes le pays conquis par les Boers. Jusqu'à présent, les noirs et les blancs ont vécu en bonne harmonie ; les premiers ont laissé les autres planter des bornes au milieu même de leurs champs en culture, et les blancs se sont hâtés d'en conclure que, dorénavant, leurs anciens antagonistes n'oseraient plus se montrer hostiles à leurs projets d'occupation.

« Une grande question entretenait beaucoup d'émoi dans l'esprit des indigènes, celle de savoir si les Boers, conséquents avec leur politique de l'année dernière, détruiraient derechef les moissons. Un puissant parti s'était fait l'avocat de cette mesure barbare, et ce n'est que depuis quelques jours seulement que nous avons appris la résolution du gouvernement de l'Etat-Libre de laisser les Bassoutos récolter ce qu'ils avaient semé.

« Un des buts de notre voyage étant de visiter, autant que possible, nos chrétiens indigènes, nous nous sommes efforcés de savoir comment ils étaient et surtout s'ils persévéraient dans la foi. Nous avons été heureux de rencontrer, un peu partout, des membres de nos Eglises. Ceux qui demeuraient à Morija, à Hermon, y sont de nouveau établis, à l'exception de ceux qui, en grand nombre, ont émigré. Ceux qui habitaient les villages environnants, ont, eux aussi,

rebâti leurs huttes. Chaque dimanche, la cloche de l'église rassemble dans la maison de Dieu les indigènes qui sont dans le voisinage, pendant que dans les villages où se trouvent quelques chrétiens on improvise aussi un service en plein air,

« A Hermon, notre brave Sophonie déploie beaucoup de zèle et d'activité ; il a organisé, à l'exemple de son collègue Philémon, de Morija, une école assez bien suivie, malgré la difficulté des temps. Peu de jours avant notre visite à Hermon, les arpenteurs et leur escorte de Boers arrivèrent à la station et s'y installèrent. Le dimanche venu, les indigènes se demandaient avec anxiété s'il leur serait permis d'ouvrir l'église et d'y tenir le service ordinaire. Ne sachant que faire, l'un des plus hardis s'avisa de demander au commandant des Boers s'ils ne pourraient pas faire la prière, puisque c'était dimanche. « Mais, comment ! lui fut-il répondu, certainement ! nous aussi nous voulons aller à l'église ; » et la cloche de tinter et le monde d'entrer dans le vaste bâtiment. Les Boers assistèrent au service et déclarèrent être fort satisfaits de la manière dont les *Cafres* priaient Dieu.

« A Morija, la congrégation est belle ; nous eûmes le plaisir de passer un dimanche dans cet endroit si cher à nos cœurs. Tout y était comme autrefois. Ces braves indigènes, à la physionomie ouverte, qui venaient nous saluer avec un sourire sur les lèvres, se sont encore empressés de nous souhaiter la bienvenue ; mais le sourire était triste, et il ne fallait pas beaucoup de paroles pour faire verser des larmes. Les enfants qui fréquentaient nos écoles venaient aussi échanger une poignée de mains avec nous. Seul, le missionnaire était absent ; sa maison était close et l'herbe semblait impatiente d'effacer le sentier qui du presbytère conduit à l'église. Ah ! s'il nous fut doux de revoir quelques-uns des membres de nos troupeaux, combien ne maudîmes-nous pas la guerre et ses affreuses conséquences ! Mais l'Eternel règne. Il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront

point contre son Eglise. L'heure présente nous paraît enveloppée de mystères, l'avenir nous effraie, mais la foi nous soutient, cette foi qui est une vive représentation des choses qui ne sont point encore.

« Nous avons eu la joie de passer quelques heureux jours avec nos amis Maitin, Duvoisin et Mabille. Les premiers sont encore tranquillement installés dans leur paisible Bérée, mais entourés d'une population énorme de réfugiés. C'est à leur porte que la famine s'est montrée le plus cruelle. Nombre de pauvres familles ne doivent l'existence qu'aux efforts dévoués de nos frères et aux secours que le Comité nous a envoyés. Ces secours, bien qu'ils n'aient pas été proportionnés aux besoins, à cause du prix exorbitant des denrées, n'ont pas moins été, pour plusieurs de nos chrétiens, le seul moyen d'existence qui les ait sauvés.

« A Thaba-Bossiou, M. et Mme Mabille se sont installés au milieu des ruines de la station missionnaire. Avec l'énergie et l'adresse qui le caractérisent, M. Mabille a su ménager à sa famille deux ou trois chambres habitables dans la maison de M. Lautré. La position est loin d'être facile, mais notre frère tient bon, et il n'attend que le retour de M. Jousse pour voir si l'on peut relever la chapelle. Quant à la première maison missionnaire, cette vieille demeure où l'un de nous a passé les années de sa jeunesse et l'autre celles de son heureuse enfance auprès de parents bien-aimés, elle n'a plus, hélas ! d'autre sort à attendre que celui d'être démolie au plus tôt pour épargner au missionnaire de Thaba-Bossiou la vue de décombres inutiles et qui rappellent de trop cruels souvenirs.

« En résumé, nous bénissons Dieu de nous avoir permis d'entreprendre et de terminer heureusement le voyage que nous venons de faire. Nous le bénissons de nous avoir accordé le bonheur de passer quelques jours avec nos chers amis ; nous le bénissons surtout de ce que nous avons pu nous convaincre qu'il veille sur son Eglise et que le bon

Berger paît avec une sollicitude toute spéciale son troupeau. Cette crise a été terrible pour la chair ; plusieurs ne la surmonteront pas ; mais pour beaucoup d'âmes elle aura été abondamment bénie ; elle purifiera leur foi et leur fera sentir l'excellence des glorieuses promesses de l'Evangile. Quant à l'avenir, il ne nous appartient pas d'en parler. « L'avenir est à Dieu, » a dit un poëte, et ce mot n'a peut-être jamais été plus vrai qu'en ce qui nous concerne. Il ne faut pas se le dissimuler, la tempête n'est pas apaisée ; de nombreux éléments de discorde se font jour à chaque instant. Les peuples pourront s'agiter ; mais, pour nous, notre aide est au nom de Dieu, qui a créé les cieux et la terre. Dans la mesure de la foi et des lumières que nous tenons de Lui, nous espérons être fidèles à son œuvre, fidèles aussi à la mission qui nous a été confiée par vous.

« Dr E. Casalis.
« H.-M. Dyke. »

Consécration au saint ministère de l'élève missionnaire Etienne Guindet, de Breuillet (Charente-Inférieure).

Les afflictions de l'Eglise ravivent toujours les œuvres qui lui ont été confiées. C'est ce qu'a démontré, dimanche dernier, 10 du courant, un service de missions exceptionnellement édifiant et solennel. Il s'agissait de donner un remplaçant au jeune frère que la mort vient de nous ravir au Sénégal, d'ajouter un ouvrier de plus à cette petite bande de messagers du salut dont l'entretien est devenu si difficile depuis que tant de calamités ont fondu sur notre principale mission.

L'imposante assemblée qui s'est formée dans le temple de l'Oratoire, et que cet édifice avait peine à contenir, le concours empressé des pasteurs, la vive sympathie qui se

lisait dans tous les regards, et dont témoignait une émotion qui, souvent, avait peine à se contenir, ont prouvé que le zèle des amis de l'Evangile allait joyeusement au devant de nouveaux périls et de nouvelles charges. Sentant combien il importe de faire comprendre à l'Eglise qu'elle doit, plus qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, prendre une part directe à l'œuvre qu'il représente, M. Casalis avait demandé qu'en cette occasion il lui fût permis de remettre aux conducteurs des troupeaux les principales fonctions.

M. le pasteur Fisch est d'abord monté en chaire, a lu des portions des saintes Ecritures adaptées à la circonstance et a fait la prière d'ouverture. M. le pasteur Dhombres, lui succédant, a pris pour texte Luc V, 1-4, et par un remarquable discours aussi fortement conçu que chaleureusement débité, a, tout en rappelant à M. Guindet ses devoirs, rivé, nous le croyons, d'une manière définitive, dans la conscience de ses auditeurs, le principe que l'œuvre missionnaire est l'une des manifestations et des conditions les plus essentielles de la vie de l'Eglise.

Après le sermon, le candidat a exprimé, d'une manière simple, mais bien accentuée, ses sentiments et ses convictions.

M. Casalis lui ayant alors adressé les questions et fait prendre les engagements d'usage, l'imposition des mains a eu lieu, et M. Bersier s'est fait l'interprète des vœux des pasteurs et de l'assemblée. Celle-ci, pendant l'accolade fraternelle, a entonné avec élan le cantique de Luther : « C'est un rempart que notre Dieu. » En parfaite harmonie avec les nobles accents de cette strophe, une puissante voix s'est encore fait entendre du haut de la chaire, c'était celle de M. Vallette louant Dieu, lui demandant de nouvelles grâces et appelant sa bénédiction sur nous tous.

Nous avions fini, lorsque, par un mouvement spontané de son âme sympathique, M. de Boeck, pasteur de Périgueux, a

recommandé au Seigneur, d'une manière toute spéciale, la famille du jeune missionnaire.

Deux absences ont été remarquées avec douleur, celle de M. GrandPierre, vice-président de la Société, retenu par une indisposition, et surtout celle de M. Juillerat. Depuis la première consécration de missionnaires, en 1829, jusqu'à celle-ci, ce vénérable pasteur n'avait manqué à aucune, mais dans le moment où nous étions réunis, il terminait en paix sa longue et fidèle carrière.

Résumé du discours de M. Dhombres.

(Luc V, 1-11.)

Les humbles bateliers qui figurent dans ce récit avaient déjà été appelés comme disciples. Ils reçoivent maintenant une vocation nouvelle, celle d'apôtres, et ce jour est celui de leur consécration. Consécration mémorable !...

Notre jeune frère a, lui aussi, été appelé comme croyant, dès les premières années de sa jeunesse, et il est aujourd'hui appelé à l'œuvre du ministère et à ce qu'il y a de plus haut dans cette œuvre, la charge de missionnaire en pays païen.

Cette scène évangélique nous servira à retracer le tableau de l'œuvre du ministère chrétien, et nous y trouverons : 1° le secret de cette œuvre, l'assistance divine, figurée ici par la pêche miraculeuse ; 2° le but de cette œuvre, le salut des âmes, selon cette parole : *Tu seras pêcheur d'hommes ;* 3° la condition de cette œuvre : le dévouement absolu à Jésus-Christ ; *Ils quittèrent tout et le suivirent.*

I. Les bateliers ont travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais au matin, quand Jésus est avec eux, leurs filets se remplissent.

Visible démonstration de notre force en Christ, de notre impuissance hors de lui. Il y a deux manières de travailler

sans Jésus-Christ : agir hors de sa doctrine, résumée dans Jean III, 16, et agir hors de sa communion. Dans le premier cas, nous ne sommes plus dans les termes de l'Evangile, et Christ ne peut pas nous bénir, nous ne sommes plus ses ambassadeurs. Dans le second cas, nous prêchons sa doctrine, mais sans vie, et nous sommes aussi condamnés à l'impuissance. Il faut employer les Ecritures *dans sa lumière*, combattre l'erreur et l'incrédulité *dans sa force*, soulager, consoler *dans sa charité*, etc., en un mot être *un* avec lui par une communion féconde. Hors de Christ, c'est la nuit, l'impuissance, la pêche infructueuse. En Lui, c'est la force, le succès, la conquête des âmes.

II. Le salut des âmes, voilà le but du pasteur, symbolisé par ces mots : *pêcheurs d'hommes vivants*. Ce monde est un océan qui roule dans ses flots impurs les âmes des hommes. Il faut jeter dans cet océan le filet de la Parole pour les en retirer.

Nous ne sommes pas seulement appelés à instruire, à visiter les malades, à consoler les affligés, à civiliser, mais à *sauver les âmes!* Que ce *but* soit toujours devant nous, ne nous contentons pas à moins.

Grandeur de cette œuvre ! — Comparée à celle du conquérant, du prince, du magistrat, du savant, de l'artiste, du philanthrope.

Douceur de cette œuvre. — Description de la joie du missionnaire lorsqu'il est témoin de la conversion *d'une seule âme!*

« Le missionnaire a semé dans le découragement et dans les larmes. Il n'a pas trouvé d'écho. Il a dit : *Ma force est perdue, j'ai travaillé sans fruit*. Il épie le moindre signe de l'œuvre de Dieu dans les âmes ; il l'attend avec plus d'impatience que la sentinelle fatiguée n'attend les clartés du matin... Mais, voici ! Un jour, un pauvre païen est brisé de douleur à la vue de la croix de Jésus-Christ, et trouve, au

pied de cette même croix, la paix de son âme! O beau jour pour le pauvre missionnaire! Sa solitude a cessé, il a trouvé un frère, une âme est sauvée, l'Eglise a commencé. Il rentre dans son humble presbytère et pleure de joie. Ah! tu as bien le droit de te réjouir, mon frère; tes fatigues sont oubliées, tes peines magnifiquement récompensées, ton exil consolé... Il se peut que les hommes du monde, il se peut même que des chrétiens s'écrient : Quoi! tant de labeurs, tant de souffrances, tant de sacrifices pour un si faible résultat!... Mais tu entends retentir au-dessus de ta chétive cabane les cantiques des anges, qui savent se réjouir, eux, d'une joie céleste, de *ce qu'un seul pécheur est venu à la repentance.* »

III. Aussi, vaut-il bien la peine, pour une œuvre aussi grande et aussi douce, de s'imposer tous les renoncements et tous les sacrifices. Le pasteur digne de ce nom comprend la réponse des apôtres à l'appel de Jésus-Christ : *Ils quittèrent tout et le suivirent.* Le monde la comprend aussi, et il attend de nous cet abandon de tout pour suivre Jésus-Christ. Si notre œuvre est plus haute que toute œuvre terrestre, notre dévouement à cette œuvre doit être au-dessus de toutes les considérations, de toutes les affections, de tous les intérêts d'ici-bas. Si, d'ailleurs, Christ ne nous a sauvés que par son sacrifice, nous ne pouvons prêcher ce sacrifice qu'en nous sacrifiant nous-mêmes. La croix est vraiment le signe des ambassadeurs du Crucifié. Le sacrifice est la grande force du ministère, comme l'absence du sacrifice est sa grande faiblesse.

Eh bien! le sacrifice le plus visible est celui du missionnaire. Ici la forme du dévouement est plus saisissante, plus irrécusable : c'est l'ancien holocauste, c'est la rupture de tous les liens, c'est vraiment l'abandon de tout pour suivre Jésus-Christ. Puissant témoignage, démonstration éclatante, tradition héroïque, dont le monde et l'Eglise ont un pressant besoin.

« Oui, en face de l'égoïsme et du matérialisme contemporains, en face des habitudes de bien-être de cette génération énervée, en face de la recherche de soi-même, de la mollesse et du relâchement qui règnent jusques dans l'Eglise, il est bon que des hommes s'arrachent aux douceurs de la civilisation, aux aises les plus légitimes de la vie, pour aller annoncer au loin l'Evangile de Jésus-Christ.

« En face de cet universalisme commode qui déclare toutes les religions d'égale valeur, c'est-à-dire d'égale nullité, et qui est presque tenté de féliciter les païens de leur ignorance, il est bon que des serviteurs de Dieu abandonnent tout pour aller prêcher la seule religion qu'ils croient vraie, et pour annoncer le *seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés !*

« En face de cet insolent mépris de la nature humaine, au nom duquel un docteur élégant de ce siècle a pu se demander si l'âme d'un Papou est immortelle, il est bon que des ministres de Jésus-Christ ne reculent devant aucun sacrifice pour aller annoncer l'Evangile éternel à ces âmes de Papous ou de pauvres noirs, qui valent bien les nôtres !

« En face de tant de milliers d'hommes qui, dans un intérêt de guerre, de science, de découverte, de négoce, franchissent les océans et se dirigent, à travers tant de dangers, vers les plages les plus inhospitalières, il est bon que des missionnaires, sans aucun intérêt humain, montent les mêmes vaisseaux, sillonnent les mêmes mers, bravent les mêmes périls, pour porter sur les mêmes rivages la Parole du salut et de la vie !

« Oui, il y a là un témoignage puissant et nécessaire ! Et quand aucun résultat visible et immédiat ne serait obtenu, un grand spectacle aurait été offert, selon une parole de saint Paul, *au monde, aux hommes et aux anges.* La mission est le titre d'honneur, *la perle de grand prix* de l'Eglise ! Les annales de la mission sont le livre d'or des sociétés chrétiennes !

« Grâces à Dieu, nos chères Eglises protestantes, dispersées sur le territoire de ce vaste empire, et comme perdues au milieu de 35 millions d'hommes, ne sont point restées en arrière et ont aussi leur mission en pays païen. Nous avons, depuis environ quarante années, un beau champ missionnaire au sud de l'Afrique ; l'œuvre a prospéré et grandi sous le regard de Dieu. Il est vrai qu'elle a été singulièrement éprouvée. *Satan a demandé à la cribler comme on crible le blé*, et Dieu l'a permis. Mais elle se relève par sa grâce et sortira plus pure et plus forte du creuset brûlant. — Nous avons renoué, à Taïti, la chaîne des missions protestantes, que des influences, sur lesquelles nous nous abstiendrons de porter un jugement, avaient essayé de rompre. — Nous avons, enfin, une mission tout récemment fondée dans les possessions françaises du Sénégal. Hélas ! dès son début, elle a été douloureusement frappée. De même qu'Abraham avait pris possession de la terre promise par le sépulcre de sa chère Sara, ainsi nous avons pris possession de la Casamance par la tombe, si prématurément ouverte, d'un jeune missionnaire. Jules Lauga, reçois ici le témoignage public de notre douleur et de notre admiration !... Mais elle est bien à nous, cette terre lointaine, où notre deuil est le gage de la bénédiction de Dieu, et où repose cette chère dépouille que nous ne voudrons pas abandonner ! »

Ici M. le pasteur Dhombres a félicité le récipiendaire de l'honneur qu'il y a pour lui à aller remplacer ce frère tombé avant l'heure ; il lui a parlé de la protection spéciale dont le couvrira le divin Chef de l'Eglise, de la joie que son arrivée causera au bien-aimé Andrault, qui l'attend avec une si juste impatience, et il a terminé par ces mots :

« Partez avec confiance, pêcheur d'hommes vivants. Emportez le filet de la pure Parole de Dieu que vous avez reçue. Jetez ce filet dans les ondes, et, un jour, sur l'éternel rivage, vous vous verrez, avec un inexprimable ravissement, entouré

d'un cortége nombreux d'âmes glorifiées qui vous devront, après Dieu, le salut et la vie éternelle. »

Allocution de M. Guindet.

« Le souvenir de cette journée restera toujours présent à ma pensée. L'acte qui va s'accomplir est trop sérieux, trop solennel, pour ne pas produire en moi des impressions durables. Je n'ai pas encore l'expérience des devoirs du ministère, mais j'en entrevois l'étendue et les difficultés; je n'ignore pas entièrement ce qu'il réclame de foi, de zèle, de courage, de fermeté, d'amour et de lumières. Le ministre de l'Evangile peut compromettre de bien des manières les intérêts de son œuvre; il n'a pas seulement à redouter les infidélités provenant de l'insuffisance de sa piété : son tempérament, sa manière d'être, ses habitudes, les plus légères inconséquences de sa vie, peuvent contrarier l'effet de ses enseignements. Il peut être trop sévère ou trop indulgent; il peut manquer de ce tact, de ce discernement des esprits par lesquels on sait, sans lâche complaisance, se faire tout à tous pour gagner les pécheurs. Appelé à nourrir les âmes de la Parole de vie, il peut les sauver, mais il peut aussi les perdre. En recevant une telle charge, c'est donc une bien grande responsabilité que j'accepte, et je le fais publiquement à la face de Dieu et de son Eglise. Déjà responsable comme simple chrétien, je le serai désormais aussi comme dispensateur des mystères de Dieu. Aussi ce n'est pas sans effroi que je vais recevoir la charge de conducteur d'âmes. Il s'y ajoute pour moi l'obligation de renoncer à mon repos, à mon pays, à mes affections les plus légitimes et les plus chères. Oh! que la tâche me paraît grande et le sacrifice pénible! Volontiers je dirais comme Moïse : « Envoie, Seigneur, qui tu dois envoyer; pour moi, je suis trop petit pour une œuvre si grande. » Je l'accepte pourtant parce que je ne

compte pas sur moi-même, mais sur le secours de Dieu pour l'accomplir. Je l'accepte parce qu'elle a été l'ambition de ma vie, le désir de mon cœur. Il y a plus de dix ans que j'aspire à devenir missionnaire. J'ai toujours aimé les missions, avant même de les bien connaître. Tous les arrangements de ma vie et de mes études, avant d'entrer à la maison des missions, ont été faits, directement ou indirectement, en vue de cette œuvre. Dieu répond maintenant à mes désirs. Je n'attends plus qu'un mandat de vous pour partir. Mais, avant de le recevoir, je dois vous dire les motifs qui me portent à vous le demander. Ce n'est certainement pas affaire de tempérament ni de goût. J'aime la vie sociale, je tiens à la France par toutes les fibres de mon être, et si je n'écoutais que mes sentiments pour elle, je ne la quitterais pas pour aller m'ensevelir dans un pays où je n'aurai peut-être que des privations et des souffrances. Si j'étais entraîné par le goût des voyages, je m'adresserais à d'autres qu'à vous, et je dirigerais mes pas vers des climats moins meurtriers. Ce n'est pas davantage le désir de faire mon salut; mon salut est tout fait depuis le jour où j'ai cru en Celui qui justifie le pécheur. Le seul désir qui m'anime, c'est le besoin de travailler à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens. J'ai à cœur leur conversion et leur salut. Je crois à la chute de l'homme et à la grâce de Dieu pour le relever. Je crois qu'il n'y a de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ. C'est pour annoncer ce salut à ceux qui ne le connaissent point encore que je quitte mon pays. La doctrine que je leur annoncerai n'est pas une doctrine humaine, c'est la révélation de Dieu aux hommes que saint Paul a résumé dans ces paroles: *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* Cette doctrine, je l'enseignerai parce que je la crois, parce que j'ai la conviction intime qu'elle seule est capable de régénérer, de vivifier, de sauver et de rendre heureux ; je l'enseignerai parce que seule elle répond aux aspirations et aux besoins de l'âme; je l'enseignerai, enfin, parce qu'elle est seule la vérité absolue de

Dieu. Je l'exposerai dans toute sa simplicité, avec tous ses mystères, ses paradoxes, ses scandales même, persuadé qu'elle n'a de puissance pour convertir l'âme du païen, comme celle de l'homme civilisé, que dans l'ensemble de ses saintes obscurités. Je conserverai précieusement le bon dépôt qui m'a été confié. Je m'efforcerai d'être fidèle à mon mandat, fidèle à mon devoir, fidèle à mon Dieu, qui m'a fait la grâce de le connaître dans son fils Jésus-Christ. C'est avec joie que je vais rejoindre au Sénégal mon ami et frère, M. Andrault, qui m'attend avec tant d'impatience. Je serai heureux de travailler avec lui. Je pensais, il n'y a encore que six mois, pouvoir retrouver, dans cette même contrée, un de mes excellents amis; mais, hélas! celui-là n'est plus; il s'en est allé dans son repos. Je ne verrai plus que son tombeau qui réveillera sans cesse ma douleur et, je l'espère aussi, stimulera mon zèle.

« En partant, je n'ai qu'un regret, c'est de m'en aller seul, lorsque les besoins de l'œuvre au Sénégal exigeraient au moins huit ou dix ouvriers. N'y aurait-il pas quelques jeunes gens parmi ceux qui m'écoutent qui fussent disposés à se consacrer au salut des païens? Qu'ils se hâtent d'aller remplir à la maison des missions les places devenues vides par le départ de mes prédécesseurs et par le mien. Et maintenant, je termine; mais, auparavant, je sens le besoin de me recommander à vos prières pour que je puisse consommer le dernier et le plus grand sacrifice. Je ne vous ai pas parlé de ma famille, qui m'aime au delà de toute expression. Je ne vous ai pas parlé d'une mère qui, depuis longtemps déjà, ne cesse de pleurer à la pensée que nous allons nous séparer pour ne plus peut-être nous revoir, et je n'ose penser à la douleur et à l'angoisse qui vont remplir son cœur au moment de nos derniers adieux. Vous qui croyez à l'efficacité de la prière, priez pour ma mère, priez pour moi, priez pour l'œuvre que je vais accomplir en votre nom. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

EMPIRE TURC.

COUP D'ŒIL SUR LES TRAVAUX DES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS.

Depuis une vingtaine d'années, les amis des missions ont pu suivre dans les pages de notre recueil, les origines et les développements de l'œuvre entreprise par les représentants du Conseil américain des missions, parmi les Arméniens, les Grecs et même, surtout dans ces derniers temps, parmi les mahométans de l'empire turc. Fondée en 1832, par quelques hommes dévoués, notamment par le Dr Dwight qui en a écrit l'histoire (1), cette œuvre, aujourd'hui si hautement appréciée, eut à lutter d'abord contre des difficultés qui en retardèrent la marche et firent, à de certains moments, douter de son succès. Mais la foi chrétienne ne se rebute et ne se lasse pas aisément. Au bout de dix ans d'incessants efforts en faveur des Arméniens, on s'aperçut que les principes évangéliques, fidèlement proclamés en divers lieux, avaient réveillé plus d'âmes qu'on n'avait osé d'abord l'espérer; des Eglises furent organisées, des pasteurs indigènes installés, et depuis lors il est peu de champs d'activité missionnaire où l'on ait eu à recueillir un plus grand nombre de ces faits qui montrent que l'Evangile est toujours la puissance de Dieu pour attirer les âmes à lui, de ces récits de conversion et de vie religieuse qui affermissent la foi, raniment les espérances et consolent de bien des tristesses.

(1) Cette histoire a été traduite en français, et publiée sous ce titre : *Le Christianisme en Turquie.* — Un volume in-18. — Paris.

Un exposé succint de la situation actuelle de cette œuvre aidera nos lecteurs à toujours mieux comprendre les nouvelles que nous pourrons avoir à lui en donner encore. Ces renseignements sont puisés dans les derniers rapports du Conseil américain et de l'association qui s'est formée en Angleterre sous le nom de *Société auxiliaire des missions en Turquie.*

La mission américaine a divisé son champ d'activité dans l'empire turc en trois grandes provinces, qu'elle désigne par les noms de Turquie d'occident, de Turquie centrale et de Turquie d'orient.

Les stations comprises dans la première de ces provinces sont celles de Constantinople, de Smyrne, de Brouse, de Nicomédie, de Marsovan, de Césarée, de Sivas, d'Adrianopolis, d'Eskizagra, de Philippolis et de Sophie.

Dans la Turquie centrale, se trouvent Aintab, Marash, Ourfa, Alep, Antioche et Adana;

Et dans la Turquie d'orient, enfin, Diarbekir, Marsdin, Bitlis, Erzeroum, Kharpout et Mosoul;

En tout 23 postes principaux, mais ayant chacun un certain nombre d'annexes où, comme disent nos frères de langue anglaise, de « stations du dehors » plus ou moins considérables, mais en général intéressantes et dont quelques-unes tendent à devenir stations principales à leur tour. Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour donner la certitude qu'il y a là une entreprise bien conçue et conduite avec vigueur sur une grande échelle.

Au nord et au midi se présentent encore, en guise de travaux avancés, deux missions des plus intéressantes, la mission parmi les Nestoriens de la Perse, et celle de Syrie.

En décrivant l'aspect général qu'offrent les trois grandes divisions de l'œuvre, le dernier rapport de la Société américaine s'exprime en ces termes:

« L'année dernière a été pour la Turquie occidentale une année de progrès sensibles. A une seule exception près, il y a eu marche en avant sur toute la ligne. En fait de pasteurs,

d'instituteurs, d'écoles et d'écoliers du dimanche, toutes les stations anciennes ont grandi de moitié. Le chiffre des assistants au culte s'est accru à peu près dans la même proportion, et quinze des vingt Eglises que renferme ce département ont vu le chiffre de leurs membres effectifs s'augmenter de quatre-vingt-dix. De chacune d'elles aussi l'Evangile rayonne avec plus d'éclat sur les environs de sorte que, l'année dernière, six annexes nouvelles ont pu être ajoutées à celles qui existaient déjà. Cette augmentation porte à cinquante-deux le nombre des lieux de culte, à plus de deux mille celui des auditeurs de la Parole, et à six ou sept cents celui des membres effectifs de l'Eglise. On a tout lieu d'espérer, en outre, que l'année courante verra se produire des résultats plus considérables encore. »

En ce qui concerne la Turquie centrale, le rapport fait observer que « depuis quelque temps cette partie du champ missionnaire a considérablement souffert de la disette d'ouvriers, et que diverses circonstances, ayant souvent l'apparence sinon la réalité d'une persécution systématique, y ont entravé la marche de l'œuvre, mais que malgré tout, l'aspect qu'elle présente est très encourageant. Là, comme dans les provinces occidentales, les Arméniens se montrent avides de connaissances et de plus en plus décidés à prendre parti pour la vérité. Ces dispositions ont abouti déjà à la fondation et au remarquable développement des deux grandes Eglises d'Aintab et de Marash, qui sont en pleine voie de prospérité, et jettent autour d'elles assez de lumière pour avoir éveillé les craintes et les colères des mahométans fanatiques au point d'avoir provoqué de leur part des mesures plus ou moins violentes. Ces Eglises, ainsi que plusieurs autres moins considérables, font des efforts dignes de tout éloge pour se suffire à elles-mêmes, et elles ont des pasteurs indigènes, qu'à très peu d'exceptions près, on peut appeler de fidèles serviteurs de Christ, aussi capables que dévoués. Le Dr Schneider écrit de l'un de ces pasteurs, celui de Killis, que « non-seule-

ment il possède un excellent jugement, mais qu'il est doué d'une grande activité et que sa vigilance s'étend sur tout ce qui tient au bien-être spirituel ou temporel de son troupeau. » Le même missionnaire dit du pasteur d'Adana que « ses sermons sont remplis de pensées fortes, tres instructifs et très édifiants; que jamais cet homme ne se présente devant son auditoire sans s'être soigneusement préparé, et qu'il faut remercier Dieu d'avoir placé un tel homme dans un poste aussi important. » Dans tout ce district, c'est en général aux agents indigènes surtout qu'il faut attribuer, sous la bénédiction divine, le maintien et l'extension des œuvres évangéliques. L'année dernière, les fidèles de ce district ont donné, pour l'entretien de leurs pasteurs et pour d'autres objets religieux, au delà de 4,000 dollars (20,000 fr.).

Plusieurs des Eglises de la Turquie occidentale se font remarquer aussi par le zèle et l'esprit de sacrifice dont leurs membres font preuve. Ceux de Diarbékir, longtemps privés de missionnaire, et ayant à souffrir simultanément de la famine, d'une maladie épidémique et d'une lourde augmentation d'impôts, n'en sont pas moins parvenus, à force de foi et dans un esprit de prières infatigable, non-seulement à maintenir sans interruption leurs réunions de culte, mais à gagner assez d'adhérents nouveaux pour qu'il ait fallu organiser deux congrégations au lieu d'une. A Kharpout, on voit, tous les dimanches après-midi, une trentaine de disciples s'en aller, deux à deux, annoncer à leurs compatriotes le pur Evangile de la grâce en Christ. Tous ces progrès sont d'autant plus réjouissants que la pauvreté des habitants est telle qu'il serait peut-être difficile de s'en faire une idée sans l'avoir vue. Le nombre des individus inscrits comme protestants, dans cette partie du champ missionnaire, est de 3,602, dont 1,106 sont des hommes âgés de plus de vingt ans. Parmi ces derniers, 385 sont membres effectifs de l'Eglise.

Dans tout ce qu'on vient de lire, il n'est question, comme on aura pu le remarquer, que des Arméniens et, avec eux, de quelques Grecs isolés, qui ont courageusement rompu avec leurs anciennes Eglises pour se rattacher au protestantisme. Là, cependant, ne se borne pas l'influence de la prédication et des autres travaux missionnaires. Les dernières nouvelles reçues de Constantinople et de quelques autres villes parlent d'un mouvement plus général, qui ne tendrait à rien moins qu'à une réforme complète de l'Eglise arménienne. Grâce aux lumières répandues, et surtout à la lecture des Livres saints, que les missionnaires américains ont traduits en arménien moderne et fait pénétrer jusques dans les villages, un grand nombre d'Arméniens sérieux paraissent être arrivés à la conviction que ni les enseignements, ni les institutions, ni les rites de leur Eglise ne portent l'empreinte du christianisme biblique, et qu'en conséquence cette Eglise périra, ou du moins cessera de plus en plus de répondre aux besoins des âmes, si on ne la ramène à des doctrines plus saines et à des pratiques plus dégagées de toute superstition. Sous l'empire de ces pensées, il s'est formé à Constantinople, à Smyrne et dans d'autres grands centres encore, des comités locaux, et, par leurs soins, un comité central qui s'est mis en rapport avec des pasteurs ou des missionnaires protestants, et s'efforce de jeter les bases de la réforme souhaitée. Dans la pensée de ces réformateurs, la forme épiscopale devrait être conservée, comme celle qui répond le mieux à l'esprit et aux mœurs de l'Orient ; mais l'autorité patriarcale devrait-être abolie, ou du moins resserrée dans de justes limites et surtout soumise complètement, ainsi que l'Eglise entière, à l'autorité souveraine des saintes Ecritures. Une nouvelle liturgie, rédigée d'après ces principes et dont on dit que toutes les parties sont franchement évangéliques, est sur le point de paraître, et sera, selon toute apparence, adoptée par un grand nombre d'ecclésiastiques. Un journal arménien dit que toute la jeunesse arménienne

soupire après cette réforme et lui promet un succès assuré. Ceux des missionnaires qui ont eu l'occasion d'étudier de près le mouvement se montrent à cet égard moins affirmatifs. Sans en nier la réalité, ils craignent que beaucoup ne s'y soient engagés dans des vues plus politiques que religieuses, et que le salut des âmes ne tienne pas la première place dans leurs préoccupations. Le Maître suprême de l'Eglise sait néanmoins faire concourir à l'accomplissement de ses desseins des hommes et des choses dont la sagesse humaine se défierait avec raison, et, quoi qu'il en soit, le fait en lui-même, est une nouvelle démonstration du pouvoir de la Bible pour éclairer les esprits, partout où ses hérauts parviennent à la faire pénétrer.

CONVERSION DE QUELQUES OFFICIERS TURCS.

On sait de combien de difficultés est entourée, en Turquie, l'évangélisation des mahométans, et ce qu'il en a coûté à quelques-uns de ceux qui s'y étaient employés ou de ceux qui les avaient écoutés. Nous avons dans le temps raconté les violences dont ils ont été victimes. L'œuvre cependant n'a pas été abandonnée. La version turque des Livres saints circule dans les rangs de l'islamisme; elle y trouve de nombreux lecteurs; quelques âmes sérieuses la reçoivent comme parole divine; en dépit des sectateurs fanatiques du croissant, beaucoup de leurs coreligionnaires trouvent, une fois ou l'autre, l'occasion d'entendre la prédication chrétienne, et de temps en temps des faits réjouissants éclatent au grand jour. Celui qu'on va lire est de ce nombre. C'est un missionnaire de Beyrouth qui le raconte dans les pages du *Christian Work*.

« Le 2 décembre dernier, dit-il, M. Robertson m'envoya prier d'aller lui servir d'interprète auprès de quelques officiers turcs passés de l'islamisme à la foi chrétienne. Ils venaient de Constantinople et devaient repartir le lendemain

pour Damas. Je les trouvai dans la maison de Malhein Schaers (un des chrétiens indigènes de la ville). Trois d'entre eux étaient accompagnés de leurs femmes. En passant devant la porte, ils avaient entendu chanter des cantiques, et croyant que c'était la demeure d'un missionnaire, ils étaient entrés. On avait aussitôt prévenu M. Robertson, qui habite tout près de là, et celui-ci m'avait fait appeler à son secours.

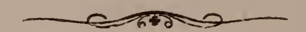
« Je demandai à ces Messieurs comment ils étaient devenus protestants. L'un d'eux répondit qu'ayant entendu un missionnaire américain prêcher, dans un village voisin de Constantinople, son discours leur avait donné l'idée de lire les livres sacrés des chrétiens, puis de questionner sur cette religion des gens capables de les instruire et que, convaincus alors de la vérité du christianisme, ils en avaient ouvertement fait profession. Ils ajoutèrent que dès qu'on apprit cela « à la Porte » le mufti fit comparaître l'un d'eux devant lui, et lui demanda si vraiment il était chrétien. — Oui, je le suis, répondit l'officier. — Eh bien! reprit le mufti, je vous conseille de renoncer à cette foi, parce que sans cela votre vie est en grand danger. — Vous pouvez, repartit le chrétien, tuer le corps, mais non pas tuer l'âme, et le Sauveur que je sers maintenant a déclaré que quiconque le confesserait devant les hommes, il le confesserait, à son tour, devant son Père céleste.

« A la suite de cette réponse le mufti le fit jeter dans une prison où il resta plusieurs jours; mais, le fait étant venu à la connaissance des ambassadeurs d'Angleterre et des Etats-Unis, ces hauts personnages firent auprès du gouvernement des démarches qui aboutirent à un ordre de mise en liberté. Ses amis avaient passé par des épreuves à peu près pareilles.

« Dans le cours de la conversation, M. Robertson rappela que la Bible parlait de plusieurs officiers pieux. — Oui, de Corneille, répondirent-ils. Je parlai à mon tour de ce centenier qui avait envoyé demander à Jésus la guérison de son

serviteur malade; mais, en le faisant, je me trompai et employai le mot turc pour *fils* au lieu de celui de *serviteur;* sur quoi, l'une des femmes présentes me reprit poliment en rappelant qu'il s'agissait d'un domestique et non d'un fils, — preuve évidente qu'elle avait lu attentivement le texte sacré.

« Ces gens nous dirent qu'à Constantinople une trentaine d'hommes de leur régiment étaient devenus chrétiens et que parmi eux se trouvait l'un des officiers supérieurs. Ils ajoutèrent qu'on peut compter dans la même ville au moins 200 anciens mahométans aujourd'hui disciples de Christ, qui pour avoir laissé percer leurs convictions ont été persécutés et bannis, mais qui, rappelés plus tard d'exil, sont restés fermes et ne craignent pas d'avouer qu'ils ont abandonné le croissant pour la croix. »



RÉPUBLIQUE NÈGRE DE LIBÉRIA.

Nous avons souvent appelé l'attention de nos lecteurs sur l'existence et les progrès de cette république, si digne d'intérêt, et, tout récemment encore, une histoire, que beaucoup d'autres feuilles ont répétée, celle des trois frères Roberts, nous a fourni l'occasion de montrer ce que peuvent devenir, dans leur pays, quelques-uns de ces nègres auxquels l'injustice des blancs a si longtemps refusé la capacité de marcher de conserve avec le reste de l'humanité, ou du moins de l'humanité civilisée.

Aujourd'hui, nous empruntons aux *Archives du Christianisme* quelques nouveaux détails qui ne peuvent manquer de contribuer à faire toujours mieux comprendre la haute importance de Libéria, au point de vue des progrès du christianisme en Afrique.

« La république de Libéria occupe, sur la côte ouest de l'Afrique, une longueur de 600 milles sur 50 milles de largeur. Sa population totale, y compris les aborigènes, est d'environ 500,000 habitants. — 12,000 sont d'origine américaine et comprennent les émigrants des Etats-Unis ainsi que leurs familles; en joignant à ces derniers des milliers de natifs qui se sont civilisés à leur contact, nous arrivons à un total de 25,000 personnes qui jouissent des bienfaits d'une vie civilisée sous un gouvernement de leur choix, avec la Bible pour religion et l'anglais pour langue.

« Il y a dans la république une quarantaine d'églises appartenant à cinq dénominations différentes, savoir: des églises méthodistes, baptistes, presbytériennes, épiscopales et congrégationalistes. Dans la plupart d'entre elles se trouvent des écoles du dimanche et des classes bibliques régulièrement organisées. A l'exception de quelques missionnaires, les ministres et les membres de ces troupeaux sont noirs. Ainsi, l'Eglise de Christ s'est établie d'une manière durable sur la côte d'Afrique, communiquant chaque jour l'influence civilisatrice de l'Evangile aux peuplades de l'intérieur. Dieu, qui a promis que l'Ethiopie lui tendrait un jour des mains suppliantes, commence à réaliser cette promesse.

« La Société américaine de colonisation reçoit, pour l'émigration de Libéria, des demandes de plus en plus nombreuses. Sans compter les personnes qui désirent s'embarquer le printemps prochain, le nombre de celles qui ont été autorisées à émigrer l'automne dernier s'élève à 998. Il y a là, avec leurs familles, beaucoup d'ouvriers, de cultivateurs appartenant à la meilleure classe des affranchis, sachant lire et écrire, distingués par leur intelligence et leur piété.

« La Société américaine de colonisation a acheté un nouveau vaisseau de 1,016 tonneaux, *la Golconde*, pour transporter les émigrants à Libéria. En outre, MM. A.-S. et W.-G. Lewis, de Boston, viennent de frêter le brick *Times*, qui doit, dit-on, être l'avant-coureur d'une ligne de quatre navires

entre cette ville et Libéria. MM. Ogden et Roberts, de New-York, ont destiné aussi le brick *Anne* à un service régulier entre leur ville et la république africaine. »



OCÉANIE.

UNE MISSION BÉNIE.

Nos lecteurs savent que depuis quelques années les congrégations chrétiennes des îles Sandwich ont cessé de relever du Conseil américain des missions étrangères qui les avait fait évangéliser. Ce sont maintenant des Églises indépendantes et vivant de leur propre vie. Mais non contentes de se suffire ainsi à elles-mêmes, elles ont voulu devenir missionnaires à leur tour et, en 1852, plusieurs évangélistes sont partis sous leurs auspices pour aller porter la bonne nouvelle du salut dans cette partie de l'Océanie que l'on désigne sous le nom de Micronésie (petites îles).

Pour cette œuvre, cependant, les Églises sandwichiennes sont restées unies à la grande Société des missions américaines, et aujourd'hui encore c'est en commun que l'entreprise se poursuit.

A son origine, cette œuvre présentait de grandes difficultés. Les nombreuses îles qu'il s'agissait d'évangéliser (c'est par centaines qu'elles se comptent) sont éloignées les unes des autres. Leurs habitants parlent plusieurs dialectes qui diffèrent beaucoup les uns des autres. Au point de vue moral, l'influence des marins étrangers qui les ont visitées leur a été très pernicieuse, et à l'époque où les missionnaires y arrivèrent de cruelles épidémies en avaient décimé les populations. Mais, en dépit de tous ces obstacles, ces hommes de Dieu, Sandwichiens ou Américains, se mirent courageusement à l'œuvre, et à quels résultats sont-ils arrivés ? Ils se sont

rendus maîtres de la plupart des dialectes locaux et en ont élevé les principaux au rang de langues écrites; ils ont fondé des écoles, organisé des Églises, gagné la confiance de l'immense majorité des insulaires et remplacé par les principes de l'Évangile et par les premiers bienfaits de la civilisation, les mœurs barbares et la crasse ignorance de ces populations si dégradées. Dans aucun autre champ de missions peut-être les succès n'ont été si rapidement et si complètement obtenus. Les marins qui parcourent ces parages doivent un tribut de reconnaissance à ces missionnaires. C'est à leur présence qu'il faut attribuer la cessation des affreux massacres dont les rivages des îles Marschall, par exemple, ont été si souvent le théâtre. Autrefois, les naturels de la Micronésie, presque tous pirates, étaient en outre adonnés à ce débordement de vices qu'enfante le paganisme et qu'accroît encore malheureusement le contact avec des blancs sans convictions religieuses et sans moralité, comme il s'en trouve un si grand nombre dans toute l'Océanie. « En somme, dit un voyageur anglais, tout ce que j'ai vu des travaux de ces missionnaires, venus les uns des États-Unis, les autres des îles Sandwich, m'a paru digne d'admiration; et j'ose affirmer que les amis de la civilisation ne sauraient trop y applaudir. Que sera-ce si l'on tient compte de toutes les idées élevées, de toutes les espérances et de toutes les consolations que l'Esprit d'en haut a fait naître, par l'entremise de ces hommes, dans les âmes qui se sont ouvertes à leur prédication si courageuse et si fidèle? Plusieurs chefs, jadis plus féroces que leurs sujets, donnent aujourd'hui l'exemple d'une vertu et notamment d'une douceur chrétienne dont on ne les aurait pas crus capables. »

Nous rappelions dernièrement que les amis de la mission micronésienne ont affecté spécialement à l'usage de cette œuvre un navire auquel ils ont donné le nom d'*Étoile du matin*. C'était une des nécessités de l'entreprise, et l'on ne saurait trop apprécier les services qu'a déjà rendus ce bâti-

ment, qu'il a fallu refaire à neuf l'année dernière, parce que les navires ne résistent pas longtemps aux difficultés d'une navigation constante à travers ces archipels parsemés d'écueils et que ravagent souvent de terribles ouragans.



LES MISSIONNAIRES INDIGÈNES SORTIS DES RANGS DU PAGANISME.

De tous les caractères encourageants que présente en ce moment l'œuvre des missions protestantes, il n'en est point peut-être de plus significatif que l'accroissement rapide du nombre d'agents indigènes qui la servent dans la plupart des pays évangélisés. Un des hommes qui connaissent le mieux l'Inde, le docteur Mullens, aujourd'hui secrétaire de la Société des Missions de Londres, faisait dernièrement ressortir l'importance de ce progrès :

« Le chiffre des prédicateurs indous, consacrés ou non, disait-il, s'est considérablement accru. Sur les 25,000 *communiants*, non compris les femmes, que toutes les Églises comptent dans l'Inde, il n'y a pas moins de 2,000 prédicateurs, dont 1,800, à la vérité, ne portent d'autre titre que celui d'évangélistes ou de catéchistes, mais dont environ 200 ont été consacrés au saint ministère. En ajoutant à ce chiffre environ 1,500 maîtres d'écoles convertis au christianisme, nous arrivons à 3,500, c'est-à-dire au septième environ du chiffre des communiants mâles. Qu'on me montre, dans nos anciens pays chrétiens, une Église où de pareils résultats puissent être constatés.

« J'ai parlé de 200 agents ayant reçu l'imposition des mains. Il y a vingt ans qu'on n'en connaissait que quelques rares exemples. En 1852, l'Inde et Ceylan réunis n'en possédaient encore que 48 : en 1860, ce nombre s'était élevé

à 140, et dans ces dernières années, la progression, comme on le voit, a été plus rapide encore, pour toutes les Sociétés, notamment pour celles de l'Eglise établie et de l'Eglise wesleyenne. Notre Société, à nous, n'en emploie encore que 14, mais je sais que 12 autres, actuellement en voie de préparation, seront consacrés très prochainement, dans quelques mois peut-être, et je ne doute pas que, pourvu que nos missionnaires s'emploient avec zèle à presser ce mouvement, cinq ou six ans ne s'écouleront pas avant que nous ayons atteint le chiffre de 40.

« Les stations de notre Société en Chine ne sont pas étrangères à ce progrès. Leurs agents chinois sont déjà au nombre d'une dizaine et tendent évidemment aussi à se multiplier. Puisse venir bientôt le jour (il viendra, j'en ai la ferme conviction), où, dans les rapports de nos Sociétés, la liste des missionnaires sortis du sein des diverses nations païennes qu'elles évangélisent, sera plus longue que celle des missionnaires que nous aurons envoyés dans ces pays! Les succès obtenus à ce point de vue ont une importance qu'il me paraît impossible de surfaire. »

VARIÉTÉS

GENÈVE.

DEUX CONFÉRENCES SUR LES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

L'œuvre des missions, les beaux succès dont il a plu à Dieu de la bénir, et les bienfaits qui en découlent, sont une preuve éclatante de la vérité du christianisme. Cette idée a été souvent exprimée dans nos pays, et il serait, ce nous sem-

ble, impossible de lire avec quelque attention les récits missionnaires les plus simples sans qu'elle se présente d'elle-même à l'esprit. Mais il est des vérités sur lesquelles on ne saurait trop revenir. Nos lecteurs verront avec intérêt l'analyse de deux conférences prononcées tout récemment, à Genève, sur cet important sujet. Leur auteur, qui s'est acquis une réputation bien méritée par des publications où il démontre avec vigueur tout ce qu'il y a de faux, de vide et de funeste, dans les négations de la critique religieuse moderne, est M. Poulain, ancien pasteur du Havre et de Luneray. Voici dans quels termes la *Semaine religieuse*, de Genève, a résumé les deux discours, que l'orateur avait annoncés sous ce titre : *Les missions au point de vue apologétique.*

« Le christianisme est essentiellement missionnaire ; partout où il pénètre, il porte avec lui les progrès et la moralité. Il a renouvelé le monde et dompté les barbares qui ont détruit l'empire romain. La civilisation, séparée de l'Evangile, n'a jamais rien fait de semblable. De nos jours, les peuples européens ont été mis en contact avec tous les peuples barbares ; qu'ont-ils fait pour les civiliser? Ils leur ont enseigné des excès, ils leur ont inoculé leurs vices, et, cette influence a été si désastreuse que, dans plusieurs localités, la population a diminué d'une manière effrayante. — Dès 1662, nous voyons les Hollandais s'établir au Cap : comment se conduisent-ils à l'égard des indigènes? Ils s'emparent de leur territoire, de leur troupeaux ; ils les traquent comme des bêtes fauves. Les Anglais viennent ensuite et agissent comme les Hollandais. — Dans le Nouveau-Monde, qu'ont fait ces pionniers des forêts, représentants de la civilisation européenne? quelle bonne influence ont-ils exercée sur ces pauvres Indiens? Ils les trompent, les affaiblissent par l'eau-de-vie, les chassent ou les détruisent. — Ces cruautés sont constatées par des hommes qui ne sauraient être suspects, et, ce n'est pas sans raison que M. Duvergier de Hauranne, a dit : « La civilisation moderne est impitoyable. »

« Mais, objecte-t-on, cette civilisation n'est pas la bonne; les gens qui se conduisent ainsi sont des aventuriers, et si des hommes honorables étaient mis en rapport avec les barbares, ils se conduiraient d'une toute autre manière. — Non, tous ces gens n'étaient pas des aventuriers, et il s'en trouvait parmi eux qui, par leur caractère, par leur éducation, semblaient présenter les meilleures garanties. D'ailleurs, voyons à quoi ont abouti des tentatives sérieuses, faites dans un bon but. Il y a 40 ans, des philanthropes anglais entreprirent de civiliser les Foulahs de l'Afrique occidentale; ils envoyèrent des artisans qui semblaient très dévoués, mais ceux-ci n'eurent pas le courage d'avancer dans le pays et de braver la mort. — Un gouverneur du Haut-Canada a fait tout ce qu'il a pu pour civiliser les indigènes, mais sans succès. — Des descendants de William Penn ont essayé la même chose en n'enseignant que la religion naturelle, et ils ont travaillé pendant plus de cent ans sans rien obtenir.—Preuve certaine que la civilisation à elle seule ne peut rien pour éclairer les peuples plongés dans les ténèbres; reste à voir ce que le christianisme accomplit avec ses humbles instruments.

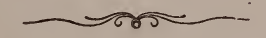
« Bien des personnes font des objections à l'œuvre des missions, soit quant à la manière dont elle s'accomplit, soit quant à la faiblesse des résultats obtenus. Il importe donc de la montrer dans toute son étendue, et de ne s'appuyer que sur des témoignages irrécusables. — On peut trouver illogique le mode suivi par les missionnaires, mais les faits prouvent que ce mode n'est pas mauvais. Là où les descendants de Penn avaient échoué, des missionnaires venus après eux ont réussi. La logique de Dieu vaut mieux que celle des hommes. — Pour amoindrir les résultats obtenus, on prétend qu'ils sont dus à l'influence politique des gouvernements. Cette idée a été mise en avant par des catholiques contre les missionnaires évangéliques de l'Angleterre; mais ce sont précisément les catholiques qui ont réclamé et qui

réclament pour leurs missions l'intervention du gouvernement, et, cette intervention ne fait que compromettre ou anéantir l'œuvre religieuse.... Nos Sociétés de missions, au contraire, ont toujours refusé de s'appuyer sur le bras de la chair; elles ne demandent point à l'Etat de venger leurs martyrs ; elles les remettent à Dieu et envoient d'autres ouvriers, souvent martyrs à leur tour. Elles ont même voulu avoir des navires à elles pour que les païens ne pussent les soupçonner de se proposer un autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Et, c'est en vue de ce but que des hommes vont s'exposer aux plus grands dangers. Insigne folie ou sublime héroïsme!

« On prétend que les missionnaires, pour se faire valoir, reçoivent au baptême trop facilement, et qu'ils exagèrent encore le chiffre des convertis. — Mais, en lisant leurs rapports, on voit qu'ils exigent beaucoup et ne cachent point leurs insuccès. D'ailleurs, pour juger de la valeur des conversions, il suffit d'examiner la conduite des convertis. Il y a 40 ans, à Madagascar, une Eglise de 5,000 membres s'était formée; une reine cruelle veut anéantir l'œuvre, et use de la dernière rigueur; ces nouveaux chrétiens prouvent la sincérité de leur foi par leur héroïsme en face de la mort. — N'est-ce pas un fait positif que toutes ces Eglises et ces écoles dans les diverses parties du monde païen? N'est-ce pas un fait que ces transformations opérées chez les nations les plus barbares? Dans les îles Fidji, ce sont des cannibales qui sont devenus doux et charitables, ce sont des loups qui ont été transformés en agneaux, et il s'agit de 200,000 âmes!

« Comment expliquer de tels succès? Au point de vue rationaliste, ce serait par le développement progressif de l'humanité; mais il y a ici non un développement successif, mais une transformation des mêmes hommes. — L'explication ne se trouve que dans le surnaturel, dans le fait d'une révélation divine. Ceux qui prêchent, annoncent au pêcheur

le Christ, le Fils de Dieu, venu sur la terre pour sauver les âmes, et c'est parce qu'ils croient à ce salut qu'ils se dévouent. En serait-il de même s'ils avaient à annoncer des doctrines humaines et variables? Otez au christianisme son caractère divin, il n'y a plus d'œuvre missionnaire, et réciproquement l'œuvre missionnaire est une preuve du caractère divin du christianisme. »



AFRIQUE

CONDITION DE LA FEMME CHEZ LES ZOULOUS.

On a fait depuis longtemps la remarque que si les bienfaits du christianisme s'étendent sur tous, c'est à la reconnaissance de la femme surtout que l'Évangile a des droits, parce qu'il a pour effet de faire cesser, partout où il prend pied, le mépris et les criantes oppressions que le paganisme ou même l'islamisme laissent peser sur cette partie de l'humanité.

Tout récemment, à la dernière assemblée générale de l'Alliance évangélique en Angleterre, un représentant de la colonie de Natal a dépeint, en traits navrants, ce qu'est encore la condition de la femme parmi les Zoulous de ce pays.

« Il est permis au Zoulous, a-t-il dit, d'avoir autant de femmes qu'il en peut acheter; et, naturellement, le père zoulou vend sa fille à l'acheteur qui lui en donne le plus. Le prix d'une jeune fille varie de 10 à 50 têtes de bétail, c'est-à-dire, en monnaie anglaise, de 50 à 250 livres sterling, et ce qui sert à déterminer cette évaluation ce n'est ni la beauté, ni les qualités morales du sujet, mais uniquement ce que l'état de ses muscles, de ses nerfs, de sa constitution permet d'attendre de lui en fait de rudes travaux. En fait, on

l'examine alors absolument comme chez nous un marchand de chevaux examine l'animal dont il veut faire emplète. D'un autre côté, les jeunes Zoulous sont généralement pauvres, tandis que les vieux polygames sont riches, de sorte que dans ce genre de marché, ces derniers ont toujours l'avantage. Il en résulte que, dans neuf cas sur dix au moins, la pauvre jeune fille qui, là comme partout, préférerait devenir l'épouse d'un homme de son âge, est forcée de s'en aller vivre avec quelque vieillard, de soixante-dix ou quatre-vingts ans peut-être, qui ne lui inspire que de la répugnance. Elle peut refuser, à la vérité, mais alors qu'arrive-t-il? Tout simplement que la torture vient à l'appui de l'autorité paternelle. Quelquefois on lui passe au poignet une corde que l'on serre ensuite autour de la main, puis autour de chaque doigt, jusqu'à ce que le sang jaillisse par les ongles. D'autrefois, la pauvre victime, fortement liée à un arbre, se sent appliquer sur le dos, mis à nu, un nid d'affreuses fourmies noires, dont les impitoyables morsures la rendent folle de douleur, et dont on ne la délivre que si elle promet d'accepter le vieux mari qui veut l'acheter. Il y a quelques années qu'un de ces pères avares attacha, de ses propres mains, sa fille ainsi rebelle à un pieu planté en terre, et fit allumer tout autour un feu ardent. La malheureuse céda, mais au bout de quelque jours elle mourut des suites de ses blessures. La justice, informée de ce fait, poursuivit l'homme, mais grâce à un défaut de formalités, le crime demeura impuni. Voilà ce qui se passe à Natal, dans une colonie soumise à l'Angleterre, mais où l'on n'a pas encore abrogé certaines lois indigènes qui autorisent la polygamie et ouvrent, par conséquent, la porte aux abominables abus qu'elle entraîne. Nous sommes en instances auprès du gouvernement pour obtenir la cessation d'un tel état de choses, mais jusque à présent sans succès bien certain...

« Par suite de ce système, la population mâle de Natal peut consumer ses jours dans l'oisiveté, tandis que la femme

est traitée comme une bête de somme et qu'en réalité, c'est elle qui nourrit l'homme... »

NOUVELLES RÉCENTES

LES MISSIONS PROTESTANTES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS.

Nos lecteurs sont probablement étonnés de ce que nous ne les avons pas tenus au courant des projets conçus et des préparatifs faits par la plupart des Sociétés de missions pour que la grande cause qu'elles servent soit dignement représentée à la prochaine exposition de tous les produits de l'activité humaine. La raison de ce silence est bien simple. Il nous a semblé que, pour une feuille paraissant à des intervalles aussi longs que la nôtre, il valait mieux attendre le moment où elle pourrait raconter des résultats acquis plutôt que mentionner des espérances ou des prévisions. Ce moment approche, et, avec l'aide du Seigneur, nous nous efforcerons de répondre sous ce rapport à l'attente de nos amis. En attendant, nous sommes heureux de pouvoir leur annoncer que, selon toute apparence, nous aurons de bonnes choses à leur dire. Les Sociétés ont saisi avec empressement cette occasion de rendre un témoignage éclatant au zèle du christianisme évangélique en faveur des païens, et à la bonté divine qui a répandu déjà tant de bénédictions sur leurs immenses travaux. On s'est beaucoup occupé de ce projet en Angleterre, aux Etats-Unis et ailleurs, et partout les amis de l'Evangile ont été invités à prier pour qu'il plaise à Dieu d'en assurer la réalisation à la plus grande gloire de son nom. Serait-il besoin de recommander l'accomplissement de ce devoir à la piété de nos lecteurs?

AFRIQUE ORIENTALE.

MORT DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

Une triste nouvelle nous arrive de la côte de Zanzibar. On assure que le célèbre voyageur et ancien missionnaire Livingstone, dont nous annoncions, l'année dernière, un nouveau voyage d'exploration dans l'Afrique centrale, y a trouvé cette mort que tant de fois il avait si courageusement bravée. Les détails donnés sur ce déplorable événement sont bien incomplets, mais malheureusement assez précis pour qu'on n'ose guère espérer de les voir démentis.

Voici dans quels termes un journal anglais les résume.

« D'après les dernières nouvelles reçues, le Dr David Livingstone a été surpris, avec sa suite, par un détachement de sauvages et massacré l'automne dernier. Le Dr Livingstone venait de passer le lac Nyassa, vers sa rive occidentale, quand ce malheur est arrivé. Il avait avec lui un certain nombre d'hommes d'Iohanna, natifs des îles Comores. Ces hommes marchaient en deux détachements, dont l'un précédait l'autre. Le Dr Livingstone se trouvait avec le premier, lorsqu'une bande de sauvages, de race ou tribu Mazite, de la famille des Cafres, s'est ruée sur lui. Le deuxième détachement des hommes d'Iohanna s'est sauvé, et ce sont eux qui ont donné les premiers détails. Ils avaient été, de loin, témoins de ce qui s'était passé. Ils avaient ensuite cherché l'endroit, afin d'enterrer leur maître ; un d'eux disait l'avoir vu tomber assommé d'un coup de hache ou de tomahawk, et, en effet, lorsque son cadavre fut découvert au milieu des autres, on reconnut distinctement à la tête une blessure faite avec une hache. Le docteur n'avait pas succombé sans s'être bravement défendu. Il avait tenu tête aux assaillants, et c'est au moment où il rechargeait son fusil, qu'il avait été renversé par ce coup de hache, asséné par derrière.

« Ces détails ont été donnés, par ceux des gens de Iohanna qui se sont sauvés, au Dr Kirk, ancien compagnon de voyage du Dr Livingstone, qui remplit maintenant les fonctions de vice-consul à Zanzibar. Dans le dernier récit de ses voyages, le Dr Livingstone dépeignait la tribu des Cafres Mazites comme ayant des instincts de trahison et de férocité. »

La mort du Dr Livingstone n'est pas seulement une perte pour les sciences géographiques. La race nègre perd en lui un ami dévoué. Ce qui lui avait fait abandonner la carrière missionnaire pour celle du voyageur n'était pas l'ambition de s'illustrer en faisant des découvertes, mais le désir d'ouvrir des régions nouvelles aux lumières bienfaisantes de l'Evangile et de la civilisation. L'esclavage surtout, cette hideuse plaie de l'Afrique, lui était odieux, et l'on a vu, par toutes ses communications, qu'étudier sur les lieux mêmes les moyens de le combattre avec succès était le plus constant objet de ses préoccupations. A ce point de vue, les nègres qui l'ont tué savaient peut-être ce qu'ils faisaient, s'ils sont eux-mêmes adonnés à la traite; mais ils ont causé à la grande cause de l'humanité une perte qu'on réparera difficilement.

Ce triste événement nous rappelle tout naturellement un autre meurtre que nos lecteurs n'auront pas oublié, celui de notre excellent missionnaire français Frédoux, de Motito, tombé, l'année dernière, victime des passions brutales d'un blanc. M. Frédoux et M. Livingstone étaient beaux-frères; ils avaient l'un et l'autre épousé deux filles du révérend Moffat, le missionnaire, si connu, qui depuis un demi-siècle évangélise avec un dévouement exemplaire les nègres de l'Afrique australe, et dont tout récemment encore nous transcrivions ici de touchantes paroles. Depuis quelques années, ce vénérable serviteur de Christ a passé par bien des épreuves domestiques. Après un de ses fils, ingénieur distingué, il avait eu à pleurer madame Livingstone, puis

M. Frédoux, et bientôt il apprendra la mort de Livingstone. Que les voies de Dieu sont mystérieuses! Les hommes qui le servent avec le plus de fidélité sont souvent les plus affligés ici-bas. Mais ils ont l'espérance et la foi. « Je suis, dit le Seigneur, la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. »

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'un savant anglais, sir Roderick Murchison, président de la Société royale de géographie de Londres, a émis des doutes sur la vérité du récit qu'on vient de lire. Il serait, suivant lui, très possible que les nègres d'Iohanna, après avoir abandonné, par lâcheté, le voyageur au service duquel ils s'étaient engagés, eussent inventé cette histoire pour se justifier du reproche de désertion. Des faits de ce genre se sont déjà produits plus d'une fois dans cette partie de l'Afrique. Puisse-t-il en être ainsi encore cette fois! Ce qui affaiblit le plus ce rayon d'espoir c'est que la mort du docteur remonterait au mois de juillet dernier, et que depuis lors on n'a reçu aucune nouvelle de lui.

INDE.

CONVERSION D'UN DOCTEUR JUIF.

Un journal portugais qui s'imprime à Goa, rapporte qu'une grande rumeur s'est élevée récemment parmi les Israélites qui habitent Bombay, à l'occasion d'un livre publié par le rabbin V. B. Cohen, de la tribu sacerdotale, c'est-à-dire, membre de la famille d'Aaron. De retour d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, le rabbin Cohen a adressé à ses frères un opuscule intitulé : *La Voix de Celui qui veille*, où il s'applique à leur persuader qu'il est désormais inutile d'attendre

le Messie, puisque ce Messie est Jésus-Christ, dont la doctrine s'est répandue par toute la terre sans bruit d'armes et sans l'emploi des moyens humains. Les preuves que le vieux rabbin donne dans son livre sont solides et concluantes. Par un lumineux rapprochement de l'Ancien et du Nouveau Testament, il établit clairement la vérité du christianisme. C'est le salut des âmes, dit-il, qui l'a déterminé à écrire et qui le pousse à démontrer l'inanité d'une plus longue attente en la venue du Messie. On espère beaucoup que la conversion d'un rabbin si renommé entraînera celle d'un grand nombre d'Israélites portugais.

LA LÈPRE DU CORPS ET LA LÈPRE DE L'AME.

Les amis des missions savent tous que sur plusieurs points du globe, notamment au sud de l'Afrique, à Jérusalem et dans l'Inde, les messagers de la Parole sainte, dont ils suivent avec tant d'intérêt les travaux, n'ont pas reculé devant la tâche, souvent rebutante et dangereuse, d'annoncer l'Evangile aux malheureux atteints de la lèpre. Tout récemment, dans une réunion de la *Société des missions médicales* d'Edimbourg, un des médecins les plus célèbres de la Grande-Bretagne, sir James Simpson, baronnet et professeur à l'université, a parlé sur ce sujet de manière à montrer que les plus hautes connaissances médicales ne sont pas incompatibles avec la foi du chrétien.

Prenant pour point de départ la guérison des lépreux par Jésus, le savant professeur a établi que ce mal, si commun autrefois dans certaines contrées de l'Orient, a toujours son siége principal dans ces mêmes pays, mais qu'on le trouve cependant partout. On en compte à l'heure qu'il est trois cas en Ecosse, et il se rencontre assez souvent en Norvège et au Canada. Après d'autres détails statistiques, l'orateur,

envisageant la question au point de vue religieux, a exhorté ses auditeurs à se rappeler que nous sommes tous atteints, quant à l'âme, de cette lèpre dévorante du péché que le grand médecin seul est capable de guérir; puis, revenant à son premier point de vue, il a rappelé aux élèves de la Société qu'ils auraient, en qualité de missionnaires, à soigner tout à la fois la lèpre du corps et la lèpre de l'âme.

A la suite de ce discours, un missionnaire de l'Inde, le rév. Leechman, a communiqué à l'assemblée quelques-unes des observations, relatives à la lèpre, qu'il avait eu l'occasion de faire dans ce pays, et raconté qu'à Ceylan il avait prêché l'Evangile à une troupe de lépreux dans des conditions qu'on pourrait appeler pittoresques, Il était séparé d'eux par un bras de mer assez étroit pour leur permettre de ne rien perdre de ses paroles. Le missionnaire de la localité lui avait affirmé que plusieurs de ces pauvres gens avaient véritablement donné leur cœur à Jésus-Christ.

FRANCE.

DÉPART DE M. ET Mme GUINDET.

20 mars.

M. Guindet vient de quitter Paris pour s'embarquer à Bordeaux avec une jeune chrétienne qui va partager sa vie et ses travaux. Demandons à Dieu de les protéger et de faire que l'arrivée de notre sœur dans la Casamance soit en bénédiction aux femmes indigènes qu'il a été jusqu'à ce jour assez difficile d'atteindre.

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 9 AVRIL 1867.

Le dernier paquebot nous a apporté la nouvelle de l'heureuse arrivée de M. et Mme Jousse à la ville du Cap. Des vents contraires ont ralenti la marche de leur navire, au point que la traversée a été de dix jours plus longue qu'elle ne l'est d'ordinaire. Sauf ce retard, aucun désagrément n'est survenu à nos amis. A leur débarquement, notre excellent correspondant, M. Pocock, membre du comité de l'Alliance évangélique, les a reçus chez lui. Ils ont trouvé au Cap M. Rolland père, qu'une bien triste cause y avait amené. Ce digne serviteur de Christ est atteint d'une cécité à peu près complète; il espérait pouvoir se faire prochainement opérer. « Je l'ai vu assez souvent, dit M. Jousse; nos conversations ont roulé tour à tour sur l'Europe et sur le Lessouto. Il a pleuré quand je lui ai lu une lettre que son ancien maître et ami, M. Jaquet, de Glay, m'avait remise pour lui. Du reste, c'est toujours un missionnaire de la vieille roche. Deux fois chassé de sa station, il ne se plaint pas. » M. Jousse a pu recommander les intérêts de notre œuvre à des personnes auxquelles leur position semblerait devoir permettre de nous venir efficacement en aide. Elles sont malheureusement encore paralysées par les dispositions générales des colons. « Il n'est pas nécessaire, dit notre frère, de demeurer longtemps ici pour s'apercevoir de la lutte qui se livre dans les esprits au sujet des affaires politiques au delà du fleuve Orange. La

conscience publique blâme et répudie la conduite par trop scandaleuse des hommes qui n'ont eu aucun respect pour des établissements fondés dans le but d'amener au christianisme des tribus encore barbares. Mais les intérêts matériels parlent aussi, et ils ont le dernier mot; on sent que les sympathies du grand nombre sont pour l'Etat-Libre. Depuis plusieurs années, la colonie du Cap de Bonne-Espérance est dans un état voisin de la banqueroute; elle ne peut pas même payer les intérêts d'emprunts nécessités par des travaux d'utilité publique. La conquête du Lessouto ouvrait des horizons nouveaux à une foule de colons que cette situation précaire tenait dans un état de gêne continuel. Aussi se sont-ils portés par centaines vers la nouvelle Canaan aux collines découlant de lait et de miel. Ceux de leurs parents et amis qui n'ont pu les suivre ne sauraient faire moins que de leur souhaiter beaucoup de succès. Une autre cause maintient et accroît cette communauté d'intérêts. Tous les produits de l'industrie européenne sont fournis aux Boers de l'Etat-Libre par des commerçants anglais, qui reçoivent, en échange de leurs marchandises, de la laine et du bétail. Or, depuis plusieurs années, ces Boers et leur gouvernement prenaient tout à crédit. La guerre a maintenant épuisé leurs ressources; leurs créanciers désirent naturellement les voir suffisamment prospérer pour pouvoir acquitter leurs dettes. Voilà ce qui explique pourquoi la colonie du Cap a montré si peu de sympathie pour une tribu amie, dont elle n'a jamais reçu que des preuves d'attachement et de fidélité. Les hommes probes et pieux ne se laissent pas dominer par des considérations de cette nature, mais ils sont timides, et cela tient surtout à ce qu'ils ont peu d'espoir de voir leurs réclamations produire de l'effet. Ainsi, de quelque côté que nous tournions nos regards, nous ne trouvons qu'impuissance ou mauvaise volonté. Mais ne perdons point courage. Le Seigneur sait que notre chère mission est malade. D'un mot il pourrait la guérir; mais il ne le fait pas encore parce qu'il est bon sans

doute que son Eglise du Lessouto croisse dans la souffrance. Cependant nous sommes bien assurés que cette maladie n'est pas à la mort, mais plutôt à la gloire de Dieu. Ne cessons pas de le croire. Un missionnaire de Barmen, M. Kronlein, qui est revenu d'Europe avec nous, vient d'apprendre que sa station est sur le point d'être détruite par des Namaquois, ennemis de l'Evangile. Cet ami ne s'apprête pas moins à retourner à son poste, plein du courage que donne la foi. Nous voulons le succès, et le Seigneur demande de nous l'obéissance. Le premier succès est dans notre fidélité à faire sa volonté. »

M. Jousse ajoute, et ce qu'il dit est pleinement confirmé par des lettres de divers de nos missionnaires, qu'une nouvelle lutte était imminente dans le Lessouto. Ainsi qu'on l'a vu par notre dernière livraison, les Boers, auxquels le gouvernement de l'Etat-Libre a fait des concessions de terrains dans le pays annexé, comptaient, pour en prendre possession, sur les préoccupations que le soin des moissons allait donner aux indigènes. Quelques-uns des plus hardis ont tenté l'aventure au moment où se faisait la récolte des froments. Ils s'étaient dit : si les naturels s'enfuient à notre approche, les produits de leurs champs seront à nous; s'ils ne s'en vont pas immédiatement, le désir de ne pas perdre le fruit de leur travail, après la famine dont ils ont tant souffert, les portera à accepter les accommodements que nous pourrons leur proposer. Ainsi, le journal de l'Etat-Libre raconte que l'un de ces Boers offrait au Mossouto qu'il venait déposséder de lui laisser la moitié de la récolte s'il consentait à s'en aller. Il paraît que les indigènes n'étaient nullement disposés à céder si facilement la place. Ils l'ont fait comprendre à leurs adversaires, qui se sont retirés pour aller prendre les ordres de leur gouvernement.

Si malheureusement la guerre recommence, ce que tout paraît faire présager, les indigènes affaiblis, comme ils le sont par l'émigration de milliers des leurs, n'ont de chance de succès

que s'ils déploient le courage que donne le désespoir. Cette fois, si l'on triomphe de leur résistance, il faut s'attendre à ce qu'on ne leur laisse rien. Du reste, on leur enlèverait tout le pays qu'ils ne seraient guère plus mal qu'ils ne l'eussent été dans lès limites qu'on voulait leur imposer. Ne nous lassons point de crier au Seigneur. Sûrement, il se souviendra d'avoir pitié!

L'Etat-Libre n'est rien moins que désireux d'entreprendre une nouvelle guerre. Ses finances sont tout à fait épuisées. Il est travaillé par de graves dissensions intestines. L'élément hollandais et l'élément anglais, dont se compose sa population, se disputent la prépondérance dans la direction des affaires. Dans cet état de choses, il n'est pas impossible que la crainte de nouvelles hostilités lui fasse enfin comprendre qu'il est urgent d'apaiser la nation des Bassoutos en n'insistant pas sur des limites qu'elle ne peut accepter qu'en se suicidant. Telle est, d'après les journaux du Cap, l'opinion bien arrêtée d'un homme influent, appelé M. Kolbé, qui faisait partie d'une députation récemment envoyée auprès de Moshesh par le gouvernement des Boers. Il n'a pas craint, à son retour, de déclarer publiquement qu'il est impossible aux indigènes de vivre dans les limites que les proclamations de l'Etat-Libre leur ont faites. Il aurait pu ajouter que ces limites n'existant encore que sur le papier, il était plus facile de les rectifier par quelques ratures que de les maintenir par la force des armes.

Au moment où ces nouveaux nuages s'amoncelaient, M. Cochet venait de visiter les principales familles de son troupeau dispersé, et de leur porter les consolations de l'Evangile. M. Casalis avait fait tous ses préparatifs pour aller tenter de s'installer à Morija, mais un accident assez grave l'avait arrêté. Pendant un court voyage que les rumeurs de guerre avaient nécessité, il a été victime de l'emportement des chevaux qui traînaient sa cariole, et s'est cassé le radius du bras gauche. Heureusement qu'il avait avec lui des amis,

MM. Germond et Ellenberger. On était en rase campagne, mais un saule se trouvait près de là ; il fournit de quoi faire des éclisses, et trois jours après l'accident, moment où le jeune médecin écrivait à sa famille, la fracture paraissait en voie de guérison. A Thaba-Bossiou, on venait de prendre la sainte cène, et cette solennité, à laquelle Moshesh et d'autres chefs assistaient, avait été bénie pour toute l'assemblée. M. Gosselin tenait encore bon à Béthesda avec un petit nombre d'indigènes ; il avait des raisons d'espérer qu'après tout on nous laisserait cet établissement. Les catéchistes continuaient avec zèle leurs travaux dans les stations où il est encore défendu aux missionnaires de résider. L'un de ces précieux ouvriers vient d'écrire au directeur de la maison des missions une lettre que nous reproduisons, et dont nous ne saurions assez recommander la lecture. Elle montrera quels hommes l'Evangile est capable de produire au sein des populations qui semblaient le moins promettre sous le rapport religieux. Nous la faisons suivre de touchantes lignes adressées à M. Arbousset par les Eglises de Taïti.



PHILÉMON RAPÉTLOANÉ, maître d'école et catéchiste de Morija, à M. Casalis, Paris.

Pasteur bien-aimé,

Je suis encore bien par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ ; puisse la confiance que j'ai en lui être éternelle ; que les cieux et la terre passent plutôt que ma foi ! Bien que Satan fasse tous ses efforts pour me l'arracher par ses séductions, je puis dire comme saint Paul : je suis plus que vainqueur par Jésus-Christ.

Pour ce qui concerne l'œuvre du Seigneur, je m'y emploie avec quelque encouragement. J'enseigne les enfants de l'é-

cole de Morija et j'exhorte leurs parents. Bien que nos pasteurs aient été chassés, nous ne sommes pas entièrement privés de joie et de bonheur. L'Esprit de Dieu continue à prier pour nous. Cet Esprit, nos ennemis, qui sont aussi ceux de l'Evangile, ne peuvent pas nous l'enlever ; ils ne peuvent pas même nous en ravir la plus petite partie. Quand nous pensons à l'exil de nos pasteurs, cela nous fait pleurer; mais, d'un autre côté, nous sommes tentés de rire en pensant qu'on ait cru par là nous enlever notre Sauveur. Ce qui m'attriste, c'est de voir que quelques-uns des enfants de Dieu parmi nous ne se mettent pas à l'œuvre comme ils devraient le faire. Chez les uns, c'est peut-être manque de capacité, chez d'autres, c'est peut-être un peu la crainte des moqueries et de la censure des hommes. Je viens de parcourir les Eglises abandonnées; partant d'ici, passant par Kolo, par Hermon, par Siloé et Thabana-Moréna, partout j'ai trouvé que les gens étaient fort embarrassés faute de bons conducteurs. Il y a quelques-uns de nos frères qui se laissent aller à raconter des songes et des visions et autres choses de ce genre, parfaitement inintelligibles, au lieu d'annoncer Jésus, le seul nom par lequel nous puissions être sauvés. Cette disette d'hommes propres à exhorter et à instruire provient de ce que plusieurs de nos frères, qui en étaient capables, se sont réfugiés dans la colonie. Je viens de leur écrire qu'il faut absolument qu'ils reviennent pour que nous poursuivions ensemble l'œuvre de Dieu, puisque les Boers ne s'opposent pas à ce que nous, les noirs, nous nous instruisions mutuellement. Il est impossible que nous cessions de travailler pour Christ à cause des perplexités qui nous sont survenues. En effet, les âmes se convertissent dans l'épreuve; ce qui nous montre que nous devons, nous aussi, semer sa parole malgré les difficultés. Nous moissonnerons quand il en sera temps, nous nous réjouirons un jour dans le repos qui attend le peuple de Dieu. Mais il faut pour cela que nous ne nous relâchions point et que nous ne

perdions pas courage. Oui, vraiment, la moisson est grande encore dans le Lessouto, mais il y a peu de moissonneurs. Priez donc pour nous, oh! vous tous qui faites partie du peuple de l'Agneau. Demandez à Dieu qu'il pousse des ouvriers dans son champ du Lessouto. Demandez-lui que ce soient surtout des Bassoutos qui se mettent maintenant par troupes à son œuvre. Priez Dieu de faire que tous ceux qui ont cru en lui ne se contentent pas de croire, mais qu'ils travaillent. Puissions-nous tous nous souvenir de ce qui est écrit dans Rom. X, 10 : « Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé! » Voilà ce qu'il faut faire pour avoir l'assurance que l'on est vraiment un enfant de Dieu.

Je m'arrête ici. Ce sont là les quelques paroles que je désirais t'adresser, cher pasteur, ainsi qu'à tous ceux qui aiment Jésus-Christ, et au milieu desquels tu vis. Cependant il faut que je te remercie pour les habits que vous m'avez envoyés il y a déjà quelque temps. Bien que j'aie perdu beaucoup de choses pendant la guerre, ces habits me sont restés. Salue, je te prie, pour moi M. Arbousset et ceux de sa maison, ainsi que M. Mabille père lorsque tu lui écriras. Nous ne cessons de penser à vous, nos chers pasteurs, qui, les premiers, avez pris soin de nos âmes, et nous prions toujours pour vous. Je vous salue aussi au nom des élèves de mon école, en celui de ma femme et de notre tout petit enfant. Nous tous, qui croyons en Christ, nous sommes unis par un lien que rien ne peut détruire.

Salut à toi et à toute ta maison.

Ton fils qui t'aime beaucoup,

PHILÉMON.

TAITI.

Lettre de l'Eglise de Papéété (Taïti) à M. le pasteur Arbousset.

Papéété, 16 septembre 1866.

M. Arbousset, notre cher ami et père dans le Seigneur, nous vous saluons, vous et vos filles.

La lettre que vous avez écrite à vos enfants en la foi de Taïti leur est parvenue.

M. Atger nous l'a lue dans notre propre langue.

Les bonnes paroles d'exhortation que vous nous adressez, comme à vos enfants en Christ, nous ont extrêmement réjouis.

Vous nous dites, comme autrefois saint Paul aux Corinthiens : « Soyez fermes, abondant dans l'œuvre du Seigneur. Ne vous laissez pas ébranler, ne vous relâchez point. » 1 Cor. 15, 58.

Bien cher Monsieur, nous désirons qu'il en soit ainsi, et nous retenons votre exhortation avec la ferme volonté de persévérer dans l'œuvre du Seigneur.

Vous adressez ensuite à vos enfants en la foi un appel à la vigilance, et vous leur dites, comme saint Paul aux Corinthiens : « Veillez, portez-vous vaillamment, fortifiez-vous. » (1 Cor. 16, 13). Ne dormez pas, ne faites pas comme ceux qui disent : mangeons, buvons et dormons.

Cher Monsieur et ami, nous n'écouterons pas cette voix trompeuse qui veut endormir le pécheur. Nous veillerons comme des soldats valeureux sous les ordres de leur roi ; nous nous tiendrons fermes sous l'étendard de notre grand roi Jésus-Christ.

Cher Monsieur Arbousset, notre ami, nous recevons toutes ces exhortations avec une grande joie. Nous avons été profondément émus par cette parole de votre lettre : « Je ne vous ai

point oubliés; je vous aime malgré vos défauts. » Ainsi donc vous pensez à nous, vos enfants! vous priez pour nous! Vous demandez à Dieu qu'il nous bénisse! Père bien-aimé, ne vous lassez pas de penser à nous, ne vous lassez pas de prier pour nous.

Nous aussi, nous n'avons pas oublié notre père. Nous pensons à lui dans nos assemblées publiques. Nous parlons de lui dans nos conversations à la maison.

Votre récit de la fête qui a eu lieu à Paris, le 12 avril, à l'occasion des enfants des écoles de notre communion protestante nous a vivement intéressés. Nous avons surtout été touchés par le rapprochement que vous avez établi, dans notre discours, entre notre culte et le culte de nos frères les protestants français.

Nous avons, en effet, eux et nous, la même foi, le même Evangile, que nous tenons ferme, le même Sauveur et Roi, Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Cher Monsieur et ami, nous conservons dans nos cœurs toutes ces paroles; elles sont pour nous un secours et un encouragement précieux.

Nous n'oublions pas non plus votre recommandation au sujet de M. et Mme Atger, de M. et Mme Viénot. Nous sommes très reconnaissants de les avoir au milieu de nous et très heureux de les voir se dévouer à l'œuvre du Seigneur avec un grand zèle.

Nous vous apprendrons, cher Monsieur, une nouvelle qui vous réjouira beaucoup. La maison d'école que vous aviez projeté de construire dans notre ville de Papéété est maintenant achevée. Elle a été inaugurée le 18 septembre, et depuis, les enfants y sont instruits. Nous bénissons Dieu de ce grand bienfait et le prions de faire de cette maison d'école un foyer de lumière et de sagesse pour nos enfants.

Vous nous dites de tourner le dos au monde et d'élever nos cœurs vers le ciel. Nous n'oublierons pas cette bonne et belle parole.

Tous les soussignés vous envoient leurs salutations à vous

et à vos enfants, ainsi qu'à tous les pasteurs et à nos frères en la foi qui sont en France.

Tous les membres du cinquième groupe vous saluent dans le Dieu fidèle et le Seigneur Jésus-Christ. Amen!

(*Traduction de* M. Atger, *pasteur*.)

Pomaré
Moté.
Haama (Mme Vve Salmon).
Daniela, pasteur.
Et onze autres signatures.

LE MISSIONNAIRE FRÉDOUX.

Extrait d'une lettre du missionnaire Moffat *à M. le pasteur* GrandPierre.

« Qui nous eût dit que ce serviteur de Christ, qui semblait devoir continuer à travailler avec de croissants succès longtemps après que vous et moi aurions été recueillis auprès de nos pères, serait retranché au milieu de ses jours de la manière la plus inattendue? Que c'est mystérieux! Et Frédoux nous a été ainsi enlevé au moment où son œuvre devenait de plus en plus importante, où les fruits de son travail se manifestaient chaque jour davantage, où une jeune famille requérait ses soins et sa protection. C'est lorsqu'il paraissait plus indispensable que jamais, que, pendant une visite pastorale à une fraction du troupeau confié à ses soins, il a été transporté, comme par un chariot de feu, dans les lieux où le méchant ne peut plus faire de victime. Le fidèle, le bien-aimé Frédoux n'a pas eu à dire un adieu pour longtemps à ceux qu'il chérissait, à les voir gémir et se lamenter

autour de son lit de mort. Sa fin tragique a consterné tous ceux qui le connaissaient. Tous l'aimaient, et on ne saurait en être surpris. Ce n'était pas un homme ordinaire. Son amabilité, son humilité, son dévouement, sa patience et son invincible persévérance étaient universellement appréciés. Les dons exceptionnels qu'il avait reçus lui avaient assuré le respect de ceux-là même qui ne savent pas apprécier la vocation missionnaire. Depuis le moment où nous fîmes sa connaissance, nous avons eu avec lui les plus doux rapports. Les Béchuanas en général et le troupeau de Motito en particulier, ont fait une immense perte. Vous savez probablement que dès que j'appris l'épouvantable catastrophe, je me rendis à Motito pour porter secours à la pauvre veuve. Ce n'était que lamentions et cris de douleur. Les indigènes que Frédoux avait rassemblés dans le bercail de Jésus-Christ vinrent l'un après l'autre, baignés de larmes, me saluer. Leurs cœurs étaient trop pleins pour leur permettre de me dire ce qu'ils éprouvaient. Ce qu'on avait pu rassembler des restes de notre frère fut soigneusement apporté à Motito et mis dans une bière. Le lendemain, qui était un dimanche, après le service du matin, j'allai, accompagné de tous les habitants, déposer ces ossements dans leur lieu de repos. On chanta un hymne approprié à la circonstance. C'était un jour sombre, pluvieux et triste, en harmonie avec le deuil de nos âmes. Mais nous ne nous affligions point comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Frédoux est mort les armes à la main, combattant pour son Maître, et quoique sa fin soit pour nous l'un des nombreux mystères de la Providence, nous savons que Celui qui nous l'avait donné et qui l'a repris est trop sage pour se tromper.

Les services religieux se continuent régulièrement à Motito, grâce au catéchiste indigène Liretsé. Mme Frédoux surveille l'école. Lorsque je repartis pour Kuruman, je l'emmenai avec moi, espérant qu'elle resterait au moins pendant quelque temps auprès de nous; mais rien n'a pu la

retenir loin des gens au milieu desquels elle a passé seize années de sa vie. Nous ne savons point encore quels arrangements on fera pour aider à son entretien (1). J'écris à M. Casalis sur ce point et divers autres.

Ma femme et moi n'oublierons jamais les mouvements si courts et si doux que nous avons autrefois passés auprès de vous à Paris.

Agréez, etc.,

Robert Moffat.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

POLYNÉSIE.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE DE RAROTONGA ET SON PREMIER MISSIONNAIRE.

Depuis longtemps et très souvent, le nom de Rarotonga a figuré dans nos pages comme celui d'une des terres de l'Océanie où les triomphes de l'Evangile ont été le plus éclatants et le plus complets. Un livre, publié récemment en Angleterre et qui a été beaucoup remarqué, nous fournit l'occasion d'y revenir pour l'édification de nos lecteurs. Cette publication, intitulée : *la Vie missionnaire dans les îles de l'Océan pacifique*, est tout simplement l'histoire d'un de ces hommes de Dieu qui, sous les auspices de la Société des Missions de Londres, ont servi d'instruments aux opérations de la grâce d'en haut dans ce champ de travail. Le révérend Aaron Buzacott, dont nous annoncions la mort il y a deux ans, a été surnommé « l'apôtre de Rarotonga, » comme son ancien ami et collègue, le révérend Williams, est encore appelé « l'apôtre

(1) Le comité y a libéralement pourvu, mais d'une manière encore provisoire. (*Note des Rédacteurs*).

des îles de la mer du sud. » Empruntons à l'ouvrage dont nous parlons quelques détails sur ce qu'il lui a été donné de faire à Rarotonga.

A l'arrivée des premiers messagers de l'Evangile dans l'Océanie, les Rarotongiens pouvaient être rangés parmi les anthropophages les plus abominables. Leur chef principal avait presque constamment, autour de sa demeure, des quartiers de chair humaine suspendus aux branches des arbres, absolument comme on voit chez nous les chairs des animaux exposés aux étaux de nos bouchers, et d'horribles banquets dont les corps des prisonniers faits à la guerre, ou des femmes et des enfants enlevés à leurs familles faisaient les frais, montraient qu'à cet égard les sujets avaient les mêmes goûts que leur chef. Des sacrifices humains étaient à chaque instant offerts aux divinités, accompagnés de rites qui l'emportaient peut-être, en fait d'obscénité, sur tout ce que les superstitions d'Egypte ou de l'Inde ont jamais enfanté de plus infâme. En parlant de ce peuple au célèbre Williams, les Taïtiens le lui représentèrent comme le plus sauvage et le plus cruel qui existât dans tout ce qu'ils connaissaient alors du monde.

Malgré ces renseignements si peu encourageants, Williams envoya dans l'île qu'il avait découverte, deux de ces évangélistes océaniens qui, dans leurs obscurs travaux de « pionniers de l'Evangile, » comme on les appelle, sont une des gloires les plus belles de l'œuvre missionnaire dans ces parages. Le résultat de cette première tentative ne fut pas heureux. Après un court séjour dans l'île, les deux évangélistes, maltraités, dépouillés de tout ce qu'ils avaient apporté avec eux, et continuellement menacés de mort, profitèrent du retour dans ces parages du navire missionnaire pour fuir cette terre inhospitalière. Sous l'impression de leurs récits, Williams, qui se trouvait lui-même à bord, jugea prudent de laisser l'île à elle-même, du moins pour un temps ; mais l'annonce de ce dessein donna lieu à un de ces actes de sublime dévouement qu'on peut être sûr de trouver inscrits aux

grands livres du Ciel. En l'entendant, un brave chrétien indigène, nommé Papeiha, déjà remarqué pour son intrépidité, sentit son cœur bondir au-dedans de lui. Il fit à la hâte un paquet du peu d'effets qui lui appartenaient et, montant sur le pont du navire pour se jeter à la mer : « Eh bien moi ! « s'écria-t-il, j'irai parmi ces sauvages. Qu'ils m'épargnent « ou qu'ils me tuent, comme ils le voudront. L'Eternel est « mon bouclier ; je remets mon sort entre ses mains. »

Par quelle série de circonstances plus heureuses, ou plutôt par quel miracle de la grâce, la vie de cet homme fut-elle préservée ? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais Papeiha prêcha le Christ avec la fidélité qu'on pouvait attendre d'un tel homme, et quand, l'année suivante, Williams lui-même visita de nouveau Rarotonga, il y trouva, non pas encore une Eglise organisée, ni même des conversions bien avérées, mais un tel changement dans les dispositions des insulaires à l'endroit du christianisme, qu'il crut le moment venu d'y placer un missionnaire à poste fixe, et qu'en attendant il y passa lui-même près d'un an, occupé à prêcher l'Evangile avec sa vigueur habituelle. Il préparait ainsi l'œuvre qu'il voulait confier à un autre.

Ce fut au révérend Buzacott, tout nouvellement arrivé d'Angleterre avec sa femme, que cette tâche se trouva dévolue. Quand le jeune couple débarqua dans l'île, une foule immense d'insulaires, d'un aspect encore sauvage, se pressait sur le rivage. Effrayée à cette vue, madame Buzacott se tourna vers Williams en lui demandant s'il n'y avait point de danger à redouter. « Aucun, répondit le missionnaire, mais un an plus tôt je n'aurais pas osé vous donner la même assurance. »

Ces choses se passaient en 1827. Dès cette époque, en effet, les messagers de la parole sainte n'avaient plus à trembler pour leur vie parmi les Rarotongiens. Les prédications de Papeiha et de Williams avaient porté leurs fruits. Des lieux de culte avaient été ouverts et des idoles brûlées. Le canni-

balisme commençait à paraître un crime, les mœurs tendaient à s'adoucir. Mais ces progrès mêmes avaient suscité des haines contre lesquelles le révérend Buzacott devait avoir longtemps encore à lutter. Furieux de ne pouvoir plus donner un libre cours à leurs passions et à leur cruauté native, les guerriers les plus renommés et les plus influents de l'île complotèrent, avec soixante-dix prêtres des faux dieux, pour attenter aux jours du missionnaire et de ses aides, ou tout au moins pour les mettre dans l'impossibilité de continuer leurs travaux. Les temples et les écoles de la mission furent incendiés; un grand nombre des indigènes qui s'étaient montrés favorables à la nouvelle religion virent leurs huttes devenir également la proie des flammes, et l'on ne savait trop quelle serait l'issue de la lutte, quand des événements que les premiers chrétiens indigènes appelèrent des voix du Ciel, vinrent y mettre un terme. Ce fut, d'abord, une épidémie qui décima cruellement la population, puis, au moment même où le mal diminuait, un de ces épouvantables ouragans qui, dans les régions intertropicales, couvrent d'épouvante et de ruines les terres qu'ils atteignent. Sous l'impression de ces fléaux, quelques-uns des ennemis les plus acharnés de l'Evangile s'enquirent de ce qu'ils devaient faire pour être sauvés. En 1831, quatre d'entre eux, les plus influents, demandèrent à être baptisés, et depuis lors, dit l'historien que nous suivons, on peut affirmer que l'Evangile ne fut presque plus prêché en public sans qu'on vît se produire aussitôt quelque signe éclatant de la bénédiction divine. Tous les jours, le missionnaire avait à s'entretenir longuement avec ceux qui venaient lui parler des besoins de leur âme, et très souvent son sommeil de la nuit était interrompu par des gens qui, tourmentés dans leur esprit, n'avaient pas la patience d'attendre jusqu'au matin pour venir le consulter sur les moyens de recouvrer la paix. L'île entière devint ainsi, en peu d'années, un vrai jardin de l'Eternel, abondant en toutes sortes de bons fruits. »

Mais tous ces effets de la grâce devaient-ils être durables? L'histoire des quatre premiers convertis mentionnés plus haut suffirait presque à elle seule pour répondre à cette question. L'un d'eux, nommé *Marau*, avait, en recevant le baptême, confessé beaucoup de meurtres, notamment celui d'un père et de ses sept enfants, égorgés avec un horrible sang-froid. Cet homme devint un modèle de douceur et mourut, plusieurs années après, dans les sentiments d'une vive reconnaissance pour le Sauveur qui l'avait retiré de ses voies sanguinaires. Le second, *Tuata*, manda près de son lit de mort un de ses neveux, resté jusqu'à ce jour païen, et lui fit entendre des exhortations tellement sérieuses qu'elles restèrent enfoncées dans son cœur comme une flèche, et que, depuis lors, cet homme est mort à son tour en remplissant, dans un autre archipel, des fonctions d'évangéliste dont il s'était acquitté avec autant de succès que de zèle. Le troisième, *Miratau*, vieux guerrier, jadis fameux par ses exploits sanglants, a vu venir aussi la mort avec un calme parfait. Le quatrième enfin, nommé *Ma*, avait été un des prêtres-sorciers de l'île. Sa conversion à l'Evangile lui avait coûté tous les profits que lui rapportait ce métier; mais il ne leur a jamais donné l'ombre d'un regret, et aujourd'hui, plus qu'octogénaire, *Ma* est encore en vie, édifiant par ses vertus l'Eglise rarotongienne, qui le vénère comme son patriarche, et le cite à ses enfants comme un modèle à imiter.

Maintenant, l'île entière, dont la population est d'environ 7,000 âmes, peut être appelée un pays chrétien. Elle mérite aussi d'être comptée au nombre de ces terres où la civilisation s'est implantée à la suite de l'Evangile, et cela grâce encore, après Dieu, à l'activité persévérante de son premier missionnaire. Trois ans après l'arrivée de M. et de Mme Buzacott à Rarotonga, ils n'avaient pas vu un seul navire étranger s'approcher de ces rivages, qu'aujourd'hui plus de cent navires abordent chaque année pour trafiquer avec les indigènes. Laissé ainsi à ses propres ressources, le missionnaire dut se

tour à tour le charpentier, le maçon et le pourvoyeur de la mission. « Modestement, dit son biographe, il commença par faire un tabouret; de là il passa à la construction d'un lit, puis tenta de faire des chaises, mais avec du bois tellement vert qu'il eut la douleur de voir son ouvrage tomber bientôt en pièces. En fait de travaux extérieurs, il consacra un champ à la culture de la canne à sucre dont il fit bravement bouillir le jus dans une pauvre casserole, et parvint à extraire du sel de l'eau de la mer. Dire tous les essais malheureux et tous les mécomptes qu'il eut à supporter dans ce genre de travaux serait impossible; mais son esprit, essentiellement pratique, était un de ceux que les difficultés aiguisent et rendent de plus en plus ingénieux. En peu d'années, la maison du missionnaire avait tous les meubles nécessaires; ni le sucre ni le sel n'y manquaient jamais; autour d'elle des champs comparativement bien cultivés attiraient les regards, et l'humble fabricant de chaises manquées avait fini par devenir l'architecte d'une belle et spacieuse chapelle. Rien ne l'embarrassait plus. Quinze cents élèves, fréquentant les écoles, n'avaient longtemps eu à leur disposition qu'une douzaine d'ardoises; le missionnaire se mit en quête, trouva dans l'île une sorte de pierre qui pouvait en tenir lieu, et changea en crayons les longs piquants du hérisson de mer. »

Tout en se livrant à ces labeurs, l'homme de Dieu faisait une étude sérieuse de la langue de l'île, et avant de terminer sa longue carrière, si activement remplie, il a pu voir imprimée à 5,000 exemplaires sa traduction de la Bible entière, que les Rarotongiens ont achetée avec un indicible empressement. Il composa, en outre, plusieurs livres d'école et, pendant longtemps, il dirigea lui-même l'école des garçons, pendant que Mme Buzacott tenait celle des filles. « Il serait maintenant difficile de trouver dans l'île un enfant de huit ans qui ne sache pas au moins lire et écrire. »

En résumant les résultats de cette vie missionnaire, dont

nous ne citons que les traits principaux, le biographe s'exprime en ces termes :

« A l'arrivée du missionnaire, la hutte des naturels les mieux logés n'était qu'une vaste cabane recouverte d'un toit en feuilles de palmier, n'ayant pour portes et pour fenêtres qu'une ouverture de trois ou quatre pieds, et pourtant elle devait servir d'abri à quarante ou cinquante personnes d'âges différents. Aujourd'hui, qu'on se transporte par la pensée à Avarua, la principale station missionnaire. Là, les deux côtés d'une belle avenue plantée d'arbres et parallèle au rivage sur une longueur d'environ deux milles, sont bordés de charmantes maisonnettes toutes séparées les unes des autres, qui avec leurs brillantes façades en corail, leurs jalousies et leurs beaux jardins, font penser à une jolie ville d'Europe, bien plus qu'à rien de ce qu'on s'attendrait à trouver à ces extrémités du monde. Chacun de ces *cottages* communique avec la rue par un coquet sentier sablé, sur lequel des arbres ou de hautes plantes du pays jettent une ombre agréable. En pénétrant dans une de ces maisons, bâties presque toutes en pierres, on y voit des lits, des tables, des chaises, des canapés, et, dans la plupart, tous les ustensiles de ménage indispensables à une vie commode.

« A trois ou quatre cents pas de l'avenue, sur une terrasse pratiquée par la main des hommes dans le flanc d'un côteau très escarpé, s'élève la maison missionnaire, qu'on découvre au fond d'une riche rangée de cocotiers. Non loin de là, sur une seconde terrasse conquise de la même manière, est un autre bâtiment beaucoup plus vaste et construit également en blocs de corail. C'est le collége de la mission. Il contient plusieurs salles d'école, un salon de lecture, des logements pour les maîtres et pour les élèves internes, une infirmerie, et a pour dépendance un autre bâtiment destiné à abriter ceux des élèves instituteurs ou évangélistes qui sont déjà mariés, et qui suivent les classes du collége tandis que leurs femmes sont instruites, de leur côté, par la femme

du missionnaire. Après six mois d'essai dans cet établissement, les élèves peuvent y être admis pour quatre ans, et y sont entretenus à très peu de frais. Vingt jeunes ménages indigènes peuvent y être logés, nourris et instruits pour environ 75 francs par semaine, et les résultats obtenus dans cette institution sont connus de quiconque a suivi avec quelque intérêt la marche des missions modernes. C'est par centaines que se comptent les pieux évangélistes qu'elle a fournis aux autres archipels de l'Océanie, et chacun sait que déjà la glorieuse palme du martyre a pu être déposée sur la tombe de beaucoup d'entre eux.

« N'oublions pas enfin de mentionner une belle église de forme gothique, qui est, comme édifice, le plus bel ornement d'Avarua. C'est le troisième bâtiment de ce genre dont Buzacott traça le plan et fit exécuter les travaux. Ses murs ont trois pieds d'épaisseur, et rien n'a été épargné pour la mettre à l'abri des effroyables coups de vent qui s'abattent de temps à autre sur l'île.

« Un quart de siècle s'est à peine écoulé depuis le jour où l'on voyait à Rarotonga les enfants vagabonder sur le rivage, nus, dégoûtants de malpropreté, adonnés de bonne heure à toutes sortes de vices et se nourrissant volontiers de chair humaine. Maintenant, ils remplissent les écoles ou vivent joyeux au sein de leurs paisibles familles, régénérées elles-mêmes par la puissance de l'Evangile. Le changement qui s'est opéré dans la manière de se vêtir est aussi complet que le permet la chaleur du climat. En revenant dans l'île, un natif qui avait visité d'autres pays, se montrait tout joyeux de n'avoir pas trouvé les habitants de Sydney mieux habillés que ses compatriotes. Le coton, l'indigo, la canne à sucre sont cultivés avec succès; les jardins offrent aux regards à peu près toutes les espèces de fruits ou de légumes que comporte la nature du climat, et, en fait d'animaux domestiques, Rarotonga possède le cheval, l'espèce bovine, le mouton et une grande variété de volailles, précieuses

ressources qui assurent, en quelque sorte, la population contre ces effroyables famines dont autrefois un seul ouragan pouvait amener le retour.

« Un code de lois très judicieux a pour gardiens, chargés d'en faire l'application, des magistrats généralement aussi respectés que dignes de l'être. Autrefois, aucune assemblée ne pouvait avoir lieu sans la permission d'un chef, ou ne se formait qu'au son du tambour de guerre; aujourd'hui, les chrétiens se réunissent autant de fois qu'ils le veulent, et l'empressement qu'ils mettent à user de cette liberté toutes les fois qu'il s'agit de choses pieuses, ferait honneur aux Eglises d'Europe les plus vivantes. Un grand nombre de familles prient en commun deux fois par jour, et l'on a vu jusqu'à 700 communiants se présenter en même temps à la table du Seigneur.

« Quant à l'intérêt que les Rarotongiens prennent à l'avancement du règne de Christ, une seule anecdote, détachée de beaucoup d'autres récits du même genre, suffira pour en donner l'idée. Quand la nouvelle du meurtre de Williams par un sauvage d'Éromanga, parvint à Rarotonga, il y eut dans l'assemblée à qui le missionnaire l'annonça, une explosion de cris et de sanglots; mais au bout de quelques instants, un des assistants se leva et d'une voix retentissante: « Frères, s'écria-t-il, il ne faut pas différer d'aller annoncer « Christ aux gens d'Eromanga. La Parole du Seigneur « prendra certainement racine dans une terre arrosée du « sang d'un de ses serviteurs, d'un serviteur tel que celui-« ci. C'est une semence qui ne saurait manquer d'être « féconde. » Et à cette chaleureuse proposition, l'assemblée entière répondit par un *amen* non moins énergiquement accentué.

« Tels sont, en somme, les changements opérés à Rarotonga par le moyen d'un seul homme, qui a eu le privilége de voir toute une race de ses semblables passer de l'état sauvage à la vie chrétienne et aux principaux avantages de

la vie civilisée. Personne ne saurait s'étonner, après cela, que les habitants de l'île vénérassent le rév. Buzacott, et l'appelassent leur père. Cependant, à tant de travaux, poursuivis si longtemps avec une activité si dévorante, ses forces s'étaient épuisées avant l'âge, et après avoir vainement lutté contre cet affaiblissement, le missionnaire dut se résoudre au repos. Pendant le cours de son apostolat, il avait bien fait en Angleterre un séjour de cinq années, mais non pas pour y rester oisif. C'était alors qu'il avait achevé, revu et fait imprimer sa version de la Bible. Ce travail terminé, il était retourné à Rarotonga, mais, vaincu à la fin par la fatigue, il prit le parti de laisser l'œuvre à des mains plus jeunes et plus fortes que les siennes. Quand il annonça publiquement qu'il se préparait à quitter l'île, ce fut une désolation générale, dont un vieillard se rendit l'organe : « Barakoti, dit-il, je sais ce que nous étions au temps de « notre paganisme ; mes yeux l'ont vu. Personne n'était sûr « de sa vie. Nous nous tuions les uns les autres comme des « bêtes ; puis, une fois égorgés, nos corps étaient traînés sur « le sol et indignement outragés ; quelquefois même ces « pauvres corps étaient dépecés tout vivants, affreusement « déchirés, puis dévorés. Voilà l'état où vous nous avez « trouvés ; c'est vous qui nous avez appris de meilleures « choses. O Barakoti, ne nous quittez pas ; restez ici pour « vivre et mourir avec nous. » Et l'assistance, se jetant aux genoux du missionnaire, les embrassait en pleurant et en le suppliant de renoncer à son dessein. Mais le serviteur de Christ n'avait pas pris à la légère un parti qui devait tant lui coûter à lui-même. L'intérêt même de l'œuvre semblait exiger sa retraite et il sut jusqu'à la fin, rester « ferme en ses propos. » Quand il monta sur le navire qui devait l'emporter, la population de l'île à peu près tout entière se pressait sur le rivage, versant des larmes et faisant retentir l'air de ses paroles d'adieu. Ce fut avec une profonde douleur que lui-même jeta un dernier regard sur cette île qu'il

avait habitée près de trente ans et qu'il aimait autant qu'il en était aimé.

« Buzacott s'était embarqué pour l'Angleterre avec l'espoir d'y passer le reste de ses jours. Mais arrivé à Sydney (Australie), il s'y arrêta pour travailler encore à l'œuvre des missions polynésiennes, et ce fut là qu'en 1865, l'heure du repos céleste sonna pour lui. Ses dernières paroles furent dignes de sa vie et la résumèrent en quelque sorte tout entière. Ce furent celles-ci : *Christ est tout en tous*. Que d'enseignements et que de motifs à croire dans la contemplation d'une telle vie !



AFRIQUE DU SUD.

UN RÉVEIL PARMI LES CAFRES.

Nous avons déjà dit quelques mots d'un réveil extraordinaire qui s'est opéré, à la fin de l'année dernière, dans les stations wesleyennes de la colonie de Natal et sur d'autres points de la Cafrerie. Quelques faits isolés, choisis presqu'au hasard parmi beaucoup d'autres, en pourront donner une idée à nos lecteurs.

C'est un éloquent prédicateur wesleyen, récemment arrivé de Californie, le révérend M. Taylor, qui a été le principal instrument de ce réveil. Parcourant les nombreuses stations que la Société wesleyenne possède dans ces régions, sa parole puissante a remué les foules, et a produit des impressions profondément sérieuses. « Dans ma vie, écrivait un missionnaire, j'avais vu plus d'un réveil, soit en Angleterre, soit ici, mais jamais aucun qui me paraisse pouvoir être comparé, aussi bien que celui-ci, au cours d'un fleuve à la fois puissant et calme qui répand partout où il passe la vie et la fertilité. »

Dans toutes les localités où M. Taylor s'est fait entendre, à Durban, Graham's Town, Bathurst, Port Élisabeth, King Williams Town, Uitenhagen, Pietermaritzburg et dans beaucoup d'autres, les mêmes effets se sont produits, soit parmi les colons anglais, soit parmi les indigènes encore païens. Des hommes qui avaient longtemps résisté aux appels de la grâce sont sortis de leur sommeil de mort, ont pleuré sur leurs péchés, se sont donnés à Christ, et un changement complet dans la vie et les habitudes du plus grand nombre a prouvé qu'il ne s'agissait pas de l'excitation d'un moment. Des ivrognes ont renoncé à l'usage des liqueurs enivrantes; des adversaires prononcés de la religion se sont rangés parmi ses plus chauds défenseurs; des familles divisées se sont rapprochées, des fraudes ignorées ont été confessées, des injustices réparées, et, parmi les nègres, c'est par centaines, peut-être par milliers, qu'on peut compter le nombre des conversions.

En novembre dernier, on lisait dans le *Journal de Queen's Town* :

« Dimanche 28 octobre, cent soixante indigènes ont été admis dans l'Eglise wesleyenne de Kamastone, par le rite du baptême. C'est le révérend William Shepstone, surintendant des missions cafres, qui le leur a administré. Ce vénérable pasteur qui, depuis près d'un demi-siècle, a travaillé au milieu des païens de l'Afrique, doit être bien heureux de pouvoir contempler dans ses derniers jours des fruits si abondants de ses travaux. Plusieurs des candidats au baptême étaient des vieillards aux cheveux blancs, qui, bien qu'ils eussent entendu souvent la prédication de l'Evangile, avaient jusqu'ici résisté à ses influences; les appels puissants de M. Taylor, cet apôtre moderne, les ont amenés à prendre la décision de commencer une vie nouvelle et de fuir la colère à venir. Nous avons vu, entre autres, deux vieillards, un homme et sa femme, qui naguère encore, quoique au bord de la tombe, marchaient dans les voies du péché, maintenant vêtus convenablement et animés de dispositions nouvelles, s'age-

nouiller côte à côte et recevoir le baptême avec une émotion profonde. Des femmes qui, il y a peu de temps, toutes tatouées de rouge, fréquentaient les danses indigènes et se livraient aux excès abominables qui s'y commettent, étaient maintenant décemment habillées à l'européenne pour recevoir le baptême, et réclamaient pour leurs enfants le privilége d'être aussi admis à cette sainte cérémonie. Le vaste temple était rempli de spectateurs attentifs, émus et reconnaissants envers le grand Chef de l'Eglise. Dans quelques cas, ces nouveaux convertis ont eu à souffrir une vive opposition de la part de leurs parents encore païens; quelques-uns ont été chassés de leur domicile; d'autres maltraités et battus; d'autres attachés au poteau de leur porte et surveillés, de peur qu'ils n'allassent prier le Grand-Esprit. Mais dans la plupart des cas, la persécution n'a produit d'autres résultats que ceux qu'elle a produits de tout temps; elle n'a servi qu'à décider plus que jamais ceux qui en ont été les objets à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Naturellement, les missionnaires des diverses stations visitées par M. Taylor ont secondé de tout leur pouvoir l'influence de sa parole. Des évangélistes indigènes ont fait de même. Les services de l'un d'eux, nommé Charles Pamba, sont spécialement mentionnés dans le récit de ce qui s'est fait à King Williams' Town.

« Pendant que M. Taylor prêchait pour les anglais, écrit un missionnaire, Charles Pamba a consacré deux ou trois journées à l'évangélisation des natifs, et l'on peut dire de lui que sa prédication ne consistait pas seulement en paroles mais en démonstration du Saint-Esprit avec puissance. Elle allait jusqu'au fond des âmes. Sous l'influence de ces trois services, près de quatre-vingts indigènes, presque tous jeunes gens, des deux sexes, ont été amenés à la foi; depuis lors une quarantaine d'autres sont entrés dans la même voie, et toutes les semaines, à notre réunion de classes, j'ai à enregistrer quelques nouveaux noms de convertis. — Dans

notre annexe d'Umgqwakebe l'œuvre a marché également bien. La dernière fois que j'y suis allé, j'ai pu examiner trente-six personnes, qui déclaraient avoir trouvé la paix en Christ, en un mois..... En somme, depuis deux mois, j'ai pu admettre parmi les aspirants à devenir membres de l'Eglise 136 natifs, que j'ai tout lieu de croire sincèrement convertis à Christ. »

Dans le district de Natal une station, celle d'Emfundisweni, a vu doubler, en quelques jours, le nombre des chrétiens indigènes.

« La plupart de nos nouveaux convertis, écrit le missionnaire, étaient naguère des païens endurcis. Quatre d'entre eux sont des chefs d'une certaine importance, et l'un de ceux-là comptait parmi les *médecins-sorciers* du pays. Tous ont jeté loin d'eux leurs anneaux et les charmes de divers genres qu'ils portaient comme insignes de paganisme. Au moment où ils retournaient chez eux, le grand chef les fit appeler au kraal pour assister à je ne sais quelles incantations magiques préparatoires à une guerre contre les Amabaca. Ils répondirent que s'il leur ordonnait d'aller au combat, ils iraient, mais refusèrent de se laisser *ensorceler*, parce que, dirent-ils, la parole de Dieu, nouvellement entrée dans leurs cœurs, leur défendait de pratiquer encore des cérémonies païennes. Faku (le grand chef) se montra d'abord irrité de leur réponse, et leur reprocha de s'être fait chrétiens sans avoir demandé son consentement; mais bientôt il s'apaisa et leur dit de s'en aller en paix chez eux, en ajoutant même qu'il espérait se rapprocher bientôt de la station, et qu'alors lui et tous ses gens se convertiraient ensemble. »

De tous les points du champ qu'embrasse la mission sont arrivés des récits du même genre, annonçant des conversions par dizaines ou par centaines, bénissant Dieu de tant de grâces et exprimant les plus belles espérances quant aux résultats définitifs du mouvement. N'oublions pas de dire que la prédication de M. Taylor et l'heureuse influence qu'elle a exercée ne sont pas restées le partage exclusif des stations

wesleyennes. Celles des autres Sociétés établies dans la région, baptistes, presbytériennes ou congrégationalistes, en ont eu leur part, et de beaucoup d'entre elles sont venues aussi des nouvelles propres à réjouir le cœur de leurs amis.



AMÉRIQUE DU SUD.

TRAVAUX DES FRÈRES MORAVES A SURINAM.

La mission de la Société des Frères de l'Unité parmi les *nègres marrons* de la Guyane hollandaise, est une de ces œuvres de dévouement obscur que les hommes ignorent, mais que le Seigneur connaît et bénit. Voici dans quels termes un membre de cette Société, M. le ministre Reichel, en a rendu compte dernièrement à Genève. Nous empruntons ce récit au journal *la Croix*. Y rien changer serait risquer d'en diminuer la valeur.

« Au milieu du siècle dernier, en 1765, un vieux gouverneur hollandais de Surinam, voyant les travaux des Moraves au milieu des nègres esclaves, se demandait si l'Evangile ne pourrait jamais être porté aux nègres marrons. Trois frères (nommés MM. Dœhne, Stoll et Jones), répondirent en se dévouant. Ils s'enfoncèrent dans les forêts à la recherche des pauvres fugitifs, mais à peine en ont-ils découvert quelques-uns que l'un d'eux meurt. Dieu bénit les efforts des deux autres : le chef de la tribu devient leur zélé collaborateur. De nouveaux missionnaires arrivent. Stoll a la joie de fonder une Eglise chrétienne, puis il meurt. Lehmann, à peine arrivé, le suit dans la tombe, un frère et une sœur et encore un autre frère succombent également au bout de très peu de temps. D'autres missionnaires malades durent se faire transporter au chef-lieu de la colonie. Wite resta seul, mais

bientôt il fut rejoint par trois collègues, et cinquante nègres chrétiens se groupèrent autour d'eux. Mais bientôt la mort moissonna tous les Moraves. Enfin, en 1812, il fut résolu de remettre le petit troupeau chrétien aux seuls soins de deux aides indigènes. Pendant trente ans, la petite Eglise de Bambay resta comme « une cabane dans les vignes ; » elle fut envahie par le paganisme, mais non entièrement détruite. En 1837, un missionnaire de la colonie la visita : les nègres demandaient à grands cris un pasteur. Ils avaient construit une chapelle, Dieu leur avait préparé des conducteurs dans la personne de Rasmo Schmidt et de sa femme. Rasmo, simple tailleur, était le fils d'une pieuse femme du Holstein. A trente-huit ans, il fut appelé à la mission de Surinam et évangélisa pendant huit ans les nègres esclaves de la colonie. Le 20 décembre 1840, il partit pour l'intérieur du pays, pour ces forêts si redoutables par leurs miasmes. Des nègres marrons devenus chrétiens étaient venus chercher leur nouveau pasteur : pendant de longs jours, trois pirogues remontèrent le fleuve. La veille de Noël, les voyageurs s'arrêtèrent près d'un rocher ; il pleuvait à torrents et ils étaient transis. Comment faire le culte de Noël? Un nègre dit : Il faut au moins chanter un cantique. Rasmo Schmidt, encouragé, parla de la grande lumière qui, ce jour-là, s'était levée dans les ténèbres de la Judée. Enfin ils arrivèrent à Bambay. Trois villages, habités par les païens, étaient au bord du fleuve; à quelque distance était un petit village chrétien; une avenue d'orangers conduisait à la nouvelle chapelle qu'il fallait inaugurer. Le voyage, un séjour de vingt-quatre heures dans la localité, avaient rendu Schmidt malade de la fièvre. Schmidt, voyant les nègres réunis au nombre de trois cents pour le fêter, se leva et fit le service. Le lendemain, la fièvre était plus forte et il allait mourir. Un nègre, puis un autre se jettent au pied du lit et demandent à Dieu sa guérison : « S'il ne guérit pas, Seigneur, disent-ils, on ne nous

« enverra plus de missionnaires d'Europe. » Schmidt se rétablit. Et, à la fin de l'année, quatre-vingt-cinq nègres chrétiens se groupaient autour de lui. Poussés par l'Esprit, ils confessaient leurs péchés et faisaient des progrès remarquables dans la sanctification. Les païens d'alentour les harcelèrent longtemps, mais finirent par reconnaître qu'ils ne pouvaient leur nuire. Un jour entre autres, ils étaient près d'assiéger le petit village chrétien ; Schmidt était à genoux dans sa hutte, le petit troupeau chrétien était rangé en ligne de bataille, quand les ennemis furent soudain arrêtés par un spectacle singulier. Deux serpents de grandeur inégale se battaient, le petit terrassa le grand et l'entraîna dans un buisson pour le dévorer. Les païens reculèrent devant ce présage significatif de leur défaite. Le Seigneur sut trouver ces idolâtres à leur tour et en convertir plusieurs. Un jeune nègre d'entre eux fut saisi d'un enthousiasme extraordinaire, et il dit à ses compagnons : « Je suis envoyé de Dieu « pour vous dire de fuir le mal ; deux chemins se présen« tent : le plus commode mène à la perdition, le plus difficile « mène à Christ qui rend heureux, Dieu vous somme de ne « plus tarder à vous adresser à lui. » L'effet produit par cette révélation fut étonnant. La chapelle se remplit. Les tribus en amont de Bambay demandèrent la visite de Schmidt. Plein de courage, il allait redoubler de zèle, quand le Seigneur le coucha sur son lit de mort. Sa veuve a raconté en détail ses derniers jours. Le 6 avril 1845 il prononça un dernier sermon sur le « Bon Berger. » Du lundi au mardi, il eut de violents vomissements de sang. Il présida la réunion du soir, mais sa voix était épuisée. Il déclara que sa confession de foi se résumait dans le cantique morave qu'on traduit en ces termes :

Rien, ô Jésus, que ta grâce.
Rien que ton sang précieux :
Qui seul mes péchés efface.
Ne me rend saint, juste, heureux,

Ne me dites autre chose
Sinon qu'il est en mon Sauveur
L'auteur, la source et la cause
De mon éternel bonheur.

« Je suis un serviteur inutile, ajoutait-il, mais mes péchés « sont effacés par le sang de Jésus. Mon dernier vœu, c'est « que Bambay ne soit pas délaissé. » Il demanda à sa femme de continuer à tenir les réunions. Ses forces l'abandonnèrent. On le transporta dans la chapelle, les enfants lui chantèrent un cantique. « Que je suis à l'aise! disait-il, le Sau- « veur est trop bon pour moi. Je suis indigne de l'heureux « sort qui m'est fait! » Il pria pour lui-même, pour sa veuve, pour son troupeau. Une nouvelle crise l'interrompit, la maladie redoublait ses assauts. Dans ses moments de répit, il fit saluer le troupeau, remercier les aides indigènes. « Nos « cœurs sont tristes, lui dirent-ils, l'amour du Christ t'a pressé « de venir à nous et tu nous quittes, que Dieu te récompense « au double de ta fidélité. Il a frayé le chemin que tu vas « parcourir. Il te prendra par la main. Merci, cher père, de « nous avoir conduits au Seigneur. Nous resterons fidèles. » Le mourant répondit trois fois « oui, » et il expira; c'était à une heure de la nuit. Le matin, on emporta son corps au cimetière de Bambay. Il restait encore des places vides, tous les frères qui essayèrent de reprendre l'œuvre moururent de la redoutable fièvre. On jugea téméraire de vouloir à toute force le maintien de ce poste et d'y envoyer de nouveaux missionnaires. L'avenir semblait sombre. Mais le mot impossible n'est pas chrétien, et les hymnes qui avaient retenti autour du lit de mort de Schmidt n'étaient pas le chant du cygne; ils préludaient au grand concert du printemps spirituel. En 1861, une nouvelle ère se leva pour ce pays. La mort y atteignait impitoyablement l'homme blanc, le nègre seul résistait à la fièvre, il fallait donc un évangéliste nègre. Ce missionnaire s'est trouvé dans la personne de Jean Ning,

nègre converti, instruit et baptisé avec sa famille dans la colonie. Il a fondé un village chrétien au milieu du pays des bois; il le dirige avec ordre, et appelle les missionnaires pour les inspections qui ont lieu souvent, il veut amener au christianisme toute sa nation, parcourt le pays et visite jusqu'aux hameaux. Un mouvement aussi profond que général se manifeste dans l'esprit des nègres; ils reçoivent le missionnaire à bras ouverts. Des flots de lumière se répandent sur ce coin de terre naguère encore si ténébreux. Il faut rapprocher les dates, elles sont instructives; c'est en 1765 que partit le premier missionnaire destiné aux nègres marrons et, en 1865, Jean Ning parcourait en apôtre ces campagnes blanchissantes et mûres pour la moisson. » A. Thomas.



LAPONIE.

ŒUVRE DES MISSIONS SUÉDOISES ET UNE LETTRE DE MARIA MATHSDOTTER.

En mars dernier, M. Roehrich, pasteur de l'Eglise française de Stockholm, a transmis à la *Semaine religieuse*, de Genève, quelques nouveaux détails sur l'œuvre des missions en Laponie, et en même temps une lettre de cette pieuse Laponne, dont la touchante histoire a si vivement intéressé tous ceux qui l'ont lue. (*Journal des Missions*, décembre 1866, pages 470 et suivantes.)

Dernièrement, M. Roehrich fut fort étonné de rencontrer, sur un des ponts de Stockholm, une jeune Laponne nommée Segre, cousine de Maria Mathsdotter, et qui, l'année dernière, l'avait accompagnée dans son second voyage en Suède. Interrogée sur le motif de sa présence, elle dit être venue de

nouveau à Stockholm pour y solliciter du roi le redressement de quelques torts dont sa famille avait souffert; mais elle ne put donner au pasteur aucune nouvelle de sa cousine: le lecteur verra plus loin pourquoi.

On n'aura pas oublié que, sous l'impression des premiers appels de Maria Mathsdotter, une Société de missions fut organisée à Stockolm en vue surtout de fonder des écoles pour les jeunes Lapons que la vie nomade de leurs familles place dans des conditions si peu favorables quant à l'éducation. Deux de ces écoles ont déjà pu être ouvertes. M. Roehrich annonce à ses amis qu'elles marchent bien, et que les Lapons voient avec beaucoup de plaisir que l'on s'occupe ainsi de leurs enfants. Le directeur de celle de Bœsksele lui écrit qu'il a quinze élèves, âgés de quinze à vingt ans. A leur entrée, ces enfants, qu'on trouverait chez nous si âgés pour des écoliers, étaient à peine capables d'épeler. Un examen, passé en décembre dernier, a constaté des progrès encourageants, et l'instituteur est heureux de pouvoir rendre les meilleurs témoignages à l'application, au zèle et surtout à la conduite morale des élèves.

On n'aura pas oublié non plus qu'émus du triste tableau qu'on leur avait tracé de la condition matérielle des pauvres enfants lapons, des dames chrétiennes de Stockholm ont fondé une Société de travail en vue de confectionner pour eux des vêtements chauds. En novembre dernier, on put ainsi remettre à Maria Mathsdotter une assez bonne provision de bas et de camisoles de laine, quelle se chargea de faire parvenir à destination.

Ces détails étaient nécessaires pour rendre intelligibles quelques passages de la lettre qu'on va lire. Cette lettre, adressée tout à la fois, comme on va le voir, à la Société de travail et à M. Roehrich, parle aussi d'une autre lettre écrite à ce dernier, mais qui s'était perdue en route. En traduisant celle-ci, M. Roehrich dit avoir reproduit, aussi fidèlement que possible, le ton simple et naturel du style, en même temps

que sa forme originale. Nous l'en remercions et cédons la plume à la pieuse Laponne.

« Noru et Shuliersta, le 20 février 1867.

« Chers frères et sœurs en la foi !

« Que la grâce et la paix de Dieu soient avec vous! C'est ce que je vous souhaite, chers amis, dans ce monde de misères et de combats. Je vous remercie pour le dernier séjour que j'ai fait au milieu de vous, chers amis. Je dois dire aussi que le Seigneur a béni mon retour au foyer domestique, de sorte que j'étais à Osele le 25 novembre. Notre pasteur, M. Grœnlund, et tous les autres amis furent très joyeux de me voir revenue en bonne santé, et quand je parlai de l'affection que vous m'avez témoignée, ils en éprouvèrent une joie profonde, ainsi que de la collecte qui a été faite pour l'école de Bæsksele. Relativement à la manière d'employer la collecte, le pasteur Grœnlund n'a pu me communiquer aucune décision avant de parler avec le maître d'école Lindbom qui devait venir au marché à l'époque du nouvel an. Le 2 janvier, je le rencontrai en effet sur la place de l'église d'Osele; je lui remis les vêtements et les livres que j'ai reçus de toi, cher ami, et il en éprouva en son cœur une grande joie et une grande reconnaissance, ainsi que ses élèves. Comme plusieurs de ces chers enfants se trouvaient là, je pus leur parler de l'amour que Jésus a pour eux et leur montrer les présents que vous leur avez envoyés pour l'amour de Jésus. Et les enfants éclatèrent en larmes de joie, en sorte que l'émotion me gagna et que mes larmes se joignirent aux leurs. — Le maître d'école, en voyant cela, trouva qu'il serait nécessaire de construire une maison d'école. — Je vous écrivis donc le 3 janvier, chers amis, et parlai dans cette lettre de la manière dont les choses s'étaient passées, et le maître d'école promit de vous écrire aussi et de vous entretenir de cette question. Mais j'ai appris,

ces jours, que la lettre que j'ai écrite n'est pas arrivée, ce qui m'a bien chagrinée; c'est pourquoi je vous écris encore, chers amis. Et maintenant je te prie, cher pasteur, d'avoir l'obligeance d'envoyer la collecte au pasteur Grœnlund; j'en serai très heureuse et j'espère, chers amis, que vous apprendrez comment tout se passera, une fois que je serai partie pour revoir les Lapons et les saluer. Mais jusqu'ici je n'ai pu le faire, car ils sont, pendant la saison d'hiver, très éloignés les uns des autres, en sorte que je vous prie de m'excuser pour cette fois.

« Ah! chers amis, vous ne pourrez jamais croire, non jamais croire, combien l'obscurité a été grande ces derniers temps. Lorsque j'appris que *Segre* était partie pour Stockholm, sans s'arranger de manière à venir auprès de moi, j'en éprouvai un grand chagrin. Pourtant, elle n'avait pas un si long chemin à faire pour cela, et il me sembla qu'elle était passée à une petite distance de moi, ce qui augmenta mon chagrin. Si ta parole, Seigneur, n'avait pas existé, j'eusse été sans consolations; en sorte que, dans ma solitude, j'arrivai à comprendre les paroles de David, dans les deux premiers versets de son psaume 25me. — Mais, chers, quand vous priez ensemble, ne m'oubliez pas dans mon Nord glacé. Et maintenant je suis assise au milieu de quelques âmes et je parle de vous, chers amis. Oui, j'aurais beaucoup à écrire, mais mes yeux sont si pleins de larmes et mon cœur si gonflé de douleur quand je pense à vous et que je me vois si loin de vous, chers amis! — Oh! bien-aimés, ne m'oubliez pas, n'oubliez pas tous ceux qui sont ici dans ce Nord glacé, et saluez tous les amis pour l'amour de ce Jésus avec qui le pasteur sait bien que je suis en communion.

« Que la grâce et la paix de Dieu soient avec vous! Amen! Oh! cher ami, aie la grande bonté de me faire parvenir quelques lignes en réponse, en sorte que je puisse savoir si ma

lettre est arrivée. Adresse ta lettre au pasteur E. Sundelin, à Hernœsand.

« Votre faible sœur en la foi.

« MARIA-MAGDALENA MATHSDOTTER. »

A la suite de cette lettre, M. le pasteur Rœhrich ajoute :

« Maria est en effet pendant l'hiver à Hernœsand, petite ville située au bord de la mer, à 130 lieues environ au Nord de Stockholm. Elle est là, non pas dans la ville même, ne le croyez pas, mais dans les forêts voisines, logeant sous sa tente de nomade et gardant son troupeau de rennes. Vous frissonnez peut-être en pensant à elle, mais ne craignez point, les glaces du Nord n'atteindront point son cœur ; Marie connaît son Dieu et elle prie. — Nous aussi, nous prions pour elle, et nous demandons à tous ceux qui ont entendu parler de cette pieuse femme, de cette servante fidèle, de joindre leurs prières aux nôtres et de crier avec nous : Eternel ! Eternel ! Conserve lui la foi, Eternel ! Sers-toi d'elle pour en sauver quelques-uns. »

Nous ajoutons nous-mêmes :

L'évangélisation de la Laponie n'est pas précisément une œuvre de mission parmi les païens, puisque l'Eglise luthérienne est organisée dans le pays ; mais, par plus d'un côté, ces deux genres d'activité chrétienne se ressemblent assez pour qu'on ne s'étonne pas de trouver ici ces renseignements, et quel de nos lecteurs pourrait nous blâmer de lui faire connaître les lettres de Maria Mathsdotter? Quelle admirable démonstration de la puissance de la foi que ces effusions d'âme qui, provenant d'une pauvre Laponne occupée à garder ses troupeaux de rennes, se trouvent dans une si parfaite harmonie avec les pensées et les sentiments d'une multitude de chrétiens qui vivent sous des climats si dissemblables et dans des conditions d'existence si diverses !

NOUVELLES RÉCENTES

ABYSSINIE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié ces pauvres missionnaires persécutés, MM. Stern, Rosenthal et le consul anglais, M. Cameron, que le roi Théodore tient, depuis près de deux ans, enfermés dans ses prisons. Les dernières nouvelles annoncent que M. Rassam, envoyé du gouvernement anglais, a présenté au monarque africain une lettre de la reine Victoria, qui a paru lui causer une vive satisfaction, mais sans le faire revenir, immédiatement du moins, à des sentiments plus humains. Au 8 janvier dernier, les tristes victimes de ses injustes ressentiments étaient encore aux fers dans l'*Amba*, ou forteresse de Magdala. Ils ne paraissaient cependant point découragés et continuaient à se confier au Dieu dont l'Esprit les a si merveilleusement soutenus jusqu'à ce jour.

JAPON.

« Nous sommes en voie de progrès, écrit de Yokohama, un missionnaire américain; l'Evangile est maintenant prêché ici à de petits groupes qui se réunissent, le dimanche dans la chapelle de l'Eglise réformée hollandaise, et, les autres jours, dans nos demeures. A son retour de San Francisco, notre frère Ballagh a commencé aussi des réunions du dimanche, à l'heure même où nous avons notre culte anglais. Les gens qui le servent et trois ou quatre élèves de nos premières écoles y assistent. L'un d'eux lit la Bible en y

ajoutant quelques explications, mais sous la direction du missionnaire, qui conduit toujours le culte en personne.

« J'ai moi-même trois élèves particuliers, qui, chaque jour de la semaine, viennent chez moi, soit pour lire la Bible, soit pour en écrire quelques portions sous ma dictée. »

On sait que le gouvernement du Japon est très défiant, et que nulle part au monde peut-être il n'existe un système d'espionnage aussi savamment organisé que dans ce pays. Un journal religieux des Etats-Unis dit que cette considération l'empêche de publier des nouvelles missionnaires d'un caractère très réjouissant mais qu'il les mentionne cependant, dans le but d'encourager les chrétiens à prier beaucoup pour cet étrange et intéressant pays. Tout semble prouver que Dieu se dispose à bénir abondamment la prédication de sa Parole aux Japonais.

CORÉE.

MASSACRE D'UN MISSIONNAIRE.

La grande cause des missions protestantes compte un martyr de plus. Le révérend Thomas, missionnaire de la Société de Londres en Chine, avait l'année dernière visité la Corée, et cru qu'il serait possible d'y fonder une mission. Dans le but d'étudier plus mûrement ce projet et d'en préparer l'exécution, il s'était ensuite embarqué, en qualité d'interprète, à bord d'un navire américain, le *Général Shermann*, qui se préparait à visiter les ports de la Corée. Mais ce navire ayant échoué sur un banc de sable, des Coréens l'ont capturé et en ont, dit-on, massacré tout l'équipage, y compris le missionnaire. Quelques contradictions se remarquent dans les divers récits de l'événement, mais tout donne lieu de craindre que la mort du révérend Thomas ne soit certaine. C'était un zélé serviteur du Christ et un des hommes

qui connaissaient le mieux plusieurs des dialectes parlés dans ces lointaines régions de l'Orient.

MORT DE DEUX VÉTÉRANS MISSIONNAIRES.

Le révérend Williamson, qui était le plus ancien des missionnaires baptistes dans l'Inde, vient de mourir à Sewry (Bengale) à un âge très avancé, après avoir desservi la station de ce nom pendant plus de quarante ans. On peut dire de cet homme qu'il a travaillé fidèlement jusqu'à la fin. Devenu incapable de marcher, et presque de se tenir debout, il se faisait rouler tous les jours jusqu'au milieu du bazar de la ville, et là, sans quitter sa petite voiture, il prêchait l'Évangile aux auditeurs que la curiosité attirait autour de lui, ou qui, le connaissant et le respectant depuis longtemps, prenaient plaisir à l'entendre ou à s'entretenir avec lui.

D'un autre côté, on annonce le décès du rév. Dr Goodell, un de ces fidèles missionnaires américains qui ont fait tant de choses dans l'empire turc. Arrivé en Orient à la fin de 1823, M. Goodell y était resté jusqu'en 1865, c'est-à-dire pendant plus de quarante ans. C'est à lui qu'on doit la traduction de la Bible entière en langue arménienne moderne. Depuis 1865, il s'était retiré à Philadelphie, chez un de ses enfants.

CEYLAN.

UNE MÈRE ET SON FILS.

Un missionnaire employé au centre de cette île, le rév. Pickford, de l'Eglise anglicane, raconte que parmi les onze néophytes qu'il a pu baptiser dans le courant de l'année dernière, il s'en trouvait un placé dans des circonstances toutes particulières.

C'était une vieille femme, toute courbée par l'âge et par les infirmités, que son fils, converti depuis longtemps, avait pour ainsi dire apportée de fort loin, à travers une montagne escarpée et par un temps de pluie affreux, pour qu'elle pût recevoir ce jour-là le sceau du chrétien. « Cette pauvre femme, dit le missionnaire, était peu instruite, et si faible de corps qu'elle eut de la peine à réciter l'oraison dominicale d'une voix intelligible, mais elle avait un sentiment si profond de son état de péché, et une foi si simple en Jésus, que je n'eus pas à son sujet un seul instant d'hésitation. Après la cérémonie, elle reprit assez de force pour pouvoir nous raconter, avec des larmes dans les yeux, toute la peine que son fils s'était donnée pour lui faire connaître la voie du salut en Christ, et avec quelle patience il avait supporté sa lenteur de conception. Les personnes qui ont entendu ce récit s'accordent à dire qu'elles n'en perdront jamais le souvenir. »

BORNÉO.

BAPTÊMES.

Le révérend Richardson, agent de la Société pour la propagation de l'Evangile, annonce que la mission de Sédumak, dont il a la direction, est décidément en voie de progrès. Durant les six derniers mois de 1866, il a pu administrer le baptême à trente-un néophytes, ce qui élève à cent trois le nombre des chrétiens dans un district où l'on en aurait inutilement cherché un il y a quatre ans. Il signale, en outre, comme champ de mission à aborder avec chance de succès, la tribu des Salachows, qui est très nombreuse et paraît facilement accessible.

INDE.

UN REMARQUABLE ÉVANGÉLISTE INDOU.

Un jeune brahmine de Calcutta, élève d'un des colléges du gouvernement, avait été pourvu d'un excellent emploi dans les bureaux de l'administration anglaise. Ayant ensuite suivi les instructions du Dr Duff, il embrassa le christianisme et fit des études théologiques qui lui permirent d'être employé comme catéchiste par le presbytère de Calcutta. Après avoir exercé, pendant un certain temps, ces fonctions avec des succès remarquables, il désira annoncer l'Evangile *gratuitement*, et non plus en qualité d'agent en *titre* et *rétribué*. A cet effet il entra de nouveau dans un des bureaux du gouvernement à Calcutta, et tout en subvenant ainsi lui-même à son entretien, il annonçait matin et soir l'Evangile à ses compatriotes, avec une grande puissance. Mais cet état de choses a changé, Tout récemment, ce jeune ouvrier dans la vigne du Seigneur a pu écrire à l'un de ses amis : « Vous serez heureux d'apprendre que depuis novembre 1865, je suis entré dans la maison de MM. Clark et Mukerjya, négociants à Calcutta, et qu'ils m'accordent un bon traitement, à condition que je continue à annoncer, à mes bien-aimés compatriotes, la vérité comme elle est en Jésus. »

En racontant ce fait, un journal anglais ajoute :

« Les gens du monde demandent qu'on leur fasse voir des fruits réels de l'œuvre des missions. En pourrait-on voir de plus frappants que celui-ci : Un païen converti (M. Mukerjya) qui a réussi comme négociant et qui aide libéralement un autre païen converti à répandre l'Evangile parmi leurs anciens compagnons d'idolâtrie?

SIAM.

UN CANDIDAT AU SAINT MINISTÈRE.

Les missionnaires presbytériens d'Amérique qui, depuis si longtemps, travaillent dans le royaume de Siam avec une persévérance que n'ont pu lasser beaucoup de mécomptes, semblent être sur le point d'en recevoir enfin le prix. Ils ont pu récemment annoncer plusieurs conversions et plusieurs baptêmes; mais un des faits qui les encouragent le plus est en effet digne de remarque. C'est que, pour la première fois, ils ont l'espoir de voir se consacrer au ministère un jeune siamois, qui leur paraît très bien qualifié pour devenir un bon prédicateur de la vérité. *Nai Klai* (c'est ainsi qu'il se nomme) s'adonne depuis deux ans à une étude sérieuse des Ecritures, de la théologie, de l'histoire ecclésiastique. Dans toutes ces branches de la science, il fait des progrès satisfaisants, et des travaux d'évangélisation que les missionnaires lui ont confiés, pour se rendre mieux compte de ses capacités en même temps que de son zèle au service de Christ, ont eu pour résultat d'accroître encore la confiance qu'il leur inspire. Ce sera, si Dieu bénit ces projets, un beau jour pour la mission que celui où elle pourra montrer ces prémices d'un pastorat indigène dans un pays si lent à se ranger sous la loi du Christ.

Parmi les baptêmes mentionnés ci-dessus, se trouvent ceux de deux jeunes gens qui ont passé plusieurs années dans l'école missionnaire de Bangkok. L'un, nommé *Uan*, est âgé de 17 ans; l'autre, *Hel*, en a 19. Tous deux sont bien instruits et donnent les plus grandes espérances.

SOU MISSIONNAIRE

Les amis du Sou missionnaire sont prévenus que l'adresse de M. **E. Granier,** *Collecteur central,* ci-devant 36, rue Madame, est actuellement :

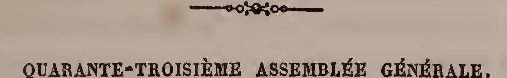
153, RUE DE RENNES, A PARIS.

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



QUARANTE-TROISIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

C'est le jeudi 9 mai, dans l'église de la Rédemption, que se sont réunis cette année les amis de la Société. Et serait-il besoin de dire à nos lecteurs que les douloureuses épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de faire passer notre mission française du sud de l'Afrique, ont donné à cette réunion un caractère tout particulier de solennité?

Après le chant d'un cantique et une fervente prière de M. le pasteur *Guillaume Monod*, M. le comte *Jules Delaborde*, président de la Société, a ouvert la séance par un discours où éclataient tout à la fois la fermeté des convictions, et le plus vif attachement à la cause des missions.

Rappelant d'abord, en termes émus, les événements du Lessouto, l'orateur dit qu'il se dégage de cette crise si pénible un double fait, ou plutôt un double devoir, celui d'une protestation énergique contre les procédés qui ont fait tant de mal à la mission et celui d'un hommage éclatant à la fidélité de nos missionnaires. Injustement spoliés et expulsés par des gens qui font profession de protestantisme, ces dignes serviteurs de Christ ont de plus été calomniés. On a osé les représenter comme des fauteurs de troubles, mais Dieu règne, la vérité s'est déjà fait jour, et, dans cette affliction, leur conduite n'a fait que leur acquérir de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance du monde chrétien.

Sur les autres points occupés par la Société, au Sénégal et à Taïti, ses stations se présentent sous un aspect encourageant.

A Paris, le Comité a jugé opportun de prendre part à l'Ex-

position universelle en plaçant, à côté de tant de richesses industrielles ou artistiques, le symbole des richesses spirituelles et des collections propres à faire apprécier l'œuvre des missions protestantes. Si cet établissement et d'autres du même genre ont pu obtenir la place honorable qu'ils occupent, chacun sait que c'est surtout au zèle bien entendu de l'un des membres du Comité, M. Théodore Vernes, que ce résultat est dû.

En terminant, l'orateur a payé un juste tribut de regrets à la mémoire des deux missionnaires que la Société a perdus, MM. Frédoux et Lauga, et à celle de M. le pasteur Juillerat, l'un des fondateurs de la Société, qui, jusqu'à son dernier jour, est resté l'un de ses amis les plus sûrs et les plus éclairés.

M. *Casalis,* directeur de la maison des missions et rapporteur, commence par retracer à grands traits la longue et triste série des faits, relatifs au sud de l'Afrique, que connaissent les lecteurs de cette feuille. Les vives alarmes sous l'impression desquelles avait eu lieu la précédente assemblée générale de la Société, ont été dépassées encore par les événements. L'Etat-Libre des Boers a injustement décrété l'expulsion de nos missionnaires du Lessouto. Réaliser cette mesure n'était pas difficile, et elle a produit l'effet qu'on en attendait : celui d'accroître le découragement des Bassoutos, qui voyaient dans l'œuvre de nos frères une sorte de palladium. En agissant ainsi, les Boers savaient parfaitement que les missionnaires n'étaient pas des adversaires politiques, ou des hommes capables de céder à des entraînements indignes de leur caractère de ministres de Jésus-Christ; mais ils voulaient à tout prix s'emparer du sol, et une fois ce but atteint, permettre aux missionnaires de reprendre leurs postes eût paru un danger.

De là l'inutilité de toutes les démarches tentées en vue d'obtenir la réparation de ces grandes injustices. Le Comité a écrit au president de l'Etat-Libre des Boers; il a obtenu l'intervention de notre ministre des affaires étrangères et solli-

cité celle de l'Angleterre; les différentes sections de l'Alliance évangélique ont élevé leur voix; les missionnaires, de leur côté, ont réclamé à grands cris une enquête, difficilement obtenue, qui a eu pour résultat de ne pas laisser subsister contre eux la moindre charge, et malgré tout cela, il leur est encore interdit de rentrer dans leurs stations autrement qu'à des conditions parfaitement inacceptables. Ils n'ont pas même pu obtenir, jusqu'à ce jour, un juste dédommagement pour les pertes matérielles qu'on leur a fait subir.

Comment tout cela finira-t-il? Dieu seul le sait; mais se confiant en Lui, le Comité a exhorté les missionnaires à ne point se laisser décourager, et le retour de M. et de Mme Jousse, aura pour effet de leur montrer que leurs amis de France ne sont pas disposés à regarder en arrière.

Et pourquoi le serions-nous? Jamais on n'avait vu, mieux que dans ces jours de désolation, apparaître les fruits bénis de la mission et tout ce qu'il y avait de solide dans la foi des chrétiens du Lessouto. Malgré les impressions, désastreuses pour cette foi, qu'aurait pu produire sur leur esprit la vue de tant d'injustices commises par un peuple faisant profession de christianisme, ces néophytes d'hier sont restés fidèles, et une multitude de faits racontés à nos missionnaires, ou dont ils ont été les témoins, montrent ce que la grâce d'en haut a su faire d'eux.

Ici, le rapporteur cite à l'appui plusieurs de ces faits, singulièrement touchants et édifiants en effet, mais que les lecteurs de cette feuille connaissent déjà ou auxquels une desséchante analyse ferait perdre toute leur valeur. Il annonce ensuite que ces admirables exemples de persévérance ont eu pour effet de produire de nouvelles conversions, et que le vieux Moshesh lui-même, obéissant aux leçons de l'épreuve, vient d'abolir l'une des coutumes les plus contraires au développement du christianisme, celle de la circoncision. Les missionnaires dont les stations se trouvent dans la portion de pays qui lui est resté, ont continué leurs travaux avec beaucoup de bénédictions. Les autres attendent que le sort

de leurs stations se décide, mais en s'occupant avec activité des chrétiens bassoutos que la guerre et la famine ont dispersés sur les frontières de la colonie du Cap. — M. Casalis termine cette partie de son rapport en consacrant quelques mots profondément sentis à la mémoire de son ancien collègue et ami, M. Frédoux, le premier martyr dont la Société de Paris ait à s'honorer.

Passant d'Afrique en Océanie, le rapport rappelle brièvement les circonstances qui ont appelé la Société à Taïti, le bien qu'y ont opéré les pasteurs envoyés par elle, et surtout le progrès accompli cette année par la création et l'ouverture à Papéété d'une grande école protestante que dirigent M. et Mme Viénot. Un nouveau missionnaire et sa femme, M. et Mme Vernier, présents à la séance, se disposent à partir pour aller seconder M. Atger, dont la santé s'est raffermie, mais exige encore des ménagements.

L'œuvre naissante du Sénégal a été rudement éprouvée par la mort si prématurée de M. Lauga, qui donnait à ses amis de si belles espérances. Un autre élève de la maison des missions, M. Guindet, est parti courageusement pour aller le remplacer à côté de M. Andrault. L'administration française du Sénégal se montre très bienveillante, et la population est accessible. Du bien a été déjà produit dans les écoles.

Telle est la situation des œuvres. En France, le Comité n'est pas découragé; mais une grande responsabilité pèse sur lui, surtout, en ce moment du moins, au point de vue financier. Les dépenses de l'année ont été énormes. En Afrique, il a fallu venir en aide à nos missionnaires inopinément contraints à un déménagement et à des voyages ruineux, et secourir aussi les pauvres chrétiens bassoutos, que la famine menaçait de décimer. De plus, à Taïti, la Société s'est trouvée forcément entraînée dans des frais de construction, qui ont de beaucoup dépassé les prévisions. En réponse aux appels nécessités par ces faits, des sympathies généreuses se sont déjà manifestées en divers lieux, notamment dans la Suisse de langue française. Une des ressources habituelles de

la Société, le sou missionnaire, s'est aussi heureusement accrue. Grâce aux collecteurs des départements, qui en ont fait arriver le chiffre à plus de 21,000 fr. Mais la situation n'en reste pas moins très difficile, et, en définitive, la somme totale des collectes de l'année n'a pas égalé celle du précédent exercice. Que les amis de l'Evangile s'en émeuvent. Il y a là, au sud ou à l'ouest de l'Afrique et à Taïti, des œuvres auxquelles il est impossible que nous refusions les secours de notre charité.

A la suite de ce rapport, M. le président annonce que celui du Comité auxiliaire de dames, malgré le vif intérêt qu'il présente, ne peut être lu, faute de temps, mais qu'il sera joint au rapport imprimé.

M. le comte *Robert de Pourtalès*, trésorier, expose sommairement la situation financière. Malgré les appels du comité, les recettes sont restées d'environ 2,000 fr. au-dessous de celles de l'année précédente, qui avaient dépassé 200,000 fr. Les dépenses se sont élevées : pour l'Afrique, à 175,000 fr. ; pour le Sénégal, à 20,000 fr. ; et pour Taïti, à 44,000 fr. Il résulte de cet état de choses un déficit d'environ 70,000 fr.

M. *Vernier,* le jeune missionnaire qui se dispose à partir pour Taïti, raconte comment il s'est senti appelé à desservir cette œuvre. En se vouant au ministère de la Parole sainte, il avait compté l'exercer dans son pays natal (la Drôme), mais Dieu lui a ouvert une autre carrière ; son vénérable père et sa mère bien-aimée l'ont encouragé à y entrer ; il lui en coûte de quitter ainsi sa patrie ; la tâche est grande, et il se sent bien faible, mais il compte sur la grâce d'en haut et il va partir, en se recommandant instamment, ainsi que sa compagne, aux prières de leurs frères de France.

M. le pasteur *Demole*, de Genève, peut affirmer qu'en apprenant les désastres de la mission du Lessouto, les chrétiens de Genève se sont très vivement associés à la douleur de leurs frères de France. Mais il est profondément convaincu que Dieu fera sortir quelque bien de cette rude épreuve. Le

maintien dans un constant état de prospérité d'une mission si heureusement commencée, aurait sans doute contrasté trop fortement avec l'appauvrissement de notre zèle ; il était bon que celui-ci fût réveillé par quelque grand coup, et peut-être celui qui nous a frappés est-il une voix de Dieu qui crie aux missionnaires qu'il ne faut pas oublier de porter aussi l'Evangile dans les contrées que de récentes découvertes nous ont révélées. Quoi qu'il en soit, que ces revers nous retrempent dans le sang de la croix, de telle sorte qu'on nous voie travailler et prier toujours avec plus d'ardeur pour l'œuvre des missions.

M. le professeur *De Félice*, doyen de la Faculté de théologie de Montauban, saisit cette occasion d'exprimer ses profondes sympathies pour la Société, et il pense être en cela l'organe de toute l'Eglise. Quant aux faits du Lessouto, il se joint de toute son âme aux sentiments exprimés avec tant de chaleur par le président de cette séance ; mais il n'a pas été moins ému par tout ce que le rapporteur a raconté des vertus vraiment chrétiennes qu'ont déployées, sous la croix, nos nouveaux frères du sud de l'Afrique. Ces gens, dont on aurait pu demander autrefois s'ils avaient une âme, ont compris aussi bien, et peut-être mieux que nous, la puissance de l'Evangile pour consoler et régénérer les cœurs. Leur histoire rappelle celle des premiers chrétiens; sachons tirer de là de nouveaux motifs à aimer l'œuvre des missions, à donner, à prier pour elle, et en particulier n'oublions pas dans ces prières le jeune frère qui nous en a demandé ici le secours.

Le chant d'un cantique, et une prière prononcée par M. le pasteur *Fisch*, terminent cette réunion, attristée dans un sens par quelques-unes des communications qui l'ont remplie, mais profondément édifiante pourtant et qui n'aura pas été sans fruit, nous aimons à le penser, pour la sainte cause des missions.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE DIVERS MISSIONNAIRES.

M. Jousse écrit, le 9 mars, de Maritzburg, le chef-lieu de Natal : « Nous voici arrivés auprès de nos amis (Daumas et Coillard). Je n'essaierai pas de vous dire la joie que nous avons éprouvée les uns et les autres en nous revoyant. On a oublié, pour un moment, qu'on était sur la terre de l'exil, et jamais les membres d'une même famille n'ont été plus heureux de se retrouver. Je suis ici avec des cœurs qui sympathisent avec le mien. Dieu a dirigé nos amis lorsqu'ils se sont décidés à venir ici. Ils sont une prédication vivante et un témoignage contre l'injustice. M. Daumas a un certain nombre de ses gens avec lui. Ceux qui sont restés à Mékuatling soignent les bâtiments et les jardins de la mission comme si les missionnaires étaient encore là. Que de choses j'ai apprises qui me prouvent que nos chers Bassoutos ne sont pas toujours des ingrats. Il y a ici des messagers du Lessouto qui vont et viennent. Mopéli, frère de Moshesh, était dernièrement à Maritzburg ; il a fait sensation. On est étonné de voir des chefs si policés. C'est le 14 de ce mois que les Boers vont faire une démonstration pour refouler les Bassoutos au delà du territoire annexé ; ce sera probablement le commencement de nouvelles hostilités. Que Dieu ait pitié et des Bassoutos et des Boers. Ayons bon courage, et que nos frères de France continuent à prier pour nous. Je suis heureux de pouvoir dire à nos frères blancs et noirs toute la sympathie et tout l'amour dont ils sont l'objet de la part du Comité des missions et des Eglises. »

Madame Mabille écrit de Thaba-Bossiou : « Nous voici de nouveau dans l'attente d'une guerre. Nous nous remettons en toute confiance entre les bras du Tout-Puissant. Nous ne songeons nullement à quitter notre poste. Le Seigneur saura nous protéger, nous, nos jeunes enfants et les chers trou-

peaux qu'il a confiés à nos soins. Ici, nous avons mené, depuis quelque temps, une vie fort active, les services sont bien suivis. Moshesh et plusieurs autres chefs y assistent presque tous les dimanches. L'école va bien. Il y a en sus une classe spéciale pour des jeunes hommes et des jeunes femmes. Mon mari donne un cours de religion aux enfants baptisés et un autre aux catéchumènes sortant du paganisme. Nous avons une réunion d'édification le mercredi, une réunion de prières le jeudi, et l'assemblée de l'Eglise le samedi. Le dimanche, il y a deux grands services, l'école du dimanche, qui est sous ma direction, une leçon de chant religieux et, le soir, une instruction pour les bergers.

« Certaines personnes en France diraient peut-être que c'est faire faire *un peu trop de religion* à ces pauvres gens; mais nos Bassoutos n'ont pas l'air de penser ainsi. Dernièrement, mon mari est allé prêcher aux gens du chef Mopéli, qui sont à quelques pas de la station catholique. Il eut un très bel auditoire. Le chef avait arrangé une vaste caverne d'une manière tout à fait artistique. Un rocher recouvert d'un châle noir servait de chaire, le sol était tapissé d'herbe fraîchement coupée. Le chef avait fait placer son banc en face du prédicateur et l'auditoire était assis dans l'ordre le plus parfait. Salomon Kakoumé, l'ancien instituteur de Thaba-Bossiou, tient habituellement les services et l'école dans ce village. Un jeune homme de l'endroit avait voulu se donner aux catholiques; mais voyant qu'on lui défendait de lire son Nouveau-Testament, qu'on s'est même permis de déchirer en plusieurs endroits, il est revenu au culte évangélique. Depuis lors, les prêtres travaillent à l'éloigner, disant que ses prières hérétiques troublent les leurs. Grâce à Dieu, aucun des membres de l'Eglise de cet endroit ne semble disposé à les écouter. Moshesh et les chefs principaux ont convoqué, il y a trois semaines, une nombreuse assemblée pour abolir le grand rite national. Ils avaient autrefois déclaré qu'ils y renonçaient, mais ils disent qu'ils l'avaient fait pour

plaire aux missionnaires, et voilà pourquoi ils n'ont pas tenu leur promesse; tandis que cette fois ils assurent qu'ils le font d'eux-mêmes et avec le consentement de leur peuple. Dieu veuille qu'ils aient pris cette résolution de tout leur cœur, et non pas seulement dans le but de faire quelque chose qui puisse plaire au Seigneur et leur obtenir son aide dans les difficultés où ils sont. Dans tous les cas, c'est un grand point de gagné. »

M. le Dr Casalis, parlant de l'accident qui lui est survenu, s'exprime comme suit : « Mon bras va très bien. Il y a eu trois semaines, samedi passé, qu'il s'est cassé ; par conséquent, nous pourrons bientôt le dégager de ses entraves. Seulement, comme, dans ma chute, les articulations de l'épaule et du coude avaient été fortement contusionnées et que depuis j'ai été obligé de leur imposer une immobilité à peu près absolue, je sens qu'il me faudra encore quelques semaines de soins avant que l'entier usage du bras me soit rendu. Mon bras droit étant heureusement sain, j'ai peu souffert de son congénère gauche. J'ai travaillé comme un manchot, et ce qu'il y a de curieux, c'est que j'ai dû surtout faire le dentiste. La guerre du Lessouto doit, dit-on, recommencer très prochainement. Un *ultimatum* a été envoyé à Moshesh; et comme, selon toute probabilité, le vieux chef ne répondra pas favorablement aux demandes de l'État-Libre, on mettra à l'œuvre les forces que l'on rassemble depuis quelques jours déjà. Cela étant, mon retour au Lessouto, que mon accident m'a forcé à retarder, devient présentement impossible. Quelle sera la fin de cette nouvelle lutte? Dieu seul le sait. Oh! qu'il lui plaise de tirer de tout ce désordre un état de choses favorable à son œuvre. »

M. Maitin, quoiqu'il ait tant souffert pendant les précédentes hostilités ne se laisse pas aller au découragement. « Quoi qu'il arrive, écrit-il sous la date du 7 février, notre devoir est d'annoncer l'Evangile aux âmes vers lesquelles le Seigneur nous a envoyés. Nos labeurs seront toujours riche-

ment récompensés ; si ce n'est immédiatement, ce sera plus tard. J'ai toujours pu tenir les services dans la station, tandis que notre cher Duvoisin est allé régulièrement annoncer l'Evangile dans les environs. Je suis sûr que vous considérerez aussi comme un bon signe l'école assez nombreuse que tiennent journellement nos enfants Duvoisin. Les dispositions à recevoir l'Évangile sont partout plus encourageantes qu'auparavant. Quelques personnes ont été récemment converties à Bérée. En ce moment, plusieurs, qui avaient été très opposées à l'Evangile, paraissent sérieusement travaillées. Nous avons pu réadmettre quelques personnes qui s'étaient relâchées et que les épreuves ont fait rentrer en elles-mêmes. Nous avons l'intention de baptiser un certain nombre de nos candidats, aux fêtes de Pâques, si le Seigneur nous conserve. Vous apprendrez par M. Mabille quelle grande assemblée il y a eu à Thaba-Bossiou ; je ne sais quels en seront les résultats, mais la vérité a pu être annoncée à un nombre considérable de gens. Nous avons pu décharger nos cœurs, solliciter tous ces pécheurs de se réconcilier avec Dieu et d'accepter le salut. Jamais peut-être le paganisme n'avait pu être attaqué aussi ouvertement sans que ses partisans en prissent la défense.

« Les dépenses que j'ai faites pour subvenir aux nécessités de nos pauvres Bassoutos affamés ne dépasseront pas la somme de 2,500 fr., si elles l'atteignent. A ce sujet, je crois pouvoir dire que nons avons fait beaucoup de bien, quoique donnant comparativement peu. Non-seulement nous avons secouru nos fidèles, mais nous avons été assez heureux pour sauver la vie à plusieurs païens, qui maintenant suivent régulièrement nos services. »

Nous terminerons ce résumé de la correspondance des missionnaires en apprenant à nos lecteurs que M. et Mme Guindet sont très heureusement arrivés à Gorée, et qu'ils se préparaient à partir pour Sedhiou.

Lettre de M. Keck.

Mabolélé, janvier 1867.

Messieurs et très-honorés directeurs.

C'est encore de ma station qu'il m'est donné de vous envoyer cette lettre et de vous dire que le Seigneur nous a soutenus dans ces temps de famine et de misère.

Par décision du Conseil de l'Etat-Libre, j'ai reçu, à la fin de février de l'année dernière, la permission de rester dans ma station aussi longtemps que certaines circonstances de famille m'empêcheraient de la quitter. C'est ainsi que j'ai pu demeurer ici, et depuis lors personne ne m'a signifié l'ordre de partir.

Dès que la guerre fut terminée, je reçus quelques familles qui désiraient se fixer auprès de moi; elles m'aidèrent à veiller la nuit et à assurer un peu de sécurité aux habitants de la station, qui alors ne consistaient, outre ma famille, qu'en un jeune homme du pays des Bapelis et les femmes, les impotents et les vieillards qui avaient cherché un refuge chez nous durant la guerre.

Dès le mois de juin, tous les gens de Mopéli (1) ayant pris part aux hostilités, aucun d'eux ne put rester auprès de nous. Après la levée du siége de Thaba-Bossiou, les camps de l'Etat-Libre nous entouraient; leurs patrouilles, passant dans toutes les directions, incendièrent et détruisirent en détail ce qui avait échappé au feu (1865).

Des maraudeurs nous épiaient de tous côtés. Nous avons fait des pertes en gros et en menu bétail. Aucune cloison ne pouvait non plus empêcher que les fruits du jardin et les légumes ne fussent enlevés avant même d'être mûrs.

Mais grâces soient rendues à notre Dieu qui n'a pas permis que nous fussions éprouvés plus que cela.

Après la guerre, les gens de Mopeli qui ne sont pas allés

(1) Mopéli était le chef de la station. (*Note des Rédact.*)

parmi les blancs, sont restés pour la plupart à Thaba-Bossiou et dans les environs, où le maître d'école Salomone préside les réunions de prière.

Les personnes qui sont maintenant établies en famille auprès de moi ne sont pas de l'Eglise, à l'exception d'une seule, mais toutes viennent régulièrement aux services et à la prière du matin de tous les jours ; ils envoient leurs enfants à l'école.

Nous ne sommes en tout qu'une soixantaine. Dieu, dans sa grande bonté, a eu soin de nous, et, pendant les longs mois de famine, tous mes gens ont reçu chaque jour quelque nourriture ; des centaines de passants et de visiteurs ont aussi trouvé du secours parmi nous.

Notre ancienne habitation a servi de refuge et de dortoir. Elle était quelquefois toute remplie, une chambre servait pour les hommes, deux pour les femmes et les enfants. La bonne maison en pierres que Zacharie, un membre de l'Eglise, a bâtie en même temps que nous bâtissions la nôtre, et qui, à ma requête, fut épargnée lors de l'incendie, a surtout servi aux vieillards de Mékuatling que M. Daumas m'a adressés lors de son départ. Je n'ai pas eu connaissance que dans nos environs, un seul natif soit mort de faim ; et par le secours de Dieu, avec de faibles moyens votre station de Mabolélé a été en bénédiction dans un temps de grande calamité.

Le service public de dimanche n'a souffert que peu d'interruptions, et quoique l'auditoire régulier de l'endroit ne dépasse pas 60 personnes, il s'y est joint un grand nombre de gens qui viennent, du côté de Mékuatling et de diverses retraites dans les montagnes, s'unir à nous pour chanter les louanges du Seigneur et chercher, dans sa parole de vérité et de grâce, les consolations et les instructions divines qu'elle renferme.

En octobre, au plus fort de la famine, nous avons eu une fête à l'occasion du baptême de trois enfants, et un bœuf a fait les frais du repas. Les natifs disaient que depuis qu'ils

avaient fui dans les Maloutis, ils ne s'étaient rassasiés que ce jour-là. Ces pauvres gens soutenaient alors leur vie principalement avec les jeunes herbes qui, après un hiver rigoureux, paraissaient dans les parcs abandonnés et auxquelles ils ajoutaient un peu de farine de millet ou de maïs. Le Mossouto sait endurer la faim pendant plusieurs jours mieux qu'un Européen ne le pourrait, mais à la longue, le besoin le démoralise et le rend insensible à d'autres impressions qu'à celles qui ont rapport à la satisfaction de sa passion dominante, qui est de manger beaucoup.

Dans ce temps d'abaissement moral, nous n'avons cependant pas manqué d'encouragement. Les Bassoutos des stations aiment leurs livres et souvent, à leur requête, nous avons pu en placer. Vous voyez venir un homme, un fusil ou une javeline à la main; sans doute il demandera de la nourriture, s'il a faim, mais il sollicite avant tout un livre d'épellation, ou un catéchisme ou telle autre de nos publications en sessouto, pour lui-même, ou pour son enfant ou pour un ami. Ils aiment encore leurs chants religieux et l'école, et souvent le soir, par un beau temps, les collines qui entourent la station retentissent d'accords plus ou moins bruyants.

Un petit chef du voisinage me présenta dernièrement son fils, exprimant le désir qu'il fût instruit dans la station. C'est un jeune homme de 16 à 17 ans.

Les demandes d'ardoises et de crayons sont aussi fréquentes.

Les membres de la Commission d'arpentage employés par l'Etat-Libre, quand ils travaillaient dans le voisinage, sont venus passer un dimanche chez nous, et il m'a semblé que l'exécution du chant et la tenue générale des gens au service ont fait une bonne impression sur eux.

La première semaine de janvier, nous avons fait cause commune, par des réunions de prières, avec nos frères en la foi au delà des mers, et en même temps c'était la semaine

de préparaton pour la sainte Cène, que nous avons célébrée le dimanche, 13 du courant.

Douze communiants se sont approchés de la Table sainte. Le dimanche suivant, n'ayant pas pu aller à Thaba-Bossiou, nous avons célébré un jour d'actions de grâce au Dieu qui nous a gardés durant la guerre, et a eu soin de nous durant la famine. Psaume XXXIII, 18, 19.

Malgré les malheurs nationaux et les déplorables conséquences de la guerre, nous ne voulons pas nous laisser aller au découragement. L'œuvre de la mission a passé par l'épreuve et elle y est encore; mais c'est l'œuvre du Seigneur que nous avons faite, c'est sa parole que nous avons prêchée et publiée. Cette parole a porté des fruits; elle en portera encore, quelle que puisse être l'issue du conflit présent. La nouvelle du prochain retour au Lessouto de nos chers amis, M. et Mme Jousse avec notre chère enfant, nous remplit de joie et de bonheur. Qu'il plaise au Seigneur de les amener sains et saufs au milieu de nous! D'après les dernières nouvelles, nos frères de Bérée et de Thaba-Bossiou vont bien, ainsi que leurs familles.

Assurés du secours de vos prières, nous continuons l'œuvre qu'il nous est donné de faire, et nous vous prions, ma compagne et moi, de recevoir nos chrétiennes salutations. Croyez-moi, Messieurs et très honorés directeurs,

Votre tout dévoué en Jésus-Christ.

J.-D. Keck.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

L'ÉVANGILE PARMI LES PARSIS DE BOMBAY.

La grande et belle ville de Bombay, siége d'une des présidences du gouvernement anglais dans l'Inde, compte environ 400,000 habitants. Sur ce chiffre, plus de 25,000, dit-on, appartiennent à l'ancienne religion des Guèbres, qui reconnaît pour livre sacré le *Zendavesta*, et pour son fondateur Zoroastre. Ces adorateurs du feu, connus dans l'Inde sous le nom de *Parsis*, sont d'origine persanne. Chassés de leur pays, à l'époque où les successeurs de Mahomet s'y établirent, leurs ancêtres s'étaient réfugiés en plusieurs lieux, surtout à Bombay, qu'ils atteignirent sans doute plus facilement que les autres ports de l'Inde.

Les parsis de Bombay, presque tous négociants, comptent généralement parmi les habitants les plus riches de la cité, et passent pour très intelligents. On les cite aussi pour la beauté de leurs formes et la vigueur de leur constitution. Bien supérieurs sous ce rapport aux races indoues, ils l'emportent aussi de beaucoup sur elles en fait de culture intellectuelle. Beaucoup d'entre eux sont fort instruits, et c'est dans leurs maisons que se trouvent les bibliothèques les mieux fournies de l'Inde. Dans ces derniers temps, ils se sont occupés très sérieusement des questions relatives à l'instruction publique, et ont devancé les efforts que quelques Indous des plus éclairés paraissent disposés à faire pour mettre un terme à l'ignorance des femmes. Remarqués dans

l'Inde pour les généreux sacrifices qu'ils savent s'imposer quand il s'agit d'œuvres de bienfaisance, ils ont dépensé des sommes considérables à fonder des écoles pour les jeunes gens de l'un ou l'autre sexe qui appartiennent à leur communauté. Ils se soutiennent aussi les uns les autres avec une libéralité qui les honore, et verraient, dit-on, avec une profonde douleur ceux de leurs coreligionnaires qu'atteint quelque revers de fortune, s'adresser à d'autres qu'à eux pour en obtenir des secours.

Dès l'origine des œuvres missionnaires entreprises dans cette partie de l'Inde, les parsis sont devenus un point de mire important pour les prédicateurs de la vérité. Mais, pendant longtemps, ces tentatives étaient restées complétement infructueuses. Avec toutes les qualités qui les distinguent, et peut-être en raison même de ces avantages, les parsis laissent percer un grand fond d'orgueil et se tiennent volontiers à l'écart du reste de la population. Pleins d'un profond mépris pour les croyances et les rites idolâtres des Indous, ils mettent le dogme de l'unité de Dieu tellement haut que la doctrine de la Trinité, mal comprise sans doute, leur inspire les plus grandes préventions contre la religion du Christ.

Chacun sait que le principal objet de leur culte est le feu, dans lequel ils voient une manifestation de la divinité, et qu'en conséquence un feu perpétuel est soigneusement entretenu dans leurs temples. Ils rendent, en outre, des hommages journaliers au soleil, parce qu'ils regardent cet astre comme une sorte d'incarnation du feu et comme le principe générateur de tous les biens de la terre. Ils lui attribuent tout spécialement la production des fleurs, qu'à cause de cette origine ils entourent d'une sorte de respect superstitieux. Un des usages auxquels ils se montrent le plus fidèles est celui de se prosterner chaque matin devant le soleil, au moment où il se lève. Aussi aiment-ils beaucoup les jardins, qui leur offrent à cet égard des facilités précieuses.

On raconte d'un parsis qu'ayant été contraint, par suite de pertes considérables, de louer sa maison à une famille anglaise, il y avait mis, en termes touchants, la condition expresse qu'il lui serait permis de venir chaque matin, dans le jardin attenant, faire ses prostrations habituelles devant le soleil, et cultiver les fleurs que les rayons de cet astre y faisaient naître.

Un Anglais, qui, à la vérité, n'aimait pas l'œuvre des missions, prétendait, il y a quelques années, que jamais on n'avait entendu parler d'un parsis devenu chrétien. Déjà très-exagérée à l'époque où il l'émettait, cette assertion serait aujourd'hui complétement fausse. A force de persévérance dans leurs tentatives de conversion, les missionnaires sont parvenus à percer, sur quelques points, cette enveloppe de préventions ou de dédains qu'on leur opposait d'abord avec un ensemble si décourageant. Depuis quelques années, plusieurs parsis ont ouvert les yeux à la vérité, et tout récemment encore un agent de l'Eglise libre d'Ecosse a pu annoncer deux baptêmes de parsis, qui paraissent avoir produit une vive sensation à Bombay. Laissons parler le révérend docteur Wilson.

Après avoir raconté la conversion de la jeune femme d'un officier cipaye, amenée à l'Evangile après bien des luttes, le missionnaire ajoute :

« Les deux autres convertis, baptisés en même temps, sont deux jeunes parsis, sur lesquels les pensées de beaucoup de gens se sont portées depuis quelque temps et qui nous ont beaucoup occupés nous-mêmes.

« L'un d'eux, nommé Jijibhaï Jivaji, vient d'entrer dans sa dix-huitième année. Admis, dès l'âge de huit ou neuf ans, dans une des classes de notre école, il y apprit promptement à lire et à écrire dans les langues guzerathi et marathi. Passant de là dans les classes supérieures, il en a suivi les cours avec beaucoup de profit, de sorte qu'à l'exception d'une année qu'il a passée hors de l'établissement, nous l'avons eu

près de neuf ans sous notre direction. Il s'est ainsi familiarisé avec l'enseignement chrétien, et depuis qu'il a été en âge de l'apprécier, il n'a jamais fait mystère à personne de l'attrait qu'il y trouvait. Durant ces dernières années, il avait très régulièrement suivi les classes bibliques et les réunions de prières qui ont lieu chez moi, en s'annonçant hautement comme un aspirant au baptême. En l'entendant parler ainsi, son père ne se montra pas dès l'abord hostile à ce projet, mais il lui ordonna pourtant de quitter notre institution et de se chercher de l'emploi au dehors. En conséquence, le jeune homme entra au service de la poste à Bombay, mais sans cesser pour cela d'assister à nos réunions. En vue de son baptême, nous lui donnâmes, en outre, des instructions spéciales, admirant les voies de la Providence qui nous faisait ainsi recueillir les fruits de nos soins prolongés. Cependant, au moment décisif, les épreuves ne manquèrent pas à notre jeune ami. Malgré l'espèce de consentement tacite que semblait avoir donné son père, la famille s'émut, s'irrita, lui suscita toutes sortes de tourments, et finit par le renfermer de force dans une chambre, dont il dut briser la porte pour se réfugier auprès de nous. C'est trois semaines après cet événement qu'il a reçu le baptême.

Le second néophyte parsis se nomme Pessongi Jehangirgi (presque tous les noms de parsis se terminent en *aï* ou en *ji*). Il est âgé de dix-neuf ans, mais n'a pas eu, comme le premier, les avantages d'une éducation chrétienne. C'est dans une école de parsis qu'il a passé sa première jeunesse, et de bonne heure il était entré comme commis chez le traducteur de la haute cour de justice. Mais un jour, dans une des nombreuses bibliothèques que ses anciens coreligionnaires ont à Bombay, il trouva quelques livres chrétiens qui attirèrent son attention. Il vint ensuite au bazar de la mission et y acheta quelques-unes de nos publications, entre autres e récit de quelques conversions de parsis. Les impressions qu'il en reçut s'accrurent encore par des entretiens acciden-

tels avec deux ou trois de nos agents, et l'un de ces derniers lui donna une lettre d'introduction pour moi. Mais cette pièce lui fut soustraite, et, dans des intentions malveillantes, publiée dans un des journaux parsis. Cela ne l'empêcha pas de venir me trouver. Je le mis en rapport avec plusieurs de nos amis, notamment avec MM. Dhanjibhai et Manikji (deux parsis convertis) qui achevèrent son instruction chrétienne. Rentré alors dans la maison de son père, il s'y abstint avec soin de toute espèce de rit *zoroastrien*, et continua de nous rendre des visites. Quelques amis de sa famille, irrités de cette conduite, l'enlevèrent un jour pour le conduire dans un établissement que les parsis possèdent dans les environs de Guzerat. Mais, en route, un de nos missionnaires, M. Schapurgi (encore un ancien parsis), put échanger avec lui quelques paroles et l'exhorter à persévérer dans la foi. Par la grâce du Seigneur, ce jeune homme n'y manqua pas, et quand, à Guzerat, il parut devant les *dastars* (docteurs parsis), il leur signala les erreurs du Zendavesta avec une telle vigueur, qu'ils ne jugèrent pas prudent de le garder dans l'établissement et se hâtèrent de le renvoyer à Bombay. En y arrivant, il vint me trouver et fut reçu dans ma maison avec Jijibhaï, qu'il avait eu déjà l'occasion d'y voir.

« Le baptême de ces deux jeunes gens, si dignes d'intérêt, a eu lieu dans notre chapelle de l'Esplanade, en présence de la plus nombreuse réunion de chrétiens et d'indigènes que nous ayons jamais vu se former dans cette enceinte. L'impression fut excellente, et, d'après tout ce qui m'est revenu, il y a lieu d'espérer qu'elle tournera au profit de la vérité. Nos deux jeunes parsis rendirent compte de leur foi d'une manière tout à la fois simple, précise et courageuse qui fut remarquée de tous. Puisse maintenant le Seigneur les affermir dans les saintes dispositions où nous les vîmes ce jour-là, et dans lesquelles nous les croyons fermement résolus à se maintenir !

« Je suis heureux de pouvoir ajouter que M. Jijibhaï manifeste le plus grand désir de se vouer à la carrière missionnaire, et qu'il va reprendre ses études dans cette intention. Son ami Pestonji est rentré chez son père, mais en déclarant que la moindre entrave apportée à sa liberté religieuse le forcerait à chercher un autre domicile. Je dois ajouter cependant, et je le fais avec plaisir, qu'à l'occasion de ce double baptême, les parsis ne se sont portés à aucun acte d'opposition violente ou de tumulte. Le fait est que cette partie de la population fait maintenant preuve de beaucoup plus de largeur et d'idées plus libérales, qu'elle n'en laissait voir à notre égard à l'époque des premières conversions au christianisme qui eurent lieu dans ses rangs. Beaucoup de parsis commencent à comprendre la nature du message que nous avons à leur présenter, et, d'après tout ce que je vois, je suis convaincu que c'est d'eux que nous avons le plus à espérer dans cette partie de l'Inde, non-seulement pour leur conversion personnelle, mais pour la propagation de l'Évangile. Ils se distinguent très avantageusement des Indous proprement dits par le bon sens, la décision de caractère et par une droiture de conscience qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer.

« Nous avons en voie d'instruction un troisième catéchumène parsis, qui nous inspire aussi beaucoup de confiance, et auquel nous aurions conféré le baptême en même temps qu'aux deux premiers, si des raisons personnelles, que nous avons pleinement approuvées, ne l'avaient pas empêché de nous le demander. Que nos amis prient pour lui comme pour ses deux devanciers. C'est un grand sujet d'encouragement pour nous que ces conquêtes sur l'erreur, qui retient encore captives tant d'âmes faites pour quelque chose de mieux.

DEUX FEMMES DE LA BIBLE.

Nos lecteurs savent que l'excellente institution des *Femmes de la Bible*, née en Angleterre, a été importée de là dans l'Inde, et y a déjà rendu des services signalés. Un des missionnaires américains établis dans le nord du pays raconte comme on va le voir les travaux de deux de ces humbles chrétiennes, occupées l'une à Dehra et l'autre à Sabathu.

« A *Dehra*, dit-il, *Marguerite* a continué pendant l'année ses visites aux femmes des villages voisins. Elle y est bien reçue partout, et se déclare très encouragée à redoubler d'activité. Dans beaucoup de cas, ses lectures de la Bible et les simples observations dont elle les fait suivre paraissent exciter le plus vif intérêt et ouvrir la voie à une prédication plus régulière de la parole sainte.

« Une jeune femme que nous avons pu baptiser dernièrement avait été réveillée par les exhortations de Marguerite, et arrachée de la sorte aux entraînements funestes d'une vie peu honorable. Maintenant, sa conduite est celle d'une chrétienne véritable, et elle a pu se procurer un emploi qui lui assure d'honnêtes moyens d'existence. Ces résultats nous réjouissent beaucoup nous-mêmes, car du jour où nous parviendrons à enregistrer un bon nombre de femmes indoues parmi les disciples du Sauveur, la cause du christianisme sera gagnée dans l'Inde.

« A *Sabathu*, notre femme de la Bible, *Tabi*, se loue beaucoup aussi de l'accueil qu'on lui fait. Là, comme partout, la volonté des femmes est tellement subordonnée à celle des maris, qu'il est difficile de leur faire faire un pas dans les voies du développement intellectuel ou moral sans la permission de ces derniers. Nous avons cependant lieu de croire que Christ a, dans les zénanas de Sabathu, plus d'une âme qui le cherche et désire de se donner à lui. Une des femmes visitées lit maintenant le Nouveau Testament avec son mari.

Une autre déclare qu'elle a renoncé à toute espèce de pratique idolâtre, et qu'elle n'adresse plus ses prières qu'au Dieu de la Bible, par l'entremise de Jésus-Christ. Une troisième, de caste élevée, qui consacrait naguère deux ou trois heures de la matinée à des actes de dévotion superstitieuse, avouait dernièrement que, sous l'influence des lectures de Tabi, elle n'emploie plus à ces exercices qu'une demi-heure, et que sa conscience lui reproche d'en faire encore autant. Dans une des maisons visitées par Tabi, se trouvait un pauvre vieillard invalide qui écoutait attentivement ses lectures de la Bible. Dernièrement, cet homme est mort en déclarant à ceux qui l'entouraient sur son lit de souffrance, qu'il n'avait d'espérance pour l'autre vie que dans le sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché.

« La *femme de la Bible* qu'emploient nos frères de Lahore a visité Sabathu, et paraît avoir été très frappée de la facilité avec laquelle Tabi pénètre dans les familles de cette ville, et des impressions qu'il lui est donné d'y produire.

Un missionnaire écossais de Poonah, M. Gardner, raconte une anecdote qui confirme d'une manière assez plaisante ce qui a été dit plus haut de la prépondérance de la volonté de l'homme sur la femme. Parmi quelques candidats au baptême qu'il devait examiner se trouvait un couple maratha, dont on lui avait rendu un témoignage suffisamment avantageux.

« Après m'être assez longtemps entretenu avec le mari, dit-il, je me tournai vers la femme; mais aussitôt le premier, soit qu'il se défiât des capacités de sa compagne, soit qu'il cédât, sans s'en douter, au désir de montrer sa propre supériorité, se mit à lui souffler ses réponses à toutes mes questions. Après avoir inutilement essayé de l'arrêter, je priai notre évangéliste Bapu (qui m'avait présenté ces catéchumènes) d'emmener un instant le mari, pour me laisser plus libre de découvrir à quel degré d'instruction l'autre était parvenue. Le mari ne fit à cela aucune objection, mais

avant de s'éloigner, il s'approcha de sa femme et lui glissa dans l'oreille toute une volée d'indications et de conseils sur ce qu'elle devait me répondre. Malgré ces précautions, qu'il ne me fut pas difficile de déjouer, la pauvre Indoue, laissée à ses propres ressources, ne put que me rendre un compte très imparfait de ses connaissances et de sa foi. Mais elle y suppléa par une confession dont il aurait été difficile de ne pas se sentir ému : « Sahib, me dit-elle, je ne suis rien et « je ne sais rien ; mais Christ est toute ma science; je me « couche à ses pieds et fais rouler sur lui tout mon espoir. » Et en disant cela, la pauvre femme, joignant l'action aux paroles, se précipita sur le sol, le frappa de la tête, et, se relevant à demi, se mit dans une posture de suppliante, en fixant ses yeux au ciel, comme si elle y avait réellement vu le Sauveur dont elle voulait embrasser les genoux et s'approprier les mérites. »

Ces deux néophytes, quoique peu riches, appartiennent à une caste élevée, et paraissent même pouvoir compter des rois parmi leurs ancêtres. Malgré son défaut de connaissance, la femme fut admise au baptême avec son mari, et sa conduite ultérieure a montré qu'au point de vue du sérieux et de la persévérance le missionnaire avait eu raison de se confier en elle.



OCÉANIE.

UNE MISSION PARMI DES INDIGÈNES ENCORE ÉTRANGERS A TOUTE ESPÈCE DE CIVILISATION.

Dans la partie occidentale de la Polynésie se trouvent, disséminées en un grand nombre d'archipels, des îles le plus souvent très petites, et où l'on parle presque autant de dialectes qu'il y a d'îles, et ce n'est pas peu dire, puisqu'on en

évalue le chiffre à près de deux cents. Dans cet état de choses, il y avait, à vues humaines, peu de chances que les insulaires de la Mélanésie (*îles Noires*, c'est le nom qu'on donne à cette partie de la Polynésie) fussent appelés de sitôt à la connaissance de l'Evangile. Mais le zèle charitable des chrétiens n'est pas moins ingénieux qu'entreprenant. Il y a quinze ans environ qu'un évêque anglican de la Nouvelle-Zélande, le très-révérend Selwin, forma le projet d'aborder ce champ de travail, en organisant ce qu'on pourrait appeler une « mission volante. » Les principaux moyens d'action qu'il voulut employer étaient, d'abord des missionnaires voyageurs, puis un navire pour les transporter d'archipel en archipel et surtout à la Nouvelle-Zélande, et enfin une sorte d'école normale destinée à former des évangélistes indigènes, appartenant eux-mêmes aux populations qu'il s'agissait d'atteindre. Dans ce but, l'évêque fit appel à la charité de ses amis d'Angleterre. Ils lui fournirent les moyens d'acheter un navire auquel on donna le beau nom de *la Croix du Sud*, puis, à la Nouvelle-Zélande, dans le voisinage d'Aukland, un vaste terrain sur lequel s'élève aujourd'hui le collége ou école normale de Saint-André, affecté exclusivement à l'usage de la mission. On comprend de reste, par ce simple exposé, que le grand but de l'évêque était l'évangélisation de la Mélanésie par les Mélanésiens eux-mêmes, et tout donne lieu de croire qu'il eût été difficile de concevoir un plan plus sage tout à la fois et plus pratique.

Au moment où cette organisation se trouva complétée l'évêque Selwin fut forcé, par l'état de sa santé, si nous ne nous trompons, à quitter la Nouvelle-Zélande pour revenir en Angleterre; mais l'entreprise ne fut pas pour cela abandonnée. Un de ses amis, obéissant aux mêmes inspirations charitables, fut appelé à la continuer. Elève distingué de l'Université d'Oxford, le révérend M. Patterson préféra aux brillantes perspectives qu'ouvraient devant lui, dans son pays natal, ses talents et ses premiers succès, l'humble tâche d'aller prêcher l'Evangile en Océanie. Appelé à remplacer M. Sel-

win, avec le même titre, il a depuis lors consacré à cette œuvre son temps, ses forces et sa fortune. Quelques ecclésiastiques dévoués se sont joints à lui, et, grâce à leurs efforts, on peut dire aujourd'hui de cette mission qu'elle a des droits tout particuliers à l'attention des amis de l'Evangile.

Voici comment elle s'accomplit. Une fois par an, au moins, l'évêque, accompagné de quelques-uns de ses auxiliaires, s'embarque à bord de *la Croix du Sud*, et s'en va visiter plusieurs groupes de son champ d'activité, annonçant Christ aux naturels, et leur demandant de lui confier quelques-uns de leurs enfants, qu'il fera instruire et qu'il promet de leur ramener. Dans la plupart de ces îles, où n'existe aucune espèce de civilisation, les mœurs sont encore très barbares; mais généralement la confiance que témoignent des étrangers à la parole bienveillante, qu'on voit arriver sans armes et sans aucun moyen de défense, touche les habitants; ils écoutent, et, comme résultat de ces appels, c'est par centaines déjà que se comptent les jeunes Mélanésiens qu'a pu recevoir le collége de Saint-André.

Quand les élèves obtenus de cette manière ont acquis un degré d'instruction suffisant pour en faire des évangélistes utiles, la *Croix du Sud* les reporte sur leur terre natale. Plus tard, elle ira s'informer de leur situation et leur donner de précieux encouragements.

L'année dernière, le nombre des élèves recrutés dans ces conditions a été de 40 à 50. Ce sont généralement des jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, choisis parmi les plus intelligents que l'évêque puisse découvrir dans les îles qu'il visite. On leur enseigne avant tout le christianisme, mais en même temps aussi les arts industriels dont la connaissance peut être le plus utile à leurs compatriotes. Ils passent ordinairement de trois à quatre ans dans l'établissement; mais le climat de la Nouvelle-Zélande, beaucoup plus froid que celui de leurs îles natales, exige souvent qu'on les renvoie chez

eux pendant les mois d'hiver. Pour obvier à cet inconvénient, un des membres de la mission va passer ces mois dans l'île de Mota, et y veille à ce que ces jeunes gens ne perdent pas entièrement leurs études de vue.

Dans le cours des nombreux voyages de ce genre que l'évêque Patterson et ses amis ont faits depuis une dizaine d'années, ils ont couru plus d'une fois de grands périls. Dangers de mer et dangers de terre, et ceux-ci plus redoutables que les premiers, car, quelle que soit la fréquence des ouragans dans ces parages, c'est peu de chose auprès des passions sauvages de quelques-unes des populations visitées. Il y a deux ou trois ans qu'en reconduisant chez lui l'un de ses élèves, l'évêque vit son navire assailli par une bande de furieux armés de fusils, qui tuèrent deux hommes de l'équipage. Mais Dieu veille sur les siens, et grâce à lui, comme on le verra bientôt, tout donne lieu de croire que l'Evangile tend à diminuer de jour en jour cette espèce de péril.

Laissons maintenant à l'un des collaborateurs de l'évêque Patterson le soin de raconter quelques incidents des voyages de la *Croix du Sud*. Le révérend M. Palmer écrivait naguère, à bord même de ce navire :

« Notre dernier voyage a été très heureux sous tous les rapports. Nous n'avons rencontré nulle part ni opposition, ni difficulté réelle d'aucun genre. Dans presque toutes les îles d'où nous avons ramené des élèves, il nous a été donné de pouvoir les choisir parmi ceux qui nous paraissaient les mieux doués, et d'obtenir l'assurance qu'on les laisserait auprès de nous aussi longtemps que nous le jugerions nécessaire. Autrefois, nous étions obligés de nous engager à les ramener au bout de six mois, mais aujourd'hui, nous parvenons mieux à faire comprendre qu'il est bien préférable, au point de vue des résultats, que leurs études ne soient pas interrompues de cette manière. Ce succès nous est d'autant plus précieux que plus d'une fois, il nous est arrivé d'avoir à dire aux gens que nous ne pouvions pas promettre de leur ramener les enfants

qu'ils nous avaient confiés, parce que la mort pourrait les enlever. Dans plusieurs cas, à ce dernier voyage, des parents ont répondu à cette espèce d'avertissement ou de réserve: « Eh bien ! oui, prenez-les ; nous savons que vous aurez soin « d'eux et que s'ils meurent, vous aurez fait en leur faveur « tout ce qu'il vous aura été possible de faire. » On voit par là que toute défiance a disparu, ou que, du moins, ces gens commencent à mieux comprendre que notre seul motif, en demandant leurs enfants, est un désir sincère de leur faire du bien.

« Après être débarqué avec moi à Mota, l'une des îles du groupe de Banks, l'évêque m'y laissa pour visiter les nouvelles Hébrides, puis il me reprit au retour après un séjour d'environ deux mois.

« Pour un étranger, les progrès accomplis dans cette île seraient à peine perceptibles. Les insulaires sont encore la race bruyante et sauvage que nous y trouvâmes à nos premiers voyages, et ils sont aussi peu vêtus que jamais. Mais pour nous, qui depuis cinq ou six ans, avons, chaque hiver, passé parmi eux deux ou trois mois et qui avons pu voir ainsi les choses de plus près, les améliorations sont assez sensibles pour que nous puissions dès à présent rendre grâces à Dieu de ce que notre travail n'a pas été complétement vain.

« Sans avoir séjourné quelque temps dans cet archipel, il serait difficile de se faire une idée bien nette des mœurs de leurs habitants. On n'y voit ni chefs, ni lois, ni gouvernement d'aucune sorte. Chaque individu y jouit de la plus parfaite indépendance. Comme l'adulte ou le vieillard, l'enfant de six ou sept ans possède son champ d'ignames, son cocotier, son arbre à pain ou son amandier. Il est libre de dormir, de faire sa cuisine, de vivre dans la grande maison du village; il fait usage ou non de son arc et de ses flèches, absolument comme il l'entend; en rien, ou à peu près, il n'est tenu de se soumettre à ses parents, et rien de plus rare que de voir ceux-ci lui adresser la moindre remontrance ou lui donner le moindre

conseil. On comprend aisément que, dans un tel état de choses, les querelles doivent être fréquentes, que pour les trancher on ait souvent recours aux flèches, et qu'il suffise des moindres motifs pour mettre en danger la vie de l'homme. Les villages sont en guerre avec les villages et les familles avec les familles. Au sein même de celles-ci, des inimitiés presque toujours sanglantes éclatent à chaque instant, et si l'on ajoute à ces dispositions violentes l'habitude et la liberté d'assouvir sans contrôle les passions les plus brutales, on comprendra de quel abîme d'iniquité ces populations ont besoin d'être retirées.

« Et cependant, à Mota et dans quelques autres îles du groupe, les insulaires se montrent animés à notre égard des dispositions les plus amicales. Quand nous leurs parlons, ils nous écoutent; quand ils peuvent nous rendre quelques services, ils le font avec une sorte de joyeux empressement; nos usages leur plaisent, et parmi eux se trouvent dès à présent quelques individus qui manifestent un désir réel de profiter de nos enseignements.

« Pendant quelques jours passés dernièrement dans l'île de Motlau (groupe de Sadle), les naturels se sont pressés en foule autour de nous. Ils ont paru saisir parfaitement le but de notre visite, et plusieurs des élèves qui nous donnent le plus d'espérance ont été le résultat de cette visite.

« Dans une autre île du même groupe, nommée Santa-Maria, nous fûmes suivis de village en village par une nombreuse bande d'hommes, de femmes et d'enfants, très bruyants, mais évidemment attentifs à ne rien faire qui pût nous déplaire, et qui, ayant appris que l'évêque était opposé à toute espèce de combat, avaient eu soin de laisser chez eux leurs arcs et leurs massues. De là aussi nous avons ramené trois élèves, qu'on nous a confiés, bien que nous eussions dit que, selon toute apparence, on ne les verrait pas rentrer dans l'île avant trois ou quatre ans.

« Mais revenons à Mota. Jamais autrefois un homme ne se-

rait sorti de chez lui sans son arc et sans une poignée de traits empoisonnés, tandis qu'aujourd'hui ils n'emportent plus d'armes que quand ils ont des intentions de chasse. Dans beaucoup de cas, des différends qui auraient jadis fait couler des torrents de sang, s'arrangent à l'amiable au moyen de quelques concessions réciproques; les habitants des villages divers se rendent les uns aux autres des visites paisibles, et ce bon accord se maintient même alors que des querelles surgissent entre des particuliers. Evidemment, le prix de la vie humaine commence à être mieux compris. J'ajoute qu'à chacun de nos voyages nous trouvons ces premiers symptômes d'une civilisation naissante plus sensibles, et qu'à chaque fois aussi, notre parole paraît écoutée avec plus d'attention. On nous adresse des questions, et il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre quelques-uns de nos auditeurs s'entretenir ensemble des choses que nous leur avions dites. Tout cela est bien peu de chose encore, mais nous n'en sommes pas moins encouragés, dans l'espoir que lorsque nos élèves actuels seront retournés dans le groupe et pourront s'y mettre sérieusement à l'œuvre, les progrès seront bien autrement rapides.



NUBIE.

STATION MISSIONNAIRE DE SAINT-THOMAS.

Nos lecteurs connaissent le projet, tout à la fois si hardi et si chrétien, d'établir, sous le nom de *Chemin des apôtres*, une grande ligne de stations missionnaires qui, traversant l'Afrique, reliera les œuvres d'Egypte à celles qui se poursuivent sur la côte occidentale du continent. La lettre qu'on va lire parle d'une des premières étapes de cette route vraiment royale. Son auteur, M. Blessing, est un des élèves

de la « Mission des pélerins » de Chrischona (près de Bâle), et l'importance du poste occupé par lui ressort suffisamment de ce qu'il en dit. En reproduisant cette lettre, nous avons soin d'y laisser ce que M. Blessing dit de la pieuse épouse qu'il avait récemment perdue. Quelques personnes ont émis des doutes sur les services rendus à la cause de l'Evangile par les femmes de missionnaires. Le récit de M. Blessing est un de ceux qui suffisent pour réfuter de pareilles assertions

La lettre, écrite de Kartoum (ou Kartoun), porte la date du 11 décembre dernier. Nous la reproduisons à peu près littéralement, d'après le bulletin de la maison de Chrischona.

« Kartoum, situé au confluent du Nil blanc et du Nil bleu, est le point central de l'Afrique occidentale, et est par cela même de grande importance pour tout voyageur, négociant, savant ou missionnaire. On y observe une certaine civilisation, mais naturellement sans l'Evangile. Il y a des magasins où l'on trouve le nécessaire, mais à des prix exorbitants. De Kartoum on peut atteindre par le Nil bleu les Gallas, peuple largement disséminé ; au moyen du Nil blanc et du Bacher elrazale, venant de l'ouest, le voyageur peut pénétrer jusqu'au cœur de l'Afrique. La population de Kartoum se compose de Mahométans, de Koptes, et d'un petit nombre flottant de négociants européens. Les indigènes vivent dans une grande ignorance, sont indifférents au sujet de leur âme et s'abandonnent à toutes leurs passions. Malheureusement il en est de même des Européens; pour eux non plus le mensonge et le vol ne sont pas une honte. Si l'un d'entre eux se croit assez habile pour ruiner son meilleur ami, il ne manque pas de le faire. Chacun cherche à remplir sa bourse aussi vite que possible. Mais il n'est pas rare qu'une mort subite les enlève à leurs richesses mal acquises, qui, d'autres fois, sont détruites par la pluie, par le fleuve, etc. Des négociants qui ne veulent pas perdre leur âme et leur avenir, ou qui ne jurent pas par la barbe de

Mahomet, ont une position très difficile, car la parole d'un Franc ne vaut plus autant que jadis. Les négociants chrétiens sont trompés de différentes manières ; tous les moyens sont mis en œuvre pour les entraîner dans le même abîme de vice et d'impiété. Mais le plus affreux de tous, c'est la traite des nègres, avec les cruautés qui l'accompagnent. Ces jours derniers, j'ai vu une barque remonter le Nil blanc, où elle sera certainement suivie de plusieurs autres. Elles vont, à une assez grande distance, chercher à se procurer de l'ivoire et du durra (espèce de froment), mais surtout s'emparer des noirs pour en faire des esclaves et les amener secrètement dans la ville.

« Voici comment on s'y prend. Sous prétexte d'aller à la chasse des éléphants, les chasseurs d'hommes quittent Kartoum, munis d'une instruction qui leur permet de faire usage de leurs armes en cas de danger. En les voyant arriver de loin, les noirs mettent leur durra et tout ce qu'ils possèdent dans de grands trous qn'ils recouvrent soigneusement de paille et de sable, et dont l'emplacement n'est connu que de leurs voisins. Puis ils cachent leurs femmes, leurs filles et leurs enfants. Les garçons tiennent les armes derrière leurs pères. Lorsque les chasseurs sont en minorité, ils passent tranquillement, sachant que les noirs combattront jusqu'à la mort. Mais s'ils trouvent les noirs sans armes, ils les environnent, massacrent, pillent et emmènent leurs esclaves. Ils jettent les petits enfants dans l'eau et prennent les mères ; un mari qui protège sa femme est fusillé ; puis, au moindre signe de mécontentement de la part des nègres, tous les hommes sont passés par les armes ; on enlève les femmes et les jeunes filles. Après avoir assez pillé, massacré et fait assez d'esclaves, les meurtriers chargent tout sur leur barque et retournent à Kartoum. Ces pillages durent ordinairement une année, et afin que les malheureux indigènes ne trouvent aucun repos, il y a toujours deux expéditions en route, dont une va, tandis que l'autre revient.

Quand un négociant de Kartoum accompagne sa barque, le sort des pauvres nègres n'en est guère amélioré. On dit que le fils d'un négociant étranger ayant essayé un jour le tranchant de son instrument meurtrier en mutilant des nègres, une mort terrible mit fin à son existence.

« C'est ainsi que la malédiction se répand d'ici à des centaines de lieues dans l'intérieur de l'Afrique. Kartoum est la source de misères inexprimables pour des millions de pauvres noirs. Les usuriers qui tiennent en mains la clef de l'intérieur de l'Afrique, la gardent à tout prix. Satan a érigé ici une forteresse de meurtre et de pillage, et, sans la destruction de cette source de tant de maux et sans une nouvelle œuvre du Seigneur, les chances de succès sont, au point de vue humain, très-petites pour l'évangélisation des bords du Nil blanc et du Nil bleu. La situation malsaine de la ville de Kartoum est une sorte de retranchement à l'usage des méchants. Plusieurs personnes, après avoir bu jusqu'à la lie la coupe du péché, m'ont dit que c'était un endroit nuisible à la santé, au travail et à la moralité, et que par conséquent elles allaient le quitter. Néanmoins, bien des négociants de cette classe vivent longtemps ici ; on trouve même des vieillards parmi eux, tandis que les missionnaires, tant catholiques que protestants, succombent souvent bientôt après leur arrivée, sans qu'on puisse mettre ce fait sur le compte de la « fainéantise » ou du vice, pour ce qui les concerne.

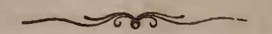
« Jugez d'après cela quelle perte sensible notre station, fondée au milieu d'une population sensuelle et trompeuse, a faite par la mort de ma chère Mathilde. Elle s'occupait en général des personnes de son sexe, et en particulier des femmes esclaves. Le sort de ces pauvres créatures est fort triste. Tous les Européens ont des esclaves, soit pour en tirer autant de profit que possible, soit pour satisfaire leurs passions brutales. La sainteté du mariage n'est comprise ni par les Européens ni par les Arabes, et les gens

paraissaient très surpris en voyant combien ma chère Mathilde et moi nous étions affectionnés l'un à l'autre. Cependant même de nobles femmes turques semblaient voir avec plaisir notre union. Un jour, nous fûmes invités au mariage de deux filles du commandant de la ville, qui plus tard vinrent faire visite à ma femme et s'entretinrent aussi avec moi, ce qu'elles ne font pas ordinairement avec les hommes. La facilité avec laquelle ma compagne parlait l'arabe les réjouissait beaucoup. Quelquefois on les voyait la presser contre leur cœur en disant : « notre sœur parle si bien arabe ! » Par son moyen j'eus accès auprès des femmes pour les évangéliser. Elle m'ouvrait les portes, attirait auprès d'elle les pauvres esclaves qui restaient cachées, cherchait la maîtresse de la maison et ses filles, et alors je leur expliquais la Parole de Dieu et je priais avec elles. Je ne me laissais pas décourager par leurs rires, et peu à peu je gagnais leur attention. Alors, d'après l'Ecriture sainte, je me mettais à déclarer que tous les impies, les meurtriers, les voleurs, les menteurs, les gens de mauvaise vie iraient en enfer, et parfois, m'adressant à un fils ou à une fille de la maison, je leur demandais : « Veux-tu aller en enfer avec le diable ? c'est ce qui arrivera certainement, si tu ne changes de vie. » Ces questions directes rendent ces gens sérieux, quand même je n'obtiens aucune réponse; et tout incompréhensible qu'une simple lecture leur soit souvent, une courte explication de la Parole leur vient en aide. Certes, il est difficile de faire comprendre à ces maîtres si fiers que leurs pauvres esclaves ont aussi droit à l'Evangile. On peut les entendre demander dédaigneusement s'il y a une différence entre un âne et de telles créatures. Et ces malheureuses sont souvent en effet abruties et rendues comme imbéciles par suite des mauvais traitements et de la négligence qu'elles ont à subir. Nous espérions que le Seigneur nous permettrait d'ouvrir une école de filles; on voulait mettre en pension chez nous plusieurs jeunes personnes; l'esclave d'un

riche Turc habitait déjà avec nous. Ma chère Mathilde recevait des visites toujours plus nombreuses, et même quelques femmes avaient commencé d'assister au culte, — mais tout cela est fini maintenant ! Quand je vais dans les maisons comme autrefois, les femmes se retirent aussitôt, ni la mère ni les filles ne se montrent, pas même en compagnie du père.... La station a beaucoup perdu par la mort de ma chère femme. Presque journellement, je puis entendre combien nos frères regrettent son savoir-faire et expriment leur douleur de l'avoir perdue. De tous côtés on a pris part à mon affliction, et le pacha lui-même vint à cette occasion me faire une visite....

(Ici le missionnaire donne, sur la maladie, les derniers moments et la mort parfaitement calme de Mme Blessing, des détails très édifiants, mais que la nécessité d'être brefs nous contraint d'omettre. Il dépeint ensuite la profonde douleur où le jeta cette épreuve, puis il ajoute :)

« Le lendemain, à 4 heures (Mme Blessing était morte le 30 octobre) nous rendîmes à la terre ce qui lui appartenait. Presque tous les Européens et beaucoup d'Arabes suivirent le cortége funèbre. L'évêque copte avec quelques prêtres, le directeur des missions catholiques et plusieurs de ses employés, se rendirent avec nous à son dernier lieu de repos. D'après un désir qu'elle m'avait exprimé longtemps auparavant, je choisis pour texte les paroles 1 Tim. I, 15, 16, que je lus en allemand et en arabe. Je ne pus continuer, les larmes m'en empêchèrent malgré mes efforts pour les retenir. La prière fut précédée et suivie par des cantiques et par la prière du Seigneur, que répétèrent nos jeunes écoliers arabes. Nous comptons orner sa tombe d'un petit monument ; mais le meilleur souvenir d'elle se trouve dans les cœurs qu'elle a su gagner pendant son court séjour à Kartoum. »



ÉTATS-UNIS.

VISITE A UNE EGLISE INDIENNE.

Les Séminoles et les Creeks sont des débris de ces races indiennes autrefois si puissantes, auxquelles le gouvernement des États-Unis accorde des terres ou de l'argent, en dédommagement des territoires qu'elles ont dû céder aux blancs. Des missionnaires ont depuis longtemps été à l'œuvre au sein de ces tribus, mais pendant quelques années la mission séminole avait été abandonnée, sans doute par suite de la longue guerre que les États-Unis ont eu à traverser. En janvier dernier, cependant, un des missionnaires qui avaient précédemment exercé leur ministère parmi les Séminoles, est allé leur faire une visite pastorale, et le récit de cette excursion a tellement intéressé le Comité de la Société des missions de l'Eglise presbytérienne, qu'il a immédiatement décidé la reprise de l'œuvre suspendue.

Quelques passages de ce récit vont expliquer cet intérêt.

« Parti de Tallahassi à la pointe du jour, dit le révérend Ramsay, j'arrivai à l'entrée de la nuit à La Fourche, et allai loger chez un Creek, réduit par la dernière guerre à un grand état de pauvreté, mais qui se montra plein d'une touchante bienveillance et prêt à partager avec moi tout ce qui lui était resté. Nous parlâmes d'abord de la guerre, puis des écoles, de la religion, et terminâmes la soirée en lisant la Bible, en chantant des cantiques et en priant. Ces exercices achevés, le Creek m'offrit son lit ; je refusai et, m'enveloppant de ma couverture, je m'étendis sur le sol devant le feu. Le lendemain, je partis de là avant qu'il fît jour, et, après avoir solitairement voyagé toute la journée, sans m'arrêter pour autre chose que pour faire manger et boire ma monture, j'arrivai vers le soir auprès d'un bois d'où

j'entendis sortir un bruit de voix humaines qui chantaient. En m'approchant, je reconnus parfaitement des airs de cantiques, et, malgré l'obscurité, je m'avançai vers les chanteurs, bien convaincu que je trouverais parmi eux quelques-uns de mes anciens paroissiens. Et je ne m'étais pas trompé. A mon arrivée, des enfants jouaient dans la cour de la maison où se tenait la réunion; ils me reconnurent, prirent mon cheval et m'invitèrent à entrer dans la maison : c'était celle de Long John (le long Jean), le principal chef de la tribu. Il était malade de la fièvre et dans son lit; mais cela ne l'empêcha pas de se montrer très heureux de me voir. A peine cependant avais-je eu le temps de causer uu peu avec lui, qu'on vint me prévenir qu'une place vide m'attendait dans une autre maison, où venait de se former une nombreuse assemblée. La maison était en effet comble, et à mon arrivée la joie parut éclairer tous les visages. Hommes, femmes, enfants, s'approchèrent de moi aussi vivement que le permettait la densité de la foule; tous voulaient me serrer la main et échanger avec moi quelques paroles. Le but de la réunion était de prier en faveur du chef malade, et bien sincères, en effet, me parurent les vœux qui montèrent pour lui vers le trône de la grâce. Je ne saurais dire combien je me sentais heureux de retrouver ainsi ces amis attachés aux croyances et aux pieuses pratiques que j'avais eu mission de leur inculquer.

« Les jours suivants, je fis des visites et nous eûmes plusieurs réunions, dont une eut lieu dans la plus grande maison du district. Beaucoup de gens y étaient arrivés avant moi, mais pendant longtemps encore j'en vis accourir de tous les côtés. Le local était encombré au point qu'on avait peine à s'y mouvoir et à y respirer. Je prêchai sur Actes V, 3, et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu d'auditoire plus attentif ou qui laissât percer une émotion plus profonde. Presque tous les visages se baignèrent de larmes lorsque j'exposai les miséricordes du Sauveur mort et ressuscité

pour nous. Le service achevé, plus de vingt personnes vinrent me demander de prier tout spécialement pour elles.

« Je comblai ces braves gens de joie en leur annonçant que, Dieu le voulant, je reviendrais, à la fin de février, passer quelques jours auprès d'eux, dans le but de réorganiser l'Église, d'établir des anciens, de célébrer les mariages ou les baptêmes qu'il y aurait à faire, et de donner la sainte cène. Le conseil des chefs, dont je dus attendre la réunion jusqu'au lundi, parce qu'il ne s'assemble jamais le dimanche, me remercia également de cette promesse, et tous ses membres s'engagèrent à mettre personnellement leur influence au service de l'Église. On m'exprima l'espoir de voir beaucoup d'autres Indiens des environs se rendre à ces réunions projetées.

Un fait très remarquable et dont on ne saurait trop bénir le Chef suprême de l'Église, c'est que pendant la guerre et la suspension des travaux missionnaires, le nombre des membres de l'Eglise séminole s'est plutôt accru qu'il n'a diminué, et cependant la mort en a fait disparaître plusieurs des plus âgés. »

NOUVELLES RÉCENTES

SUISSE.

Société Neuchâteloise des missions. Cette Société, sœur et amie de celle de Paris, a eu son assemblée générale de cette année, le 2 mai, dans le temple neuf de Neuchâtel, sous la présidence de M. le pasteur Dupasquier. Du rapport présenté par le secrétaire, M. Ed. de Pury, il résulte qu'une circulaire envoyée par le Comité dans toutes les paroisses pour recom-

mander la Société de Paris, grevée d'un déficit considérable, a produit environ 3,000 fr. Les dons remis au Comité dans le courant de l'exercice s'élèvent à 31,698 fr., dont 5,242 fr. avec désignation spéciale pour la Société de Paris. La collecte du sou bâlois a produit 7,900 fr., et celle du sou français 1,956 fr. « En résumé, a dit en terminant l'honorable rapporteur, l'impression qui reste de l'exercice de cette année c'est que la cause des missions n'a pas reculé, et que tout en nous humiliant du peu que nous avons fait pour l'œuvre du Seigneur, nous avons lieu de le bénir de ce qu'il conserve au milieu de nous le chandelier de sa parole. »

ANGLETERRE.

Le dimanche 31 mars dernier, le révérend D[r] Ewald, missionnaire de la Société pour l'évangélisation des Juifs à Londres, a baptisé sept Israëlites adultes dans la chapelle de Palestine-Place. Tous ces néophytes avaient reçu, dans l'établissement connu sous le nom de *The Wanderer's home*, une instruction conforme aux doctrines et aux rites de l'Eglise anglicane.

ÉTATS-UNIS.

UN VAISSEAU MISSIONNAIRE.

Chacun sait que la Société des missions de Londres a pu construire deux navires et les réparer plusieurs fois au moyen des souscriptions recueillies parmi les élèves des écoles du dimanche. Le Conseil américain des missions étrangères vient d'imiter cet exemple, et a obtenu le même succès. On annonce qu'un beau navire missionnaire, appelé le *Morning star* (l'étoile du matin) a été construit à New-York, au moyen d'une collecte spéciale à laquelle ont pris part 150,000 élèves

des écoles du dimanche, et que ce navire vient de partir pour les îles Sandwich, d'où il fera le service de la mission que les chrétiens indigènes de ces îles ont entreprise, de concert avec le Conseil américain, dans les archipels de la Micronésie.

MADAGASCAR.

Une des églises que la Société des missions de Londres a décidé de faire bâtir à Antananarivo, sous le nom *d'Eglises monumentales* (memorial churches), sur les lieux où les chrétiens de l'île avaient autrefois souffert tant de persécutions avec tant de courage, a été solennellement inaugurée le 22 janvier dernier. La reine s'était fait représenter à la cérémonie par quelques-uns de ses grands officiers, chrétiens de profession. Cette vaste chapelle, située à peu près au centre de la ville, dans un lieu nommé Ambatonakanga, peut contenir environ 1,500 personnes, et comme 3,000 chrétiens au moins s'étaient présentés pour la fête, il fallut faire deux services à la suite l'un de l'autre. Nous pourrons une autre fois donner sur ce sujet quelques détails propres à faire apprécier les progrès du christianisme dans l'île.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié que durant la dernière guerre qui a désolé la Nouvelle-Zélande, il s'était formé une sorte de secte ou d'association dont on désigna les membres sous le nom de *Hauhaus*, parce qu'ils imitaient en certaines occasions les aboiements du chien. Dernièrement, un missionnaire de l'Eglise anglicane, le révérend M. Grace, s'est mis en rapport avec ces gens et les a trouvés beaucoup moins hostiles au christianisme qu'on ne le pensait. On es-

père pouvoir, au moyen d'instructions et de procédés fraternels, les ramener dans le sein de l'Eglise à laquelle la plupart d'entre eux avaient autrefois fait profession d'appartenir.

L'accueil fait à M. Grace par les Hauhaus est d'autant plus significatif que ce missionnaire avait assisté au martyre du Dr Volkner, si cruellement massacré par une bande de ces fanatiques.

UNE ASSOCIATION MISSIONNAIRE DE FEMMES.

Il s'est formé à New-York, depuis quelques années, une Société de Dames, dans le but de faire répandre la Bible parmi les femmes de l'Orient. D'un rapport lu, le 10 février dernier, dans son assemblée générale, il résulte que cette Société soutient en Orient 5 missionnaires, 34 lecteurs ou lectrices de la Bible et 10 écoles de la semaine. Un missionnaire qui a longtemps habité l'Inde, le révérend Scudder, l'un des sept frères missionnaires que leur père, missionnaire lui-même, a eu la joie de voir se consacrer à la même œuvre, a donné de curieux, mais navrants détails sur le mépris qu'on fait des femmes indoues, sur l'ignorance où on les tient, et sur les souffrances qu'elles ont à subir, soit comme jeunes filles, soit comme épouses, soit surtout quand elles ont le malheur de devenir veuves. En comparant leur sort avec celui des femmes de son pays, le révérend Scudder ne trouve rien de plus propre à donner une idée de la distance qui les sépare, que les deux séjours si différents que décrit la parabole du mauvais riche et de Lazare. « Il y a véritablement entre ces deux conditions un insondable abîme, sur lequel l'Evangile seul est capable de jeter un pont. Que Dieu soit béni de ce que les premières pierres de ce pont sont maintenant posées. »

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 10 JUIN 1867.

Quelques jours s'écouleront encore avant que des lettres de nos missionnaires puissent nous apprendre quels ont été les débuts de la nouvelle campagne que les Boers allaient entreprendre contre les Bassoutos. D'après certains journaux du Cap, le sang aurait déjà coulé, mais on ne savait rien de bien positif. Peut-être avant que cette livraison soit entièrement prête, aurons-nous les renseignements que nous attendons avec une si vive impatience. Dans ce cas, nous en donnerons le résumé à l'article des nouvelles récentes. Il se confirme que l'Etat-Libre n'a repris les armes qu'avec une grande répugnance. Il croyait avoir définitivement triomphé et tout est à recommencer. Il ose à peine espérer que les succès qu'il aura dans cette seconde lutte lui assurent la tranquille possession du pays. Quand on réduit des gens à la dernière extrémité en leur enlevant presque tout le sol qui les faisait vivre, les arrangements qu'on leur impose ne peuvent être que temporaires. Il faut en venir par degrés à des mesures d'extermination qui ont l'inconvénient d'être généralement fort longues et souverainement odieuses. Il ne manque pas de colons qui reconnaissent que leur gouvernement a beaucoup trop exigé, mais ils le croient irrévocablement obligé à maintenir les prétentions qu'il a émises. Ils oublient qu'il n'est jamais trop tard, même en politique, pour se montrer humain et juste.

Le gouvernement anglais pourrait tout sauver par une intervention à laquelle l'Europe applaudirait, que les Bassoutos accepteraient de grand cœur, et que les Boers bien pensants feraient accepter aux autres. Nous avons encore quelque espoir de ce côté, mais ce n'est qu'une lueur bien faible. Le Cap n'est pas dans les bonnes grâces de l'Angleterre. Il ne lui rapporte rien et il lui cause beaucoup d'ennuis et de fausses dépenses. Depuis qu'elle lui a donné des institutions parlementaires, elle semble chaque jour plus résolue à se mêler le moins possible de ses affaires intérieures. Elle retire progressivement ses troupes et, dans ce moment, elle vient de signifier aux colons que s'ils veulent qu'elle leur laisse quelques bataillons, ils doivent se préparer à les entretenir eux-mêmes, à raison de mille francs par soldat.

On apprendra avec plaisir que le Consul de France s'occupe des intérêts de notre mission avec beaucoup de sollicitude. Il écrivait tout récemment à M. Daumas les lignes suivantes : « Je voudrais mériter les remerciements que vous avez la bonté de m'adresser au sujet de ma participation dans vos affaires avec l'Etat-Libre. Malheureusement, comme il n'était que trop aisé de le prévoir, mes efforts et mes démarches, même appuyés par le gouvernement de la Colonie du Cap, n'ont pas produit un résultat conforme à vos intérêts. Cependant les choses ne me paraissent pas encore désespérées. Son Excellence le Ministre des affaires étrangères, complétement au courant, par ma correspondance et votre direction de Paris, de ce qui s'est accompli au sujet des missions, a écrit personnellement au président même de l'Etat-Libre pour recommander chaudement vos intérêts et témoigner de toute la sollicitude qu'y apporte le gouvernement français. Espérons que cette haute intervention aura de l'influence sur les résolutions ultérieures et prochaines de l'Etat-Libre. Je sais, Monsieur, par sir P. Woodehouse (le gouverneur) lui-même, combien votre station était florissante, intéressante et digne d'éloges à tous égards. Je sais aussi tout

le bien que vous avez fait dans la contrée où elle est située. Je n'en ressens que plus de peine et de regrets en songeant à la situation qui vous a été faite. Que dirai-je de plus en présence d'un état de choses qui tient forcément les bras liés? Par la prochaine malle, j'écrirai encore au gouvernement français. »

Une voix généreuse s'est fait entendre pour nous, le mois dernier, dans les grandes assemblées religieuses de Londres. C'est celle de M. Philip, fils de l'excellent homme qui conduisit nos premiers missionnaires au sud de l'Afrique. Missionnaire lui-même dans la colonie du Cap, M. Philip est venu plaider la cause de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie, et il l'a fait sans établir de différence entre les intérêts de la Société qui l'emploie et ceux de la nôtre. Après avoir dit ce qu'il pensait de la guerre des Boers avec les Bassoutos, il a ajouté ce qui suit :

« On eût pu au moins dire aux missionnaires : nous nous emparons du pays, mais nous vous laissons vos stations. Vous pouvez prendre une certaine étendue de terrain pour y continuer votre œuvre. Tout au contraire, on leur a enlevé leurs stations; des hommes armés sont allés les chasser eux et leurs familles de leurs demeures, les laissant sans abri se tirer d'affaire comme ils pourraient. Et les voilà qui languissent sur les frontières de la Colonie du Cap, espérant que quelques réclamations faites en leur faveur, quelque puissante influence leur ouvriront de nouveau leur champ de travail. Mais jusqu'ici ils ont attendu en vain. Il fut un temps où l'Angleterre était reine parmi les nations, pour donner l'exemple de tout ce qui est noble et généreux. Nos flottes parcouraient les mers pour réprimer la piraterie, la traite des nègres, et pour protéger les faibles et les opprimés. Dieu nous a accordé une grande prospérité; à la place des sommes que nous avons dépensées, du sacrifice que nous lui avons fait de la vie de nos fils, il nous a donné des richesses incalculables, une opulence sans exemple, et nos enfants sont

devenus les plus braves des braves parmi tous les peuples. Mais il me semble que nous commençons maintenant à adorer cette prospérité elle-même; nous trouvons que la prépondérance qui nous a été accordée entraîne trop de dépenses et nous ne voyons pas que nous devenons infidèles à Dieu..... « Ces hommes dont vous parlez, me dira-t-on, sont des Français? » Ne sont-ils pas des chrétiens? et le lien qui unit les chrétiens les uns aux autres n'est-il pas plus fort, plus sacré que celui des nationalités? J'espère que notre sympathie se fera sentir à ceux qui ont de si grands droits à cette sympathie, que nous ne nous contenterons pas d'exprimer ici des vœux inutiles, mais que nous comprendrons que nous sommes appelés, comme Anglais, à intervenir dans cette affaire. Souvenez-vous que la France est dans une toute autre position que nous. Elle ne peut pas, comme nous, agir directement sur les Boers. Alors même que la France prendrait à des missions protestantes plus d'intérêt que nous ne le supposons, le territoire de notre Colonie se trouve entre elle et les lieux où sa protection serait nécessaire. La France ne peut sans nous offenser traverser nos possessions pour aller faire entendre sa voix et faire sentir son bras à des gens qui sont dans l'intérieur de l'Afrique. Si nous ne sauvons pas nous-mêmes nos frères, si l'Angleterre se tait, je crains que cette mission ne soit complétement détruite. C'est cependant une mission qui date de trente-six ans, qui était grande et vigoureuse, qui comptait plusieurs stations florissantes et beaucoup de gens gagnés à l'Evangile. »

La dernière malle du Sénégal nous a apporté la nouvelle de l'heureuse arrivée de M. et Mme Guindet à Sedhiou. « Notre apparition, écrit M. Guindet, en date du 18 avril, a un peu surpris M. Andrault qui nous attendait sans nous attendre. Les lettres qui devaient lui apprendre que nous allions nous mettre définitivement en route, ne lui étaient pas encore parvenues. Nous l'avons trouvé mieux que nous ne nous

y étions attendus. Il a de bonnes couleurs; tous les européens que nous avions vus avant lui dans ce pays sont d'une extrême pâleur. Les enfants de son école ne se possédaient pas de joie lorsqu'ils nous virent arriver. Ils n'ont pas cessé pendant dix minutes de sauter autour de nous et de crier : M. Guindet! M. Guindet! Ces démonstrations de joie m'ont ému. Ils gambadaient moins autour de ma femme. Elle semblait les intimider. Quelques-uns même la fuyaient. Ils n'avaient jamais vu de blanche. Elle n'a pas tardé à dissiper toute crainte; ils se sont habitués à elle et déclarent même que c'est la meilleure femme du monde. Quelques-uns nous ont apporté des cadeaux, mais c'est à elle qu'ils en font hommage. Le domestique de la maison est si heureux de nous avoir pour maîtres, qu'il dit être prêt à faire tout ce que nous lui commanderons, de nuit comme de jour.

« Ces gens sont très intéressants; on ne peut résister à l'attrait de leur naïveté. Il ne me sera pas difficile de me faire à eux. Je craignais qu'il n'en fût autrement. Les premiers nègres que nous avions vus à Dakar nous avaient paru affreux. Nous nous demandions comment nous pourrions nous plaire au milieu de tels êtres.

« Ceux de Sedhiou sont différents. Ils sont plus beaux et ont l'air moins sauvage. Si j'en juge par les enfants, ils doivent être très intelligents. Mais ce n'est pas encore le moment de vous faire part de mes observations. Je ne puis aujourd'hui que vous écrire quelques lignes au courant de la plume. Le bateau qui doit emporter notre correspondance partira dans une demi-heure. Tout ce que je puis dire, c'est que nous sommes heureusement arrivés, un peu fatigués de la seconde partie de notre voyage, mais fort joyeux d'être parvenus à notre destination. »

M. et Mme Vernier se sont embarqués pour Taïti le 8 de ce mois, à Saint-Nazaire, sur un paquebot français. Que nos prières les accompagnent. Ils sont partis pleins de confiance dans le Seigneur, et profondément touchés des encourage-

ments qu'ils ont partout reçus depuis le moment où ils ont dit adieu à leurs chères familles.



TAITI.

Extrait de la Correspondance de MM. Atger *et* Viénot.

« L'œuvre à Papéété même, écrit M. Atger, n'offre, en ce moment, rien de bien saillant ; la situation générale reste à peu près la même. » Cependant, un fait intéressant s'est produit. Est-ce un signe de Dieu ? Je l'espère ; les prières que l'on fait pour Taïti ne peuvent être perdues. Un réveil s'est manifesté dans la presqu'île de Touirapu, dans les districts de Teatuipoo, de Vaïrao et de Toahotu. Ces trois villages, où j'ai passé un mois pendant ma maladie, sont très rapprochés, et les pasteurs ainsi que leurs troupeaux se réunissent, tous les mois, dans l'endroit le plus central. Ces grandes assemblées mensuelles ont été bénies de Dieu. Les conversions sont nombreuses. C'est par groupes de 10, 15, 20 personnes que les néophytes entrent dans l'Eglise. Taumihau, un pasteur actif et fidèle, que M. Arbousset a consacré, est le principal instrument de ce mouvement religieux. Il m'a écrit pour me faire part de sa joie, et me raconter les bénédictions que Dieu accorde à son ministère. J'ai lu sa lettre dans le temple de Papéété et elle a produit une certaine impression. Mais, hélas ! je n'ai pas assez de foi pour attendre pour mon troupeau une semblable manifestation de grâce. Le port de Papéété est le foyer de la corruption de tous ces parages. Les âmes y sont énervées par le vice. Et pourtant la compassion de Dieu est grande, des pierres même il peut faire naître des enfants à Abraham.

« Je viens d'organiser dans mon Eglise une école du dimanche. Elle promet de réussir. Des moniteurs et des moni-

trices ont été choisis parmi les diacres et leurs femmes. Il y aura des classes en langue française. Le vendredi, a lieu une réunion de préparation. Nous étudions le Nouveau-Testament.

« Les membres de l'Eglise ont formé spontanément, dans les divers quartiers de la ville, des réunions de chant religieux. Les insulaires sont passionnés pour ces chœurs. Aussi, depuis quelques dimanches, il y a foule au temple. J'en profite pour jeter sur un plus grand nombre d'âmes le filet de l'Evangile. »

« J'ai toujours de bonnes nouvelles d'Ana (îles Basses ou Tuamotu). Il y a maintenant dans cette ville cinq jeunes pasteurs, élèves de l'école de Tahoa. Ils désirent se disperser dans l'Archipel. En attendant, ils produisent, paraît-il, une bonne impression là où ils sont. Un chef qui, sous certaines influences, s'était fait catholique, il y a plusieurs années, est revenu à la religion du pur Évangile. On construit des écoles. L'instruction soignée que ces jeunes gens ont reçue auprès des missionnaires anglais à Tahoa, leur donne du prestige et leur obtient la confiance. Malheureusement, ils n'ont pour toute nourriture, dans ces îles sauvages, que des cocos et du poisson, et c'est un ordinaire trop peu substantiel pour des estomacs taïtiens. Pour assurer l'avenir de cette œuvre intéressante, il faudrait appeler à Taïti quelques jeunes gens tuamotu, les instruire, consacrer ceux qui donneraient les meilleures espérances et les lancer dans cet immense archipel qui compte plus de cent îles. La mission anglaise, qui dispose de ressources qui nous manquent, entrera peut-être dans cette voie. En attendant, comme il s'agit de pays rattachés au protectorat, j'ai le projet de former deux ou trois jeunes gens d'Ana. L'Église de Papéété se chargerait de les entretenir, et moi de les instruire. Ce serait un commencement d'œuvre missionnaire. Déjà, les jeunes gens sont choisis, et Daniela, mon suffragant, adopte l'idée avec enthousiasme. Aux élèves tuamotu, nous joindrions quelques Taïtiens qui nous sembleraient aptes au ministère. Que Dieu bénisse cet

humble projet et me donne assez de force pour l'accomplir! Mais par qui sont entretenus les cinq jeunes gens d'Ana? me demanderez-vous. Vraiment, je n'en sais trop rien. Ils sont partis, à peu près aux frais de la Providence, comme autrefois les apôtres, et ils subsistent à peu près de même. J'ai bien donné à quelques-uns un faible secours, mais cela ne suffit pas. Ils ont faim, à la lettre. Ils me prient de leur envoyer un ou deux sacs de farine, quelques remèdes, un peu d'argent pour passer dans les autres îles. Ah! que les riches sont heureux de pouvoir donner! »

M. Viénot donne quelques détails intéressants sur la grande école qu'il vient de fonder.

« Le bâtiment est rectangulaire; il a 24 mètres de longueur sur 10 de largeur, non compris les vérandas qui portent 1 mètre 60 centimètres. Elles s'étendent sur trois côtés de l'école. Elles étaient indispensables pour préserver de l'action du soleil et de la pluie nos parois peintes en blanc verdâtre, et pour empêcher la pluie de passer par nos fenêtres sans vitres. Le côté qui n'a pas de véranda est le moins visible et n'est soumis à aucune de ces influences destructives.

« Entre le toit et la paroi j'ai ménagé un espace vide, sorte de ventilateur bien nécessaire dans un lieu où le calorique animal s'échappe, pendant des heures entières, de plus de deux cents poitrines indiennes. Ce système excessivement simple et naturel est pratiqué pour la première fois à Papéété, et chacun s'étonne de la fraîcheur qu'il procure aux salles. Il a encore l'effet d'ajouter à l'effet du bâtiment sans avoir aucunement accru la dépense.

« Une cloison mobile partage l'école en deux salles de 12 mètres sur 10. Nous pouvons enlever la cloison à volonté et avoir ainsi une seule et vaste salle, ce qui est indispensable les jours d'examen public, de distribution de prix et dans d'autres solennités. Il est aussi fort avantageux de pouvoir placer en un instant, sous un seul regard, les gar-

çons et les filles pendant les leçons communes que M. Atger leur donne deux fois la semaine.

Sur nos deux cents et quelques élèves, garçons et filles, une vingtaine lisaient déjà assez couramment le français, grâce à la peine qu'ont prise M. et Mme Atger et Mlles Arbousset. Bon nombre d'autres qui avaient dû lire avaient oublié jusqu'aux noms de leurs lettres pendant leurs longs mois de vacances. Bref, nous recueillons, malgré un long temps d'interruption, le fruit du travail persévérant de nos chers devanciers, et, si j'en juge par ce que nous avons encore à faire, malgré leurs soins de plus d'une année, ils ont dû avoir une peine infinie, un travail immense pour amener les enfants où nous les reprenons. Les noms de Mlles Rosa et Ellen Arbousset (je ne parle que des absents) vivent dans l'école des filles. Ce témoignage, que je puis leur rendre aud'hui, après avoir vu, est bien au-dessous de leur dévouement ; mais je n'ai pas mission d'affirmer un dévouement que chacun connaît et apprécie. »

« Le personnel enseignant est bien restreint ; trop restreint ; on le comprendra après avoir vu le chiffre de nos élèves, et surtout si j'ajoute que nos amis m'ont fait un devoir de ne pas me servir du mode d'enseignement mutuel pour ne pas déprécier l'école dans l'esprit des indigènes, qui sont encore incapables de comprendre les avantages d'un pareil système. Ç'a été pour moi un sacrifice réel, et je travaillerai à faire comprendre aux parents qu'un enfant qui a bien compris une leçon qu'il vient de recevoir, est peut-être plus à même que son maître de l'enseigner à un camarade, pouvant se mettre sans effort à la portée de son esprit. »

« Notre école a ce qu'on appelle un *mutoï*, qui m'a été spontanément offert par le directeur des affaires indigènes. Le *mutoï* est un surveillant assermenté, qui a charge de ramener à l'école tous ceux qui s'en éloignent pour vagabonder. Il est choisi par l'instituteur, nommé par le directeur des affaires indigènes et payé par lui. Pour toucher sa solde,

il doit présenter un certificat de l'instituteur attestant qu'il a bien rempli ses fonctions.

« Aux heures de repos, le *mutoï* ouvre les cours, et les enfants vont s'asseoir sous la surveillance de leurs familles à une table commune. La table, ce sont quelques feuilles de bananiers, sur laquelle gisent des cocos, des bananes, du poisson, enfin tous les mets indigènes, avec des écuelles de coco remplies d'eau fraîche. Le repas fini, les garçons tournent à gauche, les filles à droite, les parents de l'un ou l'autre côté, suivant leur sexe, et tous attendent l'heure de la classe. Vous saurez que les parents sont assidus aux leçons et paraissent les écouter avec une grande attention. Je vous assure que c'est quelque chose de bien animé que notre quartier, depuis six heures et demie du matin jusqu'à cinq heures du soir. On vient à l'école à cheval, en voiture et à pied; c'est pour nos braves gens une affaire capitale, la seule presque pour laquelle ils consentent à se mettre en mouvement. Peu de familles en France attachent plus de prix à l'instruction. »

« Mes occupations matérielles de création, d'organisation, etc., m'ont laissé jusqu'ici bien peu de temps pour m'occuper de la langue taïtienne. Je suis donc encore loin de pouvoir avoir un échange d'idées avec mes élèves, qui ne comprennent que bien imparfaitement le français. Cette situation m'est pénible et il me tarde d'en sortir. Notre travail s'adresse tout à la mémoire; il n'y a encore rien pour le cœur. Nous seuls en souffrons cependant, car M. Atger a la bonté de donner, chaque jeudi, une instruction religieuse aux garçons et aux filles réunis. A cette instruction assistent, de la véranda, bon nombre de parents. M. Atger, depuis qu'il est mieux, donne également une leçon de français chaque semaine. Il sait assez bien le taïtien pour rendre cette leçon très-profitable. Il a, de plus, accepté la proposition que je lui ai faite, de se joindre à moi, chaque premier vendredi du mois, pour un examen détaillé de chaque classe.

C'est à la suite de cet examen qu'ont lieu les promotions de classes et que j'accorde quelques récompenses bien modestes, mais appréciées : un cahier, une plume, un crayon, c'est tout ce que je puis donner. De tout cela je donne peu. Mme Atger nous promet aussi une leçon par semaine. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

FRANCE.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS.

Le Musée missionnaire au Champ-de-Mars.

(Extrait de l'*Espérance.*)

Que de fois, dans mes tournées missionnaires au sein de nos Eglises, ne me suis-je pas mentalement écrié : que ne peux-tu transporter tes auditeurs au milieu des scènes dont tu as été toi-même témoin, leur faire voir de leurs propres yeux, palper de leurs mains ce hideux paganisme, sous lequel, en plein dix-neuvième siècle, sont encore courbés les deux tiers de l'humanité !

Et voici que mon désir s'est réalisé en une très grande mesure ! On peut maintenant dire aux incrédules, aux indifférents, aux tièdes : Allez au Champ-de-Mars, allez voir le Musée missionnaire et laissez parler votre cœur !

Elles sont là rassemblées devant vous, ces incroyables divinités que les puissances des ténèbres sont parvenues à substituer au Dieu vivant et vrai !

Voyez-vous cette déesse aux lèvres sanglantes, ornée d'un collier de têtes fraîchement coupées, foulant brutale-

ment aux pieds son époux? C'est Kali, la patronne des Thugs, l'horrible Moloch femelle dont le culte a rempli l'Inde de terreur et de désolation. A côté, c'est Jaggernath et son char homicide; plus loin, un ancien dieu des îles Hawaü, affreux fétiche aux dents plus acérées que celles d'un requin. Ailleurs encore, ce sont les innombrables idoles de l'Océanie et de tant d'autres régions, hélas! où l'imagination de l'homme s'est torturée jusqu'à ce qu'elle ait réussi à reproduire, pour en faire l'objet de son culte, l'idéal du laid, de l'immonde, du monstrueux. Il n'est pas jusqu'à ce Çakia-Mouni dont une certaine école ferait volontiers un rival de notre adorable Rédempteur, que la superstition n'ait transformé, lui aussi, en un ridicule simulacre.

Grâce à Dieu, la plupart des idoles réunies dans le musée sont des trophées de nos missions. On ne les a pas achetées à prix d'argent; d'ardents iconoclastes ne les ont pas adroitement ou violemment soustraites à leurs adorateurs. Ce sont ces adorateurs eux-mêmes qui les ont remises aux hommes dont la parole les a éclairés. Mais que d'autels où de semblables démons reçoivent encore un encens journalier!

Auprès des dieux, que d'autres manifestations de la folie et de la misère des païens! Ici, vous avez une machine à prières dont les évolutions dispensent le suppliant lui-même de toute fatigue personnelle; là, c'est un sabre composé de sapèques, dont le Chinois se sert pour chasser les mauvais esprits de sa demeure; ailleurs, vous avez quelques osselets, deux ou trois lames d'ivoire, au moyen desquels les devins bassoutos prétendent pénétrer les mystères de l'avenir et déterminer, sur tous les points possibles, la volonté des dieux. Je ne m'engage pas plus avant dans cette triste nomenclature; elle serait trop longue. Allez, dirai-je plutôt à ceux que Dieu a chargés de mettre fin à tant de croyances et de pratiques superstitieuses, allez au Musée du Champ-de-Mars, et, je le répète, laissez parler votre cœur! Re-

cueillez-vous, réprimez une stérile curiosité pour écouter ce que vous dira votre conscience. Voilà ce qu'adorent, voilà ce que font des millions d'hommes, nés comme vous pour connaître, adorer, servir le Dieu dont le nom est Amour; des millions d'hommes dont les âmes sont immortelles aussi bien que les vôtres; des millions d'hommes pour lesquels Jésus-Christ est mort, comme il est mort pour vous; des millions d'hommes qui sont vos contemporains, qu'il ne tient qu'à vous de faire passer des ténèbres à la lumière, d'un abrutissant esclavage à la douce et glorieuse liberté des enfants de Dieu.

Oui, il ne tient qu'à vous de le faire ! Voyez, en effet : on n'a pas seulement placé devant vous les produits du paganisme. Approchez avec respect de ces volumes ouverts. Vous tressaillerez de joie. C'est la sainte Parole de Dieu, reproduite dans presque toutes les langues parlées ici-bas. Que de caractères divers ! Quelles lettres étranges ! Quels étonnants rapprochements à faire entre les pays, les localités dont la première page de ces livres porte les noms ! Les presses dont ces Bibles sont sorties ont fonctionné sous toutes les zones, et partout ces volumes ont des multitudes de lecteurs, ont fait des milliers de croyants. Le Livre saint se présente d'ailleurs à vous entouré et comme flanqué de toute une littérature religieuse et scientifique, qui vous montre combien est vaste la sphère que l'action missionnaire s'est déjà créée, à quel point les pieux messagers de la croix ont réussi à réveiller la conscience et l'intelligence même des populations les plus barbares. Dans cet entassement de grammaires, de dictionnaires, de commentaires, de recueils de cantiques, de livres d'école, de traités, de journaux, il y a plus d'un produit de la pensée et du travail typographique d'indigènes convertis. On est particulièrement frappé du contraste que présentent deux vitrines appartenant à la mission américaine. D'une part, avec le millésime 1816, s'offrent quatre à cinq idoles; d'une autre, avec celui de 1866, un surprenant éta-

lage d'ouvrages de piété, de traités de géographie, d'arithmétique et de géométrie, d'histoire naturelle, de physique, d'anatomie, de journaux illustrés; le tout en langue sandwichienne. Nous avons même remarqué une méthode à l'usage des sourds-muets.

Je m'arrête, et cependant que d'autres objets intéressants à signaler : les étoffes à la fois souples et résistantes que les Taïtiens savent faire avec les filaments du cocotier ; les produits de l'industrie des Hottentots instruits par les frères moraves; des représentations du kajack des Groenlandais; du wagon qui, pendant des mois entiers, sert à nos missionnaires de véhicule et de demeure; des imitations de toutes les cases, les huttes, les temples possibles; un manteau et une armure complète qui ont appartenu au chef Moshesh; un modèle du navire le *John Williams*, qui relie tant de missions dans les archipels de l'Océanie; la massue qui terrassa le martyr d'Eromanga, l'immense mappemonde qui ne fait, hélas! que trop bien mesurer l'effrayante étendue des régions qui gisent encore dans les ténèbres de la mort.

Mais j'aurais trop à décrire, et d'ailleurs, à quoi bon le faire, lorsqu'il est si facile à chacun de visiter le Musée?

Allez voir de vos propres yeux; allez examiner et juger, vous tous qui hésitez encore à vous associer aux œuvres missionnaires; allez, vous aussi qui savez déjà les apprécier et les aimer; allez tous, et que Dieu fasse fructifier pour sa gloire les impressions que vous recevrez !

E. Casalis.

Une conférence sur les missions.

Tous nos lecteurs savent qu'un des attraits offerts par l'Exposition universelle aux chrétiens de France et de l'étranger, est une *Salle évangélique* consacrée à des conférences,

et à des réunions dont son nom seul indique suffisamment le caractère. C'est là que le jeudi 23 mai dernier, a été donnée la conférence dont nous croyons devoir consigner ici le souvenir, d'après le compte-rendu qu'en ont publié les *Archives du christianisme.*

M. *Théodore Vernes*, commissaire impérial de l'Exposition pour la section des missions protestantes présidait la séance. « Il l'ouvrit en félicitant le protestantisme français, de pouvoir se présenter dans cette enceinte devant la foule pour lui faire connaître ses œuvres et d'avoir ainsi l'occasion de proclamer la haute unité qui relie ensemble ses diverses Eglises. L'œuvre des missions est une de celles où se manifeste le mieux cette unité, mais elle est si peu connue du public que dernièrement encore un journal de Paris avançait que jamais un missionnaire protestant n'avait traversé les mers ! Cette œuvre a cependant eù déjà ses martyrs partout où Dieu a demandé à ses serviteurs ce témoignage de fidélité.

Après ce discours, M. *Casalis*, directeur de la maison des missions de Paris a résumé succintement l'histoire de deux sociétés de missions, celle de Bâle et celle de Paris :

Sur la première qui est la plus ancienne et la plus importante, il s'est exprimé à peu près en ces termes :

« L'antique cité d'Œcolampade ne manque pas d'illustrations : les Bernouilli, Euler, Holbein y ont laissé de grands souvenirs; mais ce que le voyageur pieux y cherche avant tout, c'est sa vaste *maison des missions*. Voilà son principal honneur. Cet établissement réunit 90 élèves. Une belle chapelle sert à un culte quotidien. Un musée magnifique complète cette remarquable installation. Près de là, un autre édifice est habité par une centaine d'enfants de missionnaires dont on fait l'éducation avec le plus grand soin.

« La mission de Bâle a pour champ de travail les Indes, la Chine, l'Afrique occidentale. Elle emploie 94 missionnaires.

Mais, outre les ouvriers qu'elle envoie directement, elle en fournit à d'autres Sociétés, notamment à l'Eglise établie de la Grande-Bretagne. Elle a enfin sous sa direction 136 catéchistes ou instituteurs indigènes et 27 établissements pour former des propagateurs de la foi chrétienne. Avec un tel déploiement de forces, elle a obtenu de grands résultats. Elle a puissamment favorisé la civilisation, dans laquelle elle voit un auxiliaire en même temps qu'un effet direct du christianisme. A côté de ses missionnaires, elle emploie des industriels, des commerçants, des artisans pour répandre toutes les connaissances utiles.

« Les recettes de la Société se sont élevées, dans son dernier exercice, à 788,348 fr., dont 236,749 fr. proviennent du *Sou missionnaire*, c'est-à-dire de collectes hebdomadaires par sommes minimes; 220,424 fr. sont le produit de dons personnels, dictés par le cœur sans être provoqués par des collectes ou des souscriptions. Ces chiffres montrent quelle confiance et quelles sympathies la mission de Bâle a su conquérir.

« Sa fondation a été un *ex-voto* de reconnaissance pour la paix survenue après les guerres de la république et de l'empire. Le Dr *Blumhardt*, son premier directeur, personnifiait l'Evangile militant, demandant à s'étendre jusqu'à ses limites naturelles, c'est-à-dire jusqu'au bout du monde. Savant, versé dans la théologie, il avait surtout suivi dans l'histoire la marche de l'Eglise vers les destinées qui lui sont assignées par son Maître. La Société est encore au bénéfice de l'impulsion qu'elle a reçue de cette homme éminent. Le comité est composé en grande majorité de laïques, de ces commerçants pieux et zélés comme on en trouve tant à Bâle. Il est présidé par un conseiller d'Etat, M. Christ-Sarazin.

« Si les Bâlois sont ainsi devoués à leur institut des missions, il possède un autre élément de prospérité dans le zèle de leurs voisins, les Wurtembergeois. Sous l'influence du Dr *Barth*, ces pieux Allemands se sont levés comme un seul

homme pour apporter leur concours à l'œuvre bâloise. C'est un beau spectacle que de les voir en foule, hommes, femmes, enfants, à la fête annuelle des missions de Bâle. Ils y prennent l'intérêt le plus personnel, car il n'est chez eux presque pas de famille qui n'ait vu partir un de ses membres pour les pays lointains, et l'on vient chercher de ses nouvelles.

« Notons une dernière cause de la prospérité de cette œuvre: le dévouement des missionnaires. Nous avons eu des martyrs protestants dans notre propre pays; il y en a aussi dans les contrées païennes, martyrs de la barbarie humaine et martyrs du climat. Bâle compte beaucoup de ces derniers sur la côte meurtrière de l'Afrique occidentale. Nous les voyions passer à Paris pleins de santé, et, quelques semaines après, nous apprenions leur mort. Le Comité a songé à discontinuer une œuvre qui coûtait tant de vies précieuses; mais les missionnaires ont dit : « Non, nous irons jusqu'à ce que le Seigneur ait converti ces peuples. » Recueillons-nous, Messieurs, devant un pareil dévouement! »

Passant ensuite à la Société de Paris, M. Casalis a donné quelques détails historiques que ne connaissent peut-être pas tous nos lecteurs.

On n'avait d'abord pensé, a-t-il dit, qu'à former une Société auxiliaire pour fournir des fonds à Bâle, mais bientôt on sentit que la France protestante avait sa place spéciale dans l'œuvre de l'évangélisation du monde. Blumhardt, dans un voyage qu'il fit à Paris, insista, lui aussi, sur cette idée. On donna à la Société une nouvelle base d'alliance évangélique. Parmi les fondateurs, se trouvent des noms qui nous seront toujours chers, ceux du comte Ver-Huel, premier président; de MM. les pasteurs Goepp et Stapfer, vice-présidents; du baron de Staël, de MM. les pasteurs Jean Monod, Frédéric Monod, Marc Wilks, Juillerat, etc. Une maison des missions s'ouvrit au boulevard Montparnasse, sous la direction de M. Galland. Un élève de Bâle, M. Gobat, aujourd'hui évêque anglican à Jérusalem, vint y achever sa préparation. Plus

tard, nous vint aussi de Bâle, où il était pasteur, l'excellent directeur M. GrandPierre, qui a imprimé à la Société une impulsion définitive.

« Les premiers missionnaires allèrent au Cap de Bonne-Espérance. Je les suivis de près. Le pays des Bassoutos était complètement inconnu. Un voyageur nous apprit, dans le désert, que ce peuple demandait les secours nécessaires pour se relever de ses misères sociales et politiques. Nous trouvâmes une contrée jonchée d'ossements humains. Le cannibalisme cessait à peine sous l'influence d'un chef distingué. Maintenant, nous avons fait, avec la grâce de Dieu, de cette tribu barbare un peuple agriculteur, qui entre progressivement dans le giron du christianisme et de la civilisation. Nous y avons fondé douze Eglises. La langue a été soumise à des règles; le Nouveau Testament a été depuis longtemps imprimé; il existe un commencement de littérature chrétienne, des chants populaires. Sans doute une affreuse guerre vient de compromettre toutes ces bénédictions; mais Dieu ne nous abandonnera pas.

« Nous faisons à Taïti une œuvre de réparation et de relèvement.

« Nous avons commencé récemment une mission au Sénégal. Elle a eu déjà son martyr et nous donne beaucoup d'espérance. — Ne nous ralentissons pas. Consacrons à Dieu toutes nos forces, nos richesses, nos enfants, pour conquérir le monde et le soumettre à Celui qui s'est donné tout entier pour nous. »

A la suite de cet exposé, deux orateurs anglais, le révérend Dr *Mullens*, ancien missionnaire aux Indes, aujourd'hui directeur de la Société des missions de Londres et le révérend Dr *Davis*, secrétaire de la Société des Traités religieux de Londres, adressèrent successivement à l'assemblée de chaleureuses allocutions que nous regrettons de ne pouvoir reproduire; puis M. le pasteur *Bersier*, de Paris termina la conférence par un discours dont voici l'analyse.

« Quand nous sommes tentés de trouver que les missions évangéliques ont fait peu, rappelons-nous que la plupart d'entre elles ont cinquante ans à peine. D'ailleurs elles ont à lutter contre une difficulté inconnue à la première génération chrétienne : c'est le spectacle du monde chrétien. Les missionnaires de l'Evangile ont été précédés par les missionnaires de la cupidité, souvent de la débauche. Avant la Bible et la civilisation, on a apporté aux païens la poudre, l'eau-de-vie, l'opium. Nous avons donc tout d'abord à justifier la chrétienté. — On dit que nous avons peu obtenu : je suis frappé au contraire de la grandeur des résultats. Cent cinquante quatre mille chrétiens dans les Indes, deux mille en Chine, c'est quelque chose. Mais à côté de ces chiffres, il faut considérer l'influence exercée par ces chrétiens. On remarque, aux Indes, un mouvement général des esprits sur toutes les questions sociales : polygamie, castes, instruction primaire. Sans le christianisme ces vastes nations dormiraient encore leur sommeil de mort. Il se fait une œuvre souterraine. C'est ainsi, par des dévouements sans nom, que se préparent les grandes transformations. — Il y a, du reste, des résultats visibles. Dans les îles de la Polynésie, le cannibalisme a disparu, les populations ne sont plus reconnaissables; elles jouissent d'une liberté que les peuples civilisés ne possèdent pas toujours, elles les devancent pour l'instruction. Longtemps on a découragé nos Sociétés missionnaires; mais les faits ont marché, ils marcheront encore. L'Evangile pénétrera dans les anciennes nations de l'Asie : Dieu l'a promis et ses promesses sont fidèles.

ANGLETERRE.

Assemblées générales des sociétés de missions en 1867.

Ces grandes et célèbres réunions ont eu, cette année, un caractère qui pourra surprendre quelques personnes, mais que nous sommes heureux d'avoir à constater. C'est qu'elles ont été singulièrement animées, vivantes, et qu'au dire de tous ceux qui les ont vues, elles ont donné le démenti le plus éclatant aux assertions malveillantes ou découragées de ceux qui se plaisent à parler du déclin des convictions ou de l'activité chrétiennes. Malgré une température peu favorable, les auditoires n'ont pas été moindres que d'ordinaire; bien qu'on n'ait eu à y mentionner aucun de ces grands résultats qui parlent fortement à l'imagination, tout le monde en a remporté l'impression que la marche des œuvres était prospère, et malgré les craintes qu'avait fait concevoir, au point de vue financier, un concours de circonstances fâcheuses, telles que la stagnation du commerce, les agitations de la politique, les ravages exercés en Angleterre par la peste bovine, les recettes de la plupart des Sociétés se sont, non-seulement maintenues à leur niveau ordinaire, mais accrues, parfois même dans une proportion considérable.

Sous ce dernier rapport, les chiffres sont instructifs. Dans le courant de leur dernier exercice 11 Sociétés ayant pour objet les missions soit parmi les païens, soit parmi les juifs, ont reçu environ 563,000 livres sterling, c'est-à-dire au delà de 14 millions de francs, non compris les sommes importantes que d'autres institutions, notamment la Société Biblique et celle des Traités religieux, ont pu affecter à la même cause. On estime qu'en réunissant tous ces chiffres, c'est à 16 millions de francs au moins qu'on peut évaluer ce que l'Angleterre

évangélique donne, chaque année, pour l'extension du règne de Dieu parmi les populations non chrétiennes.

Voici, en chiffres ronds et dans l'ordre de leur importance pécuniaire, les recettes des six principales Sociétés de missions qui ont célébré leur anniversaire en mai dernier.

Société des missions de l'Eglise établie.	3,759,800	fr.
— — Wesleyennes.	3,703,000	
— pour la propagation de l'Evangile.	2,280.000	
— des missions de Londres.	1,975,000	
— de Londres en faveur des Juifs.	823,000	
— Baptistes.	752,500	

Parmi les dons ou legs signalés plus particulièrement, on en a remarqué plusieurs de 500 et de 1000 livres, un de 2000, un de 4000 et un de 5000 livres, ou 125,000 fr.

Disons, en passant, puisque la grande Société Biblique britannique et étrangère a ici droit de cité, que son revenu de l'année a dépassé de plus de 400,000 francs celui des années précédentes. Il s'est élevé à 4,687,000 francs, mais il a été loin de couvrir les dépenses, qui ont atteint le chiffre de 5,411,000 fr. Pendant l'exercice, il était sorti des dépôts de la Société 2,383,380 exemplaires de la Bible ou du Nouveau Testament, dont un million peut-être a pris le chemin de quelques-uns des champs missionnaires les plus activement cultivés de l'Indo-Chine, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie de Madagascar, de Labrador, du Groenland, etc.

Il a été constaté, dans la deuxième séance publique de la même Société, que le nombre des langues dans lesquelles les Saintes Écritures sont maintenant en circulation, dépasse le chiffre de 170, et que plusieurs nouvelles versions sont en voie de préparation. On sait que l'immense majorité des traducteurs auxquels la Société Biblique vient en aide pour la publication des produits de leur labeur, sont des missionnaires appartenant à diverses dénominations religieuses.

La Société des Traités religieux, dont les revenus, aussi en voie de progrès, ont atteint le chiffre d'environ 2,770,000 fr., s'inspire du même esprit que la Société Biblique. Des 46 millions d'écrits qu'elle a distribués, il en est un nombre considérable qui ont passé par les mains des missionnaires, traduits ou composés en une vingtaine au moins des dialectes dans lesquels l'Evangile est prêché à des peuples encore païens.

Mais revenons aux Sociétés de missions proprement dites. Si nous n'avions déjà donné beaucoup et peut-être trop de chiffres, nous enregistrerions ici le nombre de leurs stations, de leurs écoles, des missionnaires ou des autres agents que chacune d'elles emploie, et celui des membres d'Eglise, convertis du paganisme, qu'elles ont à produire comme résultat de leurs travaux. Contentons-nous de dire qu'à ces divers égards toutes ont pu annoncer des accroissements qui sont un gage certain de la bénédiction d'en haut. Les pays où ces progrès ont été le plus sensibles, durant l'année, sont avant tout l'Inde, puis, après elle, l'Afrique, Madagascar, la Polynésie et l'Amérique du nord. Plusieurs missionnaires, à l'œuvre dans ces contrées, ont donné sur les victoires qu'y remporte l'Évangile des détails pleins d'un saisisant intérêt, sur quelques-uns desquels nous pourrons revenir plus à oisir.

A la lecture des comptes-rendus arrivés entre nos mains, nous avons été particulièrement frappés de deux faits regardés par les hommes les plus compétents, comme très-importants pour l'avenir des œuvres missionnaires.

C'est d'abord l'augmentation, très-prononcée à peu près partout, du nombre des agents indigènes employés parmi leurs compatriotes et anciens coreligionnaires, soit comme pasteurs, soit à titre d'évangélistes et d'instituteurs. Sous ce rapport, toutes les Sociétés ont à se féliciter des développements qu'a pris ce précieux moyen d'action. La Société des missions anglicanes compte à son service près de 1,800 de

ces ouvriers, celle de Londres au delà de 1,600, et ceux de la Société Wesleyenne sont plus nombreux encore. C'est dans l'Inde, en Chine, en Polynésie et sur la côte occidentale d'Afrique que les missionnaires venus d'Europe paraissent employer ce genre d'auxiliaires avec le plus de succès.

Le second fait digne de remarque, et d'autant plus remarqué qu'il est encore à l'état de petit commencement, c'est la tendance de beaucoup d'Eglises sorties du paganisme à vivre de leur propre vie, en se suffisant à elles-mêmes et en permettant, par conséquent, aux Sociétés sous les auspices desquelles elles se sont formées, de consacrer à d'autres leurs ressources et l'activité de leurs agents. Grâce à cette amélioration, la Société de l'Eglise établie a pu annoncer, qu'elle s'est déjà retirée de plus de 70 de ses anciennes stations, sans que l'œuvre en ait souffert. Les Eglises de Sierra Léone, ainsi séparées d'elle, comptent dix pasteurs, un nombre suffisant de catéchistes, 4,356 communiants et près de 13,000 enfants dans leurs écoles. — Une preuve très réjouissante du bien produit par cet affranchissement des Eglises indigènes, c'est que le zèle pour l'avancement du règne du Christ paraît s'y accroître en raison des sacrifices que leurs membres ont à s'imposer. Dans plusieurs d'entre elles, il s'est formé spontanément de petites Sociétés de missions qui ont leur budget spécial et font prêcher l'Evangile autour d'elles.

Naturellement, la situation financière des Sociétés, en face de besoins toujours croissants, a fourni aux rapporteurs et à la plupart des orateurs qui ont pris la parole l'occasion de faire de pressants appels à la libéralité chrétienne de leurs auditeurs; et, comme sous ce rapport les chrétiens d'Angleterre peuvent être cités en exemple, nous aimerions à reproduire ici quelques-unes de leurs exhortations. Force nous est cependant de nous borner à un seul de ces discours, dont nous n'avons qu'un résumé très bref, mais auquel l'éloquence

ne fait pas défaut. Si nous avions à le caractériser d'un mot, nous lui donnerions pour titre :

Comment on relève des Sociétés en souffrance.

C'était à la séance de la Société des missions de Londres. Le trésorier venait d'annoncer que, l'année dernière, les dépenses avaient dépassé les recettes d'environ 20,000 livres sterling et qu'en conséquence l'exercice nouveau commençait avec un déficit de 5000 livres, dont l'accroissement ne pourrait être prévenu que par une augmentation de ressources ou par l'abandon de quelques œuvres. Là-dessus un membre du parlement, M. Hadfield a pris la parole, et se plaçant d'emblée au point de vue pratique : « Je n'ai, s'écria-t-il, « que peu de chose à dire sur la question. Jusqu'à présent « je n'ai donné que cent livres par an : qu'on m'inscrive « aujourd'hui pour mille (25,000 fr.).

Inutile d'ajouter que cette manière de résoudre les difficultés excita les plus vifs applaudissements.

Elle n'est pas non plus restée sans écho ; séance tenante, et depuis, plusieurs autres dons importants ont été mis à la disposition du trésorier, et il a été décidé qu'au lieu d'opérer des retranchements, le Comité s'efforcerait d'accroître de 25,000 livres au moins les revenus annuels de la Société.

Dans une autre séance, le rapporteur a mentionné un fait que nous citerons encore comme :

Un moyen de pousser les Sociétés à marcher en avant.

Depuis quelques années, le Comité de la Société de l'Eglise établie, tout en exprimant son vif désir de s'occuper du Japon, reculait devant la peur de charger imprudemment un budget déjà difficile à mettre en équilibre avec les œuvres existantes. Touché de ces craintes, un chrétien a voulu les dissiper et, sans se nommer, il a versé dans la caisse du trésorier 4000 livres sterling (100,000 francs) *pour l'évangélisation du Japon.*

Encouragé par ces faits et par d'autres, le Comité a terminé son rapport en disant, et les orateurs de la séance ont répété après lui *qu'il fallait absolument* que les recettes annuelles de la Société s'élevassent, le plus prochainement possible, au chiffre de 200,000 livres sterling (5 millions de francs).

Nous disions, en commençant, que les chiffres sont instructifs. L'éloquence de ceux qu'on vient de voir nous fera pardonner d'en avoir tant cité. Puisse la libéralité chrétienne qu'ils révèlent, exciter parmi nous une sainte jalousie dans l'âme de beaucoup de chrétiens, qui pourraient donner pour l'œuvre des missions, moins peut-être que nos frères anglais, mais assurément plus qu'ils n'ont pris l'habitude de donner! Oh! que les Sociétés religieuses sont fortes et qu'elles rendent un beau témoignage à la puissance de la foi quand elles se sentent ainsi comprises, aimées, relevées, et comme forcées d'aller résolument en avant!

CHINE.

Nous commençons dès aujourd'hui à reproduire quelques fragments des discours prononcés dans les assemblées dont il vient d'être rendu compte.

A la séance de la Société des missions de Londres, le docteur Legge, de Hong-Kong, a raconté l'histoire d'une mission dont nous avons nous-mêmes, dans le temps, mentionné les phases principales, mais d'une manière bien moins complète. Voici son récit :

« Au nombre des néophytes auxquels je pus administrer le baptême en 1856, se trouvait un homme qui avait été gardien d'un temple de Confucius, dans la cité de Boklo. Après son baptême, il était retourné dans son pays, et je n'avais plus entendu parler de lui. Deux ans après, en 1858, deux

missionnaires allemands, qui parcouraient la contrée en vue de l'évangélisation, arrivèrent à Boklo. Ils y furent mal reçus, et on se préparait à les lapider, quand un homme, se jetant au milieu des assaillants les supplia, avec force gestes, de ne faire aucun mal à ces étrangers, parce qu'ils étaient de braves gens. Cet homme était Charc, mon néophyte de 1856. Les missionnaires furent, m'ont-ils dit plus tard, singulièrement surpris de rencontrer, dans une contrée où ils ne s'attendaient à trouver que des païens, un homme assez hardi pour les préserver ainsi de la fureur de ses compatriotes. Ils reconnurent aisément en lui un croyant, mais furent frappés de ses manières étranges. En fait, beaucoup de gens l'accusent de folie. Il paraît qu'entre autres procédés bizarres, il s'en allait souvent, à travers les rues de la ville ou des villages environnants, en portant sur le dos un grand tableau sur lequel étaient inscrits des passages de la Bible dont il donnait l'explication aux curieux que ce spectacle attirait. En fait, cet homme, n'obéissant qu'à ses inspirations personnelles et n'ayant aucun rapport quelconque avec notre Société, avait trouvé le moyen de répandre autour de lui la connaissance de l'Evangile, à ce point qu'en 1859 et 1860, une centaine de gens gagnés à la foi par son influence purent être admis dans l'Eglise de Christ par le baptême. Le mouvement s'étendit ensuite de telle sorte qu'il suscita des colères et enfanta la persécution. Les chrétiens furent injuriés, vexés, dépouillés de leurs biens, et Charc lui-même fut victime de sa foi; son nom doit être inscrit en tête de la liste des martyrs de l'Evangile en Chine. L'orage dura longtemps et souffla avec une telle violence, que pas un chrétien n'osait plus montrer sa tête. Mais enfin il s'apaisa, parce que « le Seigneur est plus puissant que le bruit des grandes eaux, oui, plus puissant que les flots de la mer.» Le calme reparut, le cœur des adversaires s'adoucit, et aujourd'hui, nous avons là une station confiée aux soins d'un missionnaire allemand, qui a son domicile à Boklo, a ouvert deux chapelles dans deux

villages voisins, une école dans un troisième, et a sous sa direction un certain nombre de catéchistes. La dernière fois que je l'ai vu, vers la fin de l'année dernière, le nombre des chrétiens qui faisaient ouvertement profession de l'Evangile s'élevait à plus de cent dans Boklo même, et ces chrétiens chinois ont, comme en général ceux que nous comptons dans le pays, autant de droit que la plupart des membres de nos congrégations anglaises à ce qu'on leur donne une main fraternelle d'association. Ce fait, et bien d'autres du même genre que je pourrais citer, ne sont-ils pas la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui représentent les missions en Chine comme des œuvres manquées? Non, non, cette œuvre n'est pas manquée. Le Seigneur, au contraire, nous y a bénis au delà de nos mérites, et si jamais la Société se voyait réduite à restreindre ses opérations, ce n'est pas sur ce point que devraient porter ses réductions. »



MADAGASCAR.

TRAITÉ DE PAIX AVEC L'ANGLETTERRE. — LA MISSION PROTESTANTE.

Nous avons annoncé, en son temps, le traité de paix qu'en 1866 le gouvernement anglais a échangé avec la reine de Madagascar. Mais cet acte a trop d'importance, au point de vue des progrès de l'Evangile, pour que nos lecteurs n'en lisent pas avec intérêt les clauses relatives à la liberté religieuse et à d'autres questions d'humanité. Les voici, d'après l'analyse qu'en ont donnée les journaux anglais.

Quant à la religion, le traité, après avoir réglé les conditions du séjour des Anglais à Madagascar et les relations diplomatiques entre les deux nations, contient les stipulations suivantes:

« Les sujets britanniques jouiront à Madagascar d'une entière et pleine liberté de commerce. Il leur sera permis d'exercer librement et d'enseigner la religion chrétienne..... En témoignage de son amitié pour S. M. Britannique, la reine de Madagascar promet d'accorder une entière liberté à tous ses sujets, et de ne persécuter ni molester aucun de ses sujets malgaches pour avoir embrassé ou professé la religion chrétienne ; mais si quelqu'un de ses sujets professant le christianisme est déclaré coupable de quelque crime, il faudra que la loi du pays ait son cours. »

En fait de mesures propres à garantir les droits de l'homme et à prévenir des abus trop souvent impunis dans les pays encore païens, le traité n'est pas moins explicite.

« La reine de Madagascar, y est-il dit, s'engage à supprimer le jugement par l'épreuve du poison. Elle promet d'user de tout son pouvoir pour empêcher la traite des esclaves, et interdire à ses sujets d'y participer. Nul individu, venant de par-delà les mers, ne sera débarqué, acheté ou vendu comme esclave dans aucune partie de Madagascar. Les croiseurs anglais auront le droit de visiter, même dans les eaux de Madagascar, les vaisseaux malgaches ou arabes soupçonnés de faire la traite des esclaves, et s'il est prouvé qu'ils s'y livrent, les croiseurs anglais pourront procéder envers eux et leurs équipages comme exerçant la piraterie. Si une guerre vient à éclater entre la Grande-Bretagne et Madagascar, les prisonniers seront gardés pour être échangés, et non pour être en aucune façon faits esclaves ou mis à mort. Le traité oblige la reine de Madagascar à user de tous les moyens en son pouvoir pour abolir la piraterie, et permettre aux croiseurs anglais d'entrer dans les ports et les rivières pour y capturer les vaisseaux exerçant la piraterie, pour saisir et livrer au jugement des autorités compétentes tous ceux qui se seront rendus coupables sur ce chef vis-à-vis des puissances contractantes. »

La conclusion de ce traité et sa publication dans l'île étaient

d'autant plus désirées que, depuis quelque temps, la mission d'Antananarivo se ressentait des craintes qu'inspiraient à beaucoup de malgaches les dispositions de la reine et de quelques-uns de ses ministres au sujet des progrès du christianisme. On les disait très hostiles, et un missionnaire avoue que, dans son opinion, ces craintes n'étaient pas dénuées de tout fondement. Les termes du traité auront rassuré les timides. Mais la situation prospère des Eglises est une autre garantie de liberté. Il serait désormais difficile de persécuter une Eglise qui, dans la capitale seule, compte de quatre à cinq mille communiants et au culte de laquelle assistent régulièrement les fils de plusieurs des plus grands dignitaires du pays. — Les quatre Eglises missionnaires que la Société de Londres fait bâtir à titre de monuments destinés à rappeler l'ancienne mission et la persévérance des martyrs, seront prochainement terminées. Elles resteront la propriété de la reine, mais avec la promesse qu'elles ne pourront jamais être affectées à un autre usage que la prédication chrétienne.

On sait que les missionnaires catholiques romains établis à Antananarivo, y ont fondé des écoles dirigées par des frères et des sœurs de charité. Après s'être rendu compte de l'éducation donnée dans ces établissements et de celle qui se donne dans les écoles protestantes, la reine doit avoir déclaré que les élèves des premiers n'avaient pas leurs pareils pour réciter des litanies à l'honneur de la Vierge et des saints, mais que, sous tous les autres rapports, ceux des institutions protestantes étaient beaucoup plus instruits. Et ce qui paraît confirmer ce propos, c'est que dernièrement ces enfants adoptifs de la reine et ceux de quelques-uns de ses grands officiers ont été retirés d'entre les mains des prêtres et confiés aux soins d'un pasteur protestant.

Les nouvelles arrivées du nord de l'île, c'est-à-dire de la mission anglicane qu'y ont fondée des agents de la Société pour la propagation de l'Evangile, ne sont pas non plus dénuées d'intérêt. Elles annoncent des succès, lents à la vérité,

mais réels et qui continuent à faire bien augurer de l'avenir. Dans une sorte de reconnaissance que les missionnaires ont faite dans un district qui n'a pas moins de cinquante lieues d'étendue, ils ont reçu des populations un excellent accueil, et dans les stations déjà fondées ils voient se manifester un desir d'instruction plus sérieux. Deux églises ont été construites l'une à Tamatave et l'autre à Foule Pointe. Le révérend Holding écrit, en outre, qu'il est sur le point d'administrer le baptême à une quinzaine de néophytes qu'il a lieu de croire sincèrement gagnés à la cause chrétienne.



GROENLAND.

Ceux de nos lecteurs qui ne lisent pas le *Journal de l'Unité des Frères*, organe de l'œuvre des missions moraves, nous sauront gré de lui emprunter la lettre suivante, avec les remarques dont cette feuille la fait précéder. Le Groenland et les travaux si dévoués des hommes de Dieu qui l'évangélisent, sont un des sujets vers lesquels les pensées des amis de l'œuvre missionnaire aimeront toujours à se reporter.

« Nous avons sous les yeux, dit le *Journal de l'Unité*, une lettre qu'un aide-indigène groënlandais a récemment écrite à un frère d'Europe. Elle laisse peu à désirer sous le rapport de la calligraphie, et le missionnaire qui la transmet, en y joignant une traduction, dit que d'autres écrivent mieux encore. Mais nous comprenons, en parcourant des yeux ces pages inintelligibles, combien nos missionnaires ont besoin de zèle, de patience, disons même du don de cet Esprit qui, le jour de la première Pentecôte chrétienne, vint reposer sur les témoins de Christ, pour parvenir à s'approprier une langue pareille. Quels sons étranges ! quelle longueur démesurée des mots! Jugez-en vous-mêmes par les deux exemples suivants, que nous transcrivons en les copiant fidèlement de

la lettre : « Inûtdlatsiarumagalnarpunga » et « Pagdlutigiartortaravkit. » Il y en a beaucoup de cette trempe, à côté d'autres qui sont moins effrayants. La lettre débute par « Asassara katangutiga ! » ce qui signifie, selon la traduction, « mon cher frère ! » — Mais l'*âme* de la lettre nous est plus essentielle que son *corps*. Nos lecteurs verront que c'est une âme franchement chrétienne. L'humilité et la reconnaissance, ces deux traits distinctifs d'un enfant de Dieu, brillent à travers le style naïf et les pensées tant soit peu incohérentes. Nous rendons la lettre aussi fidèlement que possible, en nous permettant seulement de retrancher quelques répétitions.

« Mon cher frère ! — Je m'en vais t'écrire un peu. Il est vrai que je ne t'ai jamais vu ; mais je sais que tu as un corps comme moi. Toutefois, sur le point de t'écrire, je m'en sens indigne, parce que je tombe tous les jours et que j'afflige notre Sauveur. Cet hiver, il m'a fait éprouver son secours miraculeux, quant à mon corps. Cela s'est passé ainsi : Le 27 février, j'étais dans le *kajak*, cherchant à prendre des phoques, m'étant passablement éloigné de notre terre (il veut dire : *de mon domicile*). Alors je fus pris par la glace et par un fort courant, et je sentis mon *kajak* se renverser. Etant seul, je ne pus le relever et je commençai à penser que ce serait bien ma mort, car par un froid pareil on ne peut guère s'attendre à s'en tirer la vie sauve. Ma tête seule sortait de l'eau. Je regardai en haut et me dis : « Mes jours sur cette terre seraient-ils finis ? Ah ! mes pauvres enfants, vous n'aurez plus personne pour vous nourrir ! » Ces petits m'attachaient encore à la vie. Mais, chose remarquable, je m'aperçus alors à mon étonnement que le courant m'entraînait vers la terre ! Ce n'était pas que je voulusse me sauver malgré *Lui*, parce que je ne veux que suivre sa volonté ; mais il abaisse toujours les yeux sur les indignes et il entend leurs soupirs, quoi qu'il soit si haut élevé. Quelle grâce ! — L'ai-je bien remercié de m'avoir sauvé la vie ? Je n'ai remercié qu'avec

mesure. Eh quoi ! s'il sauvait à présent aussi mon âme ! ce serait encore beaucoup plus réjouissant ! — Nous ne sommes pas capables de le voir (des yeux) de notre corps, mais il est avec nous partout sur cette terre, comme il le dit lui même : « Tous les jours je serai continuellement avec vous aussi longtemps que le monde sera. » Oui, je ne saurais assez lui rendre grâces de ce qu'il est avec nous ! Je devrais remercier beaucoup d'avoir appris à connaître ce Sauveur. Si nous n'avions pas appris à le connaître, nous serions encore aujourd'hui dans de grandes ténèbres. C'est pourquoi nous sommes très reconnaissants que vos ancêtres, pressés par le Sauveur lui-même, nous aient apporté la nouvelle de ses souffrances et de sa mort. Et moi qui écris ceci, je ne suis pas (encore) les traces de mon aïeul *Samuel Kajarnak* (1), qui était un modèle pour ses compatriotes et qui, devenu aide-indigène, est mort bienheureux. Je demeure à *Kanjek*, à l'ouest de *Neu-Herrnhout*. Or, quand je raconte à mes compatriotes, c'est-à-dire à ceux qui habitent avec moi, les souffrances et la mort de notre Sauveur, j'élève d'abord mon esprit à lui, je dépose le grand nombre de mes péchés au pied de sa croix, et je le prie de me donner les paroles que je dois prononcer. Oui, c'est remarquable comme alors l'ignorance se dissipe dans mon intérieur. Je suis heureux de voir mes compatriotes fréquenter avec joie les réunions. Quand ils viennent tous, notre maison n'y suffit pas, et plusieurs, ne trouvant point de place, s'en retournent chez eux, étant pourtant venus pour entendre parler des souffrances et de la mort du Sauveur. Qu'il veuille nous garder tous dans ses statuts et nous rendre obéissants à ses commandements ! Il est si bon de nous donner de quoi nourrir notre corps ! mais c'est une plus grande bonté encore de nous donner une nourriture pour l'âme. Quand il y a un malade à Kanjek, qui approche de la mort, je me rends toujours chez lui et je

(1) L'aide-indigène Simon, qui écrit cette lettre, descend en ligne directe de Kajarnak, le premier Groënlandais converti.

prie pour lui. Souvent aussi on vient me chercher de nuit, quand je dors, et je me réjouis lorsque je puis sentir que ces heureux malades s'en vont en paix vers le Sauveur. Puissions-nous parvenir à déloger ainsi et à devenir heureux dans son royaume! Puisse notre Sauveur, qui a été cloué pour nos péchés à la croix, nous préserver de tout mal! Adieu, mon frère! C'est ainsi que j'écris, moi.

» SIMON, *aide-indigène à Kanjek.*



ÉVANGÉLISATION DES JUIFS EN ANGLETERRE.

L'année dernière, un des hommes qui ont le plus fait pour amener les Juifs à la connaissance de Christ, M. Ewald, de Londres, rendait compte, dans les termes qu'on va voir, de ses travaux et de ceux de quelques-uns de ses collègues, pendant les six premiers mois de 1866.

« La Parole de Dieu a été annoncée aux Juifs dans la capitale et dans les provinces par tous ceux qui sont employés à cette œuvre. M. Friedlænder a visité les Juifs de Canterbury, Chatham, Douvres, Margate, Ramsgate, Sheerness, Folkstone, et son intéressant rapport nous apprend qu'en bien des occasions il a pu prêcher Christ avec encouragement.

« M. E. Murgoliouth a annoncé l'Évangile aux Juifs d'Ipswich, Yarmouth, Norwich, Hull, Leeds, Sheffield et Manchester. Quelques-uns ont refusé d'écouter la parole de paix, mais, en général, il a été bien reçu, surtout par ceux qui se souvenaient de ses précédentes visites. Le Seigneur lui a permis de répandre beaucoup de graines précieuses. Puissent-elles lever et porter du fruit à la gloire du nom du Sauveur!

« M. Winter a été infatigable à visiter les Juifs dans son

district, qui est comme le cœur du quartier israélite. Ses visites aux pauvres et aux malades ont été grandement bénies. Parfois, sans doute, il lui faut endurer des insultes et des paroles blessantes; mais, en général, il est aimé et estimé de ceux qui le connaissent, et, par la bénédiction d'en haut, ses paroles ont porté la joie et la consolation à plus d'un membre de la maison d'Israël. Ainsi, tout récemment, il alla voir un Juif de sa connaissance, qui était dangereusement malade. Le mourant saisit sa main et lui dit : « Que Dieu vous bénisse! vous êtes un ange pour moi. » M. Winter lui parla de cet ange qui a racheté Jacob de tout mal, l'ange de l'alliance. Le Juif écoutait attentivement et dit : « Je sais cela. » Au moment où M. Winter voulut s'en aller : « Vous reviendrez encore me voir, » lui dit le malade; mais le même jour il mourut.

« M. Sinyanki a continué ses visites aux Juifs de Londres, dont il est si bien connu. On lui fait souvent une opposition obstinée, quelquefois violente; mais sa connaissance de l'hébreu ancien et rabbinique est si grande et sa mémoire si prodigieuse, qu'il peut réciter correctement et avec facilité des portions de l'Ancien Testament et des écrits rabbiniques, ce qui lui fait trouver l'accès de beaucoup de maisons et de cœurs israélites. Le Seigneur se plaît à lui montrer, de temps à autre, que son travail n'est pas vain. Nous avons dans la maison des prosélytes, et, dans celle des missions, des convertis auxquels il a le premier fait entendre les parole de l'Évangile.

« M. Mamelok, tout en consacrant son temps à m'assister dans l'œuvre de la maison des prosélytes, a pu aussi visiter les convertis et les Juifs de Londres.

« J'ai moi-même, avec le secours du Seigneur, continué mes travaux accoutumés, en prêchant la Parole en hébreu, en anglais, en allemand, soit dans la chaire de la maison des missions, soit ailleurs, lorsque l'occasion se présentait. J'ai préparé les aspirants au baptême et entretenu une corres-

pondance étendue avec des Juifs et des convertis. Le Seigneur a bien voulu continuer à bénir mes efforts. Il a fait pénétrer sa parole dans le cœur de quelques-uns qui l'avaient entendue, de sorte que j'ai pu administrer le baptême à vingt-trois membres de la maison d'Israël, parmi lesquels se trouve une famille de huit personnes, cinq autres adultes et huit enfants. Puissent-ils tous croître de jour en jour dans la connaissance du Sauveur et le glorifier par leurs actes et leurs paroles !

« Le nombre des Juifs que nous voyons entrer dans l'église va sans cesse en croissant. Leurs noms ne sont pas tous inscrits sur nos livres, mais nous prions pour qu'ils le soient au livre de vie. Dernièrement, je rencontrai un ecclésiastique qui me dit avoir baptisé, peu de temps auparavant, la veuve et la fille d'un banquier israélite. Moi-même j'ai proposé, pendant les six derniers mois, treize jeunes Israélites réveillés à la maison des missions. Ils ont tous été reçus. J'ajoute, avec reconnaissance envers Dieu, que tous sont des jeunes gens qui promettent ; désireux d'apprendre ce qu'on enseigne ici , de s'amender, et de s'appliquer à devenir des membres utiles de l'Église.

« Un autre sujet de gratitude est la conduite satisfaisante du grand nombre des convertis qui sont en relations avec notre mission. Ils travaillent avec ardeur, d'une façon ou d'une autre, pour gagner leur pain ; et à ceux qui en sont empêchés par l'âge et les infirmités je puis rendre ce témoignage qu'ils aimeraient mieux travailler que de demander l'assistance. J'ai donc lieu de croire que ceux qui parcourent le pays, en s'adressant à des amis, — et au sujet desquels on me demande quelquefois des renseignements, — ne sont pas des convertis ; du moins, je n'en connais aucun, quoiqu'on me dise qu'ils se réclament de mon nom.

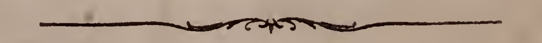
« Lorsque, le dimanche, je promène mes regards autour de moi du haut de la chaire, et que je vois, réunis dans notre sanctuaire, tant de croyants de la maison d'Israël, dont j'ai

vu la plupart plongés encore dans les ténèbres du judaïsme, — quand j'aperçois ensuite une centaine de chers enfants israélites devant moi; mon cœur s'élève en actions de grâces et en louanges vers le Dieu d'Abraham, et je le prie de les garder par sa puissance souveraine, d'accorder à chacun d'eux ce qui lui convient le mieux et d'en ajouter beaucoup d'autres à eux pour être sauvés.

« Un prosélyte que je connaissais depuis plusieurs années s'est endormi en Jésus. Son désir, pendant sa vie, avait été de marcher toujours comme il convient à un enfant de lumière; il était en bonne odeur auprès de tous ceux qui l'ont connu. »

A la dernière Assemblée générale de la *Société de Londres pour la propagation du christianisme parmi les Juifs*, il a été constaté que le nombre des Nouveaux Testaments achetés par des Juifs dans le courant de l'exercice, avait été plus considérable que jamais. Pendant l'année, dix-huit adultes et quatorze enfants avaient reçu le baptême à Londres seulement. — Le chiffre de recettes de la Société avait dépassé 33,300 livres sterling (832,500 fr.) dont 4,000 (100,000 fr.) provenaient de deux généreuses souscriptions.

Une autre association qui s'occupe de la même œuvre, la *Société britannique pour la propagation de l'Évangile parmi les Juifs* avait reçu de son côté 7,140 livres sterling (178,500 fr.). C'est donc plus d'un million de francs que les chrétiens d'Angleterre consacrent à l'évangélisation des enfants d'Israël.



NOUVELLES RÉCENTES

ÉCOSSE.

UN AMI DES MISSIONS.

Les Eglises évangéliques et la cause des missions viennent de perdre un de leurs amis les plus dévoués et les plus généreux. M. John Henderson, de Park, près de Glasgow, s'est endormi au Seigneur, le 1er mai dernier, à l'âge de 85 ans. Possesseur d'une grande fortune, mais n'oubliant jamais dans quel but elle lui avait été donnée, et accoutumé depuis longtemps à suivre les inspirations d'une foi vivante, M. Henderson soutenait avec une libéralité devenue célèbre sans cesser d'être humble, toutes les œuvres qui avaient pour but l'avancement du règne de Christ. On n'évalue pas à moins d'un million de francs les dons qu'il leur faisait annuellement depuis un quart de siècle, et ses dispositions testamentaires ont répondu à ce qu'on pouvait attendre de sa piété. La somme des legs qu'il a faits à diverses institutions religieuses et charitane s'élève pas à moins de 61,750 livres sterling (1,618,750 francs.)

M. Henderson aimait l'œuvre des missions. Lorsque l'Eglise presbytérienne d'Écosse (à laquelle il appartenait) eut la pensée de fonder une mission dans l'Inde, il fit en vue de ce projet un don de mille livres, qui en rendit l'exécution possible. Devenu plus tard président du comité des missions, il y usait constamment de son influence pour pousser au développement des œuvres et jamais il n'apprenait qu'un missionnaire se trouvât dans quelque embarras d'argent sans qu'il

s'empressât de lui faire parvenir, le plus souvent par des voies indirectes, et toujours avec une rare délicatesse, les secours dont il pouvait avoir besoin. Les travaux des grandes Sociétés de missions anglaises l'intéressaient également, et l'on dit que probablement il n'y avait pas, dans les trois royaumes, une maison où les œuvres de ce genre, et jusqu'aux noms des stations et des missionnaires, fussent aussi bien connus qu'ils l'étaient dans la sienne.

LA FIANCÉE D'UN MISSIONNAIRE.

Sous ce titre, un journal missionnaire raconte l'émouvante histoire qu'on va lire.

« En août 1867, quatre jeunes chrétiennes s'embarquèrent à Londres pour l'Inde, dans le but de s'y consacrer à l'œuvre des missions parmi les Coles, sous les auspices de la Société dite de Gossner. L'une d'elles était la fille unique du Dr Prochnow, de Berlin, ancien missionnaire dans le même champ de travail, et qui, depuis, a dirigé pendant un temps la Société de Gossner. Elle se rendait dans l'Inde pour y devenir l'épouse d'un jeune et zélé missionnaire qui était à la tête du séminaire de Chota-Naypore. Après une longue traversée, le navire qui portait ces jeunes chrétiennes entra dans l'Hougly (nom que le Gange prend avant de se perdre dans la mer). Un paquet de lettres y attendait les voyageurs. Mlle Marie Procknow se retira dans sa cabine pour lire celles qui la concernaient. Après un assez long intervalle, une de ses amies, surprise de ne pas la voir reparaître, se rendit auprès d'elle. Elle la trouva sur ses genoux, priant et tenant à la main une lettre trempée de larmes. Cette lettre lui annonçait la mort de son fiancé. Sous le coup de cette terrible nouvelle, elle était cependant reconnaissante de l'avoir apprise avant d'arriver à Calcuta, de manière à pouvoir mieux se recueillir sous la main paternelle du Dieu qui l'éprouvait si rudement. A Cal-

cutta, plusieurs invitations lui furent adressées par de compatissants amis; mais elle les refusa toutes, et aux conseils qu'on lui donnait de reprendre le chemin d'Europe : « Non, répondit-elle, je ne le puis, ni ne le dois. Si le Seigneur n'avait pas voulu que je vinsse dans l'Inde, il m'aurait sans doute retenue dans ma famille jusqu'à ce que j'eusse appris la mort de mon cher Paul. Je crois que mon devoir est de consacrer, dans ce pays, tout ce que j'ai de force à l'œuvre qu'il a fidèlement servie jusqu'à son départ pour la patrie céleste, et je le ferai jusqu'à ce que Dieu me fasse voir clairement sa volonté. »

UNE NOUVELLE MISSION CHINOISE.

Nous avons annoncé, l'année dernière, que seize chrétiens anglais des deux sexes, presque tous artisans, sont partis pour la Chine dans le but d'y fonder, sans le secours d'aucune Société, quelque chose de pareil à ce que la mission des Pélerins de Krischona a entrepris de fonder en Afrique sous le nom de la *Route des Apôtres.* Il s'agirait, si nous avons bien compris, de s'enfoncer dans l'intérieur de l'empire, de s'y mêler autant que possible à la population chinoise et d'y établir, en s'avançant vers l'ouest, une ligne de postes ou d'étapes missionnaires, destinés à relier les œuvres chrétiennes de la Chine orientale avec celles de l'Inde.

Les journaux anglais nous apprennent que cette entreprise, qu'on peut tout au moins appeler courageuse, et qu'on désigne sous le nom de Mission de la Chine intérieure, a reçu un commencement d'exécution. Après avoir remonté en bateau, pendant cinq semaines environ, un des grands fleuves chinois, les nouveaux venus se sont fixés dans un lieu qu'on ne nomme pas, mais qui leur a paru propice pour apprendre la langue, nouer des relations avec les indigènes, et se répandre ensuite dans les villes environnantes. Ils ont

tous adopté le costume chinois, et s'efforcent, non sans peine, de se conformer aux usages et aux mœurs du pays, en tout ce qui peut se concilier avec les principes chrétiens. Des lettres du directeur de l'expédition, le rév. Hudson Taylor, et de quelques-uns de ses compagnons expriment la confiance, et une ferme résolution d'aller en avant. La plupart des membres de cette petite armée, qui depuis le premier départ paraît s'être accrue déjà jusqu'au chiffre de 23 ou 24, appartiennent à l'Eglise baptiste, mais font profession de n'être guidés par aucun esprit de secte. Un missionnaire américain, qui a eu l'occasion de les voir à Hankow, dit qu'ils lui ont paru généralement peu instruits, mais pieux, dévoués et très sérieux dans la poursuite d'une idée, peu réalisable peut-être, mais au succès de laquelle tout chrétien doit s'intéresser. On annonce que plusieurs personnes sont en route, ou sur le point de quitter l'Angleterre pour aller les rejoindre.

NOUVELLES DU LESSOUTO.

Au moment du tirage, nous recevons des lettres écrites dans les premiers jours de mai. Nous les reproduirons dans notre prochaine livraison. Les hostilités avaient commencé, mais les assaillants paraissaient indécis et procédaient avec une extrême lenteur. Les indigènes, tout en se défendant, achevaient leurs moissons et mettaient les grains en sûreté. Ils ont couvert leur pays d'une multitude de retranchements dont on ne peut que difficilement les débusquer et où on les voit le plus souvent revenir après une retraite momentanée. Dans les parties centrales, à Thaba-Bossiou, Bérée, les missionnaires continuaient leurs travaux, s'attendant aux soins du Seigneur.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

MEILLEURES NOUVELLES.

Les lignes que nous allons transcrire soulageront nos lecteurs en leur montrant que la position des Bassoutos, et par conséquent aussi celle de notre mission, est loin d'être désespérée. Nous les devons à M. Duvoisin, qui réside à Bérée, dans le pays même où les Boers ont porté la guerre, ce qui lui permet de parler de l'état des affaires avec pleine connaissance de cause.

Bérée, 3 avril 1867.

« A l'heure qu'il est, nous sommes enfermés par la guerre dans le cœur du Lessouto, et c'est une question de savoir comment cette lettre en pourra sortir. Tandis que les Bassoutos, ne voyant, à ce qu'il semble, qu'une mauvaise plaisanterie dans le traité de l'année dernière, ont tranquillement reconstruit leurs villages, ensemencé leurs champs, et trouvent fort déraisonnable, pour ne pas dire absurde, l'ordre que leur intiment les Boers de céder la place immédiatement, ceux-ci, qui ont déjà mesuré au cordeau et vendu en détail le territoire annexé, n'entendent pas lâcher une aussi belle conquête. En conséquence, ils se sont mis en devoir d'en

prendre définitivement possession et d'en expulser tout de bon les habitants. Y réussiront-ils? Voilà une question au bout de laquelle je voudrais mettre une foule de points d'interrogation. Outre que la guerre n'est pas populaire dans l'État-Libre, qu'ils n'ont pas chance de voir arriver beaucoup de volontaires de la colonie, que l'opinion publique au sud de l'Afrique n'est plus autant de leur côté qu'autrefois, on assure de plus qu'un grand nombre d'Anglais habitant l'État-Libre (la plupart pauvres hères, mais toujours les premiers au feu), irrités d'une loi par laquelle on leur enlève le droit de voter, ont refusé de marcher, déclarant que puisqu'ils n'ont pas les prérogatives de citoyens, ils ne doivent pas en porter les charges. Ensuite, les Bassoutos retranchés dans leurs *liforos*, ces espèces de grottes naturelles qui se trouvent au pied des parois de roches à pic qui couronnent toutes les montagnes du pays, une troupe ici, une autre là, dans plus de cent endroits différents, semblent précisément, à cause de leur dispersion, plus ou moins en sûreté, car les Boers, qui ne sont pas des zouaves, ne sont pas hommes à exposer leur vie pour déloger en détail tous ces Bassoutos de retranchements, que d'ailleurs ils ne pourraient occuper eux-mêmes, n'étant pas assez nombreux. Il n'y aurait pour eux qu'un moyen infaillible de réduire les indigènes, ce serait de les affamer en détruisant leurs champs de sorgo. C'est en effet ce qu'ils tâchent de faire. Malheureusement pour eux, ils s'y prennent un peu tard. Les sorgos sont mûrs en plusieurs endroits (1), on commence à moissonner. Les Boers ne peuvent être partout à la fois. Pendant qu'ils ravagent tout dans un coin, les indigènes, à une petite lieue de là, coupent et serrent leur récolte. Je ne doute pas qu'ils n'aient de quoi subsister, derrière leurs retranchements, durant tout l'hiver. Pour peu qu'ils résistent, ils sont capables de faire traîner la

(1) Les froments et les maïs mûrissant plus tôt, étaient déjà récoltés. Le sorgo constitue encore la principale nourriture des naturels.

guerre en longueur pendant des mois. Et dans ce cas, qui sait si le gouvernement anglais ne trouvera pas que le moment est venu d'intervenir? Outre l'incommodité d'avoir une guerre sans fin sur ses frontières, la situation financière de l'État-Libre, qui va tous les jours en empirant, n'est rien moins que rassurante pour la colonie. Depuis bientôt deux ans, toutes les cours de justice sont fermées, pour mettre les volontaires endettés à l'abri des poursuites de leurs créanciers. Toutes les affaires sont suspendues; les maisons de commerce les plus solides ne tiennent qu'à un fil. Le jour où les cours se rouvriront, on peut s'attendre à une affreuse débâcle. Une banqueroute en amènera une autre, et on ne voit pas où ce ricochet de faillites aboutira. Comme l'État-Libre tire tout de la colonie, il est impossible qu'elle n'en ressente pas profondément le contre-coup. Si le gouvernement prend le rôle d'arbitre, je ne pense pas qu'il ratifie le traité de Thaba-Bossiou. Il est dans l'intérêt de la colonie que les Bassoutos aient suffisamment de terrain pour vivre. D'ailleurs, dans le temps de leur triomphe, les correspondants des journaux de l'État-Libre ont trop souvent et trop grossièrement insulté le gouverneur pour qu'il doive se sentir porté à beaucoup de bienveillance à leur égard.

« Au reste, toutes nos prévisions peuvent être déjouées. Ce qui n'est jamais déjoué, ce sont les plans du Seigneur, et nous savons qu'ils sont admirables. Lui, qui aime d'un amour inexprimable le moindre de ses rachetés, pourrait-il demeurer indifférent au sort des membres souffrants de son corps, je veux dire des Églises du Lessouto? — Croiriez-vous que je n'ai jamais eu meilleure espérance pour l'œuvre de Dieu dans le Lessouto que maintenant? Il me semble que Dieu veut encore accorder un temps de grâce à ce pauvre peuple. On dirait qu'il y a un réveil dans l'air. M. Mabille, à qui je faisais part de mon impression à ce sujet, il y a quelques jours, me dit que c'était justement la sienne. Et de fait, je pourrais nommer des personnes qui semblent doucement attirées à

l'Evangile. Et que dites-vous de nos Eglises qui se soutiennent toutes seules en l'absence de leurs conducteurs spirituels ? Il valait la peine d'être expulsé pour faire une si belle expérience. Nous entendons dire que chez les Molapo, il y a foule aux assemblées du dimanche. J'avais formé le projet de m'y rendre pour visiter les chrétiens, mais l'état du pays m'en a empêché. Jusqu'à présent, à peu près tous les dimanches, tandis que M. Maitin faisait les services dans la station, je suis allé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, annoncer l'Evangile dans les villages. Je ne puis pas dire que j'aie vu beaucoup de fruits de ces prédications volantes, si ce n'est cependant une plus grande affluence de gens aux assemblées de la station. Mais généralement je trouve de l'accueil, je vois des personnes qui paraissent attentives, émues. Il faudrait pouvoir entretenir cela. Malheureusement, je ne sais trop comment je pourrai continuer ces courses. Tous nos chevaux, jusqu'au dernier, viennent de succomber à une épizootie. Les Bassoutos qui nous entourent n'en ont presque plus, et je ne pense pas que nous puissions nous en procurer avant la fin de la guerre.

Ce qui m'intéresse toujours beaucoup, c'est l'école que nous tenons, cinq fois par semaine, ma femme et moi. Jusqu'à présent, nous avons eu régulièrement de 70 à 90 enfants. S'ils font peu de progrès pour autre chose, ils savent par cœur un grand nombre de ces jolis chants d'école qu'ils aiment tant, et dont M. Ellenberger vient de nous livrer un recueil imprimé.

« L. Duvoisin. »

M. Jousse, dans une lettre écrite le 10 mai, confirme pleinement les appréciations de M. Duvoisin :

« C'est encore de la Natalie que je vous adresse ces lignes. Depuis notre arrivée ici, les communications entre ce pays et le Lessouto ont été interrompues, et nous n'aurions

pu sans danger pour la vie de nos gens, pour la nôtre, entreprendre d'avancer. Les événements se déroulent avec lenteur ; cependant, les questions font leur chemin, et si nous en jugeons d'après la presse de l'État-Libre, les Bassoutos pourront reconquérir, sinon la totalité, du moins une bonne partie du territoire qu'on leur avait ravi. Une pétition circule parmi les Boers pour demander à leur Assemblée législative que le Calédon devienne la frontière qui sépare le Lessouto de l'Etat-Libre. L'état actuel des choses permet de penser que les représentants du peuple souscriront à cette demande. Reste à savoir si les Bassoutos accepteront un tel arrangement (1). Il est évident pour tout le monde que le pays qu'on se proposait de laisser à Moshesh est insuffisant pour contenir son peuple, et que maintenir une telle limite serait s'exposer à des conflits perpétuels. Le fait est, d'ailleurs, que le pays soi-disant conquis est encore à conquérir, et les Boers sont peu disposés à continuer une campagne qui pourrait bien durer plus longtemps encore que la dernière.

« Dès que la porte s'ouvrira devant nous, nous aurons hâte d'en profiter. Il nous tarde de remettre la main à l'œuvre et de répondre au désir de tant d'âmes qui soupirent après notre retour. En attendant, M. Daumas et moi nous continuons à prêcher l'Evangile à des familles de Bassoutos qui se sont momentanément réfugiées dans ce pays-ci. »

(1) Cet arrangement nous remettrait en possession de toutes nos stations, moins Mékuatling. (*Note des Rédact.*)

Lettre de M. Lemue.

Carmel, 2 mai 1867.

A Monsieur le président et MM. les membres du Comité des missions évangéliques, à Paris

Messieurs et très honorés frères.

J'ai la joie de vous informer qu'aux dernières fêtes de Pâques, douze personnes viennent d'être admises dans l'Eglise par le baptême. Elles ont été à l'épreuve pendant deux ans au moins et suivaient déjà un cours de religion lorsque notre cher frère, M. Duvoisin, me remplaçait à Carmel. Ces nouveaux membres appartiennent par leur naissance à différentes tribus. L'un d'eux est un Mopéri et est pour le moment très zélé, ce qui nous fait espérer qu'un jour peut-être, il sera le moyen de répandre la bonne odeur de Christ chez ses nombreux compatriotes. Nous aimons à croire que tous ils appartiennent maintenant de cœur et en réalité à la grande famille des rachetés, nonobstant leur diversité de race. Deux ont grandi au milieu de nous et avaient reçu le baptême dans leur enfance; l'Esprit de Dieu a fait fructifier la bonne semence déposée dans leur cœur.

Cet accroissement est un sujet de joie pour toute l'Eglise et aussi pour le missionnaire que Dieu a déjà épargné depuis trente-huit ans, afin de leur apprendre à connaître Celui qui est « le chemin, la vérité et la vie. » Ce sont proprement les seules joies que nous connaissions sur cette terre étrangère. Il a suffi d'une guerre pour réduire à néant le fruit des sueurs de bien des années, mais lorsque nous avons le bonheur d'allumer l'amour de Dieu dans une âme, ce flambeau les hommes ne l'éteindront pas, il continuera à briller dans l'éternité. Que ces âmes soient susceptibles de croire, d'aimer et de ressentir, aussi bien que nous, une vive reconnaissance

envers Dieu pour le don ineffable de son Fils, c'est ce que l'expérience nous prouve tous les jours. Que Celui qui a commencé en elles cette bonne œuvre, daigne aussi la perfectionner pour sa gloire !

Deux de nos chers collègues d'Aliwal, MM. Dyke et Casalis ont eu l'obligeance d'assister à cette fête chrétienne et de me seconder. Ce n'étaient point des voix étrangères au troupeau de Carmel, qu'ils ont plus d'uue fois édifié. Leur présence a été tout particulièrement appréciée dans cette circonstance, d'abord par la famille missionnaire et ensuite par le troupeau. Environ cent communiants ont participé à la sainte Cène, entre autres une femme plus qu'octogénaire, qui ne manque jamais, malgré ses infirmités, de venir chercher de nouvelles forces dans la communion de son Sauveur, Il y avait aussi deux personnes de l'ancieune congrégation d'Hermon, une de Kolo, deux de Smithfield sous les soins de M. Lautré et quelques-unes de Mékuatling, réfugiées ici.

Le nombre des adultes et des enfants baptisés, pendant le dernier exercice, est de		25
Celui des mariages		10
—	naissances	14
—	décès	7
—	candidats au baptême	15
—	communiants	97
—	auditeurs	250
—	écoliers, environ	60

De retour hier de Béthulie, où j'étais allé voir notre cher frère M. Pellissier, j'ai la douleur de vous annoncer que sa maladie fait des progrès rapides. M. Lautré, qui le soigne encore en ce moment, considère son état comme extrêmement grave. C'est une hydropisie (ascite), dont notre ami souffre. La ponction venait d'avoir lieu quand je l'ai vu et il semblait être soulagé. Notre frère est calme, résigné et

n'exhale jamais une plainte. Sa compagne, qui souffre encore plus moralement que son mari ne souffre physiquement, ne le quitte jamais un instant.

Veuillez bien agréer, Monsieur le Président et Messieurs très honorés frères, l'expression de mon sincère attachement, et me croire.

Votre tout dévoué serviteur et frère en Christ.

PROSPER LEMUE.

Lettre de M. BISSEUX,

Wellington, 16 mai 1867.

Messieurs et très honorés frères,

J'ai bien tardé à vous donner de mes nouvelles. Différant toujours, afin de pouvoir vous dire des choses qui sortent de la routine ordinaire, je m'aperçois que les mois, je dirais presque les années, se passent avec une effrayante rapidité, et que je ne suis pas plus avancé pour cela. Que Dieu me donne de vous parler de mon œuvre avec simplicité et un esprit humble, me contentant du peu que j'ai, lorsque je n'ai pas davantage à donner. Ah ! je sais bien que si mon amour pour lui avait été plus ardent, mon zèle et mon dévouement un peu plus en proportion de la miséricorde immense dont il a usé envers moi, de plus grandes bénédictions auraient accompagné mes travaux. Mes fautes et mes faiblesses sont trop nombreuses pour que j'ose me plaindre. Sentir plus profondément mon indignité, et m'humilier dans la poussière, voilà ce qui me sied le mieux.

Un mot d'abord sur la difficulté des temps que nous venons de traverser. Dieu a éprouvé la foi de ses enfants, et quant à ceux qui ne le connaissent point, il les a conviés à

la repentance par maints exemples de l'instabilité des choses humaines. Le riche a failli et le pauvre a manqué d'ouvrage et de pain. Si le blé, soutien de la vie, ne nous fût pas arrivé de l'étranger, la famine aurait fait chez nous des ravages comme dans l'Inde et dans d'autres pays. Lorsque la détresse était à son comble. le Seigneur s'est souvenu de ses compassions. Hélas! il nourrit des ingrats, personne ne dit: « Où le Dieu qui m'a fait et qui donne aux siens de chanter des cantiques pendant la nuit? »

Le bon Berger a gardé et protégé son cher troupeau. Les fidèles ont montré qu'ils savaient supporter l'épreuve et se résigner à toutes les dispensations de la providence divine. Manquant des premières nécessités de la vie, n'ayant pour la plupart que quelques mauvais vêtements pour se couvrir, ils n'ont pas convoité le bien d'autrui, ni fait parler mal de la doctrine qu'ils ont embrassée. Puisse leur foi, qui a été éprouvée comme l'or dans le creuset, produire en abondance des fruits de sainteté et de vie, à la gloire de leur divin Maître!

Vous apprendez avec plaisir que l'Eglise s'est recrutée de vingt-six nouveaux membres depuis l'époque de mes dernières communications. Quelques autres, incorporés au troupeau dans leur enfance. ont ratifié le vœu de leur baptême. Les catéchumènes sont au nombre de trente. J'ai commencé une instruction religieuse pour une douzaine de vieillards et quelques autres qui ne savent pas lire et qui n'apprendront jamais. Ce sont des gens venus du Mozambique; ils sont bornés au delà de toute expression; mais n'ont-ils pas aussi une âme immortelle? S'ils aiment le Sauveur, et pour aimer il ne faut pas beaucoup de science, qu'est-ce qui empêcherait que ceux-ci aussi reçoivent les eaux du baptême? Supportons donc leur ignorance, bien qu'elle mette souvent notre patience à bout.

Je n'ai rien de nouveau à écrire sur mes travaux d'évangélisation. Comme toujours, ils sont partagés entre Wellington

et la vallée du Charron. Si cet endroit n'a qu'une prédication le dimanche, je puis en faire deux à Wellington, parce que j'y réside. L'œuvre est fatigante dans le temps des grandes chaleurs ; je m'étonne que ma santé n'en souffre pas davantage, et qu'elle soit même meilleure que lorsque j'étais jeune. Voici trente-sept ans que j'exerce mon ministère dans cette contrée. La vieille génération a presque entièrement disparu. De tous les chefs de famille que j'ai trouvés ici il n'en reste plus que deux ou trois. Leurs enfants ont commencé la vie avec moi et déjà on nous appelle des vieillards. Bientôt nous reposerons avec nos pères dans le cimetière attenant au temple où ce solennel avertissement : « prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, » a tant de fois retenti à nos oreilles. J'ai la douce confiance que plus d'une âme, qui a laissé là sa dépouille mortelle, a sa place devant le trône de Dieu et de l'Agneau. Que la pensée que j'ai peut-être contribué, dans ma faiblesse, à leur éternel bonheur, excite de plus en plus mon zèle, ranime mon courage si souvent abattu ; oui, puissé-je, tant qu'il y aura en moi un souffle de vie, rester fidèle et inébranlable à mon poste, travaillant et combattant pour la plus glorieuse des causes !

J'ai continué mes excursions mensuelles à Groenberg. Un local y a été inauguré l'an passé ; il sert tout à la fois de temple et d'école. Pardeberg, où il y a un noyau d'Eglise. cinquante membres pour le moins, veut se rattacher à notre Société.

Nos écoles ont bien marché jusqu'ici, mais elles ont maintenant leur temps d'épreuve par suite du départ de l'instituteur. Je l'ai remplacé aussi bien que je l'ai pu. La chiffre des élèves inscrits sur les registres est de cent ; la moyenne des écoliers qui suivent régulièrement les classes est de soixante à soixante-dix.

Je croirais manquer au devoir de la reconnaissance, si je ne parlais pas du décès d'une vieille servante du Seigneur dont le nom ne vous est pas tout-à-fait inconnu, Mme Hanna

Hauptfleisch. Ce fut elle qui me tint lieu de mère lorsque je me fixai dans la vallée du Charron n'ayant encore que vingt-trois ans. Elle est entrée dans le repos éternel l'année passée, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. C'était une digne descendante des réfugiés français, du côté maternel. Un fait qui paraîtra extraordinaire, si l'on sait que cette dame n'a eu qu'une fille de son mariage, c'est que lorsque Dieu l'a rappelée à lui, elle comptait quatre-vingt-seize petits-enfants et arrière-petits-enfants. Comme Moïse, sa vue ne s'était pas affaiblie ; elle n'a jamais porté de lunettes. Retirée chez elle, elle passait son temps à la lecture et à la méditation de la parole de Dieu, mais, le dimanche, on pouvait dire qu'elle demeurait dans le temple et l'on était sûr, si l'on ne l'y voyait pas, qu'elle était indisposée; aussi chacun disait il nous faut aller voir tante Hanna, car elle doit être malade. Elle a passé, sans le savoir, de ce monde dans l'éternité : on l'a trouvée sans vie sur son lit. Que de fois ne nous avait-elle pas dit : « je n'ai plus rien à faire ici-bas, j'attends mon Sauveur, qu'il vienne aujourd'hui ou demain, je suis prête » ; puis, nous montrant ses bras maigres, elle ajoutait : « la mort fera pauvre capture. je n'ai plus que la peau sur les os. » Heureux le serviteur que son maître trouvera prêt lorsqu'il viendra ! Je fus naturellement prié de prononcer le discours funèbre. Quel texte pouvait se présenter à mon esprit, si ce n'est Luc II 37 : « Elle était veuve, agée de quatre-vingt-quatre ans, et elle ne sortait point du temple, servant Dieu, nuit et jour, en jeûnes et en prières. » Notre sœur dort non loin de mon père (1) défunt et de cinq de mes enfants.

Agréez, etc.

J. Bisseux.

(1) M. Bisseux père s'est rendu, dans le temps, auprès de son fils et est mort à Wellington. *(Note des Rédact.).*

TOUCHANTS DÉTAILS, DONNÉS PAR M. DAUMAS, CONCERNANT LES BASSOUTOS QUI L'ONT SUIVI DANS L'EXIL.

« Lorsque nous fûmes exilés de Mékuatling, et que nous prîmes le chemin de la Natalie, une trentaine de personnes voulurent absolument nous suivre. Ces pauvres gens suivaient notre wagon à pied. Il faisait un froid rigoureux, et la plupart étaient très-mal vêtus. Ils n'avaient presque rien pour se nourrir, et il nous était bien difficile de pourvoir à leurs besoins journaliers. Lorsque quelqu'un d'entre eux se trouvait trop fatigué ou tombait malade, nous lui faisions une petite place dans notre voiture. Pendant le voyage, nous fûmes souvent touchés jusqu'aux larmes d'entendre ces infortunés se lever au milieu de la nuit pour faire leur prière. Ils criaient avec ardeur à Dieu, lui demandant de leur venir en aide.

« Sur les hauteurs de la chaîne des Maloutis, un enfant, né peu auparavant dans une caverne, pendant les désolations de la guerre, se trouva tellement malade que nous crûmes que nous aurions à lui creuser une fosse près de notre campement. Le père et la mère faisaient pitié à voir, car les indigènes ont un attachement très-grand pour leurs enfants. Tout le monde était triste. Des prières ardentes partaient de tous les cœurs. Le Seigneur bénit les moyens médicaux auxquels nous recourûmes, la fièvre qui dévorait l'enfant cessa pendant la nuit. Nous attelâmes et descendîmes dans le bas pays de la Natalie. En quelques heures, nous nous trouvâmes dans un climat délicieux. Nos pauvres Bassoutos, qui avaient tant souffert du froid, se croyaient en paradis. Toutes les figures se déridèrent, surtout lorsqu'on vit les Zoulous entourer nos wagons, apportant des corbeilles de blé, du maïs, des citrouilles, etc. Et puis, ce qui était plus doux encore, les bruits de guerre avaient cessé. Ne pouvant prendre tous ces gens avec nous dans la ville où nous allions

résider, nous en laissâmes une quinzaine chez un colon anglais, craignant Dieu, qui nous promit de les employer et de les nourrir. Lorsque nous nous séparâmes, bien des sanglots se firent entendre, personne ne voulait nous quitter, mais nous fîmes entendre raison à ceux qui allaient rester; ils se résignèrent, espérant nous rejoindre plus tard. Les autres, nous les avons placés en ville chez des personnes recommandables, et nous avons pu veiller sur eux dans leurs maladies et leurs difficultés.

« Bientôt après notre arrivée, on vint m'annoncer qu'une troupe de Bassoutos se tenait sur la place du marché. Je m'empressai de m'y rendre et je reconnus quelques-uns des nouveaux venus. Quelle ne fut pas leur joie de voir une figure amie! Ils étaient exténués de fatigue et ne savaient que devenir. D'après la loi du pays, ils devaient être dispersés et placés l'un ici, l'autre là, chez des colons pour y rester durant trois ans. Leur désir était de travailler pendant quelque temps seulement pour gagner de quoi entretenir leurs familles, et de repartir ensuite pour le Lessouto. J'allai trouver le magistrat, lui expliquai leur position et leur désir. Il entra dans leurs vues, les seconda auprès des autorités supérieures, et je fus chargé de placer ces pauvres gens moi-même. Depuis lors, ils sont au travail, et comme ils ne sont pas loin de nous, nous avons la joie de les voir fréquenter nos services religieux.

« Il y a peu de temps, nous avons eu la douleur de perdre une femme qui faisait partie de l'Eglise, et qui était venue dans la Natalie avec M. Coillard. Trois jours avant sa mort, son mari vint nous demander de sa part les secours d'une femme chrétienne qui demeure avec nous. Quoique nous eussions bien besoin de cette femme, nous l'envoyâmes sans délai. Ma compagne lui remit du pain, un peu de thé et de sucre pour la pauvre malade. Ma-Pauluse, en arrivant auprès de son amie, fut fort alarmée de son état. Ma-Bélina, en la voyant, s'écria : « Que je suis heureuse que tu aies pu

« venir, et que j'ai de reconnaissance à nos missionnaires « de t'avoir laissée venir ! Oh! qu'ils sont bons ! Bien qu'ils « soient, eux aussi, dans une terre étrangère, ils n'ont pas « cessé d'être nos pasteurs. Je me sens très-mal; tu me re- « vois avec joie, mais, dans quelques jours, tu t'en retour- « neras avec tristesse, car je ne serai plus ici-bas. Parmi « les choses que tu m'as apportées, ce qui me fait le plus « de plaisir, c'est le pain. Il me rappelle celui que nous man- « gions à la table du Seigneur. Tu le diviseras en plusieurs « morceaux, afin que je puisse en manger un peu chaque « jour, et me rappeler la mort du Sauveur. » Le troisième jour, elle demanda à prendre ce qui restait de ce pain, afin, dit-elle encore, de se souvenir de Celui qui a donné son corps pour le salut du monde. Elle ajouta que ce serait pour la dernière fois. Son mari alarmé appela les quelques chrétiens qui demeuraient près de là, pour qu'ils encourageassent la mourante par leur présence et priassent pour elle. Elle s'endormit bientôt dans la paix du Seigneur.

« Pendant les trois jours que Ma-Pauluse avait passés auprès d'elle, elles avaient eu bien des conversations édifiantes. La malade lui avait dit entre autres choses : « C'est « M. Arbousset qui m'a baptisée, M. Daumas est son ami, il « faut que ce soit lui qui m'enterre à la place de mon ancien « pasteur. » C'est ainsi qu'à son dernier moment, la reconnaissance plaçait sur ses lèvres le nom de celui qui l'avait amenée à la foi.

« Nous voudrions avoir la foi simple de nos chrétiens indigènes. Ils espèrent encore contre toute espérance. En voici une preuve touchante. Les élèves de notre école à Mékuatling désiraient ardemment avoir un orgue pour que nos filles pussent accompagner le chant sacré avec cet instrument. Ils avaient, dans ce but, gagné et remis à leurs institutrices 750 francs. Notre frère Jousse avait été chargé de faire l'achat à Paris. L'orgue est arrivé. Lorsque j'ai vu la caisse qui le contenait, pensant à la joie que j'eusse éprou-

vée si nous l'eussions reçu à Mékuatling, j'ai senti mon cœur défaillir. Nos gens ont éprouvé le même sentiment, mais un fidèle serviteur, qui a été vingt-six ans dans notre famille, voulant relever le courage de ses compagnons d'infortune, s'est écrié : « Puisque cet instrument est venu jus-« qu'ici, il ira plus loin et il fera entendre ses sons mélo-« dieux dans notre église de Mékuatling. » Oh ! Dieu veuille, me suis-je dit à moi-même, que cette âme simple et confiante ne soit pas déçue dans son attente ! »



Les noirs dans leurs rapports avec les blancs, par M. Jousse.

De tous les préjugés qui aveuglent le genre humain, le plus funeste est, je crois, le préjugé de race. Il a poussé bien des hommes à commettre des actes de cruauté et de barbarie et Dieu seul sait tout le sang qu'il a fait répandre. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que, souvent, il est partagé par des personnes qui font profession de piété et qu'il les rend, elles aussi, injustes, pour dire le moins, envers des créatures que Dieu aime et pour qui le sang du Sauveur a aussi coulé sur la croix. La terre ne serait-elle donc pas assez grande pour permettre aux noirs de vivre à côté des blancs, sans qu'il soit nécessaire que les premiers tombent victimes de l'avidité des derniers ? Et le sang de ces races éteintes, ou sur le point de s'éteindre, n'attirerait-il pas sur ceux qui l'ont répandu les justes châtiments du Père des humains ? Quand on proclame que les races de couleur disparaissent devant la race blanche, que dit-on sinon que cette dernière est méchante et injuste ? On veut y voir quelquefois une sorte de fatalité, comme si Dieu avait placé entre les mains de ceux qui maltraitent les noirs le glaive vengeur qui punit les peuples ; mais on sait que penser de ces colons qui, pour achever plus vite leur

œuvre de destruction, ajoutent les boissons enivrantes aux armes à feu. Les préjugés de race ne manquent pas dans la colonie de Natal; cependant nous devons rendre cette justice au gouvernement anglais qu'il défend, sous peine d'amende, qu'on maltraite les noirs ou qu'on leur vende des boissons enivrantes.

Voilà plus de deux mois que nous sommes dans la colonie de Natal, et, si je devais résûmer ce que j'ai entendu dire des noirs, je dirais : Quand on parle d'eux comme race, on en dit tout le mal possible ; quand on parle des individus, on en dit du bien. Le fait est que les mœurs barbares, au sein ou auprès de la civilisation, ont quelque chose de très-repoussant, et il ne faut rien moins que l'amour des âmes pour entrer en rapport avec des êtres aussi arriérés que le sont les Zoulous. Mais, d'autre part, ces noirs rendent de tels services aux colons, et d'une manière à la fois si intelligente et si fidèle, qu'on ne peut pas s'empêcher de les aimer et de s'attacher à eux.

Le gouvernement anglais, en prenant possession de ce pays, a jeté son protectorat sur toutes les tribus environnantes; et, moyennant un impôt assez minime, elles vivent en paix à l'ombre du drapeau britannique. Ici, au moins, le gouvernement a été assez généreux pour laisser aux aborigènes le droit de vivre et de mourir dans le pays où ils sont nés, se réservant toutefois de les placer où bon lui semble, car le pays tout entier lui appartient et il en dispose comme il l'entend. Placés dans de telles conditions, les Zoulous pourraient beaucoup gagner à leurs rapports avec les blancs, si le gouvernement faisait davantage pour leur instruction en général. Mais le besoin de missionnaires se fait sentir parmi eux, et leur dissémination est telle qu'un grand nombre ne peuvent être que difficilement atteints ; ce qui fait que le paganisme se perpétuera longtemps encore dans les villages habités par les Zoulous. Les femmes surtout sont tombées dans un état de dégradation pénible à voir. On

les rencontre à chaque instant dans la ville, à peine enveloppées d'une vieille couverture, portant sur leur tête des faix énormes de bois qu'elles vendent au profit de leurs époux respectifs, ou bien encore des céréales et des fruits sauvages. On dit que la plus grande partie de cet argent est employée par les hommes à se procurer de nouvelles femmes. Car, il faut le dire, la polygamie est tolérée moyennant une somme payée annuellement au gouvernement pour chaque femme. Et par une autre anomalie non moins étrange, ce gouvernement, qui veut certainement le bien des Zoulous, ne reconnaît pas le mariage chrétien, c'est-à-dire celui qui s'est fait sans que du bétail ait été donné pour acquérir l'épouse.

L'administration anglaise, avons-nous dit, fait comparativement peu pour l'instruction des Zoulous; mais elle encourage tous ceux qui mettent la main à l'œuvre, et elle seconde de son mieux les missionnaires des différentes Sociétés de missions, surtout pour les écoles. Un inspecteur des études visite chaque année les écoles et accorde des faveurs à celles dont les élèves se sont le plus distingués pendant l'année; mais toutes reçoivent une somme quelconque à titre d'encouragement. Désireux en même temps de favoriser les progrès de l'industrie, le gouvernement a doté une station missionnaire, située dans un milieu favorable à la culture de la canne à sucre, d'une usine de la valeur de 100,000 fr., où, moyennant une légère contribution, les indigènes peuvent faire eux-mêmes leur sucre.

Les lois qui régissent les Zoulous sont encore nouvelles; l'expérience en fera certainement modifier plusieurs, qui, si elles étaient maintenues, seraient une entrave au développement du christianisme dans ce pays. En voici un autre exemple, ajouté à ceux qui précèdent sur la polygamie et le mariage chrétien. Les impôts sont immobiliers au lieu d'être personnels; on donne tant par hutte, au lieu de donner tant par tête. De sorte qu'on voit plusieurs familles s'entasser, par

économie, dans une seule et même hutte, ce qui est contraire tout à la fois à la salubrité et à la moralité.

Un journal de cette colonie faisait observer, le mois dernier, que les impôts se payaient chez les Zoulous avec une régularité et une bonne volonté qui rendaient toute contrainte inutile. N'est-ce pas là un bel éloge?

Le nombre des Zoulous vivant avec des blancs, soit sur des fermes, soit en ville, est considérable; ils sont aptes à toutes sortes de travaux manuels appartenant à la vie civilisée. Voyez-vous ce jeune homme qui porte dans ses bras un jeune enfant? Il y a quinze jours peut-être qu'il est en service; le mois dernier, si vous l'eussiez vu dans son propre village, privé de tout vêtement, il vous eût inspiré de l'effroi et du dégoût. Il a suffi de quelques semaines pour en faire une bonne d'enfant. Voici des jardiniers, des conducteurs de voitures, des commissionnaires, des cuisiniers, des garçons de comptoir, des agents de police, des faiseurs de tuiles et des facteurs ruraux. Quel est cet homme qui s'éloigne dans la campagne ayant sur ses épaules un pesant fardeau? C'est un Zoulou à qui un marchand à confié plusieurs milliers de francs pour les porter à Durban ou ailleurs, pour la modique somme de 5 ou 6 francs. Soyez sans crainte, le dépôt qui lui a été confié sera fidèlement remis à qui de droit. Les Zoulous ont une aptitude très-grande pour le commerce, et les marchands anglais leur accordent des crédits considérables en marchandises, qu'ils revendent à leurs compatriotes dans les villages éloignés des villes. J'ai visité dernièrement sur la côte une petite raffinerie de sucre qui appartient à un indigène; ses plantations sont déjà considérables. Cet homme habite une jolie maison européenne et est considéré comme l'un des membres les plus fidèles de la station américaine de Manzintoti.

Mais ce n'est pas seulement pour les travaux manuels que les Zoulous montrent de l'aptitude; leur esprit est ouvert à toute espèce de culture intellectuelle. Il y a, dans la station sus-mentionnée, une école supérieure pour les jeunes gens.

J'ai assisté à un examen, et, je l'avoue, les connaissances des élèves en géographie et en arithmétique m'ont fort étonné. Les problèmes les plus difficiles en arithmétique recevaient une solution presque instantanée. Il n'est pas un coin de notre globe qui ne soit familier à ces jeunes gens. L'histoire, l'écriture et la religion occupent tour à tour les heures qu'ils consacrent à l'étude. Cette école est sous la direction de M. Ireland, missionnaire américain.

S'agit-il de montrer de l'adresse dans des jeux de gymnastique ou autres? les noirs de ce pays, une fois mis au courant, peuvent entrer en lutte avec les blancs. Dernièrement, à la ville du Cap, des soldats ont jeté un défi aux élèves d'un collége de noirs, pour une partie de criquet. Ces derniers ont accepté et ont gagné la partie. Qu'on donne donc aux noirs le temps de s'instruire et ils se chargeront de prouver eux-mêmes qu'ils ne sont inférieurs en rien aux races les mieux douées.

Que les chrétiens qui s'intéressent à l'œuvre des missions le fassent avec un nouveau zèle, étant bien convaincus que cette œuvre, voulue de Dieu, répond à des besoins réels, pressants. Le monde païen s'impose à la chrétienté avec ses besoins sans nombre et ses misères sans égales; et n'est-il pas juste que ceux qui, les premiers, ont pris part au banquet du père de famille, se mettent en devoir d'y convier ceux à qui cet appel n'est pas encore parvenu? Quant aux résultats, ils sont incontestables, et les plus intéressés à ne pas le reconnaître sont obligés de se rendre à l'évidence, dès qu'ils sont mis en rapport avec des hommes de couleur, arrachés aux ténèbres du paganisme par la prédication de l'Evangile.

F. Jousse.



MISSION DU SÉNÉGAL.

M. Andrault avait été autorisé à venir passer quelque temps en Europe, après l'arrivée de M. et Mme Guindet. Il s'est vu obligé par une violente attaque de la fièvre de hâter son départ plus qu'il ne l'eût voulu. Il se trouvait fort affaibli par les perplexités et les fatigues que lui avait causés son isolement et on allait entrer dans la plus mauvaise saison. Notre frère a eu la satisfaction de laisser ses collaborateurs parfaitement bien installés, jouissant des secours d'un bon interprète et de domestiques dévoués. Avec M. Andrault sont arrivés trois de ses meilleurs élèves : deux garçons, Raïmbo et Emmanuel, et une jeune fille nommée Sélimata. Leur intelligence et leurs bonnes dispositions font espérer qu'ils pourront, après quelques années de préparation en France, devenir d'utiles ouvriers du Seigneur dans leur pays. Ils sont présentement à la maison des missions, où ils donnent beaucoup de satisfaction par leur docilité, leur application et leurs sentiments sérieux. Leurs parents, loin de s'opposer à leur départ, les ont remis à M. Andrault avec la plus entière confiance, paraissant apprécier les avantages d'une bonne éducation pour leurs enfants. Que nos Eglises demandent à Dieu de faire réussir cet essai. La Casamance nous est ouverte. Nos missionnaires n'y trouvent aucune opposition. Ils y sont aimés, estimés. Rien n'est touchant comme les adieux qui ont été faits à notre frère. Il est même tel marabout qui est venu lui réciter la prière qu'il ferait pour lui pendant son absence. Evidemment, nous ne pouvons négliger un tel champ. Mais le climat nous fait un devoir de lui donner surtout des évangélistes indigènes.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA MARCHE DU CHRISTIANISME DANS CE PAYS.

Nous avons promis à nos lecteurs quelques citations des rapports présentés ou des discours prononcés aux dernières assemblées générales des Sociétés de missions anglaises, et déjà nous avons commencé à tenir cet engagement. Le fragment suivant, emprunté au rapport de la Société de l'Eglise établie d'Angleterre, ouvrira dignement la série de nos citations de ce jour.

Il s'agit d'abord de l'Inde, ce champ de travail si vaste et où semblent se préparer à mûrir de si beaux fruits.

Après avoir payé un juste tribut de regrets à la mémoire du dernier évêque de Calcutta, le docteur Cotton, l'un des plus dévoués amis que l'œuvre de l'évangélisation ait comptés dans l'Inde, le rapport continue en ces termes :

« Son œil pénétrant et vif avait apprécié, d'une part, la puissante influence que notre littérature occidentale commence à exercer sur l'esprit des Indous cultivés, et, de l'autre, l'effet béni des travaux missionnaires, tel qu'il apparaît dans l'affermissement et dans l'extension continue des Eglises indigènes déjà formées. Et tels sont bien les traits distinctifs les plus saillants de ce champ de travail. La vigueur du caractère anglais a réagi, dans une certaine mesure, sur la faiblesse naturelle à l'Indou. L'esprit d'entreprise du premier a commencé à secouer la torpeur de ces indigènes qui,

depuis des siècles, se sont mollement implantés dans l'Inde, comme s'il n'y avait pas eu d'autre pays au monde. Les mesures prises par le gouvernement anglais pour répandre l'instruction, ont favorisé ce mouvement; mais c'est aux efforts missionnaires accomplis dans le pays depuis un demi-siècle, que revient surtout l'honneur d'avoir sapé dans leurs bases les vieux systèmes religieux de l'Inde. Les évangélistes ont mis la hache à la racine même de l'arbre, et dès aujourd'hui les anciennes institutions mahométanes ou païennes sont dans un état de déclin sensible, tandis que celles du christianisme s'affermissent de jour en jour. Les missionnaires évangéliques se multiplient, et des Églises chrétiennes ont été fondées sur tous les points du pays. Le nombre actuel des premiers s'élève à 519, et le chiffre des sommes annuellement dépensées en œuvres missionnaires peut être évalué à 250,000 livres (plus de six millions de francs)...

« La conversion des indigènes donne souvent naissance à des démonstrations hostiles, qui rappellent les scènes de violence qu'eurent autrefois à subir les premiers prédicateurs de l'Evangile, à Jérusalem, à Ephèse, à Philippes ou ailleurs. Mais ces violences ne se produisent plus guère que dans les basses régions où dominent encore les superstitions les plus grossières. Dans les classes élevées, où se développe peu à peu le règne de la pensée, le courant chrétien marche paisiblement, mais d'une manière continue qu'on peut regarder comme irrésistible. Un missionnaire de Calcutta est en ce moment occupé à placer le Nouveau Testament, en langue bengali, entre les mains de tous les auteurs, éditeurs ou traducteurs indigènes du Bengale. La Société biblique, lui a fourni dans ce but 500 exemplaires du volume sacré et elle se propose d'étendre ce mode de distribution à toutes les autres parties de l'empire...

« Les résultats spirituels de ces travaux sont de nature à permettre les plus vives espérances. Beaucoup de Mahométans commencent à dédaigner l'islamisme et à ne plus avoir

la moindre foi au prophète de la Mecque. Tous ne passent pas pour cela au christianisme, mais il en est d'assez résolus pour le faire. A Agra, trois des Moulvies qui, en 1857, soutinrent publiquement une vive controverse avec le docteur Pfander, sont aujourd'hui chrétiens, et les deux d'entre eux qui s'étaient montrés les plus ardents dans la discussion, déploient au service de Christ un zèle tout au moins aussi ardent, et certainement plus efficace, que celui qu'ils avaient mis autrefois à défendre l'erreur....

« Ces exemples de conversion individuelle attirent naturellement notre attention sur la situation des Églises indigènes. Un des signes qui en attestent les progrès et la vitalité, ce sont les sacrifices qu'elles se montrent disposées à faire pour la foi. Dans plus d'un des districts que la famine et le choléra ont naguère si cruellement éprouvés, on a vu s'accroître le produit des collectes faites en vue des choses religieuses. Si tout ce que les Églises du Tinevelly donnent dans ce but était réuni dans un fonds spécial, affecté aux besoins du pastorat, il y aurait presque de quoi pourvoir à l'entretien des *seize* pasteurs indous que ces Eglises comptent parmi leurs conducteurs spirituels. L'année dernière, la petite congrégation indigène d'Agra a donné 40 livres (1,000 francs) pour son pasteur, qui est aussi un Indou. A Meyrout, le dévouement et l'activité déployés dans le même sens sont aussi remarquables par les résultats qu'au point de vue de l'esprit qui les a produits. En 1857, la grande insurrection avait misérablement mutilé les branches missionnaires dont ce poste est comme le tronc ; mais depuis lors, neuf œuvres nouvelles sont venues fortifier et réjouir le cœur de leur Église-mère. Pendant ces dix ans, il n'a pas été baptisé moins de 410 adultes, et l'Église du district compte aujourd'hui au delà de 800 membres, dont plus de 300 communiants.

« Telle est l'Inde de nos jours. L'Evangile n'y est pas encore maître, mais les fondements même de l'islamisme et de l'indouïsme y sont évidemment ébranlés, et le seul fonde-

ment sur lequel l'homme puisse bâtir avec sécurité, Jésus-Christ, y deviendra comme ailleurs la pierre angulaire de tout l'édifice. On peut être sûr que l'Inde, soumise sans retour à notre domination politique, sera un jour spirituellement rangée sous l'autorité de Christ.

« Durant l'année dernière, les missions de Ceylan ont eu à passer par de rudes épreuves, occasionnées surtout par la disette et le choléra, mais ces difficultés n'ont pas empêché l'Evangile d'être prêché dans l'île avec plus de vigueur et sur une plus grande échelle que jamais. Là aussi, les Eglises natives ont donné des preuves très-remarquables de leur vitalité, et l'on peut dire que dans l'île le boudhisme recule devant la croix. »

A l'assemblée générale de la Société des missions Wesleyennes, un missionnaire de cette dénomination, le révérend Robert-Spence Hardy, qui passe pour un orientaliste des plus distingués, a retracé vivement plusieurs scènes pieuses dont il avait été témoin dans cette même île de Ceylan, où il exerce son ministère.

Colombo, la capitale de l'île, a été le théâtre d'un réveil religieux dont beaucoup d'âmes ont recueilli les fruits en se consacrant sans réserve au service du Seigneur. Le mouvement s'est répandu de là dans les environs et notamment dans un village nommé Maratta, situé à quelques lieues de Colombo. « La première fois que je visitai ce village, en 1825, dit le missionnaire, on n'y comptait qu'un seul chrétien indigène. En Janvier dernier, à l'occasion de la grande réunion de district qui devait y avoir lieu, on avait préparé une maison pour donner l'hospitalité aux missionnaires européens, et une autre maison, due exclusivement à la prévoyance des chrétiens natifs, pour abriter les missionnaires indigènes. Aux réunions de prière et aux autres fêtes, assistèrent à peu près tous les habitants du village et des

localités voisines. A l'une d'elles on ne compta pas moins de 600 personnes, admises sur la présentation de leurs cartes de classe, ou de quelque attestation équivalente provenant de divers missionnaires. Rien que dans le village, 400 personnes suivent régulièrement les classes, et je suis heureux de pouvoir ajouter que ces résultats sont dus surtout, après Dieu, à l'activité des missionnaires indigènes. En somme, je suis profondément convaincu que depuis cinq ans, le nombre des convertis à Ceylan a été plus considérable qu'il ne l'avait été pendant les vingt-cinq premières années des travaux de notre Société dans l'île. Dans un district où nous n'avions, il y a deux ans, que trois missionnaires européens, le chiffre des missionnaires *indigènes* est actuellement de dix-sept. »

Une dame anglaise, miss Mary Carpenter, qui s'est fait connaître par d'énergiques efforts tentés en divers lieux dans le but de contribuer aux progrès de l'éducation et à la diminution des crimes, a fait récemment dans l'Inde un voyage qui lui a fourni l'occasion d'étudier de près les entreprises missionnaires dont ce pays est le théâtre. Appartenant à la dénomination des Unitaires, elle avoue être arrivée dans l'Inde avec des préventions défavorables, qu'avaient ensuite fortifiées en elle ses entretiens avec quelques résidants anglais. Mais après avoir vu les choses par elle-même, et à la suite d'un examen sérieux des résultats obtenus, elle rend aux missionnaires un témoignage qui, sortant d'une telle bouche, ne saurait être suspect; c'est que « l'œuvre qu'ils font dans l'Inde est une œuvre très belle et très bonne. » Leurs enseignements, ajoute-t-elle, n'opèrent sans doute pas un nombre de « conversions » proportionné à l'activité qu'ils déploient, mais l'œuvre préparatoire excellente qu'ils accomplissent en répandant les Ecritures, dépose au sein des populations le levain des influences salutaires du christianisme. Une telle œuvre ne peut pas être appréciée comme on mesure

et enregistre des gouttes de pluie tombée, ou les degrés de chaleur qui se sont produits. C'est un progrès lent, silencieux, mais continuel, qui s'opère dans l'esprit et dans le cœur du peuple.

Miss Carpenter signale aussi les effets produits dans le même sens par l'éducation donnée dans les écoles, et par l'étude que beaucoup d'Indous éclairés font de la littérature anglaise. « En se familiarisant avec nos auteurs, dit-elle, ils s'imprégnent, sans le vouloir, des idées du christianisme et de ces notions bibliques qui ont si heureusement contribué à élever le niveau intellectuel de l'esprit anglais. Tout cela mine peu à peu le bigotisme indou et inspire un profond dégoût des abominables pratiques du paganisme. On peut dire, dès à présent, qu'en général toute la partie éclairée de la nation en est arrivée ou arrivera bientôt à ne plus croire qu'en un seul Dieu. »

Un Mariage

Nos lecteurs connaissent le Brahmo-Somaj, cette association de déistes Indous qui ont entrepris de ramener la religion de leur pays à ce que, suivant eux, elle aurait été dès l'origine : le culte d'un Dieu unique, créateur de toutes choses et conservateur de l'univers. Le *Miroir de l'Inde*, journal qui leur sert d'organe, racontait dernièrement un mariage célébré dans leurs rangs, sans aucune de ces pratiques superstitieuses et absurdes qui, dans les mœurs indigènes, sont l'accompagnement habituel de ce genre de cérémonies.

« Le père, dit le journal, remit gravement sa fille au fiancé, après avoir prononcé un discours sur les devoirs du mariage, et le jeune homme déclara la recevoir « sous le regard du Dieu qui voit tout. » Les deux époux attestèrent ensuite à celui qui faisait les fonctions de ministre, qu'ils

s'acceptaient mutuellement de propos délibéré ; après quoi, l'époux fit une nouvelle déclaration conçue à peu près dans ces termes : « Je prends à témoin le Dieu saint que je m'unis à toi dans les liens sacrés du mariage. Dans la prospérité et dans l'adversité, dans la joie et dans la tristesse, en santé ou dans la maladie, je m'efforcerai, toute ma vie, de te rendre heureuse, et je te donne une part égale dans mes droits, dans mes biens et dans toutes mes joies. Que ton cœur soit à moi, que mon cœur soit à toi, et que Dieu m'aide à remplir fidèlement mes devoirs d'époux. »

Ces paroles prononcées, la jeune femme fit les mêmes déclarations, mais en termes plus courts, et le mariage fut déclaré conclu.

Ceux qui se mariaient ainsi n'étaient pas chrétiens ; mais ne peut-on pas dire que l'Evangile porté à l'Inde est pour quelque chose dans ces formes simples autant que solennelles, et comment ne pas remarquer une ressemblance frappante entre les paroles des époux et celles qui se lisent dans quelques-unes de nos liturgies protestantes ?

LA JAMAIQUE.

La Société des missions baptistes est depuis longtemps à l'œuvre à la Jamaïque, et les Églises qu'elle y a fondées parmi les nègres sont les plus considérables de l'île. A la dernière assemblée générale de la Société, un de ses agents, le révérend East, a tracé le tableau suivant des œuvres qu'elle y soutient. Les tristes scènes dont la Jamaïque a été récemment le théâtre donnent à ces communications un intérêt particulier.

« Nous avons à la Jamaïque, a dit M. East, de 8 à 900 moniteurs et monitrices des écoles du dimanche qui appartiennent exclusivement aux Églises de la mission. Nous y avons,

en outre, nos anciens ou diacres fidèles, prêts à toute espèce de sacrifices et hommes de prières, qui font honneur non-seulement à nos Eglises, mais à cette race africaine qui les compte dans ses rangs. Tous nos instituteurs et toutes nos institutrices de la semaine sont, sans une seule exception que je connaisse, des enfants de l'île, et les soixante ou les soixante-dix d'entre eux qui se rattachent particulièrement à mon troupeau, ont la plupart fait leur éducation dans notre institut de Calabar. « L'île compte une quarantaine de pasteurs indigènes ou de missionnaires, dont à peu près la moitié sont des nègres ou des hommes de couleur. Je ne les donnerai pas tous pour des savants ; je ne les appellerai pas des orateurs éloquents, mais j'ose affirmer qu'ils sont tous au-dessus du niveau intellectuel des troupeaux dont ils ont charge, autant que peut l'être la grande majorité des pasteurs qui desservent nos Églises d'Angleterre. J'ajoute que, dévoués de cœur à l'œuvre du ministère, ils l'exercent avec une fidélité généralement exemplaire parmi les 5,000 membres que comprennent nos troupeaux. Voilà quelques-uns des fruits accordés dans ce champ de travail aux efforts de la Société. »

SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE GENÈVE.

Cette Société, que de si vives et si persévérantes sympathies pour notre Société de Paris recommandent si chaleureusement à notre affection, a eu son assemblée générale de cette année, le 26 juin dernier, dans le temple de l'Auditoire.

Voici dans quels termes la *Semaine religieuse* de Genève en a rendu compte :

« Cette séance, qui avait réuni une assemblée nombreuse, a été ouverte par une prière de M. le pasteur *Freundler*, et par une allocation de M. le pasteur *C. Barde*, président : « Il y a, dit celui-ci, dans le vaste champ des missions, des points noirs et des points brillants. Parmi les premiers, on doit mentionner la mort de Livingstone, les souffrances des martyrs en Abyssinie, la guerre contre les Bassoutos, le massacre du missionnaire Thomas, etc. Mais il y a aussi des points brillants, comme le bon effet produit à l'Exposition de Paris par le Musée des missions, le réveil chrétien à Madagascar, le beau spectacle offert par les Églises de Liberia, de Sierra-Leone, etc. »

« On compte 48 Sociétés de missions, ayant un budget total de 25 millions de francs, 8,600 missionnaires, 419,000 convertis, 250,000 anciens païens recevant instruction pour être baptisés. Il y a un progrès considérable depuis vingt ans, et cependant combien il reste à faire !

« Notre Société n'a qu'une action bien limitée; le total des recettes a été d'environ 37,000 francs, dont 24,000 ont été envoyés à Bâle, 10,500 à Paris; le surplus avait une destination spéciale. Le sou par semaine a produit 7,715 francs. Ajoutons que ces sommes ne représentent pas tout ce que Genève a fait pour les missions, car bien des dons ont été envoyés directement, et la vente organisée par le Comité de dames de l'Église nationale a fourni 4,500 francs.

« M. le professeur *Bouvier* dit quelques mots du Comité auxiliaire de la Société de Paris, Comité qui a travaillé humblement, mais avec persévérance, et qui a entretenu le zèle pour la cause par des réunions à la ville et à la campagne. L'appel adressé à la fin de 1866, par l'intermédiaire de la *Semaine religieuse*, a réuni 2,800 francs, et le sou missionnaire 1,050 francs. En somme, l'intérêt s'est accru, ce qui se comprend quand on voit les souffrances des Bassoutos et de leurs missionnaires. C'est un temps de crise, mais Dieu sait faire sortir le bien du mal.

« M. le pasteur *Nagel*, délégué de la Société de Bâle, raconte comment s'est passée une fête de missions, qui a eu lieu, en septembre dernier, à Mangalore, et qui montre un grand développement de vie spirituelle. Il y a eu des conférences spéciales entre les missionnaires, puis des conférences générales avec les anciens d'Église, puis la fête proprement dite à laquelle se trouvaient des gens de toute condition pour s'entretenir des progrès de l'Évangile. Cette fête fut couronnée par la consécration au pastorat d'un indigène qui a triomphé pour cela de grands obstacles ; il a prêché sur « Jésus, la lumière du monde », et a fini par une application pressante à ses auditeurs pour qu'ils devinssent aussi une lumière. Les missionnaires dans l'Inde rencontrent de nombreuses difficultés, à cause de la manière dont le paganisme s'entretient et se propage. Ainsi un indigène, qui avait profité des instructions de l'Évangile, mais sans se convertir, s'est fait passer pour une incarnation du Christ, et, après sa mort, des milliers sont venus lui rendre un culte. Néanmoins Dieu fait son œuvre, et on peut citer des conversions remarquables. Il faut soutenir les Sociétés missionnaires ; Bâle se trouve en face d'un nouveau déficit de plus de 100,000 francs. Ce qui nous manque, c'est la foi. Suivons les beaux exemples qui nous sont donnés. L'Église épiscopale d'Amérique a décidé de réunir pour son jubilé un fonds de 25 millions ; elle en a déjà 15. Dans la fête de Londres, on annonce un déficit, et aussitôt un membre, qui avait souscrit pour 100 livres sterling, dit : « Inscrivez-moi pour 1,000. » Voilà la charité que Dieu inspire à ceux qui ont à cœur son œuvre.

« M. le pasteur *Blanc*, envoyé par la Société des missions de Paris, expose la situation de cette Société : « Pendant trente ans, elle n'a eu que des bénédictions dans le Lessouto ; maintenant une grande épreuve lui a été dispensée par le Seigneur, et c'est un peuple se disant chrétien qui a chassé de leurs stations les serviteurs de Christ !... Mais des sujets de joie ont accompagné cette rude épreuve. On pouvait crain-

dre que la foi des Bassoutos ne fût ébranlée; elle n'a fait que se fortifier, comme le prouvent de nombreux et réjouissants exemples. Les communautés sont restées fidèles et unies; les évangélistes indigènes ont fait l'office de pasteurs : « On nous a enlevé nos missionnaires, » disait un Mossouto, « on ne peut nous enlever Jésus-Christ! » Les Boers sont embarrassés de leur victoire, et les Bassoutos paraissent résolus à rester chez eux et à maintenir leurs droits. A Taïti, le Comité a des sujets d'encouragement; les écoles prospèrent et tendent à augmenter. » M. Blanc termine par un appel chaleureux en faveur des missions.

« Après quelques paroles de sympathie adressées par M. le professeur *Pétavel*, de Neuchâtel, et par M. *Ad. Naville*, M. le ministre *Vernet* termine la séance par la prière. »



MADAGASCAR.

UNE DÉDICACE DE TEMPLE.

La consécration d'un temple au service du vrai Dieu est une cérémonie que tout le monde, ou à peu près, a pu voir, et à qui manque ainsi l'attrait de la nouveauté. Mais les dédicaces auxquelles nos lecteurs ont pu assister, ou dont ils ont lu le compte-rendu, n'avaient pas lieu en terre païenne et dans des circonstances aussi exceptionnelles que celles dont on va voir le récit.

Il s'agit de la première de ces cinq églises, dites commémoratives, que la Société des missions de Londres a résolu de faire construire dans la capitale de Madagascar sur autant de points illustrés par les souffrances et la foi des martyrs. Nous avons mentionné déjà le fait, mais sans détails. La relation que nous empruntons aujourd'hui à la correspondance d'un missionnaire, montre dans quelles conditions le chris-

tianisme évangélique a repris vie dans ce pays, et avec quel entrain les chrétiens indigènes en célèbrent les fêtes.

L'église d'Ambatonakanga se trouve située à peu près au centre d'Antanarivo, et près du point d'où partent les routes principales qui, de là, se dirigent vers les diverses provinces du royaume des Hovas. C'est là qu'en 1826 avait été construite la premièrė chapelle missionnaire. Durant la grande persécution, le gouvernement avait transformé cet édifice en prison. Mais, dès les premiers jours de son règne, Radama II lui avait rendu sa destination primitive. Elle était cependant devenue très-insuffisante et l'on n'avait pas hésité à en choisir l'emplacement pour l'une des églises projetées.

La première pierre du nouvel édifice avait été solennellement posée en janvier 1864, sous la présidence du premier ministre de la reine, depuis lors décédé, et du révérend missionnaire Ellis, aujourd'hui revenu en Angleterre.

Laissons maintenant la parole au révérend G. Cousins. Il écrivait sous la date du 31 janvier dernier.

« Nous avions d'abord fixé la dédicace au 23 janvier, mais, sur la demande expresse de la reine, cette cérémonie fut avancée d'un jour. La reine nous avait promis de s'y faire représenter par quelques-uns de ses grands officiers, et, à notre requête, elle avait ajouté à cette promesse celle de visiter en personne la chapelle, après sa consécration au service divin...

« Dès qu'on sut, dans le public, l'accueil que la souveraine avait fait à nos projets, un enthousiasme extraordinaire se manifesta dans les rangs de notre chrétienté indigène. Les notables des Eglises se réunirent, et, pendant plusieurs jours, ils passèrent de longues heures à discuter ensemble les meilleurs moyens de rendre la cérémonie aussi édifiante que possible. Beaucoup de gens ne parlaient de rien moins que de se rendre dès la veille dans l'édifice nouveau et d'y passer la nuit pour être sûrs d'y trouver place. Mais, quand on vit que ce plan n'obtiendrait pas notre assentiment, il fut

décidé que les membres de chaque congrégation se réuniraient de grand matin dans leurs chapelles respectives pour s'organiser en processions, qui se dirigeraient avec ordre vers Ambatonaganka, sous la conduite des conducteurs spirituels et avec les chanteurs de l'Eglise en tête.

« Le grand jour venu, les portes du temple ne devaient s'ouvrir qu'à huit heures; mais dès cinq heures les gens commencèrent à arriver. Longtemps avant le moment fixé, l'immense cour qui entoure l'édifice était comble, et, un quart d'heure après l'ouverture des portes, 1,600 personnes au moins remplissaient l'enceinte destinée au public, tandis que des centaines d'autres attendaient en dehors que leur tour d'entrée vînt, pour le service de l'après-midi. D'après tout ce que j'ai vu, j'évalue de 3 à 4,000 le nombre des chrétiens accourus pour assister à la cérémonie. J'ajoute que beaucoup de chrétiens de la ville s'étaient généreusement abstenus de se présenter, dans le désir de laisser plus de place à leurs frères venus des districts plus éloignés. « Un autre jour, avaient-ils dit, nous entrerons, « tandis que nos amis des Eglises éloignées ne le pourront « pas. » Parmi ces derniers, qui étaient très nombreux, quelques-uns avaient franchi d'énormes distances pour participer à l'édification de la journée.

« A neuf heures, arrivèrent les délégués de la reine, précédés d'une troupe de musiciens à instruments de cuivre. Rasoherina avait eu l'attention de choisir pour la représenter des officiers chrétiens, et les musiciens eux-mêmes appartenaient à notre foi. Le messager principal, Ravoninahitriniarivo, du 15e honneur, fait partie de la congrégation de M. Toy. L'un des six hauts personnages qui l'accompagnaient, Ramaniraka, du 14e honneur, est fils de Rahaniraka, qui, élevé jadis en Angleterre, y était bien connu des amis de notre Société.

« Les musiciens avaient reçu ordre de jouer de leurs instruments jusqu'à ce que les messagers de la reine eussent

occupé, au haut de l'église, les places qui leur avaient été réservées. Ce bruit, si peu en harmonie avec le local et avec le caractère de la cérémonie, nous plaisait médiocrement, mais, devant des ordres formels, nous dûmes nous résigner d'aussi bonne grâce qu'il nous fût possible.

Le message que le chef de la délégation nous transmit de la part de la reine était conçu à peu près en ces termes : « Le temps d'ouvrir cette maison en pierres étant arrivé, je « m'en réjouis, puisqu'elle est à moi ; voici les messagers « que j'ai chargés de se joindre à vous pour la consacrer à « devenir une maison de prières. » Ces paroles nous firent plaisir, parce que, d'après quelques propos venus jusqu'à nos oreilles, nous avions craint que la reine ne s'attribuât dans l'affaire un rôle et une autorité plus considérables.

« Après l'audition du message royal, je me conformai à la coutume du pays en présentant, au nom de l'Eglise, un dollar d'argent au chef de la délégation. Puis le service religieux commença. Après un chant, une première prière prononcée par Batsilainga, mon collègue indigène, et une lecture de la Bible, M. Briggs fit la prière de dédicace et je lus une courte notice sur le but et sur l'origine de l'édifice. J'y constatai qu'aux termes du traité, la reine en était la propriétaire ou plutôt le gardien, puisqu'elle en garantissait l'usage au culte évangélique, mais en m'abstenant de toute allusion aux persécutions d'autrefois, sujet délicat à traiter dans ce pays, et que, du reste, la cérémonie rappelait assez d'elle-même.

« Un de nos usages, à Madagascar, est de confier la prédication des services du dimanche à plusieurs orateurs. Quand j'eus fini, M. Toy prononça, sur la constitution de l'Eglise, d'après le Nonveau Testament, un discours que nous ferons imprimer en forme de traité, à l'usage des pasteurs et des diacres de l'Eglise. Rainitrino, prédicateur à Avarati Andohalo, nous fit ensuite une courte, mais excellente méditation sur ces paroles du livre des Chroniques : « Ainsi tout

« l'ouvrage que Salomon fit pour la maison de Dieu fut « achevé. » Nous chantâmes de nouveau une hymne, et mon frère, prenant pour texte ces paroles de saint Paul aux Athéniens : « Le Dieu que vous adorez sans le connaître, « c'est celui que je vous annonce; » réfuta solidement une erreur encore très commune parmi les Malgaches : celle de croire que nous sommes venus leur prêcher un nouveau Dieu, totalement inconnu aux hommes avant la venue de Christ. Il cita dans ce discours de nombreux proverbes du pays, propres à convaincre ses auditeurs que leurs ancêtres avaient jadis connu le vrai Dieu, mais d'une connaissance imparfaite, qui avait nécessité l'envoi du Rédempteur auquel nous devons de pouvoir l'appeler aujourd'hui notre Père.

« Des chants et des prières terminèrent dignement notre imposante cérémonie. On nous avait prêté pour cette journée un petit orgue-harmonium, avec l'accompagnement duquel nos meilleurs chanteurs s'étaient familiarisés à l'avance et que M. Pool s'était complaisamment chargé de toucher. Il en résulta que nous eûmes ce jour-là, non pas de ces airs qui trop souvent ici ressemblent à des airs de danse, mais des chants véritablement en harmonie avec un culte chrétien, et qui nous émurent en nous rappelant les assemblées religieuses de la patrie. Nos oreilles n'étaient plus accoutumées à ces sons édifiants; nous en jouimes avec bonheur et les indigènes n'en parurent pas moins édifiés que nous-mêmes.

« A peine la congrégation eut-elle été congédiée, que le flot d'auditeurs qui, faute de place, était resté dans la cour, envahit le local en vue du second service, de sorte qu'il fut à moitié plein avant que nous l'eussions quitté nous-mêmes. Il s'agissait cependant d'attendre au moins trois grandes heures. En sortant, les messagers se rendirent directement chez la reine pour lui présenter le dollar que je leur avais remis. Ils vinrent ensuite, encore par l'ordre de la souveraine, dîner avec nous à la maison missionnaire d'Amparibe,

pour assister, mais, en simples particuliers cette fois, au second service, qui n'attira pas moins de monde que le premier, et qui fut également très édifiant.

« Ainsi s'est passé pour nous le mardi 22 janvier de cette année. Nos Malgaches chrétiens se souviendront longtemps de cette journée. Puisse le Seigneur l'avoir rendue salutaire pour un grand nombre d'âmes ! »

ABYSSINIE

UNE LETTRE DU DOCTEUR STERN.

Malgré tous les efforts tentés en faveur des martyrs de Magdala, leurs souffrances ne sont point encore arrivées à leur terme. L'envoyé anglais, M. Rassam, a été jeté en prison comme eux, et ni M. Beke, ni M. Flad, ni le colonel Mereweather, ni les présents dont ces derniers étaient chargés de la part du gouvernement anglais, n'ont réussi à fléchir l'implacable courroux du roi Théodore. Il paraît, cependant, que quelques-uns des prisonniers ont été momentanément déchargés de leurs fers, et qu'on ne leur a pas retiré les moyens de correspondre avec leurs amis. Une lettre du docteur Stern à sa femme écrite, sous la date du 1er mai, vient d'être publiée en Angleterre. On nous saura gré d'en donner la traduction. Les paroles des martyrs sont de celles que leur frères en la foi recueillent toujours avec profit. Nos lecteurs seront frappés comme nous de l'inébranlable constance qui perce dans ces lignes. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que le révérend Rosenthal, et M. Cameron, le consul anglais, paraissent également résignés aux malheurs de cette affreuse situation, qui dure depuis près de trois ans.

« Magdala, le 1er mai 1867,

« Ma chère Charlotte. Un mois s'est écoulé depuis ma

dernière lettre, un long mois encore de cette misérable vie de prison, toute pleine de soucis, d'anxiétés et d'une abrutissante inactivité. Pour tromper l'ennui de ces heures fastidieuses, je m'accroupis par fois par terre et m'occupe à jeter sur le papier des plans de sermons; puis, quand je sens le besoin de faire diversion à ce travail, je consigne dans quelques pages bien serrées les incidents de notre pénible captivité, mélancoliques effusions d'âme que je pourrais un jour faire passer sous vos yeux s'il était prudent ici de garder par devers soi des pièces si compromettantes. On peut sourire à la pensée, que dans les déserts même de l'Afrique, un homme doive user de tant de précautions pour mettre au jour ses idées ; mais on ne saurait se dissimuler qu'ici une simple phrase, même en langue étrangère, peut être transformée par les méchants en attentat odieux. Longtemps j'ai cru que, malgré sa chute, la nature humaine avait conservé quelques traces du noble caractère que le créateur lui avait primitivement donné. Mais une amère expérience a dissipé en moi cette douce illusion; je suis aujourd'hui convaincu qu'en tous lieux le cœur de l'homme naturel est ce qu'il y a de plus trompeur, de plus mobile et de plus méchant au monde.

« Dans notre voisinage immédiat, l'état des choses ne paraît pas s'être amélioré. Le roi continue son œuvre de dévastation dans les provinces sur lesquelles s'étend encore son chancelant empire ; tandis que les rebelles, ayant pour alliés les campagnards mécontents, font tout ce qu'ils peuvent pour se venger des cruautés de leur ancien maître. Il est évident, néanmoins, qu'une crise ne saurait tarder à se produire. L'impitoyable férocité du roi a lassé la patience des plus serviles et des plus timides ; tout le monde désire passionnément de le voir enfin tomber. Son armée s'est dispersée; il ne parviendra pas à la recruter, et nous le verrons, selon toute apparence, forcé bientôt ou de choisir, pour en faire son dernier asile et sa tombe, l'Amba même

d'où je vous écris, ou bien de se refugier dans les jongles marécageuses des basses terres, où ne se trouvent que de pauvres villages sans cesse ravagés par la fièvre. Mais, quoi qu'il arrive, la perspective qui s'ouvre devant nous n'a rien de brillant. Dieu seul peut nous délivrer. Nous avons bien autour de nous des gens qui se disent nos amis, mais dans ce pays, où la cupidité et l'avarice rompent les liens les plus sacrés, nous pouvons être sûrs que le plus misérable chef, s'il parvient à mettre la main sur de pauvres européens sans défense, les retiendra captifs, dans l'espoir de les faire servir à sa fortune....

« Il y a une quinzaine de jours que tous les *employés* européens, à l'exception de deux vieillards ont été inopinément arrêtés. avec leurs femmes et leurs enfants, et, je regrette d'avoir à le dire, avec Mmes Flad et Rosenthal, (femmes des deux missionnaires). Le motif de cette mesure de rigueur envers des gens généralement soumis à tous les caprices de la volonté royale, sont encore un mystère : on n'a allégué contre eux que des griefs imaginaires dont ils se sont facilement disculpés. Peut-être le retour de M. Flad sans les artisans anglais que le roi espérait voir arriver avec lui, est-il le vrai motif. Les propriétés de ces nouveaux prisonniers leur ont été rendues. Ils sont eux-mêmes à Debra Tabor, gardés avec soin, mais sans qu'on les ait enchaînés.

« Cette nouvelle explosion de colère ne nous annonce rien de bon, et les espérances que beaucoup d'entre nous avaient fait reposer sur le retour de M. Flad ont dû s'évanouir. Les négociations et les délais résultant de ce voyage peuvent avoir empêché l'orage d'éclater plus tôt, mais il approche maintenant et la seule chose que nous ayons à faire est de dire à Dieu : « que ta volonté soit faite, Seigneur, et non la nôtre.» Je suis, pour ma part, préparé à toutes les éventualités, et partant, sans inquétude pour l'avenir. Notre Dieu n'est limité ni par l'espace ni par le temps. Confions-nous filialement en lui, et s'il le juge bon, il peut, au moment du plus grand

danger, garder les siens en renversant les projets des méchants... »

Dans un post-criptum, ajouté le lendemain à la lettre qu'on vient de lire, le docteur insiste sur l'idée que la crise devient de plus en plus imminente. « Tous les jours, dit-il, et comme d'heure en heure, nous nous attendons à être transférés dans quelque prison ordinaire et de nouveau chargés de fers. Je viens d'apprendre qu'il y a huit jours, plus de deux cents prisonniers, parmi lesquels beaucoup de gens d'un rang élevé, ont été exécutés. Ce massacre en masse, dû sans doute à ce que ces malheureux n'avaient pas de gardes pour les protéger tout en les retenant captifs, montre que les dispositions du tyran sont toujours les mêmes. Il ne faut avec cela que quelques rapports malveillants, dictés par l'égoïsme ou la cruauté, pour qu'une catastrophe pareille mette fin à notre existence. Ne vous affligez cependant pas, ma chère Charlotte, Dieu peut encore intervenir pour nous délivrer, et s'il ne le faisait pas, notre séparation ne serait que pour un temps, au lieu que notre réunion dans la gloire céleste sera pour toujours.

« Que Dieu vous bénisse, vous et nos chers enfants, et qu'il nous accorde, à tous deux, la force dont nous avons besoin ; c'est la fervente prière de

Votre époux toujours affectionné.

Henri A. STERN.

Le parlement anglais s'est occupé de nouveau des tentatives à faire pour aller au secours d'une si grande infortune ; mais l'éloignement, l'état du pays et l'incompréhensible obstination du monarque abyssin sont des obstacles difficiles à surmonter.

NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

Un libraire allemand, J. Perthes, de Gotha, annonce la publication d'un *Atlas, général des missions*, que le docteur Grundemann a composé d'après les documents originaux. Il comprendra quatre parties, l'Afrique, l'Asie et la Turquie, l'Océanie et l'Amérique. Un texte, contenant des détails sur la géographie et sur l'histoire, ainsi que sur la situation des œuvres missionnaires dans chaque pays, sera joint aux planches. La première livraison, comprenant sept cartes de l'Afrique occidentale, a déjà paru.

BORNÉO.

L'évêque anglican de Bornéo, le très révérend M. Dougall, était attendu ces jours derniers en Angleterre, où l'état de sa santé le force à revenir. Il y a dix-neuf ans que cet honorable ecclésiastique s'établit à Sarawak, en qualité de premier missionnaire. Maintenant, la congrégation chrétienne de son diocèse compte au delà de mille membres, Dyaks ou Chinois d'origine, et elle a pour la desservir huit ecclésiastiques européens, un pasteur chinois et huit catéchistes indigènes. Quatre églises ont été bâties et consacrées au culte du vrai Dieu par les soins de l'évêque, et, en octobre dernier, le synode diocésain se réunit sous sa présidence pour la troisième fois.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 8 AOUT 1867.

Après avoir si souvent affligé nos lecteurs par de tristes nouvelles, il nous est doux de leur dire que les hostilités ont cessé dans le pays des Bassoutos. Les conditions auxquelles la paix a été faite ne nous sont pas encore bien connues. Il régnait sur ce point des rapports fort contradictoires lors du départ de la malle du Cap. Ce qui est certain, c'est que les Boers, hors d'état de continuer la campagne, ont déclaré qu'ils ne s'opposaient plus à ce que les Bassoutos occupassent une partie assez considérable du territoire dont on s'était proposé de les déposséder définitivement. Quant au reste du pays soit-disant conquis, il semble aussi peu conquis que jamais. Le moment approche où les indigènes devront faire les semailles et l'on verra probablement alors ce qu'on a déjà vu : presque toute l'étendue du Lessouto cultivée par ses anciens maîtres. Ce n'est pas sur l'ordre de leurs adversaires qu'ils se retireront, ni même sur celui de leurs chefs, à supposer que ceux-ci fussent disposés à donner de tels ordres. Il y a chez ce peuple un attachement au sol qui le fait vivre dont on n'a pas encore suffisamment compris la tenacité. Les réclamations et les menaces des Boers ne sont donc pas encore à leur terme, il serait illusoire de le penser; mais on peut espérer que l'expérience aura porté des fruits. Après deux campagnes qui ont déjà tant coûté, qui ont causé tant

de maux et dont les résultats sont encore si problématiques, on y regardera à deux fois avant d'en commencer une troisième.

Ce qui doit surtout nous réjouir en ce moment, c'est qu'au moins trois des stations dont nos missionnaires ont été expulsés se trouvent dégagées : Morija, Thabana-Moréna et Béthesda. Messieurs Mabille et Casalis allaient occuper sans retard le premier de ces établissements. Avec quels transports ils auront été reçus par une Église qui s'est montrée si fidèle pendant ses longues épreuves ! Par une coïncidence providentielle, M. Mabille devenait disponible au moment où la voie s'ouvrait devant lui pour retourner auprès de son troupeau. M. Jousse allait bientôt arriver à Thaba-Bossiou. «Quand la paix a été conclue, nous écrit ce frère, nous étions sur le point de quitter Natal. Nous partions pleins de confiance en Dieu, mais le cœur serré pourtant à la pensée que nous pourrions rencontrer sur notre route des Boers qui nous feraient rebrousser chemin et peut-être tueraient nos gens. Maintenant, nos cœurs sont au large et nous en bénissons le Seigneur. Vu l'état dans lequel se trouvait le pays, nous n'emportions que le strict nécessaire, et que de choses nous eussent manqué une fois arrivés ! La paix étant conclue, nous pourrons prendre tout notre bagage et notamment nos caisses de livres pour les Bassoutos. Nous pourrons aussi, en complétant le chargement d'un wagon de transport, emporter des planches et des solives pour relever, en temps opportun, les ruines de la chère maison dans laquelle nous avons été tant bénis. Il y a ici, en ce moment, un fils de Moshesh porteur d'une lettre pour le nouveau gouverneur de Natal. Il nous a donné des nouvelles de Thaba-Bossiou et nous avons été heureux d'apprendre que l'œuvre spirituelle y marche d'une manière vraiment encourageante. C'est lundi prochain, c'est-à-dire dans trois jours, que nous pensons partir, et, s'il plaît à Dieu, le 25 du mois de Juin, nous serons à Thaba-Bossiou.» — Ce que M. Jousse avait appris de l'état prospère

de sa station, au point de vue religieux, nous est confirmé par quelques lignes de M. Mabille. «Depuis la fête de Pâques, écrit-il, nous avons toujours eu des auditoires de 500, 700 et 800 personnes, en grande majorité composés de païens dont plusieurs ont été réveillés dernièrement, y compris plusieurs enfants de chrétiens. J'espère bien que ce n'est là qu'un commencement et qu'il y a encore de meilleurs temps en réserve. Cette visite de l'Esprit-Saint se fait surtout sentir parmi les inconvertis, car jusqu'à présent il ne me semble pas que l'Église proprement dite en ait notablement profité. Il y a peut-être plus de vie chez certains membres, mais je ne leur vois pas assez d'amour pour les âmes, assez d'initiative pour aller à la recherche des brebis égarées et perdues. Peut-être cela va-t-il venir. Pour moi personnellement, je sens que j'ai fait des expériences précieuses. C'est la première fois que je me trouve au milieu d'un mouvement semblable. Mon âme s'est rapprochée de Jésus et j'espère que ce bon Sauveur m'a enseigné, sur lui-même et sur moi-même, bien des choses que je ne pourrai pas oublier. M. Jousse va arriver un de ces jours et je vais reprendre joyeusement le chemin de Morija, où j'espère que des bénédictions du même genre se manifesteront pour la grande gloire de Dieu. Je compte reprendre mon école supérieure avec les jeunes gens que je pourrai réunir.»

M. Maitin avait, lui aussi, de bonnes nouvelles à nous donner de Bérée.

« Aux fêtes de Pâques, nous avons reçu dans l'Église huit néophytes, et le nombre de nos catéchumènes se monte en ce moment à vingt-cinq. Nous avons des preuves que l'Esprit de Dieu souffle sur un bon nombre d'âmes. Depuis assez longtemps la chapelle de Bérée ne suffit pas pour contenir nos auditeurs. Les païens auxquels nous avons donné quelques secours, lorsqu'ils étaient en danger de mourir de faim, sont devenus des auditeurs attentifs de la parole de Dieu et ont subi une certaine transformation, qui nous fait espérer un

changement plus radical. Nous avions d'abord pensé que les dons que les Églises de France avaient mis à notre disposition ne devaient être consacrés qu'aux membres de nos troupeaux. Mais quand la mort a été sur le point d'enlever les païens affamés qui nous entouraient, nous avons dû sortir des limites que nous nous étions tracées. Ces bienfaits de la charité chrétienne, se répandant sur des personnes qui n'étaient pas des nôtres, ont été une excellente prédication, qui a touché plus d'un cœur. Que les frères en la foi qui ont fait des sacrifices pour soulager nos Bassoutos sachent bien que leur aumône a produit de bons fruits, même sous le rapport spirituel. Au nom de ceux auxquels leur libéralité a sauvé la vie, je remercie tous les amis qui ont tendu une main secourable aux victimes de la guerre.»

L'école, qui est sous le soin de ma fille (Mme Duvoisin), aidée de son mari, continue à bien marcher. Quelques-uns des enfants qui la fréquentaient ont donné des marques de conversion et suivent maintenant les leçons données aux catéchumènes. »

On était si loin de s'attendre au rétablissement de la paix que M. Germond, ne pouvant plus supporter l'inaction, venait de repartir pour la contrée nouvelle qu'il avait déjà explorée entre les Maloutis et la mer, et où il espérait trouver un asile pour son troupeau. Nous avons tout lieu de penser qu'il sera revenu sur ses pas en apprenant ce qui se passait dans le Lessouto. De son côté, M. Coillard, quoique fort utilement employé dans les stations américaines de Natal, manifestait l'intention de partir avec M. Jousse pour voir si les nouveaux arrangements ne lui rouvriraient pas le district de Léribé. Il s'attendait à de grandes difficultés, le traité particulier que Molapo fit avec les Boers, pendant la guerre précédente, leur donnant encore la prépondérance dans toutes les questions qui concernent ce chef et ses sujets.

Le Comité vient de sanctionner une mesure dont on peut

attendre de bons résultats pour le raffermissement de notre œuvre.

Au delà de la rive méridionale du fleuve Orange, entre le pays des Bassoutos, celui des Temboukis et la colonie du Cap, se trouvait une contrée, à peu près inhabitée, dont la propriété était indécise et pouvait devenir un sujet de litige entre les trois nationalités susmentionnées. Le gouvernement anglais la neutralisa et lui donna le nom de *Native Reserve*, pays réservé pour des indigènes. Il décida qu'elle servirait de retraite à des populations noires de toute extraction qui, se trouvant manquer de terres, demanderaient à y vivre sous la protection du pouvoir colonial. Il s'y est formé quelques communautés intéressantes dont la Société des missions Wesleyennes s'est plus particulièrement chargée de faire l'éducation religieuse. C'est dans cette province que se sont réfugiés presque tous les membres du troupeau de M. Cochet, c'est là qu'il leur a fait de fréquentes visites pastorales depuis son expulsion de Hébron. Cette station étant sur l'extrême frontière du pays des Bassoutos et contiguë à des fermes de Boers, a subi, depuis plusieurs années, les plus désastreuses vicissitudes. L'État-Libre l'a péremptoirement confisquée, et, à supposer même qu'on pût en obtenir la restitution, on n'y jouirait jamais d'aucun repos.

Voyant cela, l'autorité qui protége la *Réserve*, a proposé à notre frère de s'y établir définitivement avec son monde et d'autres indigènes qui voudront s'y grouper autour de lui. Des terres suffisantes lui ont été offertes. Le Comité dûment consulté a sanctionné cet arrangement. Le nouvel établissement pourra être d'une grande utilité à la Mission du Lessouto, comme point de ralliement dans les commotions qui peuvent encore surgir.

Les nouvelles de Taïti continuent à être encourageantes. On attendait M. et Mme Vernier avec une grande impatience. Mme Viénot se remettait des suites d'une chute qui a fort

alarmé ses amis. Avant cet accident, les deux familles missionnaires avaient fait dans les districts de l'île une excursion dont les incidents, racontés fort agréablement par M. Viénot à une amie, seront reproduits un peu plus loin. Nous nous permettons sans trop de scrupule cette petite indiscrétion en faveur de nos lecteurs.

A Sedhiou la saison des fièvres s'annonçait comme très-redoutable. M. et Mme Guindet en ont éprouvé quelques atteintes et sont allés passer le plus mauvais moment à Gorée, où l'air de la mer atténue beaucoup le danger. Cette mesure de prudence avait été prévue et conseillée par le Comité, vu le peu de temps que nos amis devaient avoir pour s'acclimater avant la saison critique. Ils ont emmené trois des élèves les plus avancés pour continuer à leur donner des leçons. Le commandant du poste français a fort obligeamment offert de veiller sur la station pendant leur absence momentanée.

TAITI.

Une excursion dans les districts de Taïti, racontée par M. Viénot.

Nous partîmes en voiture (donc il y a ici des voitures et des routes) à 5 heures du matin, la famille Atger et nous. Je me croyais presque en France ! Des rênes entre les doigts, mon fusil entre les genoux.... et un air délicieusement frais à respirer. Comme les orangers sentent bon ici, à 5 heures du matin ! Vous me direz que cela ne rappelait guère la France. C'est vrai ! mais un peu d'imagination et de bonne volonté suppléent à tant de choses. Nous arrivons dans le second district, à Punavia vers 9 heures. Grand accueil. Pasteurs, instituteurs, diacres, autorités civiles, tout est là pour nous souhaiter la bienvenue. Des fruits du pays et des poulets en

masse nous sont offerts. C'est l'habitude ici. A notre arrivée, notre Eglise de Papéété nous avait apporté les éléments d'un marché complet. Ces dames et M. Atger étaient fatigués, ils allèrent prendre un peu de repos. Moi je m'échappai pour voir le pays et tuer, si possible, quelque pauvre gibier. C'était le premier instant de vraie solitude qui me fût accordé depuis plusieurs mois. Ma conscience me reprocha d'en vouloir faire un si criminel usage, — le cœur avait aussi quelque besoin de se replier sur lui-même... bref, j'abaissai les chiens de mon fusil et déposai mon arme et ma personne sous un arbre touffu au bord de la mer et d'une rivière limpide. Rien que le mugissement des vagues et le modeste murmure de la rivière; je pouvais me croire le seul être vivant de ces parages. C'était vraiment solennel. Je méditai longtemps et finis presque par m'assoupir. En rentrant je rencontrai une malheureuse bécassine; le pauvre oiseau tomba je ne sais comment, avant même que j'eusse eu le temps de me dire que j'allais perdre tout le bénéfice du doux moment que je venais de passer. Quelle inconséquence. — Mais il n'y a que le premier pas qui coûte; j'abattis immédiatement après une poule sauvage, et, quand ces dames se réveillèrent, elles n'eurent qu'à se mettre à table où elles ne manquèrent pas de sanctionner ma cruauté, la fourchette en main, — en effet on nous procura deux ou trois fourchettes pour six que nous étions. Je pus voir à Punavia le four canaque, ou taïtien, que tout le monde connaît, au moins de réputation. On dispose au dehors, ou sous un hangar quelconque, une sorte de petit bûcher qui, bien enflammé, se recouvre de cailloux de toutes dimensions. Pendant que les cailloux rougissent, on prépare le four. Ce mot est adopté pour rendre quelque chose qui n'est pas du tout un four, comme vous verrez. On enveloppe les aliments qu'on veut cuire dans des feuilles de bananiers ou autres, et on les dispose en tas; le tout se recouvre d'une bonne couche de feuilles. Dès que les cailloux sont chauffés à blanc, on les arrange sur cet amas de nourriture qui ne tarde pas à être

cuite. On traite ainsi des porcs entiers, et la chair en est particulièrement succulente. Je comprends que Bougainville et d'autres aient tant vanté la chair du porc taïtien. La table est bientôt mise : quelques feuilles recouvrant le sol, çà et là des écuelles de coco, des tas de bananes et de fruits de l'arbre à pain, etc., etc. Au milieu de tout cela se placent les produits du four, qu'on assaisonne d'une sauce de poissons pourris. Le tout étant prêt, et la *prière faite* (car tous les Taïtiens prient avant leurs repas), chacun, utilisant ses doigts, se sert de viande et de sauce de la façon la plus primitive. Je dois ajouter que le repas ne dure pas longtemps et qu'immédiatement après chacun court se laver.

Nous quittâmes Punavia en pirogues. La mer était calme. Toutefois nos dames furent heureuses d'arriver. Ces arbres creux dont se servent les indigènes ne sont pas des embarcations fort sûres.

A Paéa, comme à Punavia, comme partout, nous tînmes un service et je fus présenté par M. Atger, qui m'interprêta ensuite une pauvre petite improvisation presque partout la même. Dans les districts où nous passions une nuit, on tourmentait mon compagnon de voyage, pour avoir de lui des explications qui duraient souvent jusqu'après minuit. C'est une des rares qualités des indigènes que cette envie d'apprendre, jointe à un don remarquable d'exposition. Ils sont tous, à l'occasion, plus ou moins orateurs, et les nouveaux missionnaires qui viendront ici doivent s'attendre à trouver parmi eux des maîtres. Souvent ils demandent à M. Atger quelqu'un de ses sermons en taïtien. Ils le méditent, et, dès qu'ils s'en sont imprégnés, ils le développent à leur façon et en font des chefs-d'œuvre que M. Atger trouve admirables.

Après le culte, examen à l'école. Je ne puis comprendre comment avec si peu de moyens, les instituteurs obtiennent de semblables résultats. Bon nombre des écoles que nous avons visitées sont supérieures à certaines écoles de cam-

pagne en France. S'il ne s'agissait que d'enseigner à lire et à écrire, il serait inutile d'envoyer ici des instituteurs. Tous les Taïtiens ont appris et apprendront encore à lire sans nous. Il est excessivement rare de rencontrer un indigène qui ne sache pas lire. Il y a une autre œuvre à faire, œuvre immense et difficile : c'est une éducation foncière, produisant un changement d'habitudes, et il faudrait pour cela des internats. Enseigner le français à des enfants, tout en les laissant dans la rue, c'est augmenter le danger qu'ils courent de se perdre. En parlant ainsi je pense surtout aux jeunes filles.

Nous avons eu partout à peu près les mêmes scènes, fait les mêmes observations. Les réceptions diffèrent selon la position du chef et du pasteur. A Papara, district fort riche, nous fûmes traités splendidement. Il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes. La *Cheffesse* (1), majestueuse comme une reine, grande et assez belle, commandait à une nuée de garçons proprement vêtus, qui obéissaient sur un signe, sans prononcer un mot. Elle refusa de s'asseoir à notre table, malgré nos instances. Chez vous, ils acceptent une place à vos côtés, chez eux presque jamais. Il y a de la délicatesse dans cette habitude, — Le lendemain matin, la cloche du district appela les citoyens, qui furent bientôt réunis autour de la Chefferie. Tous s'assirent en rond sous les arbres et attendirent. Un jugement devait avoir lieu. On amena les coupables. Les *mutoïs,* gendarmes indigènes, firent leur rapport, en quelques mots, à la Cheffesse qui ne cessait de se promener sur la galerie. Son héraut, car les gens en autorité font parler à haute voix mais ne parlent pas eux-mêmes, demande à l'assemblée si elle ne sait rien à la décharge des accusés. Deux ou trois orateurs se lèvent, font rire le public, jusqu'à ce que la Cheffesse, imposant silence d'un geste, ordonne de proclamer la sentence qu'elle

(1) Terme consacré à Taïti.

lui souffle à l'oreille, tout en continuant à se promener. Personne ne murmure, personne ne réclame. Et, chose singulière pour nous français, personne ne griffonne. Pas le moindre bout de papier ne parut dans toute l'affaire. Ce ne sont, bien entendu, que les cas les moins graves qui se traitent ainsi. Les autres vont à Papéété distraire, quelques instants, nos jeunes officiers, qui sans cela s'ennuieraient beaucoup. — Le jugement rendu, on se réunit dans le temple. Après nos discours, nous dûmes en écouter bon nombre d'autres qui, paraît-il, n'étaient pas dépourvus d'intérêt. Bien des fois, faisant allusion à l'instruction que nous sommes venus apporter, on nous appelait étoiles du matin, soleil levant, et autres jolies choses qui nous firent sourire sans nous trop enorgueillir.

Nous reprîmes la mer pour Papeariri et de là nous nous rendîmes à Tautira. Je dois dire en passant, que lorsque nous voyageons ainsi, nous avons droit à la barque du chef et au nombre de rameurs nécessaires. Mais jamais ce droit n'a dû être rappelé, et la plupart du temps, les diacres réclament l'honneur de nous accompagner.

En sortant de Tautira, nous eûmes un instant de grosse mer. Nos rameurs s'arrêtèrent pour délibérer. On se demandait si l'on prendrait terre, au risque de briser la barque sur les récifs, ou si l'on continuerait la marche à travers les vagues furieuses qui nous inondaient. On se décida à garder la mer. Comme j'admirai alors l'adresse de nos rameurs! Jamais il ne leur arrivait de contrarier la lame. Nos dames s'étaient couchées au fond de la barque, tandis que M. Atger et moi, débarrassés de tout ce qui aurait pu nous trop gêner, attendions les événements en chantant de temps en temps, à demi-voix, quelques strophes des Psaumes dans lesquels le Roi prophète exprime sa confiance en Dieu. Nous n'avions pas peur, mais le moment était solennel. Il fait bon, en des cas semblables, sentir que l'on a un Père dans le ciel, et surtout un Père apaisé à grand prix. Le courage et le sang-

froid dans les périls devraient être naturels aux chrétiens. Grâces à Dieu, nous arrivâmes à bon port. Peu après, le vent grandit, la pluie se mit de la partie et la mer devint si affreuse que nos rameurs durent attendre deux jours avant de pouvoir retourner chez eux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

CONVERSIONS ET PROGRÈS.

Plusieurs des missionnaires employés en Chine racontent des faits de conversion qui attestent des progrès, lents sans doute, mais continus et bien avérés.

Un des agents de la Société des missions anglicanes à Ningpo, parle de quelques cas récents de persécution, qui heureusement, dit-il, ont tous tourné à la gloire de la foi chrétienne. « A San-poh, un jeune homme a été cruellement traité par son père pour avoir refusé de prendre part à la restauration du temple païen de ce village. Injures et coups, rien n'y manqua, mais le jeune chrétien est resté inébranlable dans son refus d'honorer les faux dieux dont il avait appris à reconnaître l'inanité.

« Un vieillard, auquel les insultes n'ont pas été épargnées non plus, est venu s'établir auprès de nous depuis quelques semaines, pour apprendre à lire correctement, dans le but de pouvoir lire à d'autres les livres auxquels il doit lui-même d'avoir connu Christ.

« Un jeune catéchumène de San-poh, que j'aurais baptisé

déjà sans un concours d'obstacles accidentels, revient de so village natal, situé à 25 lieues d'ici, et nous annonce, tout joyeux, que plusieurs personnes de ce pays, notamment un lettré et un jeune homme qui était sur le point de se faire bonze, ont saisi avec bonheur la bonne nouvelle qu'il leur a prêchée.

« Nous ne voyons pas ici, continue le même correspondant, de ces grands mouvements qui rappellent les ossements desséchés rappelés subitement à la vie ; mais le levain de l'Évangile se répand de toutes parts avec une rapidité toujours croissante. Il nous arrive rarement de rencontrer, soit dans Ningpo, soit dans les environs, des Chinois qui n'aient pas encore entendu parler de notre foi. On s'en entretient partout, et quoique le nombre de nos convertis soit encore bien peu élevé, il est évident que nos succès sont assez sensibles pour inspirer des craintes sérieuses aux adversaires. Des milliers d'âmes ont été appelées déjà ; puisse le Saint-Esprit en déterminer bientôt plusieurs à ne pas négliger un si grand salut ! »

Le docteur Mac Cartee, attaché à la mission presbytérienne américaine dans la même ville de Ningpo, raconte en termes édifiants la mort d'une pieuse Chinoise.

« C'était, dit-il, la femme la plus distinguée de toutes celles qui ont passé par notre école. Ce qu'elle savait, en fait de littérature chinoise, nous avait souvent étonnés. Son mari étant entré dans notre séminaire pour y faire des études en vue du saint ministère, elle s'était associée à tous ses travaux, et je suis convaincu que si elle avait eu à passer par les mêmes examens que lui, elle en serait sortie d'une manière tout aussi honorable qu'il l'a fait lui-même. »

Un missionnaire anglican de Hang-chow écrivait dernièrement :

« Le plus intéressant des néophytes auxquels nous avons dernièrement administré le baptême, est un médecin nommé P'un-sing-sen, nom qu'à son baptême il a changé pour celui

de Luc. Cet homme appartient à une des meilleures familles de Hang-chow. Un de ses aïeux, le père de son père, avait été, sous le règne de Taakwang, délégué par l'empereur pour conférer l'investiture royale au roi des Annamites, et son autre aïeul se trouvait gouverneur de la ville de Futai quand cette ville tomba au pouvoir des Taïpings. Il est âgé d'environ 37 ans. En 1860, à l'époque de la première invasion de la province par les rebelles, il vivait auprès de sa mère, mais en se livrant à une vie de dissipation et de sensualité qui l'avait mal préparé aux épreuves que cet événement lui réservait. La veille même du jour où la ville fut prise, sa femme mourut en lui laissant deux enfants en bas âge. Le lendemain, la ville fut saccagée, les funérailles de la défunte ne purent avoir lieu, les enfants disparurent, sans qu'il ait jamais su ce qu'ils étaient devenus, et lui-même eut pour partage une captivité qui n'a pas duré moins de cinq ans.

« Durant cet intervalle, sa mère était morte de faim, et n'avait eu, pour donner la sépulture à son corps desséché, qu'une vieille servante qui, depuis lors, est devenue chrétienne comme son maître. P'un ne recouvra la liberté qu'au printemps de 1865. Se trouvant alors au nord du Keang, il s'attacha à un parent de sa femme qui occupait dans cette province un poste assez élevé. Mais, toujours homme de plaisir et adonné surtout aux jouissances de la table, il avait fini par devenir, comme son parent, un fumeur d'opium. Heureusement pour lui, la mort de ce parent l'ayant laissé sans ressources, il avait réfléchi aux conséquences d'une pareille habitude et, recourant à des moyens connus de lui, il était parvenu à s'en affranchir complétement. Ce fut alors qu'il entendit, pour la première fois, prêcher cet Évangile qu'il a depuis embrassé, et à la profession duquel nous espérons qu'il fera honneur. »

« Hier, écrit de Tung-chow un missionnaire américain, mon collègue, M. Mills, a baptisé deux femmes de la ville et

un vieillard qui habite Tsi-Hea. Cet homme avait autrefois servi de maître de langue à M. Nevius, mais l'avait un jour quitté tout en colère, parce que ce missionnaire avait attaqué vigoureusement devant lui les doctrines de Confucius. Ne sachant où le retrouver, M. Nevius avait prié pour lui, et au bout de quatre ans, son retour a prouvé que la flèche dirigée contre son incrédulité lui était restée au cœur. Malgré son âge avancé, cet homme est encore très robuste et en possession de toutes ses facultés intellectuelles; il est, en outre, d'un grade littéraire assez élevé et jouit d'une grande estime dans toute la contrée. Demain, il nous quittera pour retourner chez lui, avec la perspective d'avoir à y souffrir pour le nom de son nouveau maître, mais bien déterminé à se montrer fidèle. Je suis heureux de pouvoir ajouter que nous avons nous-mêmes cette confiance.

« Quelques semaines avant son baptême, nous avions pu marquer du même sceau deux jeunes gens, et parmi ceux qui aspirent à le recevoir à leur tour, il en est plusieurs qui nous donnent de belles espérances. En somme, Dieu nous a, dans ces derniers temps, prodigué les encouragements. Que nos amis lui demandent avec nous de bénir de plus en plus nos humbles efforts pour l'avancement du règne de son Oint ! »



MISSION DU NIGER.

UNE LETTRE PASTORALE ET UNE VICTOIRE REMPORTÉE SUR LA SUPERSTITION.

L'évêque nègre du Niger, cet excellent Samuel Crowther, dont nous sommes sûrs que nos lecteurs ne nous reprocheront pas de citer trop souvent le nom, a naguère adressé au clergé indigène de son diocèse sa première lettre pasto-

rale, ou comme on dirait dans une autre communion, son premier mandement épiscopal. Cette lettre, qui fera époque dans l'histoire religieuse de l'Afrique, est écrite dans l'esprit le plus évangélique. L'évêque y trace un tableau rapide des commencements de la mission dans ces contrées, naguère encore si peu connues et si barbares, il fait ressortir les avantages tout à la fois spirituels et temporels que les indigènes peuvent attendre du christianisme, et termine par des conseils où un rare bon sens pratique s'unit aux inspirations de la foi et à une grande expérience de la vie chrétienne.

D'après ce document, la mission du Niger, commencée en 1857 seulement, compte actuellement six stations dont voici les noms : Onitscha, Idda, Glebe, Lokaja, Akassa et Bonny. Le nombre des baptêmes administrés est de 146, celui des communiants de 89, celui des assistants réguliers au service divin de 272 et celui des enfants dans les écloles de 149. Il y a de plus 56 candidats au baptême.

Tous les agents employés dans ce champ de travail, missionnaires, catéchistes, instituteurs et institutrices, sont, comme l'évêque lui-même, des nègres sortis des ténèbres du paganisme. Quelle précieuse confirmation des espérances qui ont fait entreprendre l'évangélisation des enfants de Cam dans les lieux mêmes où les blancs n'allaient jadis les chercher que pour en faire des esclaves !

Dans une lettre de date plus récente, le très révérend Crowther, fixé momentanément à Bonny, sur un des bras du delta que forme le Niger au moment de se jeter dans l'Océan, raconte une grande victoire remportée par les idées chrétiennes sur l'une des plus grossières superstitions du pays.

Les *guanas*, sorte de grands lézards, étaient, de temps immémorial, regardés comme des animaux sacrés. C'était le principal *juju* ou objet du culte des gens de Bonny. Ces reptiles immondes s'étaient en conséquence multipliés beaucoup ; les tuer ou les molester était regardé comme un crime

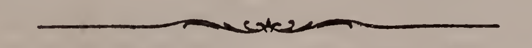
irrémissible. Préservés ainsi de tout mauvais vouloir, ils commettaient des déprédations de plus d'un genre; et se glissant partout, jusque dans les maisons, ils s'y rendaient très désagréables aux habitants. C'est cette idole du peuple que le progrès de l'Évangile vient de détrôner. En avril dernier, le roi et les principaux chefs de Bonny, tous favorables à la mission, décidèrent que le guana cesserait d'être le *juju* de la nation, et qu'en conséquence il serait désormais voué à une destruction complète.

« La sentence une fois prononcée, dit l'évêque, ordre fut donné de procéder immédiatement à son exécution, et une foule de gens, se répandant de tous côtés, se mirent à la poursuite des pauvres reptiles avec une ardeur qui ressemblait à une explosion de vieille rancune. Il en résulta un tel massacre, qu'en quelque lieu qu'on allât, l'œil ne voyait plus que cadavres de guanas. On en compta sur une seule place de la ville jusqu'à 57, qu'on laissait ainsi exposés aux regards pour mieux démontrer au vulgaire la parfaite impuissance de ces prétendus dieux à se défendre au moment du péril. »

Cet acte hardi, qui porte à l'idolâtrie un coup dont elle ne se relèvera pas, a déjà eu plusieurs bons effets, dont l'un mérite d'être signalé, autant pour sa singularité que pour son importance. En vue de rendre en quelque sorte tous les habitants du lieu solidaires d'un si grand attentat à la coutume du pays, le conseil des chefs avait pris une mesure qui rappelle Moïse faisant boire en poudre aux Israélites le veau d'or qu'ils avaient adoré au pied du Sinaï. Par son ordre, quelques gouttes de sang de guana furent jetées dans chacun des puits de la ville. De là grandes terreurs et insurmontable répugnance chez une masse de gens, encore imbus des préjugés que bravaient ainsi les chefs. Et pourtant il fallait de l'eau. Pour s'en procurer, on vit arriver à la station missionnaire, dont les puits avaient naturellement échappé à la souillure générale, une foule de jeunes femmes ou filles, portant sur l'épaule, à la façon des peuples primitifs, de grands

vases de formes plus ou moins gracieuses. Repousser ces demandes eût été barbare, mais l'évêque crut l'occasion bonne pour obtenir une chose qu'il n'avait pas encore osé demander formellement en prêchant dans les rues. La plupart des femmes qui venaient ainsi à la provision étaient complétement nues. Il déclara qu'on ne permettrait l'accès des puits qu'à celles qui se présenteraient dans un état plus décent. Et cette indispensable condition, proclamée bientôt dans toute la ville, atteignit promptement son but. « Trois jours après, dit l'évêque, nous n'avions presque plus de refus à prononcer. Toutes nos puiseuses d'eau avaient trouvé le moyen de se couvrir convenablement et paraissaient en avoir pris leur parti. »

« Dieu choisit le moment qu'il lui plaît pour l'accomplissement de ses miséricordieux desseins, dit en terminant le pieux missionnaire. En 1854, quand le feu roi de Bonny Pepplé, alors exilé à Fernando-Po mais avec l'espoir de rentrer bientôt dans ses Etats, me demanda de venir fonder ici une mission, il m'avait promis de délivrer le pays du culte des guanas. Mais quand, après notre établissement auprès de lui, il avait voulu s'acquitter de cette promesse, tant de préjugés et d'obstacles s'y étaient opposés que le courage lui avait manqué. Aujourd'hui, son fils George, qui l'a remplacé sur le trône, a pu prendre ce grand parti avec l'assentiment et aux applaudissements de la portion la plus éclairée de ses sujets. La lumière commence à poindre sur ces régions. Que le Seigneur en soit loué ! »



ILES SANDWICH.

UN PASTEUR INDIGÈNE.

Un missionnaire américain a tracé récemment, dans une de ses lettres, la curieuse et édifiante esquisse que voici.

« J'ai eu l'occasion de visiter, en compagnie du pasteur Kaouohimaka (la pupille de l'œil), le champ de travail qu'il dessert, tout au nord de Koua. Cet homme a commencé par être un marin, tout à la fois très-vulgaire et abandonné aux vices les plus grossiers de sa profession. Après avoir longtemps parcouru le Pacifique, un accident, causé par les excès, lui fit perdre la main droite, mais éveilla dans son cœur des sentiments religieux auxquels il était resté jusqu'à ce jour complétement étranger. Ses progrès dans cette nouvelle voie furent tels que, sans qu'il eût fait d'études spéciales d'aucun genre, on le jugea capable d'exercer le ministère, et qu'après l'avoir consacré, on lui confia ce district montagneux, d'environ 30 milles en tout sens, mais comparativement peu peuplé. Depuis deux ans qu'il y est, il a obtenu de ses paroîssiens la construction de deux maisons de prières en bois et d'une troisième en pierres, qui vient d'être terminée, mais dont la dédicace n'a pas encore eu lieu. Bien qu'éloignés du rivage d'au moins 5 milles, ces gens ont transporté, par des sentiers affreux à travers des rochers escarpés, la chaux dont ils ont enduit les murs de la bâtisse, et pour faire le mortier, ils allaient puiser l'eau au fond d'une grotte souterraine, tellement sombre et tortueuse qu'ils ne pouvaient y entrer et y travailler qu'avec des torches. Outre ces labeurs, preuves si frappantes de leur zèle, ils ont fait à leur pasteur un traitement de 100 dollars par an, non compris de fréquents présents en nature qui suffisent à peu près à le nourrir, et ils ont acheté, pour un prix au moins égal, un vaste terrain et une petite maison dont ils ont fait un presbytère....

« Tout en cheminant à côté l'un de l'autre, sur nos mules au pied sûr comme il le faut dans ces chemins rocailleux, Kaouohimaka m'ouvrit son cœur. Il me raconta les voies miséricordieuses par lesquelles la Providence l'avait arraché à ses habitudes de dissipation et de péché; et ce récit trouva le chemin de mon cœur en me faisant reconnaître, dans cet homme, un compagnon de service aussi dévoué que digne d'affection. Il m'amusa aussi par les naïfs éloges qu'il prodiguait à sa monture, mule au pelage foncé et d'une apparence assez chétive. Elle est l'aide indispensable des travaux de son ministère. Très souvent, me disait-il, quand je voyage avec elle à travers de vastes étendues de lave complètement nue, je me couche par terre pour prendre un peu de sommeil, cet animal reste debout à mes côtés pendant des heures, sans un brin d'herbe pour apaiser sa faim, et alors je me demande si, aux yeux du Père Céleste qui voit tout, la mule n'accomplit pas son devoir plus fidèlement que le maître. »

« Ainsi cet homme n'est pas moins modeste que dévoué. J'ai remporté de mes entretiens avec lui les impressions les plus avantageuses, et suis profondément convaincu que Dieu bénira ses travaux, »

ABYSSINIE.

DÉTAILS DIVERS ET NOUVELLES LETTRES DU D[r] STERN.

Les appréhensions et la pitié qu'inspire aux chrétiens évangéliques la situation des prisonniers du roi Théodore s'accroissent à chacun des courriers d'Afrique qui apporte des nouvelles d'Abyssinie.

On sait qu'un des missionnaires allemands établis dans le pays, M. Flad, était venu en Angleterre, avec mission d'en ramener des ouvriers anglais que le monarque abyssin désirait

attirer dans ses Etats. Cette mission, si elle avait réussi, aurait peut-être inspiré à Théodore des sentiments plus humains. Mais on sait à présent, en Angleterre, à quoi s'en tenir sur le caractère ou les promesses de cet homme, et M. Flad a dû reprendre seul le chemin de l'Abyssinie. En apprenant cet insuccès, au moment même où une guerre malheureuse et l'abandon d'une partie de son armée le réduisaient aux extrémités les plus fâcheuses, la colère du tyran a redoublé, et l'on apprend qu'en conséquence, M. Flad est lui-même en prison.

Il y a maintenant, paraît-il, deux troupes de captifs européens. L'une, la plus petite est celle de Magdalla; elle comprend M. Rassam, le consul Cameron, et MM. Stern et Rosenthal. L'autre est avec le roi, ou tout près, à Debra-Tabor et à Gaffat; elle comprend Mme Rosenthal et son enfant, M. et Mme Flad et trois enfants, avec tous les ouvriers allemands, deux missionnaires écossais et d'autres personnes encore.

On n'aura pas oublié l'émouvante lettre du Dr Stern à sa femme que contenait notre dernier numéro. Elle portait la date des 1er et 2 mai. En voici une nouvelle, écrite encore de Magdalla, le 20 mai, avec un post-scriptum du 11 juin :

« Ma chère Charlotte,

« Ma note du 9 courant vous a sans doute causé beaucoup d'inquiétude. Les nouvelles que nous avions reçues à cette date étaient, en effet, tristes et lugubres. L'orage auquel on s'attend semble encore une fois calmé; et les périls qui nous environnaient alors, s'ils ne sont pas pas encore entièrement dissipés, n'ont, du moins pour l'instant, jeté leurs tristes ombres qu'autour des murs de notre prison.

« M. Flad est arrivé, et sa réception par le roi ne fait rien augurer de bien favorable. Sa Majesté prétendait être fort irritée que les ouvriers ne fussent pas venus, et il attribuait tout cela aux sentiments malveillants de l'Angleterre à son égard; il avait eu, assurait-il, de fortes preuves de cette mal-

veillance, même à l'époque de feu le consul Plowden et du vice-consul Bell.

« M. Flad a fait comprendre au roi qu'il avait autour de lui des ennemis puissants, et qu'il aurait été de son intérêt d'accepter la main secourable que lui avait tendue le gouvernement britannique. Cela a excité son indignation, et, comme c'est son habitude en pareil cas, il a lancé une bordée de défis à l'univers entier. « Qu'ils viennent tous, disait-il, et si je ne les bats point, dites que je ne suis qu'une femme. »

« Cette opiniâtreté dans une voie que, pour ne rien dire de plus, il sait fort bien être opposée au bon sens et à la justice, n'a rien qui me surprenne. Une invisible main dirige évidemment les événements au milieu desquels nous vivons ; et cette main invisible amènera les choses, n'en doutons point, à une solution que le ciel a marquée d'avance.

« Notre position et nos prévisions sont aussi tristes et aussi affligeantes qu'elles peuvent l'être ; mais il n'est pas improbable que nos malheurs augmenteront encore, et que les dangers qui nous environnent prendront encore un aspect plus inquiétant.

« Sans doute, nous devons être habitués aux souffrances et aux mauvais traitements. Toutefois je frémis (je le confesse) à la pensée de voir encore mon pauvre corps assujetti et courbé par de lourdes chaînes, et d'être de nouveau renfermé dans une prison ordinaire, sale et fétide.

« Ne croyez pas que mon moral ait souffert, non, Dieu merci ! Mon cœur ne me manque pas et ma foi est vive comme aux plus beaux jours de ma vie ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas vous dire toute la vérité. Vous avez peut-être, vous et d'autres, considéré comme empreinte d'une certaine exagération ma note du 26 mai 1866, mais je ne m'étais pas trompé sur les hideux calculs de l'oppresseur. Le tyran, déçu dans son espoir d'enchaîner un plus grand nombre de captifs, fit ressentir le contrecoup de sa rage à ceux qu'il

tenait en son pouvoir. Malgré tout, je n'ai jamais désespéré, parce que mon espérance est dans le Tout-Puissant.

« Le bruit court que tous les Européens de Debra-Tabor doivent être transportés à Magdalla. Le peu de sûreté de Begemoder, la force toujours croissante des rebelles et l'épuisement des ressources du roi pourront accélérer l'exécution de cette mesure. Si le tyran suivait lui-même le mouvement, adieu la monotonie, la tranquillité et le calme de notre vie actuelle de détenus. Quelques semaines encore de résignation, de foi et d'ardentes prières à Dieu, et nous serons délivrés, je l'espère. Grand est mon désir de revoir votre figure, d'entendre votre voix, et d'écouter cet accent de sympathie sincère qui m'aurait bientôt fait oublier les angoisses morales et les longues heures de la captivité.

« Dieu, dans sa miséricorde, puisse me faire bientôt cette grâce !

« Votre affectionné mari.

« Henry A. Stern. »

« Du 11 juin 1867.

« *P. S.* Toutes les communications avec Debra-Tabor sont à peu près interrompues. La bourgeoisie et les soldats rebelles occupent actuellement le pays, depuis le camp royal jusqu'à la rivière Djeodah, à 30 milles d'ici environ. Il y a des semaines que nous n'avons eu de nouvelles des Européens de Gaffat. Le bruit court (et je crains qu'il ne soit vrai) qu'ils sont tous dans les fers, sans excepter les femmes.

« Ne vous laissez pas décourager. Souvent Dieu, dans de sages vues, entoure ses desseins d'un profond mystère, mais quand le rideau s'écarte, on voit se dérouler : sagesse, amour et bonté. »

Dans une autre lettre adressée à un ami, le Dr Stern laisse percer les mêmes sentiments d'inébranlable confiance. En voici la dernière phrase :

« Ne crains rien, car je suis avec toi ; sois sans frayeur,

car je suis ton Dieu, » telle est la promesse à laquelle je m'attache, telle est la protection à laquelle j'ai recours dans le trouble, la perplexité, le péril où je me trouve en ce moment.»

Une lettre du révérend M. Rosenthal, écrite également à un ami, montre qu'il envisage la situation au même point de vue que son compagnon de captivité, et qu'il s'attend aussi à une aggravation de souffrances. Il termine cependant en disant qu'il avait pu recevoir quelques semaines auparavant, une lettre de sa femme, prisonnière à Galfat.

Dans son dernier message aux Chambres, la reine d'Angleterre a déclaré qu'elle avait fait demander, d'nne manière péremptoire, au roi d'Abyssinie la mise en liberté de ses prisonniers anglais, et qu'en cas de refus son gouvernement aurait recours à la force des armes.



ANGLETERRE.

L'ALLIANCE CHRÉTIENNE ISRAÉLITE.

Cette association, qu'il ne faut confondre ni avec l'Alliance évangélique primitive, ni avec l'Alliance israélite universelle, s'est formée récemment dans le but d'établir des rapports fraternels entre tous les chrétiens protestants sortis des rang du judaïsme. En mai dernier, elle s'est réunie pour la première fois à Londres, dans la salle connue sous le nom de Willis's Rooms. L'assemblée était très nombreuse. Un missionnaire bien connu, le révérend docteur Schwartz, qui depuis longtemps travaille avec un zèle infatigable à l'évangélisation de ses anciens coreligionnaires, la présidait, et il ouvrit la séance par un discours dont voici quelques traits :

« Comme chrétiens israélites (en anglais hébreux), nous sommes naturellement unis les uns aux autres par un lien de

nationalité, car, bien que dispersés en tous pays, nous sommes tous sortis de la vieille souche hébraïque. Mais, au point de vue spirituel, notre centre n'est pas une Église ou une dénomination particulière ; c'est uniquement Christ, le Christ vivant, qui est notre Maître et notre Chef. Prenant tous sa Parole pour guide et pour règle de vie, c'est l'unité de son Esprit qui nous relie tous ensemble à ce roi divin, et par cela même les uns aux autres. Les orateurs qui se feront entendre aujourd'hui appartiennent à la Hollande, à la Jamaïque, à la Hongrie, à la Pologne, à l'Allemagne, mais tous ils regardent vers Jérusalem comme vers leur patrie commune. De même ils se sont rattachés à diverses Églises, à l'Église hollandaise, à l'Église épiscopale, à celle du méthodisme primitif, aux Églises presbytériennes d'Angleterre et aux Églises libres ; mais, malgré ces diversités, ils se serrent tous les uns contre les autres autour du Roi d'Israël, qui a été crucifié et ensuite glorifié pour le salut de leurs âmes. Qu'il me soit permis de retracer ici par quelles voies Dieu a réuni quelques-uns d'entre nous sur cette plate-forme.

« Il y a vingt-cinq ans environ qu'en me rendant à Constantinople, je m'arrêtai à Pesth. Un jeune juif, de dix-huit à vingt ans, y arriva de Vienne, où il était allé faire ses études. Il me fut donné de lui exposer la vérité telle qu'elle est en Jésus ; Dieu bénit mes efforts, et ce jeune Israélite est devenu le révérend docteur Edersheim, pasteur d'une congrégation très nombreuse et très influente à Torquay. Dans le même lieu et à la même époque, j'eus souvent des conversations avec un jeune garçon d'une douzaine d'années, dont le vénérable père suivait les conférences que je donnais à Pesth. Cet enfant, qui alors entendait l'Évangile pour la première fois, est aujourd'hui ce révérend Saphir dont Dieu a si abondamment béni les travaux. Quelques années plus tard, en 1846, j'étais en mission à Berlin. Un jeune instituteur juif, natif du Mecklembourg, éprouvait vivement le besoin de se sentir justifié devant Dieu ; il vint me trouver, je pus l'ins-

truire et le baptiser; c'est le révérend T. Meyer, qui a eu le privilége de prêcher l'Évangile dans plusieurs villes d'Italie, et de montrer ce qu'est le courage du chrétien, à Barletta, après qu'une foule furieuse s'y était précipitée sur les protestants.

« Un autre souvenir personnel. Le 1er août 1858, je montais dans une chaire d'Amsterdam, quand, en présence d'au moins 1,200 chrétiens, un jeune juif franchit rapidement les marches de l'escalier, et au moment où je me retournais vers le public, il me frappa d'un poignard qui me traversa le poumon gauche et me fit immédiatement vomir des flots de sang. Il avait voulu me tuer, dans cet endroit spécial, uniquement parce que je croyais en Jésus et cherchais à convaincre les Juifs que ce Jésus est bien le Messie promis à nos pères en la chair. Le Seigneur déjoua le projet de ce jeune fanatique, qui voulait faire de moi un martyr. Je l'en ai béni, et peux dire que, quoique auparavant j'aimasse déjà bien mes frères israélites et cherchasse leur bien, il m'a semblé, depuis ce jour, que ma vie tout entière leur appartenait plus spécialement encore. C'est dans cet esprit que je travaille à Londres, où Dieu m'a sans doute appelé pour y faire ce que je n'aurais pu faire ailleurs. Amener Israël aux pieds du Roi de gloire qui est son Roi, et rendre à Christ devant tous, Juifs ou Gentils, ce témoignage qu'il est le Sauveur et le maître du monde, est toujours le grand but et le suprême bonheur de ma vie... »

Après ce discours du président, l'assemblée entendit les orateurs qu'il avait annoncés et plusieurs autres, parmi lesquels on remarqua surtout le vénérable docteur Cappadose, de la Haye, et le révérend docteur Rosenthal, pasteur anglican à Wittenhall. Le premier émut profondément ses auditeurs en leur rappelant que près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis qu'il avait, non-seulement appris à connaître Christ, mais qu'il l'avait reçu dans son cœur et qu'il lui avait consacré sa vie. « Aujourd'hui, s'écrie l'orateur, je suis bien

faible et je ne puis me faire entendre qu'imparfaitement, mais j'aurais une voix capable de retentir jusqu'aux confins de l'Angleterre, que j'en emploierais toute la force à proclamer devant tous que Jésus est le Seigneur, le Chef suprême de l'Église, et que ceux qui se tournent vers lui ne seront jamais confus. »

Avant de se séparer, l'assemblée vota d'enthousiasme une adresse de remerciements à toutes les Sociétés, Églises ou autres institutions qui se sont occupées et s'occupent encore de répandre la connaissance de l'Évangile parmi les enfants d'Israël. En appuyant cette résolution, le docteur Rosenthal rappela qu'il était lui-même l'enfant spirituel d'une de ces Sociétés, et que selon toute apparence, l'immense majorité de ses auditeurs, si ce n'est tous, pouvaient rendre le même témoignage à l'efficacité de leurs travaux.

Ces détails sont extraits d'une feuille nouvelle qui a pris pour titre ces mots caractéristiques : *Le Peuple dispersé* (the scattered Nation), et qui doit servir d'organe à l'association. Serait-il besoin d'ajouter que la formation de l'Alliance et la création de son journal, sont regardés par les amis d'Israël comme des faits heureux? Ils y voient tout à la fois un signe des progrès accomplis, un encouragement précieux et un puissant moyen d'action.

La *Société de Londres pour la propagation de l'Évangile parmi les Israélites*, mentionnée dans le compte-rendu qu'on vient de lire, l'a été souvent aussi dans nos pages. On n'en lira pas moins avec intérêt les détails suivants, que nous empruntons à un article des *Archives du Christianisme* :

« Fondée en 1809, cette Société a pour patron l'archevêque de Cantorbéry ; pour président le comte de Shaftesbury ; pour secrétaires le révérend Charles-J. Goodhardt et le capitaine Henri Layard. Son champ de travail est immense.

Elle a des stations en Angleterre, en France, en Suède, en Norwége, en Hollande, en Italie, en Grèce, en Turquie, dans les Principatés danubiennes, en Asie mineure et dans le nord de l'Afrique, à Jérusalem, enfin, où elle possède l'*Église du Christ*, un dépôt de livres, un asile, des écoles, un hôpital pour les Israélites, une pharmacie, une maison ouvrière pour les prosélytes juifs. Le personnel de cette dernière mission se compose de 19 personnes. Il y a donc là tout un ensemble d'œuvres qui paraît des mieux entendus et qui doit avoir fait déjà beaucoup de bien.....

« Pour accomplir sa grande mission, la Société anglaise recourt à des moyens divers, parmi lesquels l'éducation occupe un rang important. A Londres même, les écoles de *Palestine Place* comptent une centaine d'enfants qui reçoivent, avec l'instruction chrétienne, la nourriture et le vêtement. Un ancien aumônier de cette institution communique les détails suivants, bien faits pour encourager à persévérer dans cette voie : « D'après une liste que j'ai sous les yeux, « voici ce que sont devenus 17 garçons qui ont quitté notre « école. Trois ou quatre ont été consacrés au saint minis- « tère ; l'un d'entre eux est allé en pays étranger comme « missionnaire de notre Société. Deux autres sont engagés « dans la mission parmi les païens du Birman. Cinq ou six « sont maîtres dans de grandes écoles. Un autre est homme « de loi à la Nouvelle-Zélande ; un autre encore propriétaire « et rédacteur d'un journal au Cap. Plusieurs enfin occupent « des postes de confiance dans différentes parties de l'An- « gleterre. Dieu semble les accompagner tous de sa béné- « diction. » — Dans le duché de Posen, à Jassy, à Bucharest, à Constantinople, à Jérusalem, à Tunis et à Alger, plus de 2,000 enfants israélites reçoivent journellement une éducation fondée sur l'Évangile. On ne peut qu'avoir confiance en une œuvre qui donne une telle place à l'école. Agir sur les enfants, c'est préparer de longue main des résultats durables, c'est tracer de profonds sillons. C'est bien la voie

royale pour obtenir non pas quelques conversions isolées, mais le relèvement et la transformation d'une race. »



CALIFORNIE

HISTOIRE D'UNE JEUNE JUIVE.

Un journal californien, le *Pacifique*, en faisant il y a quelques mois, l'histoire d'un mouvement religieux qui venait d'avoir lieu à San Francisco, racontait le fait suivant.

« Un soir que l'on avait, dans une de ces excellentes réunions, invité à prendre la parole tous ceux qui croiraient pouvoir contribuer à l'édification générale, une jeune femme se leva pour raconter sa conversion. Juive de naissance, elle avait été, en lisant l'Ancien Testament, frappée de l'idée du Messie que ses ancêtres attendaient, et avait pris l'habitude d'en désirer vivement la venue. Des amis chrétiens lui ayant ensuite conseillé de lire le Nouveau Testament, elle l'avait fait en se demandant sérieusement si Jésus de Nazareth n'était point cet envoyé céleste après lequel sa foi soupirait; et le résultat de cet examen fut que c'était bien là « Celui qui devait venir. » Cette conviction une fois formée dans son esprit, elle en avait parlé à ses parents et à quelques amis. D'abord, on s'était moqué d'elle, puis on avait fini par combattre avec colère ces idées si peu juives; mais elle n'en avait pas moins persisté à les méditer, en priant et en sentant qu'elles prenaient de plus en plus possession de son âme.

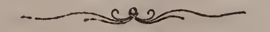
« Un peu plus tard, elle s'était mariée et était devenue mère, sans que ces événements l'eussent détournée de ses pensées. Ses convictions, enfin, s'étaient tellement affermies qu'elle avait regardé comme un devoir de conscience de renoncer publiquement au judaïsme pour se ranger parmi les disciples de Christ. « Mais cela ne pouvait se faire sans

que le mari en fût prévenu. Cette communication l'avait irrité au point qu'il lui avait dit brutalement ! » Devenir chrétienne sera divorcer d'avec moi. Une adoratrice de Jésus le Nazaréen ne saurait être ma femme. Si vous l'aimez comme les chrétiens disent l'aimer, suivez-le; mais alors je prendrai avec moi notre enfant et m'en irai loin de vous. Choisissez entre votre Jésus et moi. »

L'épouse, qui aimait son mari, avait tenté de le calmer : « Essayez, lui avait-elle dit; laissez-moi obéir à ma conscience, et vous verrez si je ne puis pas suivre Jésus sans cesser de vous aimer. Mettez-moi pour un temps à l'épreuve; je sens dans mon cœur que vous n'y perdrez rien. » Mais il était resté inexorable, et quand, après quelque reste d'hésitation, elle eut fait ce qu'il lui eût été impossible de ne pas faire, lui de son côté réalisa ses menaces. Il enleva l'enfant et partit avec lui pour les Etats de l'Est.

« Et maintenant, dit en terminant la jeune femme, il est parti depuis un an, sans que j'aie reçu de lui le moindre signe de vie. Mais il reviendra, j'en suis sûre. Tous les jours je prie pour lui. Dieu aura certainement pitié de lui comme il a eu pitié de moi. Oui, mon mari et mon enfant reviendront, pour que nous soyons ensemble heureux dans l'amour de Christ. Je demande à mes frères et à mes sœurs de prier aussi pour eux. »

« Ce récit, dit le narrateur, nous fut fait avec tant de simplicité et avec une telle modestie, que l'assemblée entière en fut profondément émue et que beaucoup d'yeux se remplirent de larmes. Quelles épreuves cette jeune sœur avait eu à traverser pour obéir à ses croyances ! Les chrétiens se vantent parfois d'avoir fait des sacrifices pour leur foi. Combien en est-il parmi nous qui aient eu à déployer, pour répondre aux appels de la grâce, autant de renoncement et de courage que cette fille d'Israël ! »



ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

UNE ÉGLISE DE NÈGRES A RICHMOND.

Le rôle assigné à la ville de Richmond durant la grande guerre de l'émancipation donne un intérêt particulier à l'exposé qu'on va lire. On se rappelle que l'ancienne capitale des Etats confédérés, protecteurs de l'esclavage, renfermait beaucoup de nègres et qu'au moment où l'armée du Nord put en prendre possession, elle y fut accueillie par la population noire avec des transports de joie qu'on pourrait appeler frénetiques si la grandeur de l'évènement n'en avait justifié suffisamment l'explosion.

Quoique chrétiens depuis longtemps, du moins pour la plupart, les nègres des Etats-Unis appartiennent à l'histoire des missions, c'est-à-dire des conquêtes modernes de la foi chrétienne. Ecoutons un de leurs pasteurs décrire la situation de l'Eglise qu'il dirige. Cette Eglise est, à ce qu'il paraît, la plus ancienne des congrégations de nègres qui se sont formées à Richmond.

« En regardant autour de nous, dit le révérend Stockwell, et à la vue des merveilleux changements opérés dans cet ancien Etat de Virginie, nous sommes amenés à nous répéter sans cesse : « Quelles grandes choses Dieu a faites ici ! J'arrivai dans cette ville immédiatement après la chute de la confédération, et depuis lors, je n'ai pas cessé de consacrer mon temps aux libérés (freedmen), qui sont ici au nombre d'environ 20,000. La première Eglise africaine de Richmond passe pour la plus nombreuse de ce genre qu'il y ait sur le continent, si ce n'est dans la chrétienté tout entière. Elle a trente diacres et ses registres contiennent les noms de plus de 4,000 membres, dont 3,000 environ n'ont jamais quitté la ville. La plupart de ceux qui se sont absentés avaient été vendus dans les Etats à coton, avant ou pendant la dernière

guerre. Rendus à la liberté, beaucoup d'entr'eux sont revenus dans leurs familles et ont repris leur place dans les rangs de leur ancienne Eglise. Ces retours m'ont fourni l'occasion, d'assister à beaucoup de scènes émouvantes, dont une seule pourra donner l'idée.

« Il y a vingt ans et plus qu'une pauvre mère, déjà âgée alors, avait vu vendre tous ses enfants, à l'exception d'un. C'était une fille. La mère avait compté sur elle pour l'aider à supporter le poids de la vieillesse. Mais cet espoir n'avait pas duré longtemps. Le maître était avide et la fille était jeune; celle-ci fut vendue comme ses aînés. « Ah! ce fut, me disait un jour la pauvre mère, dans son mauvais anglais, ce fut pour moi un rude coup, et je crus bien que j'en mourrais. »

« — Mais alors que fîtes-vous, demandai-je ?

— Ce que je fis ? Eh bien! je priai Dieu toute la nuit, et « le Seigneur répondit à mes cris que je reverrais un jour « ma fille. »

« Et en effet, une fois la guerre terminée, la jeune femme si longtemps perdue revint de fort loin, des bords du Mississipi, pour retrouver cette vieille mère qu'elle n'avait pas revue depuis vingt ans et dont elle n'avait plus entendu parler. A leur réunion, la fille était tellement changée que sa mère ne la reconnut d'abord pas; mais, ses premiers doutes dissipés, sa joie fut grande sans cesser d'être chrétienne : « Je savais bien, s'écria-t-elle, que je la reverrais avant de « mourir. Le Seigneur ne m'avait-il pas dit qu'elle revien- « drait un jour ou l'autre.? »

« Depuis le jour de la grande délivrance, il s'est opéré ici, parmi les gens de couleur, un remarquable mouvement religieux. Dans cette seule Eglise, près de 700 nouveaux membres ont fait publiquement profession de la foi, et en un seul jour, dimanche dernier, il y a eu 17 admissions nouvelles, prononcées en présence d'un immense auditoire, dans les rangs duquel on remarquait un assez grand nombre d'é-

trangers. Parmi les nouveaux membres, se trouvait une négresse qui avait été tout à la fois l'esclave et la femme d'un marchand d'esclaves. Quoique leur mariage n'eût jamais été légitimé, il lui a laissé en mourant tout ce qu'il possédait et comme c'est une excellente femme, on peut être certain qu'elle en fera un bon usage. Elle a donné déjà, pour y fonder une école destinée à former des nègres aspirant au saint ministère, le bâtiment qui servait autrefois de prison aux esclaves de son mari. — Un des autres professants admis en même temps qu'elle, était un jeune garçon de douze ans, mais très-intelligent et qui a rendu compte de sa foi et de ses expériences chrétiennes d'une manière qu'on aurait remarquée chez un homme beaucoup plus âgé.

« Il est évident que Dieu prépare ce peuple, si longtemps opprimé et malheureux, à l'accomplissement de quelque grande mission. On s'étonne que les gens du Sud, même les meilleurs, n'aient pas encore compris que leur devoir serait de s'unir aux chrétiens du Nord pour concourir à l'accomplissement de ces vues providentielles. Libres maintenant aux yeux de la loi, les nègres sauront réclamer leurs droits. Que Dieu leur donne d'en user à sa gloire, et de manière à ce qu'ils en recueillent eux-mêmes tout le bénéfice ! »

VARIÉTÉS

LITTÉRATURE JAPONAISE.

Un des premiers missionnaires américains qui se soit établis au Japon, depuis que ce pays s'est ouvert devant les étrangers, le révérend M. Verbeck, a envoyé, l'année dernière, à un journal des États-Unis, des échantillons de litté-

rature japonaise dont on nous saura gré de reproduire quelques passages.

Ce sont des extraits d'un livre qu'un auteur japonais a publié sous le titre de : « *Recueil des actions vertueuses accomplies au Japon et en Chine..* »

Ce livre peut donner une idée de ce qu'il y a de plus élevé et de plus moral dans une littérature bien différente de la nôtre, mais qui n'est pas sans mérite.

La préface même du traducteur est un morceau caractéristique. La voici, rendue aussi littéralement qu'on peut l'attendre d'une version faite d'après une autre version. Cependant le traducteur américain dit avoir rendu le texte très fidèlement, et nous-même nous avons serré sa version d'aussi près que possible.

« Tous les hommes prient pour être heureux et pour que leurs familles soient préservées de toute calamité. Mais prier sans pratiquer la vertu, ou sans éviter le vice, c'est faire comme un homme qui, voulant voyager vers le sud, dirigerait le timon de son chariot vers le nord. Comment une telle prière serait-elle exaucée? Beaucoup de gens pensent que leurs prières seront entendues s'ils adorent la lune, ou s'ils veillent pendant la nuit pour saluer le soleil levant de leurs adorations, ou bien encore s'ils crient vers les dieux et vers Bouddha. Mais adorer la lune, le soleil, les dieux ou Bouddha sans faire ce qui est bien, c'est comme si l'on demandait que la tige du riz sortît de terre avant qu'on en eût semé la graine. Soyez sûrs qu'alors la lune, le soleil, les dieux ou Bouddha pourront avoir pitié de vous, mais qu'ils ne feront jamais lever le riz dont vous n'aurez pas jeté la semence en terre. C'est ainsi que dans le *Yéki* (1) on trouve expliqués le mérite et le démérite des hommes; qu'il est dit dans le *Si* que le bonheur est une chose qu'on se fait à soi-même, et

(1) Ce mot et les suivants, également soulignés, désignent des livres chinois, que les étudiants japonais citent assez souvent.

qu'on lit dans le *Siga* qu'un corps crochu produit une ombre crochue, tandis qu'une voix claire donne naissance à un écho bien distinct. Confucius dit : « Celui qui offense le ciel n'a personne qu'il puisse prier avec fruit, » et notre propre Kitanonokami a écrit : « Si tu ne détournes pas ton cœur de la vérité et du bien, les dieux prendront soin de toi sans que tu les pries. » Malheureusement, les hommes de notre temps sont pour la plupart gâtés par la poussière de la cupidité; ils ont ainsi terni le miroir des plus pures vertus ; ils sont mous quant au bien qu'ils devraient faire et étroitement liés au mal dont ils devraient s'abstenir. N'est-ce pas là un état de choses profondément triste?

« Quant aux doctrines qui peuvent produire le bien, ce qu'il y a de mieux à faire est d'étudier et de suivre les traces des hommes saints des temps passés. Dans tous les âges, il y a eu, au Japon et en Chine, des gens qui ont accru leur vertu, fait de bonnes actions, dominé jusqu'aux décisions de la destinée, obtenu des richesses inattendues et qui se sont élevés dans la vie sans l'avoir recherché. C'était la récompense de leur vertu et de leur bienveillance personnelles. Ils ont été heureux dans la vie, non parce qu'ils ont demandé ou cherché la récompense, mais parce qu'ils ont pratiqué le bien et parce que le regard du ciel est très perspicace. Les livres qui décrivent les sentiers du bien dans le passé sont très nombreux dans le monde. Parmi eux, il en est un intitulé : *La pratique de la bienveillance*, qui a été composé par l'empereur chinois *Yeiraka* (qui vivait en l'an 1400 de l'ère chrétienne). Ce livre est tout particulièrement émouvant. En le lisant avec attention, et en méditant les vies vertueuses qu'il raconte, tantôt j'étais ému jusqu'à verser des larmes, tantôt honteux au point que mon corps entier se couvrait de sueur; ou bien je me sentais tellement excité que j'en grinçais des dents, ou bien encore tellement mécontent de moi-même que je me mordais les lèvres. Or, si de telles émotions ont été produites par ce livre sur mon stu-

pide cœur, combien plus des personnes vertueuses tireront-elles du profit de sa lecture! C'est pour cela que j'ai désiré de répandre ce livre dans le monde, mais, craignant que les gens du commun, soit à la ville soit à la campagne, ne pussent pas lire l'original, je l'ai traduit en japonais vulgaire, et j'y ai ajouté des figures qui représentent les principaux événements. J'ai, en outre, augmenté le nombre des histoires par des récits du même genre, empruntés à d'autres livres, et enfin, à la suite de chaque histoire, j'ai exprimé mon opinion sous la forme d'un court essai de moralité.

« En comparant ma traduction avec l'original, quelqu'un me dira peut-être : « Je trouve que plusieurs histoires et plusieurs sujets ont été omis. Pourquoi n'ont-ils pas été reproduits dans leur ordre? « A cela je réponds : « Les histoires qui avaient pour objet de recommander les vertus que d'autres avaient déjà recommandées ont été omises; j'ai rejeté également les douteuses, et il ne m'a pas paru bon de répéter les choses monstrueuses ou superstitieuses. Ainsi la lecture du livre donnera moins d'ennui, et si ces histoires pénètrent avec douceur dans le cœur du lecteur, il n'aura pas à s'attrister ou à se plaindre de leur petit nombre. Voilà pourquoi j'ai composé ce livre tel qu'il est. »

(Suit la signature de l'auteur, avec une date qui répond à l'automne de l'année 1772).

Voici maintenant l'une des histoires contenues dans ce livre annoncé avec tant de soin. Elle est intitulée :

ÊTRE VERTUEUX C'EST ADORER. — HISTOIRE JAPONAISE.

« Sous le règne de Sigu-Zigukusin (qui régnait en 930), on vit paraître au ciel une étoile inconnue. Un célèbre astronome, l'ayant observée, déclara qu'elle annonçait une grande calamité, qui devait fondre sur la famille de l'un des généraux en chef de l'empire. A cette époque, Nakahira était le général en chef de la gauche, et Sanegori le général en chef de la droite. En apprenant la prédiction de l'astrologue, Sanegori

et sa famille coururent adorer, sans se donner le moindre repos, dans tous les temples de Bouddha et de Sinto qui se trouvaient aux environs, tandis que dans la famille de Nakahira rien de pareil ne se fit. Un prêtre l'ayant remarqué, alla trouver Nakahira et lui dit en témoignant une grande surprise : « Sanegori visite tous les saints lieux pour y offrir des supplications, dans le but d'échapper au malheur prédit par l'étoile nouvelle. Pourquoi n'en faites-vous pas de même? » A cela Nakahira, qui avait écouté avec attention, répondit : « Ce que vous dites est la vérité. Puisqu'on annonce que l'étoile doit porter malheur à l'un des généraux en chef, cette calamité tombera nécessairement sur Sanegori ou sur moi. Or, en y réfléchissant, je trouve que je suis très avancé en âge et que je n'ai aucun talent. Sanegori, au contraire, est à la fleur de ses années et c'est un homme très capable. Si donc je faisais des prières, et si elles devaient être entendues de manière à ce que la calamité se détournât de moi pour frapper Sanegori, ce ne serait pas à l'avantage de l'empire. Si donc j'ai négligé de présenter des prières, c'est afin que la vie de cet homme soit épargnée... »—A l'ouïe de cette réponse, le prêtre ne put contenir son émotion et s'écria : « Certainement cette noble pensée est le meilleur des cultes possibles, et bien certainement aussi que, s'il y a des dieux et un Bouddha, ce n'est pas sur vous et sur votre famille que tombera la calamité que l'étoile annonce... » — Cela dit, le prêtre s'en alla, et l'événement montra qu'il avait bien jugé.

MORALITÉ (ou appréciation du traducteur).

« Il serait tout à fait superflu de s'étendre sur la conduite de cet homme et de dire qu'elle était le plus bel exemple possible d'une vraie dévotion. Qui pourrait douter, après cela, que les plus illustres dieux du ciel et de la terre ne l'aient rendu heureux? Mais les officiers et les serviteurs de notre temps, même les plus fidèles envers leurs maîtres, sont enclins à se montrer faux envers leurs compagnons de

service. On voit, de plus, parmi les gens de la même condition, que d'une manière ou d'une autre, ils épuisent les richesses de leur esprit à renverser leurs collègues, s'ils le peuvent. Si l'un d'eux tombe malade ou meurt, les autres prennent bien les apparences de la tristesse, mais au fond de leur cœur il y a de la joie. Comment de pareils gens supporteront-ils la présence des dieux? »

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

LES ENFANTS DES FAMILLES MISSIONNAIRES.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir beaucoup aux difficultés de la vie missionnaire pour comprendre qu'une des plus pénibles préoccupations d'un père ou d'une mère engagés dans cette carrière, est la manière dont ils pourvoiront à l'éducation de leurs enfants, en les soustrayant d'une part aux dangers de l'isolement, et de l'autre à l'influence des exemples de vice ou de grossièreté que leur donne le monde païen. Pour remédier à ces graves inconvénients, la plupart des grandes Sociétés de missions ont fondé en Europe des maisons d'éducation destinées spécialement aux enfants de leurs missionnaires, et grand a été déjà le bien produit de cette manière.

Dans les deux établissements fondés à cet effet par la Société des missions de Bâle, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, on compte maintenant le tiers à peu près des enfants des agents de la Société, c'est-à-dire cinquante. Plusieurs de ces élèves sont orphelins de père ou de mère, et quelques-

uns de l'un et de l'autre. L'instruction qu'on leur donne tend naturellement à faire naître ou à développer en eux la vocation missionnaire, mais sans que l'on exerce à cet égard la moindre pression. Leur conduite et leurs progrès sont généralement très satisfaisants. Les comptes relatifs à l'entretien de ces deux établissements sont distincts de ceux des missions proprement dites, et d'après le dernier rapport, la situation serait sous ce rapport assez fâcheuse, puisque le trésorier a annoncé un déficit de près de deux mille francs. Cet état de chose parait dû à une diminution de recettes par suite de la dernière guerre d'Allemagne, à la cherté des subsistances et aux frais exceptionnels occasionnés par l'arrivée de dix élèves arrivés de l'Inde, leur voyage ayant coûté environ mille francs par tête.

LE COLPORTAGE BIBLIQUE EN SYRIE.

Les pieux agents que les Sociétés bibliques et quelques Sociétés de missions, ou même de simples chrétiens zélés emploient à répandre la Bible en Palestine font une œuvre excellente, déjà bénie d'une manière sensible.

« Nous avons ici, écrivait-on récemment de Sidon, un colporteur envoyé par la Société biblique américaine, et trois autres défrayés par un chrétien anglais. Ils ont visité tous les vilages où résident des chrétiens de nom entre Sidon et Jérusalem, et ont défait leurs balles et vendu les Saintes Écritures dans l'enceinte même de l'église du Saint-Sépulcre. Plusieurs musulmans les ont écoutés avec intérêt annoncer l'Évangile.

« Dans un village turc, les hommes ont appelé les femmes et les enfants pour écouter longuement avec eux la nouvelle du salut en Jésus-Christ crucifié. Dans une autre localité, un mahométan garda chez lui pendant deux jours un colporteur, ne lui permettant pas de partir et à peine de se reposer, tant il était avide d'entendre lire et expliquer la Parole de Dieu. Il lui demanda de lui apprendre à prier, et finit par déclarer

que dorénavant il ne mettrait plus sa confiance qu'en Jésus-Christ seul. »

BORNÉO

Dans un de nos derniers numéros, nous annonçions qu'en six mois l'une des stations *de la Société pour la propagation de l'Evangile*, celle de Sédumak, avait vu le baptême administré à 31 Dayaks convertis. Un autre agent de la même Société, le révérend Gomez, de Lundu, annonce que l'année dernière le nombre des baptêmes s'était élevé, dans cette station, à 89. Il ajoute que la conversion de la plupart des chefs de tribus et l'admission dans l'Eglise des principales femmes du pays ont fait disparaître beaucoup d'obstacles; que la masse des naturels témoigne un vif désir d'être instruite, et que, Dieu le voulant, on peut espérer de voir bientôt le christianisme devenir la religion de toute cette portion de la population dayake.

JAPON.

Un des missionnaires américains établis au Japon, le révérend Dr Hepburn, vient de terminer un travail qui lui a coûté beaucoup de peine, mais dont on comprendra l'importance. C'est un dictionnaire qu'un journal américain décrit en ces termes : Chaque mot est d'abord épelé en lettres latines, conformément à la prononciation japonaise; vient ensuite l'équivalent en caractères japonais, puis enfin la signification et les synonymes. L'ouvrage est double, c'est-à-dire japonais-anglais et anglais-japonais; il formera un volume de 700 à 800 pages. Un libraire japonais de Yeddo a souscrit déjà pour cent exemplaires, et l'on ne doute pas que le livre n'ait beaucoup de succès, en raison des services qu'il rendra, non-seulement aux littérateurs, mais aux commerçants et à tous ceux qui ont des relations avec le Japon. Quant aux missionnaires, il est superflu sans doute de dire qu'ils l'attendent avec impatience.

PERSE.

Un missionnaire américain raconte avec joie qu'un mouvement religieux remarquable s'est opéré naguère à Superghan, village de Nestoriens, situé à 7 ou 8 lieues d'Oroumiah. Le pasteur de la localité est un homme aussi zélé que capable, et sa femme le seconde admirablement dans tout ce qu'il fait pour le bien du troupeau. Par leurs soins réunis, la vie religieuse s'est développée, l'intempérance tend à disparaître de la localité, et la congrégation, quoique très-pauvre, s'impose des sacrifices pour l'avancement du règne de Dieu. Pendant la semaine de prières du commencement de l'année, plus de vingt personnes, réveillées à salut, avaient pris la résolution de vivre dans une communion plus étroite avec Dieu; elles ont tenu parole et depuis lors d'autres conversions encore ont accru le nombre des vrais membres de l'Eglise.

MADAGASCAR.

Nous avons mentionné plusieurs fois l'œuvre fondée par la Société des missions de l'Eglise anglicane au Nord-Est de l'île, c'est-à-dire en dehors du champ de travail qu'ensemence avec tant de succès la Société des missions de Londres, et avec l'intention, nettement formulée par l'évêque de Maurcie, d'éviter jusqu'à l'apparence de rivalité entre les deux institutions. On annonce aujourd'hui que les deux missionnaires employés à cette œuvre ont changé de résidence. Établis d'abord à Vohimare, ils avaient en vain cherché dans les environs un lieu convenable pour en faire le centre de leurs opérations. Ils se sont en conséquence rapprochés de Tamatave, le principal port de l'île, et viennent de se fixer à Andavoranto, situé au sud de cette ville. Les tribus qu'ils y évangéliseront n'appartiennent pas à celle des Hovas, et il reste bien convenu qu'ils s'adresseront exclusivement aux païens.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MORT DE M. J.-P. PELLISSIER.

Nous avons la douleur d'apprendre à nos Églises la mort d'un de leurs plus anciens envoyés au sud de l'Afrique. Depuis quelques temps, M. Pellissier se plaignait d'un affaiblissement général. Cet état de prostration a été suivi d'une hydropisie à laquelle notre frère a succombé, le 11 juin, à Béthulie.

Il avait fondé cette station en 1833, dans un pays désert où il était parvenu à rassembler deux ou trois mille indigènes appartenant à des tribus démembrées (1). On sait ce qu'il a fait pour eux. Peu de missionnaires ont déployé une activité égale à la sienne. Doué de beaucoup de fermeté, prompt à se décider, laborieux, économe de son temps, il entreprenait et faisait simultanément avancer les travaux les plus variés : écoles, prédications, constructions, agriculture. Par ses soins et par ses sueurs personnelles, l'un des endroits les plus sauvages de l'Afrique s'était couvert de plantations, de champs, de jardins, de bâtiments solides et d'un aspect agréable. Son œuvre lui survivra. Les âmes qu'il a gagnées à leur Sauveur, les lumières qu'il a répandues, la tranquillité, le bien-être terrestre dont il a fait jouir des gens qu'il avait trouvés sans asile et sans protecteur, lui ont assuré une place distinguée parmi les propagateurs du christianisme, les bienfaiteurs des populations souffrantes et deshéritées.

(1) Le territoire de Béthulie ne faisait pas partie du pays des Bassoutos. (*Note des rédacteurs.*)

Il n'a pas eu la consolation de mourir au milieu de son troupeau. Cernés de tous côtés par les Boers, inquiets sur leur avenir, mal dirigés par l'homme faible et peu intelligent qui avait le plus d'autorité au milieu d'eux, les naturels avaient fini par être victimes, les uns de voies d'intimidation, les autres de concessions maladroites, de ventes ruineuses. Ils avaient émigné depuis quelque temps, et s'étaient rapprochés de la mission du Lessouto; la Société, pour ne pas tout perdre, avait dû accepter une indemnité pour sa part de droits à la station. Béthulie est ainsi devenu l'une des villes de l'État-Libre. M. Pellissier a cru qu'il pourrait continuer à s'y rendre utile en prêchant l'Évangile aux indigènes que le commerce et le travail y ramèneraient. Il donnait ses soins à cette œuvre nouvelle lorsque l'heure du repos a sonné pour lui.

Il laisse une veuve et des enfants qui, heureusement, sont, à l'exception d'un seul, élevés et établis. Sa tendresse filiale l'avait porté à faire venir son père du fond du Dauphiné. Ce vieillard plus qu'octogénaire lui survit. Est-il nécessaire que nous recommandions cette famille désolée aux sympathies et aux prières des amis des missions?

Voici en quels termes M. Lemue annonce au directeur de la Maison des Missions le décès de son ancien compagnon d'armes.

Carmel, 17 juin 1867.

C'est le 11 de ce mois que notre cher frère Pellissier est entré dans son repos. Sa femme veillait sur lui depuis des semaines avec la plus tendre sollicitude; elle prévenait tous ses besoins, lui lisait dans les saintes Ecritures et le consolait. La nuit qu'il nous fut enlevé, il ne se plaignait d'aucune souffrance et s'endormit tranquillement, mais quelle ne fut pas la surprise de notre sœur, de le trouver bientôt après sans vie! Dieu dans son amour lui avait épargné les rigueurs de l'agonie. L'homme de bien, l'homme de résignation, qui

avait répondu peu de temps auparavant à sa chère compagne qui lui demandait s'il ne craignait pas la mort : « et pourquoi la craindrions-nous? il s'agit tout simplement de nous jeter dans les bras du Seigneur, comme un petit enfant se jette dans les bras de sa mère, » a quitté la vie de la même manière qu'il a vécu, calme, pacifique, sans ostentation, mais plein de foi.

Le lendemain, je trouvai sa pauvre veuve et sa famille éplorée entourant l'enveloppe mortelle qu'il venait de quitter. Ses traits respiraient une profonde paix. Dans l'après-midi, le service funèbre eut lieu dans la chapelle, où je fis une courte méditation sur ces paroles : « Nous savons « que si notre demeure terrestre dans cette tente est dé- « truite, nous avons dans le ciel un édifice de Dieu, une « maison éternelle qui n'a point été faite par la main des « hommes. » Après le service, notre frère fut transporté dans un cimetière de famille, où il est entouré d'enfants et de petits enfants. Il avait lui-même désigné le lieu de sa sépulture. C'était pour moi un besoin de cœur d'exprimer ma douleur sur cette tombe et de rappeler aux assistants les principaux traits d'une belle vie. M. Richard Collins prît aussi la parole, traduisant en hollandais ce qui venait d'être raconté en anglais et ajoutant des paroles de consolation qui faisaient du bien. Dire que notre frère était vénéré et, qu'il est regretté de tous, ce n'est rien exagérer ; on le vit bien dans cette circonstance où les principaux de Béthulie, le magistrat en tête, voulurent le porter eux-mêmes au champ du repos.

Il n'y a point de paroles pour exprimer la douleur de sa veuve. Ses larmes sont celles de la plus parfaite affection jointe à une sincère vénération, car elle respectait le défunt autant qu'elle l'aimait. La famille sent aussi la grandeur de sa perte et surtout le père de M. Pellissier qui a atteint sa quatre-vingt-septième année. Il est édifiant de voir avec quelle soumission et quelle force d'âme notre chère sœur pleure

son meilleur ami. Elle me disait : « Dieu m'accorde des consolations dans ses promesses. » Sa foi lui donne de l'énergie et elle semble suffire à tout avec calme.

Notre frère bien-aimé allait entrer dans sa soixantième année quand Dieu l'a retiré vers lui. Quel ami que celui que nous venons de perdre! Personne ne l'a estimé et apprécié plus que vous. Quant à moi, c'est comme si une partie de mon être était descendue avec lui dans la tombe. Je me rappelle encore, comme si ce n'était que d'hier, la surprise et la joie qu'il me causa il y a trente-six ans, en frappant à ma fenêtre, un dimanche matin, à Kuruman. Il arrivait de Paris droit comme une flèche et venait se joindre à Rolland et à moi, ses compagnons d'étude, pour aller fonder une mission aux extrémités du monde connu d'alors. Deux ou trois mois plus tard, il étonnait les Eglises de France par le récit de sa visite chez le despote Mosélékatsi.

C'est une belle œuvre que celle qu'il a faite, pendant près de trente ans, parmi les Batlapis. Des centaines de païens ont été amenés à la foi par sa prédication et ils auraient pu jouir de grands priviléges parmi les habitants de l'Etat-Libre, si le chef Lepuy et ses conseillers avaient continué à suivre les avis de notre frère.

Il ne se bornait point à faire du bien à une seule classe de personnes ; tous trouvaient en lui un ami. Sa maison était ouverte à tout le monde. Les connaissances en médecine qu'il avait acquises lui fournissaient les moyens de soulager les souffrances corporelles, en même qu'il temps enseignait aux blancs et aux noirs la voie de guérison pour leurs âmes.

Il a continué, jusque bien près de sa fin, à annoncer l'Evangile à une congrégation de gens de couleur, fraction de la tribu des Batlapis en service chez les habitants de Béthulie et chez les fermiers des environs. Il y a environ deux mois, il célébrait avec eux la sainte Cène pour la dernière fois. Il eut beaucoup de peine à rentrer chez lui et succomba à l'hydropisie après avoir subi deux fois la ponction des mains

du Dr Lautré. Sa femme a exprimé le désir, à ce dernier et à moi, que la petite congrégation des personnes de couleur de Béthulie ne soit point abandonnée; nous y aviserons, s'il plaît au Seigneur.

Lorsque notre bienheureux défunt reçut la consécration dans le temple de Sainte-Marie, il prononça ces paroles qui impressionnèrent vivement l'assemblée : « Seigneur, je me « consacre à toi sans partage, envoie-moi où tu veux m'en- « voyer et fais que je puisse dire à la fin de ma carrière : *J'ai « achevé l'œuvre que tu m'avais donné à faire; j'ai combattu « le bon combat de la foi, me voici avec les enfants que tu m'as « donnés.* » Dieu dans son amour et sa fidélité a exaucé la prière de notre frère; un grand nombre d'âmes ont été amenées à Christ par son moyen.

Veuillez agréer mes plus cordiales salutations et me croire toujours, bien cher frère,

Votre tout affectionné en notre Seigneur.

P. LEMUE.

QUELQUES MOTS SUR LA SITUATION DU LESSOUTO. — ÉTAT DES FINANCES DE LA SOCIÉTÉ.

La dernière malle n'a apporté aucune lettre de nos missionnaires du Lessouto, et les journaux du Cap n'ont que très peu ajouté aux informations que nous avions précédemment reçues sur l'état des affaires du pays. On avait de grands doutes sur la stabilité de la paix. Les hostilités avaient entièrement cessé, mais les concessions faites aux indigènes ne paraissaient nullement les disposer à sacrifier le reste du pays qu'ils occupaient avant la guerre. Il se pourrait donc que les espérances que nous avons fait concevoir dans notre dernière livraison, sur la foi des renseignements les plus

authentiques, ne se réalisassent pas. Un peuple, atteint dans ses droits les plus chers, ne cède que lorsque tous ses moyens de résistance sont épuisés, et ne se règle pas sur le besoin de repos que peut éprouver une Société comme la nôtre. Si la crise qui nous cause tant de sollicitude et nous crée de si grands embarras, doit encore se prolonger, armons-nous de constance et de foi et sachons attendre l'issue que le Seigneur a promise à ceux qui font son œuvre en se confiant en lui.

Nous supplions les amis de notre Société de se souvenir du triste état dans lequel se trouvaient ses finances lors de la clôture du dernier exercice. Depuis lors, le déficit n'a fait que s'accroître et il atteindra bientôt la somme ronde et effrayante de 100,000 francs! Les envois de fonds sont à peu près nuls dans ce moment de l'année. Qu'on veuille bien se souvenir qu'il n'y a pas de morte-saison pour ceux qui sont obligés de solder des traites arrivant, par chaque poste, de l'Afrique du Sud, du Sénégal, de l'Océanie. Ne verra-t-on pas, dans ces temps difficiles, s'accomplir en notre faveur, quelqu'un de ces grands et beaux déploiements de générosité que l'on rencontre si fréquemment dans les rapports des Sociétés anglaises et américaines, et sans lesquels ces Sociétés, quelque fortes et bien organiséés qu'elles soient, eussent depuis longtemps succombé?

LES MISSIONS AUX CONFÉRENCES DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE EN HOLLANDE.

Ainsi qu'il l'avait annoncé dans son programme, le Comité chargé de régler les conférences de l'Alliance évangélique à Amsterdam a fait une grande et belle part à l'œuvre des missions. Deux journées entières lui ont été consacrées. Elle était représentée par des hommes qui, tous, l'ont personnel-

lement servie pendant de nombreuses années, et qui en font encore l'objet constant de leurs soins et de leurs études. On remarquait parmi eux M. Mullens, qui vient d'être rappelé de l'Inde pour diriger les opérations de la Société des missions de Londres; M. Gundert, de Bâle, qui a travaillé pendant vingt-trois ans dans le Malabar; MM. Bliss et Hamlin, missionnaires américains qui déploient un grand zèle pour la diffusion de l'Évangile, l'un en Syrie, l'autre à Constantinople; M. Fabri, directeur de la Société des missions de Barmen; M. le pasteur Zahn, député de Brême; M. le professeur Gesz, qui tout récemment encore était chargé de l'enseignement théologique à l'Institut de Bâle; M. Durant Philip, de la station de Hankey, parmi les Hottentots, au sud de l'Afrique; MM. Ulfers et Schot, missionnaires hollandais dans les îles de la Sonde; M. le pasteur Van Rhyn, qui, s'il n'a pas prêché lui-même aux païens, leur a voué l'intérêt le plus profond et est allé, dans le temps, à Java, s'enquérir des dispositions des habitants de cette île, et des mesures à prendre pour hâter les progrès du christianisme parmi eux; enfin MM. Arbousset et Casalis, députés de notre Société.

Dans les précédentes assemblées de l'Alliance évangélique, on avait eu un rapport général sur l'œuvre des missions, et des discours dont l'objet spécial était laissé à la discrétion de chaque orateur. Cette fois, on a suivi une autre méthode. Quelques-unes des principales questions qui se rattachent à l'entreprise missionnaire ont été étudiées chacune à part et d'une manière approfondie par des hommes dont le Comité avait fait choix d'avance.

Envisageant d'abord l'œuvre dans son action civilisatrice, MM. Zahn et Arbousset démontrent qu'il appartient à elle seule de substituer à la barbarie où sont universellement plongés les peuples païens, des mœurs, des institutions en rapport avec les vrais besoins et la dignité de l'homme. M. Zahn prouve sa thèse surtout par des considérations tirées de l'essence même du christianisme. M. Arbousset a

plutôt recours aux faits fournis par l'observation, aux transformations déjà opérées. La vie de famille, des habitudes d'ordre, de travail, d'industrie, de charité, règnent dans des communautés de Groenlandais, de Hottentots, d'Indiens dont l'abjection était proverbiale. Ce n'est pas l'influence ou l'exemple des peuples civilisés qui ont produit ce changement, car le plus souvent ces peuples ne se montrent aux races déshéritées que par leurs plus mauvais côtés. Ce n'est pas non plus que la civilisation chrétienne ait de l'attrait pour ce que nous appelons le sauvage. Celui-ci préfère de beaucoup son indépendance, son existence accidentée et sans règle, à une vie plus rationnelle, plus commode, mais soumise à des restrictions et à des devoirs précis. L'Évangile civilise en réveillant la conscience et en inspirant à l'homme des goûts sociaux conformes à ses destinées morales et religieuses. Convainquez le païen le plus dégradé qu'il vit sous le regard de Dieu, qu'il a une âme à sauver, qu'il est responsable du sort éternel de sa famille, et il sentira le besoin de se couvrir d'une manière décente, d'apprendre à lire, de se construire une demeure où il puisse prier et méditer la parole de Dieu, soustraire ses enfants à de fâcheuses influences. Pourquoi faut-il que la civilisation, ou ce que l'on appelle de ce nom parmi nous, agisse le plus souvent en marâtre envers des populations que la charité des missionnaires forme avec succès aux devoirs de la vie sociale aussi bien qu'à ceux de la piété? Cette civilisation, s'arrogeant des droits imprescriptibles, ne relève pas, ne police pas les barbares qu'elle trouve sur son passage. Elle les irrite, les démoralise complétement en leur disputant le sol qui les fait vivre, et finit ordinairement par les écraser. Que tous les hommes de bien s'unissent pour protester contre ces invasions mal déguisées faites au nom d'un prétendu progrès.

MM. Gesz, Mullens et Fairbrother traitent la question des *missions envisagées dans leur action sur les nationalités*. Le premier se demande si les messagers de l'Évangile doivent

se proposer la conversion des peuples ou celle des individus. A cela il répond que la conversion radicale des âmes prises une à une est le seul moyen de convertir les peuples. Ces disciples, gagnés par une conviction personnelle, ne cessent pas pour cela de faire partie du peuple, et ils contribuent à produire une atmosphère religieuse et morale qui est bénie pour les masses et les amène à faire profession de christianisme. Cette atmosphère est indispensable pour la prospérité spirituelle des familles chrétiennes elles-mêmes; que deviendraient-elles si les idées et les mœurs païennes se perpétuaient autour d'elles? D'ailleurs, il faut prendre à la lettre cet ordre de Jésus-Christ : « Allez et instruisez toutes les nations. » Par la conversion franche et sincère des individus, on doit s'efforcer d'obtenir une conversion des peuples également franche et sincère. Il y a eu un temps où l'on a cherché à convertir les nations par des moyens extérieurs; il est souvent arrivé que les descendants des néophytes gagnés par de tels moyens sont devenus de vrais chrétiens; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille imiter cet exemple et faire le mal pour qu'il en résulte du bien. Dans plus d'un cas, les effets de cette méthode ont été déplorables; il n'y a qu'à se rappeler l'histoire de Ceylan.

Faut-il, pour accroître le nombre des néophytes, faire des concessions à leur faiblesse et à leur ignorance, sacrifier quelque chose des saintes exigences de l'Évangile? En agissant ainsi, on ne ferait que des chrétiens de nom et on n'aurait plus le levier nécessaire pour remuer salutairement les masses. — Que personne ne dise que le retour du Seigneur est tellement proche qu'il n'y a plus assez de temps pour convertir les peuples. Personne ne sait le moment de l'apparition du Maître, et il a déclaré lui-même que la fin ne viendra pas avant que l'Évangile ait été annoncé à toutes les nations pour leur servir de témoignage (Mat., xxiv, 14). — Nous trouvons dans le xiii[e] chapitre de saint Matthieu deux paraboles qui nous montrent qu'il y a toujours un mélange

de bons et de mauvais dans l'Église. Dans l'une c'est le diable qui sème l'ivraie, dans l'autre c'est le filet de l'Évangile qui ramasse toutes sortes de choses. La première de ces similitudes avertit les missionnaires de ne recourir à aucun moyen charnel ; la seconde doit les consoler lorsqu'ils découvrent des choses affligeantes parmi ceux qu'ils croyaient avoir gagnés à Christ. — Pour agir efficacement sur les peuples, il faut que les missionnaires fondent des stations permanentes, des écoles pour toutes les classes, des institutions où se forment des maîtres d'école, des catéchistes, etc. Qu'ils étudient avec amour les mœurs, la langue des populations qu'ils se proposent de régénérer, et qu'ils se gardent bien de leur imprimer le pli, le cachet de leur propre nationalité.

M. Mullens insiste tout particulièrement sur cette dernière recommandation. Il voudrait l'étendre jusqu'aux manifestations extérieures du sentiment religieux. Dans tout ce qui n'est pas positivement prescrit par la parole de Dieu, gardons-nous d'imposer nos formes, nos usages particuliers. N'allons pas faire, parmi les païens, des chrétiens anglais, allemands, français, etc. Contentons-nous de faire des chrétiens. Ne reproduisons pas nos dénominations là où elles n'ont aucune raison d'être. Chaque peuple est seul bon juge du régime ecclésiastique qui lui convient.

M. Fairbrother, de Londres, insiste, comme M. Gesz, sur la nécessité d'agir sur les masses par le moyen des conversions individuelles, sans rien négliger de ce qui peut avoir un effet direct sur les masses elles-mêmes. Cette méthode a réussi dans les îles de la mer du Sud, à Madagascar. Que les missionnaires étudient le livre des Actes des Apôtres, ils y trouveront les exemples qu'ils ont à suivre. Lorsque des Églises sont fondées, il faut le plus tôt possible les laisser pourvoir à leurs propres besoins et s'administrer elles-mêmes. C'est le plus sûr moyen de hâter leur développement religieux et social. Déchargés du soin des troupeaux, les

missionnaires pourront se porter plus loin et faire de nouvelles conquêtes.

M. Casalis a pour sujet : « les missions et les langues nationales. » Si l'on élevait un monument destiné à perpétuer le souvenir des succès de l'Évangile dans les temps modernes, ces mots seraient écrits en lettres d'or sur le frontispice. Ils étaient cependant l'effroi de nos pères aux jours où ils jetaient les bases de l'œuvre que nous poursuivons. A part quelques langues de l'Orient, cultivées par les savants de l'Europe, que savait-on des innombrables idiomes parlés ici-bas? Parviendrait-on à en tirer parti pour la diffusion des vérités chrétiennes? Grave question, surtout pour le prosélytisme de la Réforme, dont la seule arme est la persuasion, et qui ne compte pour rien le rite aveuglément accepté. Comme traducteurs de la Bible, comme auteurs d'ouvrages de piété et d'éducation, et comme prédicateurs, les missionnaires ont réussi au-delà de toute attente. Partout où ils ont trouvé une langue nouvelle, ils sont parvenus à triompher de l'obstacle qu'elle présentait et à la faire servir efficacement à la cause du christianisme. La Bible, soit en son entier, soit en fragments, se lit présentement en près de 200 langues. Les missionnaires ont fourni au moins 150 de ces traductions. Ils ont rendu d'immenses services à la science par la publication de dictionnaires, de grammaires, d'études philologiques. La conquête si importante du sanscrit, du chinois, leur est due en très-grande partie.

Le plaisir et le profit avec lesquels les versions des saintes Écritures sont lues, les conversions que produisent les prédications, montrent à quel point les messagers de Christ se sont rendus maîtres des langues qu'ils manient. La gloire en revient à Dieu. Grâce à l'admirable sagesse qui a déterminé le choix des deux langues dépositaires des révélations divines, la Bible est le plus traduisible de tous les livres. Ce n'est pas seulement par la parfaite adaptation de ses enseignements aux besoins de tous les peuples que la Bible est le

livre universel, c'est aussi par sa forme, par sa lettre... De plus, Dieu a veillé à ce qu'aucune langue ne dégénérât au point de ne pouvoir pas reproduire les enseignements de sa Parole. Il l'a fait par la conservation de traditions qui se rattachent à l'ère des révélations primitives, et en tenant sans cesse en éveil la conscience humaine; les langues sont beaucoup moins éloignées du christianisme que les peuples qui les parlent, parce qu'elles témoignent bien plus de ce qu'ils savent et sentent que de ce qu'ils sont en réalité. Si, au début, et surtout là où l'ignorance était le plus profonde, les mots religieux n'ont pas une saveur suffisamment chrétienne, c'est un inconvénient qui ne tarde pas à disparaître. L'Esprit de Dieu, en fécondant les enseignements des missionnaires, féconde aussi et sanctifie les expressions qu'ils ont adoptées. Il en a été ainsi pour les mots grecs par lesquels les Apôtres ont exprimé les dogmes évangéliques. Après tout, qu'est un mot, si ce n'est un vase dont le contenu se modifie suivant l'objet auquel on l'applique?

Que les missionnaires respectent, aiment, cultivent avec soin des langues qui sont devenues les leurs, puisque ce sont celles de leurs enfants en la foi. Elles ont suffi pour faire comprendre à des pécheurs de toutes races et de tout pays *qu'il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ*. Gardons-nous de vouloir substituer nos langues à celles de nos disciples, nous n'y parviendrions pas et nous offenserions le sentiment national dans ce qu'il a de plus intime et de plus persistant.

M. Gundert appuie ces recommandations de M. Casalis par la considération touchante que Jésus-Christ a pris l'humanité telle qu'elle était, et n'a pas attendu pour la sauver qu'elle parlât une langue digne de lui. Il ajoute quelques réflexions sur la conduite à tenir en présence des différences dialectiques.

Un sujet de la plus haute importance était réservé à M. Van Rhyn : « Les missions et la critique moderne. » Cet

excellent frère a facilement démontré que les faits et les doctrines qu'une fausse science considère comme surannés, sont encore ce qui touche, éclaire et convertit les païens. La folie de la Croix a seule encore la puissance de relever l'humanité déchue, de la consoler, de lui donner la clef des mystères de la vie présente et de la vie à venir.

A ces travaux préparés d'avance, se sont ajoutés les discours de divers missionnaires qui ont rendu compte de leurs efforts personnels, ou témoigné de ce qu'ils ont observé dans les stations fondées par des frères appartenant à d'autres Sociétés. Le temps et l'espace dont nous pouvons disposer ne nous permettent pas de donner la substance de ces allocutions, qui toutes ont été instructives et profondément édifiantes. Evidemment, le grain de senevé se développe rapidement partout où il a été déposé avec foi. M. Huet, pasteur hollandais qui arrivait de Natal, dit que quelques-uns des plus heureux jours de sa vie ont été ceux qu'il a passés dans les stations de la mission française. Il a vu là des choses qui ont entièrement répondu à son attente, des Églises vivantes, une œuvre en progrès. Il s'est trouvé en parfaite communion d'esprit et de cœur avec les missionnaires. Il se sent uni à eux par des liens indissolubles. — M. Durant Philip, le digne fils de l'ancien ami et conseiller de la mission française, rend également le plus sympathique témoignage à notre œuvre du Lessouto. Il déplore les événements qui l'entravent en ce moment. Il proteste contre l'injustice des mesures dont nos frères ont été victimes, et les recommande à l'intérêt, aux prières de tous les membres de l'Alliance évangélique.

Les séances d'Amsterdam ont été suivies d'une grande assemblée missionnaire qui s'est tenue en plein air, à Vogelenzang, près de Haarlem. On était dans une vaste prairie parsemée de bosquets. Près de huit mille personnes étaient arrivées de toutes les provinces de la Hollande, dans les costumes les plus variés. Trois chaires avaient été disposées

pour les orateurs de langue hollandaise, ceux de langue française et ceux de langue anglaise. Des jeunes gens d'Utrecht accompagnaient les chants avec des instruments en cuivre. Sauf une pause au milieu du jour, depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir ce ne fut qu'une suite continue de récits, d'exhortations, de prières. Quand, dans notre chère France, l'œuvre des missions sera-t-elle suffisamment aimée et appréciée pour nous procurer de pareilles fêtes ?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SUISSE.

CINQUANTE-DEUXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE BALE.

Toutes les années, au mois de juillet, les anniversaires des Sociétés religieuses de Bâle, et particulièrement celui de sa célèbre Société de missions, attirent dans cette ville un grand nombre de chrétiens de Suisse, d'Allemagne et de France. Cette année, l'affluence n'était pas, dit-on, aussi grande qu'à l'ordinaire, mais les fêtes n'en ont été ni moins animées ni moins édifiantes. Voici un compte-rendu de celle des missions, que nous empruntons à *La Semaine religieuse*, de Genève. Il est un peu long, mais nous sommes sûrs qu'après l'avoir lu, nos lecteurs nous sauront gré d'avoir résisté à la pensée de l'abréger.

« C'est le mercredi, 5 juillet, que commencèrent les fêtes des missions. Selon l'usage, la matinée fut consacrée aux examens des élèves de la maison des Missions, au nombre

d'environ 90. Tous les auditeurs présents purent se convaincre que c'est toujours le pur Évangile de Christ qui est la base et le but de l'enseignement, et que cet enseignement est donné de manière à préparer des ministres à la fois pieux et éclairés.

« L'après-midi, le temple de Saint-Léonard ouvrait ses portes, et une foule compacte s'y pressait. Après un chœur fort bien exécuté par les élèves et un chant de l'assemblée, M. le directeur *Josenhans* monta en chaire et lut le cinquante-deuxième rapport annuel. — De précieuses bénédictions ont été accordées à l'œuvre que poursuit la Société. Sans doute cette œuvre a rencontré des obstacles, de grandes difficultés, mais Dieu n'en a pas été moins présent dans ce vaste champ de l'activité chrétienne. Le travail se fait lentement, mais il se fait ; c'est donc avec confiance que l'on peut aller au devant de l'avenir. — La dernière guerre d'Allemagne a été, pendant plusieurs mois, la cause d'une diminution dans les revenus de la Société ; mais la charité n'en a point été anéantie pour cela ; la fin de l'année a apporté de nombreux dons, de sorte que les recettes ont atteint la somme de 757,566 francs, somme qui n'est inférieure à celle de l'année précédente que de 30,782 francs. Nos frères allemands ne sont pas restés en arrière, malgré les fortes contributions de guerre qui leur ont été imposées. Par contre, il y a eu diminution dans les secours pécuniaires fournis par la Suisse, la France, la Russie, la Suède, l'Italie, l'Angleterre, les Pays-Bas et les Indes orientales. La somme des dépenses s'élève, pour l'année 1866, à 858,870 francs, soit à 26,420 de plus que pour l'année 1865. Cette année se termine donc avec un déficit de 101,304 francs.

« Mais le plus grand déficit pour une Société de missions, c'est lorsqu'elle vient à perdre ses ouvriers ou à en manquer. Ce que le Seigneur a ôté d'une main, il l'a donné de l'autre. Un frère et deux sœurs seulement ont été, cette année, rappelés auprès de Dieu. — Plusieurs frères ont dû quitter

leurs études pour aller s'enrôler dans l'armée, mais pas un seul n'est resté sur le champ de bataille, tous sont revenus. Quatre frères ont été envoyés dans le courant de l'année, dont deux en Inde. Sur la demande de plusieurs Synodes de l'Amérique du nord, quatre sont également partis pour veiller aux intérêts spirituels des nombreux émigrants allemands qui arrivent, chaque année, dans ces contrées. — Huit travaillent activement dans le Brésil et ont déjà pu moissonner bien des fruits de leur foi et de leur patience ; un nouveau missionnaire vient de partir pour les rejoindre. — Douze frères sont au service de la Société des missions de l'Allemagne du nord ; un de nos élèves s'est joint à eux l'année dernière, — Il y a 46 missionnaires dans l'Inde, 35 en Afrique et 7 en Chine. Partout les communautés sont en progrès, aussi peut-on dire que Dieu n'abandonne pas ceux qui se confient en lui et qui travaillent pour sa gloire.

« La preuve directe de ce fait est du reste abondamment donnée par l'orateur suivant. Le missionnaire *Vürth*, de Betthigheri (Sud-Mahratta), en Inde, qui, depuis 21 ans déjà, évangélise les païens et qui est revenu dans sa patrie pour réparer ses forces physiques, communique ses expériences et ses espérances. — L'Inde, dit-il, qui d'après sa position, se trouve au centre du monde, est un pays important. Comme les Chinois sont le peuple de l'instruction et de l'industrie, les Indous sont, au milieu des païens d'aujourd'hui, le peuple de la religion. Aussi tout ami de l'œuvre de Dieu ici-bas doit-il se demander : Quels progrès l'œuvre des missions fait-elle en Inde ? — En 1852, le nombre des chrétiens évangéliques indigènes, dans le royaume britannico-indien, était de 112,000 âmes ; en 1862, il s'était élevé à 213,000. Ainsi l'augmentation des communautés chrétiennes a été aussi grande en dix ans que dans les cent cinquante années qui ont précédé. N'est-ce pas là un progrès ? On dit bien : « Mais ces chrétiens sont loin d'être parfaits. » C'est vrai, mais nous, sommes-nous parfaits ? Du reste, l'histoire est là qui

nous donne la mesure de leur foi; les révolutions de 1857 et de 1858 les ont mis en face du sang et du feu, et de nombreux martyrs sont sortis de leurs rangs. La foi de ces martyrs, n'est-ce pas la foi qui doit vaincre le monde? — On compte plusieurs communautés qui vivent par elle-mêmes, avec leurs temples, leurs écoles, leurs pasteurs indigènes. Il y a treize ans que purent se fonder dans la contrée deux maisons d'orphelins, une pour les garçons, une pour les filles; ce sont là, pour les païens, des fruits de la charité chrétienne.

« Un fait qui est appelé à contribuer puissamment aux progrès de l'œuvre des missions dans ce pays, c'est l'amélioration qui s'est opérée relativement à la position sociale des chrétiens au milieu de la population païenne. Il y a quelques années, celui qui voulait embrasser la religion chrétienne ne pouvait rester dans son village, au milieu des siens. Aujourd'hui, il peut s'établir et vivre où il veut. Les païens ont appris à regarder un chrétien comme un membre utile de la société humaine. Ce changement d'opinion est un progrès immense. — Les *écoles* sont aussi un moyen puissant d'action; bien souvent de jeunes enfants, en rentrant le soir au foyer domestique, parlent ouvertement à leurs parents de l'inutilité, de l'inefficacité du culte des idoles; ils racontent aussi des histoires bibliques, ce qui leur attire le surnom moqueur de *jeunes missionnaires*. On voit même, en plusieurs endroits, des écoles païennes qui sont confiées à des instituteurs chrétiens. — Aux écoles s'ajoute la propagation d'ouvrages religieux: la Bible se vend soit par livres détachés, soit tout entière. Bien des païens sont arrivés à croire que le livre des chrétiens répond à toutes les questions; aussi arrive-t-il souvent qu'il viennent l'acheter en disant: « Donnez-moi le livre où tout se trouve. » — Sans doute le mal est immense; les plaies morales sont profondes, mais y a-t-il matière à découragement ou plutôt

l'action de grâces ne doit-elle pas remplir les cœurs chrétiens, quand on peut signaler des faits si réjouissants?

« Le missionnaire *Schall*, revenu dernièrement d'Afrique, de la contrée d'Abokobi, a parlé aussi des difficultés qu'il a rencontrées. Où le serviteur de Christ n'en rencontre-t-il pas? Mais ce qu'il s'est appliqué à montrer surtout, ce sont les bénédictions qui sont accordées à la prière. Ne l'oublions pas, si l'œuvre avance lentement, si nous sommes souvent disposés à nous croire abandonnés de l'Éternel, c'est que nous ne prions pas assez, c'est que nous ne savons pas prier. La prière est une arme toute-puissante. Voyez plutôt cette petite armée des chrétiens d'Otschi et de Krobo : forcés de marcher contre leurs voisins, ils partent les regards fixés vers le ciel; ils remplissent les airs de leurs chants et de leurs prières avant de commencer le combat. L'armée païenne à laquelle ils appartiennent les reçoit avec des accents de joie; on regarde leur arrivée comme un gage de victoire. On en vient aux mains; mais eux sont épargnés, et les païens de dire à Schall, le missionnaire, qui les accompagnait : « Maintenant, maître, nous avons vu que le chrétiens ont en vérité quelque chose que nous n'avons pas; leur Dieu est un Dieu vivant qui peut déliver de la mort. Nous, nous sommes tombés comme des mouches et nous avons dû fuir, mais eux ils ont été les derniers à rester debout : tandis que toutes les bannières étaient détruites, la bannière de Christ flottait encore. C'est en chantant qu'ils ont combattu et ils n'ont pas perdu un homme! » — Frères, prions aussi; avec la prière, la victoire sera pour nous.

« M. le pasteur *Wenger*, du canton de Berne, grand ami et chaud défenseur des missions, a terminé la séance. On a adressé des remerciements aux amis des missions; mais qui sommes-nous et qu'avons-nous fait pour les mériter? A Dieu toutes les actions de grâces, à Dieu tout honneur et toute gloire. Tournons nos regards vers Golgotha, c'est là que l'amour suprême nous est révélé, et c'est là que nous ap-

prendrons à aimer, c'est-à-dire à nous donner pour les autres.

« Le jeudi matin, à huit heures, l'église de Saint-Martin s'ouvrait pour la conférence générale des missions. Une foule nombreuse y est réunie et, après le cantique chanté par l'assemblée, M. le conseiller d'Etat Christ Sarazin, prend la parole. Lecture est faite par lui, comme thème de son discours, du passage de nos saints Livres contenu dans l'Evangile de Jean, ch. XII. 20-24, où il est question de Grecs montant à Jérusalem et s'approchant de Philippe pour lui dire : *Maître, nous voulons aussi voir Jésus.* C'est là le monde païen, qui, lui aussi, demande à connaître la vérité et à faire partie du royaume de Dieu. — Jésus, sur la communication qui lui est faite de cette demande, voit tout l'avenir devant lui, il voit la vérité s'avançant lentement à la conquête du monde, et le royaume qu'il est venu fonder s'étendant sur la terre entière. Mais, avant cela, il lui faut mourir; avant cela, il y a pour lui l'agonie de Gethsémané et la crucifixion. Oui, *l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il reste stérile; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.* — Grande vérité pour ce qui est de l'œuvre de Christ dans le monde; il faut que les Juifs, et les païens avec eux, renoncent aux espérances messianiques temporelles, il faut qu'ils renoncent à voir Jésus des yeux de la chair pour que Jésus arrive à être compris du monde. Grande vérité aussi pour ce qui est l'œuvre de Christ en l'homme; il faut que nous mourions à nous-mêmes, que nous renoncions à vouloir conserver notre vie ici-bas, si nous voulons que l'arbre de la vraie vie se développe en nous et que nous portions beaucoup de fruits. — Il y a, c'est vrai, des peuples qui vivent encore dans les ténèbres et qui soupirent après la lumière, il y a des milliers, des millions d'âmes qui marchent dans la vallée de l'ombre de la mort et qui, pourtant, aspirent à la vie. Aussi devons-nous

travailler à répandre dans le monde ce que nous avons reçu de Dieu; mais nous ne devons pas travailler pour le présent, nous ne devons pas travailler dans le but de voir des yeux de notre chair les résultats de notre travail. Habituons-nous à la fidélité dans les petites choses: il nous en coûte de *semer;* c'est la fatigue, la peine, les sueurs que nous moissonnons, mais nous savons aussi que la semence que nous jetons en terre, c'est la sainte semence de la vérité, et de cette semence doit sortir un grand arbre qui, peu à peu, par le travail persévérant des serviteurs de Dieu et avec le secours de l'Esprit saint, étendra ses branches sur la terre et couvrira enfin l'hnmanité de son ombre bienfaisante.

« M. *Josenhans*, directeur de la maison des missions, prend ensuite la parole et, dans un discours plein de chaleur et de fortes convictions, il s'applique à mettre en saillie le grand fait de l'action continue de Dieu au sein de l'œuvre des missions et à faire ressortir les conséquences qui en découlent pour chaque ami de l'œuvre. Qu'on jette un regard sur l'histoire des missions, on se convaincra bientôt de cette grande vérité, que Dieu est là qui dirige les événements selon sa volonté et qui préside à la propagation de la vérité dans le monde. Bâle se trouve être le centre de notre vaste champ d'activité; n'est-ce pas une place choisie par la Providence? Dans ce coin de la Suisse, notre œuvre n'est-elle pas, mieux que partout ailleurs, à l'abri des attaques du dehors? — La guerre a, l'année dernière, remué l'Allemagne; n'est-il pas réjouissant de voir qu'au milieu des complications dans lesquelles s'est trouvée l'Europe, notre travail a toujours été béni et que beaucoup d'âmes ont été amenées à l'Evangile? Sans doute l'argent a manqué, mais les ouvriers nous ont été conservés. Tandis que plusieurs de nos élèves partaient pour l'armée, un nous arriva; un autre, qui se trouvait à la gare, tout équipé, fut libéré par le grand duc de Bade parce qu'il était missionnaire, et pas un de ceux qui durent s'enrôler ne resta sur le champ de bataille. Quel appel à la

louange et à l'action de grâces! Dieu a accordé à tous les amis de notre œuvre de se réunir à Bâle et de célébrer la fête des missions. C'est là un grand privilége, mais c'est là aussi une grande responsabilité. Ne croyons pas que la vie qui anime notre fête soit l'expression de la vie de l'œuvre des missions. Ne nous laissons pas aveugler par les bruits et les cris de joie d'une fête, il y a encore beaucoup à faire, beaucoup à faire surtout, et avant tout, en chacun de nous Arrière tous les partis, toutes les théories, tous les systèmes, mais Christ, chef de tous, mais la vie de Christ en tous, et l'œuvre marchera.

« Plusieurs voix se font encore entendre soit pour signaler les obstacles que l'on peut rencontrer dans le champ des missions, soit pour constater les progrès de l'œuvre, soit pour exciter tous les hommes de bonne volonté au travail sérieux et persévérant. MM. *Méville*, pasteur, *J. Burckhardt*, pasteur à Schaffhouse, *Gundert*, docteur, représentant du Wurtemberg, *Bernard*, de Mulhouse, *Baggesen*, de Berne, *Riggenbach*, professeur à Bâle, et d'autres prennent successivement la parole. — Ce dernier, qui termine la séance, s'efforce de prévenir dans ceux qui l'écoutent une funeste illusion. On peut facilement se croire ami des missions parce qu'on participe à une fête de missions; prenons garde de ne pas nous tromper nous-mêmes. N'est vraiment ami des missions que celui qui puise sa vie à la source de toute vie. « Il ne s'agit pas ici de recevoir une impression de joie passagère, mais de s'appuyer toujours à nouveau sur Celui qui est l'Alpha et l'Oméga, le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité, sur Jésus-Christ, notre Seigneur. »

« Le jeudi après-midi eut lieu une dernière réunion publique dans la cathédrale. — Après plusieurs discours et appels chaleureux, neuf élèves missionnaires, destinés à des postes différents, reçurent l'imposition des mains. Cet acte apostolique de consécration au saint ministère, accompli par l'un des professeurs de l'institut des missions, fut accompa-

gné de paroles sérieuses et affectueuses, adressées à chaque candidat. »

Une autre institution missionnaire bien connue, quoique moins considérable, la Société des amis d'Israël, avait eu sa fête avant celle dont il vient d'être rendu compte. Nous en dirons quelques mots dans notre prochaine livraison.



JAPON.

UNE PUBLICATION IMPORTANTE. — SITUATION ET TRAVAUX DES MISSIONNAIRES.

Le révérend Hepburn, auteur du *Dictionnaire japonais-anglais* et *anglais-japonais*, dont nous annoncions naguère la publication, écrit à ses amis d'Amérique que ce travail a occupé une grande partie des huit années qu'il a passées au Japon, mais qu'il ne regrette pas cet emploi de son temps. « Ce n'est pas, dit-il, une œuvre parfaite, je suis le premier à reconnaître qu'il s'en faut de beaucoup; mais il facilitera le travail de quiconque entreprendra de faire mieux, et dans les circonstances présentes, je ne pense pas que j'eusse pu faire davantage pour le bien spirituel du Japon. Ce n'est pas une prédication directe de l'Évangile, mais il fournira des mots aux prédicateurs et abrégera pour les missionnaires le temps qu'il faut donner à l'étude de la langue. »

M. Hepburn se félicite ensuite de ce que la publication de son livre ne coûtera rien à la Société des missions presbytérienne d'Amérique, dont il est agent. Les frais seront considérables, à la vérité, puisque pour la *composition* seulement l'auteur a déboursé 7,000 francs; mais un ami de l'œuvre a donné à cet égard un de ces exemples de libéralité que les chrétiens américains ou anglais savent si bien donner. Si la vente de l'ouvrage ne couvre pas les frais de l'impression, ce

chrétien, que M. Hepburn ne désigne que par l'initiale W., s'est engagé à combler le déficit.

« Maintenant, continue le missionnaire, je vais m'appliquer à la traduction des Saintes Ecritures; il est, ce me semble, grand temps qu'on s'en occupe sérieusement. MM. Ballagh, Thompson, et j'espère M. Verbeek, de Nagasaki, se joindront à moi pour ce travail (1).

« J'avais, il y a trois ou quatre ans, traduit en japonais un des meilleurs traités du docteur Mac-Carthee, qui contient une exposition des vérités fondamentales du christianisme. Je viens de revoir ce travail, et il est maintenant sous presse. Voici les principaux sujets qu'il traite; cette énumération peut servir à montrer quelles idées il importe de mettre en évidence devant des Japonais : Dieu est esprit; — Il n'y a qu'un Dieu; — La création des cieux et de la terre ; — Dieu a fait du même sang toutes les nations du monde ; — Il est ordonné à tous les hommes de mourir, et après la mort suit le jugement; — Toutes les nations ont oublié Dieu ; — Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; — Que dois-je faire pour être sauvé? — Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde pour le sauver; — Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, etc. — Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ?

« Dans mon opinion, dit en terminant M. Hepburn, il ne se passera pas beaucoup de temps avant que ce pays soit complétement ouvert à la prédication de l'Évangile, et il importe que beaucoup d'hommes se préparent à venir exploiter ce champ de travail. La moisson mûrit, qu'il nous arrive des ouvriers, tel est le sujet continuel de nos prières. Les Jésuites, d'ailleurs, sont à l'œuvre, et y déploient une activité extraordinaire, mêlée à beaucoup d'habileté; plusieurs des écoles du gouvernement sont déjà entre leurs mains. Espérons que

(1) Nous avons annoncé qu'un des missionnaires, nommé Brown a eu dernièrement la douleur de voir un incendie détruire, en un instant, le fruit de plusieurs années de labeur consacrées à ce genre de travail.

nos Églises évangéliques ne voudront pas rester en arrière. Les Japonais sont un peuple relativement très cultivé et rempli d'intelligence; s'il s'opérait dans ses rangs un certain nombre de conversions, il s'ensuivrait un mouvement considérable dans tout l'archipel du Sud-est. »

Un des collègues de M. Hepburn, le révérend Thompson, dans une lettre datée du 20 mai dernier, exprime le même jugement sur la situation; et parle d'une démarche dont les résultats ne sont pas encore connus, mais dont l'accomplissement seul démontre avec quel courage les missionnaires affrontent les dangers provenant des préjugés ou des anciennes lois prohibitives de la foi chrétienne. Ayant appris que les représentants diplomatiques de plusieurs nations devaient avoir une entrevue avec le Taïcoun (souverain temporel du pays), ils ont demandé par écrit au chargé d'affaires des États-Unis d'user de son influence auprès de ce haut personnage pour obtenir la révocation des décrets hostiles au christianisme, et ils en ont particulièrement signalé les plus odieux.

« Sans attendre beaucoup de cette tentative, dit M. Thompson, nous avons cru devoir faire résolument ce pas en avant, ne fût-ce que pour placer sous leur véritable jour, en face des autorités étrangères ou japonaises, la position et les vues des missionnaires évangéliques. Aujourd'hui, après cette déclaration honnête et franche de notre présence et de nos intentions, nous nous sentons plus libres d'aller en avant. Si des difficultés surgissent, on ne pourra pas, au moins, nous accuser de dissimulation. Mais je ne crois pas qu'il y ait à craindre, désormais, d'opposition ouverte à la prédication de l'Évangile. Dimanche dernier, j'ai eu le privilége d'expliquer un chapitre de la Bible devant une congrégation de treize Japonais, qui ont paru prendre un vif intérêt à ce qu'ils entendaient. Cette réunion, commencée il y a quelques mois par M. Ballagh, est graduellement devenue plus nombreuse, et, selon toute apparence, elle le deviendra davantage en-

core. Ce fait nous permet d'espérer que dans un temps donné, et peut-être plus prochainement que nous n'aurions d'abord osé le penser, nous pourrons prêcher hardiment, sans que personne songe à nous en empêcher, et sans que la crainte tienne éloignés de nous les indigènes que nous voulons atteindre. Outre ce service du dimanche, nous avons, durant la semaine, des classes bibliques qui nous fournissent continuellement l'occasion de mettre en circulation les idées chrétiennes, et auxquelles nous attachons, par cela même, le plus grand prix... Que tous les amis de la vérité prient beaucoup pour ce peuple et pour nous ! »

A la suite de ces détails, et comme échantillon des lois hostiles au christianisme qui existent au Japon, le missionnaire donne la traduction d'une sorte de formulaire employé dans le pays quand il s'agit de placer un jeune homme en apprentissage. Cette pièce est assez curieuse pour que nous la reproduisions. La voici :

« Ceci est pour certifier que je connais A... B... (nom de l'apprenti) depuis sa naissance. Il est digne d'être recommandé. Je m'engage à ce qu'il reste à votre service depuis le 5e jour du 3e mois de cette année, jusqu'au 4e jour du 3e mois de l'année prochaine. Ses gages seront... (suit l'indication des chiffres et du mode de paiement). Inutile de dire qu'il est soumis aux lois du gouvernement. Il sera également soumis aux ordres de son maître, soit de jour, soit de nuit. S'il venait à tomber malade ou s'il ne répondait pas à vos vues, je m'engage à vous fournir un homme qui le remplace et me rends responsable des pertes encourues. *Quant à sa religion, ses ancêtres ont, de génération en génération, appartenu à la secte J. V. V. O.* (nom spécial d'une secte), et il est enregistré dans le temple de... (nom du temple) sous la direction de... (nom du prêtre). *Il n'a aucun rapport avec la secte de Jésus-Christ, qui est prohibée par les lois.* Son certificat d'enregistrement au temple de... sera présenté à qui le demandera. (Suivent les noms de la

personne qui contracte cet engagement, du maître qui l'accepte, et du jeune homme qui en est l'objet.) »

Malgré les espérances énoncées dans les lettres citées plus haut, on voit que la mission protestante du Japon n'est encore qu'une œuvre naissante. En fait, les Églises évangéliques ne sont encore représentées dans ce champ de travail que par cinq ou six missionnaires américains appartenant à l'Église presbytérienne et à l'Église réformée hollandaise. D'autres Sociétés semblent cependant se préparer à leur envoyer du renfort. Nos lecteurs se rappelleront, peut-être, qu'un généreux anonyme a récemment mis à la disposition de la Société des missions de l'Église anglicane, une somme de 100,000 francs avec cette destination spéciale.



THIBET ET CHINE.

PREMIERS PAS DANS UN NOUVEAU CHAMP MISSIONNAIRE.

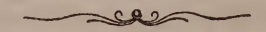
Nos lecteurs n'auront pas oublié ces intrépides frères Moraves qui, s'enfonçant dans les gorges de l'Himalaya, y ont fondé, dans le Lahoul, la station de Kiélang. Nous leur avons raconté les origines de cette œuvre, et décrit, d'après un voyageur anglais, le saisissant aspect qu'elle présente. Depuis, les missionnaires nous ont appris les premiers encouragements accordés à leurs efforts dans la conversion de quelques Tibétains. Maintenant, le *Journal de l'Unité des Frères* annonce, d'après les dernières nouvelles venues de ces contrées hyperboréennes, que l'un des missionnaires de Kiélang, M. Pagell, a pu franchir les frontières de la Chine et proclamer pour la première fois, dans cette partie de l'empire du milieu, le nom du Sauveur de l'humanité. Ce succès a d'autant plus réjoui la mission que jusqu'à présent toutes

leurs tentatives pour pénétrer dans ces contrées étaient restées vaines.

C'est à titre de médecin, plutôt que comme prédicateur d'une religion nouvelle, que le frère Pagell a réussi enfin à pénétrer en Chine, mais chacun sait qu'aujourd'hui l'expérience a démontré l'excellence de ce moyen d'arriver aux masses idolâtres et de les préparer à la prédication de l'Évangile. Voici, d'après le journal cité, comment les choses se sont passées.

Le 27 février de cette année, les autorités chinoises de Tso-Tso, les mêmes qui jadis s'étaient obstinément opposées au passage du frère Pagell, défendant qu'on lui fournît des vivres, envoyèrent un messager pour le supplier de venir vacciner les habitants de cette vaste vallée, dans laquelle la petite vérole exerçait de terribles ravages. Un Européen pourrait seul les délivrer de ce fléau, disaient-ils. Le frère Pagell était malade quand ce message luiarriva, mais y voyant la main du Seigneur, et persuadé que celui qui l'appelait pouvait le guérir aussi bien en voyage que dans sont lit, il partit sur le champ et traversa sans accident les neiges de la chaine de l'Himalaya, qui le séparant de *Bungjag*, premier village chinois, où il avait dû rebrousser chemin en 1855. Alors on n'avait pas même voulu lui donner un verre d'eau fraîche, tandis que cette fois-ci tout le monde rivalisait de zèle pour lui préparer un accueil prévenant et hospitalier. On lui fournissait des chevaux pour le transporter, lui et son bagage, d'un village à l'autre, on l'escortait, on apportait pour sa nourriture ce qu'on avait de mieux; et notre frère parcourut ainsi douze localités, dans lesquelles il vaccina plus de six cent personnes. Il va sans dire que, profitant des bonnes dispositions de la population à son égard, il saisit chaque occasion pour parler de Jésus et du salut gratuit que tout pécheur trouve en lui. On l'écoutait attentivement, et longtemps avant d'avoir accompli sa tournée, il ne lui restait plus de livres à distribuer. Les *Gopas* (maires ou syndics) de tous les villages

promirent au frère Pagell qu'ils le laisseraient parcourir librement la contrée chaque fois qu'il reviendrait, permission qu'ils ne pouvaient accorder à nul autre Européen ; seulement, ajoutaient-ils, vous renoncerez à vouloir vous fixer au milieu de nous. Se souvenant de la recommandation du Sauveur : *Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement* (Matth. 10, 8), le missionnaire n'accepta pas la forte somme d'argent qu'on lui offrit pour sa peine. Il trouva sa meilleure récompense dans la demande que lui adressa un homme de Bungjag, au moment où il allait quitter la province de Tso-Tso : « Priez Dieu pour nous et pour notre vallée! »



LA BIBLE PARMI LES MAHOMÉTANS.

Nous continuons à reproduire quelques passages des allocutions prononcées aux grandes réunions missionnaires de Londres, au commencement du mois de mai dernier.

Un pasteur anglican qui a visité plusieurs des pays soumis encore à l'autorité du Coran, le révérend Tristram, de Greatham, s'est attaché à démontrer, comme résultat de ses observations personnelles, que l'on aurait tort de regarder comme insurmontables les difficultés qui retardent les progrès de l'Évangile parmi les Mahométans. Beaucoup d'idées encourageantes lui paraissent prouver le contraire.

« Le célèbre ouvrage du docteur Pfender, a-t-il dit, la *Balance de la vérité* a tout récemment donné naissance à une réfutation soigneusement élaborée, publiée à Constantinople sous le titre de *La vérité mise au jour*. C'est pour la première fois qu'on a vu les docteurs de l'islamisme condescendre à renoncer à l'usage du sabre pour le remplacer par la plume sous le patronage du consul suprême de l'empire. Aussi ce fait a-t-il paru tellement étrange que le gouvernement turc en a pris l'alarme, et qu'il en est résulté non pas précisément

une persécution, mais quelques entraves nouvelles mises à la propagation des livres chrétiens...

Si l'on demande comment des populations aussi intelligentes ont pu rester si longtemps étrangères à la polémique religieuse, l'orateur croit qu'il faut l'attribuer en grande partie, aux doctrines et à certaines pratiques des Églises dégénérées qui ont jusqu'ici représenté le christianisme en Orient. Les deux grands principes dogmatiques restés à la base de la religion du faux prophète sont que Dieu est un, et qu'il ne saurait être honoré par un culte rendu aux images. Or, à ces deux points de vue, les Églises romaine, grecque ou autres choquent profondément les Mahométans en priant les saints et en honorant les images. C'est d'après son expérience personnelle, et pour l'avoir souvent entendu émettre par des docteurs ou par des chefs mahométans éclairés, que M. Tristram élève ce grief contre les Églises dites chrétiennes de l'Orient.

« Il y a quelques années, dit-il, qu'ayant rencontré, à Tunis, un cheik de l'extérieur, qui possédait un Nouveau Testament provenant d'un colporteur protestant, je lui demandai ce qu'il pensait de ce *Coran*, « C'est un bon Coran, me répon-« dit-il; mais, ajouta-t-il aussitôt avec un sourire sardonique : « vous l'appelez votre Coran et cependant vous adressez vos « prières à une femme morte ! Comment, avec cela, voudriez-« vous que je me fisse chrétien ? » Et en effet, comment, après avoir vu certains chrétiens se prosterner, dans leurs églises, devant des saints ou baiser des images, un musulman sérieux rentrerait-il dans sa mosquée sans admirer la pureté et la vérité relative du culte qui s'y célèbre?... M'entretenant un jour avec un savant prélat catholique romain, l'évêque d'Alger (monseigneur Pavy, décédé l'année dernière), il fut question des sommes énormes que les jésuites ont dépensées dans leur mission du nord de l'Afrique. L'évêque m'avoua qu'ils pouvaient à peine se vanter d'uue seule conversion de bédouin ou de maure. Là-dessus, je pris la liberté de lui

demander s'il ne pensait point que le culte des images fût pour quelque chose dans cet insuccès. « Sans aucun doute, « me répondit-il. J'ai souvent pensé que nous avions commis « là une grande méprise, et si j'avais présidé à la création de « cette mission du nord de l'Afrique, j'aurais laissé de côté « une bonne partie de ce *culte extérieur*...... »

Dans les contrées où les missions protestantes sont à l'œuvre, ces fâcheuses impressions disparaissent ou tendent à s'effacer. En Palestine, il est des régions qu'un seul étranger peut-être peut parcourir sans escorte, et cet étranger c'est M. Zeller, agent de la Société des missions de l'Église d'Angleterre. Partout on le connaît et on le distingue des autres ecclésiastiques, romains ou grecs, en l'appelant « le prêtre du livre. » Après avoir fait circuler la Bible dans toutes les directions, il s'est établi à Nazareth, point central où les chefs indépendants du pays se donnent leurs rendez-vous d'affaires, parce qu'ils n'osent s'aventurer plus près des côtes, etd'où, par conséquent, on peut exercer, de divers côtés, une influence salutaire. « Un jour, dit l'orateur, j'étais allé visiter sous sa tente un de ces chefs, nommé Alagazi. C'était dans le Rhamadan, mois de jeûne durant lequel il est strictement défendu aux Mahométans de boire autre chose que de l'eau. Le cheick, cependant, me fit offrir du café, puis en prit lui-même, et quand je lui en témoignai mon étonnement : « J'ai « eu, me répondit-il, de longs entretiens avec votre frère « Zeller; je ne crois plus à l'islam et je sais qu'en penser; « il n'a d'autre but que de maintenir les peuples dans la ser- « vitude. J'ai, de plus, la Bible qui nous enseigne à aimer la « miséricorde, la justice et la vérité. »

« — Mais alors, lui dis-je, pourquoi ne vous faites-vous pas chrétien et ne demandez-vous pas le baptême?

« — Ah! J'espère que Dieu aura pitié de moi. Il m'a donné à « gouverner tant de milliers d'hommes que mon esprit en est « complétement absorbé et que je me borne à croire ce que

« le frère Zeller me dit, en m'en remettant à Dieu pour le « reste. »

« Une autre fois, un dimanche, continue l'orateur, je m'étais rendu, avec M. Zeller, dans une ville où ne se trouvait aucun missionnaire protestant, mais aux environs de laquelle vivaient dispersés quelques chrétiens de nom, la plupart forgerons et gens ignorants et simples, que les Mahométans ont supportés parce qu'ils avaient besoin de leurs services. Sur l'invitation de M. Zeller, ils se réunirent devant sa tente. Là, il leur lut quelques passages des Psaumes et de l'Évangile, puis, après avoir prié avec eux, il leur offrit les saintes Écritures. Mais, hélas! aucun d'eux ne savait lire, et l'on se demandait comment faire quand une idée lumineuse jaillit dans l'esprit de l'un d'eux. Ce fut d'envoyer chercher le Mollah ou prêtre mahométan. Cet homme venu, M. Zeller lui dit : « Je vous « donnerai ce beau livre (c'étaient les Psaumes et le Nouveau « Testament reliés ensemble) si vous me promettez d'en lire « tous les dimanches quelques passages pour ces pauvres « gens. » Le mollah répondit par une promesse formelle, et ce fut ainsi que nous déposâmes, dans ce désert spirituel, un grain de semence, auquel Dieu pourra faire porter des fruits. En somme, l'Évangile fait son chemin dans ces régions. Pour ma part, j'ai la conviction qu'il répond parfaitement aux besoins spirituels et moraux des Mahométans, et qu'il en amènera un grand nombre au pied de la croix où s'est accompli le salut du monde. »

VARIÉTÉS

CHINE.

EXTRAITS DU *Moniteur chinois.*

Il se publie à Pékin une gazette qu'on peut appeler le *Moniteur universel* de l'empire, puisqu'il est l'organe officiel du gouvernement. Un missionnaire américain dit que cette publication est très instructive, et qu'un étranger qui la pourrait lire avec attention, pendant un an, y apprendrait, sur le gouvernement et les mœurs du pays, plus peut-être qu'il ne le ferait en étudiant tout ce que les voyageurs en ont pu écrire. A l'appui de cette assertion, le missionnaire traduit aussi littéralement que possible quelques pièces officielles très curieuses, en effet, et que voici :

Edit impérial, conférant des honneurs aux « dieux des fleuves. »

« Le vice-roi de Kiang-nan nous a envoyé le mémoire suivant.

« Il nous dit : « Dans un endroit nommé « les Eaux-Claires, » se trouvait autrefois un temple consacré aux « dragons du feu. » Dernièrement, les gens du lieu reçurent « l'ordre de creuser un large fossé, long d'environ un quart « de lieue. Ils achevèrent cet ouvrage en moins de cinquante jours. Evidemment cette prompte exécution est « due à l'assistance divine. C'est pourquoi, en signe de reconnaissance, j'ai, moi vice-roi, ordonné la restauration « du vieux temple ruiné. »

« En considération de ces faits, nous voulons que le titre de *Major-général* soit conféré aux « dragons du feu, » et

nous demandons à notre Conseil des rites de discuter cette proposition, en lui ordonnant de nous présenter promptement son rapport.

« Nous ordonnons également que le Hanlin (sorte d'académie des sciences) prépare une série d'inscriptions honorifiques que ledit vice-roi appendra dans le temple des « dragons du feu, » comme gage de gratitude pour l'assistance accordée aux travailleurs. « — Respectez ce décret. »

Autre décret impérial conférant des honneurs au Dieu appelé « le Défenseur des cités. »

« Le feu vice-roi de Kansup nous a informé qu'au commencement de l'année dernière, une bande de Mahométans rebelles était venue assiéger la capitale de cette province, et qu'en conséquence la ville courait le plus imminent danger ; mais que, tout-à-coup, ces assiégeants s'étaient précipitamment retirés et que la cité s'était trouvée sauvée. Cette délivrance était évidemment due à l'assistance des dieux, et les gens de l'endroit disent que, la nuit pendant laquelle l'ennemi se retira, ils avaient vu se mouvoir, en avant et en arrière, sur les murailles de la ville, une troupe d'hommes à cheval, portant d'innombrables bannières, sur lesquelles étaient inscrits ces mots : « le Défenseur des cités. » Or le vice-roi a lu dans l'histoire que dans des cas d'intervention divine, un rapport doit être fait au trône impérial à l'effet d'obtenir que des honneurs soient accordés à la divinité protectrice. C'est pourquoi il a demandé que des inscriptions honorifiques fussent placées, en signe de gratitude, dans le temple du « Défenseur des cités. » Qu'il en soit ainsi et qu'on s'en souvienne. »

Supplique d'un Censeur des mœurs, à l'occasion d'une éclipse.

« Le censeur Wang-chau-Kai, à l'occasion d'une éclipse de lune extraordinaire, se met aux pieds de Sa Majesté, la priant de donner des ordres pour que tous les officiers du

palais s'appliquent à un travail sérieux d'examen d'eux-mêmes et de réforme, dans le but de détourner les calamités annoncées.

« Les éclipses sont des faits naturels; elles peuvent être calculées à l'avance. Mais quand elles offrent des particularités extraordinaires, elles doivent être considérées comme des présages funestes. Tel était le sentiment de l'illustre ancêtre de Votre Majesté, *Kanghe*, qui dit qu'un prince indifférent au bien de son peuple peut ne tenir aucun compte des éclipses, mais qu'un bon souverain, suivant en cela l'exemple des anciens empereurs, doit en prendre occasion d'inspirer à ses sujets les sentiments d'une crainte salutaire.

« Chacun sait que si le soleil est l'emblême de l'Empereur, la lune est le symbole d'une Impératrice. Or, depuis que les deux Impératrices douairières ont commencé à administrer l'Etat, de grandes choses ont été faites. A la cour, elles ont exercé la justice contre les traitres; à la campagne, elles ont vaincu les *Taïping* (rebelles), et elles se sont appliquées à faire arriver aux emplois publics des hommes vertueux et savants. Mais, d'un autre côté, les *Nienfei* (autres rebelles) se sont fortifiés dans les provinces du centre; la rébellion des Mahométans dans l'ouest n'est pas encore étouffée; la famine a marché sur les pas de la guerre, et dans le Schen-se et le Kansuh des gens se nourrissent de chair humaine, tandis que dans le Kiang-su et l'Ankouy de grandes inondations ont dévasté le pays.

« En présence de ces faits, il serait difficile de dire si l'Etat est bien ou mal gouverné.

« Et, le ciel ayant donné ces avertissements, j'ai peur qu'on ne soit pas, à la cour, disposé à les écouter. Dans cette crainte, je n'ose pas mettre un sceau sur mes lèvres, et je supplie respectueusement les Impératrices et l'Empereur, d'abord de s'examiner eux-mêmes, et ensuite d'ordonner que les officiers du palais ne s'adonnent pas plus longtemps au plaisir, mais qu'ils s'appliquent à mener une

vie pure en toutes choses, de manière à détourner les malheurs présagés et à restaurer ainsi la prospérité de l'empire.

« En exprimant ces pensées, je sais que je m'expose à la mort, mais je le fais par des motifs de fidélité et de reconnaissance, et, prosterné devant les Impératrices et l'Empereur, je les supplie d'arrêter un instant leurs sacrés regards sur mon humble supplique.

« *Signé* : WANG-CHAU-KAI, censeur. »

NOUVELLES RÉCENTES

UNE COLLECTE AUX ETATS-UNIS.

On sait que la mission américaine a résolu de construire, dans un des plus importants quartiers de Constantinople, une « maison de la Bible » destinée à servir de dépôt de Livres saints et de centre aux opérations missionnaires. La somme nécessaire pour la réalisation de cette œuvre avait été évaluée à 300,000 francs. Pour se la procurer, le révérend Isaac Bliss, agent de la Société biblique, s'était rendu aux Etats-Unis, et en quelques mois il y a recueilli près de 292,000 francs. Citons, pour montrer comment les chrétiens d'Amérique savent s'associer à de telles entreprises, quelques noms et quelques chiffres. Deux citoyens de New-York, MM. E. Dodge et James Brown ont donné chacun 25,000 fr.; le Dr Waren de Boston et six autres personnes ont donné chacun 5,000 francs; seize personnes ont souscrit chacune pour 2,500 francs; une pour 1,750 francs; cinq pour 1,500 fr.; treize pour 1,250 francs; dix-huit pour 1,000 francs et soixante-six pour 500 francs. Le reste se composait de sous-

criptions variant de 400 francs à 50 centimes. Que de grandes choses on peut entreprendre et accomplir quand on sent derrière soi de pareils appuis!

ABYSSINIE.

Le gouvernement anglais pousse avec activité les préparatifs de l'expédition armée qui doit aller imposer au roi Théodore la mise en liberté des prisonniers dont nous avons eu si souvent à raconter les douleurs. Au moment où cette détermination venait d'être annoncée, on a de nouveau fait courir le bruit que les captifs étaient libres, mais cette nouvelle n'était pas plus vraie que les précédentes. On craint, à présent, que le tyran, ainsi menacé du dehors tandis qu'il est déjà réduit à l'extrémité par l'abandon d'une partie de ses sujets, ne se porte aux dernières violences envers ses malheureuses victimes.

AFRIQUE.

On écrit du Cap que, le 15 juillet dernier, l'expédition envoyée par le gouvernement anglais à la recherche du docteur Livingstone, s'est embarquée à bord du vaisseau royal le *Pétrel*, et que ce navire devait partir le même jour pour l'embouchure du Zambèse. Arrivés là, les explorateurs, que commande un marin expérimenté, M. Young, réuniront ensemble les parties d'un bateau en fer construit pour eux en Angleterre, et s'en serviront pour remonter le fleuve jusqu'aux cataractes dites de Murchison. Là, le bateau sera de nouveau démonté pièce à pièce et transporté par terre, à trente ou quarante milles de là, jusqu'au lac Nyassa, qu'on traversera par son moyen. C'est à une cinquantaine de milles plus loin, vers le nord, qu'aurait eu lieu, suivant les bruits qu'on connaît, le massacre de l'illustre voyageur missionnaire qui a le premier pénétré dans ces contrées.

QUELQUES NOUVELLES FACHEUSES.

D'après les journaux missionnaires anglais, des cas de persécution contre les missions protestantes auraient eu lieu sur plusieurs points très éloignés les uns des autres. — En Egypte, le Vice-roi, qui s'était longtemps montré très favorable aux travaux des missionnaires américains, paraît avoir cédé à des influences contraires, et permis au patriarche cophte d'user de violence à l'égard de plusieurs de leurs stations. — De Chine on annonce que des congrégations indigènes, dans les environs de Canton, de Ningpo et Changchow, ont eu à souffrir beaucoup de la part de leurs compatriotes indigènes; — et en Polynésie, enfin, les îles de la *Loyauté* auraient vu recommencer, de la part des prêtres romains et des autorités françaises subalternes, quelques-unes des vexations auxquelles la lettre de S. M. l'Empereur Napoléon, si claire pourtant et si ferme, semblait devoir mettre un terme. — Nous pourrons une autre fois donner plus de détails sur ces faits regrettables.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Les tristes effets de la guerre se font encore sentir dans ces contrées. Une station de la Société des missions wesleyennes, celle de Kawhia, où s'étaient réunis un grand nombre de réfugiés, a été récemment détruite par une bande d'indigènes. Il paraît cependant que les habitants ont eu le temps de prendre la fuite.

POLYNÉSIE.

Le nouveau *John Williams*, ce beau navire de la Société des missions de Londres, dont nous annoncions l'année der-

nière le premier voyage, a été moins heureux encore que celui qu'il remplaçait. Il s'est perdu, le 8 janvier dernier, sur les récifs de l'île Sauvage. Il avait à son bord plusieurs missionnaires et, y compris l'équipage, soixante-douze passagers. Heureusement personne n'a péri. Le navire était assuré pour 9,000 livres sterling, la cargaison pour 4,000 et les bagages des missionnaires pour 250 livres chacun. La perte matérielle ne sera donc pas considérable, mais les postes de la Société dans ces parages souffriront beaucoup de cette nouvelle interruption des indispensables services que leur rend un navire spécialement affecté à l'œuvre.

AUSTRALIE.

En juillet 1866, quatre missionnaires des Frères de l'unité ou moraves, partant d'Adélaïde, s'étaient avancés dans l'intérieur de ce vaste continent, dans le but d'y entrer en relations avec les populations indigènes, encore si peu connues, et de pouvoir s'établir auprès d'elles. Après un pénible voyage de quatre ou cinq mois, à travers d'immenses steppes dépouillées d'arbres et privées d'eau, ils avaient pu pénétrer jusqu'au lac Kosse, et aller, un peu plus loin, jeter les fondements d'un établissement sur les bords d'un autre lac nommé Capperamana.

L'accueil de la population indigène, assez considérable sur ce point à ce qu'il paraît, avait d'abord été bienveillant. En février 1867, les missionnaires avaient pu achever la construction d'une hutte en troncs d'arbres, et réunir auprès d'eux une douzaine d'enfants. Malheureusement, ces premiers succès ne devaient pas durer longtemps. Un mois plus tard, les missionnaires ont appris que des indigènes du voisinage avaient résolu de massacrer les blancs. Sur cet avis, ils se sont réunis à d'autres missionnaires envoyés dans la même contrée par la mission de Hermannsburg, et c'est dans cette

position critique qu'ils se trouvaient à la date des dernières nouvelles arrivées en Europe. L'imminence du danger ne les empêchait cependant pas de conserver cette confiance en Dieu qui est partout la force du chrétien. Puissent ces intrépides pionniers de l'Evangile être conservés à la sainte cause qui sait inspirer de tels dévouements!

SYRIE.

Nos lecteurs savent déjà que l'institution des *femmes de la Bible,* qui a rendu de si grands services dans tant de grandes villes d'Europe ou d'Amérique, a été transportée en Orient, sous la direction des missionnaires, et que là aussi ses fruits sont bénis. Plusieurs de ces humbles et dévouées servantes du Seigneur sont à l'œuvre en Syrie. L'une d'elles, établie à Denizlée, ville située sur les côtes du golfe de Smyrne, est parvenue à pénétrer dans quelques familles turques, et y trouve de précieux encouragements. « Je vois ici, écrivait-elle dernièrement au comité qui l'emploie, s'opérer un grand changement parmi les femmes qui suivent nos réunions. Elles paraissent soigner leurs enfants avec plus de douceur et supporter avec plus de résignation les nombreuses souffrances et les privations auxquelles les exposent leur grande pauvreté et l'habitude qu'ont les maris et les fils aînés de traiter avec dûreté leurs femmes et leurs mères. Quelques-unes me disent qu'elles croient au Messie, le vrai Prophète, et qu'elles aiment à le prier comme je le leur ai enseigné.... Jamais je n'ai vu des âmes plus avides de la Parole que les gens de Denizlée et des autres villages du littoral. Si je devais lire et m'entretenir, avec toutes les femmes qui viennent me trouver, autant que celles-ci me le demandent, il ne me resterait plus de temps pour aller chez celles qui sont trop âgées ou trop souffrantes pour sortir de chez elles. »

CHINE.

Une mission américaine, fondée au nord de la Chine, à Fnh-Chow, depuis une dizaine d'années, avait longtemps gémi de l'inutilité de ses efforts ; mais les dernières lettres du révérend Dr Maclay, qui la dirige, apportent des nouvelles plus réjouissantes. Ce missionnaire annonce qu'il a pu administrer le baptême à plusieurs néophytes et que le 14 avril, entr'autres, il a baptisé, dans deux localités voisines l'une de l'autre, 28 chinois, dont 25 adultes et 3 enfants. — « Vingt-huit baptêmes en un jour! s'écrie le pieux missionnaire, cela paraîtra sans doute peu de chose à ceux qui connaissent les Actes des apôtres ou sont familiers avec les triomphes du méthodisme aux Etats-Unis; mais en Chine, soyez sûrs que ce chiffre nous parait très élevé et qu'il fait battre nos cœurs de joie à la pensée que « la nuit de travail » est passée et que nous verrons luire bientôt l'aube où « mille naîtront en un jour. »

Beaucoup d'autres lettres, venues des différents points occupés par les missionnaires, annoncent également des conversions et des baptêmes.

NOUVELLES DU LESSOUTO.

Au moment où nous revoyons l'épreuve de cette dernière feuille, nous recevons des lettres du Lessouto. M. et Mme Jousse sont heureusement arrivés à Thaba-Bossiou et ont été accueillis avec enthousiasme. MM. Mabille et Casalis, avec leurs familles, sont installés à Morija. L'œuvre spirituelle marche mieux que jamais; des âmes en grand nombre se donnent à Jésus-Christ. Les Bassoutos occupent encore tout leur pays et ne veulent en céder aucune partie. On s'attendait à voir les Boers reprendre les armes.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 11 OCTOBRE 1867.

Selon toute probabilité, les hostilités, un moment suspendues, ont dû recommencer, à l'heure qu'il est, entre les Boers et les Bassoutos. Moshesh a refusé de sanctionner des arrangements qui eussent permis à ses sujets de continuer à occuper une partie du pays qu'on veut lui ravir, mais dont l'effet eût été de faire passer définitivement tout le reste au pouvoir de l'Etat-Libre. D'ailleurs, il a bientôt paru que les indigènes auxquels on eût permis de rester chez eux eussent été considérés comme tributaires de cet Etat, dont l'autorité eût été représentée au milieu d'eux par un Résident.

Quelque courte qu'ait été la trève, elle n'a pas été sans utilité pour la cause de l'Evangile. Elle a permis à M. et Mme Jousse de faire, sans danger, le voyage de Natal au Lessouto et de rentrer dans leur station. MM. Mabille et Casalis et leurs familles en ont également profité pour s'installer à Morija.

Nous reproduisons des lettres pleines d'intérêt et d'édification, qui montreront que si le Seigneur n'a pas encore jugé bon de mettre un terme à nos épreuves, il n'a pas cessé d'être avec ses serviteurs, de les protéger, de bénir leurs travaux pour sa gloire et le salut des âmes (1).

(1) Voir, à la fin de la livraison, la navrante nouvelle qui nous est parvenue au moment où nous corrigions l'épreuve de cette feuille.

Lettre de M. Jousse.

Thaba-Bossiou, le 25 juillet 1867.

Messieurs et chers frères,

Nous sommes enfin arrivés au terme de notre long voyage, dans la station même où nous sommes appelés à continuer l'œuvre que notre divin Maître nous avait confiée. Notre trajet de Natal à Thaba-Bossiou s'est effectué en trois semaines.

En passant à Maboulélé, nous avons pu remettre Mlle Marie Keck entre les mains de ses parents, qui nous l'avaient confiée pour l'amener en France, quatre ans auparavant. Il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes sur les bords du Touké, torrent qui coule au pied de la colline ou se trouve la demeure de nos amis. Bien qu'il fût presque à sec, la nuit était trop obscure et les abords trop escarpés pour qu'on pût tenter le passage, et comme le lendemain était un dimanche, nous résolûmes de nous rendre à pied dans la station, dont nous n'étions éloignés que d'un kilomètre. Nous pûmes, à la clarté de prairies en feu, traverser à gué le Touké en sautant de rocher en rocher. Nous étions cependant exténués de fatigue, et il ne fallait rien moins que la pensée que nous allions arriver enfin auprès d'anciens collaborateurs pour nous donner des forces.

Je n'essaierai pas de dépeindre la joie de M. et Mme Keck en revoyant leur fille aînée, ni celle de Mlle Marie en embrassant ses chers parents; cela se conçoit plus facilement que cela ne s'exprime. Notre arrivée combla de joie les habitants de la station. Ceux qui étaient déjà couchés interrompirent un moment leur sommeil pour venir nous souhaiter la bienvenue. Rarement, dans ma vie, j'ai apprécié le bienfait d'un jour de repos autant que le lendemain de notre arrivée à Maboulélé, et je crois que cette fois je me serais dispensé sans scrupule du soin de la prédication, si la chose eût été

possible ; mais elle était impossible, et je dus présider le service du matin.

Je profitai de quelques jours de relâche que nous nous donnâmes dans cet endroit, pour envoyer un message à nos frères du Lessouto et les informer de notre prochaine arrivée au milieu d'eux. Nous quittâmes Maboulélé le mercredi matin, et, le soir, par une obscurité excessive et un froid piquant, nous dételions nos voitures sur les bords du Calédon, à quelques kilomètres seulement de la station de Bérée. Le lendemain matin, comme nous venions de franchir le gué de la rivière, nous vîmes apparaître MM. Maitin, Mabille et Duvoisin. Se revoir, après une si longue séparation et la série d'épreuves par laquelle notre mission venait de passer, tenait du prodige ; aussi me fut-il bien difficile de contenir mon émotion. Quelques heures plus tard, nous rencontrions trois cavaliers envoyés par Moshesh pour nous souhaiter la bienvenue et l'excuser de ce que le froid l'empêchait de venir lui-même à notre rencontre. Ces messagers, dont deux étaient des fils de Moshesh et le troisième son neveu, nous escortèrent jusqu'à Thaba-Bossiou, où nous ne devions arriver que le lendemain à midi. — Un attelage de bœufs frais nous permet de hâter le pas. Déjà nous apercevons la montagne sur laquelle Moshesh habite ; quelques heures encore et nous serons au terme de notre voyage. Nous traversons la Poutiatsana. Sur l'autre rive, nous attendent une multitude de gens, qui ont fait plus d'une lieue pour venir à notre rencontre. Ma voiture s'arrête pendant le chant du cantique de l'Agneau, exécuté avec ensemble et harmonie. Une vive émotion s'empare de moi en revoyant tant de visages connus et aimés. Je descends pour presser la main à tous ces frères et leur exprimer la joie que j'éprouve à les revoir. Une femme chrétienne prend alors la parole et me répond en ces termes : « Nous remercions le Seigneur qui t'a ramené au milieu de nous. Nous n'espérions plus te revoir, car nous avons été frappés tour à tour par les fléaux de la guerre, de

la famine et de la maladie ; mais Dieu nous a gardés comme un père garde ses enfants. » Nous nous remettons en marche, et, à chaque instant, de nouveaux groupes viennent s'ajouter à notre cortége, qui, sans interruption, chante des hymnes à la louange du Seigneur.

Ma joie était grande, mais elle n'était pas sans mélange. Depuis plus d'une heure déjà, mes yeux avaient cherché dans le lointain cette blanche habitation qui avait servi de demeure aux messagers de la bonne nouvelle dans ce pays, et ils n'avaient aperçu qu'un amas de ruines ! L'asile, le refuge où tant de pécheurs avaient trouvé la paix et le salut, n'offrait plus qu'un aspect désolé. Il n'y avait plus place pour l'illusion : la guerre, avec son cortége de maux, avait passé par là. Elle avait laissé son empreinte sur le presbytère, sur la chapelle, sur l'école et les autres bâtiments de la station. Mais, grâce à Dieu, nous pûmes élever nos regards en haut et les reporter ensuite sur ces chrétiens, pierres vivantes qui composent l'édifice spirituel dont Jésus est la pierre angulaire, et qui encombraient alors les avenues de la station. Il ne pouvait y avoir de place dans nos cœurs que pour l'action de grâce et la prière ; aussi, après avoir dételé nos voitures, offrîmes-nous tous ensemble, sous la voûte du ciel, nos remercîments au Seigneur qui nous réunissait de nouveau dans cette station. Une joie calme et sérieuse se lisait sur tous les visages ; on se rappelait tous les malheurs passés et toutes les délivrances dont on avait été l'objet de la part de Dieu.

Le lendemain même de notre arrivée, Moshesh vint nous souhaiter la bienvenue ; il était accompagné de Moletsané, le chef de Mékuatling. Je reçus Moshesh sous une tente que je dois à la générosité d'un de nos amis de la Suisse. Je remis ce jour-là même, au roi des Bassoutos, un présent de nos frères de Mazamet. Nous lûmes et traduisîmes la lettre qui l'accompagnait. Cette marque d'intérêt a fait grand plaisir, et

je ne doute pas que Moshesh ne témoigne lui-même sa reconnaissance.

Le Seigneur a usé d'une grande bonté envers nous en nous faisant arriver ici dans un temps où l'Esprit saint souffle d'une manière extraordinaire sur le pays. Déjà, près d'une centaine de personnes ont été converties, et le réveil se continue. On voit des hommes et des femmes dont l'opposition à l'Evangile était bien connue rechercher avec ardeur les vérités du salut. Des pécheurs endurcis sont touchés et demandent avec larmes à faire partie du troupeau de Jésus-Christ. Cette œuvre s'opère chez des personnes de tout âge. Nous sommes heureux de pouvoir constater que presque tous les enfants qui fréquentaient notre école du dimanche soir, avant notre départ pour l'Europe, ont été pris dans le filet de l'Evangile.

Ce réveil, dont je ne puis parler plus longuement aujourd'hui, n'est-il pas comme un sceau de l'approbation du Seigneur à notre retour en Afrique? Dieu ne veut-il pas nous montrer par là que notre œuvre n'est pas encore finie dans le Lessouto, et qu'il a en réserve des bénédictions qui surpasseront en nombre celles déjà répandues sur nous dans le passé? En revenant ici, je pensais avoir à recueillir les débris d'un troupeau presque détruit par plusieurs années de luttes et de misère, et voici de nombreux auditeurs qui se pressent autour de nous pour entendre la Parole de vie. Notre foi est bien faible ; mais l'amour de Dieu est puissant pour le salut des pauvres pécheurs.

Je désire, Messieurs, exprimer ici la vive reconnaissance que j'éprouve envers M. et Mme Mabille, qui ont eu le courage de venir s'établir au milieu des ruines de Thaba-Bossiou, dans un moment bien critique. Ils ont agi avec foi, avec renoncement, et le Seigneur les a bénis. C'est à leur activité chrétienne que nous devons de retrouver l'œuvre spirituelle dans un état si prospère, après de si grandes calamités. Ils ont arraché à la mort de pauvres créatures que la famine

faisait descendre lentement dans la tombe. Aussi, ces amis, en retournant à Morija, ont-ils emporté l'affection de tout le troupeau. Quant à moi, je n'oublierai jamais ce qu'ils ont fait ici au point de vue spirituel et matériel ; car il faut bien qu'on le sache, ils n'ont pas eu à s'occuper seulement des âmes, ils ont eu à se préparer un abri, à mettre des portes et des fenêtres à la maison du Dr Lautré, qui avait moins souffert que la nôtre. C'est donc encore à l'activité de nos amis que nous devons d'être installés d'une manière assez confortable là où la désolation la plus grande régnait avant leur arrivée ici. Il reste, sans doute, encore beaucoup à faire dans la maison qui nous abrite temporairement ; mais j'ai déjà mis la main à l'œuvre, et avant peu, je l'espère, nous aurons moins à souffrir du froid qui entre par des ouvertures faites dans la muraille, ou par celles qui sont encore dépourvues des portes et des fenêtres qui devraient les fermer.

L'horizon politique semble s'assombrir de nouveau. Moshesh vient d'écrire au Président de l'Etat-Libre une lettre qui sera considérée comme une déclaration de guerre. Le roi des Bassoutos annonce, dit-on, qu'il ne veut reconnaître pour frontières que celles déterminées par Sir G. Grey, et reconnues plus tard par Sir P. Wodehouse. Tout le pays soi-disant conquis est habité de nouveau par les Bassoutos ; toutes les montagnes sont fortifiées. Quelques Boers qui avaient acheté des fermes sur le territoire appartenant aux Bassoutos, n'ayant pas voulu se retirer, ont été tués. La panique est générale dans l'Etat-Libre. Quoi qu'il arrive, nous désirons nous placer sous la protection immédiate de notre Dieu, et, d'avance, nous sommes assurés que son secours ne nous fera pas défaut.

Veuillez nous continuer, Messieurs, votre chrétienne sympathie et le secours de vos prières.

Je demeure, en Jésus-Christ, votre tout dévoué,

T. Jousse.

Lettre de M. Mabille.

Thaba-Bossiou, 8 juillet 1867.

Bien-aimés directeurs,

Nos amis Jousse sont arrivés. C'est maintenant que je pourrai songer sérieusement à reprendre le chemin de Morija. Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous nous y rendons. Une guerre plus générale que celle des mois d'avril à juin est possible et probable, si l'Etat-Libre peut trouver les fonds nécessaires, et surtout engager ses forces à attaquer les fortifications naturelles dans lesquelles les indigènes se sont retranchés. Nous venons d'apprendre que le chef Letsié refuse de recevoir chez lui le Résident qu'on lui imposait, et de livrer, comme on le lui demandait, son fils en otage. Les Boers qui devaient occuper le pays ont repris le chemin de l'Etat-Libre. Ils n'étaient venus qu'en petit nombre, très peu rassurés, et quelques paroles menaçantes les ont fait fuir.

J'espère que le Seigneur nous donnera, à mon frère Casalis et à moi, de travailler à l'avancement de son règne, à Morija, avec zèle et foi, sans trop regarder à ce qui est visible. Il va sans dire que nous ne négligerons pas les mesures de prudence qui pourront devenir nécessaires ; mais il me semble que c'est un de ces cas où il faut marcher par la foi et non par la vue.

Notre présence à Morija est bien nécessaire. Je n'ai pas à me plaindre de mes aides indigènes, catéchistes et maîtres d'école. Ils travaillent avec persévérance, mais ils sentent eux-mêmes que leur fonds d'idées s'épuise, et un enseignement biblique plus approfondi leur est encore nécessaire.

Ce n'est pas sans regret que je quitte Thaba-Bossiou. Nous étions venus, ma femme et moi, avec quelque crainte, nous établir au milieu d'un troupeau plus ou moins désorganisé.

Nous avons eu d'abord un peu de peine à gagner la confiance des gens. Mais, après quelques semaines, l'Eglise s'est reconstituée en grande partie d'elle-même, en suivant les conseils que nous donnions. Le fait est que, dans ces troupeaux, les anciens et d'autres personnes habituées à la marche que les missionnaires ont imprimée à tout ce qui touche à la discipline, peuvent très bien porter une partie considérable du gouvernement intérieur.

J'ai déjà fait mention, dans une lettre particulière à mon cher beau-père, d'un commencement de réveil que nous avions eu après les fêtes de Pâques. Je puis en parler plus positivement aujourd'hui, grâce au Seigneur qui ne veut pas la mort des pécheurs.

Parmi les causes qui nous ont valu cette bénédiction, il faut compter des réunions de prières que nous avons eues, pendant quelques mois, le jeudi après-midi. Quoique peu suivies, il y régnait beaucoup de vie. D'abord, nous nous étions surtout assigné pour but d'implorer de Dieu le rétablissement de son œuvre, le retour de ses serviteurs, le rassemblement des troupeaux dispersés. Tout naturellement, nous en vînmes à demander la conversion des pécheurs qui nous entouraient, des enfants des chrétiens, le relèvement des renégats, etc.

Dieu nous a exaucés. Dernièrement, un des membres de l'Eglise, présidant une de ces réunions, disait : « Il y avait longtemps que nous jetions nos filets d'un côté, le Seigneur nous a montré qu'il fallait les jeter d'un autre, et les voilà remplis. » — La visite d'un jeune Zoulou converti, venu de Natal, a fait également du bien. Il était dans le Lessouto pour ses propres affaires, et me demanda la permission de tenir des services le soir. Je fus on ne peut plus heureux de la lui accorder. Il parlait le cafre, mais cette langue est comprise par un grand nombre de Bassoutos. Ses exhortations chaleureuses, s'ajoutant à des prédications d'appel que je faisais depuis quelques semaines, furent bénies. Les assemblées du

dimanche devinrent si nombreuses que, pour les contenir, il eût fallu au moins deux temples des dimensions de celui que nous avions avant la guerre. Les chrétiens avaient repris leur ancienne et excellente habitude de rassembler les païens, après le service, pour leur expliquer la prédication qu'ils venaient d'entendre et en suivre les effets. — J'ajouterai encore l'impression produite par l'épouvantable fin d'un vieux païen qui, malade et près de la mort, n'a pas cessé, pendant deux jours et deux nuits, de crier, au grand effroi de son entourage, qu'il s'en allait aux peines éternelles. Les consolations qu'on essayait de lui offrir étaient inutiles; il ne comprenait et n'entendait plus rien.

Dans certaines familles, c'est le mari et la femme qui ont été convertis; dans d'autres, ce sont deux ou trois enfants, généralement appartenant à des chrétiens. Il y a quelques personnes âgées, mais la plupart des néophytes font plutôt partie de la jeunesse. Ce sont, comme toujours, des petits de ce monde. Cependant on compte parmi eux le fils aîné et la belle-fille d'un frère de Moshesh, une fille de ce chef et deux de ses femmes. J'ai pu former une classe d'anciens relaps qui reviennent à Jésus-Christ, au nombre de quinze. Je les prépare à reprendre leur place dans l'Eglise.

Voilà des nouvelles qui sans doute vous réjouiront, chers directeurs, quoique j'en parle peut-être d'une manière un peu froide, avec hésitation. Il se peut que plusieurs se relâchent, mais ce réveil ne restera certainement pas sans fruits réels et définitifs. Que les Eglises de la mère-patrie demandent pour les nouveaux convertis une foi éclairée, de la persévérance, le secours du Saint-Esprit, de sorte qu'ils puissent résister aux tentations et aux persécutions qui ont déjà commencé pour quelques-uns d'entre eux.

Agréez, etc.

AD. MABILLE.



QUELQUES DÉTAILS DONNÉS PAR M. ELLENBERGER SUR SA POSITION ET SES TRAVAUX A MASITISI.

Caverne de Masitisi, 5 juillet 1867.

Dès les premiers jours de janvier dernier, nous sommes venus nous établir ici, laissant le vieux Béthesda aux soins persévérants de M. Gossellin. Durant les trois premiers mois, nous avons occupé une hutte dont la moitié servait d'entrepôt à notre bagage et l'autre nous tenait lieu de chambre à manger, à coucher, de réception, etc. On faisait la cuisine dans une deuxième hutte, et une troisième, mais plus petite, contenait nos céréales. Je vous assure qu'il faut être Africain renforcé pour pouvoir vivre quelque temps seulement dans une pareille position. Nous avons passé de bien doux moments, mais aussi d'autres bien tristes. Les jours de pluie n'étaient pas jours de fête, et la nuit nous goûtions fort peu de repos, car les souris et les rats se montraient insupportables. Mais, grâces à Dieu, le 13 avril, nous quittâmes la hutte pour occuper une ancienne caverne qui avait servi de retraite aux Bushmen et aux porc-épics. Avec le secours du Seigneur et de nombreux ouvriers, nous sommes parvenus à la transformer en une demeure fort agréable. Au dire des indigènes, nous avons fait une grande merveille !... Aujourd'hui, c'est une maison de 80 pieds de longueur sur 15 de largeur, bâtie sous un immense rocher. Il y a quatre chambres assez spacieuses, une dépense, une belle cuisine et un grenier. Le rocher, présentant à sa base une surface plane et presque horizontale, les chambres étant blanchies à la chaux, on oublie tout à fait que l'on est dans une caverne. Sur le devant, et entre deux immenses blocs de rocher, nous avons réussi à faire une fort belle terrasse de 110 pieds de longueur sur 35 de largeur, dont le parapet est orné d'une rangée de 60 magnifiques aloès. C'est contre cette muraille, de 110 pieds de longueur sur 5 de large et 15 de haut, que nous avons entassé les décombres de roche

dure que nous extrayions de la caverne. — A une quarantaine de pas seulement de celle-ci, sort maintenant, de dessous un gros rocher, un charmant filet d'eau, qui autrefois suintait le long des parois de la montagne. — Enfin, Messieurs, il ne vous sera pas indifférent de savoir que c'est dans cette caverne, où, ci-devant, de pauvres Bushmen ont mis au monde tant d'infortunés, que, le 15 mai dernier, et avec l'assistance de notre ami M. Casalis, ma compagne a donné le jour à notre cher *Edmond-Masitisi.*

Quant à l'œuvre spirituelle, elle ne laisse pas que d'être pour nous un sujet de joie et d'actions de grâce, car le Seigneur a déjà répandu sur elle de nombreuses bénédictions. Nous avons commencé par prêcher l'Evangile à une soixantaine de personnes. Aujourd'hui (c'est-à-dire 10 mois plus tard), nous avons la joie de voir habituellement de 250 à 300 adultes se grouper sur la terrasse pour écouter le message du salut. Nous avons eu jusqu'à 400 auditeurs. La prédication est visiblement bénie dans les cœurs par le Saint-Esprit. Plusieurs personnes se sont converties au Seigneur; beaucoup d'autres ont reçu de sérieuses impressions. Le jour de Pâques, 16 néophytes furent reçus dans l'Eglise, et 93 personnes prirent part à la célébration de la sainte Cène. Ce fut une fête comme depuis longtemps nous n'avions pas eu le bonheur d'en voir.

L'école du dimanche est assez bien fréquentée. Elle est placée sous la direction de Manoah, chrétien d'une piété de plus en plus remarquable, et de Setha, jeune homme en qui j'espère que, par la grâce du Seigneur, nous retrouverons, un jour, ce que nous avons perdu lorsque notre digne et bien regretté Benjamin nous a été enlevé (1). L'école de la semaine vient d'être ouverte. Elle s'assemble en plein air sur la terrasse. Elle compte déjà 120 enfants. Je la tiens quatre fois par semaine. Nous avons l'intime conviction que la bénédiction du Seigneur reposera sur cette pé-

(1) Ce catéchiste a été tué à l'attaque de Thaba-Bossiou. *(Note des Rédact.)*

pinière. L'évangélisation des villages avoisinants est poursuivie avec activité de dimanche en dimanche. Elle nous donne de la satisfaction. Partout, nous sommes très bien reçus, tant par les chefs que par leurs subordonnés. Un jour, j'arrivai d'une manière tout à fait inattendue dans un village. Je me présentai au chef et demandai la permission d'annoncer l'Evangile. « Oh! comment, c'est toi, mon ami! que je suis content de te voir! » Et, se tournant vers ses enfants, il leur donna ordre de rassembler les gens, puis il dit à sa femme : « Naké (ma sœur), ce jour-ci est un jour exceptionnel; donne-moi, je te prie, mes meilleurs vêtements. » — Je sortis alors de la hutte, et, un instant après, je vis le chef fort bien vêtu à l'européenne. J'eus là une cinquantaine d'auditeurs. Je passai plus loin et arrivai dans un village de Cafres, où je pus m'entretenir avec quelques personnes, entre autres avec une pauvre femme aveugle depuis fort longtemps. Comme elle prenait beaucoup d'intérêt à ce qu'elle entendait, je l'exhortai à prier Dieu au nom du Seigneur Jésus. « Oh! maintenant, je comprends, dit-elle, je dois prier Dieu et non mes ancêtres. Dans mon ignorance, lorsque j'éternuais, je disais à mon père décédé : O mon père! je te remercie pour ce signe de prolongation de vie; mais s'il se peut que tu sois déjà arrivé au ciel, auprès de Tiko (Dieu), pourquoi ne te souviens-tu pas de moi et ne viens-tu pas me chercher, afin que je puisse te revoir et revoir aussi mes chers enfants? » — « Non, lui dis-je, ni ton père ni ton mari ne reviendront pour te chercher, mais si tu pries sincèrement Dieu de te pardonner tes péchés, à cause de son Fils Jésus, il te prendra lui-même dans le ciel. » — Elle m'adressa quelques questions sur le péché, puis poussa un soupir et dit : « Voici, je suis vieille, toute seule et incapable de retenir ce que je viens d'entendre; mais ce dont je me souviendrai, c'est de prier Dieu au nom de son Fils... » — « Jésus, » lui dis-je. — « Oui, c'est vrai, son nom est Jésus, Jésus, Jésus! »

F. ELLENBERGER.

MISSION DE TAITI.

VOYAGE DE M. ET Mme VERNIER JUSQU'A SAN-FRANCISCO.

On apprendra avec une vive satisfaction que M. et Mme Vernier sont très heureusement arrivés à San-Francisco. Au moment où ils nous écrivaient, ils se disposaient à prendre passage sur un vaisseau de guerre français allant de la Californie à Taïti. Ils doivent être arrivés à leur destination depuis au moins quatre à cinq semaines. Nous extrayons d'une lettre de notre frère au directeur de la Maison des Missions, quelques paragraphes qui nous paraissent de nature à intéresser nos lecteurs.

« Nous sommes arrivés à la Martinique le 22 juin. Quel plaisir de voir de nouveau des montagnes, des vallées! La végétation est admirable dans cette île. Cette nature des tropiques m'a vivement impressionné. En voyant les beaux palmiers qui se balançaient gracieusement sous la brise du matin, je pensai à ceux que vous m'avez montrés à Passy, dans les serres de la ville de Paris. Combien ceux de la Martinique sont plus vigoureux et plus beaux! De tous les fruits du pays, celui que nous avons préféré est l'ananas. Le jus délicieux qu'il contient est un bienfait inappréciable pour les voyageurs. La condition des habitants indigènes nous a péniblement impressionnés. A première vue, on s'aperçoit que le catholicisme romain n'a exercé sur eux presque aucune influence, sous le rapport des mœurs. Ils semblent être encore dans un état fort voisin de la barbarie.

« Avant d'arriver à Aspinwall, nous avons touché à Sainte-Marthe, dans la Nouvelle-Grenade. Le pays était en pleine insurrection. On se battait à quelques milles de la côte. Très peu de passagers se sont accordé le plaisir d'aller se promener sur la côte.

« A notre arrivée à l'isthme de Panama, j'ai trouvé

M. Parker, le directeur du chemin de fer, à son bureau. Après avoir pris connaissance de la lettre que M. Arbousset m'avait remise pour lui, il nous a accordé un transport gratuit pour nos personnes et nous a fait un rabais considérable pour nos bagages. Je lui ai exprimé ma vive gratitude, en l'assurant que j'informerais les directeurs de notre Société de cet acte de bonté et de l'intérêt qu'il continue à prendre à notre œuvre. Je n'essayerai pas de décrire les ravissants paysages de l'isthme. Malheureusement, la voie ferrée passe par des marais d'où s'exhalent les émanations les plus dangereuses. Le capitaine d'un navire américain, qui était arrivé à Aspinwall en même temps que nous, est mort de la fièvre jaune, avec plusieurs passagers, pour y être resté seulement trois jours. Dieu nous a gardés de tout mal.

« A Panama, nous avons pris place, avec sept cents passagers, sur un magnifique vaisseau, appelé *la Constitution.* La traversée jusqu'à San-Francisco a été très heureuse, bien que le vent ait soufflé avec assez de violence pendant quelques jours. Ma femme a souffert du mal de mer plus que précédemment, et n'approuvait nullement Magellan d'avoir donné le nom de *pacifique* à cette partie de l'Océan. Par contre, elle a été charmée, ainsi que moi, de rencontrer des requins et des baleines. Rien de plus intéressant que de voir celles-ci prendre leurs ébats à la surface de la mer, en lançant à une grande distance deux énormes colonnes d'eau.

« Pendant la traversée, j'ai fait plusieurs connaissances très intéressantes ; en particulier, celle d'un missionnaire anglais, M. Owen, qui se rendait, avec sa femme et deux enfants, dans la Colombie anglaise. Il a présidé plusieurs services religieux à bord du navire. J'ai eu aussi le bonheur d'entrer en rapport avec un excellent évêque méthodiste, qui allait assister à des assemblées annuelles dans l'Orégon et la Névada. Il s'appelle Thompson. Il a beaucoup connu le père de M. le pasteur Paul Cook. Après quelques conversations sur l'objet de notre voyage et la Société qui nous envoie à

Taïti, il nous a pris en bonne affection, et, depuis lors, il est venu, presque chaque jour, s'entretenir avec nous. Cinq autres pasteurs se trouvaient à bord, et nous avons eu fréquemment ensemble des réunions de prière. Un soir, il fut proposé aux deux missionnaires présents de donner une séance spéciale sur leur œuvre. L'évêque nous présida. Je fus appelé à parler le premier, puis M. Owen. Tout alla au mieux, et l'assemblée parut vivement intéressée.

« A San-Francisco, où nous sommes arrivés le 1er juillet, nous sommes descendus au même hôtel que M. Thompson, dont la compagnie nous était infiniment précieuse. Nous avons eu, chaque soir, des réunions de prière dans sa chambre. Il s'est embarqué ce matin pour l'Orégon.

« Quatre jours après notre arrivée, un excellent chrétien, M. Lankashim, que nous avions connu sur le navire américain, est venu nous inviter à aller demeurer chez lui, pour nous épargner des frais d'hôtel. Il avait vu dans les journaux que le navire qui fait le service de Taïti était reparti quelques heures seulement avant l'arrivée de celui de Panama. Nous allions donc être obligés de séjourner tout un mois à San-Francisco. J'ai accepté avec empressement une proposition qui provenait de l'excellent cœur de cet ami et qui devait épargner une forte somme à notre chère Société. D'ailleurs, si nous avions dû vivre trois semaines seulement dans un hôtel, il ne me serait pas resté assez d'argent pour payer le passage d'ici à Taïti et je me fusse trouvé dans un grand embarras. Je vois en tout ceci la main de notre Dieu. Nous sommes donc logés chez M. Lankashim : c'est un homme très riche ; il est diacre d'une Eglise baptiste. Nous avons fait une longue visite au consul français, qui nous a parfaitement reçus. Il nous a confirmé, en la déplorant, la nouvelle qu'un navire était parti pour Taïti deux heures avant notre arrivée. — Ce matin, il nous a fait savoir qu'un vaisseau de guerre français a jeté l'ancre dans le port, qu'il y restera une douzaine de jours pour se réparer et qu'il cinglera en-

suite vers Papéété. C'est très heureux pour nous. Peut-être obtiendrai-je un passage gratuit, ou du moins une forte réduction de prix.

« Fr. VERNIER. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

FAITS DIVERS ET PROGRÈS DE L'EVANGILE.

Le gouvernement chinois commence à sentir la nécessité de s'associer au mouvement d'idées dont ses relations actuelles avec les nations de l'occident lui ont révélé l'importance. Pendant longtemps, il n'avait rien fait pour encourager ses sujets à étudier les langues ou les sciences étrangères. Très souvent, au contraire, on a pu le croire hostile à tout progrès de ce genre. Aujourd'hui, un heureux changement s'est opéré dans ses vues. Depuis trois ou quatre ans, il a fondé et soutenu, à Canton, une école dont les élèves apprennent l'anglais sous la direction d'un missionnaire américain, et cet essai paraît l'avoir satisfait assez pour le décider à marcher plus résolûment dans la même voie.

Deux écoles navales, contenant ensemble de soixante à soixante-dix jeunes gens, viennent d'être ouvertes par ses soins et à ses frais dans la ville de Fuh-Chau. Outre les sciences naturelles, on y enseigne, dans l'une le français, et dans l'autre l'anglais. « Les amis des missions protestantes, écrit un missionnaire, apprendront avec plaisir que cette dernière se trouve placée dès à présent sous l'influence du

christianisme. Elle a pour régent principal un Chinois chrétien, bien connu des étrangers sous le nom de Laisun, et qui a fait de bonnes études aux Etats-Unis, d'abord dans l'Ecole supérieure de Munson (Massachussets) et ensuite au Collége de Hamilton, où il a passé deux ans (1847 et 1848). Étant revenu dans son pays, il s'attacha, pendant plusieurs années, à la mission américaine de Canton, épousa une jeune Chinoise également chrétienne, élevée à Ningpo; puis après s'être occupé, pendant une dizaine d'années, d'affaires de commerce avec des maisons anglaises ou américaines, il a fini par se fixer, depuis deux ans, à Fuh-Chau où les importantes fonctions que nous venons de dire lui ont été confiées. Mais ce n'est pas tout. Laisung a pour auxiliaire dans le même établissement un jeune homme, nommé Ping-Sing, que l'on peut compter parmi les chrétiens indigènes les plus avancés de Fuh-Chau. Elève du pensionnat que la mission américaine possède dans cette ville, il a été employé pendant huit ou neuf ans, comme évangéliste, par cette mission et n'a quitté ce poste que d'après les conseils des missionnaires, et pour accepter l'emploi qu'il remplit aujourd'hui.

« Il est juste, écrit un des plus anciens missionnaires de Fuh-Chau, que ces institutions aient une place dans les prières des amis de l'Evangile. Leur existence ainsi que plusieurs autres faits montre que la Chine est appelée à devenir un pays chrétien. »

D'après d'autres renseignements, un projet, conçu sur une plus grande échelle, serait en voie d'exécution dans la capitale même de l'empire. Il ne s'agirait de rien moins que de fonder à Pékin, sous le patronage du gouvernement, une sorte d'université, où les jeunes lettrés chinois les plus distingués seraient admis à compléter leur éducation, par l'étude de plusieurs langues étrangères et des sciences les plus cultivées en Occident, telles que les mathématiques, la chimie, l'astronomie, etc. Quelques savants, appelés à pro-

fesser dans cet établissement, se sont déjà rendus à Pékin et s'y préparent, par une étude approfondie et spéciale du chinois, aux importantes fonctions qu'on leur destine. Cette institution, qu'on dit être conçue dans un esprit véritablement libéral, pourra devenir une bénédiction pour l'empire chinois. Les missionnaires s'en applaudissent et la recommandent aussi aux prières des chrétiens.

Un journal missionnaire qui se publie depuis quelque temps à Fuh-Chau, à l'imprimerie de la mission wesleyenne épiscopale d'Amérique, signale un autre symptôme de l'esprit nouveau qui commence à souffler sur l'empire du milieu. Il publie le texte d'une proclamation par laquelle les deux plus hauts fonctionnaires de la province du Fo-Kien, le vice-roi *Wu* et le gouverneur *Li*, interdisent, sous les peines les plus sévères, des processions religieuses, qui paraissent avoir eu pour but principal d'extorquer de l'argent aux gens assez simples pour s'y associer. Cette pièce, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, n'est assurément chrétienne à aucun degré, puisque le culte des ancêtres et celui des dieux locaux y sont recommandés avec chaleur; mais on y sent pourtant le désir de restreindre l'empire des superstitions populaires. Les hommes qui promènent de lieu en lieu de nouveaux dieux, pour s'enrichir des offrandes qu'on leur pourra faire, y sont appelés des vagabonds, et ordre est donné à tous de les dénoncer aux autorités pour qu'ils soient traités selon toute la rigueur des lois. Les missionnaires sont persuadés que jamais avant l'arrivée du christianisme dans le pays, un magistrat chinois n'aurait songé à émettre de telles défenses.

Cet espoir d'une influence exercée jusques dans les régions du pouvoir peut paraître présomptueux ou tout au

moins prématuré. Mais une multitude de relations missionnaires, venues de différents côtés, s'accordent à parler de progrès, et de progrès assez sensibles pour éveiller l'attention du public, causer de l'agitation et, en plus d'un lieu, soulever des oppositions plus ou moins violentes. C'est surtout dans les petites villes et dans les villages évangélisés depuis quelques années que se manifestent ces dispositions, fâcheuses dans un sens, puisqu'elles produisent des souffrances, mais bien préférables pourtant à l'indifférence. En tout temps comme en tout pays, elles ont accéléré plutôt qu'entravé la marche des idées chrétiennes. Ecoutons un missionnaire baptiste américain de la province de Tie-Chiu raconter quelques faits de ce genre.

« Les districts de Tou-Ling, de Chug-Lin et de Ko-tug sont, dit-il, les plus fertiles, les plus beaux, les plus riches de la province. Or, j'espère pouvoir appeler un jour ce jardin du Tie-Chiu un jardin de l'Eternel. La connaissance de la vérité s'y répand avec une rapidité qui dépasse toutes nos espérances. Non sans obstacles et sans persécutions pourtant. Lorsque, quelque temps après notre arrivée, en 1860, nous voulûmes y ouvrir un lieu de culte public, nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer une maison convenable. A peine y fûmes-nous installés qu'une foule furieuse se jeta sur le bâtiment, le pilla et le détruisit de fond en comble. Sans se laisser décourager par ces manifestations haineuses, les disciples firent de leur mieux. Ils continuèrent à se réunir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et le plus souvent dans la demeure d'une pauvre veuve. Au commencement de l'année dernière, nous réussîmes à louer une autre maison; mais, quelques semaines après, elle fut assaillie de nuit comme l'avait été la première; avec moins de violence pourtant, puisqu'on se contenta d'y jeter des pierres et des immondices de toute sorte. Il y eut, de plus, une vraie persécution. Les chrétiens indigènes ne pouvaient se montrer nulle part sans s'exposer à être injuriés de la manière

la plus grossière, et quelquefois brutalement frappés. Mais, grâces à Dieu, ils furent puissamment soutenus par le souvenir de ces paroles du Maître, qu'ils se plaisent à répéter : « Vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez « courage ; j'ai vaincu le monde. » Se confiant en Celui qui leur montrait ainsi le chemin, ils ont bravement persévéré, et maintenant des jours plus calmes se sont levés pour eux. La première fois que nous célébrâmes ici la Cène du Seigneur, nous n'avions vu se réunir autour de la table sainte, que sept frères ou sœurs ; aujourd'hui, nous avons pu administrer le baptême à quatre-vingt-quatre personnes des deux sexes, et le nombre de ceux qui le demandent va tous les jours en croissant. Tout récemment, enfin, nous avons eu la joie d'organiser deux Eglises nouvelles, et d'en confier la direction à deux pasteurs indigènes, spécialement consacrés en vue d'elles. »

Dans une autre province, celle de Chang-Tong, un mouvement non moins remarquable, et à la suite duquel plus de cent baptêmes ont eu lieu dans trois villages voisins les uns des autres, a provoqué les mêmes résistances. Un riche païen, gagnant à prix d'argent un des magistrats du pays, a obtenu de lui, moyennant un don de 500 taëls, qu'il empêcherait les missionnaires étrangers de s'établir dans la contrée. Il a, de plus, promis une somme de 50 taëls pour l'arrestation de tout chrétien indigène qui travaillerait à répandre l'Evangile autour de lui. Mais, jusqu'à présent, ces procédés menaçants n'ont abouti qu'à inspirer quelques inquiétudes pour l'avenir. « Nous n'avons pas entendu dire, écrit un missionnaire, qu'un seul de nos chrétiens ait cessé de confesser hautement sa foi. »

Dans les grandes villes, l'Evangile est prêché avec plus de liberté, et chaque courrier, pour ainsi dire, annonce l'occupation, par quelque représentant d'une des vingt Sociétés à l'œuvre dans le pays, de quelque nouveau poste de ce genre, ou mentionne, tout au moins, des visites et des essais de pré-

dication, généralement bien accueillis. De toutes parts aussi on signale des conversions.

« Le premier dimanche de juin (1867), écrit le révérend Corbett, de Chéfou, j'ai eu la joie de baptiser ensemble dix néophytes, dont le plus âgé était un vieillard de soixante-dix-sept ans et le plus jeune un élève de notre école, qui vient d'accomplir sa quinzième année. Le vieillard est comme le premier-né dans la foi d'un autre vieillard de soixante-treize ans, que j'avais baptisé quelques mois auparavant. Ce dernier, étant venu à Chéfou pour voir son gendre, que nous employons comme prédicateur itinérant, y avait trouvé la perle de grand prix. A son retour dans son pays, à vingt-cinq lieues environ d'ici, il avait fait part de ses convictions nouvelles à cet autre vieillard, son parent éloigné, et celui-ci en avait été tellement frappé que, malgré ses soixante-dix-sept ans, il avait fait à pied le voyage de Chéfou, pour venir nous demander des instructions plus complètes et le baptême. L'Evangile était ce qu'il fallait à cet homme naturellement religieux, qui, jusqu'alors, avait cherché en vain le moyen de se mettre en paix avec Dieu et avec lui-même. A une époque de sa vie, il avait passé, dans ce but, dix ans sur une colline sacrée, et une autre fois près de deux ans dans un temple, en s'y livrant aux pratiques les plus superstitieuses du boudhisme. De ces deux septuagénaires, l'un a la vue très affaiblie, mais tous deux sont encore vigoureux et en pleine jouissance de leurs facultés intellectuelles.

« Deux de nos autres néophytes sont des frères jumeaux, âgés de soixante ans et originaires de Chinan-fu, la capitale de Chang-Tong. Trois autres, enfin, moins âgés, sont des gradués littéraires et pourront, si Dieu le juge bon, rendre d'utiles services à l'œuvre. »

Trois ans à peine se sont écoulés depuis que le révérend Corbett a pu s'installer à Chéfou, ou du moins y commencer ses prédications. Mais ce temps lui a suffi pour fonder deux écoles, dont une de filles que dirige Mme Corbett, et l'autre de

garçons qui, comme on vient de le voir, a déjà donné à Christ l'un de ses élèves. Quant aux autres résultats obtenus, une lettre de Mme Corbett permet d'en apprécier la valeur. « D'abord, écrit-elle, nous avions nos services dans notre salon, et nous nous estimions heureux quand deux ou trois personnes venaient s'y joindre aux gens employés par nous dans l'établissement. Ce nombre s'accrut cependant assez vite. L'année dernière, en bâtissant la maison que nous habitons maintenant, nous eûmes soin d'en faire le cabinet de travail plus grand que les autres pièces pour qu'il pût servir aux réunions ; mais il se trouva bientôt insuffisant. Pour y suppléer, nous agrandîmes de beaucoup la salle d'école ; mais elle aussi commence à être trop étroite. Chaque dimanche, nous comptons au culte du matin environ cent personnes, qui viennent là, pour la plus grande part du moins, non pas en passant ou attirées par la curiosité, mais parce qu'elles sentent le besoin d'apprendre et de s'édifier. La chapelle que nous faisons construire contiendra deux cents places ; mais, pour peu que l'augmentation progressive des auditeurs se soutienne dans les mêmes proportions, nous craignons d'avoir bientôt à regretter de ne l'avoir pas faite plus grande. Vous comprendrez toutefois que cette crainte est une espérance qui nous est précieuse. Qu'il plaise au Seigneur de la réaliser ! »



INDE.

TRAVAUX MISSIONNAIRES DANS LE TRAVANCORE.

Les succès de la Société des missions de Londres dans le royaume de Travancore sont au nombre des faits que l'on peut opposer avec confiance aux adversaires qui essaient de mettre en doute l'efficacité des missions protestantes. Un

médecin missionnaire employé dans ce champ de travail, M. John Lowe, expose avec simplicité, dans le substantiel résumé qu'on va lire, la situation présente de ces œuvres bénies.

« Le Travancore, dit-il, comprend cette étroite portion de la péninsule qui s'étend le long de la côte occidentale, depuis le cap Comorin, au sud, jusqu'au district de Cochin. La Société de Londres en occupe la partie méridionale jusqu'à Quilon, tandis que la Société de l'Église établie a fondé, dans le nord, des stations non moins considérables que prospères.

« Le champ d'activité de la Société a été divisée en sept districts, dont les centres, ou stations principales, sont éloignés les uns des autres de 10 à 15 milles. Deux de ces postes, ceux de Nagercoil et de Neyoor, possèdent plusieurs missionnaires européens; les autres n'en ont qu'un. Le plus récemment organisé, celui de Tituvillie, est placé sous la direction de notre plus ancien pasteur Indou, le révérend C. Yesudian.

« A chaque district se rattachent de quatre à quatre-vingt congrégations distinctes qui ont, pour les desservir, sous la surveillance des missionnaires, un nombre considérable de ministres, d'évangélistes et de catéchistes indigènes. Le chiffre des écoles de village varie de douze à cinquante, suivant l'étendue du district. Nous avons, en outre, à Nagercoil, un séminaire et l'imprimerie de la mission; puis, au centre de chaque district, des pensionnats de jeunes garçons et de jeunes filles, à Neyoor un hôpital avec dispensaire.

« L'année dernière (1866) il est sorti des presses de l'imprimerie plus de trois millions et demi de pages consacrées exclusivement à la littérature chrétienne. Durant le même exercice, notre Société des traités religieux a mis en circulation au-delà de soixante-dix-huit mille deux cents publications, au nombre desquelles figuraient environ cinquante mille recueils périodiques, quinze mille traités et un commentaire sur l'Épitre aux Galates.

« C'est surtout de la caste des Schanars que sont sortis la

plupart de nos convertis. Cette partie de la population indoue peut être comparée à ce que nous appelons en Europe les classes ouvrières. Nous comptons parmi eux un certain nombre d'hommes intelligents et qui ont de l'influence dans le pays; mais la grande majorité se compose de pauvres et d'ignorants. Dans leur état de paganisme, les Schanars n'adorent aucune des divinités indoues; ils sont démonolâtres, c'est-à-dire qu'ils attribuent à l'action des esprits malins toutes les calamités, soit nationales, soit de famille, soit individuelles dont ils peuvent avoir à souffrir. Quand un de ces malheurs vient à les frapper, ils ne reculent devant aucun sacrifice, aucune pénitence, pour détourner la colère de ces démons, et rien n'égale l'absurdité des pratiques auxquelles on les voit alors se livrer. Avec quelle profonde reconnaissance il faut louer le Seigneur et proclamer qu'il a fait de grandes choses, en voyant que c'est surtout parmi ces pauvres adorateurs du démon que l'Évangile de Christ a remporté les triomphes dont nos cœurs se réjouissent.

« L'histoire de cette mission, depuis son origine, formerait la matière d'un livre; je ne veux en dire ici que ce qui s'est passé sous mes yeux depuis que j'ai été appelé à y prendre part.

« A la fin de 1860, le nombre des chrétiens, adultes ou enfants, qui se rattachaient à la mission était de 18,624; six ans plus tard, à la fin de 1866, il était de 28,440. A la première de ces dates, nous comptions 1,175 membres effectifs de l'Église et 366 candidats, à la seconde nous avons 1466 communiants et près de 500 candidats. En 1860, nos Églises natives n'avaient donné pour des œuvres religieuses que 422 livres, tandis qu'en 1866 le chiffre de leurs contributions s'est élevé à près de 1,000 livres (25,000 francs). En 1860, les 214 congrégations que l'œuvre comprenait alors étaient desservies par 199 agents indigènes, dont pas un seul n'avait été consacré au saint ministère, tandis qu'en 1866, 240 congrégations occupent près de 500 ouvriers indigènes.

Parmi ces derniers se trouvent 11 pasteurs consacrés, et 18 évangélistes auxquels ces fonctions ont été confiées à titre d'essai, avec l'espoir de pouvoir bientôt leur accorder aussi l'imposition des mains.

« A mon arrivée dans le pays, la mission ne se soutenait guère qu'au moyen des contributions venant d'Angleterre; mais depuis lors il s'est développé dans son sein une tendance remarquable à se passer un jour des secours de l'étranger. Dans tous les districts, il se fait des efforts généreux pour mettre les Eglises les plus considérables en état de se suffire à elles-mêmes, sous la direction de leurs pasteurs indigènes. Sur plusieurs points, ces tentatives ont déjà réussi, et nous espérons bien qu'avant longtemps le Travancore du Sud pourra présenter au monde religieux, comme encouragement et comme preuve de la puissance de l'Evangile dans ce pays, beaucoup d'Eglises vivant de leur propre vie, pourvoyant à tous leurs besoins et se cotisant même pour aider à porter ailleurs la connaissance du Christ. »

« Encore quelques chiffres. En 1860, le nombre des enfants instruits dans les écoles de la mission était de 6,729; il s'élève maintenant à 7,863. En outre, nous n'avions, à la première de ces dates, aucune école où l'enseignement se donnât en anglais, et aucune école du soir, tandis qu'à présent le chiffre des écoles anglaises est de 10, et celui des écoles du soir de 17, toutes prospères et promettant de s'accroître encore. »

« Malgré leur sécheresse, ces détails statistiques constatent des progrès extérieurs trop sensibles pour qu'on puisse mettre en doute la solidité de l'œuvre. Je suis heureux de pouvoir ajouter que, dans le courant de ces dernières années surtout, il s'est opéré une amélioration très remarquable dans l'état spirituel de toutes ces Eglises et de leurs annexes. Nos convertis se montrent de jour en jour plus sérieux, plus avides d'instruction, plus attachés à leurs devoirs religieux et moraux. On les voit s'affranchir peu à peu de cet esprit timide

et de ces habitudes de servilité qui caractérisent l'Indou païen ; ils prennent plus de plaisir à la prière et aux autres exercices de la piété ; ils s'intéressent de plus en plus à l'avancement du règne de Dieu, et, grâce à ces progès, on peut s'apercevoir qu'ils commencent à exercer une influence salutaire sur les masses païennes dont nous sommes encore entourés.

« Est-ce à dire que ces nouveaux chrétiens soient parfaits et qu'ils sachent résister toujours aux nombreuses et fortes tentations qui les assaillent de toutes parts ? Assurément non. Nous avons hélas, trop souvent à déplorer de tristes défaillances; mais, en somme, je ne puis que souscrire au jugement porté par le plus expérimenté de nos collègues dans cette œuvre, le révérend Bayles, quand il disait, dans son rapport de 1864 « que, tout bien considéré, les Eglises du Travancore peuvent, en ce qui concerne la vie spirituelle, être comparées sans désavantage à la plupart de nos Eglises d'Angleterre. »

« J'ai mis en relief, dans ces lignes, le côté brillant du Travancore, celui qui fera répéter avec plus de confiance par les chrétiens cette parole de leur divin maître : *Que ton règne vienne...* Mais, à côté de ces points lumineux que de ténèbres encore et que de forteresses de Satan, contre lesquelles nous avons à marcher ! Au nom de Christ nos bannières se sont déployées, mais nous n'avons encore fait qu'un pas sur le sol de l'ennemi. Frères chrétiens, venez à notre secours ; aidez-nous de vos prières, de vos sympathies et de vos dons. Ne faut-il pas que le Travancore tout entier soit amené aux pieds du Sauveur adorable que nous lui prêchons? »

Dans une autre lettre, M. Lowe donne d'intéressants renseignements sur l'hôpital qu'il dirige lui-même à Neyoor et sur l'espèce d'école médicale qui s'y trouve annexée.

Pendant l'année dernière, le Docteur et ses aides avaient donné leurs soins à plus de 6,600 malades, dont l'immense majorité s'étaient présentés à l'hôpital. Chez un nombre re-

lativement considérable de ces patients, le mal avait été produit, tout au moins aggravé, par le traitement que leur avaient infligé de prétendus médecins indous ou par leur recours à des pratiques superstitieuses. Parmi les cas de chirurgies se trouvent toujours un grand nombre d'accidents de palmier, comme on dit dans le pays, c'est-à-dire de ruptures de membres, ou de graves contusions, occasionnées par les chutes fréquentes auxquelles sont exposés les *grimpeurs* employés à cueillir les fruits de l'arbre qui fait, tout à la fois, l'ornement et la richesse du pays. L'Eglise indigène compte beaucoup de membres, parmi les Schanars, voués à ce dangereux et pénible métier.

Les jeunes Indous qui étudient la médecine sous la direction du Dr Lowe sont au nombre de sept. Quatre de ces élèves sont assez avancés pour que leur maître puisse se faire remplacer par eux dans beaucoup de cas, et pour qu'il pense pouvoir leur confier des dispensaires particuliers dès que les circonstances permettront d'en ouvrir. L'un d'eux est entretenu dans l'établissement par le premier prince du Travancore. Ce patronage honorable, dont il se montre du reste parfaitement digne, lui assure une grande influence dans le pays et donne lieu d'espérer qu'il pourra rendre de précieux services à la mission. On remarque avec plaisir que depuis deux ou trois ans, le nombre des Indous des hautes classes qui vont se faire soigner à l'hôpital s'accroît considérablement. C'est un indice précieux de l'affaiblissement des préventions nationales ou religieuses chez des gens qui, naguère encore, ne voulaient rien avoir à faire avec les institutions chrétiennes.

En 1866, plus de deux mille Indous de toute condition ont été vaccinés par le docteur Lowe, ou par deux de ses aides indigènes, chargés plus spécialement de cette partie du travail.

Des évangélistes, attachés à l'hôpital, profitent, avec un zèle et une intelligence remarquables, de toutes les occasions

d'adresser aux âmes de sérieux appels que présente une institution de ce genre. On peut dire de cette branche de l'œuvre qu'elle est abondamment bénie d'en haut. Parmi les 25,000 malades qui ont passé par l'établissement depuis sa fondation, il en est beaucoup qui doivent au séjour qu'ils y ont fait, leur conversion ou du moins leurs premières impressions religieuses. Plusieurs y ont laissé, en partant, non-seulement leurs bâtons ou leurs béquilles, mais des habits ou des ornements qui se rattachaient au culte des malins esprits. Quelques-uns ont invité les missionnaires à venir détruire eux-mêmes, dans les environs, des temples du démon.

Le docteur Lowe espère pouvoir bientôt compléter l'institution qu'il dirige en y formant des sages-femmes et des gardes-malades. Il termine enfin son remarquable rapport en exprimant, après bien d'autres, la conviction qu'en tous pays les missions médicales sont un des moyens les plus puissants de servir les intérêts de la foi chrétienne.

Après ces détails, le lecteur en pourra lire avec intérêt de particuliers à la station principale du Travancore, celle de Nagercoil. Il y a là, dit un des missionnaires, un village tout chrétien d'environ 800 âmes, qui contient, outre l'imprimerie, un grand pensionnat de filles, une école de garçons, et le séminaire où l'on travaille à former des pasteurs et des maîtres d'école. Le révérend Duthie dirige ce dernier établissement. Le révérend Mabbs est à la tête de l'imprimerie, et le révérend Lee a la surintendance du district. Trois pasteurs indigènes ont aussi leur domicile dans la localité.

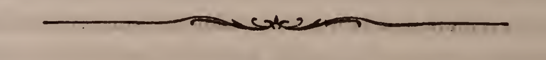
« Dernièrement, écrit M. Duthie, j'ai eu la joie de baptiser ici, en même temps qu'un autre néophyte, un jeune » Nambouri Bramine » ou Bramine des bramines, nom qui suffit pour indiquer tout ce qu'il y a de plus élevé dans la caste la plus haute. Depuis neuf mois que ce jeune homme s'était joint à nous, il nous avait édifiés par son ardeur à l'étude des saints Livres, comme en général par toute sa conduite, et

depuis son baptême la bonne opinion que nous avions de lui n'a fait que s'affermir. Son histoire religieuse offre le plus grand intérêt. Il appartient à l'une des premières familles Nambouri du district de Cochin. Son frère aîné est chef des prêtres du temple de Susindram, renommé dans ces contrées, et lui-même jouissait de la plus grande considération. Même après son baptême, quelques-uns des officiers les plus haut placés du gouvernement indigène sont restés ses amis.

C'est au célèbre missionnaire allemand Hebich que revient, après Dieu, la gloire d'avoir rendu attentif ce jeune Nambouri à l'Evangile. Dans une fête païenne, célébrée bien loin d'ici, la prédication chaleureuse du messager de Christ l'avait tellement frappé qu'il avait daigné accepter, de sa main souillée, un traité religieux. Pendant quelque temps, ce petit livre ne lui fut d'aucune utilité, mais un jour qu'il l'avait pris pour regarder la vignette qui en ornait la première page, l'Esprit de Dieu se mit de la partie, et fit pénétrer jusqu'au fond de son âme les salutaires vérités exposées dans l'écrit. C'est lui-même qui m'a raconté ce détail. Pour devenir ouvertement disciple de Christ, il a dû se résigner à bien des sacrifices de relations, d'argent et de considération. Toute sa famille l'a renié, à l'exception de sa vieille mère, et la douleur qu'il a causée à cette dernière n'a pas été l'une de ses moindres épreuves. Quant à nous, s'il plaît à Dieu de le faire grandir encore dans la foi, nous le croyons destiné à faire beaucoup de bien. Il est très versé dans la littérature malayalim, et connaît assez à fond le sanscrit. Nous l'avons, dès à présent, chargé d'enseigner ces deux langues dans notre séminaire.

Citons, en terminant cet article, peut être trop long, un fait qu'un missionnaire représente comme ayant produit une vraie sensation. C'est que, tout récemment, le rajah ou roi du Travancore a reçu en audience les onze pasteurs indigènes de la mission, qui avaient sollicité l'honneur de lui

présenter une adresse et qu'il les a traités avec beaucoup de déférence. C'est ainsi que les prédicateurs du salut prennent de plus en plus position dans le pays.



SUISSE.

DEUX RÉUNIONS MISSIONNAIRES.

De tous les pays de langue française, il n'en est point, peut-être, où la cause des missions inspire un intérêt plus général, plus vif et plus actif que dans le canton de Neuchâtel. Pour l'entretenir et l'accroître encore, la Société des Missions neuchâteloise a pris la bonne habitude de célébrer ses anniversaires dans différentes Eglises, de manière à ce que toutes les parties du pays aient leur tour et participent ainsi au bénéfice spirituel de ces fêtes chrétiennes.

Cette année, c'est le 10 août, dans l'Eglise de Coffrane, beau village situé non loin de Neuchâtel, que les amis des missions s'étaient donné rendez-vous. Comptant sur une belle journée, on avait eu l'intention de tenir la réunion en plein air, et des bancs avaient été préparés, pour plus de mille personnes, dans le verger de la maison presbytérale. Trompés dans cette attente, et le temple se trouvant trop petit pour contenir la foule attendue, les chrétiens du lieu improvisèrent, en quelques heures, dans l'enceinte sacrée, une galerie qui permit à tout le monde de trouver place. Des fleurs, des guirlandes arrangées avec goût, de beaux chants exécutés en chœur, une cordiale hospitalité, déployée par les habitants du village envers leurs nombreux visiteurs, tout se réunit, dès l'abord, pour faire de cet anniversaire un de ces jours heureux dont le souvenir reste dans la mémoire des âmes pieuses.

Les sujets traités et les discours prononcés furent de ceux

qui remplissent nécessairement toute séance où l'on s'occupe de l'évangélisation du monde païen. Nous n'en dirons qu'une chose, c'est que les cinq ou six pasteurs qui prirent la parole firent entendre les exhortations les plus sérieuses, donnèrent d'intéressants détails et furent écoutés avec cette attention sympathique qui tout à la fois soutient l'orateur et réagit de la manière la plus heureuse sur l'auditoire lui-même.

L'après-midi, ce fut le tour des enfants. Il en était venu un grand nombre des paroisses voisines, et dans cette réunion, à laquelle assistèrent, d'ailleurs, beaucoup d'adultes, la cause des missions fut également plaidée avec chaleur, soit par des appels directs appropriés à l'âge des auditeurs, soit par quelques-uns de ces récits missionnaires que l'enfance entend avec tant de plaisir.

Quelques semaines plus tard, le 19 septembre, deux séances, consacrées au même objet, et organisées par des pasteurs appartenant à l'Eglise nationale et à l'Eglise libre du canton de Vaud, ont eu lieu à Vevey dans le beau temple qui domine un des plus splendides panoramas de la Suisse française. Une foule nombreuse, formée en grande partie de chrétiens venus des autres Eglises du canton, a pris part à cette fête. A la séance du matin, M. le pasteur Germond, le père vénéré de l'un de nos missionnaires du Lessouto, entretint l'assemblée des travaux de la Société de Paris dans cette partie de l'Afrique, et M. le pasteur Reichel, représentant de l'Eglise morave, fit un tableau rapide des opérations qui ont rendu cette Eglise célèbre dans l'histoire des missions protestantes. A la réunion de l'après-midi, deux autres ministres du saint Evangile, MM. André, de Lausanne, et J. P. Cook, de France, prirent pour sujet : le premier, la situation de la Société des Missions de Bâle, et le second, celle des Sociétés méthodistes de Londres et de New-York.

La collecte faite à l'issue de ces deux séances produisit

une somme d'environ 600 fr., qui fut affectée, par parties égales, aux Sociétés de missions de Paris, de Bâle et des Frères de l'Unité ou moraves.



L'ÉVÊQUE GOBAT EN EUROPE.

Un des missionnaires les plus vénérés de notre époque, M. Gobat, évêque protestant à Jerusalem, est actuellement en Europe, occupé à ranimer le zèle des chrétiens évangéliques en faveur des œuvres de la terre sainte. Au mois d'août dernier, il se trouvait à Bâle et il y a donné, dans l'église de Saint-Martin, une prédication qui a vivement intéressé son nombreux auditoire. Ancien élève de la Société des missions de Bâle, l'orateur, qui est âgé aujourd'hui de 69 ans, mais encore plein de vigueur, a rappelé qu'en 1835 il avait fait, dans cette même église, son sermon d'adieu. Il allait alors se mettre au service de la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre qui, pendant de longues années, l'a employé en Orient, à Malte et en Abyssinie. Chacun sait que ce fut en 1846 que M. Gobat remplaça, sur le siége épiscopal protestant de Jérusalem, fondé quelques années auparavant, l'évêque Alexandre, qui l'avait occupé le premier.

Naturellement, l'evêque de Jerusalem entretint ses auditeurs de la situation des œuvres qui s'accomplissent sous sa direction. Il compara avec l'aspect qu'elle offre actuellement l'état de la Palestine en 1827 au point de vue missionnaire. En 1827, un jeune et pieux ministre bâlois, M. Burckhardt, employé dans ces contrés par la Société biblique britannique et étrangère, mourait à Alep d'épuisement et peut-être aussi de la douleur que lui causait le peu de succès accordé à ses travaux. On rapporte que très souvent, le soir, il versait des larmes amères en repassant dans son esprit les refus obstinés de tous ceux auxquels il avait offert le livre sacré ;

Aujourd'hui, la Bible circule librement partout, treize écoles évangéliques florissent sur divers points du pays; des Juifs et des Mahométans convertis forment ci et là de petits centres d'activité chrétienne d'où sont sortis déjà des évangélistes ou des instituteurs dévoués, et dont l'influence commence à se faire sentir dans un rayon plus ou moins considérable. L'evêque a particulièrement signalé un mouvement très remarquable qui s'est produit, depuis quelques années déjà, aux environs de Diarbekir et dans l'Asie mineure.

En quittant Bâle, M. Gobat s'est rendu en Angleterre et les journaux de ce pays nous apprennent qu'il s'y est fait entendre dans plusieurs réunions spéciales. Chacun sait qu'en parlant des missions dans ce pays, on est toujours sûr d'y trouver de l'écho, des sympathies, et cet appui matériel qu'il faut à toutes les œuvres où l'action de l'homme doit s'unir à celle de Dieu.

LE MUSÉE DES MISSIONS PROTESTANTES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

L'idée de faire figurer ce musée parmi les merveilles du Champ-de-Mars a été une heureuse idée. Dieu en a richement béni la réalisation, et dès à présent on peut dire qu'elle n'aura pas rendu de médiocres services à la cause de l'Evangile. Beaucoup de gens, en France, ignoraient jusqu'à l'existence des missions protestantes, et, parmi les autres, l'immense majorité ne les connaissait que par les récits de quelques voyageurs frivoles ou par les injures passionnées des organes du catholicisme romain. Aujourd'hui, les fausses idées puisées à l'une ou à l'autre de ces sources ne seront plus possibles. D'innombrables visiteurs, de toutes les classes, ont vu, à l'Exposition universelle, cette rare et saisissante collection d'objets de toute espèce et de tout pays, qui

raconte si éloquemment l'étendue, la variété et le triomphe de nos œuvres missionnaires. On l'a remarquée, étudiée, admirée, et plus d'un écrivain, qu'on s'attendait peu à voir s'arrêter devant elle, a été forcé de dire au public qu'elle révélait quelque chose de grand, de fort, et qui fait le contraste le plus éclatant avec les préoccupations d'un monde léger, voué à peu près exclusivement au culte des intérêts matériels.

Parmi ces témoignages, qu'on ne saurait attribuer au parti-pris de l'éloge, nous avons distingué celui d'un auteur en renom, très spirituel, mais dont la plume s'est rarement exercée sur des sujets religieux. M. Théophile Gautier a publié, dans le *Moniteur universel*, un article sur *La mission protestante*. Ce travail, aux allures rapides, renferme des erreurs de détail et porte ci et là la trace des habitudes littéraires de l'écrivain ; mais, au fond, il est sérieux et sympathique. Le passage suivant en pourra donner quelque idée. Nous le choisissons de préférence parce qu'il fait heureusement ressortir un dévouement trop ignoré, souvent méconnu, et auquel les chrétiens doivent s'applaudir de voir rendre de si justes hommages.

« Rien de plus étrange, dit l'écrivain, que le spectacle dont les yeux sont frappés dans cette vaste salle, qu'on pourrait appeler le panthéon de la sauvagerie. Là se trouvent les idoles, les manitous, les grisgris, les amulettes, tout le difforme musée de la superstition rapporté des contrées les plus barbares, les plus inconnues, les plus extravagantes, par les missions wesleyennes (1). On est effrayé quand on songe aux affreux déserts, aux marécages pestilentiels, aux forêts obstruées de lianes et peuplées de bêtes fauves, aux îles innommées, émergées à peine du fond des ondes, qu'ont dû parcourir, à travers mille dangers, avec des

(1) Il fallait dire *protestantes*, puisque les grandes Sociétés de missions de toutes les dénominations évangéliques ont contribué à la formation de ce musée.

fatigues accablantes, loin de toute relation humaine, ces intrépides pionniers de l'Evangile, ces *trappeurs* de la civilisation. Quel courage il faut pour affronter ces périls lointains, ces privations incessantes, la faim, la soif, la misère, ces martyres horribles, où la stupidité du sauvage devient ingénieuse et raffinée comme la cruauté des proconsuls romains au temps des persécutions ! Se sentir seul au milieu de ces noires fourmilières pour lesquelles l'homme est un gibier, n'ayant d'autre arme que la parole de Dieu traduite dans des langues qui ressemblent à des grommèlements de bêtes, à trois ou quatre mille lieues de sa patrie, sans aide, sans secours possibles, quelle atroce situation et quelle force d'âme est nécessaire pour la subir et pour l'aller chercher ! car ces pasteurs auraient pu rester en Europe, dans quelque riant presbytère aux murs de briques, égayé de palissades d'églantiers, et réciter tranquillement leurs sermons du dimanche à un honnête auditoire de mœurs paisibles et douces. »

ANTILLES ANGLAISES.

ENCORE UN DÉSASTRE.

L'année dernière, nous racontions qu'un épouvantable ouragan avait dévasté les îles Bahama ou Lucayes, et causé d'énormes dommages à plusieurs des missions que ces îles possèdent. L'été dernier, une catastrophe d'un autre genre, mais non moins désastreuse, a frappé l'île de Saint-Christophe. La ville de Basse-Terre est devenue la proie d'un incendie qui n'y a laissé debout que des bâtiments appartenant à l'Etat et six autres édifices. Des milliers de personnes se sont ainsi trouvées en quelques instants privées de leurs demeures et de leurs moyens d'existence. Voici dans quels termes un missionnaire de l'Eglise wesleyenne, le révérend

Garry, raconte ce sinistre. Ce récit montre, une fois de plus, à quel point les hommes engagés au service des missions ont besoin de pouvoir compter sur l'appui du Dieu qu'ils ont charge de prêcher.

« C'est avec une profonde douleur, écrit M. Garry, que je viens vous annoncer la terrible calamité qui a fondu sur notre ville. Un violent incendie a éclaté ici, le 3 du courant à onze heures du soir, et a continué ses affreux ravages jusqu'à sept heures du matin. La ville de Basse-Terre est en cendres; l'aspect qu'elle présente, aussi loin que l'œil peut s'étendre, est celui d'une masse énorme de ruines incandescentes. Presque tous les bâtiments de quelque importance ont été totalement détruits, tous les magasins brûlés jusqu'aux fondements; et, comme peu de marchands avaient pris la précaution d'assurer leurs maisons ou leurs marchandises, ils sont presque tous réduits à la plus extrême misère; plusieurs d'entre eux n'ont sauvé de l'incendie que les vêtements qu'ils portaient. La belle église épiscopale, qui est à côté des bâtiments de notre mission, et qui a coûté, dit-on, £ 22,000 (550,000 fr.), a été complétement détruite Des centaines d'habitants sont sans abri et presque sans vêtements. Le nombre des personnes d'une classe respectable qui n'ont pu rien sauver de l'incendie, est presque incroyable. Nous avons donné de notre modeste garde-robe tout ce qu'il nous était possible. Des îles voisines on s'est aussi hâté d'envoyer généreusement au gouverneur des provisions pour être distribuées à ceux qui souffrent; mais qu'est-ce que cela pour tant de malheureux?...

« Je suis heureux de vous dire que les bâtiments de notre mission, y compris la chapelle, sont intacts. C'est une chose vraiment surprenante que cet édifice, qui se trouve tout près de l'église épiscopale, ait été épargné. Notre salle d'école et la maison de l'instituteur, qui sont de l'autre côté de la route, ont été consumées jusqu'aux fondements. A part cela,

toutes les propriétés de la mission ont été préservées, mais non sans efforts, ni sans péril. On pourra s'en faire une idée si l'on pense qu'à trois reprises le toit de la maison missionnaire a pris feu. Grâce aux secours de quelques personnes courageuses, nous avons pu chaque fois éteindre les flammes. J'eus beaucoup de peine à trouver des aides, vu que tout le monde était occupé; mais je suppliai nos amis de m'assister pour sauver la maison missionnaire et la chapelle; et avec leur aide et le secours d'en haut nous eûmes la joie d'en venir à bout. — Quand le feu éclata, j'étais retenu à la maison par une attaque de fièvre, mais Dieu m'a fortifié à l'heure du besoin; il a miséricordieusement préservé ma vie quand je tombai du toit de la maison. Cette chute aurait pu m'être fatale, mais l'ange du Seigneur m'a délivré et j'en ai été quitte pour quelques légères contusions. Qu'à Dieu en soit toute la gloire!

« Notre chapelle a ouvert ses portes pour recevoir les infortunés restés sans demeure; beaucoup de personnes ont avec reconnaissance profité de cet abri mis à leur disposition.

« Il me serait impossible de décrire les scènes de cette affreuse nuit. La violence et le pétillement du feu, les explosions des barils de poudre, la chute des bâtiments les plus massifs, les cris et les sanglots des femmes et des enfants, les gémissements affreux de ceux qui voyaient tous leurs biens dévorés par les flammes, mêlés de prières ferventes au Dieu des cieux pour obtenir son pardon et sa délivrance; tout cela ne saurait être compris que de ceux qui en ont été les témoins. Nous demandons instamment au Tout-Puissant de vouloir, en son temps, tirer un bien véritable de cette sévère et mystérieuse dispensation de sa providence, et de soutenir son peuple sous le poids de cette accablante épreuve. »



NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

UN NOUVEAU DEUIL.

Paris, 20 octobre 1867.

C'est à peine si nous avons le courage de communiquer à nos Eglises la nouvelle accablante qui nous arrive, en ce moment, de Gorée. La fièvre jaune a ravagé le Sénégal, et notre bien-aimé frère, M. Guindet, y a succombé le 2 de ce mois. C'est sa jeune compagne qui a dû nous apprendre elle-même le coup qui l'a frappée. Voici quelques-unes des lignes qu'elle a eu la force de tracer :

« La fièvre l'a saisi le vendredi (27 septembre), vers huit heures du soir. J'ai fait venir le médecin tout de suite. Il a cru d'abord que ce ne serait rien ; mais bientôt le mal a empiré. On a recouru inutilement à la quinine, aux vésicatoires. Nous logions chez une vieille dame anglaise, qui m'a aidée à soigner mon cher malade. Je ne l'ai pas quitté un instant pendant cinq jours et cinq nuits ; nous n'avons pas cessé de demander à Dieu de nous épargner. Je ne pouvais croire à ce qui allait arriver. Il a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Je n'ai jamais vu pareille agonie ; elle a duré de quatre heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Quelle foi ! quelle résignation ! Toute sa dernière journée a été consacrée à la prière. Il chantait aussi ; sa voix était voilée et on n'entendait qu'indistinctement les paroles. Il voulait que je chantasse avec lui, ce que je faisais en pleurant. Il m'a remis sa Bible, et y a marqué pour moi le Psaume 91e.

Pour ses funérailles, il a indiqué d'avance le Ps. 90e et le cantique « Non, ce n'est pas mourir que d'aller vers son Dieu. » Dans ses moments de rêverie, il se croyait à Sedhiou; il appelait les enfants et leur disait : « Embrassez-moi, chers enfants; je ne puis rien vous laisser, je suis moi-même pauvre ; aimez le Seigneur, et vous serez riches. » Il appelait aussi son ami Lauga. Il a expiré dans mes bras, ses mains dans les miennes. Je l'ai cru mort à plusieurs reprises, mais il rouvrait les yeux et disait encore : « Seigneur, je te recommande ma femme ! »

« Vous savez par expérience ce qu'est le malheur qui m'a frappée. Etre séparée d'un mari si tendre, si affectueux ! Mon cœur est brisé ; nous nous aimions comme deux enfants. Ah ! le bonheur n'est pas d'ici-bas. A peine unis, le Seigneur nous a séparés. Il a ses vues : que sa volonté soit faite! Cette mort a été en grande bénédiction pour ceux qui y ont assisté. — « Mais quelle maladie cruelle ! On brûle tout, après le décès : linge, lit, etc. En général, on envoie les malades à l'hôpital. Pendant plusieurs mois, personne ne loge dans les chambres où il y a eu des morts. »

Notre sœur ajoute qu'elle va être forcée de reprendre le chemin de la France. Elle ne pourra revenir que par un voilier, les bateaux à vapeur ne voulant pas prendre de passagers, de peur, sans doute, d'être soumis à une quarantaine. Prions le Seigneur de soutenir cette jeune veuve, de la garder au milieu des dangers qu'elle court.

Pour le présent, nous n'ajouterons rien à son navrant récit; nous n'en avons pas la force.

Lauga, Guindet, élèves bien-aimés, vous êtes auprès de Jésus, rien ne trouble votre félicité ; mais de quel deuil est couvert celui qui a été chargé de vous ouvrir la lice, et qui semble ne l'avoir fait que pour vous envoyer à la mort !

O Dieu ! soutiens notre foi !

E. C.

UN MARIAGE DANS L'INDE.

Les anciens préjugés indous s'effacent de plus en plus devant les lumières de la civilisation et des idées chrétiennes. Les journaux de Calcutta en donnent une nouvelle preuve. En juillet dernier, un jeune Indou de caste élevée, nommé Kalinauth Dey a épousé Surnomoyé Dossée, fille du défunt Babou Ramdoyal Roy, de Dacca. Ce simple fait et ces noms diront sans doute peu de chose au lecteur, mais on en comprendra l'importance quand nous aurons ajouté que l'épouse, bien que son âge ne dépasse pas quinze ans, était veuve, (elle l'était devenue à dix ans) et que le mariage s'est fait, en dépit de l'opposition du reste de la famille et de tous les membres de la caste, par les soins d'un oncle de la fiancée. Ce dernier, nommé M. Kristadoyal Roy, avocat à la cour suprême de Calcutta, agissait en cela conformément aux vues du père, décédé, quelques années auparavant, en exprimant le vœu que sa fille se remariât. Jamais peut-être chose pareille ne s'était vue dans les rangs de la haute société indoue. Le jeune époux a, du reste, reçu une éducation distinguée et dirige dès à présent, une école importante.

NORWÈGE.

On croit généralement et on répète souvent qu'il existe encore en Laponie un certain nombre de païens. Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'il n'en est rien. Le docteur Grundemann, le savant auteur de *l'Atlas général des missions* dont nous avons annoncé la publication, écrit à ce sujet : « Un habitant de Tromboë, aujourd'hui missionnaire, m'a assuré qu'il ne reste pas dans toute la Norwège un seul païen, et qu'en conséquence je pouvais faire figurer, sur ma nouvelle carte, la Laponie comme un pays tout chrétien. »

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 11 NOVEMBRE 1867.

Lorsque la nouvelle de la mort de M. Guindet nous parvint, notre livraison d'octobre étant déjà sous presse, nous dûmes nous borner à reproduire la lettre qui nous annonçait cette grande épreuve. Ce n'est pas assez pour notre cœur et plus que cela est dû à la mémoire du défunt.

Né à Breuillet, près de Royan, d'agriculteurs aisés, fortement attachés aux doctrines de la Réforme, il fut touché de bonne heure par les enseignements de son pasteur, M. Vincent. Il sentit alors le besoin de faire quelque chose pour le service de Dieu et de ses coreligionnaires. Ses pensées se portèrent vers l'enseignement de l'enfance et il entra dans l'école normale de Dieu-le-Fit. Plus tard, il se sentit appelé à l'œuvre des missions. Il fit des études préparatoires à Nérac et nous fut fortement recommandé par M. Cabos, qui lui avait voué une grande estime et beaucoup d'affection. C'est de l'institution de ce digne pasteur qu'il nous vint à Passy. Nos rapports avec lui, pendant trois ans, ne nous ont laissé que des souvenirs honorables pour lui, et pleins de douceur pour nous. Jamais nous ne l'avons vu faillir à son devoir, soit comme élève, soit comme chrétien.

M. Guindet avait reçu peu de ces dons extérieurs qui frappent et captivent à première vue; mais il avait des qualités solides et son âme était toute au Sauveur. Il était doué d'une rare droiture, d'une grande délicatesse de conscience, de beaucoup de persévérance et de foi. De bonne heure, il avait soumis ses sentiments et sa vie à une sévère discipline.

Au moment où nous apprenions son décès, nous avons reçu du fond de l'Afrique quelques mots qui le concernaient et qui nous ont frappé par leur justesse. M. Germond venait de lire dans nos journaux l'allocution que le défunt avait prononcée le jour de sa consécration. « Ce doit être une belle âme, » nous écrivait notre frère de Béthesda, et c'est bien là en effet ce qu'il convient de dire de M. Guindet.

Dans la plénitude de sa liberté, à l'âge de vingt-sept ans, il avait joyeusement accepté une mission dont il connaissait tous les périls. Il n'a cependant pas succombé aux dangers que nous prévoyions. La maladie contagieuse qui l'a emporté n'est qu'accidentellement au Sénégal, et, si elle y a déjà fait des ravages l'année dernière, on la croyait entièrement éteinte lorsque notre frère est parti. Nous avions même retardé son départ pour être tout à fait rassurés à cet égard.

C'est ainsi que Dieu déjoue souvent des plans mûris avec la plus grande circonspection. Quelles sont ses vues en nous envoyant épreuves sur épreuves? Demandons-lui de nous révéler lui-même ses desseins, de nous faire bien comprendre ce qu'il veut de nous. Implorons surtout cette grâce pour le comité, dont ces coups imprévus rendent la tâche si délicate et si compliquée.

Supplions aussi le Seigneur de soutenir dans leur grande affliction les familles auxquelles notre frère appartenait par la naissance et par le mariage, et de se souvenir surtout de sa veuve.

Ce n'est pas par entraînement, ou sous l'influence de considérations terrestres qu'elle est allée au Sénégal. Avant de connaître M. Guindet et de s'unir à lui, elle avait demandé à s'associer à M. et Mme Jousse pour les aider dans la direction des écoles de Thaba-Bossiou. Pendant plusieurs mois, elle s'est tenue prête à partir avec eux, et elle n'a été empêchée de le faire que par les embarras dans lesquels se trouve notre mission du Sud de l'Afrique. Dieu lui tiendra compte de tant de dévouement, et nos Eglises ne nous désavoueront

pas si nous ajoutons qu'elles s'en souviendront, elles aussi.

Quant à Lauga et à Guindet, la France protestante inscrira leurs noms sur la liste des martyrs du dévouement à la cause de l'Evangile, et la maison des Missions se réjouira, dans son deuil, de pouvoir contribuer à perpétuer au sein de nos Eglises les traditions d'une charité que rien n'arrête, et d'une foi qui n'admet ni l'hésitation, ni le doute, lorsque le Seigneur a parlé.

Les hostilités ont recommencé dans le Lessouto, mais, au départ de la dernière malle, il n'y avait encore eu que deux ou trois escarmouches sans importance.

M. Coillard a fait une grave maladie à Ifumé, la station américaine qu'il dessert provisoirement à Natal. Il a été subitement alité au moment où il se disposait à tenter une visite dans son ancien champ de travail. On a eu de grandes inquiétudes pour sa vie, mais, grâce à Dieu, elles se sont entièrement dissipées.

MORIJA.

UN BEAU FRUIT DE L'ÉVANGILE.

Peu après le retour de M. Mabille à Morija, les chrétiens de l'endroit et des environs se sont assemblés pour prendre conseil avec leur pasteur sur ce qu'il y avait à faire pour l'affermissement de l'Eglise et l'extension de l'Evangile. Les cathéchistes ont présenté des rapports écrits sur l'état des annexes qui leur ont été confiées. On a décidé, dans ces réunions, qu'une lettre serait adressée aux Eglises protestantes de France pour les remercier des secours que le Comité a envoyés en leur nom aux troupeaux du Lessouto pendant la famine. Cette lettre a été écrite par l'instituteur Philémon Rapétloané, et approuvée par ses frères. En voici la traduction. Nous nous sommes efforcé de la rendre aussi fidèle que possible.

Lettre de remerciement aux Eglises de France pour le secours qu'elles nous ont envoyé pendant la famine.

Morija, 9 juillet 1867.

Pères et frères,

Vous nous avez nourris pendant les temps difficiles qui nous sont survenus; cette œuvre de votre amour nous a étonnés d'une manière que nous ne pouvons ni décrire ni mesurer. On voit bien que vous êtes réellement nos pères; il y a eu là pour nous un grand encouragement et un sujet d'admiration pour les païens et pour les chefs du Lessouto.

Si vous nous aimez à ce point, dans ce qui concerne les choses qui périssent, combien plus ne devez-vous pas penser à nous lorsqu'il s'agit de celles qui demeurent éternellement! Votre principal désir doit être que nous ayons de la persévérance au milieu des afflictions où nous sommes; que nous soyons protégés contre les séductions de Satan, qui cherche jour et nuit à nous faire tomber.

Les aliments que vous nous avez envoyés, l'année dernière, ont été d'un grand secours aux enfants de Dieu des Eglises du Lessouto. Mais c'est nous surtout, gens de Morija, qui en avons profité; aussi devons-nous être les plus reconnaissants. Bien que nous n'ayons pas vu ce que les autres ont reçu, nous croyons que notre part a été la plus grande. Nous sentons qu'il ne suffit pas que nous vous envoyions des remerciements, il faut surtout que nous glorifiions Dieu par les œuvres de la foi, c'est-à-dire par une repentance réelle, par l'amour, le zèle, la patience, et une confiance exempte de doute. C'est ainsi que nous devons montrer ce que nous sommes au milieu des gens de col roide, tant Bassoutos que Blancs. Il faut que nous soyons la lumière du monde, une ville bâtie sur une montagne et qui ne peut être cachée. Qu'importe si l'on nous juge impropres aux œuvres infructueuses des ténèbres, pourvu que nous soyons sages dans

ce qui concerne notre délivrance de l'Egypte du péché, où nous étions asservis et chargés des dures chaînes du tyran Satan!

Autrefois, nous disions que la parole de vie était un rêve, un enseignement du Dieu des Blancs; nous pensions que cette doctrine affaiblirait notre peuple, qu'elle n'était bonne que pour des insensés. Maintenant, que dirions-nous si MM. Casalis et Arbousset, nos premiers missionnaires, nous demandaient: Eh bien! que pensez-vous de ces aliments, de ce secours que vous ont envoyé des fous et des rêveurs? Ah! nous pleurons amèrement quand nous pensons aux profondes ténèbres dans lesquelles nous étions plongés, à l'ignorance qui nous faisait appeler la parole de vie un rêve.

Voilà l'expression de notre reconnaissance et de celle de nos familles envers vous, nos pères et nos frères.

Quant à notre vie chrétienne, nous n'y trouvons rien absolument dont nous puissions nous glorifier. Alors même que nous aurions fait tout ce que doivent faire des croyants, nous ne serions que des serviteurs inutiles. Mais si nous n'avons pas fait ce que nous eussions dû faire, nous nous somme efforcés cependant d'y parvenir en nous appuyant sur Jésus, qui a tout accompli pour nous par sa mort et par sa résurrection. Nous pouvons vous écrire sans honte et avec joie: Nous sommes plus que vainqueurs par Jésus qui a vaincu pour nous. Nous tous qui avons mis notre espérance en lui, nous sentons que le ciel et la terre doivent passer plutôt que notre foi. Nous avons la confiance qu'il en sera ainsi avec le secours de notre Seigneur Jésus-Christ; toutefois, c'est à la condition que nous veillions beaucoup, que nous ne nous assoupissions point, car le sommeil de ce pays est terrible. Nous voulons parler des pratiques païennes et ténébreuses du Lessouto. Il y a ici des cœurs bien durs; aidez-nous en priant beaucoup pour nous, comme vous l'avez fait jusqu'ici.

Quant à l'œuvre du Seigneur, elle avance d'une manière

étonnante. Des gens qui nous disaient autrefois: Nous ne nous soucions pas des enseignements de Bassoutos comme nous, on ne les comprend pas, apprécient maintenant ce que leur apprennent de pauvres ignorants qui ne savent autre chose que Jésus. Ils sont nombreux, ceux qui sont amenés aux pieds du Sauveur de tous les peuples et de toutes les races, mais quand même il n'y en aurait que dix ou quelques dizaines, ce serait beaucoup, car il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent.

La guerre continue. Dans ce moment même, l'alarme est très grande au pays; mais nous disons: Comme tout ce qui est terrestre est destiné à passer, ces guerres, elles aussi, finiront un jour, elles ne peuvent pas continuellement durer. Que sont du reste les dangers auxquels nous sommes exposés? En recevant l'Evangile, nous ne nous sommes pas attendus à voir Jésus dans cette vie de la chair, mais plutôt nous nous sommes dit que la mort était la porte par laquelle il nous faut passer pour le voir. Ce que nous demandons, avant tout, c'est que les morts ressuscitent, que les boiteux marchent, que les aveugles recouvrent la vue, et que l'Evangile (cette bonne nouvelle qui est si douce, si douce!) soit annoncée aux pauvres; selon l'Ecriture, dont tous les versets ont été inspirés par l'Esprit de Dieu. Elle est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement instruit pour toute bonne œuvre.

Ah! nos frères, bien que nous ne vous connaissions point selon la chair, nous vous aimons extrêmement; nous voudrions avoir des ballons qui pussent nous transporter auprès de vous, de telle sorte qu'il nous fût possible de vous voir de nos yeux. Mais nous espérons que nous serons réunis pour toujours au moyen du ballon qui n'a pas été fait par la main des hommes, et qui doit transporter les rachetés de toute nation dans le même séjour de gloire. Là, nous nous rencontre-

rons et nous serons surtout heureux de trouver Jésus, notre récompense éternelle.

Voilà notre discours, nos paroles de reconnaissance, que nous vous envoyons avec crainte, avec tremblement, avec humilité, à vous, nos pères tant aimés dans le Seigneur de gloire.

Nous finissons ici.

PHILÉMON RAPÉTLOANÉ,
SILAS SÉLÉMATSÉLA,
ESAIA LÉÉTI,
MAYOALÉ,
RIKARE SELLO,
MIKAÉLE PITSO, etc., etc., de Morija.

Ont signé aussi :

AZARIELE MÉRÉKO,
YAKOBO MOSOANG, etc., de Béerséba.
SOPHONIA MABÉTÉ,
YEREMIA RASÉCHABA, etc., etc., de Hermon.

Lettre de M. P. GERMOND. (1)

Malatiele, 14 juillet 1867.

Bien-aimés en Notre-Seigneur,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre départ d'Europe. Il y a aujourd'hui huit ans que nous descendions la Tamise par un ciel gris et un vent froid. Réunis dans l'étroit salon du navire, nous tracions à la hâte quelques lignes d'adieu pour nos parents et nos amis, et bien qu'assurés de la protection de Dieu, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine inquiétude en pensant à l'avenir : c'est chose si solennelle que de

(1) Cette lettre devait être lue dans une grande assemblée de missions qui s'est récemment tenue à Vevey ; étant arrivée trop tard, M. Germond père a eu l'obligeance de nous l'envoyer. On comprendra après lecture, avec quel plaisir nous la reproduisons. (*Note des Rédact.*)

se trouver face à face avec l'inconnu. Huit ans se sont écoulés depuis, et, chose étrange, nous voici de nouveau dans des circonstances analogues à celles de notre départ. Eloignés d'un pays que nous avions adopté pour patrie, violemment séparés d'enfants en la foi qui étaient devenus pour nous comme une seconde famille, nous voici, sur une terre étrangère, de nouveau face à face avec l'inconnu. Où allons-nous? Que ferons-nous? Dieu le sait et cela doit nous suffire, car quand nous jetons un regard dans le passé qu'y voyons-nous? Des soucis en pure perte, des craintes sans fondement, des calculs toujours faux, des prévisions toujours démenties par l'événement. Que nous en est-il revenu d'avoir tant médité, tant prévu, tant combiné? Rien qu'angoisse et tourment d'esprit. L'homme s'agite et Dieu le mène. Puissions-nous enfin devenir sages, et pour cela apprendre à devenir enfants.

Je vous écris de Malatiele, un bien joli nom pour un bien vilain pays, car du haut de la montagne où se trouve la hutte que j'habite, l'œil ne découvre que des plaines marécageuses et des plateaux froids et dénudés. Seule, la chaîne des Maloutis, qui s'élève à l'horizon, vient rompre l'uniformité mélancolique du paysage.

C'est déjà la seconde fois que je visite ces lieux. L'année dernière, il est vrai, je ne fis que passer, mon seul but étant alors de m'assurer si en cas de défaite les Bassoutos pourraient trouver un asile de ce côté-ci des montagnes. Ayant vu ce que je désirais voir, je m'en étais retourné à Aliwal pour y attendre les événements, mais j'attendis en vain. De longs mois se passèrent et la question du Lessouto ne s'éclaircissait pas. L'inaction à laquelle j'étais condamné m'était devenue insupportable. De plus (pourquoi ne pas le dire franchement) nous avions pu nous convaincre que l'état de nos ressources ne nous permettait pas de prolonger notre séjour dans la colonie ; que, bon gré malgré, il fallait chercher ailleurs un refuge ; aussi nous commençâmes à faire nos paquets, sans

trop savoir de quel côté nous diriger. Après reflexion faite, je me décidai à retourner en Cafrerie, au milieu des nombreux Bassoutos qui sont établis à Malatiele et qui m'avaient paru si désireux d'avoir un missionnaire. Là-bas du moins, me disais-je, tout en attendant les événements, tu pourras faire du bien ; si plus tard le chemin du Lessouto se rouvre, tu en seras quitte pour revenir sur tes pas; si, au contraire, ce sont les Bassoutos qui succombent, comme ce n'est qu'en Cafrerie qu'ils peuvent trouver un refuge, tu seras sur les lieux pour les recueillir et les secourir dans leurs besoins.

En Europe, s'agit-il d'entreprendre un voyage, la question d'argent est la seule qui soit épineuse, car quant à celle des moyens de transport, elle est bientôt réglée. En Afrique, il en est autrement. Il y a le wagon à examiner, à bien s'assurer de la solidité des essieux, à resserrer des écrous, à calculer la place disponible, à faire un choix judicieux des effets que l'on peut prendre avec soi, et, comme on s'y trompe toujours, à peine croit-on avoir fini que tout est à recommencer. Et la question de l'attelage, parlons-en. Toujours il est désorganisé, c'est un bœuf qui boite, l'autre qui est malade, et il n'est pas toujours facile de les remplacer. Nous ne sommes plus au temps de notre arrivée en Afrique, alors que la famille se composait du père, de la mère et du nouveau-né ; elle s'est accrue, elle a grandi, et toutes ces jeunes têtes réclament leur place. Mais la question la plus ardue était celle de la route que nous avions à suivre. Le pays où je me proposais de me rendre s'appelle *No Man's Land* (pays de personne), et naturellement personne n'en connaissait le chemin. J'avais beau questionner voyageurs, marchands ambulants, jusqu'aux officiers de la police coloniale casernés sur la frontière, chacun se déclarait incompétent. A la vérité, moi-même je revenais de parcourir ce pays, mais j'étais à cheval, et un cavalier ne s'inquiète guère de l'état des routes, il pousse droit devant soi, un cheval africain grimpe partout.

Force fut donc de se mettre en route sans savoir si nous ne serions pas obligés de revenir sur nos pas.

D'Aliwal aux frontières de la colonie, la route ne présente pas de difficultés. Malheureusement nous étions én hiver, les jours étaient courts et les nuits bien froides. Chaque matin, à notre réveil, nous trouvions le sol blanc de givre et la glace sur tous les étangs. Notre petit Maurice avait la coqueluche, l'enfant de notre servante tomba gravement malade; aussi eûmes-nous à passer par des moments pénibles. Heureusement, une fois arrivés à la frontière de la colonie, nous commençâmes à descendre; bientôt le froid devint moins vif, le soleil plus chaud, et nos petits malades commencèrent à reprendre des forces.

A partir du gué de la Tsomo, la route commença à devenir de moins en moins frayée, bientôt il n'en resta plus que quelques traces à peine visibles. Pousser plus loin sans un guide eût été dangereux; nous fîmes halte, nos gens battirent la campagne à la découverte de quelque village, on réussit à s'aboucher avec quelques Cafres Tamboukis; mais personne ne voulait nous accompagner. Prières, cajoleries, rien n'y fit. « Nous savons le chemin, mais nous n'irons pas avec vous, il y a des Bushmen par là-bas et nous en avons peur. » Il fallut rompre la conférence et retourner à nos wagons. Nous n'avancions que lentement, nos bœufs se traînaient péniblement au travers d'une herbe épaisse; bientôt les rivières se présentèrent, chaque jour il fallut passer quelques heures les pieds dans l'eau, barbotant, criant, gesticulant, aidant et de nos poumons et de nos épaules, avant que la lourde machine pût sortir du gué et parvenir au sommet de la berge opposée. Un jour, à une forte descente, je quittai le wagon pour prendre les devants, en oubliant, par une étourderie incroyable, de rattacher les deux carabines qui composaient tout notre état de défense et que mon domestique venait justement de nettoyer; arrive une secousse, elles glissent, tombent, la roue passe sur la batterie et les voilà hors

de service. C'était vexant, surtout avec des Bushmen en perspective, mais il fallut bien en prendre son parti. Le lendemain, notre petit Louis risqua d'avoir les jambes brisées. Profitant de ce que son père ne le voyait pas, il grimpe sur le siége, et aussitôt, entonnant joyeusement un cantique, il ne remarque pas que le wagon va franchir un fossé; le choc le lance sous les pieds des bœufs; effrayés, ils font un écart, et c'est ce qui le sauva. La roue ne fit que l'effleurer.

Vers le soir, gens et bêtes n'en pouvaient plus; aussi, à l'abri d'un joli vallon ombragé d'arbres séculaires, nous nous décidâmes à faire une halte de quelques jours, On dételle les bœufs, on élève la tente, un feu magnifique est bientôt allumé, autour duquel nous nous rassemblons gaîment sans nous douter le moins du monde que nous venions de nous arrêter précisément au quartier général des Bushmen. Si nous l'avions su, notre joie n'eût pas duré longtemps, car nous étions absolument à leur merci; en fait d'armes défensives nous n'avions plus que nos couteaux.. Ne nous doutant de rien, nous passâmes quelques heureux jours dans ce charmant endroit. Le dimanche venu, je rassemblai ma petite congrégation, et le cœur plein de reconnaissance envers Dieu, nous célébrâmes notre culte. Sur le soir, m'étant éloigné du campement, je fus surpris de voir briller une lumière à quelque distance; je rejoignis mes gens, nous nous dirigeâmes de ce côté, mais, ne discernant rien, je crus m'être trompé. Le lendemain on se remit en route. Mais quel chemin ! On ne faisait que tomber de mal en pire. A une montée, il fallut retenir le wagon avec des cordes pour l'empêcher de tomber dans un précipice; franchement, nous commencions à avoir assez du voyage. Heureusement ce mauvais pas était le dernier.

Depuis quinze jours, nous n'avions pas rencontré âme vivante ; aussi quelle fut notre surprise lorsqu'au sortir d'u défilé nous nous trouvâmes face à face avec une troupe de

gens à cheval suivis de plusieurs wagons. C'était le chef Griquoi Adam Kok, qui se rendait dans la colonie avec sa suite. Etabli depuis quelques années dans le *No Man's Land*, il travaille à étendre sa domination sur toute la Cafrerie supérieure. Réussira-t-il, et s'il réussit, la cause de la civilisation y gagnera-t-elle ? C'est ce que je ne veux pas examiner ici. Les Bassoutos que je me proposais de visiter relèvent de lui ; aussi j'eus à me présenter et à faire connaître le but de mon voyage. Nous échangeâmes quelques paroles pendant que les wagons continuaient leur marche. Au moment de nous séparer, quelqu'un de sa suite me dit : « Vous avez passé le dimanche à tel endroit, comment avez-vous donc fait pour échapper aux Bushmen, vous êtes si peu nombreux ! — Et sans fusils, ajoutai-je. — C'est vraiment étonnant qu'ils vous aient laissé passer ; dernièrement encore ils nous ont enlevé vingt chevaux. » Vraiment notre Dieu est un Dieu miséricordieux. Admettant que les Bushmen, respectant nos personnes, se fussent contentés d'enlever nos attelages, que fussions-nous devenus dans ce désert, nous et nos pauvres enfants ? A mon départ j'avais eu bien soin de me munir de poudre et de balles, mais le Seigneur avait voulu me montrer que sa protection valait mieux que tout cela.

Un mois après avoir quitté Aliwal, nous arrivions sur les bords de la Tena. Les villages des indigènes n'étant plus fort éloignés, j'envoyai deux hommes en avant pour annoncer mon arrivée et demander des bœufs de renfort. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, et trois jours après, notre wagon s'arrêtait au pied de la montagne de Malatiele. Notre voyage avait duré cinq semaines.

Nos chers amis, entendant cela, vont sans doute s'imaginer que je suis aux antipodes du Lessouto, et ils regretteront que j'aie abandonné cette intéressante mission. Bien au contraire, je suis aussi près du Lessouto que lorsque j'étais à Aliwal, car il n'y a que la montagne qui m'en sépare : trois journées de cheval et me voilà rendu à Thabana-Moréna. C'est

en Angleterre qu'on dit « Time is money ; » en Afrique le temps n'a pas de prix, et plutôt que de faire les frais d'une route à travers les montagnes, on préfère les tourner, dût-on y mettre des mois, absolument comme si pour aller de Lyon à Turin, on passait par Marseille et par Gênes.

Les Bassoutos, Batlokoas, Bapoutis établis à Malatiele me firent un excellent accueil. Chaque petit chef désirait m'avoir près de lui, car ce n'est pas peu de chose pour un chef nègre que d'avoir à sa manche un missionnaire auquel on puisse dire : « Mon missionnaire, écris-moi une lettre, mon missionnaire, rends-moi tel ou tel service. » Cela vous donne de l'importance aux yeux de la tribu, et on a le plaisir d'exciter la jalousie de ses voisins. Naturellement, j'eus soin de leur dire que je n'avais pour le moment aucune intention de me fixer au milieu d'eux d'une manière définitive, et comme seul entre tous le chef Lépéana pouvait mettre à ma disposition une couple de huttes, j'acceptai son offre ; et c'est ainsi que je me trouve établi dans son village.

L'établissement n'a rien de magnifique, il serait même difficile d'imaginer quelque chose de plus misérable que ces quatre huttes enfumées, dont la moitié seulement sont à l'épreuve de la pluie et dont aucune n'est impénétrable au vent et à la poussière. Notre première maisonnette de Thabana-Moréna était un palais en comparaison, mais depuis les jours de notre arrivée en Afrique, nous avons appris à supporter bien des misères. Notre hutte n'a ni fenêtres, ni cheminée, ni même de porte ; on ferme avec une vieille caisse, et si le froid est trop piquant, on allume un petit feu à terre et on tâche d'avaler la fumée. S'agit-il d'écrire des lettres, la question se complique ; il faut se tenir près de la porte et tâcher de rassembler ses pensées en dépit d'un vent glacé qui engourdit la main et fait voltiger le papier. Au reste, ce n'est pas sur moi que retombe le fardeau ; ma chère femme (il ne m'appartient pas de faire ici son éloge) supporte tout avec une sérénité admirable. Rien ne l'embarrasse : une vieille

futaille sert de garde-manger, on cuit le pain dans une fourmilière, on moud le blé sur une pierre comme au temps d'Abraham, et ainsi on s'en tire, non sans peine, mais au moins sans se faire trop de soucis.

Nous nous sentons un peu isolés, d'autant plus qu'à notre arrivée ici, nous avons renvoyé les gens de Thabana-Moréna qui nous avaient accompagnés. La guerre ayant recommencé au Lessouto, je me serais fait scrupule de les retenir loin de leurs familles. Mais si nous nous sentons un peu isolés, en revanche nous sommes bien heureux d'avoir de nouveau quelque chose à faire. Chaque dimanche, je prêche à un auditoire fort attentif, d'environ cent personnes. Ma femme a commencé une école du dimanche et une sur semaine. Il y a du zèle pour apprendre à lire, et avant-hier je découvris au pied d'un rocher un homme d'un certain âge qui, voyant que nous étions tous trop occupés pour l'initier aux mystères de l'a, b, c, avait mis la main sur mon petit Louis, le second de mes enfants. Le bambin semblait tout glorieux d'avoir quelque chose à enseigner, et l'écolier à barbe grise tout heureux d'avoir quelque chose à apprendre.

J'ai eu le plaisir de trouver ici quelques chrétiens et quelques candidats au baptême, qui jadis faisaient partie du troupeau de M. Ellenberger. Depuis leur départ de Béthesda, ils ont été entièrement laissés à eux-mêmes au milieu d'une foule de païens. Le petit troupeau ne comptait qu'un seul homme, Andréase Chufu; il en devint naturellement le pasteur, et, demandant au chef du village voisin l'autorisation de tenir chez lui un service chaque dimanche, il commença à évangéliser selon ses moyens. Certes, le pauvre Andréase est un homme fort ordinaire, il ne sait pas lire, les vérités chrétiennes sont un peu confuses dans sa tête, mais il a fait ce qu'il a pu. Heureux les ministres de l'Evangile qui peuvent en dire autant! Me montrant un sentier qui s'éloignait de sa demeure, il me dit : « Voilà mon sentier du dimanche, je l'ai frayé en allant évangéliser. » Je ne puis rien affirmer

touchant les succès de son œuvre; sans doute quelques germes ont été déposés que le temps révèlera, mais ce que je puis dire, c'est que sur ce sentier du dimanche l'herbe ne croissait pas.

Les villages des indigènes étant à plusieurs lieues les uns des autres, mon auditoire du dimanche ne se compose guère que de personnes habitant l'endroit même. Jusqu'ici, l'hiver et le manque de chevaux m'ont empêché d'aller au dehors; partout il serait facile de trouver un auditoire, quoique partout les gens ne soient pas aussi bien disposés que les Bassoutos de Lépéana. Le dernier samedi de juin, je me rendis chez Lehana, chef des Batlokoas, qui m'avait demandé d'aller prêcher dans son village. C'est un homme aux manières tant soit peu rudes et hautaines, ce qui est du reste le propre de tous les Batlokoas, mais il est fort intelligent; il a appris à lire à l'école des missionnaires wesleyens, et je crois qu'il désire sincèrement voir l'Evangile annoncé à son peuple. Il est fort loin d'avoir embrassé le christianisme et, cependant, la connaissance qu'il a du Nouveau Testament ferait honte à plus d'un chrétien d'Europe. Le soir de mon arrivée, assis dans sa hutte auprès d'un bon feu, il me pria de lui expliquer... vous ne devineriez pas... pourquoi, dans l'épitre aux Hébreux, la sacrificature de Jésus-Christ est comparée à celle de Melchisédec, et je fus étonné de l'intelligence avec laquelle il saisissait mon explication. Le lendemain, il fit de son mieux pour me procurer un nombreux auditoire, et, allant lui-même de hutte en hutte, il finit par m'amener plus de deux cents personnes, sans compter les enfants; mais quel auditoire! En dépit des signes du chef et de ses regards courroucés, les rires, les conversations ne cessaient pas. Devant moi, des jeunes gens fumaient la pipe; à droite, les femmes se poussaient du coude en faisant des remarques à haute voix sur ma personne et sur mes habits; derrière moi, c'étaient deux vieilles qui se demandaient le nombre de mes enfants et ne parvenaient pas à s'accorder; de quelque côté que vinssent à

se porter mes yeux, ce n'était que désordre et confusion. Je récitai un court verset de cantique en invitant l'assemblée à le chanter avec moi; sur quoi le chef ajouta: « Allez, faites comme lui, n'ayez pas peur; » et aussitôt s'éleva le plus affreux chorus que j'aie entendu de ma vie; cela allait en haut, en bas, à droite, à gauche et en travers de tous les tons de la gamme ; ma voix était étouffée, et lorsqu'on fut arrivé à la fin du verset, impossible d'arrêter: la musique allait toujours, si bien que je dus me lever pour imposer silence. On se tut, mais à regret : il était évident qu'ils goûtaient cet exercice. Leur tenue pendant la prière fut décente; vint le tour de la prédication; je lus la parabole de l'enfant prodigue que j'accompagnai de quelques paroles sérieuses à leur portée. Je fus écouté avec la plus grande attention, et je commençais à espérer d'avoir fait quelque impression sur eux, lorsqu'un vieillard assis à côté de moi se lève en disant : « C'est bien, je t'ai entendu, ça suffit, je vais aller traire ma vache. » L'assemblée part d'un éclat de rire, et il me fut impossible de regagner son attention. Dans l'après-midi, je rassemblai les enfants pour l'école du dimanche; toute une troupe. C'était plaisir de voir ces rangées de petites têtes noires dont les yeux brillants m'observaient avec une vive curiosité mélangée de frayeur; je les fis chanter : ce fut d'abord la même comédie qu'à la réunion du matin, mais, à force d'y revenir, on finit par arriver à quelque chose de passable. Le chef m'aidait de tout son pouvoir, mais un peu à l'inverse du bon sens : « Regardez bien le missionnaire, il est venu pour vous instruire, faites comme lui, faites comme lui! » Aussi, lorsque j'en vins à leur raconter une histoire de la Bible, je ne tardai pas à m'apercevoir que, retenant la leçon, mon petit auditoire s'étudiait à copier mes gestes avec la plus scrupuleuse exactitude ; suivant le cas, à droite, à gauche allaient les têtes, et ayant fait signe à quelques bavards de se taire, cent petites mains de se lever à l'instant. Un régiment prussien n'aurait pas mieux manœuvré.—«Es-tu satisfait? me demanda Lehana,

alors que j'eus un pied dans l'étrier. — Mais oui, lui dis-je, pour un commencement. » Mon domestique ne partageait pas mon sentiment, il était consterné : « J'espère que Monsieur ne retournera pas vers ces gens-là ; ils sont pires que des bêtes sauvages, c'est pour rien qu'on leur prêche. » Non, ce sont de pauvres ignorants qui ne savent pas mieux, et si quelques-uns d'entre eux reçoivent mal l'Evangile, c'est qu'au fond ils en ont peur. La parole de Dieu est puissante et Dieu peut tout là où l'homme ne peut rien. C'est ce que je me disais encore l'autre jour en écoutant un pauvre Bushmen me raconter son histoire, Comme tous les gens de sa race, il ne fait pas de différence entre le mien et le tien ; s'étant avisé un jour de dérober un mouton à son maître, qui cette fois n'était pas un Blanc, mais bien un Mossouto, celui-ci prit froidement un couteau, et sciant, taillant, enleva au pauvre malheureux les trois premiers doigts de la main droite, en disant : « C'est elle qui a fait le mal, c'est elle qui sera punie. » — « N'est-ce pas, me disait le pauvre estropié en élevant sa main mutilée, mon maître est bien habile, mais je le suis encore plus que lui. Je volerai tout de même. Deux doigts en valent cinq à qui sait les employer ! » Que de misères dans ce pauvre monde, et ce ne sont pas les déclamations de nos savants d'Europe qui les guériront ; il n'y a qu l'Evangile pour cela.

Oui, l'Evangile a en lui une puissance qui s'exerce en dépit de tous les obstacles. Cette guerre du Lessouto nous l'a bien montré. Nous avons vu nos chrétiens indigènes rester fidèles à leur Dieu malgré la faim, le froid, la dispersion. Lorsque nous pourrons être réunis de nouveau, je doute que nous ayons à constater beaucoup de défections. L'épreuve leur aura été moins funeste que tant d'années de prospérité. Notre frère, M. Duvoisin, m'écrit que dans le district qui reste à Moshesh, l'œuvre du Seigneur est plus prospère que jamais ; les chapelles sont pleines, les Bassoutos commencent à rechercher e Seigneur avec larmes et supplications. Il faut

avoir vu la stupide vanité, la jactance insensée que les Bassoutos affectaient autrefois, pour comprendre toute la valeur du mouvement qui s'opère aujourd'hui. S'il en est ainsi tout n'est pas encore perdu : l'Eternel délivre les cœurs froissés, et notre mission pourra voir encore de beaux jours.

Adieu, chers frères, ne nous oubliez pas dans vos prières.

Votre bien affectionné,

P. GERMOND.



TAITI.

COMPTE-RENDU DES CONFÉRENCES PASTORALES TENUES A PAPÉÉTÉ, LES 8 ET 9 MAI 1867, ÉCRIT PAR M. ATGER, PASTEUR.

La neuvième session des conférences pastorales de Taïti et Mooréa a été tenue à Papéété, les 8 et 9 mai 1867. Sur 22 Eglises que comptent ces deux îles, 20 étaient représentées, soit par leurs pasteurs, soit par des diacres délégués. Le nombre des pasteurs, instituteurs ou diacres présents dépassait 70. Et pourtant la mer était très mauvaise depuis la pointe de Taiarapu jusqu'à Paéa. Nos amis avaient dû prendre le large, à une grande distance, pour ne pas voir leurs frêles embarcations brisées par les flots qui entourent l'île d'une éclatante, mais redoutable ceinture d'écume. Quelques-uns même avaient renoncé à la voie de mer et suivi la côte, faisant ainsi à pied un trajet de douze à quinze lieues.

Décidément, la conférence pastorale est fondée. Elle s'élève peu à peu à la hauteur d'une institution, et rendra, je l'espère, de précieux services à nos Eglises indigènes. — J'ai ouvert la première séance, le 8 mai à dix heures, par la

prière, la lecture du chapitre XXXIV d'Ezéchiel et quelques paroles de salutation et d'exhortation. Deux autres pasteurs ont ensuite indiqué chacun un cantique et prononcé une prière. Après cette première partie de préparation morale, chaque pasteur, ou délégué, a lu le rapport sur son Eglise. Ces comptes-rendus, généralement peu soignés dans les conférences précédentes, avaient été, cette fois, l'objet d'une attention particulière. Dans mes lettres de convocation, j'avais recommandé aux pasteurs et aux diacres de préparer convenablement cette partie importante de la conférence, et de nous donner une idée précise de l'état religieux de leurs troupeaux. Je leur avais même indiqué les faits principaux sur lesquels ils devaient fixer leur attention. Il faut bien aider ces pauvres ministres indigènes, dont quelques-uns savent à peine écrire, et les habituer, peu à peu, à observer les faits moraux. Cette précaution n'a pas été inutile. Nous avons eu des rapports moins secs et moins nus que d'habitude. Le récit d'une conversion, d'une mort édifiante, quelques mots sortis du cœur éveillaient de temps à autre l'attention de l'assemblée. C'est encore peu de chose, mais c'est un progrès réel sur les conférences précédentes.

Je ne vous enverrai pas tous ces comptes-rendus particuliers. Ce serait un travail considérable de traduction, dont je puis d'autant mieux me dispenser que les détails dans lesquels j'entrerai suffiront pour vous donner une idée de la situation générale.

Voici seulement, d'après les rapports lus à la conférence, la liste des Eglises avec les noms des pasteurs, le nombre des communiants et le nombre des élèves qui fréquentent les écoles de notre culte :

NOMS DES EGLISES.	NOMS DES PASTEURS.	NOMBRE DES Communiants.	NOMBRE DES ÉLÈVES Aux Ecoles de notre culte.
Papéété (Taïti)	Atger, pasteur français... Daniela, pasteur indigène.	250	200
Faaa	Maheanuu	59	— Ecole catholique
Punauia	N	105	— id.
Paéa	Térani (non confirmé)	125	112
Papara	Peau	180	80
Mataeia	Tiaoré	124	85
Papeari	Roopohé	62	70
Vairao-Mataoé-Toahotu	Opuraa	146	60
Teahupoo	Taumihau	111	70
Tautira	Mano	111	72
Pueu	Teanuanua	65	57
Afaahiti	Mataitai	22	18
Hitiaa	Ahuturu	20	70
Maahena	Roura	40	37
Tiarei	Metuaaro	40	45
Papénoo	Nini (non confirmé)	120	66
Haapapé	Roometua	76	— id.
Papaoa	Ariipeu	110	36
Teavaro-Teaharoa (Moorea).	Teina (non confirmé)	120	53
Papetoai	N	55	53
Haapiti	Ita	130	39
Afareaitu	Haapoto	82	71
	Totaux	2.153	1.294

En avril 1866, époque de la dernière conférence, le nombre des membres de l'Eglise était de 2,165, et le nombre des élèves, de 1,451. Il y a donc eu diminution de 12 membres de l'Eglise et de 157 élèves. Ces chiffres nous apprennent où est le danger et où il faut porter notre effort, si nous voulons assurer l'avenir de notre œuvre à Taïti.

Je m'étais borné, l'an dernier, à lire à la conférence un court exposé de l'état religieux de l'Eglise de Papéété, dont j'ai, d'une manière plus spéciale, la responsabilité. J'ai cru devoir, cette année, sortir des limites restreintes d'un compte-rendu local, et laissant à Daniela, mon suffragant, le soin de présenter le rapport sur l'Eglise du chef-lieu, j'ai essayé de résumer, dans un discours, les faits principaux qui se sont produits depuis la dernière conférence, et qui pouvaient intéresser l'assemblée. Il est nécessaire de déve-

lopper chez nos ministres le sentiment de l'unité et de la solidarité de leurs Eglises. Il ne faut pas que des faits, quelquefois graves, soient oubliés et comme enterrés dans les limites d'une paroisse, et que chaque troupeau marche dans un sentier isolé. Si chaque pasteur se sent responsable de son œuvre devant tous ses collègues, et s'il doit en rendre compte à la conférence, il veillera d'autant plus sur lui-même et sur les âmes qui lui sont confiées. La résistance aux attaques du dehors sera aussi plus forte et plus efficace.

Voici une analyse de ce rapport, qui vous donnera une idée des questions dont s'est occupée la conférence. Ce sont les faits qu'il rappelle qui ont naturellement fourni la base et comme le thème de nos discussions :

« Pasteurs, instituteurs et diacres des Eglises de Taïti et « Moorea, paix vous soit de la part de Dieu notre Père et du « Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur. — Je me réjouis de « vous voir aujourd'hui en si grand nombre. Ni la distance « considérable qui sépare quelques-uns de vos districts de « Papéété, ni la grosse mer, n'ont pu vous empêcher de « vous réunir à vos collègues. Soyez tous les bienvenus. « Avant d'engager la bataille, les chefs d'une armée se con- « certent pour l'attaque, et prennent toutes les précautions « qui peuvent leur assurer la victoire. Notre conférence, « c'est notre conseil de guerre. Nous chercherons ensemble « les moyens de vaincre le mal et l'erreur. Que l'esprit du « Chef suprême de l'Eglise descende sur nous! Que cette « conférence contribue à l'affermissement et à l'extension « de la foi chrétienne dans notre petit pays! Depuis notre « dernière réunion, les Eglise de Taïti ont reçu de précieux « encouragements, des grâces signalées. Rappelons-en le « souvenir, et disons avec le prophète : « Mon âme, bénis « l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

« Une maison d'école, grande et commode, a été construite « à Papéété, et vos enfants y reçoivent maintenant une ins- « truction quotidienne. Vous pouvez leur faire apprendre le

« français sans craindre de les voir perdre la foi de leurs « pères. Mais, savez-vous ce qu'a coûté ce bâtiment que vous « admirez, le premier de ce genre dans vos îles? Il a coûté « 25,000 francs. Et cette somme si considérable, c'est, en « grande partie, à la sympathie, à l'affection chrétienne des « protestants français que vous la devez. Rendez grâce à « Dieu, et soyez reconnaissants envers vos frères étrangers. « Je remercie ceux d'entre vous qui nous ont apporté leur « offrande. Nous avons reçu 1,200 francs de onze Eglises et « de quelques indigènes qui ont souscrit isolément. Que les « Eglises qui n'ont encore rien envoyé se hâtent. Nous de- « mandons le concours de tous ceux qui aiment le Seigneur « Jésus-Christ et son œuvre.

« Un nouveau témoignage de l'intérêt profond que vous « portent les protestants français, c'est l'envoi d'un second « pasteur pour remplacer M. Arbousset. Ce collègue, que « nous avons tant désiré et si longtemps attendu, nous est « enfin accordé. Dieu l'a appelé, le comité de la Société des « missions évangéliques de Paris l'a choisi. Le navire qui « nous l'amène vogue peut-être déjà sur les mers. Que Dieu « protége son serviteur! Que son arrivée soit un encoura- « gement et un signal de réveil pour nos Eglises!

« Ne comptons pas trop cependant sur les appuis exté- « rieurs. Dieu fait son œuvre avec, sans ou malgré les hom- « mes. Nous ne sommes que les fragiles instruments dont le « Seigneur daigne se servir, mais dont il peut aussi se « passer.

« Vous savez dans quel état misérable d'abaissement était « tombée l'Eglise de Papara. Le compte-rendu qu'on nous « avait lu dans la dernière conférence avait rempli tous nos « cœurs de tristesse. Si on nous avait dit alors que dans « quelques mois ce désert fleurirait comme une rose, que « les brebis égarées reviendraient au bercail, que nos écoles « se rempliraient d'enfants, que les scènes de désordre et « de scandale feraient place à des réunions d'édification, et

« que le nombre des membres de l'Eglise allait s'élever, en « quelques semaines, de cent à cent quatre-vingts..... l'eus- « sions-nous cru? Voilà cependant ce qui est arrivé. Voilà « ce que Dieu seul a fait. Sans encouragements extérieurs, « sous le souffle de l'Esprit saint, cette Eglise, comme hon- « teuse d'elle-même, s'est tout à coup relevée. La vision « d'Ezéchiel s'est encore une fois réalisée. Les os secs ont « revécu et se sont levés pour louer l'Eternel.

« J'ai fait, il y a quelques semaines, une visite à cette « Eglise, et mon cœur a été réjoui et consolé par tout ce « que j'ai vu et entendu. La communauté entière est parta- « gée en quatre groupes ou classes, qui ont des réunions « spéciales pour apprendre des cantiques, des portions de « la Parole de Dieu et des explications fournies par des pas- « teurs ou des diacres. J'ai assisté à une réunion générale « des groupes, et j'ai entendu réciter par cœur, sans bron- « cher, par un groupe, le psaume 119, avec des explications « pratiques; par un autre groupe, les dix premiers psaumes; « par un troisième groupe, un de mes sermons, dont la « *cheffesse* m'avait prié, quelque temps avant, de lui donner « copie. De tout jeunes enfants sont membres de ces groupes. « En entendant leurs fraîches voix se mêler aux voix graves « des vieillards, je pensais à l'hosanna des enfants de Jéru- « salem et à la parole du prophète : « Tu as tiré ta louange « de la bouche des enfants et de ceux qui têtent. »

« Un réveil religieux simultané s'est produit à l'extrémité « sud de Taïti, dans la presqu'île de Taéarapu. Les pasteurs « de Teahupoo, Mataoé, Vairao, Toahotu, ont eu l'heureuse « idée, vu la proximité de leurs villages, d'établir des réu- « nions générales, tenues alternativement dans chacune de « leurs Eglises, le premier dimanche de chaque mois, jour « de communion. Ces assemblées ont été abondamment bé- « nies. Le mouvement a été si général que, dans un de ces « villages, la population entière, moins deux personnes, est

« entrée dans l'Eglise (1). Pasteurs et diacres de ces Eglises « bénies, ne laissez pas ce beau zèle s'éteindre. Recueillez « dans la paix les doux fruits de l'Esprit. Aidez les Eglises « voisines. Que la sainte flamme se communique, et que « l'œuvre de la grâce gagne à la fois en étendue et en pro- « fondeur.

« Les pasteurs de la Société des Missions de Londres, éta- « blis aux îles sous le vent de Taïti, ont envoyé quelques- « uns de leurs élèves visiter l'archipel Tuamotou. Ces îles de « sable, où ne croît que le cocotier, renferment des populations « intéressantes avec lesquelles nous avons trop peu de rap- « ports et que travaille activement, quoique avec peu de « succès, la propagande catholique. Nous nous réjouissons « du secours que nos frères de la Société de Londres ont « envoyé à ces îles lointaines, soumises, comme Taïti, au « protectorat français. Les jeunes ministres indigènes qui « sont allés encourager et fortifier ces Eglises ont fait une « œuvre excellente et qui, je l'espère, portera des fruits. Ils « ont été bien reçus, et quelques-uns mêmes ont été nommés « pasteurs dans les districts où ils se sont arrêtés. Mahao est « établi à Ana; Teoru est appelé à Kau-hi; Mato et Nini à « Faaité. A son arrivée à Taïti, Nini a été aussi élu à Pa- « pénoo. Placé entre deux appels également honorables, il « s'est d'autant plus facilement décidé à accepter Papénoo, « que sa famille est établie dans ce district dont il est lui- « même originaire, et que l'île de Faaité et les îlots qui en « dépendent, ne contenant pas une population de plus de » deux cents habitants, peuvent être facilement desservis par « un seul ministre.

« Comme nos collègues des îles sous le vent, nous sommes

(1) Chose inouïe à Taïti, où les Eglises sont constituées sur le principe de la profession de foi individuelle et où les membres communiants ne forment généralement qu'une minorité au milieu de la masse infidèle.

« préoccupés de l'état religieux de ces insulaires Tuamotou « dont le nombre dépasse peut-être celui des Taïtiens et « qui loin du contact corrupteur de la civilisation gardent « quelques-unes des qualités natives de la race océanienne. « Ne pouvant pas leur envoyer des ministres, dont nous « manquons nous-mêmes, nous avons eu la pensée d'en « appeler quelques-uns à Taïti et de les former pour le mi-« nistère. Trois d'entre eux sont au milieu de nous. Ils m'ont « été envoyés par les Eglises d'Ana. L'Eglise de Papéété les « a reçus avec cordialité. Ils méritent d'autant plus nos soins « et notre confiance, qu'ils ont souffert pour l'Evangile et « sont restés deux mois en prison, victimes d'une injuste et « odieuse persécution des prêtres. Je leur donne trois leçons « par semaine. Ils travaillent de leurs mains et partagent leur « temps entre la pêche et l'étude.

« Je voudrais pouvoir m'arrêter ici, mes chers collègues, « et laisser vos cœurs sous la douce impression des grâces « divines dont j'ai rappelé le souvenir. Mais vous savez trop « bien que je ne le puis pas. Il faut mettre les ombres à ce « tableau et vous dire nos douleurs comme nos joies, les « épreuves dont nous souffrons comme les bénédictions dont « nous rendons grâce.

« J'évoquerai d'abord un douloureux souvenir, celui de la « mort si subite du dernier représentant de l'ancienne mis-« sion anglaise à Taïti. Pendant un ministère de plus de « quarante ans, M. Simpson a vu le paganisme vaincu, Oro « détrôné, les sacrifices humains abolis, l'infanticide répri-« mé, la foi chrétienne solidement établie sur les ruines de « l'idolâtrie. Il à été témoin de la prospérité religieuse et de « la décadence de vos Eglises indigènes. Il était le dernier « trait-d'union entre les temps heureux, l'âge héroïque de « votre Eglise et les temps sombres que nous traversons « aujourd'hui. Mes amis, que sa mort soit pour nous tous un « sérieux avertissement. Nous ne faisons que traverser ce

« monde d'un pas rapide. Soyons fidèles, préparons-nous au « jugement suprême.

« A Punauia, notre fidèle collègue et ami Térani a vu tout « à coup son ministère entravé par des difficultés qui lui ont « paru insurmontables. La cheffesse a pris vivement parti « contre lui dans une affaire où ni elle ni le pasteur ne de- « vaient être impliqués. En l'absence de Térani, qui était « allé donner la communion à l'Eglise de Papéari, qui l'avait « appelé, la famille du pasteur a été chassée, la maison « fermée, les arbres fruitiers interdits... Devant de telles vio- « lences, il fallait en appeler au gouvernement français et « entrer en lutte avec la cheffesse ou bien se retirer. Térani « a pris le second parti. Connaissant le respect et la vénéra- « tion que vous portez à vos chefs, il n'a pas cru, même si le « gouvernement français lui donnait raison, pouvoir continuer « avec fruit son ministère à Punauia. Il m'a écrit pour m'an- « noncer son intention de retourner à Rimatara, son pays « natal. Je me suis opposé à ce projet. Il faut que Térani « reste au milieu de nous. L'Eglise de Paéa l'appelle. Que « Térani accepte cc poste. Il sera près de Punauia et pourra « encore rendre des services à sa première Eglise.

« A Téavaro et à Papénioo, des désordres graves se sont « produits. Je suis aussi affligé que honteux d'être obligé de « les rappeler. Les deux ministres de ces deux Eglises ont « été cassés pour cause d'immoralité notoire. Vous savez que « j'aime mieux vous défendre que vous accuser. Mais pour- « tant le support a des limites que lui trace la fidélité. Nous « ne devons pas souffrir le scandale dans le sanctuaire. « N'oubliez pas que vous êtes des hommes consacrés, c'est- « à-dire mis à part pour une œuvre spéciale ; que vous ne « vous appartenez pas à vous-mêmes, mais au divin Chef qui « vous a enrôlés à son service, et que vous devez présenter « le modèle des vertus que vous prêchez et offrir vos corps « et vos âmes en sacrifice vivant, saint et agréable au Sei- « gneur. Les deux indignes ministres de Téavaro et Papénoo « ont été remplacés par Teina et Nini, deux élèves de l'école

« anglaise de Tahaa, qui ont notre confiance. Teina qui n'est « pas consacré nous demande l'imposition des mains. Nous « règlerons ensemble les détails de cette solennité, à laquelle « vous êtes déjà initiés.

« Au retour de la captivité, les Israëlites bâtissaient d'une « main les remparts de Sion et de l'autre tenaient l'épée « (Neh. IV, 17.). C'est là aussi la double tâche qui s'impose « dans ce pays au pasteur fidèle. Il faut à la fois édifier « l'Eglise et la défendre contre les attaques du dehors. J'ai « été extrêmement affligé d'apprendre que la main avait « faibli à quelques-uns d'entre vous.

« C'est à Faaa, c'est à Haapapé que nous avons subi cet « échec. Une école catholique s'est établie dans ces deux « districts protestants. Les parents y ont envoyé leurs enfants, « oubliant que ce n'est pas tant le français que les cérémo- « nies d'un autre culte qu'on leur enseignera. Il y avait « pourtant un moyen bien simple pour ces parents de satis- « faire le désir d'instruction que fait naître en eux le contact « des Européens, tout en restant fidèles à leur vieille foi et à « leur vieille Bible. M. Viénot n'a-t-il pas mis généreusement « à leur disposition un morceau de terrain près de notre « école à Papéété ? Ils pouvaient y construire une case pour « leurs enfants et les y établir sous la surveillance d'un « diacre. Ont-ils trouvé la distance qui les sépare de Papéété « trop considérable ? ou bien est-ce indifférence religieuse ? « Le fait est que nous n'avons encore obtenu aucune ré- « ponse.

« Taïtiens, gardez précieusement votre vieille foi, votre « vieille Bible, la Bible des Davis, des Nott, des Pomaré. « Qu'elle soit pour vous l'arche sainte du salut et elle sera « aussi le gage sacré de votre liberté dans la soumission à la « loi établie. »

Après la lecture du discours du pasteur français, la discussion générale est ouverte.

(La suite au prochain numéro.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

THIBET.

MISSION DES FRÈRES MORAVES.

Nous annoncions, il n'y a pas longtemps, que les intrépides messagers du Christ qui ont fondé, dans les gorges de l'Himalaya, l'établissement de Kiélang, venaient d'étendre le champ de leurs travaux. Voici dans quels termes le *Journal des frères de l'Unité* raconte les premières difficultés de l'entreprise. Ce récit peut bien être intitulé :

Un nouveau Balaam.

« Lorsqu'il fut décidé que le frère *Pagell* irait fonder la nouvelle station de *Pou* dans la province thibétaine de *Kunawur*, on aurait dit que les éléments et les hommes s'étaient conjurés pour empêcher l'établissement du second phare de la lumière évangélique sur les hauteurs de l'Himalaya. Les torrents gonflés par les pluies avaient enlevé les ponts; des avalanches avaient détruit les étroits sentiers de montagne; les neiges amoncelées sur les hauteurs rendaient presque impraticables les passages de *Wézang* (13,540 pieds d'altitude) et de *Rurung* (14,500 pieds), qui seuls conduisent de la province de Lahoul dans celle de Kunawur. Mais toutes ces difficultés n'étaient que le prélude de celles que l'inimitié des hommes allait créer au missionnaire sur les lieux mêmes de son futur établissement. Remplis de méfiance et de haine, les indigènes s'ingéniaient à susciter mille embarras au frère Pagell. D'abord, ils ne voulurent pas lui vendre le terrain né-

cessaire, et lorsqu'ils se virent forcés de tenir les engagements qu'ils avaient pris à cet égard, ils se refusèrent à fournir des vivres. Aucun ouvrier de la contrée ne voulut travailler à la construction de la maison, et quand le missionnaire en fit venir des provinces environnantes, guidé en quelque sorte et encouragé par cette parole qu'il avait rencontrée dans le livre de Textes : *Ceux qui sont de loin viendront et bâtiront le temple de l'Eternel* (Zach. VI, 15), les gens de Kunawur s'obstinèrent à ne point accorder d'abri à ces ouvriers étrangers et s'opposèrent même ouvertement à leur travail. La persévérance du missionnaire finit cependant par triompher de tous ces obstacles, et sa maison se construisit.

« On était à la saison de la moisson, qui, cette année-là, était moins abondante qu'à l'ordinaire. Les habitants de Kunawur s'en alarmèrent, et, toujours sous l'impression pénible de l'établissement dans leur vallée d'un Européen ennemi de leur religion, ils allèrent en demander la cause au Grand-Lama de *Gartok*, espèce de souverain pontife boudhiste. Le but de cette consultation n'est pas difficile à deviner. C'était *Balak* qui sommait *Balaam* de maudire le peuple de Dieu (Nom. XXIII, 24), et cette malédiction eût, sans aucun doute, causé la ruine de la maison et l'expulsion du missionnaire, en mettant le comble à la haine des habitants de Kunawur. Mais aujourd'hui, comme du temps de Balak, l'Eternel sait se servir de ses ennemis même pour bénir son peuple. Le Grand-Lama renvoya la députation avec cette déclaration : « Un « Européen a voulu se fixer au milieu de vous, et vous lui « avez suscité tous les embarras imaginables. Voilà pour« quoi votre moisson a manqué. Changez désormais de con« duite à l'égard de votre hôte, faites-lui autant de bien que « vous lui avez fait de mal, et votre moisson sera abondante « comme par le passé. » — Balak *se mit en colère contre Balaam* (Nom. XXIV, 10), lorsque celui-ci, *appelé pour maudire ses ennemis, les eut expressément bénis*. Les gens de Kunawur, au contraire, dociles à la voix de leur prophète, changèrent

aussitôt de sentiment à l'égard du frère Pagell, si bien que celui-ci put ouvrir, trois mois plus tard, une école à laquelle les parents s'empressèrent d'envoyer leurs enfants. Tant il est vrai que *quand l'Eternel prend plaisir aux voies d'un homme, il apaise même envers lui ses ennemis.* (Prov. XVI, 7). »



INDE.

DES SOLDATS PRÉDICATEURS.

En parcourant l'histoire des missions dans l'Inde, il est impossible de n'être pas frappé de l'intérêt que beaucoup de militaires anglais prennent à cette œuvre sainte, et du concours actif qu'ils lui apportent. L'armée des Indes a l'honneur de compter dans ses rangs, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, des chrétiens pieux, zélés, et que la crainte des jugements humains n'empêche pas de manifester leur foi. A ce point de vue, les généraux Havelok, Wheeler, Lawrence et plusieurs autres ont laissé de nobles souvenirs, et le récit que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs montre qu'ils ont des imitateurs. En matière d'enseignement religieux, nous connaissons peu de faits plus édifiants.

Un missionnaire écossais, de l'Eglise libre si nous ne nous trompons, le révérend M. Small, dirige à Poona, ville importante de l'Inde centrale, un séminaire destiné à former des instituteurs, des évangélistes et des pasteurs indigènes. En juin dernier, quelques missionnaires de la contrée avaient donné à ces jeunes gens des conférences qui avaient paru les intéresser beaucoup. « L'idée vint alors à l'un de nous, écrit M. Small, d'élargir en quelque sorte la portée de ce genre d'exercices en y invitant tous les jeunes Indous instruits de la ville. Il en parla au colonel Field, officier remarquable pour le zèle qu'il met à la propagation de l'Evangile, et pour le bien

qu'il lui a été donné de faire ainsi, non-seulement dans son régiment, mais dans le cercle de ses connaissances. Le colonel vit, dans cette communication, une porte nouvelle que lui ouvrait la Providence. Il répondit donc favorablement à la demande qui lui était faite de concourir personnellement à la réalisation de ce dessein, et, quelques jours après, un des plus vastes locaux missionnaires de la ville put être affecté à cet usage.

« L'annonce qu'un officier de haut rang devait parler en public sur un pareil sujet, avait éveillé la curiosité, et au jour fixé, une grande affluence de jeunes gens bien instruits, la plupart anciens élèves des écoles du gouvernement, formèrent au colonel un auditoire tel qu'il n'en avait probablement jamais eu devant lui. La salle était comble. L'orateur, prenant pour point de départ l'entretien de Jésus-Christ avec Nicodème, exposa rapidement, avec autant de clarté que de chaleur, les grandes vérités du salut, et s'appliqua non moins heureusement à les mettre en relief par le récit de ses expériences personnelles, ou par des exemples empruntés à d'autres vies chrétiennes. Il raconta que, lui aussi, dans sa jeunesse, il était resté ce qu'étaient probablement la plupart de ses auditeurs, indifférent pour toute espèce d'idées religieuses; mais qu'un jour, le sentiment de sa responsabilité devant Dieu et la crainte du jugement à venir, s'étaient éveillés dans son âme ; que, sous cette impression toute nouvelle pour lui, il avait éprouvé un trouble profond et n'avait pu retrouver la paix du cœur qu'au pied de la croix où a coulé le sang expiateur du Christ ; mais qu'une fois entré dans cette voie, sous l'influence du Saint-Esprit, il ne s'en était plus départi, et que les promesses divines renfermées dans la Bible étaient devenues sa plus douce joie, son plus précieux trésor. Il exhorta ensuite avec force ses jeunes auditeurs à s'occuper sérieusement de ces grands objets, en leur promettant que s'ils y apportaient une volonté ferme, la lumière se ferait certainement dans leur âme.

« L'effet de ce discours fut évidemment grand. Tous l'avaient écouté jusqu'à la fin avec une attention marquée, et plus tard plusieurs des auditeurs me dirent qu'ils l'avaient beaucoup goûté, comme étant particulièrement adapté à leur intelligence des choses et aux besoins de leur esprit. Le colonel, de son côté, nous dit qu'il s'était senti très ému, mais puissamment soutenu de Dieu pendant qu'il rendait ainsi son témoignage à Christ. »

C'était le dimanche, 14 juillet dernier, que cette conférence avait eu lieu. Huit jours après, le 21, un autre officier, le capitaine Jacob, que les missionnaires appellent « un de leurs meilleurs collaborateurs, » prononça, devant un auditoire non moins nombreux et attentif que le premier, un discours également fort sur ces paroles : « Travaillez, non point pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui est permanente en vie éternelle (Jean VI. 27). » Quand il eut fini, l'un des assistants, sorti d'un collége du gouvernement, se leva dans le but d'engager une discussion. On l'arrêta en faisant observer que le but de ces réunions était, avant tout, l'édification, et que s'il avait des objections à faire, on l'entendrait volontiers et aussi publiquement qu'il le voudrait, dans une réunion d'un genre différent. Le capitaine Jacob fit, à cette occasion, une remarque, qui, sous une forme familière, peut être très utile dans la pratique: C'est que se prêter à des discussions, plus ou moins sérieuses, immédiatement après une réunion d'édification, peut être comparé à l'application trop prompte d'un papier brouillard sur une feuille qu'on vient de couvrir d'écriture. C'est le moyen d'enlever à celle-ci toute sa fraîcheur.

Le dimanche suivant, ce fut le tour d'un autre officier supérieur. Le colonel Phayre, quartier-maître général de la province militaire, entra dans la salle, accompagné du colonel Kirby, tout récemment revenu d'Angleterre. Dans une allocution d'un caractère très-élevé, il démontra la puissance du christianisme pour rehausser le caractère des nations aussi

bien que des individus, prouva par des faits nombreux que l'Angleterre devait à la religion de Jésus tout ce qu'elle a de meilleur en fait d'institutions ou de mœurs, et il exhorta ses auditeurs à s'en assurer par une étude sérieuse, en regardant à la Bible et à ses effets sur ceux qui la reçoivent comme Parole de Dieu, plutôt qu'aux actes ou à la vie de ceux qui n'ont de chretien que le nom. La conclusion de ce discours fut d'une éloquence saisissante. L'orateur invita ses jeunes auditeurs à se demander quels motifs il pouvait avoir de leur parler comme il le faisait. Ce n'était point, ils le savaient, dans le but de gagner de l'argent. Il n'aspirait pas davantage à se faire applaudir ou donner des éloges ; probablement, au contraire, il s'exposait à provoquer des sourires railleurs ou des sarcasmes. Quel était donc son mobile? Uniquement l'amour de Christ. Il aimait les âmes des Indous ; il voulait qu'elles fussent sauvées, et il ne pouvait exhorter trop vivement celles qui l'entendaient à se tourner vers Celui qui seul peut éclairer, pardonner et sanctifier.

Nous avons dit que le colonel Kirby, nouvellement revenu d'Angleterre, assistait à cette séance. Cet officier fut tellement touché du discours de son ami, qu'ayant entendu dire, après le service, qu'on manquait d'un orateur laïque pour le dimanche suivant, il s'exprima de manière à faire espérer qu'il rendrait, lui aussi, son témoignage à la valeur du christianisme. Quand on le lui proposa formellement, il hésita néanmoins, parce que jamais encore il n'avait rien fait de pareil, soit en Angleterre, soit dans l'Inde ; mais, durant la semaine, ces hésitations cessèrent, et « le dimanche qui suivit, dit M. Small, nous eûmes de lui d'excellentes paroles, très simples, mais honnêtes, franches, énergiques, et qui firent le meilleur effet. »

« Ces discours, adressés à la jeunesse éclairée de la ville, continue le missionnaire, par des hommes étrangers à la mission et à la vie missionnaire, sont peut-être en ce moment un des côtés les plus brillants de l'œuvre. En les écou-

tant, ces jeunes gens, qu'on peut appeler l'élite de la population indigène, sentent qu'il ne s'agit pas là d'une affaire de métier, mais d'une manifestation toute volontaire de foi et d'expériences chrétiennes. Nous en attendons d'autant plus de fruit que ces réunions ont été vivement recommandées, par la prière des chrétiens, à Celui qui donne l'accroissement aux semences qu'un Paul ou un Apollos peuvent jeter en terre.

« Dimanche prochain, nous aurons le révérend Narayan Schechadri, notre collègue indigène, qui, comme orateur, jouit d'une très grande réputation parmi les jeunes Brahmines de Poona. Puis nous espérons entendre encore des orateurs militaires. Plusieurs officiers du camp, tels que le colonel Scott, les majors Grahame et Warden, le capitaine Haig et d'autres encore, s'intéressent vivement à nos travaux. Quelques-uns d'entre eux pourront se décider à y prendre une part active et sont bien qualifiés pour le faire. — Je ne saurais vous dire combien je m'estime heureux d'avoir à vous transmettre des faits qui nous sont à nous-mêmes des encouragements si précieux. Vous en bénirez le Seigneur avec moi. »

BIBLIOGRAPHIE

TAHITI ET LES ILES ADJACENTES (1)

M. Arbousset a fait paraître, sous ce titre, un ouvrage qui est partout fort bien accueilli, ce qui n'étonnera pas nos lecteurs. Ils savent avec quel soin, avec quel intérêt cet excellent missionnaire observe les hommes et les choses, tout ce qu'il met de vie et de piquante originalité dans ses récits. La

(1) Un volume in-18. — Paris, 1867.

longueur et les périls de ses voyages n'ont en rien diminué la fraîcheur de ses impressions, ni porté la moindre atteinte à la sérénité de son âme. Partout, même sur la mer qui lui a été si cruelle, il est chez lui, parce qu'il y est avec son Dieu, et que sa charité expansive lui fait trouver les plus vives jouissances dans la société de tous les hommes avec lesquels son ministère le met en contact. Sa piété se mêle à tout sans le moindre effort. Il passe le plus naturellement du monde d'une réflexion édifiante à un trait amusant, ne doutant pas qu'un sourire puisse plaire à Dieu tout autant qu'un soupir. Il observe et décrit la nature comme il lit et explique la Bible, en fils humble et reconnaissant de Celui qui a tout fait pour sa propre gloire et pour le bien de ses créatures.

Personne ne lira l'ouvrage de M. Arbousset sans beaucoup de profit et de plaisir. Nous avons, pour notre compte, tout intérêt à ce qu'on se le procure partout où l'on s'occupe de notre œuvre. L'auteur décrit les mœurs et les croyances des Polynésiens dans leur état primitif, raconte les travaux et les succès des premiers missionnaires qui se sont établis parmi eux, les événements qui ont placé Taïti sous le protectorat français et les conséquences de cette mesure. Il passe de là à ce qui concerne son propre ministère parmi les insulaires. Tout cela est indispensable à connaître pour être en état de suivre avec intelligence l'œuvre que le Seigneur nous a confiée dans ces lointains parages. Une carte très bien faite permet de voir la situation relative des îles sur lesquelles s'étend notre influence.

Qu'on lise ce livre sous le regard de Dieu, comme il a été écrit, et Taïti obtiendra facilement de nos Eglises tout ce qu'il lui faut encore pour son affermissement dans la foi chrétienne.

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

La Conférence nationale évangélique du Midi, réunie récemment à Nérac a fait adresser par son bureau au comité de cette Société, la touchante lettre qu'on va lire.

« *A MM. les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.*

« Messieurs et très honorés frères,

« Notre mission du Sénégal vient d'être de nouveau frappée. Il y a un an, notre jeune frère Lauga succombait aux atteintes d'un climat meurtrier, et aujourd'hui, à peine arrivé à son poste périlleux, notre frère Guindet succombe à son tour, laissant sa jeune et courageuse compagne dans le deuil. La nouvelle inattendue de cette grande épreuve a produit dans nos Eglises une douloureuse impression, et bien des larmes de sympathie chrétienne ont été versées.

« La Conférence pastorale réunie à Nérac croit de son devoir, Messieurs et très honorés frères, de se faire auprès de votre comité l'interprète de ce sentiment de chrétienne sympathie. Lorsqu'un des membres du corps de Christ souffre, tous les autres membres souffrent avec lui. Nos frères Lauga et Guindet sont tombés au champ d'honneur; ils ont retrouvé auprès du Maître leurs glorieux devanciers Frédoux et Pellissier; ils ont leur récompense. Mais que ceux qui les pleurent, parents et directeurs, sachent que nos Eglises pleurent avec eux. La guerre, depuis quelques an-

nées, désole notre belle mission du Lessouto. Les pasteurs ont été arrachés à leurs troupeaux et à leur patrie d'adoption : qu'ils sachent, eux aussi, ces frères bien-aimés, que nous les avons suivis dans l'exil et que nous partageons leurs angoisses.

« Nos missions sont la gloire du protestantisme évangélique, que nos frères qui y consacrent leur vie avec tant d'abnégation et aux prix de tant de sacrifices, sachent qu'ils ne sont pas seuls, que nos Eglises sont avec eux et que chaque jour bien des prières montent vers Dieu pour le succès de leurs pieux efforts et le triomphe du divin Chef de l'Eglise.

« Veuillez donc, Messieurs, vous faire, auprès des parents affligés de ceux que Dieu a rappelés à lui, et auprès de nos chers missionnaires du Lessouto, encore sous le coup de l'épreuve, les interprètes des sentiments de fraternelle sympathie de la Conférence. Et vous-mêmes, Messieurs, qui vous occupez de cette œuvre avec tant de foi et de persévérance, sachez aussi que nos Eglises sont avec vous. La Conférence prie le Seigneur de guider vos efforts dévoués, en vous aidant de ses précieuses lumières et de sa force dans la direction de cette œuvre difficile.

« Agréez, au nom de la Conférence, nos salutations fraternelles.

« Cadier, pasteur, président.
« Mellier, ancien, vice-président.
« Bonnefon, pasteur, secrétaire.
« Dupré de Pomarède, ancien, secrétaire. »

UNE RÉUNION MISSIONNAIRE A PARIS.

On lit dans l'*Espérance* du 15 novembre courant :

« Il y a eu hier huit jours, une très intéressante réunion missionnaire a eu lieu, à la maison presbytérale, rue de

l'Oratoire-du-Louvre, n° 4. Il s'agissait de souhaiter la bienvenue au révérend Dr Jonas King, le premier missionnaire que la Société des missions évangéliques de Paris ait eu à son service, avant même qu'elle eût ouvert une maison des Missions. On devait entendre également son compatriote, le révérend Jessup, missionnaire américain à Beyrouth, en Syrie. Le premier a donné d'intéressants détails sur son premier séjour à Paris, il y a quarante-cinq ans, sur l'état religieux de la capitale à cette époque, ainsi que sur ses voyages en Palestine, en Syrie, et sa mission de plus de quarante années à Athènes, où il a été longtemps persécuté pour la cause de l'Evangile. Le second a rendu compte des progrès du christianisme en Syrie, où il y a maintenant plusieurs Eglises protestantes, un assez grand nombre de prosélytes et où la parole de Dieu, traduite et imprimée en arabe, est largement répandue par les soins des missionnaires américains.

« M. le pasteur GrandPierre présidait la séance. Chargé de présenter les deux honorables visiteurs à l'assemblée, il a ensuite cédé la parole à M. Casalis, qui, en répondant au Dr King, a déclaré que c'était à lui, après Dieu, qu'il devait d'avoir embrassé la carrière des Missions. Il examinait depuis quelque temps le projet de devenir missionnaire, quand il apprit par les journaux religieux que, faute de missionnaires français, le Comité des missions de Paris avait accepté les services d'un missionnaire américain, qu'il allait envoyer en Palestine. Depuis ce moment toute hésitation cessa chez lui, il s'offrit au Comité comme élève de la maison des missions, et depuis lors, il ne s'est pas plus repenti que le Dr King d'avoir choisi cette carrière; il bénit Dieu au contraire tous les jours d'avoir pu consacrer sa vie à cette grande et sainte œuvre. »

ÉTATS-UNIS.

L'Eglise presbytérienne de ce pays vient de donner une nouvelle preuve de ce zèle aussi courageux qu'infatigable avec lequel nos frères américains travaillent à l'évangélisation du monde païen. Le Comité chargé spécialement de cette branche des travaux de l'Eglise annonçait que son dernier exercice s'était clos avec un déficit de 35,000 dollars (175,000 fr.). Là-dessus, l'assemblée générale a décidé que toutes les Eglises seraient invitées, de la manière la plus pressante, non-seulement à couvrir cette dette, mais encore à fournir au Comité les moyens de donner plus d'extension à ses entreprises. C'est, en conséquence, une somme de 60,000 dollars (300,000 fr.) qu'on demande aux fidèles en sus de leurs contributions ordinaires, qui, pour ce seul objet, dépassent déjà 200,000 dollars.

ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE.

Toutes les personnes qui suivent avec quelque attention la marche des événements politiques, savent que, dans le courant même de cette année, les Etats-Unis ont acheté de la Russie les provinces que cette dernière puissance possédait à l'extrémité nord-ouest du continent américain jusqu'au détroit de Behring. Ce territoire est très vaste, puisqu'il forme sur l'Océan pacifique une côte de plus de quatre cents milles. Mais l'extrême rigueur du climat et l'aridité du sol en diminuent l'importance. On n'y compte qu'environ 54,000 habibitants, dont la plupart sont Esquimaux.

Si nous mentionnons ici ce fait, c'est uniquement à cause de l'intérêt qu'il offre au point de vue religieux. Avec le zèle si actif et si entreprenant qu'on connaît aux chrétiens des Etats-Unis, il est facile de prévoir qu'ils ne seront pas lents

à chercher les moyens d'évangéliser les pauvres tribus éparses dans ces régions hyperboréennes. Leurs feuilles religieuses en ont déjà signalé le devoir. Il est juste de dire que les anciens possesseurs de ces régions glaciales ne les avaient pas entièrement négligées sous ce rapport. Nous avons aussi raconté, ici même, les généreux efforts d'un missionnaire de l'Eglise anglicane, le révérend M. Kirby, pour faire arriver jusqu'à cette extrémité du monde habitable les premières lueurs du christianisme et de la civilisation.

JAPON.

UN COMMENCEMENT DE PERSÉCUTION.

Les dernières nouvelles reçues du Japon semblent donner un démenti fâcheux aux espérances récemment exprimées ici d'après la correspondance des missionnaires américains de Yokohama. Suivant un correspondant de l'*Ami de l'Inde* de Calcutta, les autorités japonaises de Nagasaki auraient fait jeter en prison 60 ou 70 villageois des environs, coupables d'avoir demandé au gouvernement, par une pétition, la permission d'embrasser la religion catholique romaine. Un prêtre romain, qui prêchait en costume japonais, aurait lui-même couru les plus grands dangers ; il n'aurait échappé à la mort qu'en se réfugiant dans les montagnes et en s'y tenant caché plusieurs jours. Ces événements paraissent avoir fait une vive impression, et inspiré aux missionnaires de toute dénomination la crainte de voir remettre en vigueur les anciennes lois contre le christianisme, qu'on croyait tombées en désuétude.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 9 DÉCEMBRE 1867.

L'année 1867 finit, et il ne nous est pas encore accordé d'entrevoir la délivrance que nous demandons à Dieu depuis si longtemps pour nos missionnaires et leurs troupeaux. L'Etat-Libre déclare hautement qu'il n'épargnera rien pour que les résultats de la lutte dans laquelle il s'est de nouveau engagé soient définitifs. Il a mis en campagne six mille hommes, parfaitement armés et munis de pièces d'artillerie qui conviennent à des combats de montagnes. Les indigènes ont perdu, après quelques jours de résistance, une de leurs positions les plus avancées, qui défendait l'entrée du district de Morija. Dans un autre quartier, du côté de Mékuatling, on ne parvenait pas à les débusquer des hauteurs sur lesquelles ils se sont retranchés.

Malgré les réclamations et les requêtes instantes des missionnaires, le gouvernement des Boers s'oppose plus que jamais à ce que les stations qui se trouvent dans le territoire qu'il s'est annexé, soient rendues à leur première destination. Il ne veut nous reconnaître d'autre droit que celui de les exploiter comme feraient de simples colons. Encore faut-il que nous payions une indemnité considérable pour frais d'arpentage et d'enregistrement, etc. On a signifié à nos frères, au commencement d'octobre, que si, dans le délai de deux mois, ils ne s'étaient pas soumis à ces conditions, les stations seraient définitivement confisquées, et qu'ils seraient

eux-mêmes considérés comme des rebelles. On fait de leur persévérance un délit politique. S'ils persistent à vouloir réoccuper leurs anciens postes d'évangélisation, c'est qu'ils méconnaissent l'autorité de ceux qui les ont expulsés et leur dénient le droit de disposer du sol comme ils l'entendent.

On le voit, la position n'a jamais été aussi critique. La seule nouvelle un peu encourageante que nous ait apportée la dernière malle, c'est que le parlement de Natal demande que l'Angleterre fasse intervenir son autorité pour mettre un terme à une guerre qui a déjà fait un mal incalculable à la cause de la civilisation, et dont la prolongation menace de ruiner complétement le commerce de la colonie. Il paraîtrait aussi que le gouverneur du Cap est plus porté que ci-devant à s'interposer pour le rétablissement de la paix et qu'il est prêt à le faire, pour peu qu'il y soit encouragé par le pouvoir qu'il représente. Si cela est, on ne peut que voir une coïncidence providentielle dans le concours de circonstances qui a récemment permis à M. Casalis de porter à la connaissance de l'Empereur la position critique de nos missionnaires, et dans l'intention que Sa Majesté a fait paraître de les recommander elle-même à la sollicitude du cabinet britannique. Depuis lors, le directeur de la Maison des Missions s'est rendu à Londres et a renouvelé ses instances auprès du ministre des colonies. Ajoutons que, si le Comité a rarement parlé de ce qu'il faisait dans ce sens, soit en France, soit en Angleterre, il n'a nullement négligé les devoirs que lui imposaient ses attributions. Jamais il n'a eu la pensée de faire appel à la force en faveur d'une œuvre essentiellement religieuse; mais il se croirait inexcusable s'il n'eût pas fait des efforts pour éclairer et toucher ceux que la Providence appelait à protéger cette œuvre et qui avaient tant de moyens de le faire sans coup férir. Avant de clore ce que nous tenions à dire sur ce point important, nous devons rendre hommage au vif intérêt que le consul de France, M. Héritte,

n'a cessé de prendre à la cause de nos missionnaires. Chaque fois que nous avons eu occasion de porter de nouvelles informations au Ministère des Affaires étrangères, nous avons trouvé que des dépêches de ce vigilant fonctionnaire nous y avaient précédés. On nous en a lu divers fragments qui font le plus grand honneur à la mission tout entière, et qui, s'ils étaient connus, suffiraient pour lui assurer les sympathies des esprits les moins prévenus en sa faveur. On en peut dire autant des articles qu'une partie de la *Presse* du Sud de l'Afrique, et notamment celle de Natal, ne cesse de publier pour la défense de nos intérêts. « Le jour viendra, » lisait-on dernièrement dans le *Witness*, « où les cruelles épreuves qui ont été infligées aux missionnaires français par des coreligionnaires qui n'avaient rien à leur reprocher, où la patience, la conduite exemplaire de ces serviteurs de Dieu et de leurs enfants en la foi du Lessouto, fourniront aux historiens de l'œuvre missionnaire des pages d'un impérissable intérêt, mais qu'on ne pourra lire sans la plus douloureuse stupeur. En contemplant la grandeur de tant d'efforts et de sacrifices faits pour élever et éclairer une race indigène, on se demandera avec amertume comment les fruits qu'ils ont portés ont pu devenir le jouet du plus inqualifiable despotisme sous l'aile même et l'étendard de la liberté. »

En attendant que vienne pour nous l'heure, hélas ! si tardive de la justice, continuons à faire notre devoir en adorant les voies mystérieuses du Seigneur et en nous confiant en lui. Quelques mots que nous venons de recevoir de M. Daumas résument parfaitement ce que nous pourrions dire à cet égard.

« Nos amis, dit-il, ne sauraient imaginer quelle profonde tristesse nous accable par moments lorsque nous pensons au beau champ de travail dont nous avons été éloignés et où nous aurions voulu finir nos jours. Il nous semble que notre position ne fait que s'aggraver, que nos épreuves n'auront point d'issue. Toutefois, nous nous disons dans notre dé-

tresse : « sans doute que le Seigneur sait pourquoi il permet que nous soyons si longtemps affligés ; plus tard, nous comprendrons pourquoi il nous a fait passer, nous et notre œuvre, par ces voies ténébreuses. » J'ai été fort attristé par la nouvelle qu'un grand déficit met le comité dans l'embarras. J'ai confiance, cependant, que les amis de notre œuvre n'oublieront pas que nous sommes dans l'exil, que nous souffrons beaucoup dans la position où nous avons été réduits. Alors même que nous visons à la plus stricte économie, nos dépenses personnelles sont plus grandes que lorsque nous vivions dans nos stations. Là, avec le produit de nos jardins et d'un petit troupeau, les honoraires que vous nous accordiez suffisaient à nos besoins. Dans la colonie, nous n'avons plus de ressources supplémentaires et la vie est excessivement chère. Nous espérons que nos amis montreront, par leurs sacrifices pour l'œuvre de Dieu à laquelle nous avons consacré nos vies, que cette œuvre leur est chère et qu'ils veulent nous soutenir sous la croix, comme ils l'ont fait dans la prospérité. »



LETTRE DE M. COILLARD.

On sait que M. Coillard, depuis son expulsion de Léribé, a provisoirement charge d'une station appartenant à la Mission américaine de Natal. La lettre que nous reproduisons contient de précieux renseignements sur une œuvre sœur de la nôtre qui se recommande d'autant plus à nôtre intérêt que ceux qui la font ont récemment montré par leurs paroles de sympathie et les dons de leur charité à quel point ils se sont sentis atteints par nos épreuves. Comme on le verra par le post-scriptum qui la termine, cette lettre a été retardée par une grave maladie dont notre frère fut atteint au moment où il allait la faire partir.

Ifumi, 27 juillet 1867.

Messieurs et chers frères,

Depuis près d'un an, comme vous le savez, nous occupons une des stations de nos frères les missionnaires américains, qui travaillent parmi les Zoulous de la Natalie. Deux enfants du Lessouto y partagent notre exil; deux autres, Jonathan, le fils de Molapo, et Simone, son ami, nous y suivirent pour quelques mois. Leur éducation, l'école journalière, les visites d'évangélisation et l'étude de la langue, plus encore que le calme et la beauté de l'endroit, étaient bien propres à adoucir les rigueurs de l'exil et les perplexités de l'incertitude.

Nous paissons un troupeau de 30 à 35 membres, prêchons à une congrégation d'une centaine d'auditeurs et dirigeons une école qui ne manque pas d'entrain. L'Eglise compte parmi ses membres des hommes dont la vie et la fidélité vous seraient en édification. Nos paroissiens sont en général très industrieux et paraissent avoir bien compris la parole inspirée de l'apôtre, que « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. » — Du reste, comme la bienséance chrétienne ne leur permet pas d'aller, ainsi que leurs concitoyens encore païens, dans un état à peu près complet de nudité, et qu'ils n'ont pas, comme nos Bassoutos, la ressource des peaux de leurs troupeaux pour se vêtir, ils sont bien obligés de travailler. Vous les verriez, du commencement de l'année à la fin, dans leurs propres champs, cultiver le maïs ou la patate, ou bien se disperser dans les plantations voisines, ou encore sur les routes avec leurs voitures, conduisant au marché le produit de leur industrie ou le sucre des colons. — Une preuve de ce que j'avance, c'est leur église, un beau bâtiment en briques cuites, tout planchéié et garni de bancs. Tous les frais de cet édifice, ou à peu près, ont été couverts par cette poignée de chrétiens. Ils ne sont pas riches, mais leur zèle a été ingénieux. Sous la direction de leur mission-

naire d'alors, le Révérend M. Ireland, tous se sont mis à cultiver l'*arrow-root*, et l'ont vendu *exclusivement* pour construire leur temple; bel exemple, digne d'être suivi en Afrique et peut-être aussi en France.

Nous avons eu le privilége d'assister aux assemblées annuelles de la mission américaine à Inandu. Tous les frères, avec leurs familles, s'y trouvaient réunis et présentaient le touchant spectacle d'une famille heureuse et unie. Entre les séances, où furent soumises et discutées des questions d'une grande importance et d'un intérêt général, telles que l'évangélisation par les natifs, le mariage païen, etc., il y eut chaque jour des réunions de prière et d'édification mutuelle, des réunions spéciales pour les enfants, si bien que chacun se sentait chez soi et semblait dire ce qu'éprouvait son voisin : « Il fait bon d'être ici. » Nos frères ont pris, comme vous le savez, une vive part à nos afflictions, et dans le cours de ces assemblées, bien des prières ont été offertes, tant pour nous que pour nos troupeaux dispersés. A ces assemblées d'Inandu en succédèrent d'autres d'un caractère non moins intéressant, et où s'étaient rendus de toutes parts des centaines de chrétiens indigènes. Convoquées par les natifs, elles sont aussi exclusivement dirigées et présidées par eux. Là, les évangélistes d'une Société indigène de missions, régulièrement organisée, présentent des rapports sur leur œuvre; des sermons et des allocutions chaleureuses des représentants des diverses Eglises réchauffent aussi le zèle et l'amour des chrétiens. Vous le voyez, nos frères ont, comme nous senti le besoin d'une agence indigène. Dans le but de la former, chez eux aussi, bien des efforts individuels furent tentés, efforts couronnés de peu de succès, vu que ni les forces, ni le temps d'un missionnaire ne suffisent pour les soins d'une station et un établissement d'éducation. Depuis deux ans, nos frères ont ouvert, sous la direction de M. Ireland, une école centrale qui compte 25 élèves. Nous l'avons visitée souvent, cette école, et nous nous sommes

sentis saisis d'une douce émotion en contemplant le commencement de la réalisation d'une grande idée. Là, comme partout, des déceptions nous attendent; mais évidemment l'Afrique, si elle doit être évangélisée, doit l'être par ses propres enfants. Réjouissons-nous de voir ce nouveau principe appliqué aux missions de ce pays. Avec le temps, il y causera une révolution dont nous pouvons prévoir, mais non calculer les conséquences.

Nos frères vont aussi ouvrir un établissement pour l'éducation des jeunes filles.

Nulle part, nous n'avons vu la civilisation poussée à un si haut degré parmi les natifs, qu'elle l'est à Umvoti. Ils cultivent la canne à sucre en grande quantité, et pour les encourager, le gouvernement a élevé à grands frais, sur les bords de leur belle rivière, un des plus beaux moulins de la colonie pour la fabrication du sucre. Leurs maisons, bien bâties et fort bien entretenues, sont supérieures à plusieurs de celles des missionnaires eux-mêmes. Quelques-unes sont tapissées et meublées à l'européenne, et le maître du logis sait faire à ses visiteurs les honneurs du salon avec beaucoup de grâce. Dans nos visites, nous surprîmes quelques familles à leur dîner. C'était un spectacle tout nouveau pour nous que de voir père, mère et enfants assis ensemble autour d'une table dont la nappe était d'une blancheur irréprochable. Chacun avait son assiette et se servait de son couteau et de sa fourchette avec une aisance qui dénotait l'habitude.

Mme Lloyd, une jeune veuve chrétienne et missionnaire éminente, fait là, à côté du Révérend M. Grout, une œuvre vraiment extraordinaire. Plus de 100 *jeunes gens* suivent chaque jour son école et ses réunions. Plusieurs d'entre eux sont convertis, et quelques-uns sont placés par elle comme maîtres d'école dans les villages environnants.

Pendant ce petit voyage, nous fîmes la connaissance, de quelques missionnaires norwégiens et de leur évêque M. Scruder, qui conduisait un jeune homme à Madagascar. Nous

passâmes aussi quelques jours à Hermansburg, où nous fûmes reçus avec beaucoup d'amabilité. Là, nos frères allemands, au nombre de 150 (en comptant les enfants, je suppose), cherchent à réaliser la belle utopie du communisme. On respire parmi eux une atmosphère de piété simple et vraie. L'œuvre missionnaire y est en souffrance ; c'est d'ailleurs plus une petite colonie qu'une station missionnaire. Mais leur école pour les enfants de la mission, sous la direction de M. Muller, est une des meilleures de ce pays.

Rien de plus intéressant et de plus instructif que de voir comment diverses nationalités et différentes dénominations comprennent l'œuvre des missions, et de comparer les résultats de leurs systèmes.

Une grande surprise et une grande joie nous attendaient peu de jours après notre retour à Ifumi. Kemuel et Makotoko arrivaient de Léribé pour nous visiter. Je vous laisse à deviner si les heures s'écoulaient rapidement pendant que nous les écoutions nous donner des nouvelles du Lessouto, et particulièrement de notre station.

Les membres de notre petit troupeau ont été en butte à bien des vexations, pour ne pas dire des persécutions. Le chef Molapo a fini par les éloigner de la station, sous prétexte qu'il en avait besoin pour ses dépendants immédiats... Nous fûmes réjouis d'apprendre que, néanmoins, nos chrétiens ont un zèle admirable. L'un d'eux, Josiel, tient l'école journalière. Pendant longtemps, elle a été très-bien fréquentée, mais une lettre toute récente de lui nous apprend que le rite d'initiation pratiqué pour les jeunes gens lui a fait perdre le plus grand nombre et les meilleurs de ses élèves. Il y a quelques années, il se manifesta dans toute la tribu un désir extraordinaire d'apprendre à lire. Les païens venaient de toutes parts chercher des livres d'épellation, si bien que tous ceux que nous avions laissés et ceux qui furent envoyés des autres stations furent bientôt épuisés. Malheureusement, l'ennemi ne tarda pas à s'effrayer de ces bonnes dispositions et ne réus-

sit que trop à les étouffer. Toutefois, quelques personnes furent converties et elles prouvent par leur constance et une conduite irréprochable la sincérité de leur profession. Makotoko lui-même, que nous avions laissé travaillé dans son âme, a, depuis longtemps trouvé la paix et s'est ouvertement déclaré pour Jésus. Il a eu et il aura encore à souffrir ; puisse-t-il être fidèle jusqu'à la fin ! Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'émotion avec laquelle nous l'écoutâmes nous raconter les grandes choses que le Seigneur a faites à son âme. Nos prières sont enfin exaucées, et nous pouvons le recevoir comme un frère, cet homme dont l'affection et le dévouement ne nous ont jamais fait défaut au milieu de toutes nos difficultés. Mais je dois me borner et attendre, pour vous donner de plus amples détails sur la station de Léribé, que je puisse la visiter et juger moi-même de l'état des choses.

Nous conduisîmes nos Bassoutos aux fabriques de sucre et sur le rivage de la mer, les mettant ainsi en présence du génie de l'homme et de la puissance de Dieu. A la sucrerie, leur étonnement fut aussi bruyant que les machines elles-mêmes, ils voulaient tout voir et tout se faire expliquer, et j'ignore s'ils sont bien convaincus que tout cela sort du cerveau de l'homme. Mais ils furent tout éperdus et muets d'admiration en contemplant ce vaste océan, toujours murmurant et toujours agité. Ils ne restèrent qu'une dizaine de jours avec nous. Avec des salutations affectueuses, ils nous avaient aussi apporté les requêtes de nos paroissiens : l'un demandait une chemise, l'autre une robe, un troisième avait le plus grand besoin de pantalons en bon état, et ainsi de suite. Nous les savions, ces pauvres gens, dans le plus grand besoin, car nous avions vu de nos yeux les Boers piller et se disputer leurs vêtements. Laissés à nos propres ressources , nous ne pûmes faire que fort peu pour les soulager. Heureusement que nous découvrîmes à Durban une caisse de vêtements que M. Boigeol et les amis de Giromagny nous avaient envoyés il y a deux ans. Nous en distribuâmes à peu près

tout le contenu à nos chers Bassoutos. Si nos amis de Giromagny avaient pu être témoins de leur joie et de la nôtre et comprendre leur reconnaissance, ils se sentiraient sans doute dédommagés de leur peine et de leur travail.

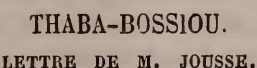
Nous nous décidâmes alors à mettre à exécution un plan que nous avions longtemps mûri. Je me rendis à Pietermaritzburg pour me consulter avec M. Daumas, et commençai mes préparatifs de voyage pour tenter de rentrer dans notre chère station. Je viens de recevoir la réponse du gouvernement de l'Etat-Libre à la pétition que je lui avais adressée. On nous interdit positivement de retourner à Léribé. Cependant, nous ne perdons ni espoir, ni courage, et nous nous tiendrons prêts à nous mettre en mouvement et à exécuter les plans que nous avons soumis au Comité et à nos frères, dès que nous en verrons la possibilité. L'*Eternel règne!*

Pietermaritzburg, 9 Octobre 1867.

Je ne pus finir ma lettre à temps pour la poste, à cause d'une indisposition qui se changea en une grave maladie. Je crois de mon devoir de vous l'envoyer telle quelle, ne fût-ce que pour excuser mon long silence. Je ne voudrais pas vous laisser ignorer les grandes bontés que nous avons reçues de nos amis américains, de M. Rood surtout, puis de M. Daumas et de sa fille, Mlle Adeline, qui sont venus à Ifumi nous prodiguer leur secours et leurs consolations. Le docteur Duff aussi, le fils du vénéré missionnaire de ce nom, à peine débarqué, s'est empressé de venir me donner tous les soins médicaux en son pouvoir, malgré sa grande faiblesse et tous les tracas d'un débarquement en pays étranger. Notre gratitude pour ces précieux amis est grande. Que le Seigneur, selon ses promesses, se souvienne de ce qu'ils ont fait pour nous! D'après les conseils du docteur Duff, nous avons dû quitter la côte, dont le climat chaud m'est décidément contraire. Nous sommes à Maritzburg depuis trois semaines.

Quand nous quitterons, où nous irons, ce sont des questions qu'il ne nous est pas encore permis de résoudre. Nous tournons cependant nos regards vers le Lessouto, en demandant à Dieu de nous en ouvrir le chemin et de nous rendre la santé. Nous nous recommandons à vos prières.

Votre dévoué, P. COILLARD.



THABA-BOSSIOU.

LETTRE DE M. JOUSSE.

Messieurs et honorés frères en Jésus-Christ,

Dans la lettre que je vous écrivis peu après mon arrivée à Thaba-Bossiou, je vous donnais plutôt le résultat de mes impressions personnelles qu'un rapport détaillé sur l'état des choses dans cet établissement. Pour répondre à l'attente de beaucoup d'amis en Europe, qui s'intéressent à l'œuvre du Seigneur dans ce pays, j'avais besoin de voir les membres du troupeau en particulier, et d'entendre de leur propre bouche le résultat de leurs expériences personnelles pendant les années d'épreuve qu'ils viennent de traverser. Deux mois n'étaient pas de trop pour cela, surtout si l'on considère que mon temps doit être partagé entre les travaux spirituels et les travaux de relèvement de la station.

L'invasion des Boers dans le Lessouto a suspendu, pour un temps assez long, tout exercice de culte dans la station même; mais les chrétiens se sont réunis entre eux, soit dans les cavernes qui leur servaient de refuge, soit dans leurs campements. Plusieurs d'entre eux ont failli être tués en s'y rendant. La terreur produite sur les femmes par l'artillerie des blancs, qui, de cinq côtés à la fois, envoyait des projectiles sur la montagne de Moshesh, était immense. Le jour, elles restaient cachées derrière des rochers ou dans des cavernes, sans boire ni manger; et quand la nuit ramenait le calme, elles sortaient de leurs cachettes pour aller recueillir

ça et là quelque combustible pour se réchaulfer et quelques racines pour tromper leur faim, car, dans leur fuite précipitée, elles n'avaient pas pu faire de grandes provisions. Que d'épisodes touchants n'ai-je pas entendu raconter qui témoignent du soin paternel avec lequel Dieu a veillé sur ses enfants ! Moussetsé (1) gravissait un jour la montagne de Thaba-Bossiou, lorsqu'un boulet de canon vint lui raser la tête, de si près que le vent occasionné par le passage du meurtrier projectile souleva son manteau. Le boulet frappa la montagne si près de lui que tout son corps fut couvert de poussière. On le crut mort, mais il en fut quitte pour une forte émotion. En me racontant cette délivrance, Moussetsé avait des larmes dans les yeux, et il me demanda de l'aider à remercier le Seigneur pour lui. Nahomi, la douce, la fidèle Nahomi fut légèrement blessée à l'épaule. Une chose remarquable à constater, c'est qu'aucun chrétien de cette Église, si ce n'est Philippe, dont la mort a déjà été racontée, n'a succombé sous les coups de l'ennemi; et pourtant tous ont payé de leur personne au siége de Thaba-Bossiou. Mais la famine a failli faire de nombreuses victimes, et n'eût été le secours que le Comité a envoyé à ses frères éprouvés du Lessouto, cette Église eût peut-être été décimée.

Un fidèle me racontait qu'ayant épuisé toutes ses ressources et frappé à toutes les portes pour avoir un peu de nourriture, mais sans aucun résultat, il ne lui restait en perspective que d'attendre que la mort vînt mettre un terme à ses souffrances et à celles de sa femme et de ses enfants. Il eut l'idée d'aller à la rivière pour y pêcher du poisson; sa pêche fut abondante, et il constata avec bonheur et reconnaissance envers Dieu, que ces poissons dépassaient la grosseur ordinaire. Il fut sauvé, de même que sa famille, et la distribution de vivres faite, peu à peu cette pêche, que notre ami consi-

(1) Ce chrétien indigène est le héros du traité intitulé : « L'Orphelin d'Afrique. » (*Note des Réd.*)

dère comme miraculeuse, acheva de le remettre complètement.

D'une manière générale, on peut dire que les membres de l'Église se sont conduits d'une manière digne de leur vocation pendant les jours mauvais qu'ils ont traversés, et que la prière a été la source où ils ont puisé les forces dont ils avaient besoin. Refoulées dans les étroites vallées situées au pied des Maloutis, ou vivant dans les trous pratiqués sous d'énormes rochers, bon nombre de femmes chrétiennes, mises en contact avec des multitudes que l'effroi poussait loin du théâtre de la guerre, dans plus d'un cas, furent invitées à prier et à exhorter des personnes étangères à la piété, que l'épouvante rendait attentives à la voix de Dieu. Leur calme en présence de graves dangers a été observé, et leur attitude en face d'une mort qui paraissait à tous imminente, n'a pas été sans exercer de l'influence sur des personnes qui, plus tard, ont été converties. Toutefois, une si forte tempête ne devait pas passer sur cette Église sans y apporter quelques changements. Quelques-uns se sont refroidis et sont retournés au monde; d'autres ont été dispersés par la famine, soit dans la colonie du Cap, soit dans d'autres parties du Lessouto. La paix pourrait ramener une bonne partie de ces derniers dans cette station. Je dois ajouter que plusieurs des personnes qui s'étaient détournées du bon chemin ont été reprises par leur conscience et ont demandé à être réadmises dans l'Église après un temps d'épreuve.

Je désire mentionner un fait qui me semble intéressant en lui-même. La station des missionnaires catholiques romains se trouvant plus rapprochée des montagnes que celle-ci, offrait naturellement un peu plus de sécurité aux femmes bassoutos; un bon nombre s'y réfugièrent, et parmi se trouvaient des femmes chrétiennes. Les missionnaires catholiques n'ont pas manqué de chercher à les attirer à eux, même par des moyens assez peu recommandables; mais personne n'est tombé dans le piége, et plusieurs femmes

pieuses ont eu avec ces émissaires de Rome des discussions intéressantes. Cependant, comme ces messieurs avaient été placés dans des circonstances favorables pour se procurer du blé en abondance, ils ont pu recevoir pendant la famine un certain nombre d'enfants des deux sexes, qui y sont encore et qu'ils ont baptisés.

Dimanche dernier, nous avons célébré la sainte cène pour la première fois depuis mon retour. L'auditoire était considérable; le chef Moshesh et plusieurs de ses fils étaient présents. Plus de cent personnes ont pris part à ce festin d'amour, qui s'est terminé par le chant du cantique de l'Agneau. Pendant les semaines qui ont précédé cette cérémonie, j'ai eu des entretiens particuliers avec les membres de l'Église, et j'ai pu recueillir plus d'un trait touchant que je n'hésite pas à vous communiquer. Voici ce que Korina, la femme d'un parent de Moshesh me raconta : « Un jour, en me rendant à l'Église, j'appris que mon fils Thomas venait de s'enfuir pour subir le rite d'initiation païenne. En toute hâte je retournai à la maison, où ma fille Amélia confirma la triste nouvelle que je venais d'apprendre. Ma douleur fut telle que je m'évanouis et restai assez longtemps dans un état d'immobilité complète. Pendant plusieurs jours, je ne pus prendre aucune nourriture. Toi, mon missionnaire, tu étais continuellement présent à ma pensée et je souffrais en songeant que ce fils, que j'avais consacré à Dieu, tu le trouverais à ton retour loin de la voie dans laquelle nous cherchions à le faire marcher. Dans ma douleur, je m'adressai au Seigneur, et je lui dis avec larmes : « Seigneur, il faut que mon fils soit chrétien quand notre missionnaire reviendra. » Dans sa bonté, Dieu m'a exaucée, et je l'en bénis. »

Titina, une femme jeune encore, s'exprima en ces termes : « Pendant ton absence, j'ai perdu un fils que nous avions nommé Théophile. Avant sa naissance, il me sembla entendre une voix qui disait : « Tu auras un fils, mais il ne sera pas à toi. » En effet, Dieu l'a repris à lui. J'ai éprouvé de la peine

comme on ne manque pas d'en éprouver dans de telles circonstances; mais j'ai pu dire avec l'un de nos cantiques :

« Seigneur, si tu nous retires ce que tu nous avais prêté,
« là encore j'essaierai de dire : tout est bien ! »

Le réveil religieux dont nous continuons à être les témoins nous amène des âmes qu'on eût été tenté de croire inaccessibles aux vérités de l'Evangile. Voici une femme qui, depuis trente ans peut-être, a entendu sonner, tous les jours, la cloche qui appelle les fidèles au culte. Sa maison, située à quelques centaines de pas seulement de la station, la domine entièrement, Plus d'une fois, le dimanche, j'ai vu réunis devant sa hutte, des hommes et des femmes assis devant d'immenses pots de bière. Et pendant que nous faisions monter au ciel nos supplications et nos adorations, ces pauvres créatures s'abandonnaient à l'ignoble passion de l'ivrognerie. Un tel spectacle, nous l'espérons, n'affligera plus nos regards; Mantsioa a été renouvelée dans son cœur, et, aujourd'hui, c'est Jésus qu'elle veut servir.

C'est un seul et même Esprit qui remue les consciences et change les cœurs, mais sa méthode varie selon les circonstances, les individus. A ceux-ci les attraits de l'amour divin, à ceux-là les terreurs d'une vie éternelle de souffrance. Malekhanto habitait naguère la station de Maboulélé; elle fut amenée ici par la guerre, ainsi que son mari. Femme hautaine et méchante, elle professait une inimitié profonde contre les enseignements de l'Evangile. Son mari tomba malade et, pendant deux mois, il ne cessa d'exprimer le plus affreux désespoir. Il avoua qu'il avait nié l'existence de Dieu et il ajoutait : « Aujourd'hui, en présence de la mort, je reconnais qu'il y a un Dieu; mais je suis perdu. Je quitte ce monde sans savoir où je vais. » Le malheureux exhortait tous ceux qui l'approchaient à se convertir, mais il ne put lui-même accepter le message d'amour qui lui était présenté par des chrétiens. Malekhanto fut tellement impressionnée par les circonstances pénibles de la mort de son mari, qu'elle

ouvrit son cœur à l'Evangile du salut. Le lion a été changé en agneau. Elle est restée veuve avec quatre enfants, et elle a fixé sa demeure à Thaba-Bossiou, chez une amie qui l'a très-bien reçue.

Mankomoti est une femme âgée, attachée à la maison de Moshesh. Les traits de son visage dénotent une personne très-intelligente. Mais jusqu'ici, elle n'avait pas voulu entendre parler de l'Evangile. On dit même qu'une fois elle chassa à coup de pierres un chrétien qui venait l'exhorter à se donner à Dieu. Aujourd'hui, Mankomoti a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée, et, malgré son grand âge, elle ne manque pas de descendre de la montagne pour nourrir son âme altérée de la Parole de vie. Le jour où je l'ai reçue dans la classe des candidats au baptême, elle termina son discours en se disant à elle-même : « Tu te croyais quelque chose dans la maison de Moshesh et tu ignorais que tu n'étais qu'une pauvre pécheresse!.... Mais quand la voix de Dieu s'est fait entendre dans mon cœur, je me suis dit : Mankomoti, lève-toi, secoue la poussière de ce monde et va à la rencontre de ton Seigneur, qui est Jésus-Christ! »

Il y a, non loin d'ici, une vallée fertile, admirablement arrosée et propre à la culture des grains. Depuis longtemps nous y envoyions prêcher l'Evangile, mais, jusqu'ici, une seule personne avait été convertie. Il me souvient qu'un dimanche, des chrétiens de cette station envoyés pour y prêcher l'Evangile furent reçus à coup de pierres. Dans ces derniers temps, six personnes ont été converties dans la vallée de Thupa-Khubu, et, après Dieu, ce résultat est dû au zèle d'une femme chrétienne, convertie peu avant mon départ pour l'Europe. Cette femme est remplie d'un zèle extraordinaire, et le dimanche, quand elle n'est pas au culte, c'est qu'elle est allée quelque part pour exhorter des femmes païennes à donner leur cœur au Seigneur.

Les travaux matériels se continuent avec assiduité, et l'ensemble de la station aura bientôt perdu, Dieu voulant, le

cachet de ruine qui la caractérisait depuis la dernière guerre.

La charpente de la chapelle est posée, le roseau qui doit la recouvrir est coupé et rendu sur la station. Les membres de l'Eglise et les candidats au baptême ont montré beaucoup d'empressement pour nous aider à relever ce bâtiment, et cela gratuitement. Nous espérons donc pouvoir entrer bientôt de nouveau dans un temple consacré au Dieu trois fois saint. Heureux par là de mettre un terme à nos prédications en plein air, exposés au vent, à la pluie, mais surtout aux rayons du soleil, qui bien que nous ne soyons encore qu'au printemps, nous a donné en plein midi jusqu'à 30 degrés de chaleur. (Réaumur.)

L'école est toujours bien suivie, et, comme par le passé, Mme Jousse et moi nous nous en occupons avec plaisir et avec entrain. Je me fais aider par un jeune homme, fils de chrétiens, converti lui-même et qui, je l'espère, pourra faire plus tard un bon instituteur. Mais cette partie de notre œuvre, que nous considérons comme l'une des plus importantes, n'atteindra le degré de développement que nous nous proposons de lui donner que lorsque nous aurons un local pour y réunir les enfants. Au soleil, nous grillons de chaleur; à l'ombre, le froid nous saisit; il y a quelquefois 15 degrés de différence quand on passe de l'un à l'autre. Aussi, sommes-nous presque continuellement enrhumés.

En arrivant ici, nous avons trouvé les membres de l'Eglise dans un bien grand dénuement; aussi, les vêtements que nous avons apportés d'Europe et que nous tenons de la générosité d'amis chrétiens, nous ont-ils été d'un immense secours. Qu'ils veuillent bien en recevoir ici l'expression de notre vive reconnaissance.

3 Octobre 1867.

Depuis que les lignes qui précèdent ont été tracées, les forces ennemies ont de nouveau envahi le pays des Bassoutos; un corps d'armée est à Likholé où il est parvenu à

s'emparer de la montagne défendue par Makuaï; un autre, après avoir passé près de deux mois non loin de la station de Mékuatling, s'approche, dit-on, des rives du Céledon. Un détachement de ce corps vient de faire une incursion dans les environs de Bérée. Arrivés de nuit dans un certain village où se trouvait accumulée une grânde quantité de bétail, les Boers firent feu et tuèrent onze personnnes parmi lesquelles se trouvaient quelques femmes et des petits enfants. A mesure que l'ennemi s'approche, nous éprouvons le besoin de nous placer entièrement entre les mains du Seigneur. Quoi qu'il arrive, nous désirons demeurer à notre poste et recueillir sous notre toit tant de chers vieillards qui ne supporteraient probablement pas une autre excursion dans les Maloutis. Que tous ceux qui s'intéressent à nous et qui nous aiment demandent au Seigneur, pour nous, la mesure de fermeté, de courage chrétien et de prudence dont nous allons avoir besoin pour traverser cette terrible crise.

Agréez, etc.

TH. JOUSSE.

TAITI.

COMPTE-RENDU DES CONFÉRENCES PASTORALES TENUES A PAPÉÉTÉ, LES 8 ET 9 MAI 1867, ÉCRIT PAR M. ATGER, PASTEUR.

(Suite.)

Après la lecture du discours du pasteur français, la discussion générale est ouverte.

Je regrette de ne pouvoir pas vous en envoyer, comme du rapport ci-dessus, un résumé détaillé, qui aurait offert quelque intérêt. Mais, plutôt que de refaire de mémoire des dis-

cours prononcés dans une langue dont le génie est si différent de celui de nos langues européennes, je traduirai simplement les quelques notes que m'a permis de prendre la direction toujours difficile d'une assemblée de ce genre. Ces traits épars vous donneront encore une idée de la physionomie générale de la conférence.

Métuaaro, pasteur. — Je crois être l'interprète de tous les membres de la conférence en remerciant M. Atger du travail qu'il nous a lu. Je voudrais avoir la copie de son discours. Je me sens encouragé à être fidèle. Je désire aussi que M. Atger vienne à Tiarei encourager mon Eglise. Je crois que notre pasteur devrait faire une tournée générale dans les districts. Il y a bien des raisons pour cela. Il faut arrêter le mal et le prévenir.

Faatia, diacre. — J'ai écouté avec un vif intérêt ce qu'on nous a dit au sujet des Tuamotou qui ont été mis en prison, et qu'instruit maintenant M. Atger. Nous sommes un peu jaloux, nous, Taïtiens. Nous demandons d'être admis à ces leçons. Nous prions notre pasteur de reprendre les instructions qu'il nous donnait chez lui, et que sa mauvaise santé l'a obligé de suspendre.

Plusieurs pasteurs et diacres appuient cette demande.

M. Atger. — Je suis heureux de voir que vous appréciez l'instruction. Nous reprendrons nos études bibliques. Chaque Eglise devrait m'envoyer un ou deux délégués qui s'établiraient à Papéété chez leurs parents ou amis; ils prendraient copie des leçons, et, de retour chez eux, ils communiqueraient à leurs frères ce qu'ils auraient appris à l'école de Papéété.

Plusieurs membres approuvent.

N..., diacre de la presqu'île Taiarapu. — Ce que propose le pasteur français est bon pour les districts voisins du chef-lieu; mais nous autres nous sommes loin, et nous n'avons pas de parents à Papéété pour nous recevoir.

M. Atger. — La difficulté n'est qu'apparente. Les trois

frères que m'ont envoyés les Eglises d'Ana n'ont pas de parents à Taïti. Ils étaient très inquiets à leur arrivée, pour eux et pour leurs familles. Je leur ai montré la mer et la montagne. Voilà deux tables, leur ai-je dit, que la main de Dieu a dressées pour vous. Prenez et mangez. Ils ont ri. Je leur ai acheté un filet. Ils ont maintenant du poisson à revendre, et s'achètent des habits et des meubles Faites de même. La paresse a deux tristes enfants : pauvreté et souci. Le travail procure le bien-être et la joie.

Vingt-deux membres de la conférence se font inscrire comme élèves de l'école biblique.

Térani, pasteur. — Je suis affligé, comme votre pasteur, de ce qui s'est passé à Faaa et à Haapapé. Hélas! nous nous affaiblissons, et l'ennemi se renforce tous les jours. A qui la faute? A nous, pasteurs. Nous n'avons guère que le nom de pasteurs, nous n'en avons ni la fidélité ni le zèle. Nous sommes comme des enfants qui veulent une chose, puis une autre, et, à la fin, ne savent pas ce qu'ils veulent. C'est nous qui livrons les murs de Sion. C'est au milieu de nous que sont les traîtres. Honte! honte à nous! Assez d'enfantillages. Soyons donc des hommes et la victoire sera à nous.

Mahéanuu, pasteur. — Je suis profondément blessé par ce qu'on vient de dire. Je ne croyais pas en entrant ici que j'allais être pris ainsi à partie et malmené comme un enfant. Oui, il y a partout des enfants; il y en a peut-être ici; mais il y a aussi des hommes. Nous laissons aux enfants leurs jeux. Mes frères, mes collègues me prendraient-ils pour un traître? Un prêtre est venu s'établir à Faaa, pouvais-je l'en empêcher? Il a ouvert une école, pouvais-je l'en empêcher? Les parents lui ont envoyé leurs enfants, pouvais-je les en empêcher? J'ai fait nommer à Faaa un bon instituteur indigène. Vous le connaissez, c'est Tuuhia. J'ai exhorté les parents à lui envoyer leurs enfants. Le jour fixé pour l'ouverture des classes, les enfants, en effet, sont venus en grand nombre. Nous apprendras-tu le français? ont-ils demandé à leur

nouvel instituteur. — Non, a répondu Tuuhia, puisque je ne sais pas moi-même le français. — Eh bien, alors, nous n'avons pas besoin de toi, ont dit les enfants. Nous savons lire et écrire le taïtien. Et ils sont partis pour retourner chez le prêtre, qui leur apprend le français. Quelques-uns courent les champs et ne vont à aucune école. Voilà la situation exacte. Elle est triste, c'est vrai ; mais est-ce ma faute? J'ai essayé de faire mon devoir, je n'ai pas réussi ; épargnez-moi vos accusations. Je souffre assez.

(L'orateur s'assied, en proie à une vive émotion. Il s'efforce en vain de comprimer ses larmes.)

M. Atger. — Mahéanuu, ton émotion et tes larmes me font du bien. Tu es notre frère, notre ami, et personne, j'en suis persuadé, n'a voulu te blesser. Nous sommes réunis, non pour nous accuser les uns les autres, mais pour nous encourager mutuellement dans le combat que nous soutenons pour l'Evangile. Dieu ne demande pas de nous le succès, mais la fidélité. Je voudrais seulement que des faits aussi graves que ceux que tu viens de nous faire connaître m'eussent été communiqués avant cette séance. Il ne faut pas cacher ses blessures quand elles sont honorables. Comment nous aiderons-nous mutuellement si nous ne nous faisons mutuellement part des épreuves de notre ministère?

Plusieurs orateurs parlent encore sur ce sujet, puis la proposition suivante est mise aux voix et acceptée :

« Décidé qu'une Commission composée de deux membres se transportera à Faaa et à Haapapé, et, de concert avec les pasteurs et les diacres de ces localités, recherchera les moyens de rétablir l'école indigène, et rendra compte de sa mission au pasteur français. »

Daniela et Ariipeu sont nommés par l'assemblée et délégués en son nom.

Daniela, pasteur. — Je communique à la conférence un fait étrange qui vient de se passer à Maahéna. Après avoir donné la communion aux membres de l'Eglise, le pasteur

les a congédiés, a fait fermer les portes du temple, et pris ensuite la sainte cène avec les diacres.

Ariipeu et Mataitai confirment la communication de Daniela. Ils demandent que des mesures promptes soient prises pour arrêter cet abus.

« Décidé que M. Atger écrira au pasteur de Maahéna pour prendre des informations exactes et empêcher une déviation injustifiable des usages reçus dans la cérémonie de la sainte cène. »

Moté. — Je suis inquiet au sujet de l'Eglise de Puunavia. Vous savez qu'il y a là un parti catholique et un prêtre. Un pasteur y serait nécessaire. Je demande que cette Eglise soit aidée.

M. Atger. — J'irai dimanche prochain à Puunavia donner la communion et encourager l'Eglise. Les diacres m'ont invité. J'espère que les pasteurs voisins s'y rendront quelquefois, et que cette paroisse ne souffrira pas trop jusqu'à la nomination d'un nouveau pasteur.

Nini. — Térani a-t-il eu raison de quitter Puunavia? N'aurait-il pas mieux fait de rester? Pourquoi n'a-t-il pas supporté quelques légères contrariétés plutôt que d'abandonner son poste?

Un membre. — Être chassé de sa maison et du champ qu'on a cultivé, être jeté à la rue, soi-même, sa femme et ses enfants, cela s'appelle une légère contrariété!

M. Atger. — Ne revenons plus sur cette affaire. Voyez les choses telles qu'elles sont. Térani avait deux Eglises à desservir, Paéa et Puunavia; il était établi dans cette dernière. Pour échapper à une violente opposition, il change de résidence et va s'établir à Paéa. Mais il n'abandonne pas pour cela Puunavia. Ses services, il me l'a promis, sont assurés à cette Eglise toutes les fois qu'elle le demandera.

La discussion est close. Le chant d'un cantique et la prière terminent la séance.

SECONDE SÉANCE, 9 MAI 1867.

La séance s'ouvre à neuf heures par une série d'exercices religieux, prières, chants, lectures et exhortations. Les pasteurs Ariipeu, Nini, Atger, occupent successivement la chaire, et décrivent le caractère du bon berger qui donne sa vie pour ses brebis.

M. Viénot, directeur de l'école de Papéété, demande la parole. Il s'excuse de ne pouvoir encore s'adresser aux habitants dans leur propre langue. Il espère être plus heureux à la prochaine conférence.

M. Viénot lit le rapport suivant, que M. Atger interprète alinéa par alinéa.

(Voir le rapport de M. Viénot à la suite de celui de la Conférence).

Après la lecture de ce rapport, Daniela se lève pour remercier M. Viénot de la communication qu'il a bien voulu faire à la conférence. Il l'assure de la sympathie des Taïtiens, et exprime l'espoir que les filles qui ont quitté l'école reviendront dès que la santé de Mme Viénot lui permettra de reprendre ses travaux et de se rendre au milieu de ses élèves.

La conférence s'occupe ensuite de la demande de consécration présentée par Téina. Cette solennité est fixée au dimanche suivant, 12 mai. Quatorze pasteurs seront présents. M. Atger est chargé du discours de consécration. Un examen du candidat aura lieu le 11 mai, à six heures du soir, au presbytère protestant. Les pasteurs seuls sont invités à s'y rendre.

Après le chant d'un cantique, la prière de clôture est prononcée par M. Atger.

En résumé, la situation générale des Eglises indigènes ne me paraît pas avoir empiré depuis les dernières conférences. Il ya eu çà et là un commencement de relèvement spirituel bien marqué. Ce qui s'est passé à Papara et dans la presqu'île m'a rempli de joie et aussi de confusion. Dieu ne me-

sure pas ses grâces à notre faible foi et à nos prières timides, mais à ses compassions qui sont infinies. Il attend quelquefois qu'une cause nous paraisse perdue pour la relever avec éclat. Il affirme ainsi son droit au gouvernement de l'Eglise, relève notre foi et nous forme à l'humilité.



ÉCOLE PROTESTANTE FRANÇAISE DE PAPÉÉTÉ.

Rapport lu a la conférence des pasteurs et instituteurs de Taiti, par M. Viénot, les 8 et 9 mai 1867.

Un évènement important s'est accompli dans notre petit monde religieux depuis notre dernière conférence; l'École protestante française de Papéété a été enfin fondée : elle fonctionne depuis près de huit mois.

Avant d'entrer dans les détails, il est bon de vous dire que nos protecteurs de France se sont imposé d'immenses sacrifices pour vous doter de cet établissement d'instruction ; le produit des souscriptions reste bien au-dessous des dépenses et laisse peser sur vos amis une lourde somme. N'ont-ils pas le droit de compter sur votre sympathie, sur cette sympathie qui se prouve par des faits? Telle est la l eur, car ils ont débuté parmi vous, non par des promesses, mais par des actes.

L'affection des chrétiens français pour nous est aujourd'hui chose prouvée; et à cette affection vous ne manquerez pas de répondre par une entière confiance.

Malgré la concurrence sérieuse des prêtres, qui ont pour eux un long séjour dans le pays, des établissement complets, un personnel nombreux; malgré le préjugé enraciné bien à tort dans l'esprit de beaucoup de Taïtiens que le gouvernement français ne veut protéger que les enfants sortis des écoles catholiques, nous avons eu la satisfaction de voir nos salles se remplir de plus de 200 enfants des deux sexes.

Nous avons conclu de ce fait que les Taïtiens tiennent encore à leur antique Évangile, et cette pensée nous a remplis de courage.

Toutefois; nous comprenons peu qu'il y ait encore des parents qui envoient leurs enfants dans des écoles où ils devront apprendre que leur père et leur mère sont damnés.

L'Ecole des garçons a fonctionné pendant plusieurs mois avec une moyenne de 100 enfants présents.

Bien que le nombre des inscriptions n'ait pas cessé d'augmenter, la moyenne des enfants n'est aujourd'hui que de 80 environ.

Beaucoup sont malades.

Bon nombre de grands garçons sont venus me prévenir qu'ils devaient quitter l'école pour un temps, afin de recueillir de quoi acquitter plusieurs années de contributions réclamées par l'administration. De ceux-ci quelques-uns viennent le matin et travaillent le soir.

Quelques-uns des élèves des districts éloignés, rappelés par leurs familles à propos de la formation de l'Etat civil, ne sont pas encore revenus.

L'Ecole catholique de Faaa et celle plus récemment ouverte à Haapapé nous ont fait perdre quelques garçons.

Nos enfants sont généralement intelligents; plusieurs témoignent d'un désir réel d'apprendre; aussi ont-ils fait quelques progrès bien que leurs maîtres et eux ne se comprissent guère.

Plus de 40 garçons lisent passablement le français, connaissent les trois premières opérations de l'arithmétique, et écrivent assez bien.

De ce nombre, 15 environ lisent couramment, parlent un peu le français, font de petits problèmes sur les quatre règles, et récitent un peu de grammaire et de géographie. Ils calculent de mémoire, même sur de forts chiffres, avec rapidité.

La conduite de nos élèves est généralement bonne, quel-

ques-uns cependant, par leur habitude invétérée du mensonge et du vol, nous donnent beaucoup de sollicitude. Voilà pour les garçons.

L'Ecole des filles, comme celle des garçons, a débuté avec un grand nombre d'élèves : une centaine environ, sur 130 inscrites, assistaient presque régulièrement.

Depuis quatre ou cinq mois nous en avons perdu plusieurs.

L'Ecole de Faaa a porté un coup plus sensible à notre Ecole de filles qu'à celle des garçons. Celle de Haapapé davantage encore.

On comprend que le trajet de Haapapé ici soit long pour des filles ; mais ce que l'on comprend moins, c'est que les parents aient montré si peu de répugnance à livrer en bloc l'Ecole du district au prêtre.

Je citerai pourtant une famille qui, ayant à cœur les intérêts spirituels de ses enfants, s'est exilée de son district et est venue s'établir àuprès de nous.

Pourquoi cet exemple n'a-t-il pas été suivi par un plus grand nombre, quand nous leur avons offert un terrain pour s'y établir ?

Nous avons dû aussi, après sérieuse enquête et pour des motifs graves, prier quelques jeunes filles de nous quitter.

D'autres jeunes filles enfin sont retournées chez les sœurs pour y apprendre, disent-elles, les travaux à l'aiguille. Ces désertions nous ont été les plus pénibles. Elles accusent un manque de générosité et de confiance chéz les parents.

Qui n'a su en effet que Mme Viénot était sérieusement indisposée et incapable du moindre mouvement, recevant, pendant de longs mois, jusqu'à trois visites de médecin par jour ? Nécessairement, on dut négliger quelque chose, Miss Henry ne pouvant tout faire malgré le dévouement qu'elle n'a cessé de déployer (1). L'ouvroir fut donc suspendu momentanément.

(1) Cette demoiselle est la fille d'un ancien missionnaire anglais. Elle sert d'aide à M. et Mme Viénot. (*Note des Rédacteurs.*)

Etait-ce un motif suffisant pour reprendre ces enfants ? Des parents chrétiens eussent agi autrement. Ils se fussent joints à nous pour supplier le Seigneur de mettre fin à une épreuve qui pesait sur l'école aussi bien que sur nous.

D'ailleurs l'ouvroir a été repris aussitôt que ma femme a pu être transportée (les grandes filles venaient travailler auprès d'elle) et il prendra plus d'extension dès que nous aurons reçu de France ce que nos amis nous promettent.

Toutefois qu'on se rassure ; les filles, elles aussi, ont fait quelque chose ; 60 écrivent passablement, 25 lisent assez couramment le français (quelques-unes le parlent un peu) et connaissent les quatre règles.

De ce nombre, une dizaine, plus avancées, font de petits problèmes, et savent un peu de grammaire et de géographie.

Inutile de dire qu'ayant pris la succession de M. et de Mme Atger et de Mlle Arbousset, ces progrès sont les résultats de leurs efforts et des nôtres.

J'ai la conviction qu'en ces derniers temps, dans des circonstances moins contraires, on eût pu obtenir davantage ; néanmoins, nous avons déjà lieu de bénir le Seigneur, et le droit d'espérer beaucoup de l'avenir, bien que les Taïtiens oublient avec une promptitude quelquefois désespérante.

M. Atger, qui a conservé toute son affection à l'école qu'il a lui-même dirigée pendant plus d'une année, a bien voulu se charger de l'enseignement religieux. Il donne en outre, une fois par semaine, des leçons de français en langue Taïtienne.

Ces différentes leçons ont déjà porté leurs fruits.

Aussi souvent que sa santé le lui a permis, Mme Atger, elle aussi, est venue payer de sa personne. Chacun a voulu contribuer pour sa part au succès de nos écoles, et réparer autant que possible les brèches.

Miss Henry a été associée à ma femme dans la direction de l'école des filles. Tout le temps qu'elle a dû travailler presque seule, elle a déployé le plus grand zèle.

J'avais également un aide pour l'école des garçons ; il m'a quitté depuis plusieurs mois.

L'administration m'a donné un mutoï. Il nous est très-utile pour ramener les vagabonds.

Voilà l'histoire des quelques mois qui viennent de s'écouler. J'espère qu'avec le secours du Seigneur, un autre exercice nous apportera davantage.

En fait d'ateliers, je n'ai encore qu'un tour qui fonctionne. Mais peu à peu notre programme se remplira ; j'en ai l'espoir et le ferme désir. Que les Taïtiens continuent seulement à nous montrer de la confiance, et, Dieu aidant, les enfants qu'ils nous confieront ne péricliteront pas entre nos mains. Mais qu'avec nous ceux qui savent prier demandent au grand Maître ses lumières, ses directions, ses secours, sans lesquels nous ne pouvons rien, absolument rien.

CH. VIÉNOT.

Papéété, le 8 mai 1867.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

EMPIRE TURC.

LES MISSIONS PROTESTANTES. — UN FAIT CURIEUX. — UNE IMPORTANTE DISCUSSION.

Toutes les années, des délégués des nombreuses Églises fondées en Turquie par nos frères d'Amérique, se réunissent une fois en conférence pour s'entretenir des progrès accomplis, et des moyens à mettre en œuvre pour en obtenir de nouveaux. C'est en juin dernier, et à Constantinople, que ces conférences ont eu lieu cette année.

Tous les rapports entendus dans cette réunion étaient de la nature la plus encourageante. Ils ont montré que partout la mission s'affermit, se développe; que, sur beaucoup de points, elle présente des résultats qui ont dépassé toutes les espérances; et que nulle part ces espérances n'ont été complètement déçues. Citons deux faits seulement à l'appui de cette assertion.

Le premier est le récit d'un incident qui s'est passé dernièrement à Marasch.

Quand les agents de la mission se présentèrent pour la première fois dans cette ville, ils y furent accueillis plus mal qu'ils ne l'avaient été partout ailleurs. C'étaient de simples colporteurs. A diverses reprises, ils furent injuriés, assaillis à coups de pierres ou chassés ignominieusement de la ville. Plus tard, et même assez longtemps après que des évangélistes à poste fixe eurent remplacé ces colporteurs, l'opposition du clergé arménien se manifesta de la manière la plus violente. Il y eut des émeutes et d'innombrables vexations dirigées contre quiconque était soupçonné du moindre penchant vers les nouvelles doctrines. Mais en matière de persévérance, la foi chrétienne a fait ses preuves. Malgré tout, une Église fut fondée, et elle s'est accrue au point qu'il y a quelques années on dut en quelque sorte la dédoubler. Marasch a maintenant deux Églises évangéliques, comptant chacune de 500 à 1,000 membres effectifs et qui, toutes les deux, ont leur pasteur indigène, entretenu aux frais de la congrégation. Cette station est, en outre, le centre d'une évangélisation très active, et sert par conséquent de résidence à plusieurs des missionnaires.

L'existence de deux Églises déjà considérables dans une ville dont la population ne dépasse pas 10 ou 12,000 âmes, prouve à elle seule que le temps des persécutions est passé. Mais, au printemps dernier, les missionnaires reçurent une proposition qui le montrait mieux encore et qui fut pour eux une joyeuse surprise. Elle venait du principal prêtre arménien

de la ville. Cet homme, après avoir été longtemps l'instigateur le plus actif de toutes les persécutions dirigées contre l'œuvre naissante, s'était peu à peu adouci ; mais cette fois il faisait un pas de plus encore. Dans le but, disait-il, de maintenir et de développer les sentiments de bonne harmonie qui se sont établis entre les communions arménienne et protestante, il ne demandait rien moins au missionnaire protestant qu'un échange de chaires. Comme on le peut bien penser, l'invitation fut acceptée, Des arrangements furent pris, le public prévenu, et quand, le dimanche suivant, le prêtre arménien se présenta dans le temple protestant, revêtu de ses ornements sacerdotaux, l'affluence était si grande, qu'il fallut renoncer à célébrer le service dans le bâtiment et aller s'installer dans la vaste cour plantée d'arbres qui l'environne. Le sermon du prêtre traita des devoirs de l'amour fraternel et fut vraiment évangélique. Huit jours plus tard, ce fut le tour du révérend Dr Pratt de monter dans la chaire arménienne. La foule n'était pas moindre que celle du dimanche précédent. Le missionnàire prit pour texte ces paroles des Actes (ch. IV, v. 12) : « Il n'y a point de salut en aucun autre, etc. » et fut écouté avec la plus profonde attention. Un chœur protestant, qu'il avait amené avec lui, chanta des hymnes évangéliques, de même que, le dimanche précédent, des cantiques arméniens avaient été entonnés dans le temple protestant. L'édification fut grande, et le prêtre y mit le comble quand, à l'issue du service, on le vit accompagner le missionnaire jusqu'à la porte et là lui serrer la main devant tous, en disant à haute voix : « Soyez le bienvenu, oui, mille fois le bienvenu dans cette église. »

On a remarqué aussi que ce prêtre a fait peu à peu disparaître de son église toute espèce d'images et d'emblêmes plus ou moins idolâtres. Les missionnaires ont appris depuis, du reste, qu'il n'avait pas pris entièrement sur lui la responsabilité de l'échange proposé, et qu'il s'en était préalablement entendu avec les membres les plus in-

fluents de son troupeau, Mais on ne sait pas de quel œil le patriarche arménien aura vu des actes qui tranchent si fort avec les préventions et les usages de son Église.

Quoi qu'il en soit, l'échange que nous venons de raconter n'est pas resté un fait isolé. Depuis lors, les pasteurs indigènes de Marasch ont prêché plusieurs fois dans des églises arméniennes, et si quelqu'un, dans la ville, voit avec déplaisir ces témoignages de tolérance, où l'on peut reconnaître l'indice d'un besoin de réforme parmi les populations arméniennes, l'approbation du public s'est manifestée trop vivement pour que ces sentiments haineux osent se faire jour. Il est aisé de comprendre tout ce que les amis du vrai christianisme peuvent attendre d'une telle disposition des esprits.

Le second fait relevé dans les réunions de Constantinople, concerne les sacrifices que s'imposent ou que vont être appelés à s'imposer les Églises indigènes de la mission. Plusieurs d'entre elles, surtout parmi les nouvelles, ont à cet égard très bien compris leurs obligations. Celles de Karpout, d'Aïntab, de Marasch, d'Ourfa, et d'autres encore, donnent à cet égard un exemple digne d'éloge. Quoique composées généralement de personnes pauvres, souvent même misérables selon le monde, ces congrégations trouvent le moyen de payer, en tout ou en partie, leurs pasteurs ou leurs évangélistes, de subvenir aux frais de leur culte, et même de contribuer pour l'extension du règne de Dieu au dehors. Mais il n'en est pas partout de même. Les plus anciennes Eglises de la mission, habituées dès l'origine à voir la Société prendre imprudemment à sa charge toutes les dépenses de l'œuvre ou à peu près, opposent à l'adoption d'un système différent une résistance d'inertie qu'il sera peut-être difficile de vaincre. La conférence de Constantinople s'est occupée sérieusement de la question, et a pris des déterminations qui montrent tout à la fois sa confiance en la solidité de l'œuvre, et sa ferme résolution de faire prendre aux Églises une part toujours plus active aux travaux entrepris

à la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Quant aux Églises futures, elle a décidé qu'en règle générale, il n'en sera fondé nulle part que si les populations intéressées s'engagent à faire, dès l'abord, au moins le quart du payement d'un pasteur ou d'un évangéliste. Des Églises déjà formées, la mission demandera davantage. Ces congrégations seront divisées, suivant leur état de prospérité matérielle, en trois classes, dont la première devra payer le traitement de ses pasteurs en entier, la seconde les trois quarts, la troisième la moitié. Dans quelques cas, ces classements pourront donner lieu à des difficultés d'application. Mais le principe est posé et cela seul est un progrès. Aujourd'hui, les missionnaires de toutes les dénominations, comme les directeurs de toutes les grandes Sociétés, ont appris, par l'expérience, que faire contracter aux Églises sorties du paganisme l'habitude des sacrifices volontaires, c'est tout à la fois le moyen de les rendre plus vivantes, et le moyen de permettre aux institutions missionnaires d'étendre le champ de leur activité.

ÉTATS-UNIS.

CONSEIL AMÉRICAIN DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Cette institution, si honorablement connue du monde chrétien, a célébré son 58e anniversaire à Buffalo, du 24 au 27 septembre dernier. Comme toujours, la fête avait attiré des différents Etats, un grand nombre d'amis fidèles, appartenant surtout aux Eglises congrégationalistes ou aux Églises presbytérales de la nouvelle école; et, comme d'ordinaire aussi, elle a présenté le plus vif intérêt.

Déjà l'année dernière, nous avons eu l'occasion de remarquer que les agitations de la grande guerre qui s'est terminée par l'émancipation de la race noire, n'ont nullement diminué le zèle pour l'œuvre des missions. Pendant l'exercice qui

vient de finir, les recettes de la Société ont atteint le chiffre de 437,864 dollars près de 2,290,000 fr.) parmi lesquels les legs figurent pour la somme d'environ 372,000 fr.

Durant la même année, le nombre des missionnaires employés par la Société, s'est accru de 20 et celui des Églises de 11. L'augmentation a été plus sensible encore dans le chiffre des agents indigènes, qui s'est élevé de 815 à 928, et dans celui des admissions dans l'Église. Ces dernières sont au nombre de 1467.

En somme, 18 missions ; 104 stations et 482 annexes, desservies par 148 missionnaires, 13 médecins et 176 femmes employées à divers titres, mais la plupart comme institutrices. A ces chiffres, il faut ajouter celui de 928 agents indigènes, dont 84 pasteurs consacrés, 272 catéchistes ou prédicateurs, 349 maîtres d'école, et 223 employés divers. En totalité, 1264 personnes travaillant à la conversion des païens sous la direction générale du Comité.

Les Églises comptent ensemble 25,502 membres effectifs, et les écoles environ 13,600 élèves, non compris ceux des Iles Sandwich. Les écoles normales pour instituteurs et les séminaires de théologie fondés par la Société sont au nombre de 16.

Les presses que la Société a établies en divers pays et qui fonctionnent exclusivement en vue des œuvres missionnaires, n'ont pas livré à la circulation moins de 33 millions de pages.

Ces détails, arides en apparence, mais très-significatifs au fond, montrent que l'œuvre, loin de se ressentir des tendances du siècle à se matérialiser de plus en plus, grandit d'année en année. Les progrès sont sensibles, mais sans que pour cela les chrétiens d'Amérique s'imaginent que la tâche imposée à leur foi, soit près de finir. De jour en jour, au contraire, se sont accordés à dire tous les orateurs, elle s'accroît, puisque la facilité des voyages, la fréquence des rapports

avec les pays encore païens, et la prospérité même des pays chrétiens font peser sur ceux-ci une responsabilité plus grande.

« Ce qui manque le plus au Conseil ce sont les hommes, a dit un des secrétaires en terminant son rapport. Pour l'exercice qui commence, il nous faudrait au moins soixante nouveaux travailleurs, dont 18 pour renforcer les anciennes stations et le reste pour aller en fonder dans des pays qui nous appellent. C'est vers la Chine surtout que se portent maintenant l'attention et les projets du Comité. »

En présence de ces besoins, il a été décidé que la Société n'attendrait plus, comme elle l'a fait jusqu'ici, que des missionnaires se présentent d'eux-mêmes. Les secrétaires vont en personne dans les nombreux séminaires de théologie que possèdent les États-Unis, plaider la cause des missions, faire appel à la conscience des élèves les plus avancés dans leurs études, et les sommer, au nom du Seigneur, de se dévouer à le servir dans cette portion des champs que ses serviteurs ont à cultiver.

Les milliers d'assistants que la fête avait attirés ont salué de leurs acclamations cet exposé des vues et des projets du Comité. Les orateurs appelés à prendre la parole ont donné une impulsion plus énergique encore à ce mouvement, et « jamais peut-être, écrit un témoin oculaire, assemblée générale n'avait été aussi animée et n'avait donné des marques d'un plus vif intérêt pour l'œuvre. On peut dire que l'enthousiasme en a été le caractère principal. »

NOUVELLES RÉCENTES

LONDRES.

Nous disions dernièrement quelques mots du voyage qu'une dame anglaise, Miss Mary Carpenter, a fait dans l'Inde pour y étudier les questions relatives à l'éducation des femmes, et les moyens de relever cette portion de l'humanité si affreusement abaissée sous le régime des superstitions indoues. De retour à Londres, Miss Carpenter a reçu de la part de quelques Indous distingués, établis ou de passage dans cette ville, un témoignage précieux de reconnaissance. Dans une réunion organisée par les soins d'une association qui a pour but le bien de l'Inde orientale, ces Indous l'ont remerciée de ce qu'elle a fait pour leur pays, et, après l'avoir entendue exposer ses plans en faveur des femmes indoues, ils lui ont offert un souvenir d'une assez grande valeur. La plupart de ceux qui ont pris la parole à cette occasion étaient des Parsis, comme leurs noms seuls suffisent à le prouver. C'étaient M. Furdoonjié, Cursetjie, Moodjie, Neorodjie, etc. Deux dames parsis, de Bombay, Mmes Maorojie et Dadubhoy Cama, présentes à la séance, ont également témoigné de leurs sympathies en faveur de l'œuvre. Les plans de miss Carpenter pour la fondation d'écoles normales, d'institutrices indoues, ont été vivement recommandés à l'attention du gouvernement anglais.

AFRIQUE DU SUD.

Nos lecteurs n'auront pas oublié le beau mouvement religieux qui s'est opéré dernièrement dans la colonie de Natal

à la suite des prédications d'un pasteur wesleyen, venu de Californie, le révérend M. Taylor. Les dernières nouvelles arrivées de cette partie de l'Afrique australe annoncent que cet ébranlement salutaire n'a pas cessé de se faire sentir, et que la Société wesleyenne continue à recevoir de la plupart de ses agents des rapports vraiment réjouissants. Les autres missions établies dans la même contrée ont aussi leur part de bénédictions. Un agent de l'Eglise libre d'Ecosse, M. Laing, écrit qu'en une semaine il a baptisé, sur différents points rapprochés les uns des autres, quatorze Cafres ou Fingous qu'il a lieu de croire sincèrement convertis. Et le révérend Dr Callavay, missionnaire de la Société pour la propagation de l'Evangile, annonce qu'en une seule fois il a pu administrer le même sacrement à vingt-et-une personnes dont seize adultes. A la date de sa lettre, il donnait en outre une instruction régulière à un beaucoup plus grand nombre d'individus, dont dix au moins lui paraissaient en état d'être bientôt reçus dans l'Eglise.

UNE MISSION DU SUD DE L'INDE.

La mission de Maduré, fondée et soutenue par le Conseil américain pour les missions étrangères, est une des plus prospères de l'Inde. Son rapport de l'année dernière nous apprend qu'il y a là cent cinquante-neuf lieux de culte fréquentés par des chrétiens indigènes, disséminés dans près de deux cent cinquante villages. Le nombre des professants s'élève à six mille deux cent soixante-quatorze, et dans ces derniers temps a présenté un accroissement d'environ cent personnes par an. Ces humbles disciples de Christ se distinguent en général par une moralité bien supérieure à celle du reste de la population, par plus d'intelligence ou d'activité, et par leur zèle pour la diffusion de l'Evangile. Ces qualités, jointes à l'activité des missionnaires, commencent à porter des fruits sensibles dans la contrée. Le nom de Jésus n'y est

plus une nouveauté; il y est au contraire en honneur, et « bien des gens restés païens, dit un missionnaire, seraient assez disposés à écrire ce nom sur la liste des dieux qu'ils adorent. » Là cependant comme partout, la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice du salut est une pierre d'achoppement sur laquelle le grand nombre vient se briser. Cela est vrai surtout des classes supérieures, qui, à la vérité, ont perdu toute confiance en leurs idoles, mais n'ont plus pour religion qu'un déisme impuissant ou que les vagues notions panthéistiques qu'enseignaient les anciens védahs.

PALESTINE.

Plusieurs feuilles avaient annoncé, et nous-mêmes avons mentionné l'arrivée en Palestine de toute une colonie d'Américains, qui devait s'établir à Jaffa pour y travailler à l'amélioration du pays. Les missionnaires protestants fixés dans la contrée n'avaient pas cru à l'avenir de cette entreprise, et ils avaient eu raison. On annonce que la colonie est dès à présent en plein désarroi, et que le plus grand nombre de ses membres a repris le chemin des Etats-Unis.

DEUX TRISTES NOUVELLES.

Les journaux anglais nous ont appris, ce mois-ci, deux tristes nouvelles arrivées de deux des champs missionnaires les plus connus et les plus intéressants.

La première est le martyre d'un missionnaire wesleyen des îles Fidji, le révérend M. Baker, qui, ayant entrepris d'aller évangéliser une des îles encore païennes, y a été massacré en même temps que quelques évangélistes ou chrétiens indigènes qui l'accompagnaient. Mais les détails nous manquent encore.

La seconde nouvelle affligeante est celle d'une persécution violente qui a fondu sur la belle mission d'Abbéokuta, si connue de tous ceux qui ont suivi l'histoire des progrès de l'Évangile parmi les nègres de l'Afrique occidentale. Ici encore nous n'avons pas de renseignements assez précis pour entrer dans le détail des faits. Il paraît que dans les premiers jours d'octobre, une troupe de païens fanatiques s'est précipitée, un dimanche matin, sur les temples et les bâtiments de la mission, les a pillés et détruits, en enlevant aux missionnaires tout leur avoir, et à quelques-uns d'entre eux jusques à leurs vêtements. On n'a cependant attenté à la vie d'aucun d'enx, et ils ont pu se réfugier auprès d'un chef converti, nommé Ocadife, qui a eu le courage de défendre le temple et le presbytère d'une des stations. On ne dit pas qu'aucun des chrétiens indigènes ait été maltraité, mais les païens leur ont signifié qu'ils eussent à choisir entre l'apostasie ou la mort. Les misionnaires espèrent que, malgré ces menaces, la plupart au moins demeureront fidèles.

Les missions wesleyennes et baptistes établies dans la même contrée paraissent avoir été saccagées aussi. En attendant une relation plus complète, nous recommandons les missionnaires d'Abbéokuta et leurs Eglises affligées aux prières de nos lecteurs.

MISSION FRANÇAISE DE TAITI.

Nous venons d'apprendre que M. et Mme Vernier sont fort heureusement arrivés à Taïti le 13 septembre. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus intéressant que le récit de leur voyage et de l'accueil qui leur a été fait. Nous le reproduirons dans notre livraison de janvier.

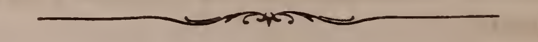


TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

BIBLIOGRAPHIE.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, cour et passage des Petites-Ecuries, 16.



